LA FONTAINE

FABLES

NOUVELLE ÉDITION

PAR

R. RADOUANT

CLASSIQUES HACHETTE

Adrianne Gillespie 9/4
6/6.
C 382.

LA FONTAINE

FABLES

La Fontaine, par Hyacinthe Rigaud.
Reproduction d'un dessin de Sandoz gravé par F. Delannoy.

LA FONTAINE

FABLES

PRÉCÉDÉES
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

ET ACCOMPAGNÉES
DE NOTES GRAMMATICALES
ET D'UN LEXIQUE

PAR

RENÉ RADOUANT

Professeur au lycée Henri-IV
et à l'École Normale supérieure de Fontenay-aux-Roses,
Docteur ès lettres.

CLASSIQUES HACHETTE

A LA MÊME LIBRAIRIE

La Fontaine : *Fables* (Édition des *Grands Écrivains de la France*), par H. RÉGNIER, 3 vol. in-16, brochés.
— *Œuvres* (Éditions des *Grands Écrivains de la France*), par H. RÉGNIER. 11 vol. in-8°, brochés.
— *Fables*, avec une introduction de René PINTARD, 1 volume *(Collection du Flambeau)*.
— *Fables*, édition classique avec introduction et notes, par G. MAUGER *(Classiques France)*.
— Livres I à III. 1 vol. broché.
— Livres IV à VI. 1 vol. broché.
— Livres VII à IX. 1 vol. broché.
— *Fables choisies* (Classiques illustrés Vaubourdolle). 1 vol.

La Fontaine, par G. LAFENESTRE, de l'Institut (Collection des *Grands Écrivains français*). 1 vol. in-16, broché.

La Fontaine et ses fables, par H. TAINE. 1 vol. in-16, broché.

© *Librairie Hachette, 1929.*
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

AVERTISSEMENT

La présente édition est destinée spécialement aux classes. Elle vise à ne laisser sans réponse aucune des questions qu'un de nos élèves se poserait pour une préparation faite sans aucun secours.

1° *Les mots.* — Ils y trouveront un lexique où seront expliqués, en utilisant les ressources de tous les dictionnaires du temps, non seulement les mots rares et difficiles, mais aussi les acceptions rares des mots usuels et faciles. Un astérisque placé à la droite de ces mots avertira le lecteur qu'il sera prudent pour lui de faire une recherche.

2° *La grammaire.* — La petite grammaire que nous offrons ne saurait avoir la prétention de fournir une étude complète et systématique des faits grammaticaux particuliers à La Fontaine. Ceux qui sont signalés le sont par une note accompagnée de l'abréviation *Gram.* Par exception, quelques-uns d'entre eux, pour ne pas fatiguer la patience du lecteur par l'abus des chiffres d'appel, pourront n'être pas signalés, s'ils sont fréquents, usuels et d'importance secondaire, c'est-à-dire faciles à identifier, par suite à retrouver à leur place dans le cours du présent exposé. C'est le cas par exemple pour l'emploi archaïque du pronom démonstratif : CE *dit-on*; pour la non-répétition de *ni* : *La bête ne réfléchirait sur l'objet* NI *sur sa pensée*; l'inversion du pronom personnel : *L'autre* LE *voulait vendre*; des formes anciennes comme *le soupé*; l'emploi de la négation à valeur pleine : *Le chien* NE *bouge et dit...*, etc.

Un chiffre, précédé du mot *Versific.*, renvoie aux remarques relatives au rythme, à la rime, aux coupes, etc.

3° *Les sources.* — Cette recherche des sources exclut toute préoccupation d'érudition. Il ne s'agissait au surplus ni de collectionner les rapprochements isolés qu'on peut faire dans le détail du style, ni encore moins de suivre à travers les âges l'évolution historique du sujet d'une fable donnée, mais de désigner les morceaux que La Fontaine a lus manifestement avant d'écrire et dont on doit trouver la trace sous sa plume. Mais nous avons dû, faute de place, nous borner et faire un choix des fables pour lesquelles nous reproduirions ces sources intégralement. Pour les autres, nous nous sommes contenté de mentionner le titre de la fable à laquelle La Fontaine a eu recours. Ainsi, soit ce texte transcrit en entier, soit le titre simplement nommé, fournit la mention considérée comme authentique de la source cherchée. D'autres références, quand elles suivent, méritent moins de confiance. Ce classement comporte en effet des risques. Une fable peut s'inspirer d'un premier texte d'Ésope, et aussi d'un autre texte du même Ésope — on sait que certains apologues ésopiques se présentent sous cinq ou six formes — et encore d'un troisième, de Phèdre par exemple. Comment choisir?

En ce qui concerne le texte même de la source, pour les auteurs grecs, Ésope, Babrius, Aphthonius, c'est à la traduction latine que La Fontaine, ne lisant pas le grec, a dû s'adresser; c'est donc cette traduction latine que nous avons dû traduire. En ce qui concerne les fabulistes latins, leur texte latin, encore que pour Phèdre et Avianus il soit très fautif et légitimement suspect, doit faire loi. Un seul texte est reproduit littéralement : c'est le texte français de Bidpaï et celui des autres conteurs indiens traduits en français.

4° *Les abréviations.* — Dans le cours de l'édition et dans le lexique, les fables du présent volume auxquelles on renvoie sont marquées par le numéro de la page et celui du vers ou de la ligne, ou encore par un chiffre romain (numéro du livre) suivi de deux chiffres arabes, le premier marquant le numéro de la fable, le deuxième, s'il

y a lieu, désignant le numéro du vers ou de la ligne. Les autres abréviations sont les suivantes : *Dauph.* : dédicace en prose à Monseigneur le Dauphin. *Préf.* : Préface. *Mgr* : dédicace en vers à Monseigneur le Dauphin. *Epil.* : Épilogue des livres VI et XI. *Avert.* : Avertissement du deuxième recueil de 1678. *Montesp.* : dédicace à Mme de Montespan, en tête du livre VII. *Disc.* : Discours à Mme de la Sablière, à la fin du livre IX. *Bourg.* : dédicace en prose à Mgr le duc de Bourgogne, en tête du livre XII.

Rich. : *Dictionnaire français contenant les mots et les choses...*, par P. Richelet, Genève, 1680.

Fur. : *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et des arts...*, par Ant. Furetière, La Haye-Rotterdam, 1690.

Ac. : *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1694.

5° *Remarques.* — Il nous reste à faire l'aveu d'une liberté prise avec notre auteur : nous nous sommes cru permis de ne pas reproduire la *Vie d'Ésope*. Nous avons pensé que, même traduit par La Fontaine, Planude n'était que Planude, c'est-à-dire fort peu de chose.

J'ai à dire un très cordial merci à mon collègue et ami Camille Mélinand qui, mettant à mon service sa connaissance approfondie du système de Descartes et de la philosophie de La Fontaine, m'a aidé à élucider certaines difficultés du *Discours à Madame de la Sablière*.

Enfin M. Pézard, professeur d'italien au Lycée et à la Faculté des lettres de Lyon, a bien voulu traduire à mon intention un certain nombre de fables de Verdizotti. Je le prie d'agréer ici ma vive reconnaissance.

INTRODUCTION

Vie de La Fontaine.

L'œuvre de La Fontaine est si populaire, sa vie au surplus a été si pleine d'imprévu, si riche de fantaisie que, de très bonne heure, la légende s'en est emparée. Dès le XVII[e] siècle, ses biographes ont prêté des distractions à ce distrait. C'est trop. La vérité suffisait. Un manque absolu d'esprit pratique, un goût invincible pour la rêverie, une nonchalance qui allait jusqu'à ne pas pouvoir se rassasier de sommeil, une volonté bien arrêtée d'éviter tout ce qui dans la vie représente le devoir — le devoir austère et rebutant —, tous ces défauts, qu'il se pardonnait le premier à lui-même, sans attendre l'excuse ou le pardon d'autrui, l'ont fait appeler le « bon » La Fontaine. Et le charme opère encore, même à distance, même après des siècles. Comment enfermer sa vie dans les limites d'une biographie froidement exacte? Ne serait-ce pas trahir l'homme qui écrivit de lui-même :

> J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
> La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
> Qui ne me soit souverain bien,
> Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique?

Sa famille, ses études. — Jean de la Fontaine naquit aux confins de la Champagne[1], à Château-Thierry, le

1. Je me suis aidé de deux biographies, l'une de M. Michaut, *La Fontaine*, 2 vol., Hachette, 1913-14, étude robuste et minutieuse qui ne perd de vue aucun des aspects de l'œuvre de La Fontaine; l'autre, de M. L. Roche, *La Vie de Jean de la Fontaine*, 1913, livre vivant et séduisant où revit l'âme et la vie du poète.

7 ou le 8 juillet 1621, de Charles de la Fontaine, maître des eaux et forêts, et de Françoise Pidoux, originaire du Poitou, tous deux de bonne bourgeoisie. Le père même se qualifiait d' « écuyer » dans les documents et actes publics, mais sans doute comme on appelait « noble homme » ceux qui n'avaient aucun droit à la noblesse. Plus tard, Jean, dans un voyage qu'il fit en Limousin, en 1661, rechercha ses parents encore vivants du côté maternel et il note complaisamment les traits de ressemblance physiques et moraux qui lui apparaissent entre lui-même et ces parents retrouvés. « Tous les Pidoux ont du nez et abondamment », et à propos de l'un d'entre eux rencontré par hasard à Châteauroux il mentionne : « L'homme le plus gai que vous ayez vu et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. » — Jean ne fait-il pas son portrait en faisant celui de l'autre?

On connaît peu de chose de son enfance et de sa première jeunesse. Et cependant il ne serait pas indifférent de savoir à qui il doit sa haine des maîtres et des écoliers,

> Et ne sais bête au monde pire
> Que l'écolier, si ce n'est le pédant.

(Voir *Fables*, I, 19; V, 11; IX, 5.)

Il est plus que probable que c'est le collège de sa ville natale qui lui laissa ce fâcheux souvenir. Mais quel collège aurait trouvé grâce devant le paresseux, le fantaisiste que devait être La Fontaine jeune? Ce collège cependant était renommé. Encore n'y étudia-t-il que ce qu'on étudiait alors : le latin. Soit mauvaise volonté de sa part, soit insuffisance de ses maîtres, il ne savait pas le grec, si bien qu'il en fut réduit plus tard — nous le savons par le témoignage de Louis Racine — à lire dans une traduction latine Homère et Platon. En tout cas, s'il sortit du collège ignorant le grec, il ne semble pas avoir acquis de ses maîtres une connaissance dont il faisait cependant grand cas (VIII, 26, vers 22; XII, 25, vers 39) : la connaissance de soi-même. Dégoûté des études, il se crut la vocation du cloître. Vers 1641, il entra à l'Oratoire. C'était un ordre dont les membres

faisaient servir leurs fortes études classiques à la prédication. Mais sans doute la théologie lui plut moins encore que les lettres profanes étudiées au collège. Mgr Perrault, dans son *Histoire de l'Oratoire*, rapporte une note trouvée dans les mémoires manuscrits de l'ordre : « Le confrère Jean de la Fontaine resta peu de temps au noviciat de l'Oratoire. Plus tard il avouait à son ami Boileau qu'il s'occupait plus volontiers à lire des poètes que Rodriguez » (un théologien espagnol).

Au bout de dix-huit mois, il revint de son erreur et fit sans doute des études de droit, car on le voit en 1649 muni du titre d'avocat au Parlement de Paris. Il est vrai que ce titre s'obtenait à bon marché et que, moyennant vingt écus une fois versés, on était en règle avec les études préliminaires et avec les examens terminaux. Cependant, soit que La Fontaine eût eu plus de goût pour les études juridiques, soit expérience acquise à débrouiller les affaires de la succession paternelle, il semble avoir eu quelques lumières en matière de droit (II, 20; IV, 18, etc.).

L'entrée dans la vie. — Entre-temps, son père avait jugé bon de le marier et il s'y prêta « par complaisance pour ses parents », en attendant de succéder à la charge de son père. Il épousa en 1647 Marie Héricart, fille du lieutenant criminel de La Ferté-Milon. Cette union d'une enfant de quatorze ans et demi, frivole, un peu précieuse, folle de lectures romanesques et gâtée par les louanges des sociétés de sa petite ville, avec l'homme qu'était La Fontaine, dépensier, sans ordre, d'ailleurs assez dissipé, n'ayant aucun goût pour les joies ni pour les devoirs et les responsabilités du père de famille, ne pouvait être heureuse, et elle ne le fut pas. Sans aller jusqu'à la rupture brutale et complète, La Fontaine peu à peu négligea sa femme et se désintéressa de son fils. On en a la confirmation dans les témoignages qu'il sème çà et là de la rancune qu'il garda aux femmes, au mariage (I, 17; III, 6; VI, 20; VI, 21; VII, 2; VII, 5; XI, 3, 60, etc.), mais cela ne suffit pas à prouver qu'il était lui-même sans reproche et il est équitable de penser que les torts furent de son côté largement partagés. Sa femme en tout

cas jugea prudent, en 1658, de garantir par une séparation de biens les 30 000 livres qu'elle lui avait apportées en dot. Ce fut là le début d'inextricables embarras d'argent que suivirent des déceptions acharnées contre lui. Personne peut-être, même avec plus de compétence, plus d'énergie que lui, ne serait parvenu à s'en dégager, et ce fut son mauvais destin d'avoir rencontré sur son chemin de telles difficultés. Mais le malheur voulut en outre que, du fait même de son caractère insouciant, on ne le prît guère au sérieux. On jugea sa gêne sans gravité, sa misère pittoresque, on ne vit pas les réelles et cruelles infortunes qui ne le lâchèrent pas aux portes mêmes de la mort.

Il y avait pourtant dans le relevé des biens sur lesquels il pouvait compter un élément solide qui lui venait de son père : sa charge des eaux et forêts; mais elle a été remboursée à perte et au surplus diversement appréciée. Plusieurs de ses biographes, considérant que les fonctions de maître des eaux et forêts avaient un caractère administratif, ont été tentés de se représenter sa vie comme celle d'un petit fonctionnaire, armé de règlements stricts, faisant la chasse aux délinquants, par exemple au « pauvre bûcheron tout couvert de ramée » pris en contrebande. Ils pouvaient faire remarquer que de ce métier il ne lui était venu qu'une rude réprimande de Colbert (7 août 1666) lui enjoignant de « faire une exacte recherche des gaspillages de bois et de tous les abus et malversations dont avaient à souffrir les forêts commises à sa surveillance ».

Mais il faut préciser. La Fontaine était titulaire de plusieurs charges. Il était maître triennal, au service de la judicature, mais il avait hérité de son père une autre charge de maître ancien et la capitainerie des chasses. Or si, au titre de maître triennal, il était chargé de faire observer les règlements de la pêche, de la police des étangs, de la surveillance des coupes de bois, des pâturages, des ventes de glandée, et si, de ce fait, il avait à constituer un tribunal, à distribuer des amendes et des contraventions, le service actif, au contraire, consistait à surveiller, à parcourir les forêts de son ressort, c'est-à-dire d'une région comprise entre Château-Thierry,

Reims et Épernay, et cela, c'était un délice pour un homme qui aimait la solitude, pour un poète qui aimait la nature. Nous savons maintenant d'où lui vient l'inspiration qui se fait jour dans *La Forêt et le Bûcheron* et dans *Les Lapins*.

Fouquet et les premiers essais. — Depuis longtemps déjà il était tenté par le démon de la poésie et, si l'on s'en rapporte à Perrault (*Les Hommes illustres*, I, 83), son père lui-même applaudissait à ses premiers essais; d'où il résulte que, contrairement à la légende, il n'est pas vrai que sa vocation soit si tardive qu'on le dit, ni qu'il ait attendu sa vingt-deuxième année et le coup de foudre d'une lecture de Malherbe pour écrire des vers. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, sans hâte, il nouait sa gerbe. Quand on lui demandait à quoi se passaient les journées à l'Oratoire, il répondait : « Desmares (un ami resté à l'Oratoire) s'amusait à lire saint Augustin et moi mon *Astrée*. » Ainsi le délicieux roman de d'Urfé où des sentiments généreux et des aventures mythologiques évoluaient dans un cadre pastoral, ainsi Malherbe, Voiture — le grand poète du jour —, Virgile et Horace, Platon et Plutarque avec tous les Anciens, et les Modernes, Marot et Rabelais[1], faisaient ses délices, sans oublier les romans français et les nouvelles italiennes. Sa première œuvre imprimée fut une comédie, *L'Eunuque* (1654). Elle était imitée de Térence, mais librement : il ne lui devait que... « le sujet, les principaux ornements et les plus beaux traits ». Tout le reste, c'est-à-dire « les vers et la conduite* », est son œuvre propre. Cette fois, le sort en est jeté. Il sera poète. Mais conçoit-on alors un poète sans un Mécène, surtout dans l'état désastreux de ses finances?

Il en trouva un (1658), auprès duquel un accueil favorable lui fut ménagé par un de ses oncles, Jannart. Ce Mécène n'était autre que Fouquet, procureur général au Parlement de Paris et, depuis 1653, surintendant des Finances. Jannart était lui-même « substitut

1. Ou, comme il dit lui-même, « maître *François, maître Vincent et maître Clément », c'est-à-dire Rabelais, Voiture et Marot.

faisant charge de procureur général au lieu de M. Fouquet ». Et voici La Fontaine admis au nombre des favoris du surintendant, c'est-à-dire avec Pellisson, qu'il semble avoir connu à l'École de droit en 1645-47, Scarron, Boisrobert, Brébeuf, Ménage, Mlle de Scudéry, Perrault, Costar, Quinault, les deux Corneille, Molière, Le Nostre, etc. Au contact de cette société, La Fontaine ne put que s'affiner, mais il risquait de s'affadir. Fouquet, avec un succès inégal, se piquait de poésie, faisait des vers. Mais les genres qu'il pratiquait, qu'il encourageait, étaient les petits genres un peu fatigués, qui avaient dit à peu près tout ce qu'ils avaient à dire, ballades, madrigaux, chansons, bouts rimés, devises, énigmes. La Fontaine n'avait peut-être que trop de tendance à s'y appliquer, par goût, par paresse aussi, en homme qui disait : « Les longs ouvrages me font peur. » Il s'évertua dans ce rôle de poète courtisan et il y réussit. Il offrit à son protecteur le poème d'*Adonis*, rempli de souvenirs de Virgile, d'Ovide surtout, car on voit affleurer jusque dans les *Fables* une veine de poésie spirituelle, un peu précieuse, gracieuse et délicatement sensuelle où s'attarde l'influence de ce poète. En même temps il s'acquittait envers Fouquet de ses devoirs de reconnaissance sous forme de petites pièces qu'il livrait par trimestres, comme les quartiers d'une pension versés à échéance, poésies faciles et un peu artificielles, mais qui plurent au surintendant. Il lui demanda même de célébrer dans un poème descriptif en vers français les beautés futures du château de Vaux (1658). C'est de la même époque que date une charmante comédie, *Clymène*[1], si l'on peut appeler ainsi une œuvre originale et capricieuse qui débute par un récit, se continue en dialogue et dans laquelle les Muses s'évertuent à célébrer cette Clymène dans tous les genres, églogue, pastorale, comédie, ballade, ode, dizain, glissent çà et là des conseils, des remarques satiriques à l'adresse des poètes du jour. Notons encore *Les Rieurs du beau Richard*, petite comédie, à moins que ce ne soit un ballet ou encore une farce, et tout cela à la fois, où revit, avec un merveilleux naturel, la verve populaire de notre ancien théâtre.

1. Publiée en 1671.

La Fontaine, mûri par l'épreuve, marche vers le succès. — Mais le cours de ces œuvres légères fut soudain interrompu par une catastrophe qui changea les destinées de l'homme et du poète. En septembre 1661 éclata la disgrâce de Fouquet. Elle arracha à La Fontaine dans l'*Élégie aux Nymphes de Vaux* un cri de douleur qui fait honneur à sa noblesse d'âme et aussi à son génie poétique. Hardiment il s'exposait à la défaveur du roi, au mécontentement de Colbert, qui semble en effet ne pas lui avoir pardonné sa fidélité obstinée; en même temps et pour la première fois il fut ému, profondément : son inspiration se haussa au niveau de l'infortune qu'il voulait plaindre[1]. Par une autre conséquence, mais lointaine, à la suite de ce coup de foudre, sa vie, qui flottait indécise, trouve sa direction et se fixe. Après des séjours intermittents à Château-Thierry, brusquement il s'éloigne pour une assez longue absence. En 1663, son oncle Jannart, resté fidèle à Fouquet et qui aidait de ses conseils la femme de son protecteur, reçoit de Colbert l'ordre de partager l'exil de celle-ci. La Fontaine, sans crainte d'être enveloppé dans la disgrâce de son oncle, crut devoir lui tenir compagnie au cours de son voyage. De là sortirent les lettres écrites à sa femme (la septième a été perdue) dans lesquelles il suit l'exemple mis récemment à la mode par Chapelle et Bachaumont (1653). Certains de ses biographes ont supposé que ce voyage avait été imposé à La Fontaine par la volonté du roi, mais, outre des invraisemblances de détail, on ne voit pas bien comment cet exil eût pu fournir matière à un passe-temps littéraire non dépourvu de bonne humeur, car le badinage en question ne supposait aucune réponse de la part de celle à qui il s'adressait et n'en recevait aucune en effet.

Rentré dans son pays dès le 14 janvier 1664, il obtint un privilège pour la publication de *Nouvelles en vers tirées de Boccace et de l'Arioste*, dont trois éditions se succé-

1. Plus tard, lors de son voyage en Limousin, il voulut voir à Nantes la chambre où Fouquet avait été enfermé. Le soldat qui le conduisait n'ayant pas la clef, il dut rester devant la porte, et il ajoute : « Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit. »

dèrent entre 1664 et 1668. Ainsi commença sa carrière de conteur, ainsi s'ouvrit la série glorieuse de ses grandes œuvres. C'est à ce moment (8 juillet 1664) qu'il rechercha, qu'il accepta les fonctions peu fatigantes, mais peu rémunérées, de gentilhomme servant à la cour de la duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston. Il fallait que notre poète fût bien à court de ressources pour accepter une charge si modeste : 200 livres par an, payables par quartier, et le vivre. C'était au reste un milieu un peu austère où l'on s'étonne que La Fontaine ait été se fixer. Il y resta cependant de 1664 à 1672, mais il avait une autre protectrice auprès de laquelle il fut très assidu dans les intervalles de son service au palais du Luxembourg : c'était la duchesse de Bouillon, Marie-Anne Mancini, dont la cour se tenait soit à Château-Thierry même, soit à Paris. Là régnait un aimable laisser-aller. La duchesse aimait la poésie, même légère. On a supposé qu'elle avait, en Italienne qu'elle était, encouragé La Fontaine — avait-il besoin d'être encouragé? — à imiter Boccace et l'Arioste. — Enfin c'est alors qu'il noua de précieuses amitiés dont l'influence le transforma. Comment s'attarder à Voiture, même à Malherbe, quand les amis auxquels il se lie s'appellent Boileau, Molière, Racine? De cette mise en commun d'idées avec ses jeunes amis — car en 1664, lorsque La Fontaine a quarante-trois ans, Molière en a quarante-deux, Boileau vingt-huit, Racine vingt-cinq —, de ces réunions de cabaret sortit un La Fontaine plus conscient de sa valeur, plus désireux de la mettre en lumière et qui, suivant leur exemple, aux qualités de pittoresque et de verdeur de la première moitié du siècle associera le goût de régularité et de perfection qui caractérise la seconde.

La période des chefs-d'œuvre : Les Fables. — Le premier recueil de Fables parut au printemps de 1668 sous le titre de *Fables choisies mises en vers par M. de la Fontaine.* L'achevé d'imprimer porte la date du 31 mars. Tout de suite, le succès dépassa ses espérances, au point que le libraire prépara en octobre une deuxième édition. La première était en deux parties renfermant

chacune trois livres. Chaque livre était annoncé par une dédicace ou par un morceau formant préface. Le premier livre était introduit par une lettre au Dauphin, en prose, suivie d'une préface relative à la fable, puis de la *Vie d'Ésope* et enfin d'une dédicace en vers au même Dauphin. Le livre II s'adresse « à ceux qui ont le goût difficile ». Le livre III commence par *Le Meunier, son Fils et l'Ane* et est offert au chanoine Maucroix, l'ami fidèle de La Fontaine. Le livre IV débute par une dédicace à Mlle de Sévigné, le livre V par des considérations sur la fable, dédiées au comte de Brienne, enfin le livre VI par des remarques sur le style, qui s'appliquent à l'apologue, à propos d'Ésope et de Babrius.

Dans la suite, il dédie au plus jeune des princes de Conti le *Recueil des Poésies chrétiennes et diverses* (1670), qu'avait constitué le comte de Brienne (voir La Fontaine, livre V, 1), et dans lequel il avait fait entrer quelques œuvres détachées du poète.

A la suite du premier recueil de Fables se place (1669) un roman en prose mêlé de vers intitulé : *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, dédié à la duchesse de Bouillon. C'était une œuvre d'un caractère très original. Cependant le sujet était emprunté à Apulée, mais comme La Fontaine sait emprunter! Quatre amis se sont réunis pour une excursion à Versailles que l'on commence à construire, et, tout en admirant les jardins, ils entendent la lecture que l'un d'eux leur fait de son roman; ils y mêlent leurs réflexions, leurs idées sur l'art. Ces quatre amis sont l'auteur, Polyphile (La Fontaine), et les auditeurs, Acanthe (Racine), Ariste (Boileau), et un quatrième, Gélaste, pour lequel on a hésité entre Molière (il était brouillé avec Racine dès 1665) et Chapelle. — Suivant une hypothèse un peu subtile qui s'appuie sur une pénétrante critique et une minutieuse analyse des paroles que leur attribue l'auteur, M. Michaut (II, 17 *sq.*) voit dans ces personnages non plus des individus, mais des personnifications des différents genres littéraires, des formes de style qui pouvaient se disputer les préférences de l'auteur.

Il nous reste à signaler une œuvre moins importante, mais qui présente cet intérêt de nous montrer l'éclec-

tisme de La Fontaine ou, si l'on aime mieux, son indifférence en ce qui concerne les sources auxquelles il allait demander son inspiration après les *Fables*, avant l'opéra de *Daphné*, avant aussi les troisième et quatrième parties de ses *Contes*, car son activité à ce moment de sa vie est infatigable et multiforme. Il s'agit du poème *Sur la Captivité de saint Malc*, sujet à la fois scabreux et édifiant dont la donnée lui avait été fournie par un ouvrage janséniste : une lettre de saint Jérôme traduite par Arnauld d'Andilly (Voir *Fables*, XII, 25).

En dehors de ce contact isolé avec les Jansénistes, La Fontaine exerce sa séduction dans les milieux les plus relevés et les plus variés. Pour détruire la légende du La Fontaine distrait, gauche, taciturne et pour tout dire « stupide » que nous représente La Bruyère, il suffit de rappeler les noms de ceux qu'il compte parmi ses amis, auxquels il dédie des vers : c'est la princesse de Bavière pour laquelle il rime des pronostics sur les différents candidats au trône de Pologne et sur leurs chances (1669), c'est la duchesse de Bouillon, c'est Turenne, oncle du duc de Bouillon, Turenne qui un jour, pendant l'invasion de la Champagne par les Lorrains, lui avait récité du Marot, c'est La Rochefoucauld, c'est Mme de la Fayette à qui il avait offert un petit billard, jeu à la mode, accompagné de vers, c'est Mme de Sévigné, c'est le jeune prince de Conti, c'est Mme de Thianges, la sœur de Mme de Montespan, enfin c'est le roi dont il obtint une première audience quand il présenta au Dauphin son premier recueil de Fables, et une deuxième quand il lui offrit à lui-même son roman de *Psyché*. Il faut faire une place à part à celle chez qui il trouva un asile après la mort de la duchesse d'Orléans (5 avril 1672), pour qui il éprouvait la plus vive reconnaissance et un tendre respect (voir *Disc.*, et XII, 15), Mme de la Sablière. Femme d'Antoine de Rambouillet de la Sablière, lequel était fils d'un fermier général, elle avait su grouper autour d'elle une élite dont les plus grandes dames de la cour étaient jalouses. C'étaient des gens du monde, comme Lauzun, Brancas, Tréville, Dangeau, les deux ambassadeurs de France en Angleterre, Barillon et Bonrepaux, le roi de Pologne Sobieski, des gens de lettres, Huet,

Perrault, Pellisson, Conrart, Méré, le P. Bouhours, certains d'entre eux dont les tendances philosophiques étaient assez « libertines » comme Chaulieu, Chapelle, Saint-Évremond, Fontenelle. Elle avait la mémoire ornée des plus beaux vers de Virgile et d'Horace. Rober-

Maison natale de La Fontaine
a Chateau-Thierry.
(Photo Tillon.)

val et Sauveur lui donnaient des leçons de mathématiques, le voyageur Bernier lui avait enseigné l'histoire naturelle et il avait composé pour elle l'*Abrégé* (un abrégé en six volumes) *de la Philosophie de Gassendi*. La science de cette femme d'élite lui faisait une place à part dans la société de son temps — sa science, un peu aussi, il faut le dire, l'irrégularité de sa vie, car elle vivait séparée de son mari.... Ayant ainsi son existence assurée, trouvant d'autre part dans cette société les rela-

tions mondaines et les plaisirs de l'esprit dont il ne pouvait se passer, La Fontaine sentait de plus en plus le dégoût des affaires qu'il laissait en souffrance à Château-Thierry. C'est à ce moment qu'il se défit de sa charge de maître des eaux et forêts (1671), vendit sa maison et, pour en finir avec tous les soucis du « père de famille[1] » qu'il n'aimait guère (XI, 3, 60), s'installa commodément dans l'oubli de sa femme et de son fils.

Après le premier recueil de Fables en 1668 il n'avait publié qu'un volume de mélanges intitulé *Fables nouvelles et autres Poésies*, 1671, dédié au duc de Guise, gendre de la duchesse d'Orléans, et renfermant huit fables séparées.

En 1678-79 parut le deuxième recueil : *Fables choisies, mises en vers par M. de la Fontaine, corrigées et augmentées.* L'édition complète était en 4 volumes, in-12; les deux premiers renfermaient le premier recueil, c'est-à-dire les six premiers livres; les deux autres, débutant par l'avertissement en prose et la dédicace à Mme de Montespan, contenaient les livres VII à XI inclus. L'achevé d'imprimer était du 8 mai 1678.

Ce deuxième recueil se distingue du premier par un art plus achevé mis au service d'idées plus riches et plus variées, et aussi par les emprunts que La Fontaine a faits aux conteurs indiens. Il y touche plus souvent à la politique, à la philosophie, peut-être parce qu'il a trouvé dans ses relations l'occasion de voir et d'entendre des choses qui lui avaient jusqu'alors échappé, mais aussi parce qu'il connaissait mieux et les limites élargies du genre littéraire dans lequel il se mouvait et les ressources de son art.

Et voici la suite de ses dernières publications : le poème du *Quinquina*, écrit sur la demande indiscrète de la duchesse de Bouillon : il y combat la thèse qui expliquait la fièvre par l'altération des humeurs et qui lui donnait comme remède la saignée; il y préfère la théorie qui voit dans la fièvre une altération du sang et emploie le quinquina pour la guérir, prenant ainsi parti contre Gui Patin et la vieille médecine. En 1685, il donna les *Ouvrages de prose et de poésie des Sieurs de Maucroix*

1. « Je m'occupe si peu de mes affaires, écrit-il vers cette époque à la Champmeslé, que je ne sais quand elles finiront. C'est chose de dégoût que comptes, ventes, arrérages. »

et de La Fontaine, deux volumes de mélanges qui attestent la fraternelle affection des deux amis d'enfance. Ils renfermaient, outre dix ou onze fables nouvelles, *Les Filles de Minée* et *Philémon et Baucis* où il a renouvelé les grâces d'Ovide, en y ajoutant le sentiment et l'émotion qui manquent au poète latin.

L'élection à l'Académie française. — Ainsi arrivé à ce point culminant de sa carrière, il ne manquait à La Fontaine qu'une double consécration de son génie : la faveur du roi et l'élection à l'Académie. De la première on a peut-être un peu trop dit qu'elle s'était refusée à ses désirs. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais il n'a eu comme Boileau, comme Racine, ses entrées à la cour. Par une malchance obstinée ou un choix malencontreux, ses amis de la bourgeoisie ou du salon de Mme de la Sablière étaient des « libertins » ou des gassendistes, en tout cas assez affranchis pour ce qui est des croyances ou des mœurs. Ceux qui appartenaient au grand monde étaient mal en cour, comme les duchesses de Bouillon, de Mazarin, comme les Vendôme. Enfin lui-même avait mené une vie assez libre, publié des livres bien compromettants. Jamais cependant il ne donna l'impression d'un homme suspect et mis à l'index. Il ne laissa échapper aucune occasion de célébrer les louanges du roi, de chanter ses victoires, de louer sa modération, mais on soupçonne qu'il la louait avec des gens sur les lèvres de qui l'éloge de la paix revenait un peu trop souvent. Aussi, quand il s'enhardit à briguer les suffrages de l'Académie, le roi dit son mot, qui ne lui était pas favorable. Mais ici encore il faut préciser. La Fontaine s'était présenté en concurrence avec Boileau et, dans un vote préliminaire ou de « proposition », il l'emporta. Le roi fut mécontent, car il désirait l'élection de Boileau. Il ne confirma pas le choix de l'Académie et les choses restèrent en suspens. Il y eut des commentaires sur l'attente[1] désobligeante imposée à La Fontaine. Cepen-

1. Serait-ce, comme d'aucuns l'ont dit, le désir de toucher des jetons de présence (établis depuis 1683) qui aurait poussé La Fontaine à briguer l'Académie? Nous avons beau faire, nous ne venons pas à bout de le croire si pauvre qu'il est.

dant, en mars 1684, une vacance se produisit. Par égard pour le roi, Boileau fut désigné à l'unanimité et, après, La Fontaine put passer. C'est alors que, vrai ou non, Louis XIV dit le mot fameux : « Vous pourrez incessamment recevoir La Fontaine; il a promis d'être sage. » Bref, le roi ne s'opposa pas à l'élection de La Fontaine : il voulut simplement que Boileau passât avant lui.

La Fontaine avait promis d'être « sage », mais ce ne fut pas pour très longtemps. Il semble bien qu'il ait enrichi encore sa galerie d'amis compromettants ou qu'il les ait cultivés avec plus de zèle. C'est chez la duchesse de Bouillon qu'il connut les neveux de celle-ci, le prieur et le duc de Vendôme. Il trouvait chez eux une compagnie peu édifiante, de l'argent de poche et des plaisirs comme il les aimait. Lui-même raconte un jour au duc de Vendôme, alors absent, un de ces soupers où l'on mangeait bien, buvait mieux encore :

> Jusqu'au point du jour on chanta.
> On but, on rit, on disputa,
> On raisonna sur les nouvelles.

Nous l'en croyons facilement. C'est là que se faisait son éducation politique, qu'il apprenait à commenter ce que disaient les gazettes et ce qu'elles ne disaient pas. Enfin le pauvre grand homme descendit encore d'un degré. Il ne sut pas se soustraire à la protection d'une femme très décriée et qui méritait de l'être, Mme Ulrich, dont il acceptait les menus cadeaux et qui, exploitant l'amitié du poète, donna plus tard une édition de ses œuvres posthumes.

Pourtant les sujets de chagrin et d'inquiétude ne lui manquaient pas. Sa bienfaitrice, après de cruelles déceptions sentimentales, prenait le chemin du repentir. Elle quittait son logement de la rue Saint-Honoré pour l'Hôpital des Incurables. Elle y faisait de fréquentes retraites, en attendant de s'y retirer définitivement et d'y faire dans de terribles souffrances une fin édifiante. Mais si La Fontaine aimait la poésie de la solitude et de la mélancolie, il avait peu de goût pour le délaissement, pour le chagrin et les pensées noires. Il prit l'habitude de fuir le logis où tout lui rappelait sa bienfaitrice absente

et se lia avec les d'Herwart. Il ne pouvait mieux choisir. Lui, maître des requêtes et fils de financier[1], possédait une grande fortune et invitait souvent La Fontaine à son château de Bois-le-Vicomte. Sa femme l'entourait de soins maternels; elle le grondait avec bonté et le munissait de bons conseils, essayant de lui donner le goût d'une vieillesse décente et digne de son nom. Et c'est ainsi que, à travers des rechutes et des retours au passé, il achèvera de vieillir, académicien assidu, entouré de l'admiration attendrie que lui vouait le duc de Bourgogne. La fin de sa carrière poétique fut marquée par un retour aux fables.

Les dernières œuvres. — En 1694 il fit paraître le livre XII, dédié au duc de Bourgogne et tout plein de lui. Plusieurs de ces fables d'ailleurs avaient été publiées isolément. Souvent on a pris au mot La Fontaine se plaignant au cours de ce livre XII d'avoir l'esprit lent et l'imagination pauvre; et il est vrai que le style est par endroits pénible et obscur, que la morale en a quelque chose d'un peu forcé et ne répond pas toujours à ce qu'annonçait le récit, mais ce n'est que par accident. Parfois il faut voir dans ces fléchissements la faute des sujets sur lesquels, faute de mieux, il en était réduit à se rabattre. Le plus souvent ses fables brillent encore de grâce facile et jeune, de malice et d'esprit comme aux plus beaux jours de sa maturité.

Son activité restait entière. Il n'était pas demeuré neutre dans la querelle des Anciens et des Modernes qui, à la suite de la lecture par Charles Perrault de son poème sur *Le Siècle de Louis XIV*, avait divisé l'Académie, les gens de lettres et le public. Il offrit à Huet, évêque de Soissons, qui lui aussi défendait la bonne cause, une épître où, tout en affirmant son admiration pour les Anciens, il dit comment il conçoit, comment il a pratiqué leur imitation, quelle place ils ont tenue dans la formation de son talent poétique.

1. Il avait échangé une correspondance très amicale avec Saint-Evremond au début de son exil. Il s'était chargé de prendre soin des intérêts de l'absent et d'assurer le recouvrement de tout ce que lui devaient ses débiteurs.

La maladie vint l'arrêter en pleine activité, à soixante-douze ans. Le curé de Saint-Roch, dont il était le paroissien, entreprit la conversion de ce pécheur illustre. C'était une belle victoire à emporter, mais difficile. Il pensa qu'un jeune homme saurait, mieux que lui, dire les mots qu'il fallait pour toucher cette âme. Ce fut l'abbé Pouget, son vicaire, qu'il délégua. Celui-ci se mit à l'œuvre et la simplicité du grand homme lui rendit la tâche facile. Il apprit au poète que ses *Contes* n'étaient pas un bon livre; bien plus, qu'il fallait s'en repentir[1], avoir horreur de l'argent qui lui en revenait. Il parvint à lui persuader de jeter au feu une comédie qu'il avait sur le métier. Non sans peine, le poète accepta tout: et le 12 février 1693, il reçut le viatique. Une délégation de l'Académie assistait à la cérémonie et il lui exprima solennellement et ses regrets d'avoir offensé la morale, et sa promesse de ne plus retomber.

Le jour même, le duc de Bourgogne lui fit remettre une bourse de 50 louis d'or, et le vieillard en conçut une joie d'enfant. Cependant son terme n'était pas encore venu. Il recouvra la santé, mais Mme de la Sablière était morte le 6 janvier 1693, et c'est alors qu'il demanda asile à M. et Mme d'Herwart. Comme celui-ci le priait de venir chez lui, il lui répondit d'un mot trop beau peut-être pour être vrai : « J'y allais. » Cependant ses amis de Londres l'appelaient aussi, la duchesse de Mazarin, Saint-Évremond et peut-être Mme Harvey (cf. XII, 23). Il refusa. Puis, fidèle à sa promesse, il entreprit des œuvres édifiantes, des traductions de psaumes, d'hymnes (le *Dies iræ*)[2], mais ce n'était qu'un répit. Il fut court. Après un retour de forces et de santé, il mourut le 13 avril 1695. Il avait écrit le 10 février à son ami Maucroix une lettre admirable de courage et de résignation. Quand on l'ensevelit, on découvrit qu'il portait un cilice.

Ce que La Fontaine doit aux livres. — Une des plus grandes surprises que La Fontaine réserve à son lecteur,

1. Quel chemin à parcourir pour un homme qui avait écrit : « J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords! » (XI, 4.)

2. Voir une très intéressante lettre de lui reproduite dans la *Revue d'Hist. littér. de la France*, avril-juin 1911.

c'est que ce très grand poète n'a aucune prétention à l'originalité. Il n'a pas l'ambition d'avoir inventé les petits récits au cours desquels il sème à profusion tant de grâce légère, tant de poésie, tant de gaieté ici, tant d'émotion et tant d'éloquence ailleurs : *Fables choisies, mises en vers par M. de la Fontaine*[1], tel est le titre plus que modeste qu'il a adopté. Il se déclare le continuateur, l'imitateur, le disciple fidèle d'Ésope. Il s'efface devant lui. Il s'excuse, si par hasard il prend avec lui quelques libertés.

Sans doute il pensait, comme la plupart des écrivains de son temps, que le nombre des idées est limité, qu'elles ont été toutes trouvées par les Anciens, et que les Modernes doivent s'estimer heureux s'ils réussissent à leur donner, après les balbutiements d'une langue qui tâtonne, la forme heureuse et pleine d'un style enfin arrivé à une impeccable sûreté. Peut-être aussi, bien que les études qui eussent pu l'éclairer sur ce point soient de beaucoup postérieures à son époque, bien que le mot de *folk-lore*, non plus que la chose, n'existât pas, peut-être sentait-il confusément que, dans le domaine où il travaillait, rien ne valait les symboles naïfs sous lesquels la collaboration anonyme des générations avait spontanément et comme instinctivement figuré l'expérience amère des faits et la connaissance désabusée des hommes. En tout cas, le nombre des sujets pour lesquels La Fontaine a été réduit à ses propres ressources est infime. Laissons de côté ceux dont la source, orale ou écrite, n'a pas été découverte, mais existe sûrement (IV, 4; VII, 12; XII, 2, 4, 23) : les autres ne sont pas à proprement parler des fables, mais des peintures de mœurs (VII, 15; IX, 5), de froides allégories, des idylles ou des pastorales gracieuses, mais un peu fades (VIII, 13; XII, 24), une épigramme (XII, 19), des fables à intentions politiques (XI, 10, 11), d'autres enfin traitant de sujets divers, mais de peu d'intérêt. Bref, sur un total de 244 fables, 17 ou 18 seulement semblent de l'invention de La Fontaine. Encore sont-elles ou bien en marge de l'apologue, ou manifestement inférieures à ses autres productions.

1. Ailleurs (*Au Dauphin*, ligne 4), il s'attribue le mérite d'avoir « ajouté les ornements de la poésie » à ses récits et il reprend une fois de plus (Préf. 1.) la formule « les mettre en vers ».

Pour ce qui est de celles pour lesquelles La Fontaine a suivi un modèle, l'apport d'Ésope est énorme[1]. — On a été jusqu'à nier son existence. Hérodote cependant affirme qu'il vécut esclave sous Amasis (VI^e siècle avant J.-C.). Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est pour rien dans la rédaction des apologues qui lui sont attribués. Ils sont l'œuvre anonyme et collective de tous les peuples de langue grecque. Mais La Fontaine ne savait sur son sujet que ce qui se trouve dans la *Vie d'Ésope*, récit légendaire, rédigé par un moine byzantin, Planude, qui vivait près de 1 800 ans après le fabuliste grec, et dont la crédulité enfantine ne mérite aucune confiance.

C'est à Ésope que notre fabuliste a eu recours pour la plupart des fables de son premier recueil (1668). A ce moment il n'avait qu'à prendre. Au contraire, lors de la composition du deuxième recueil (1678-1679), la matière commençant à s'appauvrir, il dut s'adresser aussi aux conteurs orientaux. Tout d'abord, il fut sans doute tenté d'imiter la concision de son modèle; cependant, pour donner à son récit de la vie et de l'agrément, il osa développer dans son auteur ce qui souvent n'était chez lui qu'un froid et sec canevas. C'est le contraire qu'exigera de lui la manière des fabulistes de l'Orient, car ils ont le défaut d'être prolixes et de développer abondamment les circonstances de leur récit.

C'est une tradition chez les commentateurs de La Fontaine d'admettre qu'il a eu recours, pour trouver les fables dont il s'est inspiré, à un recueil très en vogue de son temps, très commode et très complet : *Mythologia Æsopica Isaaci Nicolai Neveleti*, Francfort, 1610, petit in-8 (Recueil de fables ésopiques de I.-N. Nevelet, Francfort). On y trouve non seulement le texte d'Ésope avec sa traduction en latin, le tout enrichi de gravures, mais la plupart des fabulistes[2]. Cependant cinq fables au moins de La Fontaine sont empruntées à Ésope, qui ne

1. Entre autres travaux qui ont mis au jour les sources des Fables de La Fontaine, il faut citer A. M. C. Robert, *Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles et Fables de La Fontaine*.... 1825, 2 vol. in-8. — 2. En voici l'énumération sommaire, qui sera reprise un peu plus loin : Aphthonius, Gabrias, Babrius, Phèdre, Avianus, Anonyme (Romulus), Abstémius.

figurent pas dans le recueil de Nevelet. C'est *L'Enfant au Bain*, devenu dans La Fontaine *L'Enfant et le Maître d'Ecole*; *Le Loup et les Bergers*, reproduit sous le même titre dans notre auteur; *Le Lièvre et la Tortue*, où La Fontaine noie dans son récit une réflexion qui est une critique manifeste d'Ésope et qui est justifiée par un texte absent de Nevelet; enfin les fables VI, 18 et X, 5.

On pourrait donc inférer de là que La Fontaine a pu consulter à l'occasion un des autres recueils en usage. Ce peut être celui de Gerbel : *Æsopi Phrygis fabularum celeberrimi auctoris vita et fabulae a viris doctis in latinam linguam versae* (Vie et fables d'Ésope le Phrygien très illustre fabuliste traduites en latin par des savants..., Paris, 1535, petit in-12). Ici le texte grec fait défaut ainsi que celui des autres fabulistes qui écrivaient en grec. Seule figure la traduction latine d'Ésope. — La Fontaine aurait pu encore avoir recours à un texte de Gilbert Cousin (en latin *Cognatus*) : *Narrationum sylva*, Bâle, 1567, 1592. (Recueil de récits.) Ce recueil est moins méthodiquement conçu que les précédents. On y trouve des récits de toute sorte, qui sont l'œuvre d'autres que des fabulistes. Ainsi l'auteur lui-même de cette compilation en a rédigé quelques-uns; et parfois il ajoute des pensées, des maximes qui sont le fruit de ses lectures : à une fable d'Ésope, par exemple, il ajoute une morale empruntée à Horace.

La fable en vers était représentée par un autre auteur, que La Fontaine appelle Gabrias, dans lequel il faut reconnaître Babrius (début du IIIe siècle av. J.-C.); mais son œuvre s'était perdue et ne fut retrouvée qu'au XIXe siècle au monastère du Mont-Athos. Dans l'intervalle, ces fables avaient été déformées dans des rédactions en prose. Au IXe siècle, un moine, Ignace, les avait abrégées uniformément sous forme de quatrains grecs dont on avait continué à attribuer la paternité à Babrius. Cette concision systématique, que La Fontaine désapprouve visiblement (VI, 1, 15-16), fit que les fables de Babrius laissèrent peu de trace dans l'imitation de notre auteur, à part quelques sujets de caractère et d'allure épigrammatique.

Après Ésope, c'est Phèdre que La Fontaine a le plus

imité. Ce dernier était, au XVII^e siècle, assez mal connu, et depuis peu. L'opinion s'était en effet établie au Moyen Age que ses vers avaient été perdus. Aussi en était-on encore au texte que Pierre Pithou avait donné en 1596, d'après un manuscrit sauvé du pillage de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire par François Pithou. C'est ce texte très défectueux, reproduit par toutes les autres éditions, que nous avons dû traduire, comme étant le seul que La Fontaine eût eu sous les yeux.

Flavius Avianus (II^e ou IV^e siècle?) a écrit 42 fables en vers élégiaques. Il les dédia à un personnage appelé Théodose, dans lequel on croit voir Macrobe Théodose, grammairien contemporain de Marc Aurèle. Ces fables, d'une latinité bien médiocre, se font fâcheusement remarquer par l'abus du style antithétique et par l'art de dire d'une façon affectée les choses les plus simples.

Un autre rhéteur, Aphthonius d'Antioche (II^e ou IV^e siècle ap. J.-C.), donna une version assez impersonnelle d'un certain nombre de fables ésopiques que, dans un traité de rhétorique, il utilisa comme sujets d'exercices littéraires.

Avec les humanistes du XVI^e siècle, la fable connut un renouveau de popularité, en particulier avec Faërne (1520?-1562). Né à Crémone, il mérita les éloges de de Thou, sauf le seul reproche d'avoir gardé le secret sur l'existence des fables de Phèdre. Il composa sur l'ordre de Pie IV (Jean-Ange de Médicis) 100 fables en vers imitées d'Ésope pour la plupart, écrites au surplus dans des mètres variés et en un latin très élégant. Parues après sa mort, en 1564, elles jouirent d'une telle popularité que Ch. Perrault en fit paraître à Londres, en 1718, une belle édition dont le titre traduit celui de l'édition latine originale : *Cent fables en latin et en français choisies des anciens auteurs, mises en vers par G. Faërne et traduites par Perrault.*

Il faut rapprocher de Faërne un autre fabuliste italien, Verdizotti (1530-1607), qui publia comme lui 100 fables sous un titre analogue et qui traitent à peu près les mêmes sujets : *Cento favole morali*, In Venetia, 1570, in-4°. Il était l'élève et resta, croit-on, l'ami de Titien, et c'est d'après les dessins de cet artiste que fut illustrée l'édition

originale de ses fables. Il y a lieu de penser que c'est lui qui imita Faërne. Il a cependant des défauts qui ne sont qu'à lui : une banalité facile, une fade prolixité, qui sont sa façon de donner à ses sujets de la richesse et de la vie. Il n'est pas impossible que La Fontaine s'en soit inspiré.

C'est encore un humaniste qu'Abstémius ou Bevilacqua, bibliothécaire du duc d'Urbin (fin du XV^e^, début du XVI^e^ siècle). Il écrit en prose latine 200 fables. Toutes figurent dans le recueil de Nevelet. Elles sont parfois assez heureuses et La Fontaine y eut recours de plus en plus dans ses dernières fables.

Le Moyen Age ne lui a rien fourni. Il ignorait les Ysopets (dérivé d'Ésope) et les Fables de Marie de France et les Bestiaires, même le Roman de Renard, sauf peut-être ce que lui en serait venu par tradition orale.

La littérature du XVI^e^ siècle français, mieux connue de lui et d'accès plus facile, lui offrit des modèles assez abondants : Rabelais, par exemple, dont l'œuvre visiblement l'enchantait par la richesse de son invention verbale et par son imagination prodigieuse, dont il s'était assimilé les tours, les plaisanteries, les expressions proverbiales et populaires. Il en fut de même de Bonaventure des Périers et de Mathurin Régnier, bien qu'ils n'écrivissent qu'accidentellement des fables. D'autres compilateurs se spécialisent dans le genre qui lui est cher, comme Corrozet, Guéroult, enfin Haudent. A part trois ou quatre exemples de détail, La Fontaine ne doit rien au premier : Gilles Corrozet, *Les Fables d'Ésope, mises en rithme française avec la vie du dit Ésope*, Rouen, 1578, in-8; ni au second, Guillaume Guéroult, *Le Premier Livre des Emblèmes*, Lyon, 1550, in-8. Quant à Haudent, il a imité en vers et d'assez près toutes les fables d'Ésope, au point d'en donner autant de formes différentes qu'il y a de différentes versions du texte original : *Trois cent soixante et six apologues d'Ésope, très excellent philosophe, premièrement traduits en latin par plusieurs illustres auteurs, Laurens Valle, Érasme et autres, et nouvellement de latin en rythme française par M. Guillaume Haudent*, Rouen, 1547, in-4°. On est tenté de penser, chaque fois qu'il traduit Ésope, que La Fontaine a pu imiter ce dernier

à travers le poète normand, mais la chose n'est nullement certaine. D'ailleurs son style porte à un tel excès les défauts qui caractérisent le XVI^e siècle, accumulation de synonymes ou d'à-peu-près, chevilles, platitudes et incorrections, qu'il n'a laissé aucune trace dans le détail du style de La Fontaine.

Il est une autre source d'inspiration très importante à laquelle puisa notre auteur. Ce sont les fabulistes de l'Orient. Il subissait là l'influence du voyageur Bernier. Ce n'est en effet qu'à partir de son retour des Indes, en 1669, que les sujets empruntés à l'Orient se multiplient, que la mention du Mogol se répète. Et en effet La Fontaine lui-même croit devoir marquer sa reconnaissance au « sage indien » qu'il appelle Pilpay, que nous appelons aujourd'hui Bidpaï, pour les emprunts qu'il fait à son livre : *Le Livre des Lumières ou la Conduite des Rois, composé par le sage Pilpay, indien, traduit en français par David Sahib d'Ispahan, vieille capitale de Perse*, publié en 1644 par le libraire Siméon Puget[1]. Ce recueil, écrit primitivement en sanscrit, avait été finalement traduit du persan moderne en français sous le titre de *Les Lumières canopiques* par l'orientaliste Gaulmin. — On peut citer encore *Les Paraboles de Sendabar*, roman hébreu, traduit de même par Gaulmin; *Gulistan ou L'Empire des Roses*, traduit du persan en français en 1634 par André du Ryer, sieur de Malezair; et enfin une traduction de l'arabe *Calila et Dimna* sous le titre de : *Specimen sapientiæ indorum veterum* (Modèle de la sagesse des anciens Indiens) par le père Poussines, Rome, 1660. Tous ces récits ont un caractère commun, celui d'une abondance exubérante, que La Fontaine a été obligé de réduire à plus de sobriété.

Ce que La Fontaine doit à l'actualité. — On a fait, nous l'avons vu, à La Fontaine une réputation de rêveur étranger aux choses réelles et pratiques, oublieux,

1. Les références de la présente édition sont empruntées au volume suivant : *Fables de Pilpay, philosophe indien, ou la Conduite des Rois*, Paris, 1698. La Fontaine dit lui-même des fables du deuxième recueil (cf. *Avertissement*, p. 223) avec quelque exagération : « J'en dois la plus grande partie à Pilpay. »

enfermé dans son idée fixe, bref, « abstrait », comme on disait alors. Une telle opinion se résiste pas à une lecture attentive des fables[1]. C'est au contraire un homme curieux de la vie, ouvert à toutes les formes de l'activité et de la pensée, qui peut-être s'est amusé un jour à suivre l'enterrement d'une fourmi, mais qui savait observer les hommes aussi et qui était bien de son temps. On sent qu'il n'a pas vécu en poète détaché de tout, mais que tel menu fait, tel petit scandale a retenu son attention. Comme un La Bruyère, mais d'une façon moins systématique, moins âpre aussi et avec ce que comporte de plus général la forme poétique, il a noté les caractères, et c'est ce qu'il veut insinuer quand il dit, en parlant d'Ésope :

> Si j'ajoute du mien à son invention,
> C'est pour peindre nos mœurs et non point par envie.
> (IV, 18, 4.)

On voit qu'il connaît dans leur action propre, dans leurs démarches habituelles le menu peuple de la campagne et celui de la ville, paysans et marchands, et spécialement les gens de la rue, ceux qui tiennent leurs assises sur le Pont-Neuf, à la Tour de Nesle, à la Foire Saint-Germain, bateleurs, charlatans, faiseurs de tours, montreurs de bêtes curieuses, toute une galerie de personnages qu'on voit se démener et haranguer dans *Le Singe et le Léopard*, *Bertrand et Raton*, *Le Charlatan*, *Le Gland et la Citrouille*.

A côté de ceux-ci, qui s'exhibent en public et pour la plus grande joie de la foule, il n'ignore pas ceux dont l'activité, moins apparente, est aussi plus suspecte, sorciers, alchimistes, devineresses, astrologues. Il a des opinions très arrêtées sur la sorcellerie, la science des astres (*Les Devineresses*, *L'Astrologue*, *Un Animal dans la Lune*, *L'Horoscope*, etc.). Il est ouvert aux sciences, et les grandes controverses philosophiques l'ont passionné-

1. Déjà l'abbé Vergier disait de lui dans des vers adressés à Mme d'Herwart qu'il se plaît en causant à « Parler de paix, parler de guerre.... Changer en cent façons l'ordre de l'univers. Sans douter, proposer mille doutes divers.... »

ment intéressé; il a voulu y dire son mot, et il l'a dit avec autorité. Il se tient aussi au courant des événements de son époque, grands et petits : mariages notoires, succès militaires ou diplomatiques ont en lui leur écho. Il semble même qu'il se soit sur certaines questions associé à la politique du roi (VII, 15). Il fréquente les salons. C'est là qu'il apprend ce qui se passe à la cour, en campagne, autour des tables des congrès. C'est chez Mme de la Sablière que sa pensée s'enrichit au contact des Bernier, des autres gens instruits ou informés. On devine que, s'il est vrai qu'il ne causait guère, il savait écouter et avec un intérêt passionné. Il lui vient de là des éléments d'inspiration qui s'ajoutent à ce qui lui vient des livres (*Disc. à Mme de la Sablière*, 121, *Les Souris et le Chat-huant*, etc.).

Déjà, parmi ses contemporains, beaucoup se plaisaient à retrouver, à inventer des applications aux portraits, aux récits semés au cours de ses fables. Ils soulignaient entre eux d'un regard entendu, d'un sourire malin, tel passage à double entente. Chacun y reconnaissait les gens de son temps, les faits de son milieu. C'est ainsi que Mme de Sévigné croit voir dans l'âne des *Animaux malades de la peste*, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, Arnaud de Pomponne, objet d'une disgrâce peu méritée (VII, 1). La Fontaine n'y avait sûrement pas songé : la fable est de 1678, la disgrâce date de 1679, mais qu'importe? Une autre fois, elle applique à un personnage de sa connaissance l'exemple du chien tourne-broche Laridon : « Oh! combien de Césars deviendront Laridons! » (VIII, 24.) Enfin, grâce à une lettre d'elle, on apprend que *Le Curé et le Mort* n'est pas un fableau malicieux du Moyen Age, mais une histoire vraie, avec sa date : février 1572 (VII, 11).

Voici quelques-unes des solutions que nous proposons à notre tour aux allusions que renferment les fables. Le *Conseil tenu par les Rats* semble évoquer un épisode peu glorieux de la Fronde. Le lion, que le léopard laisse imprudemment grandir, c'est Louis XIV, en face de l'empereur Léopold. *Le Soleil et les Grenouilles* (XI, 10) met en scène les Hollandais et le Roi-Soleil. *La Ligue des Rats* représente l'empereur organisant contre la France

la Triple Alliance. *L'Écrevisse* célèbre, pour en faire gloire à Louis XIV, l'art d'atteindre son but en lui tournant le dos. *Le Berger et la Mer* rappelle les déboires des actionnaires de la Compagnie des Indes Orientales. *Le Lion s'en allant en guerre* évoque peut-être l'habileté de Louvois à faire servir à des succès militaires d'autres agents que des militaires. *Les Poissons et le Berger qui joue de la Flûte*, ce sont les Flamands récemment réunis à la France, auxquels il faut enseigner le respect par la force, etc.

Avouons cependant que ces fables se trouvent être parfois moins vivantes et moins intéressantes que les autres; mais cette infériorité ne leur vient pas forcément de ce qu'elles unissent la vérité et, comme dit La Fontaine, le « mensonge ». Un peu plus, on serait tenté de dire que c'est tout le contraire et que, s'il est vrai que celles-ci présentent peu d'intérêt, le peu d'intérêt qu'elles présentent leur vient justement de là. L'histoire de cet âne auquel il s'agit d'apprendre à lire (VI, 19), le discours du charlatan venu tout droit de la foire, produit un effet de comique des plus amusants : cet assaisonnement de la fantaisie la plus folle par le réel le plus vigoureux relève d'une façon imprévue les faits racontés. Ce mélange d'éléments contradictoires est tout le charme de La Fontaine. N'est-ce pas à quelque chose d'analogue que tient la séduction de son style? Les images gracieuses de la mythologie, l'emphase voulue du burlesque côtoient, et font valoir, dans un style qui est la propriété, la précision même, le bon sens vigoureux et prosaïque des proverbes.

heureusement celui[1] *sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions*[2]. *Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite*. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont,* MONSEIGNEUR, *les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins*[3] *: quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner* l'agitation de l'Europe et les machines* qu'elle remue pour le détourner de son entreprise, quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province*[4] *où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre*[5] *en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments*[6]*; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste*[7] *: avouez le vrai,* MONSEIGNEUR, *vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas,* MONSEIGNEUR, *vous le prévenez*. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur*[8]*, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme.*

1. Le premier précepteur du Dauphin, à savoir le président de Périgny. Il mourut en 1670 et Bossuet lui succéda. — **2.** Leçons, enseignement. « On peut tirer de bonnes instructions des moralités des fables, des satires, de la comédie. » (Fur.) — **3.** Allusion à la préparation des plans de la guerre de Dévolution et à la conclusion de la Triple Alliance par la coalition de l'Espagne, de la Hollande et enfin de l'Angleterre contre la France (1667). — **4.** Du premier coup Louis XIV avait pris Charleroi, Tournai, Douai, Lille, Alost. — **5.** Il s'agit de la conquête de la Franche-Comté : Besançon pris en un jour, Salins en un jour, Dole en quatre jours, du 10 au 14 février 1668. — **6.** Le roi était parti de Saint-Germain le 2 février, avait fait à cheval 80 lieues en cinq jours, et avait repris la route de Saint-Germain le 19. C'était la première fois qu'on voyait faire la guerre en plein hiver. — **7.** Dès 1665 le roi avait entrepris de réformer les lois, « de faire régner la justice et de régner par elle ». Il avait créé un Conseil de Justice formé d'avocats, maîtres des requêtes, conseillers d'État (25 sept. 1665). L' « ordonnance civile touchant la réformation de la justice » issue de là fut enregistrée en avril 1667. L'ordonnance criminelle date d'août 1670. — **8.** La Fontaine suit les règles du genre, il ne ménage pas les éloges. Bos-

que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est,* MONSEIGNEUR, *que je suis, avec un zèle* respectueux,*

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

suet, dans son discours de réception à l'Académie (8 juin 1671), laisse entrevoir la vérité. Il loue dans le Dauphin « l'esprit le plus vite et le plus beau naturel du monde, » ... « *S'il n'est pas rebuté* par les épines, quelle sera son ardeur, quand il pourra cueillir les fleurs et les fruits (des études)! » Mais après la lettre suivante au maréchal de Bellefonds (6 juillet 1677), aucune illusion n'est permise : « Il y a bien à souffrir avec un esprit aussi inappliqué : on n'a nulle consolation sensible et on marche, comme dit saint Paul, en espérance contre l'espérance. » Plus tard, il n'a qu'une passion, la chasse. Il chasse le renard, le cerf, le sanglier. Il chasse le loup au Bois de Boulogne et les Parisiens se plaisent à aller l'y voir. Quant à son activité d'esprit, on lit dans Saint-Simon : « De son aveu, depuis qu'il avait été affranchi des maîtres, il n'avait, de sa vie, lu que l'article de Paris de la *Gazette de France*, pour y voir les morts et les mariages. » (Druon, *Hist. de l'éducation des princes de la maison de Bourbon.*)

PRÉFACE

DE

LA FONTAINE

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables[1] me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence[2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue[3], m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits et banniraient de la plupart de ces récits la brièveté[4], qu'on peut fort bien appeler l'âme[5] du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderais seulement qu'il en relâchât[5] quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes[6] ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

1. La Fontaine avait dû donner lecture de quelques-unes de ses fables ou les faire circuler en manuscrit, car aucun recueil imprimé n'a précédé celui de 1668. — **2.** Patru, avocat célèbre, considéré comme un arbitre infaillible dans toutes les questions de beau langage et de bon goût. Il fut mal inspiré dans le cas de La Fontaine. Il concevait la fable comme un genre strictement ésopique. Il ne pouvait prévoir que La Fontaine renouvellerait l'apologue, de façon que tout son agrément résiderait dans la poésie et l'art de conter. — **3.** Les règles sévères auxquelles la langue était soumise depuis Malherbe et Vaugelas, par opposition à la liberté du XVI^e^ siècle. Patru était un puriste. — **4.** Ce mot ne se trouve que dans le Dictionnaire de Richelet (1680) qui ajoute : « La plupart rejettent ce mot, mais comme il y a de bons auteurs qui l'emploient, je ne le condamnerais pas et je me servirais ordinairement de *brièveté*. » — **5.** Qu'il rabattît un peu de sa première sévérité. — **6.** Les Lacédémoniens étaient renommés pour la concision énergique de leur langage.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi[1], mais sur celui des Modernes[2]. C'est[3] de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession* de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate[4] trouva à propos de les habiller des livrées[5] des Muses. Ce que Platon en rapporte[6] est si agréable que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que, Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes[7]. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu* d'abord ce que ce songe signifiait; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous : d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé[10] que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible* était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fiction; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament* : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable[11], telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie

1. Puisque je n'écris pas en latin. Formule juridique. — **2.** Voir page XXIX sur les modernes. — **3.** Pourtant, c'est de tout temps. — **4.** La Fontaine semble ici faire allusion, non au moment où les fables d'Ésope furent composées, mais où elles parurent en forme de recueil; ou encore il croit Ésope contemporain de Socrate. Planude le fait naître en effet vers 552 av. J.-C. — **5.** Habits uniformes et de couleur dont on revêt dans les grandes maisons les domestiques. C'est une expression figurée. — **6.** Dans *Phédon* ou Dialogue sur l'âme. — **7.** Le voyage de la galère qui allait chaque année à Délos saluer Apollon. Pendant ce voyage aucune exécution capitale ne pouvait avoir lieu. — **8.** L'un des disciples de Socrate. — **9.** La Fontaine prend ce mot au pied de la lettre. Il désigne au contraire chez les Grecs toutes les formes d'activité qui relèvent des Muses. L'embarras de Socrate provient donc de ce qu'il hésite entre les différents sens que les dieux peuvent avoir en vue. — **10.** Il avait réfléchi.... — **11.** Il en est d'autres qui ne renferment rien de véritable, comme la Mythologie, qu'on désignait au XVII^e^ siècle sous le nom de *Fable*.

et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment* et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger[1] de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet[2]. Enfin les modernes les ont suivis; nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous[3]. Il est vrai que, lorsque nos gens* y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers[4]. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte[5].

Il arrivera possible* que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé[6]. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense* égayer[7] l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes[8] : la langue latine n'en demandait pas davantage; et, si l'on y veut prendre garde[9], on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magni-

1. La Fontaine semble croire que Socrate a mis son projet à exécution; mais que penser de cette façon de juger du mérite des fables de Socrate par le mérite de celles de Phèdre? — 2. Voir p. XXVIII. Il veut dire qu'Avianus a exploité la même matière. — 3. Voir p. XXIX. — 4. Jugement sévère de la part d'un amateur du vieux langage (d'autant que La Fontaine fait allusion au XVI^e siècle, n'ayant pas poussé ses lectures au-delà); mais il était de son temps et en partageait l'exclusivisme en ce qui concerne la langue. — 5. Noter cette formule reprise plus d'une fois par le fabuliste. — 6. Voir p. 191, v. 9. — 7. C'est une façon de parler usuelle. « *Égayer* un ouvrage, *égayer* son style, le rendre agréable, plus libre, moins chargé, moins embarrassé.» (Ac.) Voir p. 8, l. 74. — 8. Limites. — 9. Faire attention.

fique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la[1] puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser[4] d'ailleurs[2] : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit[3] qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit[4]. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues[4] de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté[5] et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable[6] qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication[7] avec les dieux. Je ne sais comme[8] ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi[9] les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuse[10] : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

1. La simplicité. — **2.** D'un autre côté, au sens local. — **3.** *Institution oratoire*, IV, 2. — **4.** Il n'y a pas de conclusions à tirer de là pour ou contre la servilité de La Fontaine à l'égard des Anciens : il se soumet à une autorité qu'il a choisie favorable à sa thèse et qui en même temps condamne Patru. De là ce ton tranchant : *c'est assez que....* — **5.** « Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde. » (La Fontaine, *Clymène*, vers 35.) — **6.** Il n'y a pas lieu de s'étonner du vague de ces termes : La Fontaine marque par là l'indéfinissable agrément de ses fables qui n'est pas fait de procédés qu'on puisse étiqueter et classer. — **7.** « Commerce, familiarité. » (Ac.) — **8.** Comment il se fait qu'ils n'ont point.... — **9.** Gram., 87. — **10.** Un motif pour nous récuser, nous dérober.

C'est pour ces raisons que Platon[1] ayant banni Homère de sa République[2] y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes[3] au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le Renard et le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le Renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire[4], le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il* pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries[5]. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent* un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin* le ciel et la terre; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se

1. La Fontaine a lu sans aucun doute la préface de Silvius Antonianus au cardinal Borromée mise en tête des fables de Faërne. Il y a noté les idées suivantes : On doit apporter une attention spéciale à l'éducation des enfants, chez qui de petits commencements sortent des vices ou des vertus d'importance immense; on doit apporter au choix des maîtres le soin qu'on met au choix des nourrices; il faut agir sur l'âme des enfants tant qu'elle est comparable à une cire tendre et facile à modeler; il faut rendre la science séduisante comme on enduit de miel les lèvres d'un vase; ce qu'on appelle jeux chez les enfants sont des choses de grand poids; et autres généralités qui prennent chez notre fabuliste le relief et la force que l'on sait. — 2. Dans le livre III de *la République*. Platon, sans les nommer formellement, fait une allusion reconnaissable à Homère et à Ésope. — 3. Elles ne penchent encore ni dans un sens ni dans l'autre. — 4. La Fontaine ne continue pas la forme de subordination par laquelle il a commencé. — 5. « Niaiserie, sottise, impertinence. » (Ac.)

forme le jugement et les mœurs[1], on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés[2] des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi[3], puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables[4]. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit Monde[5]. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants; ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé* la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison* de la conduite* de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps[7], l'autre l'âme. Le corps est la fable; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes[8]. Cette règle est moins de nécessité que

1. Le caractère. — **2.** Ce mot se dit des plantes plutôt que des animaux, dans le sens de vertus, qualités particulières. Il y aurait d'ailleurs des réserves à faire sur l'exactitude sinon des caractères moraux, qui sont chose de pure fantaisie ou à peu près, du moins des caractéristiques physiques des animaux. — **3.** C'est de la Mythologie que La Fontaine autorise cette idée. C'est dire combien elle est peu fondée. Mais ce qui vaut mieux, c'est la conception particulière qu'il se faisait de la fable et en vertu de laquelle en peignant les animaux il faisait le portrait des hommes. — **4.** Néologisme qui se trouve dans Fur. et Ac. — **5.** Éléments. — **6.** « L'homme a été nommé un *petit monde* ou microcosme, comme étant un abrégé des merveilles du monde. » (Fur.) — **7.** La Fontaine transporte dans le domaine de la fable une figure qui avait une tout autre application. « Dans les devises on appelle *corps* la figure représentée et on appelle *âme* les paroles qui l'accompagnent. » (Fur.) On sait quelle était la vogue des devises dans la deuxième moitié du XVII^e^ siècle. — **8.** On ne sait à quel passage La Fontaine fait allusion. Ce ne serait pas la première fois qu'on attribuerait à Aristote des règles supposées.

de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes[1] ne l'a gardée, tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule[2]. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement; la moralité séparée et toujours ensuite[3]. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit[4].

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne[5] pour fabuleuse celle que Planude[5] nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux[6], mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xanthus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-

1. Néologisme, absent des dictionnaires du temps. Voir III, 18, 1. — **2.** C'est la règle fameuse que formulait Molière dans *La Critique de l'École des Femmes*, sc. VII, et Racine dans la préface de *Bérénice*. — **3.** A la suite. — **4.** « Et les choses auxquelles il désespère de donner de l'éclat en les travaillant, il y renonce. » (Hor., *Art poét.*, 149-150.) — **5.** Cf. p. XXVI. — **6.** « Qui a apparence de vérité et de justice. » (Ac.)

dire[1] d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer[2] à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession* d'être véritable[3] partout ailleurs et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi* d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête* à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : *Vie d'Ésope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera* pas, et fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne[4].

1. Gram., 17. — 2. Gram., 15. — 3. Respectueux de la vérité. — 4. Cette modestie excessive ne nous a pas convaincu, pas plus que les autres raisons invoquées par La Fontaine en faveur de la *Vie d'Ésope* et de son auteur. Cf. p. VII, 1re remarque.

FABLES

DE

J. DE LA FONTAINE

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Ésope est le père[1],
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes[2],
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures :
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris[3].

1. Les animaux. — 2. La Fontaine fait allusion aux premiers succès de la guerre de Dévolution (1667). — 3. Cette formule est revenue plusieurs fois sous la plume de La Fontaine. Préf., I, 19.

LIVRE PREMIER

1. — La Cigale et la Fourmi.

La cigale, ayant chanté[1]
Tout l'été[2],
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise[3] fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle[4].
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût*, foi* d'animal,
Intérêt et principal[5]. »
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut[6].
« Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.

1. La cigale ne chante pas, pas plus qu'elle ne mange des mouches et des vermisseaux (vers 6), mais La Fontaine l'ignore ou ne se soucie pas d'exactitude en ces matières. — 2. Versific., 10. — 3. Le vent du Nord, pour dire l'hiver. — 4. « On appelle le printemps *la saison nouvelle.* » (Ac.) — 5. Le capital d'une dette, par opposition aux intérêts. — 6. La Fontaine parle comme pourrait parler l'avare fourmi, aux yeux de qui c'est un défaut de prêter. Ce défaut est celui qu'elle a le moins à se reprocher.

— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise[1].
— Vous chantiez? j'en suis fort aise :
Eh bien! dansez maintenant. »

SOURCE. — La Cigale et les Fourmis. — *Pendant l'hiver, leur blé étant humide, les fourmis le faisaient sécher. La cigale, mourant de faim, leur demandait de la nourriture. Les fourmis lui répondirent : « Pourquoi en été n'amassais-tu pas de quoi manger? — Je n'étais pas inactive, dit celle-ci, mais je chantais mélodieusement. » Les fourmis se mirent à rire. « Eh bien, si en été tu chantais, maintenant que c'est l'hiver, danse. » Cette fable montre qu'il ne faut pas être négligent en quoi que ce soit, si l'on veut éviter le chagrin et les dangers.* (Ésope, dans *Nevelet*, p. 197.)

2. — Le Corbeau et le Renard.

Maître* corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau[2],
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage*
Se rapporte* à votre plumage,
Vous êtes le phénix[3] des hôtes* de ces bois. »
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,

1. Formule ancienne (Gr. 74, 1°) dont on se sert pour s'excuser. — 2. Cette appellation cérémonieuse fait place à une formule ironiquement familière (vers 13) une fois que le corbeau est tombé dans le piège. — 3. Oiseau fabuleux, toujours seul de son espèce, qui, après un siècle de vie, renaissait de ses cendres; par extension tout être d'une beauté et d'un mérite incomparables.

Apprenez que tout flatteur[1]
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute*. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y[2] prendrait plus.

SOURCES. — Le Corbeau et le Renard. — *Ceux qui se plaisent aux éloges trompeurs en sont punis honteusement par un repentir tardif. Un corbeau ayant pris un fromage sur une fenêtre se posa, pour le manger, au haut d'un arbre. Un renard l'aperçut et lui dit : « Quel n'est pas l'éclat de ton plumage, ô corbeau! Quelle grâce est répandue sur ta personne et ton visage! Si tu avais de la voix, nul oiseau ne te serait supérieur. » L'autre sot, voulant montrer sa voix, lâcha le fromage. Leste, le rusé renard s'en saisit de ses dents avides. Alors le corbeau dupé gémit de sa stupidité. Ceci montre combien l'intelligence a de valeur. Toujours, même sur le courage, prévaut la sagesse.* (Phèdre, I, 13, dans *Nevelet*, p. 396.) — *Esope*, Le Corbeau et le Renard, *Nevelet* p. 256.

3. — La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y[3] suis-je point encore?
Nenni[4]. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. » La chétive* pécore*
S'enfla si bien qu'elle creva.

1. Versific., 5. — 2. Gram., 16. — 3. Gram., 16. — 4. Gram., 16.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages*:
Tout bourgeois* veut bâtir comme les grands sei-
Tout petit prince a des ambassadeurs[2], [gneurs[1],
Tout marquis veut avoir des pages[3].

SOURCES. — Phèdre, *La Grenouille qui éclate et le Bœuf*, I, 24, *Nevelet*, p. 403; et, pour le dialogue, Horace, *Satires*. II, II, vers 314-320.

4. — Les deux Mulets.

Deux mulets cheminaient*, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle[4].
Celui-ci, glorieux[5] d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup[6] en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé[7], 5
Et faisait sonner sa sonnette[8] :
Quand, l'ennemi se présentant,

1. Chacun comprenait cette allusion, à un moment où la chambre de justice de 1664 venait de condamner Fouquet et de faire rendre gorge à une foule de partisans. On se montrait avec indignation dans Paris les palais que des financiers avaient achetés ou revendus à des princes, par exemple celui de Pennautier, celui de Rouillé, construits tous deux par Mansart, celui d'Herwart, maître des requêtes au Conseil, où La Fontaine habita deux ans à la fin de sa vie, etc. (Lange, *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales.*) — 2. On voit, à feuilleter la *Gazette de France*, que le roi donne des audiences à l'ambassadeur du duc de Mantoue, aux « résidents » de l'Électeur palatin et du marquis de Brandebourg. Enfin le prince d'Anhalt avait pour représentant à Paris l'Allemand Borstel de Gaubertin, celui-là même qui continua l'*Astrée* après la mort de d'Urfé. (Tallemant des Réaux, IV, 213.) — 3. Au XVI^e^ siècle il y avait encore des pages qui apprenaient chez des seigneurs de moindre importance les usages mondains et le métier des armes. Au XVII^e^, seuls en principe, le roi et les princes du sang en avaient encore. Le vers de Boileau « Le duc et le marquis se reconnut aux pages » (*Sat.*, V, vers 98), ne contredit pas l'assertion précédente; elle est relative à l'époque où les titres de noblesse commençaient à s'établir. — 4. C'est le produit de l'impôt sur le sel. — 5. Orgueilleux. — 6. Littéralement : en échange d'une grosse somme; ici, en échange d'un avantage considérable. — 7. D'une allure fringante et dégagée, en levant haut le genou. — 8. « Le premier, riche de son fardeau, la tête haute, se dresse,

Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc[1] une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire[2];
Et moi j'y tombe, et je péris!
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade. »

SOURCE. — Phèdre, *Les Mulets et les Voleurs*, II, 7; *Nevelet*, p. 413.

5. — Le Loup et le Chien.

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde. [beau,
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant* que
Gras, poli[3], qui s'était fourvoyé* par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers[4],
Sire* loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin* était de taille

faisant sonner à son cou une claire sonnette. » (Phèdre.)

1. « Trésor du roi ou de l'État. » (Fur.) — **2.** Le composé pour le simple. D'habitude c'est le contraire qui arrive au XVII^e^ siècle. — **3.** *Poli* exprime ce lustre du poil qui caractérise les bêtes florissantes de santé. — **4.** En pièces, en morceaux.

A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos*, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire*,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres[1], hères[2], et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? rien d'assuré; point de franche lippée[3];
Tout à la pointe de l'épée[4].
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire? [gens
— Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux
Portants[5] bâtons, et mendiants;
Flatter ceux[6] du logis, à son maître complaire[7] :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force[8] reliefs* de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge[9] une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse[10].

1. *Cancre* : « un misérable digne de mépris. » (Ac.) — **2.** *Hère* : « homme qui est sans biens ou sans crédit. Il se joint ordinairement avec *pauvre*. » (Fur.) Ici il est employé seul. C'est un de ces mots de la vieille langue qui, étant tombés en désuétude, ont pris un sens défavorable. — **3.** Dérivé de *lippe*, « grosse lèvre et en saillie » (Fur.). Il a désigné ce qu'on prend de nourriture avec ses lèvres. *Franche lippée* : bon repas qui ne coûte rien. C'est une expression populaire. — **4.** Façon de parler proverbiale : on n'a que ce qu'on prend de vive force. Cette expression, plaisamment appliquée à un animal, évoque l'aventurier, le brigand. — **5.** *Portants, mendiants*, Gram. 77, 1°. — **6.** Gram., 17. — **7.** « S'accommoder, se conformer au sentiment, au goût, à l'humeur de quelqu'un pour lui plaire. » (Ac.) — **8.** Gram., 87. — **9.** Se représente, s'imagine. — **10.** Attendrissement.

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
« Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi? rien? —
[Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont[1] je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor[2]. »
Cela dit, maître* loup s'enfuit, et court encor.

SOURCE. — Le Chien et le Loup. — *Combien la liberté est douce, c'est ce que je vais dire en peu de mots. Un chien bien nourri se trouva par hasard sur le chemin d'un loup d'une maigreur extrême. Ils se saluent et s'arrêtent. « D'où te vient, dis-moi, ce poil brillant? Que manges-tu pour avoir un tel embonpoint? Moi qui suis bien plus fort que toi, je meurs de faim. » Le chien, franchement, répond : « Cette condition t'appartient si tu peux rendre au maître les mêmes services que moi. — Lesquels? dit l'autre. Garder la porte, défendre, même la nuit, la maison contre les voleurs. — Eh bien, je suis prêt. Maintenant j'ai à supporter la neige, les pluies violentes; dans les forêts je traîne une vie rude. Combien il me serait plus facile de vivre sous un toit et sans rien faire, de me rassasier largement! — Alors, viens avec moi. » Chemin faisant, le loup voit le cou du chien que la chaîne avait pelé. « D'où vient cela, ami? — Ce n'est rien. — Mais encore, dis. — Comme on me trouve un peu vif, on m'attache de jour, pour que je dorme le matin et que je veille, la nuit venue. Vers le soir, on me délie et je puis errer où bon me semble. Sans que je demande, on m'apporte du pain; le maître me donne des os de sa table; ses gens me jettent des morceaux et du ragoût quand personne n'en veut plus. Ainsi, sans rien faire, je remplis mon ventre. — Bien, mais si tu veux t'en aller quelque part, le peux-tu? — Pas tout à fait. — Alors, jouis de ce sort si vanté, ô chien. Je ne voudrais pas d'un royaume, s'il doit m'en coûter la liberté. »* (Phèdre, III, 7; *Nevelet*, p. 420.)

1. Gram., 23. — 2. Encore un détail qui fait perdre de vue le loup et évoque plutôt un être humain.

6. — La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion.

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier* lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs* de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie[1].
Eux venus, le lion par[2] ses ongles compta[3],
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf[4] il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire* :
« Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends[5] la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord*. »

SOURCES. — *Ésope*, Le Lion, l'Âne et le Renard, *Nevelet*, p. 120; *et surtout Phèdre*, I, 5, La Vache, la Chèvre, la Brebis et le Lion, *Nevelet*, p. 392.

1. Gram., 69, n° 2. — 2. Gram., 87. — 3. La Fontaine transpose ainsi plaisamment l'expression usitée *compter par ses doigts*. « Mais moi..., Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts... » (Boileau.) — 4. Gram., 112. — 5. Gram., 69, 1°.

7. — La Besace.

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en[1] vienne comparaître aux pieds de ma grandeur[2] :
Si dans son composé[3] quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause[4].
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi? dit-il; pourquoi non[5]?
N'ai-je pas quatre pieds* aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché[6];
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché :
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort;
Glosa* sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles :
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit*
Dame* baleine était trop grosse.

1. Gram., 15. — **2.** *Grandeur* se dit parfois dans le style élevé ou le style plaisant pour « personne grande en dignité, en puissance » (Littré). L'expression est plaisante parce que Jupiter l'emploie en parlant de lui-même. — **3.** Ensemble des différents éléments, des organes qui constituent la personne physique d'un être vivant. — **4.** Il est censé avoir le plus à se plaindre, étant le plus laid. Voir le récit d'Avianus traduit, 24. — **5.** Gram., 99. — **6.** Cette plaisanterie est reprise au vers 13 : le portrait d'une personne disgraciée de la nature semble lui reprocher sa laideur.

Dame fourmi trouva le ciron[1] trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin* les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste contents[2] d'eux. Mais parmi les plus fous

Cette vignette illustre la fable d'Avianus. C'est elle peut-être qui, en figurant un bœuf, une chèvre, un ours, etc., a suggéré à La Fontaine l'idée de faire converser les différents personnages qui jouent un rôle dans la fable.

Notre espèce excella; car tout ce que[3] nous sommes,
Lynx[4] envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur* souverain

1. Insecte qu'on considérait au XVII^e siècle comme le plus petit des êtres vivants. — 2. La leçon *content*, donnée par la première édition des *Fables* de 1668, fut corrigée dans l'*errata* de 1678. — 3. Gram., 18. — 4. Le rapprochement des deux mots *lynx* et *taupe* constitue une expression proverbiale déjà en usage au XVI^e siècle.

Nous créa besaciers[1] tous de même manière, [d'hui :
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujour-
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

SOURCES. — La Guenon et Jupiter. — *Jupiter avait un jour demandé par le monde entier qui pouvait présenter les plus beaux rejetons. A l'envi accourt vers le roi toute la race des bêtes sauvages; et ce troupeau, mêlé à l'homme, est amené au dieu. Eux-mêmes, les poissons armés d'écailles ne sont pas absents de ce débat, ni tout ce qu'il y a d'oiseaux parcourant les pures régions de l'air. Parmi eux, les mères affairées amenaient leurs petits pour les soumettre au jugement du puissant dieu. Alors une guenon au corps ramassé, traînant son nourrisson informe, fit éclater de rire Jupiter lui-même. Et cependant, avant toutes les autres, l'affreuse bête prit la parole, voulant effacer le reproche qu'on adresse à sa race. « Sache-le, Jupiter, si quelqu'un doit triompher, c'est celui-ci, qui l'emporte sur tous. » Tel est le caractère de l'homme : tout ce qu'il fait, même dépourvu de valeur, il le couvre de louanges.* (Avianus, *Nevelet*, p. 464.)

Les Vices des Hommes. — *Jupiter nous a chargés de deux besaces. Celle qui est pleine de nos propres défauts, il l'a mise derrière notre dos. Il a suspendu devant nous celle qui est lourde des vices d'autrui. Voilà pourquoi nous ne saurions voir nos défauts; mais à la première faute des autres, comme nous les censurons!* (Phèdre, IV, 10, *Nevelet*, p. 434.)

8. — L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages*,
Et devant[2] qu'ils fussent éclos[3],
Les annonçait aux matelots.

1. Ce mot a existé au XVIe siècle, mais il avait disparu depuis. La Fontaine l'a rappelé à la vie en l'employant plaisamment au figuré. Gram., 1, 1°. — 2. Gram., 104. — 3. *Éclore* s'emploie rarement en parlant d'orages. Littré cite un exemple approchant au XVIe siècle : « Dès le mois de septembre les vents et les pluies commencent à s'éclore. » (Carloix.)

Il arriva qu'au temps que[1] la chanvre[2] se sème,
Elle vit un manant* en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains; car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin[3].
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine*?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que[4] ce qu'elle répand sera votre ruine*.
De là[5] naîtront engins à[6] vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine*
Qui causera dans la saison[7]
Votre mort ou votre prison[8] :
Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi. »
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
— Prophète de malheur, babillarde, dit-on[9],
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.* »

1. Gram., 26, — **2.** Gram., 3. Le chanvre se sème fin mai ou au commencement de juin. — **3.** Plusieurs considéraient la chose comme possible. Furetière définit l'hirondelle un « petit oiseau qui disparaît en automne, soit qu'il aille aux pays chauds, comme on a cru jusqu'ici..., soit qu'il se cache dans des trous pour y passer l'hiver, comme croient les modernes ». Cependant les vers 1 et 47-48 semblent contredire cette explication du mot *coin*. — **4.** Gram., 26. — **5.** De cette semence répandue. — **6.** Gram., 87, A, 1°. — **7.** Le moment venu. — **8.** Captivité, « emprisonnement ». (Rich.) — **9.** *On* désigne les oiseaux.

La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue[1].
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte[2], et qu'à leurs blés[3]
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre;
Quand reginglettes[4] et réseaux*
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat* :
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes;
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux[5] trous de quelque mur. »
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément [sandre[6]
Que faisaient* les Troyens quand la pauvre Cas-
Ouvrait la bouche seulement.

1. Proverbe bien connu (Molière, *Avare*, III, VI), mais qu'on emploie de préférence au figuré. — **2.** Emploi provincial du mot, dans le sens de *ensemencée*. Cf. *couvrir* au v. 8. Il ne s'agit plus ici du chanvre, mais des semailles des céréales, qui se font en automne. C'est alors qu'on fait « aux oisillons la guerre ». — **3.** A la moisson. — **4.** Piège formé d'une branche flexible et qui prend l'oiseau en se détendant comme un ressort. C'est un mot de dialecte. — **5.** Gram., 87, A, 2°. — **6.** Fille de Priam, elle avait reçu d'Apollon le don de connaître l'avenir, mais comme elle avait dédaigné l'amour du dieu, il voulut qu'elle ne fût crue de personne. (Virgile, *Én.*, II, 246-247.) Ce rappel de la légende antique, en mélangeant les sujets et les tons, est un de ces traits de burlesque atténué par lesquels La Fontaine égaie ses fables. Cf. X, 2, v. 13-14; XII, 9, v. 49, etc.

Il en prit* aux uns comme aux autres[1] : 55
Maint oisillon se vit esclave[2] retenu.
[nôtres,
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

SOURCES. — L'Hirondelle et les Oiseaux. — *Pour produire le lin issu de la semence du lin, la terre nourrit la semence. Mais l'hirondelle éveille les craintes des oiseaux. « Cette semence, dit-elle, nous menace de mille maux. Déterrez ces graines répandues pour notre perte. » La troupe repousse ces sages conseils; elle dénonce ces vaines terreurs. La semence sort de terre; les tiges verdoient. De nouveau l'hirondelle avertit que le danger menace; de nouveau les oiseaux en rient. L'hirondelle fait sa paix avec l'homme[3]; elle habite avec lui; elle le flatte de son doux chant, car les coups prévus frappent d'ordinaire moins rudement. Déjà le lin se moissonne; déjà se font les filets; déjà l'homme prend au piège les oiseaux; déjà conscients de leur faute, les oiseaux s'accusent. Mépriser un conseil salutaire, c'est en suivre un pernicieux; quiconque néglige sa sûreté tombe au piège avec juste raison.* (Anonyme, *Nevelet*, p. 500.) Ésope, L'Hirondelle et les Oiseaux, *Nevelet*, p. 315. — *Haudent*, De l'Héronde et des autres Oiseaux, I, 127.

9. — Le Rat de ville et le Rat des champs.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile*,
A des reliefs* d'ortolans[4].

Sur un tapis de Turquie[5] 5
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie*
Que firent ces deux amis.

1. Aux oisillons comme aux Troyens. Ainsi se justifie le mot *esclave* (vers 56). — 2. Gram., 112, 3°. — 3. Idée empruntée à Ésope, dont le récit a d'ailleurs servi de point de départ au fabuliste latin anonyme. — 4. Petit oiseau très gras et dont la chair est exquise. — 5. C'étaient des tapis imitant ceux de Turquie, mais fabriqués à la Savonnerie ou aux Gobelins.

Le régal fut fort honnête* :
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle*
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on[1] se retire :
Rats en campagne* aussitôt;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôt*.

— C'est assez, dit le rustique[2];
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique*
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi[3] du plaisir
Que la crainte peut corrompre[4]! »

SOURCE. — *Ésope*, Le Rat de ville et le Rat des champs, *Nevelet* p. 342. — Ésope n'avait fait qu'indiquer la première partie du **récit, à savoir** le repas chez le campagnard. La Fontaine la laisse complètement de côté.

1. *On* désigne celui qui avait causé le bruit et qui se retire. — **2.** Gram., 1, n° 2. — **3.** Exclamation marquant le mépris et l'aversion. Elle est construite avec *de*, comme *foin* dans « Foin du loup » (IV, 15), qui a le même sens et peut-être la même origine. — **4.** Altérer, gâter. La Fontaine n'a pas osé sans doute lutter, dans cette fable un peu sèche et impersonnelle, avec le charmant récit d'Horace, (*Sat.*, II, VI, vers 79 *sq.*).

10. — Le Loup et l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure[1] :
Nous l'allons montrer tout à l'heure*.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure*,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui[2] te rend si hardi de[3] troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas[4] désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis[5] l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si[6] je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tète encor ma mère[7].
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

1. Que La Fontaine parle avec ou sans ironie, il faut entendre par « la raison » qui est « la meilleure » l'argument qui triomphe, et non celui qui a pour lui la justice et le bon droit. — 2. Gram., 31. — 3. Gram., 106. — 4. Gram., 62 et 68, 3°. — 5. La différence établie arbitrairement de nos jours entre *médire* et *calomnier* n'est pas observée au XVII^e siècle. Conformément à son étymologie, *médire* signifie dire du mal : « Voilà jouer d'adresse et *médire* avec art. » (Boileau, *Sat.*, IX, 165.) — 6. Gram., 107. — 7. Dans la fable d'Ésope (Nevelet, p. 274) le loup rencontre par hasard l'agneau séparé du troupeau. « C'est sur mon terrain que

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un
Car vous ne m'épargnez guère, [des tiens;
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme* de procès.

SOURCES. — Le Loup et l'Agneau. — *Au même ruisseau étaient venus le loup et l'agneau, pressés par la soif. Le loup se tenait en dessus et l'agneau beaucoup plus bas. Alors, poussé par son insatiable voracité, le brigand prit un prétexte pour lui chercher querelle. « Pourquoi, dit-il, as-tu troublé l'eau pendant que je buvais? » L'agneau, tremblant, lui répondit : « Comment pourrais-je, dis-moi, faire ce dont tu te plains, ô loup? C'est de toi que descend vers mes lèvres l'eau que je bois. » L'autre, vaincu par la force de la vérité : « Il y a six mois, dit-il, tu as médit de moi. » L'agneau reprit : « Moi! je n'étais pas né. — Eh bien, c'est ton père, dit le loup, qui a médit de moi. » Et là-dessus, il le saisit, le déchire, lui inflige une mort injuste. Cette fable est écrite contre ceux qui, sous des prétextes inventés, accablent les innocents.* Phèdre, I. I, *Nevelet*, p. 389. Ésope, Le Loup et l'Agneau, *Nevelet* p. 274.

11. — L'Homme et son image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[1]

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux[2]
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content* dans une erreur profonde.

tu broutes », dit le loup. Et l'agneau : « Je n'ai pas encore goûté l'herbe. » Le loup reprend : « C'est à ma source que tu bois. — Je n'ai pas encore bu d'eau, répond-il. Le lait de ma mère me sert d'aliment et de boisson. »

1. Ce récit, qui est d'une invention assez médiocre, n'est pas une fable. C'est un compliment, sous forme d'allégorie, à l'adresse de François de la Rochefoucauld, dont les *Maximes* avaient paru en 1665. La Fontaine était un des amis du duc (cf. p. XVIII); il lui dédia encore la fable 14 du livre X. — **2.** « Aime tout seul et sans rival tes œuvres et toi-même. » (Horace, *Art poétique*, vers 444.)

Afin de le guérir, le sort officieux*
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets[1] dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux[2] poches des galands*,
Miroirs aux ceintures des femmes[3].
Que fait notre Narcisse[4]? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure*.
Mais un canal[5], formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche[6], et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère* vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau;
Mais quoi? le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir[7].
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'[8]entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même;
Tant de miroirs[9], ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes*;

1. Les Précieuses appelaient un miroir « le conseiller des grâces ». — 2. Gram., 87, A, 2°. — 3. Corneille fait allusion à cette mode dans un jeu de scène de *La Place royale* (IV, II) : « Il lui présente aux yeux un miroir qu'elle porte à sa ceinture. » — 4. Personnage mythologique qui, condamné à aimer sa propre image, ne se lassait pas de la contempler. (Ovide, *Métamorphoses*, vers 339-510.) — 5. « Conduits d'eaux qu'on fait pour l'embellissement des jardins, qui sont le plus souvent revêtus de pierre », ou « lit d'une rivière, d'un ruisseau que la nature a fait pour écouler les eaux. » (Fur.) Il ne peut être question ici que du deuxième cas. — 6. Il est mécontent, il s'indigne. — 7. Gram., 15. — 8. Gram., 72, n° 2. — 9. Les sottises d'autrui nous offrent les images des nôtres. Nous nous y reconnaissons. Voilà comment *miroir* a pu prendre le sens figuré d'*exemple*, en bien ou en mal : « Nous serons les *miroirs* d'une vertu bien rare. » (Corneille, *Horace*, III, II, vers 455.)

Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

SOURCE. — *Il n'est pas impossible que la première partie de ce morceau soit inspirée de l'apologue 96 de l'Italien Baldi, sans qu'on puisse dire d'ailleurs comment La Fontaine en aurait eu connaissance.*

12. — Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.

Un envoyé du Grand Seigneur[1]
Préférait, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
« Notre prince a des dépendants[2]
Qui, de leur chef*, sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer[3] une armée. »
Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : « Je sais par renommée[4]
Ce que chaque Électeur[5] peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange*, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre[6] au travers d'une haie.

1. C'est le sultan de Constantinople. Le *chiaoux* ou *chaouch* est son envoyé. — **2.** Expression de droit féodal. Ces dépendants sont les Électeurs, ainsi appelés de ce qu'ils avaient le privilège d'élire les empereurs d'Allemagne. C'étaient les archevêques de Cologne, de Trèves, de Mayence, l'électeur de Bavière, de Saxe, le margrave de Brandebourg et, à un moment donné, le roi de Suède, presque tous pensionnés par la France, et qui, bien loin d'être dévoués à l'Empereur, avaient voté, à plus d'une reprise, un article lui interdisant de faire passer ses troupes à travers leurs États pour secourir les Pays-Bas espagnols, c'est-à-dire, de faire la guerre à Louis XIV. Le jugement du chiaoux était donc pleinement justifié. — **3.** C'est le sens propre : « payer la solde aux gens de guerre pour les entretenir. » (Fur.) — **4.** « Le bruit qui court dans le public. » (Ac.) — **5.** Celui de Brandebourg possédait une armée de 25 000 hommes, mais souvent mise au service de la France. — **6.** Serpent d'eau et aussi dragon. Gram., 3.

Mon sang commence à se glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais* à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef*,
Et bien plus d'une queue, à[1] passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement* et d'épouvante.
Ce chef* passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha*; l'un fit chemin[2] à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre[3]. »

SOURCE. — *Ce récit se trouve, attribué à Gengis-Khan, dans les* Paroles remarquables des Orientaux *de Galland, p. 176. Mais on ne sait pas comment il a pu venir à la connaissance de La Fontaine, l'ouvrage de Galland n'ayant paru qu'en 1694.*

13. — Les Voleurs et l'Ane.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient[4],
Et que nos champions[5] songeaient à se défendre,

1. Gram., 87, *A*, nº 1. — 2. La tête fraya la route à la queue. — 3. L'Empire, au moment de la guerre de Dévolution (1667), en tant qu'allié de l'Espagne, semblait devoir prendre parti contre la France, et l'opinion se préoccupait de la force de cet ennemi éventuel. D'autre part, si Louis XIV avait cessé de pratiquer l'alliance avec les Turcs, il les ménageait, pensant qu'ils pourraient faire une utile diversion contre l'Empire. Cette fable et la précédente ne sont pas parmi les meilleures de La Fontaine. On notera avec quel intérêt il considère ces questions de politique étrangère. — 4. Allaient et venaient. Terme familier qui se trouve dans Rabelais, III, 7; IV, 14. — 5. Versific., 1.

Arrive un troisième larron
Qui saisit maître* Aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province* :
Les voleurs sont tel ou tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois[1].
Au lieu de deux, j'en ai rencontré* trois :
Il est assez[2] de cette marchandise.
De[3] nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart[4] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet[5].

SOURCES. — *La fable d'Ésope*, Le Lion, l'Ours et le Renard, *absente de Nevelet, est assez éloignée du sujet de La Fontaine. Celle de Haudent*, D'un mulet et de deux viateurs, *offre un peu plus de ressemblance avec celle de notre auteur.*

14. — Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe[6] le disait; j'y souscris, quant à moi :

1. La Transylvanie, avec Jean, puis Georges Rakoczi, la Hongrie d'autre part sont en conflit perpétuel, soit entre elles, soit avec les Turcs. C'est une mêlée aussi confuse que celle des « larrons » dont parle La Fontaine. Les confins des Balkans et de la Hongrie passent de main en main. En fin de compte, le « quart voleur » n'est autre que l'empereur, que La Fontaine, par discrétion, ne nomme pas. La France avait joué son rôle dans ce conflit. Les Turcs avec Kœprœli avaient répandu dans tout l'Empire une telle terreur que Louis XIV envoya Coligny à l'aide, avec une armée de 6 000 hommes qui remporta la victoire de Saint-Gothard (1664). Finalement l'Autriche devait s'annexer la Transylvanie et la Hongrie. — **2.** Il ne manque pas de.... *Marchandise* est employé comme quelquefois le mot *denrée*, pour désigner populairement une espèce de gens peu recommandable. — **3.** Souvent la province n'est conquise par aucun d'eux. Gram., 87, *De* 2°. — **4.** Il dit *quart* (Gram., 30) parce que, perdant de vue les deux voleurs de la fable, il songe aux trois larrons de la morale. — **5.** Versific., 6. — **6.** Malherbe ne l'a écrit nulle part. Sans doute il le répétait volontiers.

Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits.
Voyons comme[1] les dieux l'ont quelquefois* payée.

Simonide[2] avait entrepris
L'éloge d'un athlète; et la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus;
Son père, un bon* bourgeois; lui, sans autre mérite;
Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en[3] avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos*
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux;
Élève[4] leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage[5];
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent[6];
Mais quand il le vit, le galand*
N'en donna que le tiers; et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
« Faites-vous contenter* par ce couple céleste.
Je vous veux traiter[7] cependant* :
Venez souper chez moi; nous ferons bonne vie* :
Les conviés sont gens choisis,

1. Gram., 91. — 2. Poète élégiaque et lyrique (558 à 467 av. J.-C.), célèbre pour les odes qu'il a composées en l'honneur des athlètes vainqueurs aux jeux de la Grèce. Ces odes associaient d'habitude à l'éloge du vainqueur celui de sa famille et de ses ancêtres. — 3. Gram., 15. — 4. Exalte. — 5. Gram., 91. — 6. La valeur du talent d'argent était approximativement de 30 000 francs de notre monnaie. — 7. Inviter, recevoir à ma table.

Mes parents, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie. »
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré* de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table; et la cohorte*
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux[1] de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce; et, pour prix* de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge[2],
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque; et le plafonds[3].
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis*; car pour rendre complète
La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La Renommée eut soin de publier* l'affaire :
Chacun cria miracle. On doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.

1. « *Gémeau,* jumeau. Il n'est en usage qu'au pluriel et il signifie l'un des douze signes du zodiaque. » (Ac.) Les « gémeaux » du zodiaque sont Castor et Pollux, fils de Léda. Dans la mythologie antique, Castor est le dompteur de coursiers, Pollux est le héros du pugilat; de là leur rôle dans le poème de Simonide. — 2. Gram., 74, n° 3. — 3. Furetière écrit *plat-fonds;* l'Académie *plafond.* On ne fait pas alors de distinction entre *fond* et *fonds*

Il n'était fils de bonne mère[1]
Qui, les payant à qui mieux mieux[2],
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte*, et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer* de louer largement
Les dieux et leurs pareils[3]; de plus, que Melpomène[4]
Souvent, sans déroger[5], trafique de sa peine;
Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font [grâce[6] :
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étaient frères et bons amis[7].

SOURCE. — *Phèdre*, IV, 23, Simonide préservé par les Dieux, *Nevelet*, p. 442. *Ce récit est fidèlement imité par notre auteur.*

15. — La Mort et le Malheureux.

Un malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.
« O Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune* cruelle! »
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet*.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

1. De bonne famille, bien né. Il y a là quelque chose d'honorable dont on se pique. « Il n'était fils de bonne mère qui ne perdît sa cognée. » (Rabelais, *Prologue*, liv. IV.) — 2. L'expression se justifie par l'idée du pluriel implicitement contenue dans le vers précédent. — 3. Les rois. — 4. La muse Melpomène, comme il arrive souvent chez les Anciens, représente ici non la tragédie, à laquelle elle préside spécialement, mais la poésie en général. — 5. On dérogeait, c'est-à-dire on perdait les droits et privilèges de la noblesse, quand on était fermier, qu'on faisait du commerce, etc. La Fontaine veut dire qu'on peut sans se diminuer vivre de son art. — 6. Aujourd'hui nous établissons une distinction entre *faire une grâce* (accorder une faveur; sens qu'a l'expression de la fable), et *faire grâce* (pardonner). — 7. Il semble qu'il y ait une délicate intention dans *bons amis* enchérissant sur *frères*.

« Que vois-je? cria-t-il : ôtez-moi cet objet*;
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi! »

Mécénas[1] fut[2] un galant* homme;
Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en [somme
Je vive[3], c'est assez, je suis plus que content*. »
Ne viens jamais, ô Mort; on[4] t'en dit tout autant.

SOURCES. — *Tant les hommes sont acquinés* [*attachés*] *à leur être* [*existence*] *misérable qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver. Voyez Mécénas :* [suivent les vers de Sénèque traduits immédiatement ci-dessous et imités par La Fontaine à la fin de sa fable].... *Antisthène, le stoïcien, étant fort malade et s'écriant : « Qui me délivrera de ces maux? » Diogène, qui l'était venu voir, lui présentant un couteau : « Celui-ci, si tu veux, bientôt. — Je ne dis pas de la vie, répliqua-t-il, je dis des maux. »* (*Montaigne*, Essais, II, 37.)

« *Rendez-moi estropié de la main, estropié du pied, de la cuisse; élevez sur mon dos une bosse arrondie, ébranlez mes dents chancelantes, tant que la vie me reste, tout est bien. Cette vie, même si je suis assis sur le chevalet aigu, conservez-la-moi.* » (*Mécène, cité par Sénèque*, Ép. à Lucilius, CI.)

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un[5] me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre

1. Mécène, le favori et le collaborateur de l'empereur Auguste, était un spirituel épicurien qui favorisa les lettres. — **2.** Gram., 80. — **3.** La Fontaine surveilla lui-même l'impression d'une traduction des *Épîtres à Lucilius*, œuvre de son beau-frère, Pintrel (1681), et il se chargea de traduire en vers toutes les citations des poètes qui figuraient dans le texte de Sénèque. Voici comment il rendit assez librement les vers de Mécène : « Qu'on me rende manchot, cul-de-jatte, impotent, Qu'on ne me laisse aucune dent, Je me consolerai : c'est assez que de vivre. » — **4.** *On* comprend tous les hommes, La Fontaine inclus. — **5.** C'était Boileau. Il ne se contenta d'ailleurs pas de faire cette critique

mon original[1], et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea* d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : il ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre[2]. Je joins toutefois ma fable[3] à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

LA FONTAINE.

16. — La Mort et le Bûcheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée*,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine[4] enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur[5],
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
« Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine* ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos. »
Sa femme, ses enfants, les soldats[6], les impôts,

de la première fable. Au dire de Louis Racine, il trouvait la seconde « languissante ». Chose plus grave, il entreprit de la refaire; mais son texte ne supporte pas la comparaison avec l'admirable apologue de notre auteur. — **1.** Modèle. — **2.** L'admiration ne peut aller plus loin. Ce sentiment n'exclut pas cependant chez La Fontaine toute indépendance. — **3.** Il n'a pas inventé le sujet de cette première fable, comme on a pu le voir plus haut, mais son imitation est sensiblement moins voisine du texte que dans la deuxième. — **4.** Ancien féminin de l'adjectif *chaumin*, employé comme nom avec ellipse de *maison*. C'est un archaïsme qui manque dans les dictionnaires du temps. Il figure dans Rabelais. — **5.** Ces vers, pesants de toute la souffrance humaine, annoncent bien la douloureuse méditation qui va suivre. — **6.** Les soldats à loger, une des charges les plus lourdes de l'Ancien Régime. Les rébellions, les fureurs du peuple pliaient soudain devant la terreur de cette menace. Il y a dans cette revue des misères qui accablent le malheureux un accent personne tout nouveau dans la sécheresse de l'apologue ésopique.

Le créancier, et la corvée[1]
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère[2]. »

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons[3] d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

SOURCES. — Le Vieillard et la Mort. — *Un jour un vieillard, portant du bois qu'il avait coupé, faisait une longue route. Succombant à la fatigue, il déposa quelque part son fardeau, et il appelait la mort. La mort arriva et lui demanda pourquoi il l'appelait. Alors le vieillard épouvanté lui dit : « Pour que tu soulèves mon fardeau. » Cette fable montre que tout homme aime la vie, même s'il est malheureux et pauvre.* (Ésope, *Nevelet*, p. 208.) — *Autre texte* d'Ésope, *Nevelet*, p. 104; — *Haudent*, D'un pauvre Homme appelant la Mort, II, 16.

17. — L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses[4].

Un homme de moyen âge[5],
En tirant sur le grison*,
Jugea qu'il était saison[6]
De songer au mariage.

1. Obligation imposée au paysan de fournir gratuitement à son seigneur son travail et celui de ses bêtes. — 2. Cela ne te fera pas perdre beaucoup de temps; et non : tu reviendras bientôt me prendre. — 3. Gram., 92. — 4. « On le dit particulièrement d'une fille qu'on recherche en mariage. » (Fur.) Ici il s'agit de deux veuves. — 5. Gram., 56. — 6. Qu'il était temps. *Saison* désigne « le temps propre pour faire quelque chose » (Ac.).

Il avait du comptant[1],
Et partant[2]
De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire :
En quoi[3] notre amoureux ne se pressait pas tant;
Bien adresser[4] n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part* :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant*,
En riant, en lui faisant fête*,
L'allaient quelquefois testonnant[5],
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments, de sa part* emportait
Un peu du poil* noir qui restait,
Afin que son amant* en fût plus à sa guise*.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
« Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu[6] :
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles[7].
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.

1. « Argent qui est présent, réel, effectif. » (Fur.) — 2. Versific., 10. Gram., 91. — 3. *En quoi* renvoie à *choisir*. Il ne se pressait pas de choisir, car ce n'est pas « une petite affaire ». — 4. Toucher droit où l'on vise. « Ce tireur au blanc (à la cible) a bien adressé. » (Fur.) — 5. *Aller*, Gram., 68, 3°. *Testonner*, peigner les cheveux, les friser, les accommoder avec soin. « Il vieillit. » (Ac.) La Fontaine explique ce mot dans le vers suivant pour cette raison et non parce qu'il était équivoque (il signifiait aussi : frapper sur la tête). L' *s* se prononçait. — 6. *Tondre* « se dit aussi des personnes..., mais en ce sens il ne se dit guère dans la conversation qu'en raillant » (Ac.). — 7. Il n'est plus question de mariage (formule proverbiale), et j'y gagne.

Il n'est tête chauve qui tienne[1].
Je vous suis obligé, belles, de la leçon[2]. »

SOURCES. — *Ésope*, L'Homme grisonnant et ses Maîtresses, *Nevelet*, p. 223; — *Phèdre*, II, 2, L'Homme devenu chauve sans s'y attendre, *Nevelet*, p. 104.

18. — Le Renard et la Cigogne.

Compère* le renard se mit un jour en frais[3],
Et retint à dîner commère* la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galand*, pour toute besogne[4],
Avait un brouet[5] clair; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette[6],
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie[7].
« Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie[8]. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva[9] le dîner cuit à point* :
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.

1. Malgré ma tête chauve, je vous dois encore de la reconnaissance. La Fontaine une fois de plus manifeste ici son aversion pour le mariage. — **2.** Le grison répète plaisamment, comme un refrain, sa formule ironique de remerciement. — **3.** « On dit qu'un homme avare se met en *frais* quand il fait quelque petite dépense pour régaler ses amis et lorsqu'il le fait fort rarement. » (Fur.) C'est une locution toute faite. — **4.** Sens vague : affaire, chose. — **5.** Sorte de bouillon, avec cette circonstance aggravante qu'il est *clair*. — **6.** Une syllabe. Le mot ne doit pas être entendu littéralement : c'est une sorte d'équivalent de *mie*, mot négatif. — **7.** L'invite. — **8.** Locution verbale d'usage courant. — **9.** Non pas *jugea* mais *rencontra*.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande[1].
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire* était d'autre[2] mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille*.

SOURCES. — *Ésope*, Le Renard et la Grue, *absente du recueil de Nevelet:* recueillie par Plutarque dans les *Symposiaques* ou *Propos de table*. — *Phèdre*. I, 26, Le Renard et la Cigogne, *Nevelet*, p. 404.

19. — L'Enfant et le Maître d'école.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant* sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva[3],
Dont le branchage[4], après Dieu, le sauva.
S'étant pris[5], dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : « Au secours! je péris. »
Le magister*, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contretemps s'avise
De le tancer[6] : « Ah! le petit babouin[7]!

1. « On dit : un *morceau friand* pour dire : un morceau délicat. » (Ac.) — 2. Gram., 57. — 3. Gram., 73. — 4. Gram., 1. — 5. S'étant accroché, cramponné. Gram., 78, n° 2. — 6. Réprimander. — 7. Au propre, « espèce de gros singe »; au figuré « badin (sot), étourdi,

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille* !
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort! »
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord[1].

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur*, tout pédant
Se peut connaître* au discours* que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand[2] :
Le Créateur en a béni[3] l'engeance*.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire-moi de danger[4],
Tu feras après ta harangue.

SOURCES. — L'Enfant au bain. — *Un enfant qui se baignait un jour dans un fleuve était en danger de se noyer. Apercevant un passant, il lui demandait à grands cris de l'aide. L'autre de gronder l'enfant et de l'appeler imprudent; mais celui-ci : « Pour le moment, dit-il, je te prie de me porter secours; plus tard, quand tu m'auras sauvé, tu me gronderas. » Appliquons cette fable à ceux qui fournissent à autrui l'occasion de leur nuire.* (Ésope, *Fable* 310, absente de Nevelet.) — Faerne, *Fable* 49, Le Renard et le Loup, *rappelant, en dépit de la différence des titres, la fable de La Fontaine*, XI, 6.

Il ne se dit que des enfants » (Ac.). — **1.** Nous disons *au bord* ou *sur le bord*. — **2.** Les gens qui composent chacune de ces espèces sont légion. — **3.** En ce sens que, selon le précepte de la Genèse, elle n'a fait que croître et multiplier. — **4.** Cette brusque exclamation d'impatience qui échappe au poète dans l'expression même de la morale est d'une vivacité charmante. L'écolier et le pédant ont le don d'exciter sa verve (voir IX, 5).

20. — Le Coq et la Perle.

Un jour un coq détourna[1]
Une perle, qu'il donna
Au beau* premier lapidaire.
« Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
« Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton*
Serait bien mieux mon affaire. »

SOURCE. — *Phèdre*, III, 12, Le Poulet et la Perle, *Nevelet*, p. 424.

21. — Les Frelons et les Mouches à Miel.

A l'œuvre on connaît l'artisan[2].

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent;
Des abeilles s'opposant[3],
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose :

1. Mit de côté en grattant le fumier. — 2. Proverbe qui annonce toute la fable. — 3. Faisant opposition. Ce mot, ainsi que *traduisit* (v. 5), *déposaient* (7), *entendit* (14), *adjugea* (30), *parties* (30), etc., est emprunté à la langue judiciaire.

Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée[1], et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru*. Mais quoi? dans les frelons
Ces enseignes* étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire[2] à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point* n'en[3] put être éclairci.
« De grâce, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente*.
Depuis tantôt* six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours[4]?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires[5],
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec [6] un suc si doux,
Des cellules si bien bâties. »
Le refus des frelons fit voir

1. « Couleur qui ressemble au tan ou châtaigne, qui est une espèce de roux fort brun. » (Fur.) — 2. « Dire signifie quelquefois juger : ces deux portraits se ressemblent tellement qu'on ne sait qu'en dire. » (Fur.) — 3. Par la fourmilière ou par ce moyen. — 4. Cette image vient de Rabelais (III, 42) : « Un procès, à sa naissance première, me semble... informe et imparfait. Comme un ours naissant n'a pieds, ne mains, peau, poil ne tête, ce n'est qu'une pièce de chair rude et informe; l'ourse à force de lécher, la met en perfection des membres. Ainsi vois-je naître les procès à leurs commencements informes et sans membres.... » — 5. *Contredits*, « écritures qu'on fournit dans les procès pour combattre les pièces des parties adverses » (Fur.). La plupart des procès en effet se plaidaient alors par écrit. *Interlocutoire*, « jugement préparatoire quand on ne peut pas juger définitivement à cause de quelque difficulté qu'il faut auparavant éclaircir » (Fur.). *Grimoire* « se dit de tout livre ou écrit obscur et en galimatias, où on n'entend rien » (Fur.). — 6. En même temps que....

Que cet art passait* leur savoir;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties*.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès :
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode[1]!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :
Il ne faudrait point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge*,
On nous mine par des longueurs;
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge.
Les écailles pour les plaideurs[2].

SOURCE. — *Phèdre*, Les Abeilles et les Bourdons avec la Guêpe pour juge, III, 13, *Nevelet*, p. 424.

1. Bernier, le voyageur, l'ami de La Fontaine, nous apprend (*Voyages*, II, 1670, 317-319) ce qu'il faut penser de ce jugement si optimiste. Il est vrai, dit-il, qu'on ne saurait trop approuver « ce vieux dicton persien (persan) qui veut que courte injustice vaille mieux qu'une longue justice ». Cependant je ne puis que donner tort à « la plupart de nos voyageurs qui, pour avoir vu en passant trois crocheteurs... à l'entour d'un cadi (juge) être renvoyés vite... avec des coups de bâton sous la plante des pieds... s'en viennent ici crier : O la belle et courte justice! » Bernier fait peut-être allusion entre autres à Thévenot (*Relation d'un Voyage fait au Levant*, Paris, 1664). Il raconte que le *sousbachi* (magistrat) « rencontrant un voleur ou qui aura mine d'être voleur, le fait prendre aussitôt et mettre à genoux, puis un de ceux de la suite du sousbachi lui coupe la tête avec un sabre » (p. 515). Autre exemple, mais postérieur. « La justice se fait fort exactement et fort promptement en Perse, les procès y étant ordinairement vidés sur-le-champ sans qu'il soit besoin d'avocats ni de procureurs et sans aucune chicane. » (*Les Six Voyages de M. Tavernier*, I, 612, 1676). — 2. La Fontaine traitera plus tard ce sujet (IX, 9). En attendant il a voulu signaler les abus criants de la justice : la lenteur de la procédure (on mettait dix ans à savoir devant quel juge on plaiderait), la quantité désordonnée des écritures, les épices et les frais de toute sorte. Cette fable est sans doute antérieure à 1667, car le roi venait de créer cette année-là un *conseil de justice*, des travaux duquel sortit l' « Ordonnance civile touchant la réformation de la justice », c'est-à-dire un Code de procédure, marquant un progrès sensible sur l'état de choses antérieur (cf. p. 2, n. 7).

22. — Le Chêne et le Roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet[1] pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure*
Fait rider la face[2] de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que[3] mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr*.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre* le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent[4].
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste[5],
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants

1. Le roitelet est le plus petit des oiseaux de nos pays. — 2. C'est une façon de parler poétique empruntée au style des Écritures de dire : « La *face* des eaux, la *face* des abîmes. » (Ac.) — 3. Gram., 104. — 4. Ce sont les marais et les rivières. — 5. Les dictionnaires du temps sont unanimes à définir le roseau une plante.

Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui[1] la tête au ciel[2] était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts[3].

SOURCES. — Le Roseau et l'Olivier. — *Le roseau et l'olivier se querellaient au sujet de leur résistance, de leur force, de la tranquillité de leur vie. Comme l'olivier invectivait le roseau, lui reprochant d'être faible et de céder facilement à tous les vents, celui-ci resta sans mot dire. Il n'attendit pas longtemps. Un vent violent ayant soufflé, le roseau, qui était secoué et ployait sous la tempête, se tira d'affaire facilement. L'olivier au contraire, qui s'était raidi contre le vent, fut brisé brutalement. Cette fable signifie que ceux qui ne résistent pas aux circonstances et aux puissants sont dans une condition meilleure que ceux qui entrent en lutte contre les forts.* (Ésope, *Nevelet*, p. 205.)

[*Avianus*, Le Chêne et le Roseau, *Nevelet*, p. 466, renverse l'ordre des faits. Le chêne, déraciné par l'ouragan, s'étonne de voir le roseau debout au milieu des eaux.] *Celui-ci lui apprend que ce qui fait sa sécurité, c'est sa faiblesse. « Toi, dit-il, tu méprises les vents impétueux et les tempêtes furieuses, et sous la poussée de leurs forces réunies, tu t'abats. Moi, j'attends l'Auster qui peu à peu s'élève et, prudent, je cède au Notus, même léger. Contre tes branches robustes se heurte l'orage déchaîné; déjouée par mes mouvements, la force du vent s'évanouit.* [La morale reprend celle d'Ésope.]

1. Gram., 22. — 2. Gram., 55. — 3. L'incomparable majesté de ces deux vers a pu être suggérée à La Fontaine par Virgile (*En.*, IV, 444-445 ou *Géorg.*, II, 291-292) : « Autant sa cime se dresse vers les hauteurs du ciel, autant ses racines plongent jusqu'au Tartare »; ou encore par Racan (*Ode pour Mgr le duc de Bellegarde*), qui nous montre un chêne qui : « Attache dans l'enfer ses fécondes racines, Et de ses larges bras touche le firmament. »

LIVRE SECOND

1. — Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope[1]
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges* d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de[2] savoir orner[3] toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie : un plus savant[4] le fasse.
Cependant* jusqu'ici d'[5]un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau;
J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes[6].
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement[7]?
« Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant, [tiques[8]
Censeurs*, en voulez-vous qui soient plus authen-

1. La muse de l'épopée, qui préside au genre poétique le plus noble. — **2.** *Si... que de*, Gram., 106. — **3.** *Orner* et *donner du lustre* n'ont pas sans doute tout à fait le même sens. Le lustre désigne au propre l'espèce d'apprêt qui donne un éclat momentané à une fourrure, à une étoffe; l'ornement comporte plus d'art et a plus de prix. — **4.** Habile, Gram., 74, n° 1. — **5.** Gram., 87, *De*, 4°. — **6.** Par exemple le chêne et le roseau. — **7.** « L'effet des charmes, paroles et figures magiques. » (Ac.) — **8.** Dont la certitude et l'autorité ne peuvent être contestées.

Et d'un style plus haut[1]? En voici : « Les Troyens[2],
« Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
« Avaient lassé les Grecs, qui par mille moyens,
« Par mille assauts, par cent batailles,
« N'avaient pu mettre à bout* cette fière* cité.
« Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
« D'[3]un rare et nouvel* artifice,
« Dans ses énormes flancs reçut le sage* Ulysse,
« Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
« Que ce colosse monstrueux
« Avec leurs escadrons[4] devait porter dans Troie,
« Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
« Stratagème inouï, qui des fabricateurs*
« Paya la constance et la peine. »
— C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine;
Et puis votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole[5] un corbeau* sur sa voix :
De plus il vous sied mal d'écrire en si haut style
— Eh bien! baissons d'un ton. « La jalouse Amaryllc[6]
« Songeait à son Alcippe et croyait de ses soins*
« N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
« Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
« Il entend la bergère adressant ces paroles[7]

1. La longueur de la période, la profusion des adjectifs et l'emphase voulue montrent que La Fontaine s'évertue dans un genre qui, par bonheur, n'est pas le sien. — **2.** Épisode assez librement imité de Virgile (*Én.*, II, 13-20). — **3.** Gram., 87, *De*, n° 4. — **4.** Les Grecs n'avaient pas de cavalerie, mais le mot sonne bien et il est du « haut style » qu'a voulu La Fontaine. — **5.** Flatte, loue à propos de. — **6.** Après les héros, les bergers, bergers mondains et précieux, représentants d'un genre très à la mode, la pastorale. Pour cette deuxième partie, La Fontaine n'a rien dû qu'à lui-même. — **7.** *Ces* n'est développé par rien. La phrase est interrompue par l'intervention du critique. Versific., 7.

« Au doux zéphire*, et le priant
« De les porter à son amant*. »
— Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens* pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu*.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte[1].
— Maudit censeur*! te tairas-tu?
Ne saurais-je achever mon conte?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire. »

Les délicats* sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.

SOURCE. — *Phèdre*, Le Poète, IV, 7, *dans Nevelet*, p. 432, suppose que, pour désarmer les critiques d'un sévère censeur, il s'essaie dans un morceau héroïque relatif à Médée et à l'expédition des Argonautes.

2. — Conseil tenu par les Rats.

Un chat, nommé Rodilardus[2],
Faisait des rats telle déconfiture[3]
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans[4] la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soûl*;

1. Souvenir d'Horace (*Art poét.*, 441) : « Remettre sur l'enclume les vers mal tournés. » — 2. Ce nom, qui signifie *ronge-lard*, est emprunté à Rabelais (liv. IV, ch. LXVII) : « ... égratigné des griffes du célèbre chat Rodilardus ». — 3. « Déroute générale d'une armée. » (Fur.) D'abord du style très soutenu, ce mot est tombé dans le burlesque à mesure qu'il vieillissait. — 4. Gram., 88.

Et Rodilard passait, chez la gent* misérable*,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin[1]
Le galand* alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat[2] qu'il fit avec sa dame*,
Le demeurant* des rats tint chapitré[3] en un coin
Sur la nécessité* présente.
Dès l'abord, leur doyen[4], personne* fort prudente*,
Opina[5] qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot[6] au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient en terre;
Qu'il n'y[7] savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
Chose[8] ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : « Je n'y vas[9] point, je ne suis pas si sot »,
L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus[10],
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire[11] chapitres de chanoines[12].

1. Sur les toits. L'hiatus souligne le pittoresque de l'expression. — 2. « Grand bruit, crierie telle qu'on s'imagine qu'on (en) fait au sabbat. » (Fur.) — 3. Il y a là une image amusante qui va se continuer et qui évoque une grave assemblée. — 4. Premier dignitaire et président de l'assemblée des chanoines. — 5. Exprima l'avis. C'est le mot propre. — 6. Formule proverbiale encore vivante pour marquer une initiative dangereuse et devant laquelle on s'esquive prudemment. — 7. Gram., 16. — 8. Gram., 93. — 9. Gram., 62. — 10. Gram., 76, 1°. — 11. Même. — 12. On a cru reconnaître là un conflit du chapitre de Reims avec le cardinal Barberin, raconté par le chanoine Maucroix, l'intime ami de La Fontaine. Mais le texte même des mémoires du chanoine y répugne. Il est plus vraisemblable que c'est un épisode de la Fronde à son déclin qui est l'illustration de la fable de La Fontaine. C'était en 1652. Le peuple était las et découragé. Il s'adressait successivement à tous ceux qui

Ne faut-il que délibérer,
La cour[1] en conseillers foisonne;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

SOURCES. Les Rats voulant suspendre un grelot au cou du Chat. — *Les rats s'étant réunis se demandèrent par quelle invention ingénieuse ils pourraient échapper aux embûches du chat. L'un d'eux qui surpassait les autres en âge et en expérience : « J'ai trouvé, dit-il, un moyen qui nous conservera sains et saufs à l'abri de tels dangers, si vous voulez m'écouter. Suspendons à son cou un grelot. En sonnant, il nous avertira de l'approche du chat. » Tous d'une seule voix approuvèrent ce conseil comme très salutaire et dirent qu'il fallait s'y conformer. Mais un autre, plus âgé, se leva. Il commanda le silence. « Moi aussi, j'approuve ta proposition; mais qui sera celui qui osera attacher le grelot à son cou? » Comme tous déclinaient cette mission, l'avis resta sans effet. Cette fable signifie que beaucoup approuvent ce qu'il convient de faire, mais que bien peu veulent l'accomplir.* (Abstémius, *Nevelet*, p. 616.)

Faërne, Les Rats, 47.

pouvaient le tirer de l'impasse où il se trouvait, suppliant Monsieur, sommant avec des huées les Parlementaires de l'aider. D'autre part Monsieur et les Princes auraient voulu que la municipalité se prononçât pour leur cause. Le 4 juillet, une assemblée de ville fut convoquée. Clergé, université, bourgeois notables, tous penchaient pour le retour du roi, mais sans le dire nettement, lorsque les Princes firent leur entrée. Mais après des paroles de courtoisie, ils se retirèrent sans faire aucune proposition. Alors dans la foule massée en dehors de l'Hôtel de Ville ce fut une véritable émeute. Des coups de feu furent tirés, on commença à incendier l'Hôtel de Ville. Des gens coururent au Luxembourg prévenir Monsieur. Celui-ci sortit précipitamment de sa chambre, en chemise, et dit à Condé : « Mon cousin, allez à l'Hôtel de Ville, vous donnerez ordre à tout. — Monsieur, répondit Condé, il n'y a pas d'occasion où je n'aille pour votre service, mais je ne suis pas homme de sédition, je ne m'y entends pas et je suis fort poltron. » On ne sait pas si Monsieur goûta cette ironie un peu appuyée, mais tout le monde comprit qu'il était temps de faire la paix. Mazarin rentra à Paris en février 1653. (Lavisse, *Hist. de France*, VII, 55-56).

1. La Fontaine songe ici à la cour du Parlement, où l'on est aussi « de l'avis de M. le doyen », quitte à se récuser ensuite.

3. — Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.

Un loup disait que l'on l'avait volé.
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé[1].
Devant le singe il fut plaidé[2],
Non point par avocat, mais par chaque partie*,
Thémis[3] n'avait point travaillé
De mémoire de singe[4] à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait[5] en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué[6], crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice*,
Leur dit : « Je vous connais de[7] longtemps, mes amis,
Et tous deux vous paierez l'amende;
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande. »
Le juge prétendait qu'à tort et à travers[8]
On ne saurait manquer*, condamnant[9] un pervers.

SOURCE. — *Phèdre*, I, 10, Le Loup et le Renard plaidant devant le Singe, *Nevelet*, p. 395.

1. Cité en justice. C'est un terme de pratique. — 2. Gram., 70. — 3. Déesse de la justice. — 4. Cette formule parodie de façon plaisante l'expression *de mémoire d'homme*. — 5. Ce mot, pris au figuré, marque l'effort, la tension d'esprit, avec une familiarité que souligne la majesté de l'expression *Lit de justice*. Cette locution désignait le siège du roi quand il présidait solennellement le Parlement, puis la séance au cours de laquelle il le présidait. Ici c'est le siège du juge. — 6. Se dit de l'avocat qui rétorque la thèse de son adversaire. — 7. Gram., 87, *De*, 1°. — 8. « Sans considération, sans discernement. » (Ac.) Versific., 13. — 9. Gram., 78, 1°.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre; et c'est en cela que consiste le bon mot selon mon avis.

LA FONTAINE.

4. — Les deux Taureaux et une Grenouille.

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous? » se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant*.
— Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies[1],
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et nous foulant[2] aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la génisse. »
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur[3] demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands[4].

1. Vers plein d'une poétique mélancolie. — 2. *Gram.*, n° 78, 2°. — 3. Cette forme est justifiée par l'idée de pluralité impliquée par *tantôt l'une et puis l'autre.* — 4. Souvenir d'Horace : « Tout ce que les rois font de folies, les Grecs le paient. » (*Ép.*, I, II, 14.)

SOURCE. — *Phèdre*, I, 30, Les Grenouilles redoutant les combats des Taureaux, *Nevelet*, p. 407.

5. — La Chauve-Souris et les deux Belettes.

Une chauve-souris donna tête baissée[1]
Dans un nid de belette; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de[2] longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire[3],
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction[4].
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession[5].
Moi souris! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes :
Vive la gent* qui fend les airs! »
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette, aux oiseaux[6] ennemie.
La voilà derechef* en danger de sa vie.
La dame* du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,

1. Étourdiment, aveuglément. — 2. Gram., 87, *De*, 1°. — 3. Vous présenter. — 4. Sans feinte, sans mensonge. — 5. Ce que je déclare être. « Se dit aussi des différents états et des différents emplois de la vie civile. » (Ac.) Voir VIII, 21, 5. — 6. Gram., 55.

Quand elle protesta[1] qu'on lui faisait outrage :
« Moi, pour telle[2] passer! Vous n'y regardez pas.
Qui[3] fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris : « vivent les rats!
Jupiter confonde[4] les chats! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe[5] changeants[6].
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue[7].
Le sage* dit, selon les gens,
« Vive le roi! vive la ligue[8]! »

SOURCES. — La Chauve-Souris et la Belette. — *Une chauve-souris étant tombée à terre fut prise par une belette, et, sur le point d'être mise à mort, elle la suppliait de l'épargner. La belette répondit qu'elle ne pouvait la relâcher, étant de sa nature ennemie de tous les volatiles. L'autre affirma qu'elle était non pas un oiseau, mais une souris et fut ainsi remise en liberté. Plus tard elle tomba une seconde fois et fut prise par une autre belette. Elle lui demanda de ne pas la dévorer, et comme la belette lui répondait qu'elle était l'ennemie de tous les rats, elle affirma qu'elle n'était pas un rat, mais une chauve-souris et elle fut une deuxième fois relâchée. Voilà comment en changeant*

1. « Assurer positivement. » (Ac.) — 2. La Fontaine fait accorder *telle*, en tant qu'attribut, avec le sujet, qui est *moi*, la belette; mais, comme adjectif, il tient la place d'*oiseau*, et on pouvait, aussi correctement peut-être, le mettre au masculin. — 3. Gram., 31. — 4. Gram., 74. — 5. Bande d'étoffe servant d'insigne à un parti. — 6. Gram., 77. — 7. Expression grossière originaire de l'italien et qui équivaut à narguer. — 8. Les guerres de la Ligue (1588-1594) étaient bien anciennes, mais, si les faits particuliers étaient oubliés, on pouvait se souvenir de ceux qui intéressaient l'État tout entier, qui concernaient toute une époque. Lors des États généraux de la Ligue (1593), les députés de Normandie, pour gagner Paris, avaient eu grand-peine à se glisser d'une rive à l'autre de la Seine, entre les châteaux et les postes ennemis. D'habitude, les chefs militaires vendaient des passeports, mais cette fois, les Royalistes mettaient à rançon ou tuaient les voyageurs qui arboraient l'écharpe verte de la Ligue. De là la tentation de changer de couleur suivant qu'on tombait sur tel ou tel parti. Ces faits avaient dû se reproduire dans plusieurs provinces. Au surplus La Fontaine avait entendu certainement parler de Reims, qui affirmait sa foi ligueuse en face de Châlons royaliste. Château-Thierry n'avait pris l'écharpe blanche qu'en août 1594, après que Laon avait succombé sous trois assauts.

deux fois de nom elle assura son salut. — Cette fable montre que nous non plus nous ne devons pas nous tenir aux mêmes moyens, attendu que ceux qui se transforment selon les circonstances échappent souvent au danger. (Ésope, *Nevelet*, p. 177.) — *Faërne*, La Chauve-Souris et la Belette, 77. — *Haudent*, D'une Chauve-Souris et d'une Belette, I, 91.

6. — L'Oiseau blessé d'une Flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empennée[1],
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît[2] de douleur :
« Faut-il contribuer à son propre malheur!
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines* mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance* sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet[3] toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre[4]. »

SOURCE. — *Ésope*, L'Aigle, *Nevelet*, p. 196.

7. — La Lice et sa Compagne.

Une lice[5] étant sur[6] son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De[7] lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.

1. Garnie de plumes destinées à assurer la direction et à augmenter la rapidité de la flèche. Ce mot est vieux. — **2.** Le sentiment exprimé dans la suite s'ajoute à la souffrance de sa blessure. — **3.** Les hommes. Ils sont d'ailleurs les enfants non de Japet, mais de Prométhée, son fils. — **4.** Sous sa forme épigrammatique, cette conclusion est digne du style et de la pensée de la fable, empreints de gravité et de noblesse. — **5.** La femelle d'un chien de chasse. Mot vieux, absent des dictionnaires du temps. — **6.** Gram., 87. Elle était sur le point de mettre bas. — **7.** Gram., 72, 2°.

La lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court*, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit[1].
La lice cette fois montre les dents, et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande[2],
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer[3] d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied* chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

SOURCE. — *Phèdre*, I, 19. La Chienne et ses Petits. *Nevelet*, p. 400.

8. — L'Aigle et l'Escarbot[4].

L'aigle donnait la chasse à maître* Jean* Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr; mais où mieux[5]? Jean Lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile[6],

1. Ces mots conviennent à des êtres humains; en même temps ils soulignent le prix du service rendu. — **2.** Primitivement terme militaire, qui accentue la menace. — **3.** Se faire restituer. « On dit d'un homme de qui on ne peut être payé qu'on ne peut *tirer* d'argent de lui. » (Ac.) — **4.** Nom ancien du scarabée. Il s'agit sans doute du *bousier*, qui façonne une boule de *fiente* dans laquelle il loge ses œufs (vers 39). — **5.** La Fontaine a senti l'invraisemblance, l'escarbot ayant un trou trop petit pour qu'un lapin puisse s'y blottir; mais le remède? — **6.** Sans avoir égard au caractère inviolable que revêt le lieu où se réfugie un hôte.

L'escarbot intercède, et dit :
« Princesse[1] des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez[2] à tous deux :

Le scarabée que prétend représenter cette vignette (*Novelet*, p. 85) figurerait plutôt un grillon, et ses dimensions anormales semblent justifier l'erreur de La Fontaine (vers 5).

C'est mon voisin, c'est mon compère*. »
L'oiseau de Jupiter[3], sans répondre un seul mot,
Choque[4] de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,

1. Gram., 3. — 2. Gram., 13. — 3. L'aigle était consacré à Jupiter, comme le paon à Junon, la colombe à Vénus, etc. — 4. Au propre, « donner un choc, heurter. *Choquer* le verre à table » (Ac.).

Enlève Jean Lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance[1] :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage*,
Remplit le ciel de cris : et pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger* le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain : sa plainte au vent* se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps*, fait faire aux œufs le saut[2] :
La mort de Jean Lapin derechef* est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit[3] de plus de six mois.
L'oiseau qui porte[4] Ganymède[5]
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts[6],
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note*,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte[7];
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.

1. Vers d'une tendresse exquise au milieu de la cruauté de cette histoire. — **2.** Façon populaire et dégagée de parler, où s'affirme la joie féroce de l'escarbot. On ne voit d'ailleurs pas comment la chose est possible à un insecte. — **3.** Personnification poétique. La nymphe Écho avait conservé dans la mort le don d'imiter tous les sons qui frappaient ses oreilles. — **4.** Gram., 79. — **5.** *Ganymède* était un prince phrygien enlevé par un aigle pour servir d'échanson au maître des dieux. — **6.** Gram., 2. Allusion justifiée par les vers 42-44. — **7.** Ésope suggère que ce projectile n'est autre que la boulette pétrie par l'escarbot (cf. p. 64 et p. 60, n. 4). La Fontaine ne semble pas avoir compris ainsi.

Quand l'aigle sut l'inadvertance[1],
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance[2],
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit* sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre* à l'aigle enfin* qu'elle avait tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote[3]
Est en quartier d'hiver[4], et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

SOURCE. - L'Aigle et le Scarabée. — *Un lièvre poursuivi par un aigle chercha un refuge dans[a] le trou d'un scarabée en le priant de le sauver. Celui-ci demanda à l'aigle de ne pas faire périr le suppliant. Il l'adjurait, au nom du très-puissant Jupiter, de ne pas le mépriser à cause de sa petitesse. L'aigle, en colère, heurta de l'aile le scarabée et, enlevant le lièvre, le dévora. Le scarabée prit son vol en même temps que l'aigle, afin de connaître son nid, puis, une fois arrivé, il précipita les œufs et les brisa. L'aigle, pensant que ce serait un grand malheur que quelqu'un osât encore chose pareille, pondant pour la deuxième fois, déposa ses œufs plus haut encore. Pour la deuxième fois le scarabée lui infligea le même sort. L'aigle, ne sachant que faire, monta bien avant auprès de Jupiter, sous la protection duquel on dit qu'il est placé.*

1. Non pas inattention, mais faute commise par inattention. — 2. Sujétion, domesticité. Ce vers est omis dans l'édition de 1678. — 3. Gram., 50. — 4. Expression de la langue militaire, désignant « le lieu qu'on assigne aux troupes pour passer l'hiver » (Fur.). L'escarbot de France ne paraît qu'en mai, et l'aigle pond dès la fin de l'hiver. — 5. M. Michaut (*La Font.*, I, 178) pense que l'erreur du fabuliste provient de son ignorance du grec : [a] il a pris au mot le texte de Nevelet dans lequel une préposition grecque, qui signifie *vers* est traduite en latin par *in* (dans). La Fontaine a pu aussi être induit à commettre cette inadvertance par la gravure qu'il a vue dans le recueil de Nevelet, laquelle représente l'escarbot comme presque aussi gros que le lapin.

et déposa sur ses genoux sa troisième couvée en la recommandant au dieu et en le suppliant de veiller sur elle. Alors, le scarabée ayant façonné une boulette de fiente s'éleva puis la laissa tomber dans le giron de Jupiter. Celui-ci se dressa pour secouer l'excrément et sans y penser fit tomber les œufs qui se brisèrent dans leur chute. Quand il apprit du scarabée que celui-ci avait agi ainsi pour se venger de l'aigle qui non seulement avait fait tort à l'insecte, mais encore avait offensé le dieu, il dit à l'aigle, quand il fut de retour, que c'était le scarabée qui avait causé son malheur, et avec raison. Cependant, comme il ne voulait pas que la race des aigles s'épuisât, il conseilla au scarabée de se réconcilier avec l'aigle. Sur son refus, Jupiter transporta l'époque où pondent les aigles au moment où les scarabées ne se montrent pas. Cette fable enseigne à ne mépriser personne, parce qu'il n'y a personne qui, si on l'offense, n'ait les moyens de se venger. (Ésope, *Nevelet*, p. 85.)

9. — Le Lion et le Moucheron.

« Va-t'en, chétif* insecte, excrément de la terre[1]! »
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni[2] me soucie[3]?
Un bœuf est plus puissant* que toi :
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord* il se met au large[4];
Puis prend son temps*, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.

1. La Fontaine imite un vers de Malherbe adressé à Concini, maréchal d'Ancre : « Va-t'en à la malheure, excrément de la terre! » Ce début solennel annonce bien le ton épique de la fable entière. — **2.** Gram., 96. — **3.** Gram., 69. 1°. — **4.** Il prend du champ, comme un chevalier dans un tournoi. Toutes ces expressions militaires (vers 4, 10, 11, 24, 33) font oublier qu'il s'agit d'animaux. En même temps la hardiesse et la variété des coupes font ressortir le caractère dramatique du récit.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle[1];
Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ :
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de[2] mouche en cent lieux le harcelle :
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir[3].
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais*, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents[4].
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme[5] il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et[6] rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre vos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire*.

SOURCE. — Le Moucheron et le Lion. — *Un moucheron s'approchant d'un lion lui dit : « Je ne te crains point et tu n'es pas plus fort*

1. Vers épique. — 2. Gram., 87, *De*, 9°. — 3. Ne remplisse son devoir, lequel consiste à.... — 4. Cette expression se dit du cheval qui, lorsqu'il est très fatigué, s'appuie des dents sur le mors; puis, avec un sens élargi, elle signifie *être à bout de forces*. — 5. De même que. — 6. Au lieu de *mais*, La Fontaine emploie *et*, qui insiste sur ce que le dénouement a de rapide et de prévu.

que moi. Au reste, en quoi consiste ta force? Tu déchires avec tes ongles, et avec tes dents tu mords? Mais une femme qui se bat avec son mari en fait autant. Eh bien moi, je suis beaucoup plus fort que toi. Et si tu veux, commençons. » Là-dessus le moucheron sonne de la trompette. Il s'attaque à son ennemi en mordant autour du nez le mufle dégarni de poils. Le lion de ses propres griffes se déchirait à en être fou de rage. Le moucheron étant venu à bout de lui, sonna de la trompette et entonna un chant de victoire, puis s'envola. Mais il s'embarrassa dans le filet d'une araignée et, tandis qu'elle le dévorait, il se lamentait de ce que, après avoir lutté contre un très puissant ennemi, il succombait du fait d'un vil insecte, d'une araignée. Cette fable s'applique à ceux qui, après avoir abattu les puissants, sont abattus par les petits. (Ésope, *Nevelet*, p. 210.)

10. — L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.

Un ânier, son sceptre[1] à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un cour-
Et l'autre, se faisant prier[3], [rier[2];
Portait, comme on dit, les bouteilles[4] :
Sa charge était de sel. Nos gaillards* pèlerins*
Par monts, par vaux[5], et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés* se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là.
Sur l'âne à l'éponge monta,

1. Son bâton. Le fait d'encadrer des termes nobles ou emphatiques (*sceptre, coursier, empereur*) entre deux mots familiers (*ânier, à longues oreilles*) est une forme de plaisanterie qu'affectionne La Fontaine. Voir VI, 18, 1-2, etc. — **2.** L'homme qui porte des dépêches et va à grande allure. — **3.** Façon populaire de dire qu'on diffère de faire une chose demandée et qui n'offre pas de difficulté. — **4.** Marchait avec précaution comme quelqu'un qui porte des bouteilles. C'est pourquoi l'ânier montera sur l'autre, moins chargé. *Comme on dit* atteste qu'il y a là une façon de parler proverbiale et populaire. — **5.** Ce pluriel du mot *val* ne se rencontre guère que dans la locution : *par monts et par vaux.*

Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa;
Car, au bout de quelques nagées[1],
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées[2].
Camarade épongier[3] prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi* d'autrui[4].
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant* : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison*.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord*,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait*, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe[5];
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

SOURCES. — *Ésope*, L'Âne chargé de sel, *Nevelet*, p. 295. — *Faërne*, Les deux Ânes, *Fable* 6.

1. Espace qu'on franchit en nageant, à chaque impulsion donnée par les membres. Ce mot manque dans les dictionnaires du temps. — **2.** Désormais soulagées. Cette épithète marque un état consécutif à l'action. Cf. « Verra-t-on à l'autel votre *heureuse* famille? » Racine, *Iphig.*, II, II. — **3.** Gram., 1, 1°. — **4.** Appuyé sur, confiant dans la parole ou l'exemple d'autrui. — **5.** La Fontaine ne s'attarde pas aux détails oiseux. Seul en effet le danger couru mérite l'attention. Voir VI, 10, 11.

11. — Le Lion et le Rat.
12. — La Colombe et la Fourmi.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire* ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets*,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat* accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée[1] emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni[2] que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis[3] y tombe

1. Gram., 111. — 2. Gram., 96. — 3. *Fourmi* a été longtemps des deux genres. La Fontaine l'emploie toujours au féminin. Cependant il l'écrit avec l'*s* du cas sujet masculin, mais pour éviter un hiatus, ou pour la rime, ou encore par goût d'archaïsme.

Et dans cet océan[1] l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve[2]; et là-dessus
Passe un certain croquant[3] qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot[4], et déjà lui fait fête*.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmis le pique au talon.
Le vilain[5] retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long[6].
Le soupé du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole*.

SOURCES. — *Ésope*, Le Lion et le Rat, *Nevelet*, p. 265. La Fontaine ne s'est pas risqué à entrer en lutte avec la jolie fable de Marot. (Épître à Lyon Jamet.)
Ésope, La Fourmi et la Colombe, *Nevelet*, p. 123.

13. — L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un astrologue[7] un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,

1. « La petitesse de l'insecte agrandit les objets qui l'entourent. » (Régnier.) Voir *promontoire* (vers 26). — **2.** Elle échappe. — **3.** Homme de rien, misérable. — **4.** La vulgarité du mot convient au personnage et fait un contraste plaisant avec le ton relevé de ce qui précède. — **5.** Le paysan. — **6.** Se dit de la bête qui s'en va sans s'arrêter. — **7.** Celui qui prétend faire servir l'observation et la science des astres à la connaissance de l'avenir. C'est cette superstition que La Fontaine entreprend de combattre. Elle était en effet encore très à la mode de son temps. A

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête? »

Cette aventure en soi, sans aller plus avant[1],
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce[2] que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'[3]entendre dire
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté[4],
Qu'est-ce, que[5] le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence?
Or du hasard il n'est point de science[6] :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De Celui qui fait tout, et rien qu'[5]avec dessein,
Qui les sait, que[5] lui seul? Comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A[7] quelle utilité[8]? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe[9] ont écrit?

la naissance du futur Louis XIV on avait consulté les astres; et, le 10 septembre 1660, Gui Patin écrit : « On dit que le cardinal Mazarin est fort attristé de ce qu'on lui prédit pour son horoscope, qu'il n'a plus que cinq mois à vivre », et il ajoute : « La cour est pleine de charlatans. » (*Lettres*, III, 259.) Les statuts de l'Académie des Sciences fondée en 1666 interdisent à cette compagnie de s'occuper d'astrologie. **1.** La Fontaine ne poussera pas son récit plus loin. — **2.** Gram. 18. — **3.** Gram., 72, *De*, 2°. — **4.** Il veut dire sans doute qu'Homère et les poètes qu'il a inspirés ont fait dans leurs chants une grande place au destin. — **5.** Gram., 105. — **6.** Connaissance certaine. — **7.** Gram., 87, A, 1°. — **8.** Ici La Fontaine entreprend de démontrer l'invraisemblance et l'absurdité de l'hypothèse qu'il vient de formuler dans une image d'une admirable poésie. En cela il est d'accord avec les « épicuriens » de son temps, Gassendi, Bernier, etc. — **9.** La sphère céleste et le globe terrestre.

Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens[1], de plaisir incapables?
Et, causant du dégoût* pour ces biens prévenus*,
Les convertir en maux devant qu'[2]ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de le croire[3].
Le firmament se meut[4], les astres font* leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité* de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps[5] certaines influences*.
Du reste, en quoi répond[6] au sort toujours divers
Ce train* toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope*,
Quittez les cours des princes de l'Europe;
Emmenez avec vous les souffleurs[7] tout d'un temps* :
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

1. Dans le bonheur. Cicéron (*Tusculanes*, I, 35, 86) a montré que, si par malheur les hommes pouvaient prévoir leurs infortunes à venir, ils en perdraient la jouissance de leurs biens présents. — 2. Gram., 104. — 3. De croire que Dieu ait voulu nous rendre incapables de bonheur et nécessairement malheureux. — 4. Si l'on admet l'explication du monde donnée avant Copernic par les Anciens, ou si l'on s'en tient aux indications du sens commun. — 5. Chose remarquable, tout en combattant l'astrologie judiciaire, La Fontaine retient une autre sorte d'astrologie qui suppose les organismes vivants sous l'influence des astres. — 6. Correspond. — 7. Alchimistes (qui soufflent le feu de leurs fourneaux). Sous couleur de chercher la pierre philosophale, ils se livraient à des opérations criminelles, comme il s'en rencontre dans les procès d'empoisonnement ou de sorcellerie d'alors, celui par exemple de la Voisin (VII, 15). Le vœu de La Fontaine a été exaucé. Sous l'influence de la terreur répandue par ces affaires retentissantes, l'édit suivant fut publié (juillet 1682) : « Toutes personnes se mêlant de deviner (prédire l'avenir) et se disant devins et devineresses videront incessamment le royaume. » « Défense à toutes personnes autres que médecins, apothicaires et professeurs en chimie de posséder un laboratoire et de se livrer à toute autre distillation que celle de l'eau-de-vie et de l'esprit-de-vin. »

Je m'emporte* un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur[1] qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent* aux chimères,
Cependant[2] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

SOURCES. — L'Observateur des étoiles et le Voyageur. — *Tout attentif aux étoiles, un observateur d'astres par mégarde tomba dans un puits, mais un voyageur survenant dit à l'astrologue qui gémit : « Comment! tu appliques si bien ton esprit là-haut et tu ne vois pas la terre! » Moralité : La plupart ignorent le présent et se vantent de connaître l'avenir.* (*Quatrain de* Babrius, *Nevelet*, p. 366.)
Ésope, L'Astronome, *Nevelet*, p. 122. — *Faërne*, L'Astrologue. *Fable* 73.

14. — Le Lièvre et les Grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?);
Dans un profond ennui* ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge,
« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.
Ils ne sauraient manger morceau[3] qui leur profite,
Jamais un plaisir pur[4]; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts[5].
— Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
— Et[6] la peur se corrige-t-elle?

1. Dérivé de *spéculer*, « contempler avec attention. En ce sens il ne se dit proprement que des astres et des phénomènes du ciel » (Ac.). — **2.** Gram., 104. — **3.** Ce mot et les réflexions qui suivent font oublier qu'il s'agit d'un lièvre. — **4.** Sans mélange. — **5.** Amusante façon de parler, qui reflète d'ailleurs l'opinion commune. En réalité c'est par nonchalance que le lièvre, toujours éveillé au moindre bruit, tarde à s'enfuir. — **6.** *Et* introduit parfois dans le dialogue, au lieu de *eh*, une vive réplique qui s'enchaîne avec ce qui précède.

Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant* faisait le guet*.
Il était douteux[1], inquiet* :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique* animal,
En rêvant* à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal[2]
Pour s'enfuir devers[3] sa tanière[4].
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
« Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp[5]!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment? des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

SOURCE. — Les Lievres et les Grenouilles. — *Des lièvres s'étant assemblés un jour déploraient entre eux leur sort, disant que leur vie était exposée aux dangers et pleine d'appréhension, que tout le monde, chiens, aigles, beaucoup d'autres encore voulaient leur perte, que mieux valait mourir une bonne fois que trembler toute sa vie. Tous approuvèrent et s'élancèrent ensemble vers un étang pour s'y jeter et s'y noyer; mais des grenouilles accroupies autour de l'étang, au bruit de leur course, aussitôt s'y précipitèrent. Alors un des lièvres, pensant avoir plus de sens que les autres, s'écria : « Arrêtez, camarades, et ne faites rien contre vous-mêmes d'irréparable. Il y a, comme vous voyez, des*

1. Méfiant, craintif. *Douter*, dans l'ancien français, signifiait *redouter*. — 2. Comme à un signal il prit la fuite. — 3. Gram., 87. — 4. La Fontaine, on le voit, établit une distinction entre le *gîte* (vers 1, 2), lieu de repos momentané, et la *tanière*. Elle n'est pas justifiée. Le lièvre n'a pas de tanière. — 5. Ce n'est plus un lièvre qui parle, c'est un homme de guerre. (Voir aussi vers 31.)

gens qui ont encore plus peur que vous. » Cette fable montre que les malheureux trouvent de la consolation dans les épreuves pires encore qui frappent d'autres hommes. (Ésope, *Nevelet*, p. 136.)

15. — Le Coq et le Renard.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois*.
« Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse*.
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes[1] sans manquer*.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux[2] dès ce soir,
Et cependant* viens recevoir
Le baiser d'amour[3] fraternelle.
— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle[4]
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi[5]. Je vois deux lévriers[6],

1. « L'espace qui est entre deux maisons de poste » (Fur.), c'est-à-dire une lieue et demie ou deux. — **2.** Les feux de joie. C'est ainsi qu'on fêtait les entrées, les naissances, les mariages des rois et des princes, la conclusion des traités de paix. A la paix de Saint-Germain (après la Fronde) « les feux de joie en ont été commandés d'être faits entre huit et neuf heures du soir en chaque quartier ». (Gui Patin, *Lettres*, I, 437.) — **3.** Gram., 3. — **4.** Versific., 10. — **5.** Formule de haute courtoisie qui rappelle celles qu'un souverain emploie pour congratuler un ambassadeur. — **6.** Les lévriers sont de tous les chiens les plus rapides.

Qui, je m'assure*, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser[1] tous.
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire,
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois[2]. » Le galand* aussitôt
Tire ses grègues[3], gagne au haut[4],
Mal content* de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa[5] peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

SOURCES. — *Guillaume Guéroult*, Premier Livre des Emblèmes. *Lyon*, 1550, La fable du Coq et du Renard, p. 8. [Il est le seul qui suppose que le renard invoque la paix comme prétexte pour embrasser le coq. La fable est écrite dans le mètre préféré de la Pléiade : « Avril, l'honneur et des bois Et des mois.... » Ésope et les fabulistes qui se sont inspirés d'Ésope, Faërne, Haudent, etc., supposent un troisième personnage : le coq conseille au renard d'appeler le soi-disant portier, qui n'est autre que le chien et qui l'étrangle.]

16. — Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'oiseau de Jupiter[6] enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins[7], mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.

1. Gram., 64. — 2. Versific., 11. — 3. S'enfuit. Façon de parler proverbiale : relever ses chausses (*grecques*) pour courir plus vite. — 4. « On dit *gagner le haut* pour dire s'enfuir. » (Fur.) — 5. On ne saurait hésiter sur l'interprétation de *sa*. Le dernier vers prouve qu'il s'agit dela peur du renard. — 6. Ce souvenir mythologique est continué par plusieurs autres (vers 7, 18) qui donnent au récit un ton amusant de burlesque atténué. — 7. Cette façon de parler familière sert à marquer d'habitude la force physique chez un homme.

Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque[1] entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard* corbeau disait, en le couvant des yeux :
« Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture. »
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière[2] créature
Pesait plus qu'un fromage[3], outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème[4].
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau*.
Le donne à ses enfants pour servir[5] d'amusette.

Il faut se mesurer[6]; la conséquence est nette :
Mal prend* aux volereaux[7] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre* :

1. Remarque. — **2.** Cet adjectif est employé ici au propre : « Reste-t-il ici nulle âme moutonnière? » dit Panurge (Rabelais, IV, 8). Au figuré, il désigne celui qui suit servilement et sottement l'exemple d'autrui. — **3.** Allusion à la fable I, 2. — **4.** Comparaison pittoresque et inattendue, que justifie peut-être un passage de Rabelais tiré du même épisode : « Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec soi le marchand, en même forme que les moutons de Polyphémus le borgne Cyclope emportèrent... » (*Ibid.*) Ce souvenir a un caractère à la fois mythologique et pastoral car Polyphème, le cyclope célébré par Homère (*Odyssée*, IX), Virgile (*Énéide*, III) et Ovide (*Métamorphoses*, XIII, v. 766, 850; XIV, 201), possédait un troupeau. — **5.** Gram., 75, 3°. — **6.** Mesurer ses forces. — **7.** Diminutif populaire et méprisant (cf. *poétereau*) qui ne paraît que dans les œuvres de La Fontaine.

Tous les mangeurs[1] de gens ne sont pas grands [seigneurs;
Où la guêpe[2] a passé, le moucheron demeure.

SOURCES. — L'Aigle et le Choucas. — *Un aigle, s'abattant sur un rocher élevé, enleva un agneau. Un choucas, qui l'avait vu, par jalousie voulut l'imiter. Il se précipita violemment sur un bélier. Mais ses ongles s'étant embarrassés dans la toison de la bête, le choucas, malgré ses battements d'ailes, ne pouvait se dépêtrer. Le berger, devinant ce qui s'était passé, s'empara de l'oiseau. Il lui coupa le bout des grandes plumes et, le soir venu, le rapporta chez lui, à ses enfants. Ceux-ci lui demandant quel était cet oiseau : « A ce que je sais, dit-il, c'est un choucas; à ce qu'il croit, c'est un aigle. » Celui qui se mesure avec les puissants non seulement n'aboutit à rien, mais en plus de l'insuccès, il est la moquerie et la risée de tous.* (Ésope, *Nevelet*, p. 254.)

Aphthonius, Fable du Choucas, Qu'il ne faut rien entreprendre au-dessus de ses forces, fable 19. — *Corrozet*, De l'aigle et du corbeau, *fable* 169, a peut-être retenu l'attention de La Fontaine, à preuve ce vers : « Les ailes coupe et, sans autre débat, A ses enfants le baille pour ébats. »

17. — Le Paon se plaignant à Junon.

Le paon se plaignait à Junon[3].
« Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature;
Au lieu qu'un[4] rossignol, chétive* créature,

1. « *Mangeurs* se dit figurément de ceux qui font des concussions, des exactions. Les chicaneurs et les commis sont des *mangeurs* de peuple. » (Fur.) Ici La Fontaine fait coup double : il atteint, sans d'ailleurs préciser, les grands personnages, à qui leur haut rang permet toutes les licences, et en même temps leurs serviteurs, qui par imitation se croient tout permis. — 2. Grippeminaud, « archiduc des chats fourrés » ou juge suprême, dit dans Rabelais (V, 12) : « Nos lois sont comme toiles d'araignées; les simples moucherons et papillons y sont pris, les gros taons malfaisants les rompent. » — Cette conclusion d'un amusant récit est faite d'une cascade de proverbes : sur ce sujet, en effet, la veine populaire est intarissable. — 3. Le paon était consacré à Junon. — 4. Gram., 42.

Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul[1] l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
« Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué[2] de cent sortes de soies,
Qui te panades*, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble[3] à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés[4].
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage;
Le corbeau sert pour le présage[5];
La corneille avertit des malheurs à venir;
Tous sont contents* de leur ramage*.
Cesse donc de te plaindre: ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai* ton plumage. »

SOURCE. — *Phèdre*, Le Paon à Junon, III, 18, *Nevelet*, p. 427.

18. — La Chatte métamorphosée en Femme.

Un homme chérissait éperdument sa chatte;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,

1. A lui seul. — 2. Nuancé, c'est-à-dire formé de tons délicatement dégradés. — 3. Cette proposition relative est coordonnée à l'adjectif *riche* : de là l'accord. — 4. Se dit de préférence en parlant de choses, mais il est employé ici au figuré : « La plupart des hommes ont, comme les plantes, des *propriétés* cachées que le hasard fait découvrir. » (La Rochefoucauld.) — 5. Imitation de Phèdre : « Au corbeau les augures, à la corneille les sinistres présages. »

Qui miaulait[1] d'un ton fort doux :
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes*,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau* matin,
Devient femme : et, le matin même,
Maître* sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié*.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait* cette épouse nouvelle*
Son hypocondre[2] de mari.
Il n'y trouve plus rien de chatte.
Un soir quelques souris qui rongeaient de la natte[3]
Troublèrent le repos des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture[4] :
Pour cette fois elle accourut à point* ;
Car, ayant changé[5] de figure*,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce[6],
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout, certain âge accompli.
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli[7].

1. Gram., 30. — **2.** Furetière et l'Académie ne donnent que *hypocondriaque* au sens de « visionnaire, mélancolique ». *Hypocondre* signifie *extravagant* et on le trouve dans ce sens chez Boileau et La Bruyère. — **3.** Tissu de paille qui, dans les appartements, servait à tapisser les murs et les parquets. — **4.** Elle manque son coup. Les souris reviennent. De nouveau la femme prend position. — **5.** Gram., 76, 2°. — **6.** La chasse exerça toujours sur elle un attrait, tant le naturel a de *force*. — **7.** Images peu cohérentes, dont la première

En vain de son train* ordinaire
On le[1] veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche ni[2] d'étrivières
Ne lui font changer de manières;
Et fussiez-vous embâtonnés[3],
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

SOURCE. — *Ésope*, Le Chat et Vénus, *Nevelet*, p. 229. C'est en effet Vénus qui, à la prière de l'homme, métamorphose la chatte.

19. — Le Lion et l'Ane chassant.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer[4] : il célébrait sa fête[5].
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers*, daims et cerfs bons [et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor[6].
L'âne à messer* lion fit office de cor.

semble empruntée à Horace : « Plus le vase est fraîchement imprégné, plus longtemps il garde l'odeur. » (*Ép.*, I, II, 69).

1. *Le* représente *naturel*. — 2. Gram., 97. On appelle *étrivières* les courroies auxquelles sont suspendus les étriers et dont on se servait pour frapper. « Chasse le naturel à coups de fourche, Il reviendra toujours au galop. » (Horace, *Ép.*, I, x, 24). — 3. Armés de bâtons. Vieux mot du style burlesque. — 4. Prendre du gibier. C'est un terme familier. — 5. La Fontaine plaisante. Il applique à un animal une expression qui ne peut s'appliquer qu'à un homme. — 6. Guerrier grec, dont la voix était aussi puissante que celles de cent hommes réunis. (*Iliade*, v, 785).

Le lion le posta, le couvrit de ramée*,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison[1].
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissait d'[2]un bruit épouvantable :
La frayeur saisissait les hôtes* de ces bois,
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
Où les attendait le lion.
« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
— Oui, reprit le lion, c'est bravement[3] crié :
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé. »
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est pas là leur[4] caractère.

SOURCES. — L'Ane et le Lion chassant[5]. — *L'homme sans mérite qui vante sa gloire en paroles trompe ceux qui ne le connaissent pas, est la risée de ceux qui le connaissent. Le lion, voulant chasser en compagnie de l'âne, le couvrit de ramée et lui recommanda d'épouvanter les animaux du son inaccoutumé de sa voix afin de les arrêter au passage. Celui-ci dresse de toutes ses forces ses oreilles avec une clameur soudaine et terrifie les bêtes de ce prodige d'un nouveau genre. Tandis qu'épouvantées elles gagnent leurs issues habituelles, le lion les terrasse d'un élan terrible. Quand il fut las de carnage, il appela l'âne, lui dit d'étouffer ses cris. Alors l'autre, insolemment : « Comment trouves-tu cet effet de ma voix? — Merveilleux, dit le lion, au point que, si je n'avais connu ton caractère et ta race, j'aurais été pris de la même erreur.* » (Phèdre, I, 11, *Nevelet*, p. 395.)

Ésope, Le Lion et l'Ane chassant de compagnie, *Nevelet*, p. 272.

1. Encore un mot qui ne fait pas penser à des animaux. — 2. Gram., 87, *De*, 4°. Cette description est écrite en « haut style ». — 3. Ce mot peut signifier « bien, comme il faut », mais aussi « d'une manière brave, vaillante » (Ac.). La Fontaine nous laisse indécis entre ces deux sens, dont le deuxième est particulièrement ironique et moqueur. — 4. Gram., 53. — 5. Je suis le texte très altéré de Nevelet.

20. — Testament expliqué par Ésope.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle[1] de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'Aréopage[2]. En voici pour essai[3]
Une histoire des plus gentilles[4]
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur* :
Une buveuse, une coquette,
La troisième, avare parfaite*.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales[5],
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente[6] part.
Le père mort, les trois femelles*
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre*
La volonté du testateur;
Mais en vain; car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune[7] sœur

1. Le conseiller inspiré et infaillible. — **2.** Tribunal qui siégeait à Athènes, sur la colline d'Arès (Mars), et dont la sagesse était renommée. — **3.** Échantillon, exemple. — **4.** Joli, agréable. Le mot est inattendu pour qualifier un cas juridique au moins bizarre, mais les choses de la chicane ne semblent pas avoir été pour La Fontaine dénuées d'intérêt. — **5.** Terme de jurisprudence : « se dit du droit coutumier qu'on observe dans quelque ville ou province particulière et qui n'a pas d'autorité dans les autres pays voisins » (Fur.). — **6.** Vieille formule juridique : la part qui lui revient. — **7.** Archaïsme attardé dans le jargon judiciaire.

Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père?
L'affaire est consultée[1], et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet[2], se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus[3].
« Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve[4] :
Il faut que chaque sœur se charge par traité[5]
Du tiers, payable à volonté,
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante[6]. »
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille[7],
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie[8],
Les esclaves de bouche[9], et pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;
Dans un autre, celui de la coquetterie,

1. Gram., 70. — 2. Renoncent à trouver la solution. Le bonnet est la coiffure des avocats et des juges. — 3. Sans s'occuper de la clause embarrassante qui figure aux vers 11-16. — 4. Gram., 62. — 5. Se charge par contrat écrit de payer à la mère le tiers de la somme due et à la volonté de celle-ci, à moins qu'au lieu du capital elle ne préfère la rente de la somme correspondante.... Ce jargon judiciaire est parfaitement imité. — 6. Gram., 77, 2°. — 7. « Petite maison de campagne où l'on est visité souvent de ses amis, que l'on y traite. » (Ac.) On dit encore un *vide-bouteille* pour désigner ces maisons. — 8. Vin de Morée (Péloponnèse). — 9. *Bouche* est le terme usuel pour désigner les services qui concernaient à la cour le boire et le manger du roi.

La maison de la ville, et les meubles exquis[1],
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage*,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur[2].
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire,
Ainsi chacune prit son inclination[3],
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre* arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement*
Le contre-pied du testament.
« Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui!
Comment? ce peuple, qui se pique*
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu* la volonté suprême
D'un testateur? » Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;

1. « Recherché, excellent en son espèce; tableaux, meubles *exquis*. » (Ac.) — 2. « Travail corporel. Il vieillit. » (Fur.) — 3. « *Inclination* se dit aussi pour la chose qui est l'objet du penchant ou de l'affection de quelqu'un. » (Ac.) Comme le « conseil » des avocats s'aperçoit que les résultats du tirage au sort des lots préparés risquaient de ne contenter aucune des héritières, il abandonne ce procédé et décide de laisser chacune d'elles choisir celui des lots qui lui conviendrait.

Rien[1] qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit* les personnes buveuses;
La biberonne[2] eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger* ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles,
Quand on leur verrait de l'argent;
Paieraient leur mère tout comptant[3];
Ne posséderaient plus les effets[4] de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme[5] il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens*
Qu'une multitude de gens.

SOURCE. — *Phèdre*, VI, 6, Poeta (*Le Poète*), *Nevelet*, p. 430.

1. Gram., 36. — 2. Féminin de *biberon*, mot burlesque signifiant « buveur, qui aime à boire » (Ac.). — 3. Allusion à la clause stipulée aux vers 14-16. — 4. Les biens. — 5. Gram., 91.

LIVRE TROISIÈME

1. — Le Meunier, son Fils et l'Ane.

A.M.D.M[1].

L'invention des arts étant un droit d'aînesse[2],
Nous devons l'apologue à l'ancienne[3] Grèce ;
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte* est un pays plein de terres désertes[4] ;
Tous les jours nos auteurs[5] y font les découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté*.
Ces deux rivaux d'Horace[6], héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,

1. Ces initiales représentent *à Monsieur de Maucroix*, l'ami d'enfance le plus cher de La Fontaine. On a supposé que cette fable lui avait été dédiée au moment où il hésitait encore à entrer au chapitre de Reims. Mais il n'y avait pas là une résolution redoutable qui décidât de toute la vie, contrairement à ce qui était vrai de la prêtrise. Maucroix pouvait fort bien, étant déjà chanoine, hésiter à prendre les ordres. Mais, si l'on connaît la date à laquelle il accepta un canonicat (1647), nous ignorons celle où il reçut la prêtrise. D'autre part, la Vie de Malherbe par Racan, à laquelle le fabuliste dit avoir emprunté son récit, parut en 1651. C'est donc postérieurement à l'un ou à l'autre de ces faits que se placerait la composition de l'apologue si on lui donne son interprétation traditionnelle. — **2.** Façon de parler très concise pour dire : comme un privilège réservé à l'aîné des enfants. — **3.** Versific., 1. *Ancienne* ne s'oppose pas à *moderne*, mais répond au premier vers. Le sens est : à la Grèce parce qu'elle est ancienne, l'aînée. — **4.** « Sauvages et sans habitants. »(Littré.) La Fontaine songe peut-être aux anciennes cartes de l'Afrique sur lesquelles figurait fréquemment la mention : *terra deserta* (terre déserte) ou *terra incognita* (terre inconnue). — **5.** Les Modernes, plus ou moins récents, opposés aux Anciens. — **6.** Malherbe

Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers* et leurs [soins*),
Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés[1] avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir[2] en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent*, ma nais- [sance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes* :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter[3];
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple* à contenter. »
Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde!
Écoutez ce récit avant que je réponde.

« J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et [son fils,
L'un vieillard[4], l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit[5],
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;

(1555-1628) et Racan (1589-1670) n'avaient guère eu l'idée de rivaliser avec Horace; ils l'avaient cependant presque égalé. Le premier avait écrit des *Odes*, mais il avait marqué surtout comme chef d'école et réformateur de la poésie. Le deuxième, auteur de *Bergeries* dans lesquelles l'élément lyrique se mêle à l'inspiration élégiaque, a écrit de beaux vers plutôt que de belles œuvres.

1. Les différents âges. — **2.** A qui rien ne doit échapper. — **3.** Tendre (à un but); employé spécialement au jeu de billard. — **4.** Racan dit « environ cinquante ans », mais tout le monde sait que le nom de « vieillard » est donné à meilleur marché au XVII^e^ siècle que de nos jours. Le choix de l'âge des deux personnages est très important. — **5.** D'une vente plus facile et plus avantageuse.

Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre[1].
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre[2]!
Le premier qui les vit de rire s'éclata[3] :
« Quelle farce*, dit-il, vont jouer ces gens-là?
« Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense[4]. »
Le meunier, à ces mots, connaît* son ignorance;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure*;
Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure*
Passent trois bons* marchands. Cet objet* leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria* tant qu'il put :
« Oh là oh, descendez, que l'on ne vous le dise[5],
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise[6]!
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
— Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand [honte
Qu'il faille voir ainsi clocher[7] ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau[8] sur son âne, et pense être bien sage*.
— Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge.
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets* coup sur coup renvoyés,

1. Cette expression, qui scandalise Taine, s'explique assez bien par le texte de Faërne et de Verdizotti, et puis on peut comprendre aussi : avec d'infinies précautions, comme un objet très fragile. Cf. II, 10, 6. — **2.** Réflexion de La Fontaine ou du « premier qui les vit ». — **3.** Gram., 71, 1°. — **4.** Vers souvent cité et devenu proverbe. C'est un de ces quolibets auquel on fait allusion vers 56. — **5.** Pour qu'on n'ait pas à vous le dire. — **6.** Il feint de prendre le vieillard pour un laquais qui escorte son maître. — **7.** Se dandiner en boitant (comme une cloche qui sonne?) Terme populaire. Tout ce passage est d'une verdeur de langage amusante. — **8.** « On appelle figurément un grand sot, un homme fainéant ou incapable d'affaires, un *veau*. On dit *être étendu comme un veau* pour dire être couché tout de son long. » (Fur.)

L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser*. L'un dit : « Ces gens sont fous.
Le baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups!
Hé quoi? charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
— Parbieu[1]! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père[2].
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam* les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser[3].
Ils usent leurs souliers[4], et conservent leur âne.
Nicolas, au rebours; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit[5].
Beau trio de baudets! » Le meunier repartit :
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

Quant à vous[6], suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courez; demeurez en province;

1. Prononciation paysanne. — 2. Ce proverbe, annoncé dès les vers 24-25, domine tout le récit. Il est resté très populaire. C'est sans doute une façon de parler toute faite, car rien ne justifie littéralement le mot *père* dans la bouche du meunier. — 3. Insérer, fixer dans une châsse, comme une relique. — 4. L'un est aussi absurde que l'autre. En effet les paysans marchaient souvent pieds nus pour ménager leurs souliers. — 5. Chanson populaire dont voici le refrain : « Adieu, cruelle Jeanne, Si vous ne m'aimez pas, Je monte sur mon âne, Pour galoper au trépas. » — 6. Le récit terminé, Malherbe répond à Racan (voir vers 26) et sa conclusion est la moralité de la fable.

Prenez femme, abbaye[1], emploi, gouvernement[2] :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

SOURCES. — *La Fontaine a trouvé chez Racan,* Vie de Malherbe *(dans les* Œuvres de Malherbe, *éd. Lalanne, Tome I, p. LXXXI), mais sèchement énumérés, les épisodes de son récit, sauf cependant celui de l'âne porté par le meunier et son fils. C'est Faërne (fable* 100), *imité à son tour par Verdizotti (fable* 1), *qui lui a suggéré l'idée du baudet suspendu « comme un lustre » à un pieu par une corde nouée autour de ses pieds. Mais La Fontaine a laissé aux deux Italiens leur médiocre dénouement : le meunier, fâché d'être critiqué quoi qu'il fasse, se débarrasse de l'âne en le précipitant dans la rivière.*

2. — Les Membres et l'Estomac.

Je devais[4] par la royauté
Avoir commencé[4] mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer* Gaster[5] en est l'image;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire[6], alléguant l'exemple de Gaster.
« Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air*.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul; nous n'en[7] profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir* ses repas.

1. Un prêtre séculier ou même un simple tonsuré pouvait être nommé à une abbaye, dont il percevait les revenus. — **2.** Charge de gouverneur de province. — **3.** Gram., 81. — **4.** Gram., 75, n° 2. — **5.** « L'estomac. » (Note de La Fontaine.) Il se croit obligé d'expliquer parce que c'est un mot grec non francisé, qui ne figure pas dans les dictionnaires de l'époque. Il est employé par Rabelais, qui d'ailleurs l'expliqua lui-même dans la *Briève Déclaration.* Rabelais dit lui-même déjà *Messer Gaster.* — **6.** Le rejet souligne la malice de l'explication. Les nobles qui travaillaient étaient censés déroger. — **7.** De notre peine.

Chômons*, c'est un métier qu'il veut nous faire
[apprendre. »
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en[1] allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur* ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale[2].
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister[3] l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,

1. De quoi vivre. Cf. I, 8, v. 24. — 2. Ésope applique cet apologue à l'armée, Tite-Live au sénat, La Fontaine à la royauté. Sans doute il veut justifier Louis XIV des reproches que non seulement le peuple mais les gens de l'élite, par exemple un Gui Patin, faisaient de sa conduite. « J'ai bonne envie de vous mander quelque bonne nouvelle touchant le soulagement du peuple et quelque insigne diminution de la taille, mais cela n'est pas encore arrivé. On dit que le roi se plaint qu'il a affaire (besoin) d'argent. Enfin on ne parle que d'argent, nous sommes au siècle d'argent.... La paix est faite, le roi est marié, mais les impôts ne diminuent point. Nous aurions besoin de quelque homme de bien qui parlât au roi et qui lui fît entendre l'état présent de ses affaires et les calamités publiques de son pauvre royaume dont personne ne lui parle. » (12 juillet 1661.) « Les pauvres gens n'ont que faire d'attendre du soulagement : aussi meurent-ils par toute la France de maladie, de misère, d'oppression, de pauvreté et de désespoir... Je pense que les Topinambous sont plus heureux en leur barbarie que ne sont les paysans de France aujourd'hui. » (2 septembre 1661. *Lettres*, III, p. 379, 385.) Et ce refrain revient à chaque page de sa correspondance, à voir ce que dévorent d'argent le luxe croissant, les bâtiments et la guerre. Mais La Fontaine ne prend pas ces choses au tragique. — 3. Elle le fait vivre de son travail.

Maintient le laboureur, donne[1] paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.
Ménénius[2] le sut bien dire.
La commune* s'allait séparer du sénat.
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts[3], les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté[4],
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

SOURCES. — *Au temps où chez l'homme l'harmonie ne régnait pas, comme aujourd'hui, dans toutes les parties, mais où chaque membre avait sa volonté et son langage, les autres organes, mécontents de voir que par leur soin, par leur effort et leur ministère tout était assuré à l'estomac, que l'estomac était au milieu d'eux bien tranquille, n'ayant rien à faire que de jouir des plaisirs qu'ils lui procuraient, s'entendirent pour que les mains cessassent de porter les aliments à la bouche, la bouche de recevoir la nourriture donnée, les dents enfin de la broyer. Sous l'influence de cette colère, comme ils voulaient venir à bout de l'estomac par la faim, les membres à leur tour et le corps tout entier en vinrent eux aussi à un extrême dépérissement. Alors on put voir que l'office du ventre lui non plus n'était pas inutile, mais qu'il nourrissait s'il était nourri, renvoyant dans toutes les parties du corps cet élément qui est notre vie et notre force, qui se répartit également dans les veines, qui arrive à sa perfection par l'assimilation des aliments, le sang.* — Tite-Live, *II*, 33.

Ésope, L'Estomac et les Pieds, *Nevelet*, p. 254.

1. Paie la solde. — 2. Ménénius Agrippa, en 493 avant J.-C., apaisa en racontant l'apologue cité plus haut, le peuple qui s'était déjà retiré sur le Mont Sacré. — 3. *Tribut* désigne l'impôt direct qui se lève « par capitation »; *impôt*, la taxe « qui se lève sur les marchandises », ou indirecte (Fur.). — 4. Établi.

3. — Le Loup devenu Berger.

Un loup, qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard[1],
Et faire un nouveau personnage*.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton[2],
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds* de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante[3] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette[4],
Dormait alors profondément;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette[5] :
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et pour pouvoir mener vers son fort* les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :

1. Proverbe très usuel pour dire : recourir à la ruse. — 2. « Façon de saie courte, sans manches, que portent communément les hommes de village. » (Nicot.) « Le bâton en main, la gourde au dos, la flûte pastorale au flanc.... » (Verdizotti.) — 3. Mot grec, qui signifie « dénonciateur de figues » et s'appliquait à Athènes à ceux qui dénonçaient les fraudeurs qui exportaient des figues malgré la loi. Ici, « troms peur », comme La Fontaine lui-même le dit en note, ou encore « hypocrite » (v. 18). — 4. Diminutif d'une gentillesse un peu fade. « Il ne se dit guère qu'en poésie et en style pastoral. » (Ac.) — 5. Autre nom de la cornemuse. Noter l'effet d'insistance produit par la répétition du mot *dormir*.

Il ne put du pasteur[1] contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon[2].
Le pauvre loup, dans cet esclandre*,
Empêché* par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

[prendre
Toujours par quelque endroit fourbes se laissen
Quiconque est loup agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup.

SOURCE. — *Verdizotti*, Du Loup et des Moutons, *fable* 42.

4. — Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent* marécageuse,
Gent* fort sotte et fort peureuse,
S'alla[3] cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de[4] longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau*.
Or c'était un soliveau,

1. Terme noble marquant ici une intention ironique. — 2. Le domestique, le berger. — 3. Gram., 10. — 4. Gram., 87, *De*, 1°.

De qui la gravité[1] fit peur à la première
Qui, de[2] le voir s'aventurant,
Osa bien[3] quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant;
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire* le souffre*, et se tient toujours coi*.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue[4]. »
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir;
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi? votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû[5] premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais, ne l'ayant pas fait[6], il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous*,
De peur d'en rencontrer un pire. »

SOURCES. — Les Grenouilles qui demandent un roi. — [Les Athéniens se plaignant de leur tyran, Ésope leur raconta la fable suivante :] *Les grenouilles qui erraient en liberté dans leurs marais, à grands cris demandèrent à Jupiter un roi capable de réprimer le dérèglement de leurs mœurs. Le père des dieux se mit à rire et leur donna un soliveau qui, lancé soudain dans les marais, par le choc et par le bruit épouvanta la gent peureuse. Mais, comme il restait longtemps sans bouger enfoncé dans la vase, par hasard une grenouille avance sans bruit la tête hors de l'étang, examine le roi et invite les autres à sortir. Celles-ci*

1. N'est-ce pas là la qualité dont se recommande, à défaut d'autre, un soliveau? — 2. Gram., 72, 2°. — 3. Pour de bon. — 4. Expression d'une vigueur toute populaire : « se donner du mouvement, de l'action » (Ac.). — 5. Gram., 82. — 6. Gram., 76, 2°.

laissant là toute crainte, à l'envi approchent en nageant et la foule violemment saute sur le bois. Après l'avoir souillé de toute sorte d'outrages, elles envoyèrent demander à Jupiter un autre roi, disant que celui qu'on leur avait donné n'était bon à rien. Alors il leur envoya un serpent d'eau qui, d'une dent cruelle, se mit à les prendre une à une. En vain chacune sans se défendre cherche à échapper, la crainte étouffe leur voix. Alors, secrètement, elles chargent Mercure de demander à Jupiter de leur venir en aide dans leur malheur. Le dieu répondit : « Puisque vous n'avez pas voulu supporter votre bonheur, résignez-vous à votre mal. » De même vous, citoyens, dit Ésope, endurez votre mal présent de peur d'un pire (Phèdre, I, 2, *Nevelet*, p. 390). — *Ésope*, Les Grenouilles demandant un roi, *Nevelet*, p. 227. — *Haudent*, Des Grenouilles et de Jupiter, I, 128, *termine sur un assez joli détail : Depuis ce temps-là, les grenouilles ne cessent pas de crier.*

5. — Le Renard et le Bouc.

Capitaine[1] renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez[2];
L'autre était passé maître* en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en[3] eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère* ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine*,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.

1. Ce titre caractérise le renard qui prévoit, décide, distribue les rôles, en véritable chef (10-16). — **2.** Façon de parler familière pour dire manquer de prévoyance. C'est un proverbe qui figure dans le Dictionnaire de l'Académie. La Fontaine annonce le caractère dominant de son personnage. — **3.** De l'eau, qui est dans la pensée de l'auteur et du lecteur. A rapprocher de III, 2, v. 16.

— Par ma barbe[1], dit l'autre, il[2] est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret*, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence*
Autant de jugement que de barbe[3] au menton,
Tu n'aurais[4] pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or* adieu : j'en suis hors;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter* en chemin[5]. »

En toute chose il faut considérer la fin[6].

SOURCES. — Le Renard et le Bouc. — *Un renard et un bouc ayant soif descendirent dans un puits; mais quand ils eurent bu, comme le bouc cherchait un moyen de sortir, le renard lui dit : « Aie confiance. J'ai trouvé quelque chose d'utile pour le salut de chacun de nous. Si tu te tiens debout et si tu poses contre la paroi tes pieds de devant, si tu inclines également tes cornes en avant, en m'appuyant moi-même sur tes épaules et sur tes cornes, je sauterai hors du puits et ensuite je te tirerai de là. » Le bouc lui ayant volontiers prêté son office, le renard s'élança hors du puits. Là il bondissait de joie autour de l'orifice. Le bouc au contraire l'accusait d'avoir manqué à leurs engagements. Alors le renard se retournant lui dit : « Eh! si tu avais autant d'esprit que de barbe au menton, tu ne serais pas descendu avant d'avoir envisagé le moyen de remonter. » Cette fable montre que l'homme prudent doit d'abord considérer plus à fond l'issue d'une entreprise et seulement ensuite y mettre la main* (Ésope, *Nevelet*, p. 88).

1. Le bouc prend à témoin sa barbe, dont il est fier. C'est la parodie d'une formule solennelle et d'ailleurs ancienne, dont il y a des exemples dans *La Chanson de Roland* et les romans de chevalerie. — **2.** Gram., 3. — **3.** Rappel amusant et comique de la barbe, à laquelle le renard feint d'attacher du prix lui aussi. — **4.** Gram., 68, 2°. — **5.** La Fontaine ne veut considérer que la sottise du bouc et non la scélératesse, pourtant sans excuse, du renard. — **6.** Voir Préface, p. 9, où La Fontaine applique cette fable à Crassus.

Il y a une version d'Ésope (*Nevelet*, p. 103), mais dont le début s'attarde à des détails languissants et oiseux. Phèdre (IV, 9) suppose que c'est le renard qui, tombé dans un puits, y attire et y laisse le bouc. — *Haudent*, I, 1, D'un Renard et d'un Bouc.

6. — L'Aigle, la Laie et la Chatte.

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie[1] au pied, la chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage[2].
La chatte détruisit par sa fourbe* l'accord;
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : « Notre mort
(Au moins[3] de nos enfants, car c'est tout un aux [mères[4])
Ne tardera possible* guères[5].
Voyez-vous à nos pieds fouir[6] incessamment*
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer[7] la ruine* :
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte. »
Au partir[8] de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit[9]
Où la laie était en gésine[10].
« Ma bonne amie[11] et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.

1. La femelle du sanglier. — 2. « Ménage qu'on fait en brouillant plusieurs choses ensemble. » (Fur.) « Il est bas. » (Ac.) — 3. Gram., 17. — 4. Faux-semblant d'amour maternel qui tend à capter la confiance. — 5. Gram., 91. — 6. Creuser. Seul le composé *enfouir* est maintenant usité. — 7. Provoquer. — 8. Cf. *au sortir de*. — 9. Versific., 10. — 10. Était couchée après avoir mis bas; du vieux verbe *gésir*, être couché. — 11. Au v. 10, c'était « cette maudite laie »!

Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberait sur moi. »
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins :
Sottes[1] de ne pas voir que le plus grand des soins*,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi[2] l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans[3] l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine[4];
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent* marcassine et de la gent aiglonne[5]
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort[6] pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir* une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore[7],
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe* à mon avis.

SOURCE. — *Phèdre*, II, 4, L'Aigle, le Chat et le Sanglier, *Nevelet*, p. 411.

1. La précaution que prend La Fontaine de prévenir l'objection ne supprime pas l'invraisemblance. — **2.** Gram., 14. — **3.** Gram., 88. — **4.** Le roi des oiseaux, au cas où l'arbre serait miné. — **5.** Gram., 50. — **6.** La puissance des chats en a été augmentée. — **7.** D'après Hésiode, Pandore (la femme douée de tous les dons) était une femme d'une merveilleuse beauté donnée aux hommes pour les punir du larcin du feu commis par Prométhée. Quand elle ouvrit le vase qu'elle portait, tous les fléaux s'en échappèrent; seule l'espérance y resta prisonnière.

7. — L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a son défaut, où[1] toujours il revient :
Honte[2] ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte[3] il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt[4] de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse[5] :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course[6]
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent[7] à loisir. A son réveil il treuve[8]
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire[9], un drap des morts.
« Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve? »
Là-dessus, son épouse, en habit* d'Alecton[10],
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton*,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau[11] propre* pour Lucifer[12].

1. Gram., 28. — **2.** Gram., 97. — **3.** Ceci a en effet tous les caractères d'un conte, et d'un conte gai : les termes plaisants qui animent le récit (vers 5, 6, 8 à 11, 16, etc.), les allusions mythologiques, le mot naïvement comique de la fin. Et puis, La Fontaine ne moralise pas; il s'amuse le premier de son sujet. — **4.** « Celui qui, membre d'un corps, remplit certaines fonctions pour le service de ce corps (*suppôts* de l'Université, *suppôts* de justice). » (Littré.) Un *suppôt de Bacchus* est un ivrogne. — **5.** *Bourse*, après *altérer*, est entraîné par *santé* et par *esprit*. — **6.** « On le dit aussi de la durée de la vie : Il a fini sa *course*. » (Ac.) — **7.** Employé intransitivement : fermentèrent. — **8.** Gram., 62. — **9.** Ensemble des cierges allumés en cette occasion. — **10.** Une des Furies. Cette mythologie ôte aux détails qui l'entourent ce qu'ils pourraient avoir de funèbre ou de diabolique. Ce n'est plus qu'une mascarade, une mystification joyeuse. Au surplus, l'ivrogne, chez les conteurs gaulois, est un personnage pittoresque. — **11.** « Brouet ou bouillon chaud. Il est vieux. » (Ac.) — **12.** Lucifer voisine avec Alecton, sans façon.

L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen* d'enfer.
« Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
— La cellerière[1] du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire[2]. »
Le mari repart[3], sans songer[4] :
« Tu ne leur portes point à boire? »

SOURCE. — La Femme. — *Une femme avait un ivrogne pour mari. Voulant le délivrer de ce vice, elle imagina la ruse que voici. Quand elle le vit alourdi par l'excès de la boisson et insensible comme un mort, elle le prit sur ses épaules, l'emporta et le déposa au cimetière, puis elle partit. Quand elle pensa qu'il avait repris ses sens, elle revint au cimetière et heurta à la porte. L'ivrogne dit : « Qui frappe? » La femme répondit : « C'est moi, celui qui porte à manger aux morts. » Et l'autre : « Ce n'est pas à manger, l'ami, mais à boire qu'il faut m'apporter. Tu me fais de la peine en me parlant de nourriture au lieu de boisson. » Et la femme se frappant la poitrine : « Hélas, malheureuse, dit-elle, ma ruse n'a servi de rien. Car toi, mon mari, non seulement tu n'en es pas amendé, mais tu es devenu pire encore, puisque ta maladie est tournée en habitude. » Cette fable montre qu'il ne faut pas s'attarder aux mauvaises actions, car même sans le vouloir, l'homme est la proie de l'habitude* (Ésope, *Nevelet*, p. 150).

8. — La Goutte et l'Araignée.

Quand l'Enfer eut produit la goutte et l'araignée,
« Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter[5].
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases* étrètes[6],

1. Celle qui a, dans un couvent, la charge des provisions et de la nourriture. — 2. Toute cette impressionnante solennité se tourne en heureux effet de burlesque. — 3. Fait cette repartie. — 4. Sans réfléchir. — 5. L'idée est contestable et amène mal les vers suivants. Au surplus elle ne sera pas reprise dans la suite. — 6. Versific., 4.

Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés :
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes[1];
Accommodez-vous*, ou tirez.
— Il n'est rien, dit l'aragne*, aux[2] cases* qui me [plaise. »
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins[3],
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet[4],
S'étend à son plaisir sur l'orteil[5] d'un pauvre homme,
Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme*,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate[6] me somme. »
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie*,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue[7], autre coup de balai.
Le pauvre bestion* tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne*,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,

1. Petits morceaux de bois inégaux avec lesquels on tire au sort (comme à la courte paille). — **2.** Gram., 87 A, 2°. — **3.** Il s'agit des médecins qui sont attachés à la personne des Grands et logent à demeure chez eux. — **4.** Image populaire, qui évoque le piquet d'une tente. « Camper » (Fur.), ici s'établir, fixer son domicile. — **5.** C'est l'orteil, généralement, qui est le siège de la goutte. — **6.** Célèbre médecin grec, le père de la médecine, né dans l'île de Cos (460 av. J.-C.), mort en Macédoine âgé de quatre-vingts ans suivant les uns, de cent ans, suivant d'autres; mis ici pour un médecin quelconque. — **7.** Gram., 62.

Tantôt fouir[1], houer[2] : goutte bien tracassée
Est, dit-on[3], à demi pansée.
« Oh! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. » Et l'autre d'écouter* :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat[4], qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger. [honte
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens[5] n'ont point de
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très sagement de changer de logis[6].

SOURCE. — *Nicolas Gerbel* (Æsopi Phrygis vita et fabulæ) offre un récit très circonstancié, avec un luxe de détails pittoresques, et d'une élégante latinité.

9. — Le Loup et la Cigogne.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie[7]
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa* perdre la vie :

1. Voir III, 6, 9. — 2. La houe est un outil de vigneron à fer large, qui sert à remuer la terre. — 3. C'est en effet un proverbe. *Tracasser*, tourmenter, remuer. — 4. Trait de satire inoffensif. Gui Patin, parlant de Mazarin, dit plaisamment : « Il y a quelque part dans le droit canon (je traduis son latin) : « Qui dit d'un évêque qu'il « souffre de la goutte, qu'il soit « anathème! » C'est là un sujet courant de plaisanterie cher au vieil esprit gaulois. — 5. Les médecins. — 6. Ce morceau est une allégorie qui ne comporte pas de moralité d'ordre général et dont l'intérêt est au surplus médiocre. — 7. Vieux mot et de caractère populaire. Il a désigné d'abord une réunion de gens constituant une association et menant joyeuse vie, puis la bonne chère et la réjouissance.

Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier[1],
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice[2] aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire? dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère* !
Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte[3]. »

SOURCES. — *Phèdre*, Le Loup et la Grue, I, 8, *Nevelet*, p. 394. — *Ésope*, Le Loup et le Héron, *Nevelet*, p. 206. — *Faërne*, Le Loup et la Grue, *fable* 56. — *Haudent*, D'un Loup et d'un Gruyau (*grue*), I, 117.

10. — Le Lion abattu par l'Homme.

On exposait une peinture
Où l'artisan* avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé,
Les regardants[4] en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet[5].

1. Il y a là sans doute une critique à l'adresse des fabulistes, devanciers de La Fontaine, entre autres Phèdre, qui supposent que le loup, malgré son os, appelle à l'aide, promet une récompense. — **2.** Féminin inusité, formé par analogie sur *opérateur*, chirurgien et parfois même médecin empirique, charlatan. Ce dernier sens semble se justifier par *tour* (vers 10). Dans l'autre hypothèse cependant *tour* serait aussi très employé : « *tour de galant homme, tour d'ami.* » (Ac.) — **3.** Transposition en langage de bête de l'expression usuelle *tomber sous la main.* — **4.** Gram., 1, 5°. — **5.** Expression triviale pour dire « réprimer l'insolence, l'orgueil de quelqu'un » (Ac.).

« Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier* vous a déçus[1] :
Il avait liberté de feindre*.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre[2]. »

SOURCE. — *Ésope*, Le Lion et l'Homme voyageant ensemble, *Nevelet*, p. 266.

11. — Le Renard et les Raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent normand[3],
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment*,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galand* en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts[4], dit-il, et bons pour des goujats[5]. »

Fit-il pas[6] mieux que de se plaindre?

SOURCES. — *Phèdre*, Le Renard et le Raisin, IV, 3, *Nevelet*, p. 429. — *Ésope*, Le Renard et le Raisin, *Nevelet*, p. 219.

1. Trompés. — 2. La fable se termine sur une pointe. — 3. Ce même La Fontaine, qu'arrête le scrupule de se demander si le renard était Normand ou Gascon, n'hésite pas à lui faire manger du raisin. C'est qu'il veut simplement éveiller la curiosité du lecteur, à moins que la vérité psychologique ne l'intéresse pas plus que la vraisemblance matérielle. — 4. C'est décidément un Gascon. Chez lui apparaît moins la ruse, la méfiance et la peur d'être dupe que le désir de paraître à son avantage, cf. VIII, 10, v. 28 : « se tirer en Gascon. » De tant de proverbes créés ou rajeunis par La Fontaine, pas un n'est plus cité que celui-ci, pas un ne dit avec une concision plus saisissante tout ce qu'il veut dire. — 5. Valets d'armée, ou valets de maçons et, au figuré, hommes grossiers. — 6. Gram., 94.

12. — Le Cygne et le Cuisinier.

Dans une ménagerie*
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût[1] : l'un qui se piquait* d'être
Commensal* du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries[2],
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies[3].
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup[4],
Prit pour oison le cygne; et le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage[5].
L'oiseau, prêt à* mourir, se plaint en son ramage*.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
« Quoi? je mettrais, dit-il, un tel chanteur[6] en soupe!
Non, non, ne plaise[7] aux dieux que jamais ma main
La gorge à qui s'en sert si bien! » [coupe

1. Réservé pour flatter son goût par sa chair délicate. — **2.** Promenades à couvert et, simplement, promenades. — **3.** Virgile dit de même en parlant de différents oiseaux : « On pouvait les voir, soit opposer leur tête au courant, soit s'élancer contre le flot, et ne pouvoir se rassasier du plaisir de se baigner. » (*Géorgiques*, I, 383 sq.) — **4.** *De* marque la quantité dont était dépassé ce qui aurait suffi : Un coup de trop. Cf. « J'ai trop vécu d'un jour. » (Racine, *Britan.*) « Enfin, grâces au Ciel, j'ai moins d'un ennemi. » (Corneille, *Rodogune.*) — **5.** Voici des échantillons de potage dans le goût de celui de La Fontaine : potage de perdrix aux choux verts, potage de canard aux navets (*Avare*, III, 1); potage de pigeonneaux (Fur.). — **6.** La Fontaine semble ajouter foi à la légende poétique rapportée par Platon, d'après laquelle les cygnes près de mourir chantent mélodieusement. — **7.** Gram., 74, 1°.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe[1]
Le doux parler ne nuit de rien.

SOURCES. — *Ésope*, Le Cygne, *Nevelet*, p. 151. — *Aphthonius*, Fable de l'Oie et du Cygne engageant à cultiver l'éloquence, *fable* 2. — *Faërne*, Le Cygne et l'Oie, *fable* 25. — *Haudent*, D'un riche Homme, d'un Oison et d'un Cygne, I, 57.

13. — Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[2] les brebis.
C'était apparemment* le bien[3] des deux partis;
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur[4] peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages :
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires[5],
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats[6]
Se virent loups parfaits* et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps* que dans la bergerie
Messieurs[7] les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux[8] dents, dans les bois se retirent.

1. « Le noir souci suit en croupe le cavalier. » (Horace, *Odes*, III, I, 40.) — **2.** Versific., 1, — **3.** L'avantage. — **4.** La peau des loups, comme l'exige la symétrie. — **5.** Représentants spécialement nommés par le roi pour procéder à l'établissement et à l'exécution des traités de paix. — **6.** Mot absent des dictionnaires. C'est un synonyme vieilli de *louveteau*. Le mot *messieurs* souligne leur noblesse. — **7.** Ceux-ci sont aussi de trop grands personnages pour se donner la peine de remplir leur office. — **8.** Gram., 87, A, 3°.

Ils avaient averti leurs gens* secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi*, reposaient sûrement[1],
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul[2] n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

SOURCES. — *Ésope*, Les Loups et les Brebis, *Nevelet*, p. 282. — *Aphthonius*, Fable des Brebis, qui avertit de ne pas se fier aux trompeurs, *fable* 21.

14. — Le Lion devenu vieux.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse*,
Fut enfin* attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié[3].
Il attend son destin, sans faire* aucunes[4] plaintes,
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
« Ah! c'est trop, lui dit-il; je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes[5]. »

1. En sûreté. — 2. Gram., 93. — 3. Mot qu'il faut entendre dans un sens un peu large et dont la familiarité est inattendue au milieu de la tristesse solennelle des vers précédents. — 4. Gram., 48. — 5. La Fontaine n'a pas formellement dit le mot passé en proverbe : *le coup de pied de l'âne*, mais il l'a suggéré impérieusement.

SOURCE. — Le Lion devenu vieux, le Sanglier, le Taureau et l'Ane. — *Quiconque a perdu son antique prestige sert de jouet aux âmes viles dans le malheur qui l'accable. Affaibli par les années, abandonné de ses forces, un lion gisait, près d'exhaler son dernier souffle. Le sanglier survint et d'un coup de son boutoir foudroyant vengea une antique injure. Le taureau de la pointe de ses cornes perça le corps de son ennemi. Quand l'âne vit qu'on pouvait impunément outrager la bête sauvage, il lui broya le front d'une ruade. Alors le lion expirant : « J'ai supporté avec peine l'insulte des vaillants, mais ô toi, l'opprobre de la nature, failoir souffrir tes atteintes, c'est bien mourir deux fois. »* (Phèdre, I, 21, *Nevelet*, p. 401.)

15. — Philomèle et Progné.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta*
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle[1].
« Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt* mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire[2]?
— Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux? »
Progné lui repartit : « Eh quoi? cette[3] musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique[4]?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?

1. Térée, roi de Thrace, avait cruellement outragé Philomèle. Progné, femme de Térée et sœur de Philomèle, voulut la venger. Elle tua Itys, le fils qu'elle avait eu de Térée, et le servit dans un festin à celui-ci. Progné fut métamorphosée en hirondelle. Philomèle en rossignol. — 2. Peut-être est-ce un souvenir de Virgile : *deserta petiverit*, « Philomèle alla chercher des lieux abandonnés ». (*Bucol.*, VI, 80.) — 3. Gram., 43. — 4. Gram., 1, 2°.

Venez faire aux[1] cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien*, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur* sur vos divins appas.
— Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage[2]. »

SOURCES. — Le Rossignol et l'Hirondelle. — *L'hirondelle volant loin des champs trouva dans une forêt déserte le rossignol au chant clair. Philomèle pleurait Itys prématurément arraché à la vie. Et l'hirondelle lui dit : « Salut, très chère. C'est la première fois que je te vois depuis la Thrace, mais viens dans la campagne et dans la demeure des hommes; tu vivras sous notre toit et tendrement aimée. Tu y chanteras pour les laboureurs, non pour les bêtes. » Le rossignol à la voix sonore lui répondit : « Laisse-moi habiter dans les rochers déserts, car les maisons et la fréquentation des hommes rallumeraient en moi le souvenir de mes anciennes misères. » Cette fable signifie qu'il vaut mieux vivre sans souffrances dans la solitude que d'habiter avec le malheur dans les cités* (*Gabrias. Nevelet*, p. 379). — *Ésope*, Le Rossignol et l'Hirondelle, *Nevelet*, p. 213.

16. — La Femme noyée.

Je[3] ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »
Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait* notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable,

1. Gram., 87, *A*, 2°. — 2. La Fontaine a fait de cette atroce légende une délicate élégie dont les personnages ne sont autres que des êtres humains parlant un langage d'une grâce à la fois familière et poétique. — 3. Pour la première fois dans ce recueil, La Fontaine adopte le ton de la confidence personnelle qui caractérise ses fables les plus originales. Celle-ci n'est pas un récit et ne comporte pas d'action. C'est la mise en œuvre d'un mot satirique sur le caractère des femmes.

D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce*
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
« Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas;
Suivez le fil de la rivière. »
Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination[1]
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se raillait[2] assez hors de saison.
Quant à l'humeur* contredisante,
Je ne sais s'il avait raison;
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente*,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà[3].

SOURCE. — *Verdizotti*, D'un Mari qui cherchait en sens contraire d'un fleuve sa Femme noyée, *Fable* 53.

1. Inclinaison, qui est le mot qu'on emploierait aujourd'hui, n'existe pas dans la langue du XVII^e siècle.— 2. Gram., 71, 1°.— 3. Ce rythme sautillant, cette uniformité des rimes produit, à la fin de la fable, un effet plaisant et moqueur qui fait oublier le drame pour ne retenir l'attention que sur la raillerie dirigée contre les femmes.

17. — La Belette entrée dans un Grenier.

Damoiselle[1] belette, au corps* long et flouet[2],
Entra dans un grenier par un trou fort étroit[3] :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion[4],
La galande* fit chère* lie,
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion!
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue[5] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl*,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise*;
J'ai passé par ici depuis[6] cinq ou six jours. »
Un rat, qui la voyait en peine, [pleine.
Lui dit : « Vous aviez lors* la panse un peu moins
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir[7].
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres[8];

1. « Titre qu'on donne aux filles nobles dans tous les actes publics; hors de cet usage on dit toujours *demoiselle*. » (Ac.) *Damoiselle* est donc un terme vieilli. — 2. On trouve la forme *flouet* et *fluet*. — 3. Versific., 4. — 4. « On dit que les soldats vivent à discrétion quand ils vivent comme il leur plaît chez leurs hôtes et sans autre règle que leur volonté. » (Ac.) — 5. L'*Académie* ne donne que *maflé* : « qui a de grosses joues. Il est populaire ». Le suffixe *u* prête à ce mot quelque chose de plus vulgaire encore. — 6. Il y a. — 7. « ... Tu regagneras maigre le trou où maigre tu t'es glissée. » (Horace, *Épîtres*, I, VII, 33.) — 8. Cette allusion vise sans aucun doute les financiers qui avaient dû reverser au Trésor une partie des sommes dont ils s'étaient enrichis trop vite. Gui Patin, en 1665, note que les partisans « sont admis à traiter (transiger) avec le roi ». Mme de la Cour des Bois verse pour le compte de son premier mari six millions; Catelan six millions, les trois trésoriers de l'Épargne collectivement 22 millions, la veuve Bonneau

Mais ne confondons point, par[1] trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres. »

SOURCES. — *Ésope*, Le Renard affamé, *Nevelet*, p. 221. — *Horace*, Ép., I, VII, 29-33.

18. — Le Chat et un vieux Rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables[2],
Qu'un second Rodilard[3], l'Alexandre des chats,
L'Attila[4], le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables*.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur[5],
Vrai Cerbère[6], était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix* de lui.

3 500 000 livres, et la liste se continue (*Lettres*, III, 533, 564). On croit deviner pourquoi La Fontaine esquive avec un peu de gêne ce sujet délicat. C'est qu'il avait eu pour ami Fouquet, à qui noblement il avait été fidèle dans le malheur. Ajoutons que plus tard, ceux chez lesquels il avait trouvé un refuge ou des ressources, par exemple d'Herwart, appartenaient à des familles de financiers. — **1.** Gram., 87. — **2.** Le mot *fabuliste* ne figure dans aucun dictionnaire du temps. La Fontaine pourtant l'a employé dans sa préface; cf. p. 11, l. 154. De cette rareté résulte peut-être l'emploi du mot *fablier* plaisamment et familièrement appliqué par Mme de la Sablière à La Fontaine lui-même. — **3.** Le premier *Rodilard* est sans doute le chat que Rabelais (IV, 67) appelle *Rodilardus* et dont il est question dans la fable 2 du livre II. — **4.** Attila se flattait que l'herbe ne poussait plus sous les pas de son cheval. On l'avait surnommé *le fléau de Dieu*, c'est-à-dire l'instrument de la colère de Dieu. Mais il faut entendre autrement *le fléau des rats* : c'est le fouet qui frappe les rats. Remarquer encore que l'Attila des rats, c'est l'Attila qui massacre les rats, tandis que l'Alexandre des chats, c'est l'Alexandre qui se trouve parmi les chats. — **5.** Parodie burlesque de l'expression *ange exterminateur*. — **6.** Le chien à trois têtes qui gardait l'entrée des Enfers. Ce mot est employé ici par une extension d'emploi assez inattendue dans le sens de monstre féroce. Tout ce début avec emphatique et solennel fait contraste avec la suite, familière et burlesque.

Comme il voit que dans leurs tanières[1]
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galand* fait le mort, et du haut d'un plancher[2]
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de[3] certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait* un larcin de rôt* ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement[4],
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats[5],
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête[6].
Mais voici bien une autre fête[7] :
Le pendu ressuscite; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un[8], dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre[9], et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis[10]. »
Il prophétisait vrai : notre maître *Mitis[11]
Pour la seconde fois les trompe et les affine*,
Blanchit sa robe et s'enfarine;

1. Rarement employé en parlant de souris. — **2.** Plafond. — **3.** Gram., 49. — **4.** Ce mot, après Attila, Alexandre, donne de nouveau au chat une figure de personnage humain. — **5.** La Fontaine confond *rats* et *souris*. — **6.** Se mettre en campagne pour chercher sa pâture. — **7.** « Se dit aussi des accidents fâcheux qui nous surprennent. » (Ac.) — **8.** Plus d'un tour. — **9.** L'expression est dans Rabelais (IV, 8) : tour de gens qui ont vieilli à la guerre et y ont acquis de l'expérience. — **10.** Euphémisme qui en dit plus long qu'il ne semble. — **11.** Adjectif latin signifiant doux et par lequel La Fontaine désigne le chat.

Et de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à[1] lui bien avisé :
La gent* trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus[2], s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier*, il savait plus d'un tour;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria*-t-il de loin au général[3] des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine* :
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serais sac[4], je n'approcherais pas. »
C'était bien dit à[5] lui; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

SOURCES. — Le Chat et les Rats. — *Dans une maison les rats pullulaient. Un chat l'ayant su y vint et, les prenant l'un après l'autre, les dévorait. Ceux-ci, voyant que chaque jour ils périssaient, se dirent entre eux : « Ne descendons plus pour ne pas succomber jusqu'au dernier; car si le chat ne peut plus venir jusqu'à nous, nous serons sauvés. » Mais le chat, comme les rats ne descendaient plus, résolut de les tromper et de les attirer en usant de ruse. Il grimpa à une cheville et s'y suspendit faisant le mort. Alors un des rats, penchant la tête, lui dit : « Eh toi, même si tu devenais sac, je ne t'approcherais pas. » Cette fable montre que les hommes sages, quand ils ont éprouvé la méchanceté de certaines gens, ne se laissent plus abuser par leurs faux-semblants* (Ésope, *Nevelet*, p. 112).

La Belette et les Rats. — *Une belette que les années et la vieillesse*

1. Gram., 87, *A*, 7°. — 2. Pas un de plus. — 3. *Général* rappelle *Alexandre* du v. 2. — 4. La Fontaine a fondu dans son imitation Ésope et Phèdre. A l'un il a emprunté le pendu; à l'autre, le bloc enfariné. Le rat évoque dans la première fable la peau écorchée et desséchée du pendu. Mais le mot grec traduit en latin par Nevelet voulait dire *sac* entre autres choses et La Fontaine, après Nevelet, l'a interprété « sac vide de farine » dont le sens n'est guère satisfaisant. Faërne dit : « Même si je te voyais mort, au point qu'on fît un soufflet de ta peau, je ne m'y fierais jamais. » Faërne a au moins le mérite de la clarté. — 5. Gram., 87, *A*, 7°.

avaient rendue infirme, ne pouvait plus atteindre les souris agiles. Elle se roule dans la farine et négligemment se laisse tomber dans un endroit obscur. Un rat, croyant voir de la nourriture, saute dessus, mais il est pris et livré à la mort. Un second périt de même, puis un troisième. Quelques autres ayant suivi, survient un vieux dur à cuire qui souvent avait échappé aux lacets et aux souricières. Il reconnut à distance le piège de l'ennemi rusé. « Porte-toi bien, dit-il, aussi vrai que tu es farine, toi que je vois là couché à terre. » (Phèdre, IV, 2, *Nevelet*, p. 429.) — *Faërne*. Les Rats et le Chat, *fable* 59. — *Haudent*, D'un Chat et des Souris, II, 20.

LIVRE QUATRIÈME

1. — Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ[1].

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence[2] près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter[3],
Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange* maître.
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni[4] ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,

1. C'est la future Mme de Grignan. Chose étrange, à part une allusion de M. de Saint-Aignan à « la belle lionne, mais si peu apprivoisée, à qui l'on a dédié la fable du *Lion amoureux* », on ne trouve aucun détail dans les lettres de Mme de Sévigné relatif à cette fable (en particulier, le mot *reconnaissance* (vers 17) reste inexpliqué); et cependant La Fontaine est sans cesse présent dans cette correspondance. — 2. C'était là le défaut de Mlle de Sévigné, et sa mère l'éprouva la première. Il ne faut d'ailleurs pas entendre ce mot dans son sens ordinaire, car il serait assez désobligeant, mais dans le sens un peu étroit d'insensibilité amoureuse, de froideur sentimentale, comme le prouvent les vers qui suivent. — 3. La Fontaine a pris un mot trop fort à dessein, pour appuyer sur la susceptibilité ombrageuse de Mlle de Sévigné. — 4. Gram., 96.

La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien[1] l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle* et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance*
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure[2] outre cela.
Voici comment il en alla :
Un lion de haut parentage*,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère[3] à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur;
La refuser n'était pas sûr;
Même un refus eût fait, possible*,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin.
Car outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille* se coiffe[4] volontiers[5]
D'amoureux à longue crinière[6].

1. Pour de bon, franchement. Cf. III, 4, vers 17. — 2. « En vénerie, c'est la tête d'un sanglier, ours, loup et autres bêtes mordantes. » (Nicot, 1606.) — 3. Le pré, la bergère, le mariage, tout cela constitue une aimable pastorale où les lions ne sont pas des bêtes féroces. — 4. S'éprend. Le ton est familier. — 5. Versific., 5. — 6. Allusion à la mode des longues perruques.

Comtesse de Grignan.

(Marguerite de Sévigné.)

Peinture du XVII^e^ siècle. (Collection de Mme Brinquant.)

La Fontaine était l'ami et le familier de Mme de Sevigne et il flatta la mere dans la personne de la fille, de « la plus jolie fille de France », comme on disait. Sa beaute avait valu à celle-ci de figurer, en 1666, dans un ballet intitulé *La Naissance de Vénus*, en compagnie du roi et d'Henriette d'Angleterre. Elle dansa avec un vif succes dans le personnage d'Omphale, qui inspira à Hercule une passion allant jusqu'à l'abdication de la volonte du héros, et ce rôle suggera peut-être à La Fontaine l'idée de sa fable.

Le père donc, ouvertement
N'osant renvoyer notre amant*,
Lui dit : « Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne; et pour les dents
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes.
Et pour vous plus délicieux;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes. »
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée!
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance[1].

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : « Adieu prudence! »

SOURCES. — Le Lion et le Laboureur. — *Un lion amoureux de la fille d'un laboureur désirait l'épouser. Il priait instamment le père de la lui accorder, mais celui-ci refusait de donner sa fille à une bête féroce, et le lion devenait menaçant. Le père, n'osant le renvoyer, tant il le redoutait, s'avisa prudemment de lui dire : « Je ne puis te donner ma fille si tu ne te fais pas d'abord arracher les griffes et les dents, car ma fille en a une peur extrême. Je ne te la donnerai jamais si tu n'y consens. » L'autre, n'écoutant que sa passion, fit aussitôt le sacrifice des unes et des autres, puis il revint comme d'habitude et redemanda la jeune fille. Mais le laboureur, plein de mépris pour lui, le chassa à coups de bâton. Cette fable montre que ceux qui se fient à leurs ennemis*

1. Joli conte, lestement troussé, au dénouement peu appuyé, tout entier en octosyllabes, avec quelques touches de style marotique.

tombent facilement en leur pouvoir. (Ésope, *Nevelet.* p. 268.) — *Aphthonius,* Fable du lion et de la jeune fille tendant à détourner des plaisirs, *Fable* 7.

2. — Le Berger et la Mer.

Du rapport* d'un troupeau, dont il vivait sans soins*,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite[1] :
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent[2], le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis
Fut Pierrot[3], et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits[4],
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux,
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi[5]! vous n'aurez pas le nôtre. »

1. Déesse de la mer, pour dire la mer elle-même. — 2. Employa au négoce l'argent qu'il en retira. — 3. *Coridon* et *Tircis,* bergers d'églogue (Voir Boileau, *Art poét.,* II, 23), gens aisés et de loisir, peut-être même poètes à leurs heures. *Pierrot* est au contraire un berger de métier, un paysan. — 4. Faut-il comprendre : « Absolument et au pluriel, gratifications que reçoivent les domestiques? » (Ac.) — 5. C'est Pierrot, en paysan pratique et prosaïque, qui répond ainsi à l'appel séduisant et perfide des eaux.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité[1]
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles[2] :
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

SOURCE. — Le Berger et la Mer. — *Un berger faisait paître son troupeau au bord de la mer et, comme il la voyait calme et douce, l'envie lui vint de s'embarquer. Il vendit ses brebis, acheta des dattes et, après avoir fait son chargement, il mit à la voile. Mais à la suite d'une violente*

1. Cette fable peut s'expliquer par l'histoire de la Compagnie des Indes Orientales, fondée en 1664 et dont le champ d'action comprenait les Indes proprement dites et Madagascar. Un académicien, Charpentier, pour « tenter » le public, promettait « monts et merveilles » dans un prospectus alléchant et qu'on avait fait traduire même en allemand. Il célébrait les Indes Orientales, « ces pays féconds que le soleil regarde de plus près que les nôtres » et « dont on rapporte ce qu'il y a de plus précieux parmi les hommes ». « C'est de là qu'on tire l'or et les pierreries; c'est de là que viennent ces marchandises si renommées et d'un débit si assuré, la soie, la cannelle, le gingembre, la muscade, les toiles de coton. » « Sans exagération », il y avait tant d'or à Madagascar que « quand il pleuvait, les veines s'en découvraient d'elles-mêmes le long des montagnes. » (Cité par Lavisse, VIII[1], p. 240.) La *Gazette de France* (octobre 1664), après avoir rapporté que de nombreuses souscriptions avaient été enregistrées, ajoute : « Il est certain qu'en peu de temps plusieurs auront le déplaisir de n'y pouvoir entrer (dans la société), d'autant qu'il y en a déjà plus de trois quarts d'assurés (3/4 du capital sont déjà souscrits) »; mais la réalité était moins brillante. « On ne parle ici, dit Gui Patin, que du nouveau commerce des Indes Orientales, mais il y a bien des gens qui s'excusent (refusent) d'y mettre leur argent. » (*Lettres*, 13 février 1665.) (Bonnassieux, *Les grandes compagnies de commerce*, 1892.) L'insuccès final eut les mêmes causes que celui de la Compagnie des Indes Occidentales et survint à peu près à la même époque. Dès 1667 on prévoyait le dénouement. La liquidation commença en 1672. — 2. Façon proverbiale de parler dont la forme complète est *monts d'or et merveilles*.

tempête, le navire sombra et, toute la cargaison ayant été perdue, lui-même, à grand-peine, gagna le rivage. Quelque temps après, le calme étant revenu, il vit un passant qui vantait la tranquillité de la mer. « Eh, l'ami, lui dit-il, elle te demande des dattes. » Souvent il arrive que les malheurs servent aux sages d'enseignement. (Ésope, *Nevelet*, p. 131.)

3. — La Mouche et la Fourmi.

La mouche et la fourmi contestaient de[1] leur prix* :
« O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal!
Je hante* les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant[2] toi;
Pendant que celle-ci, chétive* et misérable*,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi[3].
Mais, ma mignonne[4] dites-moi,
Vous campez-vous[5] jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des[6] mouches[7] emprunté.
Puis allez-moi[8] rompre la tête

1. Discutaient au sujet de. — 2. Gram., 88. Voir vers 23. — 3. Gram., 14. — 4. On sent ce qu'il y a de commisération méprisante dans ce mot faussement caressant. — 5. Se mettre en évidence avec le désir de paraître. — 6. Gram., 72, 2°. — 7. On appelait *mouches* de petites rondelles de taffetas ou de velours noir que les dames collaient sur leur visage pour faire ressortir la blancheur de leur teint. — 8. Pronom complément de *allez*, marquant la personne au profit ou au préjudice de laquelle est censée se faire l'action comme dans : « *Ote-moi ce caillou qui te gêne.* » En même temps il sert de complément à *rompre*. Ce dernier emploi est peu régulier.

De vos greniers! — Avez-vous dit[1]?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez* les palais; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il[2] en vaille mieux?
Si vous entrez partout, aussi[3] font* les profanes[4].
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter[5], je n'en disconviens pas;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement*, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux[6] qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet
Vous fassiez sonner vos mérites? [pourquoi[7]
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites[8]?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour[9] sont chassées; [faim,
Les mouchards[10] sont pendus, et vous mourrez de
De froid, de langueur*, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère[11],
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai[12], par monts ni par vaux,

1. Souvent un orateur terminait son discours par : *J'ai dit*, dans le sens de : *J'ai fini*. Cette formule, présentée ici sous forme interrogative, est assez impertinente. — 2. Gram., 8. — 3. De même. — 4. Gens étrangers à un culte, donc importuns. — 5. Voilà ce que devient *se camper* (vers 12) dans la transposition familière et moqueuse qu'en fait la fourmi. — 6. J'admets. — 7. Une raison pour laquelle, pour que. — 8. Cette plaisanterie sur les mouches, qui, comme les parasites, prennent part à nos repas sans être invitées, se trouve en particulier dans Plaute, *Pœnulus*, III, 3, 77. — 9. Les espions. — 10. Les espions de guerre. — 11. Grand vers solennel pour désigner l'hiver — 12. Gram., 92.

M'exposer au vent, à la pluie[1];
Je vivrai sans mélancolie* :
Le soin* que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire*.
Adieu : je perds le temps[2]; laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller[3]. »

SOURCES. — *Phèdre*, La Fourmi et la Mouche, IV, 23, *Nevelet*, p. 441. — *Haudent*, D'une Mouche et d'une Fourmi, I, 141.

4. — Le Jardinier et son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant*,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre*, et le clos attenant.
Il avait de plant vif[4] fermé cette étendue.
Là croissait[5] à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot[6] pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne[7], et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée[8]
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit[9].

1. Versific., 7. — 2. On disait également bien : *perdre temps* et *perdre le temps*. — 3. Cette fable est une sorte de controverse en deux parties exposant d'une façon un peu artificielle une thèse et la thèse contraire. — 4. D'une haie vive, qui n'empêche pas le lièvre d'entrer et de sortir. — 5. Le verbe reste au singulier parce qu'il précède ses trois sujets, *oseille*, *laitue* et toute la proposition *de quoi faire*.... — 6. C'est un nom de paysanne à qui conviennent des fleurs rustiques. — 7. Fleur récemment introduite en France, et dont la culture demande des soins délicats. Le serpolet au contraire est une plante presque sauvage. Elle a un arôme pénétrant et plaît aux lapins et aux lièvres. Voir X, 14, 21. — 8. Gram., 111. — 9. Voici le texte de l'ordonnance des Eaux et Forêts de 1669 (qui reprenait des prescriptions antérieures et que

« Ce maudit animal vient prendre sa goulée[1]
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit[2] :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier? je l'en défie,
Repartit le Seigneur : fût-il diable, Miraut[3],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon* homme, sur ma vie.
— Et quand? — Et dès demain, sans tarder plus [longtemps. «
La partie* ainsi faite, il vient avec ses gens*.
Cependant* on fricasse, on se rue en cuisine[4] :
« De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne [mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le [Seigneur,
Je les reçois[5], et de bon cœur. »
Il déjeune très bien; aussi fait[6] sa famille*,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, entretient sa fille.
L'embarras des[7] chasseurs succède au déjeuné[8].
Chacun s'anime et se prépare :

La Fontaine peut avoir appliquée): « Faisons défense aux marchands, artisans, bourgeois, paysans et roturiers de chasser en quelque lieu, sorte et manière... à peine de 100 livres d'amende pour la première fois, du double pour la seconde, et pour la troisième fois d'être attachés trois heures au carcan du lieu de leur résidence à jour de marché et bannis durant trois années du ressort de la maîtrise [des eaux et forêts]. » (Guignot, *Revue d'Hist. littér. de la France*, 1925.) N'ayant pas le droit de tuer le lièvre, le manant doit avoir recours au seigneur.

1. Dérivé de *gueule*, comme *bouchée* de *bouche*. C'est un mot vieux et populaire. — **2.** La confiance qu'ils inspirent, donc leur efficacité. — **3.** On nomme ce chien par son nom : c'est un personnage pour ce gentilhomme campagnard qui passe sa vie à chasser. Voir V, 17, 15. — **4.** L'expression est dans Rabelais, I, 2; IV, 10. « On dit *ruer en cuisine* pour dire *goinfrer*. Il est bas. » (Ac.) — **5.** Le gentilhomme prend au pied de la lettre ce qui n'était qu'une formule de politesse. — **6.** Voir IV, 3, 25. — **7.** L'embarras que causent les chasseurs, et non que ressentent les chasseurs. — **8.** Gram., 1, 4°.

Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon* homme est étonné*.
Le pis* fut que l'on mit en piteux équipage*
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux;
Adieu chicorée et porreaux[1];
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître* chou,
On le quête; on le lance[2] : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible[3] et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : « Ce sont là jeux* de prince. »
Mais on le laissait dire; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province*.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager* dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres[4].

Source inconnue.

1. On trouve *porreaux* et *poireaux* (Ac.). — 2. On le cherche, on le fait lever, termes de vénerie. — 3. *Horrible* et *pauvre* (vers 33, 38, 39), épithètes de sentiment qui marquent l'émotion du poète. — 4. La Fontaine ne semble devoir à personne les éléments de ce petit chef-d'œuvre, scène piquante de mœurs villageoises avec des détails du comique le plus fin et le plus vrai. Elle aboutit à des applications politiques qu'il n'est pas facile de préciser. Pour une raison de convenance, La Fontaine n'a pu faire allusion à des faits où Louis XIV, se serait reconnu dans le rôle du seigneur.

5. — L'Ane et le petit Chien.

Ne forçons point[1] notre talent*,
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant*.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie[2],
Ont le don d'agréer infus[3] avec la vie.
C'est un point* qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler[4] à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment? disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair[5] à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame;
Et j'aurai des coups de bâton?
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte*,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne[6] tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,

1. La morale de cette fable est condensée dans cette brève formule devenue proverbe. — **2.** Favorise. — **3.** « Qu'il a plu à Dieu de verser dans l'âme de quelques personnes. » (Ac.) Cet adjectif est d'habitude peu employé en dehors des noms *science, sagesse.* — **4.** Membre de phrase assez librement rattaché au vers 7. On peut suppléer : *et il ne faut pas ressembler....* — **5.** Locution toute faite dans laquelle *pair* signifie *égal.* — **6.** La corne du sabot.

De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton[1]! »
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

SOURCE. — *Ésope*, Le Chien et son Maître, *Nevelet*, p. 261.

6. — Le Combat des Rats et des Belettes.

La nation des belettes[2],
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats;
Et sans les portes étrètes[3]
De leurs habitations,
L'animal à longue échine[4]
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part*,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança[5] :
Plus d'un guéret s'engraissa

1. Ce nom désigne l'homme armé d'un bâton et par extension le bâton personnifié. Il se trouve dans Rabelais, III, 12. La Fontaine a sans doute voulu représenter sous la figure de l'âne les bourgeois qui luttent en vain de distinction et d'élégance avec les nobles. — 2. Sorte de parodie d'un récit épique, à la fois familier et solennel, d'invention assez médiocre, à qui le vers de sept syllabes donne quelque chose de monotone et d'étriqué. — 3. Versific., 4. — 4. Les belettes. — 5. *Balancer*, « être en suspens et pencher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre » (Ac.).

Du sang de plus d'une bande*.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois[1].
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax[2],
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort[3],
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille[4], dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail*;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail[5],
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur.
Cela causa leur malheur.

1. Adjectif de fantaisie, burlesquement forgé par La Fontaine. Une fois de plus, il emploie indistinctement rat et souris. — **2.** Mots composés tirés du grec et signifiant respectivement voleur de pain, voleur de miettes, voleur de morceaux. Les deux derniers sont les noms de personnages d'un poème héroï-comique qu'au XVII[e] siècle et quelque temps après encore on a faussement attribué à Homère : *Le combat des rats et des grenouilles.* — **3.** Le plus fort qu'il put. On dit encore *au plus vite*, et La Fontaine lui-même dit *au plus dru* (IV, 7, 37; XII, 11, 12). — **4.** « La lie et le rebut du peuple. » (Ac.) C'est un dérivé de *race*, augmenté du suffixe collectif et péjoratif *aille*. — **5.** Mot voisin de *plumet;* il est employé par Rabelais, IV, 13.

Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut large assez pour eux;
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée[1]
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage*
Peut souvent en un passage*
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent[2] fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

SOURCES. — Le combat des Rats et des Belettes. *Phèdre*, IV, 6, *Nevelet*, p. 431. — *Ésope*, Les Rats et les Chats, *Nevelet*, p. 217. Une deuxième fable est beaucoup plus développée que la première, *Nevelet*, p. 285.

7. — Le Singe et le Dauphin.

C'était chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs[3].
Un navire en cet équipage*
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami

1. Les cadavres étendus qui jonchent le sol. — 2. Gram., 69, 2°. — 3. Chiens savants, dressés à faire des tours.

De notre espèce : en son histoire
Pline le dit; il le faut croire[1].
Il sauva donc tout ce[2] qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa* devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur[3] que tant on renomme.
Le dauphin l'allait mettre à bord[4],
Quand, par hasard, il lui demande :
« Êtes-vous d'Athènes la grande?
— Oui, dit l'autre; on m'y connaît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge maire[5]. »
Le dauphin dit : « Bien grand merci;
Et le Pirée[6] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez[7] souvent, je pense?

1. Pline, *Histoire naturelle*, IX, 8. C'est un Ancien, et les Anciens ne se trompent jamais. Et puis, si Pline se trompait, toute l'histoire croulerait; de là le ton décidé du bon apôtre. — **2.** Gram., 18. — **3.** Arion, dont Ovide entre autres a raconté la légende. Les matelots de son navire avaient voulu le tuer pour se partager ses richesses. Arion leur demanda, comme suprême faveur, de chanter pour la dernière fois. Il chanta, puis se jeta dans les flots, mais un dauphin le recueillit et le transporta dans sa patrie. — **4.** Sur le rivage. — **5.** Lieutenant du sénéchal dans certaines provinces du midi. (Littré.) On dit aussi *juge mage*. Dans l'acte constatant l'élection de Pibrac comme chancelier de l'académie de Clémence Isaure on lit : « M. Guy du Faur de Pibrac : *juge mage* de Toulouse. » Ce n'est pas un singe qui parle, c'est un homme et un contemporain de La Fontaine, qui fait sonner ses relations et sa parenté. L'anachronisme souligne la vérité de ce détail de mœurs. — **6.** Le principal port d'Athènes. — **7.** Dans la langue classique, le verbe *voir*, outre son sens usuel, a

— Tous les jours : il est mon ami :
C'est une vieille connaissance. »
Notre magot[1] prit, pour ce coup[2],
Le nom d'un port[3] pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard[4] pour Rome,
Et qui, caquetants au plus dru*,
Parlent de tout, et n'ont rien vu[5].

Le dauphin rit, tourne la tête,
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

SOURCES. — Le Singe et le Dauphin. — *C'est la coutume des gens qui voyagent sur mer d'emmener des petits chiens de Malte et des singes pour charmer la longueur de leur navigation. Un passager avait donc pris aussi avec lui un singe. Arrivés à Sunium, le promontoire de l'Attique, ils furent assaillis par une violente tempête. Le navire fit naufrage et tous s'étant jetés à la mer, le singe aussi se sauvait à la nage. Un dauphin le vit et, le prenant pour un homme, s'approcha. Il le recueillit sur son dos et le transporta vers le rivage. Comme il arrivait près du Pirée, le port d'Athènes, le dauphin demanda au singe s'il était Athénien d'origine. Celui-ci répondit que oui, qu'il était d'une famille illustre. Le dauphin voulut savoir encore s'il connaissait le*

encore celui d'*aller voir*, de *visiter* (IX, 3, 10). La Fontaine a facilité au singe son quiproquo. — **1.** Espèce de gros singe. — **2.** Pour Athènes, le singe ne s'est pas trompé, mais pour le Pirée il n'en fut pas de même. *Pour ce coup*, il le prit pour un nom d'homme. — **3.** Encore un dicton qui a fait fortune, grâce à La Fontaine. — **4.** La Fontaine veut rendre plus sensible pour ses lecteurs l'erreur du singe. Il prend pour terme de comparaison une localité proche d'eux et très vulgaire. Vaugirard était alors un village voisin de Paris. — **5.** Le récit, en vers octosyllabes est coupé par cette réflexion qui tient lieu de morale, car l'histoire n'en comporte guère.

Pirée. Alors le singe, pensant qu'il voulait parler d'un homme, dit que le Pirée était son grand et très intime ami. Là-dessus, le dauphin, indigné d'un tel mensonge, le replongea dans la mer et le noya. Cette fable s'adresse à ceux qui, ignorant la vérité, croient pouvoir tromper les autres (Ésope, *Nevelet*, p. 160).

Haudent, D'un Dauphin et d'un Singe, I, 70.

8. — L'Homme et l'Idole de bois.

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des [oreilles[1]
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel[2] qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou[3] d'orage en quelque endroit[4]
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part; et sa bourse en souffrait :
La pitance* du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en[5] obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole*?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels[6]

1. Allusion au passage du Psalmiste disant des idoles : « Elles ont des oreilles et n'entendront pas. » — 2. Gram., 4. — 3. Anachronisme qui détonne d'une façon amusante au milieu des détails antiques de ce morceau. — 4. Versific., 4. — 5. Gram., 15. — 6. Habitants des pays sauvages, indigènes.

Malheureux[1], grossiers et stupides
On n'en peut rien tirer qu'avecque[2] le bâton[3].
Plus je te remplissais*, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton. »

SOURCE. — *Ésope*, L'Homme qui mit en pièces une idole, *Nevelet*, p. 192.

9. — Le Geai[4] paré des plumes du Paon.

Un paon muait[5] : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda* ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada*,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné[6], sifflé, moqué[7], joué,
Et par Messieurs les paons plumé d'étrange* sorte ;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte[8].

Il est assez de geais à deux pieds* comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires[9].

1. Peu favorisés de la nature. — 2. Gram., n° 87. — 3. La Fontaine a lu des relations de voyages dans des pays (particulièrement en Orient) où les indigènes ne se décidaient à payer l'impôt qu'après des sommations préliminaires à coups de bâton. — 4. Traduction inexacte du mot latin. Il s'agit du choucas, d'autant que le geai a un assez joli plumage. — 5. Changer, en parlant des plumes des oiseaux, du poil des quadrupèdes, de la peau des serpents. — 6. *Berner*, faire sauter dans une couverture par brimade ; ici, traiter avec mépris et dérision. — 7. Gram., 70. — 8. Voici une expression qui annonce que l'aventure du geai va être appliquée à des hommes. — 9. Même au XVII[e] siècle le respect de la propriété littéraire n'était pas une vertu très répandue. Mais comment expliquer ce

SOURCE. — *Phèdre*, Le Choucas fier de sa parure et le Paon, I, 3, *Nevelet*, p. 369.

10. — Le Chameau et les Bâtons flottants.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet* nouveau*;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire[1].
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue[2]
Quand ce vient à la continue[3].
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avait mis des gens au guet*,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot[4],
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en[5] sais beaucoup de par[6] le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien[7].

détachement de la part de La Fontaine? Sans doute les plagiaires ne lui avaient pas causé grand dommage. — **1.** Le XVII^e^ siècle ne se fait pas une idée bien nette du chameau et du dromadaire, et les deux mots s'emploient l'un pour l'autre. Furetière, sur le témoignage de Perrault, note cependant que le dromadaire n'a qu'une bosse, qu'il est plus petit et qu'il court plus vite. — **2.** Transposition des idées : ordinairement, c'est la vue qui se familiarise avec les objets. — **3.** Formule adverbiale : à la longue. « Il travaille d'abord avec ardeur, mais *à la continue* il se lasse. » (Ac.) — **4.** Les *brûlots* étaient des embarcations de petit tonnage qui servaient à incendier d'autres navires. Ici c'est seulement leur dimension et non leur emploi qui est en question. — **5.** Des gens. — **6.** Gram., 87. — **7.** Ce proverbe si populaire vise moins la première fable sur le dromadaire que la seconde.

Le chameau et le dromadaire, deux dessins en couleur du XVI^e siècle, conservés à la Bibliothèque nationale (Estampes

SOURCES. — *Ésope*, Les Voyageurs, *Nevelet*, p. 178. Le Chameau *Nevelet*, p. 183.

11. — La Grenouille et le Rat.

« Tel, comme dit Merlin[1], cuide[2] engeigner[3] autrui
Qui souvent s'engeigne soi-même[4]. »
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris, [nourris
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieu.
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême[5],
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits*.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
« Venez me voir chez moi; je vous ferai* festin.
Messire* rat promit soudain[6] :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait* à ses petits-enfants[7]
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,

1. Il s'agit probablement de Merlin l'enchanteur, personnage fameux des *Romans de la Table ronde*. On trouve en effet la phrase suivante : « Telz cuident engigner un autre qui s'engignent eulx mesmes » dans un petit volume imprimé à Paris vers 1535 et qui a pour titre : le *Premier volume de Merlin*. — **2.** Pense, s'imagine; de la même famille que *outrecuidance*, encore vivant, et *outrecuidé*, littéralement : qui pense de lui-même au-delà des limites. — **3.** Prendre par ruse, tromper (de *engin*, primitivement ruse, moyen ingénieux). — **4.** Gram., 14. — **5.** Gram., 97. L'*avent*, les quatre semaines qui précèdent Noël (lat. *adventum*, l'arrivée, l'avènement du Christ); le *carême*, les quarante jours qui précèdent Pâques. Pendant ces deux périodes, l'Église catholique prescrit à ses fidèles le jeûne ou l'abstinence. C'est une façon de parler toute faite et proverbiale. — **6.** Aussitôt. — **7.** Gram., 110.

Et le gouvernement de la chose publique[1]
Aquatique.
Un point*, sans plus[2], tenait le galand empêché* :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied* par la patte attaché;
Un brin de jonc en[3] fit l'affaire.
Dans le marais entrés[4], notre bonne commère*
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend* qu'elle en fera gorge-chaude et curée[5];
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande* le croque[6].
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque :
Il résiste; elle tire[7]. En ce combat nouveau*,
Un milan, qui dans l'air planait[8], faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et par même moyen
La grenouille et le lien.
Tout en fut : tant et si bien,

1. Sorte de nom composé équivalant à *République*. Il est qualifié par *aquatique* qui, par le rejet et l'isolement, prend un relief particulier. — **2.** Rien de plus. — **3.** *En* ne tient la place d'aucun mot formellement exprimé; il renferme implicitement l'idée du *lien*. — **4.** Gram., 76, 2°. — **5.** *Gorge-chaude*, terme de fauconnerie. On appelle *gorge* l'estomac de l'oiseau, puis la nourriture qui le remplit, dévorée toute chaude encore et avec voracité; de là, au figuré, *faire gorge-chaude*, se moquer de quelqu'un, le déchirer. *Curée* est un terme de vénerie, de la racine de *cuir*. On coupait en morceaux les entrailles du gibier et on les donnait à manger aux chiens sur la peau de la bête fraîchement écorchée. — **6.** A quoi bon chicaner La Fontaine sur ce mot assez impropre, si nous admettons avec lui l'énorme invraisemblance d'une grenouille qui va manger un rat? — **7.** Rythme contrarié qui figure la lutte entre la grenouille et sa victime. — **8.** Coupe admirable, qui élargit encore le vers. Il y a dans le mot *ronde* une image militaire.

Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie[1],
Ayant de cette façon
A souper chair et poisson[2].

La ruse la mieux ourdie*
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

SOURCE. — Le Rat et la Grenouille. — *Un rat de terre par un fâcheux destin s'était lié d'amitié avec une grenouille. Mais celle-ci, qui nourrissait des desseins perfides, attacha la patte du rat à la sienne. Et tout d'abord ils allaient par les champs pour manger. Ensuite ils se rapprochèrent des rives du lac et la grenouille entraîna le rat au fond en faisant clapoter l'eau et en coassant son brekekex, koax, koax. Le malheureux rat étouffé par l'eau était mort, mais il surnageait, attaché à la patte de la grenouille. Un milan le vit. Il l'emporta dans ses serres, et la grenouille prisonnière suivait, devenue aussi le dîner du milan. Tout homme, même mort, a assez de force pour se venger, car la justice divine veille, la balance en main, à donner à chacun une part équitable* (Ésope, *Nevelet*, p. 97).

12. — Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une fable avait cours parmi l'antiquité[3],
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue :

1. Façon de parler populaire pour dire : se donner de la joie. On dit aussi sous une forme altérée : se donner de quelque chose à cœur joie. — **2.** Façon gaillarde et populaire de dire : un repas complet. « On appelle *chère de commissaire*, *chair et poisson* un repas où il y a des services gras et maigres. » (Fur.) Il y a donc là une formule toute faite. — **3.** La Fontaine le suppose, et gratuitement, car cette fable, qu'il a trouvée chez Gilbert Cousin, ne figure chez aucun auteur ancien.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain[1] Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur[2],
Les animaux, et toute espèce lige[3]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage[4] et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui[5] fût dit.
Le seul[6] tribut les tint en peine :
Car que donner? il fallait de l'argent.
On en prit[7] d'un prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme[8] il fut question de porter ce tribut,

1. Alexandre, pour nous, est suffisamment connu, mais pour ceux à qui la Renommée apprend cette nouvelle il est « un certain Alexandre ». — 2. « Titre d'honneur que les soldats donnaient à un général d'armée après le gain d'une bataille » sous la république romaine (Fur.). C'est sans doute de la même manière que ce mot s'explique ici. — 3. Terme de féodalité : qui relève de, qui dépend de (à rapprocher de *lié*, *obligé*). L'*homme lige* « était obligé de servir son seigneur envers tous et contre tous » (Fur.). — 4. Autre terme de féodalité : acte de vassalité par lequel on s'engage envers son suzerain. — 5. Gram., 29. — 6. Gram., 56. — 7. On s'en procura auprès. — 8. Gram., 80.

Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent,
Avec le singe, ambassadeur nouveau*.
La caravane enfin rencontre en un passage*
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
« Nous nous rencontrons tout à point*,
Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait* à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que[1] d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre[2] et bien plus en état,
En cas que[3] les voleurs attaquent notre bande*,
Et que l'on en vienne au combat. »
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et malgré le héros de Jupiter issu[4],
Faisant chère* et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchait sa vie* :
Séjour du frais[5], véritable patrie
Des zéphirs. Le lion n'y fut pas[6], qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
« Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.

1. Gram., 109. — 2. De mes mouvements. — 3. Gram., 105. — 4. Au risque de mécontenter Alexandre (dont les ressources sont ainsi entamées). — 5. Gram., 1, 2°. — 6. Y fut à peine que.

Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire*. »
On déballe; et d'abord* le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :
« Que de filles[1], ô dieux, mes pièces de monnoie[2]
Ont produites! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît[3] m'en appartient. » Il prit tout là-dessus;
Ou bien s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers[4] confus*,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison*.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe[5] dit : « Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires. »

SOURCE. — *Cousin* (*Gilberti Cognati*, Narrationum sylva, p. 98), De Jovis Ammonis oraculo (*De l'oracle de Jupiter Ammon.*)

13. — Le Cheval s'étant voulu[6] venger du Cerf.

De tout temps les chevaux ne sont nés[7] pour les [hommes,
Lorsque le genre humain de gland se contentait[8].

1. Il y a peut-être là un rappel de la maxime, souvent citée au XVII^e^ siècle, de saint Thomas d'Aquin, au nom de laquelle l'Église interdisait le prêt à intérêt : *Nummus non parit nummos* (l'argent n'engendre pas l'argent). — 2. Versific., 4. — 3. « Augmentation d'un troupeau par le moyen des petits qui y naissent. » (Fur.) — 4. « Cheval de somme. » (Ac.) Ici, le mulet, l'âne, le cheval et le chameau. — 5. C'est un proverbe d'origine espagnole cité par Régnier (*Sat.*, XII) exactement dans les mêmes termes que par La Fontaine. — 6. Gram., 92. — 7. Les chevaux n'ont pas toujours été destinés à servir les hommes. — 8. Du temps de l'âge d'or.

Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait[1],
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous [sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais[2] pour les combats,
Tant de chaises[3], tant de carrosses,
Comme aussi[4] ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces[5].
Or un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie;
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous[6],
Adieu : je m'en retourne en mon séjour* sauvage.
— Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez [nous,
Je vois trop quel est votre usage[7].
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière[8]. »
Hélas! que sert la bonne chère*
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait* folie[9];
Mais il n'était plus temps; déjà son écurie

1. Gram., 67. — **2.** Primitivement, armure complète d'un homme d'armes; puis, comme ici, tout l'équipage d'un cheval de selle ou de bataille. — **3.** « Petit carrosse à deux personnes. » (Ac.) — **4.** Gram., 91. — **5.** De la commodité des transports, La Fontaine passe aux autres formes de luxe. — **6.** Simple formule de politesse et d'adieu, comme la suite le prouve. Voir Lex. *Serviteur*. — **7.** A quoi vous servez, quelle est votre utilité. — **8.** Façon de parler proverbiale. « On dit d'un homme qui est dans un lieu où il a toutes ses commodités qu'il est en la paille jusqu'au ventre. » (Ac.) — Noël du Fail, *Eutrapel*, III, p. 100. Ici, le piquant de l'expression vient de ce que La Fontaine lui rend son sens propre et originel. — **9.** Gram., 69, 3°.

Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien[1] :
Sage, s'il eût remis une légère offense. 30

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

SOURCES. — Le Cheval et le Sanglier. — *Un cheval avait coutume de calmer sa soif dans l'eau d'un abreuvoir naturel. Un sanglier, s'y vautrant, le troubla. Alors éclata une querelle. La bête au sabot retentissant, irritée contre l'habitant des forêts, demanda du secours à l'homme. Elle le porta sur son dos et vint retrouver son ennemi. Quand le cavalier l'eut abattu à coups de traits, on dit qu'il parla ainsi : « Je suis content de t'avoir porté secours comme tu m'en priais, car j'ai fait une bonne prise et je sais combien tu es utile. » Ainsi il le contraignit, malgré lui, à recevoir le mors. Alors l'autre, tout triste : « Tandis que je poursuivais la vengeance d'une légère offense, j'ai trouvé la servitude. » Cette fable avertit les gens irascibles qu'il vaut mieux laisser impunie une offense que d'être au pouvoir d'autrui.* (Phèdre, IV, 4, *Nevelet*, p. 430.) — Horace, Ép., I, 10.

14. — Le Renard et le Buste[2].

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose[3] au vulgaire idolâtre.
L'âne[4] n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,

1. Au sens propre et littéral, car il est désormais attaché. Mais ici encore, comme il le faisait au vers 23, La Fontaine joue sur le sens de cette expression proverbiale qui signifie aussi : « devoir être châtié à la fin. » (Oudin.) Ainsi on trouve dans Gui Patin, à propos de Mazarin, que les Princes « le souffrent comme Dieu souffre (tolère) le péché pour enfin le punir. Quoi qu'il en soit, le pauvre diable traîne son lien et croit qu'il ne l'échappera pas ». (*Lettres*, I, 471, éd. Réveillé-Parise.) — 2. Deux versions s'offraient à La Fontaine, le masque de théâtre et le buste. Il les a fondues ensemble. On peut d'ailleurs se demander s'il connaissait les masques antiques, qui avaient pour effet de renforcer la voix et de donner à la figure de l'acteur tragique une majesté surhumaine. — 3. Gram., 15. — 4. L'ignorant, le sot.

Les tourne de[1] tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait* n'est que bonne mine[2],
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point[3]. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

SOURCES. — *Ésope*, Le Renard et le Masque, *Nevelet*, p. 95. — *Phèdre*, Le Renard au masque tragique, I, 7, *Nevelet*, p. 394. — *Haudent*. D'un Renard et d'une tête d'Homme, I, 16.

15. — Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

La bique[4] allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet[5],
Non sans dire à son biquet :
« Gardez-vous, sur[6] votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die[7],
Pour enseigne* et mot du guet* :
Foin[8] du loup et de sa race! »

1. Gram., 87, *De*, 4°. — **2.** Apparence spécieuse. L'expression *bonne mine* signifie ordinairement « belle apparence » (Cf. IV, 4, 21). Mais ici elle est rapportée à son sens propre, puisqu'il s'agit d'un masque, représentation de la figure humaine. Même procédé que dans la fable précédente, vers 23 et 29. — **3.** Proverbe très populaire. La Fontaine condamne l'admiration superstitieuse avec laquelle les hommes, séduits par le bon goût, par l'élégance extérieure des gens de cour, leur accordent en tout une supériorité incontestée. — **4.** Le choix de certains mots donne à cette fable le ton, l'accent d'un conte rustique et populaire, écrit pour des enfants : *bique*, *loquet*, *biquet*. — **5.** Assimilation inattendue à un personnage humain. — **6.** Au nom de. Formule qui sert à garantir par serment. Or cette formule est d'ordinaire : sur *ma* vie..., sur *ma* parole. La Fontaine, en substituant la 2e personne du possessif à la 1re, donne à l'expression un tout autre sens : c'est *votre* vie qui est en jeu. — **7.** Gram., 62. — **8.** « Marque le dépit et la colère. *Foin*, voilà un habit tout gâté. Il est bas. » (Ac.)

Comme elle disait ces mots,
Le loup de fortune* passe;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton*
Et d'une voix papelarde[1]
Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du [loup! »
Et croyant entrer tout d'un coup*.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
« Montrez-moi patte blanche[2], ou je n'ouvrirai point »,
S'écria-t-il d'abord*. Patte blanche est un point*
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi[3].
Où serait[4] le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que de fortune*
Notre loup avait entendu?

Deux sûretés[5] valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

SOURCES. — De la Chèvre et du Chevreau (*Anonyme*), *Nevelet*, p. 507.
Haudent, D'un petit Bouc et d'un Loup, I, 135.

16. — Le Loup, la Mère et l'Enfant.

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :

1. Qui a une douceur hypocrite. — 2. C'est par quoi il pourra reconnaître la chèvre. Cette formule est passée en proverbe pour dire : prouver que l'on a droit à ce à quoi l'on prétend. — 3. Gram., 14. — 4. Tour naïf et émouvant pour dire : que serait devenu? — 5. Garantie, précaution. C'est encore un proverbe.

Il y[1] périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer* loup attendait chape-chute[2] à la porte :
Il avait vu sortir gibier[3] de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende[4].
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer[5].
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure*,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture*,
Lui dit : « Ne criez[6] point; s'il vient, nous le tuerons.
— Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un[7], puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits[8] comme moi? me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette! »
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour[9] l'arrête; épieux et fourches-fières[10]

1. Gram., 16. — **2.** Vieille expression formée de *chape* (cape, manteau) et du participe féminin de *choir* (tomber) = manteau tombé, donc heureuse trouvaille. Gui Patin parle de la grave maladie d'un médecin. « S'il meurt, ce sera une bonne *chape chute* et bien de la pratique répandue. » (*Lettres*, I, 172.) — **3.** Pour lui, c'était du gibier. — **4.** Provision de vivres. « Ce mot est bas. » (Fur.) Il est absent du Dictionnaire de l'Académie. — **5.** Il attendait mieux, ou plutôt un « gibier » moins bien accompagné. — **6.** En ne le tutoyant pas, la mère, à la mode paysanne, donne à sa phrase un ton plus caressant. — **7.** Gram., 38. — **8.** Brutal et borné, mais orgueilleux, voilà le loup. Ici on lui a manqué d'égards; il est offensé. — **9.** Un dogue, qui est de garde dans la cour de ferme. — **10.** Fourche *de fer* (?), à deux dents longues, aiguës et solides « pour charger les gerbes » (Ac.). Le mot semble venir du picard.

L'ajustent[1] de toutes manières.
« Que veniez-vous chercher en ce lieu? » lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
« Merci[2] de moi! lui dit la mère;
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim? »
On assomma la pauvre bête.
Un manant* lui coupa le pied* droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit[3];
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieux qui crie[4]. »

SOURCES. — Le Loup et la vieille Femme. — *Un loup affamé rôdait cherchant pâture. Arrivé en un certain endroit, il entendit un petit enfant se plaindre et une vieille femme lui dire : « Cesse de pleurer sinon, sur-le-champ, je te donnerai au loup. » Le loup pensant que la vieille disait la vérité, se tint là, attendant un long moment. Le soir venu, il entend de nouveau la vieille femme, mais elle flattait l'enfant et lui disait : « Si le loup vient, mon enfant, nous le tuerons. » A ces mots, le loup s'en alla en disant : « Dans cette maison on dit une chose et on fait l'autre. » Cette fable s'adresse aux hommes dont les actes ne répondent pas aux paroles.* (Ésope, *Nevelet*, p. 200.)

Aphthonius, Fable de la nourrice et du loup, *Fable* 39.

Faërne, Le Loup et la Femme, *Fable* 76.

1. Ce mot ne signifie jamais *viser* dans la langue du XVII[e] siècle. Il faut donc entendre : accommoder. « Il signifie aussi ironiquement mal accommoder. » (Ac.) Cet emploi ironique est souligné par *de toutes manières*. — **2.** Grâce pour moi. Cette expression usuelle prend ici le sens d'une vive protestation. « Hé merci de ma vie, il en irait bien mieux.... » (*Tartuffe*, V, 67.) — **3.** On cloue encore à la porte des granges, comme pour l'exemple, tout ou partie des bêtes malfaisantes une fois tuées. — **4.** Proverbe en dialecte picard que l'on reconnaît entre autres détails à l'*s* remplacé par la chuintante *ch*. « Beaux sires loups, n'écoutez pas Mère tançant son fils qui crie. » *Beaux sires* est au pluriel. Il n'est guère vraisemblable que La Fontaine ait connu la règle du vieux français d'après laquelle *s* servait à marquer le cas sujet singulier.

17. — Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans[1], pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmait[2] la face[3], et tous étaient d'avis
Que les appartements[4] en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournait[5] à peine.
« Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine! »

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose[6] :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

SOURCE. — *Phèdre*, Socrate à ses amis, III, 9, *Nevelet*, p. 421.

18. — Le Vieillard et ses Enfants.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie[7].
Si j'ajoute du mien à son invention, [envie :
C'est pour peindre nos mœurs[8], et non point par
Je suis trop au-dessous de cette ambition.

1. « La partie intérieure de quelque chose. *Les dedans* d'une maison. » (Ac.) — 2. Nous établissons aujourd'hui entre *blâmer* et *critiquer* une distinction qui n'était pas observée au XVII^e s. — 3. Façade. — 4. Employé avec un sens vague et non avec son sens usuel de « logement composé de plusieurs chambres, de plusieurs pièces de suite dans une maison » (Ac.). — 5. Emploi intransitif, au lieu du pronominal : on s'y retournait. — 6. Se fier, avoir confiance. — 7. Ésope, originaire de Phrygie. — 8. Notons cette préoccupation

Phèdre enchérit[1] souvent par un motif de gloire*;
Pour moi, de tels pensers* me seraient malséants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire[2]
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard prêt* d'aller où la mort l'appelait :
« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait[3]),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble;
Je vous expliquerai[4] le nœud qui les assemble. »
L'aîné les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : « Je le[5] donne aux plus forts. »
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul[6] ne s'éclata[7].
« Faibles gens* ! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre*. »
On crut qu'il se moquait; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours*.
Enfin se sentant prêt* de terminer ses jours :
« Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;

de s'inspirer de la réalité, qui caractérise l'art de La Fontaine et qui le rapproche d'un La Bruyère. Phèdre, le premier, avait marqué l'ambition de rivaliser avec Ésope que La Fontaine, modestement, s'interdit. — **1.** Ajoute à ce qu'Ésope a dit. — **2.** Ce mot est justifié par toute la deuxième partie, à partir du vers 32. — **3.** Gram., 112, 4°. — **4.** Je vous expliquerai le sens du nœud.... Ce n'est pas une explication verbale que le vieillard annonce, mais une justification par les faits. Quand il brise les dards séparés, il rend manifeste la raison d'être de ce symbole. Toute la valeur symbolique de la fable se trouve en effet dans la présence ou l'absence de ce nœud. Cette explication apparaît aux vers 23 à 25. — **5.** Gram., 8. — **6.** Gram., 93. — **7.** Gram., 71, 1°.

Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé[1] d'affaires*.
Un créancier saisit[2], un voisin fait* procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants[3],
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour[4] les condamne.
Créanciers et voisins reviennent[5] aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut[6].
Les frères désunis sont tous d'avis contraire : faire.
L'un veut s'accommoder*, l'autre n'en veut rien
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards[7] unis et pris à part.

SOURCES. — *Ésope*, Les Enfants du Laboureur, *Nevelet*, p. 231. — *Plutarque*, De la démangeaison de parler, *attribue ce discours à Scylure, roi des Scythes, qui offre à ses fils des dards à briser. C'est à lui que La Fontaine doit ce détail* (vers 12) *que rien dans Ésope ne justifie.*

19. — L'Oracle et l'Impie.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre*

1. Embrouillé. — 2. Gram., 69, 2°. — 3. « Il se dit principalement des jurisconsultes et avocats » (Ac.), par opposition aux *plaidants* (avocats faisant des plaidoiries) ou *écoutants* (stagiaires). — 4. L'un après l'autre, isolément. Leurs intérêts sont déjà séparés. — 5. La condamnation du juge leur fournit le moyen de revenir à la charge. — 6. Vice de forme; ou peut-être : non-comparution d'une des parties. — 7. Utiliser la leçon de ces dards.

Rien qui ne soit d'abord* éclairé[1] par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen qui sentait quelque peu le fagot[2],
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire[3],
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire[4] :
« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non? »
Il tenait un moineau, dit-on,
Prêt* d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :
« Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau
Et ne me tends plus de panneau*.
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même[5]. »

SOURCES. — *Ésope*, Le Fourbe, *Nevelet*, p. 100.
Faërne, L'Imposteur et Apollon, *Fable* 40.

20. — L'Avare qui a perdu son trésor.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui[6] la passion

1. Mis en pleine lumière. — 2. Avec lequel les hérétiques étaient brûlés sur le bûcher. La Fontaine mélange christianisme et paganisme. — 3. On accepte une succession « sous bénéfice d'inventaire » quand on se réserve de vérifier si l'actif l'emporte sur le passif. C'est une expression toute faite pour dire que celui-ci croyait en Dieu sous condition, et La Fontaine souligne la malice du vers 8 en disant « pour user de ce mot », c'est-à-dire : si l'on ose s'exprimer ainsi. — 4. Le temple de Delphes, où la Pythie exprimait sous forme d'oracles les volontés d'Apollon. — 5. Expression énergique et saisissante qui sert de conclusion à ce récit traité sur le mode plaisant. Homère appelle Apollon celui « qui frappe au loin », « qui lance au loin ses traits ». — 6. Gram., 22.

Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène[1] là-bas* est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux[2].
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux[3] attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie[4],
Son cœur avec, n'ayant autre déduit*
Que d'y[5] ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance* à lui-même sacrée[6].
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court[7], à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur[8] le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare, un beau* jour, ne trouva que le nid[9].
Voilà mon homme aux[10] pleurs : il gémit, il soupire*,
Il se tourmente*, il se déchire.

1. Philosophe cynique, mort en 328 avant J.-C. Il professait un mépris égal pour les richesses et pour les convenances. — **2.** Mendiant. — **3.** L'avare est non seulement dépourvu de bon sens : il est malheureux, et cela plus que tout milite en faveur de la thèse de La Fontaine. — **4.** Gram., 76, 1°. — **5.** La Fontaine, par assimilation avec *songer*, *penser*, construit *ruminer* avec *y*, c'est-à-dire avec *à*; emploi sans exemple. — **6.** Plus il y pensait, plus elle avait de prix à ses yeux : il n'osait plus même y toucher. C'est le sens primitif de *sacré*. — **7.** Mme de Sévigné, parlant d'un évêque qui, par scrupule, craignait de mourir hors de son diocèse, dit : « Il y en a d'autres qu'il faudrait que la mort tirât bien juste pour les y attraper. » Cette phrase donne une idée du sens de la phrase de La Fontaine, qui est : il eût fallu saisir un intervalle bien court pour le prendre ne songeant pas à l'endroit..., mais dont l'explication littérale est difficile. — **8.** Employé dans le sens ancien : « celui qui fait fosses et fossés ». (Nicot). — **9.** La cachette est vide : les petits sont envolés. — **10.** Gram., 87. A, 2°.

Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
« C'est mon trésor que l'on m'a pris. [pierre.
– Votre trésor? où pris? — Tout joignant[1] cette
— Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet[2],
Que de le changer de demeure* ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure, bons Dieux! ne tient-il qu'à cela[3]?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant[4]. »

SOURCE. — L'Avare. — *Un avare ayant converti en argent toute sa fortune et en ayant fait un lingot d'or, l'enterra en un certain endroit, y enfouissant à la fois son âme et son esprit, et chaque jour il venait le voir. Mais un ouvrier l'observa et comprit ce qui en était. Il déterra le trésor et l'emporta. Là-dessus notre homme vint et trouva la place vide. Il se mit à se lamenter et à s'arracher les cheveux. Quelqu'un, entendant ses lamentations, lui en demanda la cause. « Ne te désole pas ainsi, mon ami, car tu avais ton or sans l'avoir. Eh bien, prends une pierre, mets-la à la place de ton or et dis-toi que c'est ton or, il te rendra le même service, car, à ce que je vois, même lorsque c'était de l'or, tu n'avais pas la jouissance de ton bien. » Cette fable enseigne que la possession n'est rien si l'usage ne s'y ajoute.* (Ésope, *Nevelet*, p. 138.)

1. Gram., 87. — **2.** Meuble formé d'armoires et de tiroirs fermant à clef, fait de bois précieux et servant à serrer livres, papiers et bijoux. — **3.** Ne s'agit-il que de cela? N'est-ce pas plus difficile que cela? — **4.** Rarement La Fontaine a mis dans un récit plus de verve, dans le dialogue plus de vie et d'esprit. Le détail du style est plein d'archaïsmes savoureux.

21. — L'œil du Maître.

Un cerf, s'étant sauvé[1] dans une étable à bœufs,
Fut d'abord* averti par eux
Qu'il[2] cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis[3] les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les bœufs, à toutes fins[4], promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage[5]
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un, d'aventure*,
N'aperçut ni cors[6], ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès[7],
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien;
Mais quoi? l'homme aux cent yeux[8] n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde[9].
« Qu'est ceci? dit-il à son monde.

1. S'étant mis en sûreté, et non ayant fui. — **2.** Gram., 74, 3°. — **3.** « Le lieu où l'on mène paître les bestiaux. » (Ac.) — **4.** Pour servir à tous usages, que leur promesse dût ou non sauver le cerf. — **5.** Du fourrage sec. — **6.** Petites cornes sortant du bois du cerf; *ramure*, le bois entier. L'édition de 1678 porte, par erreur sans doute, *corps*. — **7.** Au travail des champs. La proposition participe est indépendante. — **8.** Formule effrayante, qui fait songer aux monstres fabuleux, à Argus par exemple, auxquels on n'échappe pas. — **9.** Terme militaire, qui se dit d'un camp, d'une place forte où le commandant veut voir si les sentinelles font leur devoir et si tout est en bon ordre (cf. IV, 11, 33).

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers;
Cette litière est vieille : allez vite aux greniers;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées*?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers? »
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes[1] ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas[2],
Dont maint voisin s'éjouit[3] d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

SOURCE. — Le Cerf et les Bœufs. — *Un cerf, poursuivi hors de la retraite qu'il avait dans la forêt, voulait échapper à la mort dont le menaçaient les chasseurs. En proie à une terreur aveugle il entra dans une ferme voisine et se cacha dans une étable à bœufs. Quand il se fut dissimulé : « Quelle idée t'est venue, dit un bœuf, de courir de toi-même à la mort et de confier ta vie à la demeure des hommes? » Et le cerf suppliant : « Vous du moins, dit-il, épargnez-moi. A la première occasion, je m'échapperai. » La nuit succède au jour. Le bouvier apporte du feuillage et il ne voit rien. Tous les gens de la ferme vont et viennent et personne ne le remarque. Le régisseur passe à son tour, et lui non plus ne s'aperçoit de rien. Alors l'animal sauvage, rempli de joie, commence à rendre grâce aux bœufs, qui goûtent le repos, de ce qu'ils lui ont donné l'hospitalité dans sa détresse. L'un d'eux répond : « Nous désirons ton salut, certes, mais l'autre, l'homme aux cent yeux, s'il vient, ta vie sera en grand danger. » Là-dessus le maître à son tour revient*

1. On dit que le cerf aux abois (et ce détail rend sa fin plus touchante) verse des larmes. — 2. Il y a une cruelle insensibilité dans tout ce dénouement. Aux yeux du maître et de ses gens, le cerf est un gibier, un élément de trouble et de désordre dans la régularité d'une maison bien tenue. — 3. Le simple pour le composé *réjouit*; celui-là manque dans tous les dictionnaires du XVII^e^ siècle. On le trouve cependant dans Pascal et Saint-Simon.

de dîner. Et comme il avait vu récemment ses bœufs mal soignés, il approche du râtelier : « Pourquoi si peu de feuillage? La litière manque. Enlever ces toiles d'araignée, est-ce un si grand travail? » En examinant de près toutes choses, la haute ramure du cerf lui apparaît aussi. Il appelle toute la maisonnée; il ordonne de tuer et d'emporter cette proie. Cette fable veut dire que c'est le maître qui voit le plus clair dans ses affaires. (Phèdre, II, 8, *Nevelet*, p. 414.)

22. — L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends* qu'à toi seul : c'est un commun pro-
Voici comme[1] Ésope[2] le mit [verbe.
En crédit[3] :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ[4] le temps
Que[5] tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs,
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières[6].
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature[7], et d'être mère encore[8].
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put[9].

1. Gram., 91. — **2.** Aulu-Gelle fait précéder son récit de ces mots : *Apologue d'Ésope le Phrygien.* — **3.** Versific., 10. — **4.** Gram., 88. — **5.** Gram., 26. — **6.** Gram., n° 3. — **7.** En créant comme elle. — **8.** Même à cette époque avancée de l'année. — **9.** Cette expression s'emploie en parlant des choses sur lesquelles la volonté n'a aucune prise et dont le sort se décide de lui-même.

Les blés d'alentour mûrs[1] avant que la nitée[2]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor[3],
De mille soins* divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet* et faire sentinelle[4].
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque[5] son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira
Chacun de nous décampera[6]. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela[7], repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant* soyez gais; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

1. Adjectif construit comme un participe employé d'une façon indépendante sans l'auxiliaire *être*. Voir vers 32, 34, 40, 42. — **2.** Terme de dialecte, qui semble appartenir au picard. — **3.** Cette expression « se dit d'un oiseau qui vole loin de son nid pour ses différents besoins » (Littré). — **4.** Expression militaire. Il y en a d'autres : vers 26, 33, 43, 67. — **5.** Gram., 87. — **6.** On restera, car il y a alternative. — **7.** L'alouette comprend et interprète les faits, et elle nous aide à les prévoir. Elle sait que le secours des amis est douteux, mais elle sait aussi que le maître

« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et[1] tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier[2] de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure....
— Non, mes enfants; dormez en paix :
Ne bougeons[3] de notre demeure. »
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille*
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court*; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
« C'est ce coup[4] qu'il est bon de partir, mes enfants. »
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants[5],
Délogèrent tous sans trompette[6].

SOURCES. — *Aulu-Gelle*, Nuits attiques, *livre* IV, *Fable* 29. *Faërne*, L'Alouette, *Fable* 96.

du champ ne s'en tiendra pas là. **1.** Le verbe *avoir* est sous-entendu devant *tort*. — **2.** Gram., 72, 5°. — **3.** Gram., 92. — **4.** Construit sans préposition. Comparez *c'est cette fois que*.... — **5.** Gram., 77, 1°. La Fontaine a pris la liberté d'allonger ce verbe d'une syllabe. Il avait pu en trouver des exemples dans Régnier et dans Marot, et la langue offre des cas où l'*e* muet s'écrivait ou ne s'écrivait pas : palefrenier, peloton, peluche. — **6.** Lestement et sans faire de bruit. Ainsi se termine avec bonne humeur ce récit admirable d'intérêt pittoresque et psychologique.

LIVRE CINQUIÈME

1. — Le Bûcheron et Mercure.

A. M. L. C. D. B.[1]

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux[2],
Et des vains ornements l'effort ambitieux[3];
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire[4].
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas[5].
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.

1. M. Roche est d'avis (*Vie de Jean de la Fontaine*, p. 227) de reconnaître à travers ces initiales non pas M. le chevalier de Bouillon, comme on le pensait généralement, trop jeune et au surplus trop souvent absent pour avoir laissé une trace dans la pensée de La Fontaine, mais le comte de Brienne, personnage étrange et par moments un peu fou, qui défraya longtemps la chronique mondaine. C'était le filleul de la duchesse de Longueville. Né en 1634, il avait eu pour précepteur le père Desmares, grand ami de La Fontaine. Il rencontra ce dernier chez Fouquet. Devenu secrétaire d'État (voir VIII, 18, note 16), il tomba en disgrâce, perdit sa femme et de chagrin entra à l'Oratoire. Entre-temps il entreprit de publier en commun avec La Fontaine les *Poésies chrétiennes et diverses*, 1670. On comprend que notre poète ait pu s'adresser à lui, avec un peu de flatterie, comme à quelqu'un « dont le goût a servi de règle à cet ouvrage ». — 2. Minutieux, attentif. — 3. Souvenir d'Horace : *Ambitiosa recidet ornamenta*, « il retranchera les ornements ambitieux ». (*Art poét.*, v. 447.) — 4. Ainsi La Fontaine aime la simplicité, vertu ésopique, mais il relève la nudité de son modèle par des « traits délicats », mots spirituels, proverbes, réflexions plaisantes, observations fines de sentiment. Reste le fond, qui est le but essentiel d'Ésope : la morale. Il a l'air de s'en désintéresser davantage (vers 9-10) et c'est en cela qu'il se sépare d'Ésope. — 5. Litote, tournure qui consiste à dire moins pour faire entendre plus.

Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il[1] ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme[2] la force est un point
Dont je ne me pique* point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule[3].
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque[4] l'envie,
Deux pivots sur qui roule[5] aujourd'hui notre vie;
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants*;
La mouche à la fourmi[6]: faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers[7],
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait* quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole[8]:
Ce[9] n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant[10] en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.

1. Gram., 8. — **2.** Mais, comme la force.... — **3.** Pour terrasser le vice, il faudrait des arguments directs et abstraits. Il se contente de peintures, de contrastes. Il montre, au lieu de démontrer. — **4.** Gram., 87. — **5.** Sur lesquels repose, tourne. Le voisinage de *pivot* rend à ce mot son sens originel et concret. — **6.** Voir IV, 3. — **7.** De tout ce prologue aux lignes parfois un peu flottantes, c'est cette formule, admirable d'ailleurs, qui a surtout retenu l'attention des critiques. — **8.** Mercure, ou Hermès selon les Grecs, était le messager galant de Jupiter. (Cf. l'*Amphitryon* de Molière, Prologue.) — **9.** Mais ce n'est pas.... — **10.** Gram., 78, 2°.

Il n'avait pas des outils à revendre.
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant[1] donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
« O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être* encore un coup de toi[2]. »
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras*-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse; enfin une de bois :
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois;
Je suis content* si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas-là je les prendrai », dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée;
Et boquillons[3] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards[4] vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

1. Gram., 78, 2°. — 2. Je te devrai la vie pour la deuxième fois. — 3. Mot vieilli et familier | pour dire bûcheron. — 4. Substantif verbal équivalant à une sorte de participe présent.

Ne point mentir, être content* du sien[1],
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que[2] sert cela? Jupiter n'est pas dupe[3].

SOURCES. — Le Bûcheron et Hermès. — *Un bûcheron, travaillant près d'un fleuve, y laissa tomber sa hache. Il restait assis près du bord, ne sachant que faire et se lamentait. Mercure apprit la cause de ses plaintes et, le prenant en pitié, plongea dans le fleuve. Il en retira une hache d'or et lui demanda si c'était celle-là qu'il avait perdue. L'homme répondit que non. Il redescendit et en rapporta une d'argent. L'autre ayant dit que celle-là non plus n'était pas à lui, pour la troisième fois il se jeta à l'eau et rapporta celle même du bûcheron. Comme il affirmait que celle-là était vraiment celle qu'il avait perdue, Mercure, charmé de son honnêteté, les lui donna toutes les trois. Ensuite, l'homme se trouvant au milieu de ses amis, leur raconta son aventure. L'un d'entre eux voulut en faire autant. Il vint au bord du fleuve. A dessein il lâcha dans le courant sa propre hache et s'assit en pleurant. Mercure lui apparut à lui aussi et apprit la cause de ses plaintes. Il descendit comme la première fois, remonta une hache d'or et lui demanda si c'était celle-là qu'il avait perdue. L'autre tout joyeux : « Oui, vraiment, c'est celle-là », lui dit-il. Le dieu ayant en horreur une telle impudence, non seulement la garda, mais ne lui donna même pas la sienne propre. Cette fable montre qu'autant la divinité favorise les justes, autant elle est hostile aux méchants.* (Ésope, *Nevelet*, p. 125.)

Faërne, Le Bûcheron et Mercure, *Fable* 62.

Rabelais, Nouveau prologue du livre IV.

2. — Le Pot de terre et le Pot de fer.

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa*,
Disant qu'il ferait que sage[4]

1. Gram., 45. — **2.** Gram., 32. — **3.** Ce morceau n'est antique que par le nom des personnages. La netteté aiguë, la rapidité, la nudité du récit, dont presque toutes les phrases logent dans le moule étroit du vers décasyllabe, offrent, par opposition au morceau correspondant de Rabelais, avec les qualités un peu sèches du Moyen Age, les vertus classiques. — **4.** Gram., 25.

De garder le coin du feu[1],
Car il lui fallait si peu,
Si peu[2], que la moindre chose
De son débris* serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne*.
— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure*,
Entre deux[3] je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds[4],
Clopin-clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet[5] qu'ils treuvent[6].
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque[7] nos égaux,

1. Un de ces mots pleins de malice et d'esprit semés au cours de ce délicieux petit conte, qui illustre une morale d'ailleurs bien sombre. « Quand un faible plaide contre un puissant, on dit que c'est un pot de terre contre un pot de fer. » (Fur.) — 2. Cette répétition rappelle les façons de parler naïves de la littérature orale. — 3. « Le verbe ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un adverbe qui ne souffre rien *entre deux*. » (Fénelon.) — 4. Les marmites ont d'habitude trois pieds. Ce rythme rend admirablement l'allure saccadée des deux pots. — 5. Choc, heurt, cahot. Ce sens est absent des dictionnaires du temps. — 6. Gram., 62. — 7. Gram., 87.

Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

SOURCES. — Les Marmites. — *Un fleuve charriait un pot de terre et un d'airain. Le pot de terre disait à l'autre : « Flotte à l'écart: ne m'approche pas, car si tu me touches, je me brise, même si sans le vouloir j'approche de toi. » La vie est pleine de dangers pour le pauvre quand un maître puissant habite près de lui.* (Ésope, *Nevelet*, p. 318.) *Faërne* (Les deux pots, le pot d'airain et le pot d'argile, *fable* 1) a laissé dans la mémoire de La Fontaine un souvenir : Faërne mentionne la « peau dure » de la marmite d'airain.

3. — Le petit Poisson et le Pêcheur.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens* pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il[1] n'est pas trop certain.

Un carpeau[2], qui n'était encore que fretin[3],
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement[4] de chère* et de festin :
Mettons-le[5] en notre gibecière. »
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe[6] devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros* partisan* m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher

1. Gram., 8. — 2. Une petite carpe. — 3. Chose de peu de valeur, puis menu poisson. C'est d'habitude un mot collectif. — 4. Gram., 41, 1°. — 5. Versific., 3. — 6. Gram., 112, 3°.

Peut-être encor cent de ma taille [vaille.
Pour faire un plat : quel plat? croyez-moi, rien qui
— Rien qui vaille? Eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce[1] dit-on, mieux que deux Tu l'auras[2] :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

SOURCES. — *Ésope,* Le Pêcheur et le Picarel, *Nevelet,* p. 187. *Avianus,* Le Pêcheur et le Poisson, *Fable* 20. *Haudent,* D'un Pêcheur et d'un petit Poisson, I, 20.

4. — Les oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine*,
Bannit des lieux de son domaine*
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux aussitôt délogèrent*;
Daims et cerfs de climat* changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur[3]
N'allât interpréter à[4] cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin* seraient cornes aussi;

1. Gram., 19. — 2. Proverbe. — 3. Le mot *inquisiteur* fait sentir que le cas juridique dont il est question est de pure fantaisie, le tribunal de l'Inquisition n'ayant jamais été reçu en France. — 4. Gram., 87, *A*, 10°.

Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. » Le grillon repartit :
« Cornes cela? Vous me prenez pour cruche;
Ce sont oreilles que Dieu fit[1].
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes[2].
J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons[3]. »

SOURCE. — Le Renard et le Singe. — *Le lion ayant établi son empire sur les animaux avait enjoint de sortir des frontières de son royaume à ceux qui étaient privés de l'honneur de porter une queue. Épouvanté, le renard se préparait à partir pour l'exil. Déjà il pliait bagage. Comme le singe, ne considérant que l'ordre du roi, disait que cet édit ne concernait pas le renard, qui avait de la queue, et à revendre : « Tu dis vrai, dit celui-ci, et ton conseil est bon, mais comment savoir si entre les animaux dépourvus de queue le lion ne voudra pas me compter au premier rang? » Celui qui doit passer sa vie sous un tyran, même s'il est innocent, est souvent frappé comme coupable.* (Faërne, *fable* 97.)

5. — Le Renard ayant la queue coupée.

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur[4] de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant* son renard d'une lieue,
Fut enfin* au piège attrapé.
Par grand hasard en étant[5] échappé,
Non pas franc[6], car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,

1. Si Dieu en fit jamais. — **2.** Animal fabuleux qui était censé avoir au milieu du front une corne unique. Ici, le redoublement de *corne* et de *licorne* produit un effet augmentatif amusant. — **3.** C'est-à-dire seront taxés de folie, les *Petites-Maisons* étant un hôpital de fous situé à Paris, rue de Sèvres, et consistant en petites maisons ou chambres isolées. — **4.** Emploi burlesque, création de La Fontaine. Gram., 58. — **5.** Gram., n° 68, 1°. — **6.** Indemne.

Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va[1] balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous[2], de grâce, et l'on vous répondra. »
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter* la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

SOURCES. — *Ésope*, Le Renard à la queue coupée, *Nevelet*, p. 92. *Faërne*, Le Renard, *Fable* 61.

6. — La Vieille et les deux Servantes.

Il était[3] une vieille ayant deux chambrières*.
Elles filaient si bien que les sœurs filandières[4]
Ne faisaient que brouiller[5] au prix* de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthys[6] chassait Phébus aux crins dorés,

1. Gram., 68, 3°. — 2. Cette expression rapide et saisissante aurait mérité de passer en proverbe. — 3. *Il était, il était une fois*, c'est ainsi que commencent les contes. — 4. Les Parques, qui filaient la destinée des hommes. Cette expression est du style burlesque. (Cf. Rich., Fur.) — 5. « Se dit absolument pour dire : faire les choses avec confusion, soit par ignorance, soit par malice. C'est un homme qui n'a ni règle ni ordre dans l'esprit, il ne fait que *brouiller*. » (Ac.) — 6. Femme de l'Océan, déesse de la mer. Le soleil semble en effet sortir de l'Océan. Ne pas confondre avec Thétis, simple néréide et mère d'Achille. Ce vers a une allure épique. Le mot *crins* signifiant *cheveux* est encore employé au XVIIe siècle en poésie, mais en parlant d'un être autre que l'homme. « La Discorde aux *crins* de couleuvres. » (Malherbe.)

112 FABLES CHOISIES.

VI.

La Vieille & les deux Servantes.

IL eſtoit une Vieille ayant deux Chambrieres.
Elles filoient ſi bien, que les ſœurs filandieres

Fac-similé d'une page de l'édition originale des *Fables*. On distingue, dans la gravure de Chauveau, à côté de pelotons de laine, un dévidoir et une quenouille.

Tourets[1] entraient en jeu, fuseaux étaient tirés[2];
Deçà, delà, vous en aurez[3] :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point* nommé chantait;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait[4] d'un jupon crasseux[5] et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entrouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
Et toutes deux, très mal contentes*,
Disaient entre leurs dents : « Maudit coq, tu mourras. »
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée[6];
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché*.
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin* par toute sa demeure.
C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

1. Rouets à filer. Exactement, c'est la petite bobine du rouet. « Petit tour ou roue qui se meut avec grande impétuosité par le moyen d'une plus grande qui se tourne avec une manivelle. » (Fur.) Mais le mot peut désigner aussi le tout après la partie. On dit encore un *tour* pour un rouet dans certains parlers provinciaux. Le *fuseau* s'emploie non avec le rouet, mais avec la quenouille. C'est un bâton de bois autour duquel s'enroule le fil. — **2.** De leur étui. — **3.** Cette expression, intraduisible littéralement (On vous en donnera. En veux-tu en voilà. Voir V, 9, 14) marque par son balancement même le rythme du travail et la fièvre avec laquelle il est mené. — **4.** Ce mot s'emploie sans aucune idée de dépréciation ou de moquerie. Elle met à la hâte un jupon en attendant de s'habiller complètement. — **5.** Détail d'un réalisme cru qui s'oppose dans un contraste frappant aux images mythologiques nobles qui précèdent (vers 6). — **6.** Saisie, attrapée (cf. *agripper*), c'est un terme réaliste.

On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla[1].

SOURCES. — La Femme et les Servantes. — *Une veuve laborieuse avait des servantes qu'elle avait coutume d'éveiller en pleine nuit, au chant du coq, pour travailler. Celles-ci, excédées de fatigue, pensèrent qu'il fallait étrangler le coq de la maison, car il était d'après elles la cause de leurs maux en réveillant de nuit leur maîtresse. Mais il leur arriva, cela fait, de tomber dans des maux pires encore, car leur maîtresse, ignorant l'heure où chante le coq, les réveillait encore plus tôt dans la nuit. Ainsi, pour beaucoup de gens leurs propres calculs tournent à leur préjudice.* (Ésope, *Nevelet*, p. 154.)

Corrozet, De la Vieille et ses Chambrières, *Fable* 66.

. . . . . .

Qui veut fuir et éviter le gouffre
De Carybdis, quand il vient près de là,
Souvent il tombe au gouffre de Sylla,
Auquel plus grand danger et péril souffre.

(Quatrain placé par Corrozet avant sa traduction de la fable d'Ésope.)

Haudent, D'un Coq et des Chambrières, I, 62.

7. — Le Satyre et le Passant.

Au fond d'un antre sauvage
Un Satyre[2] et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents[3].

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit :

1. Encore un souvenir mythologique : deux écueils situés entre l'Italie et la Sicile. Le passage était si étroit et les courants si violents, que les navigateurs n'évitaient le premier que pour tomber dans le second. — 2. Les satyres sont, dans la mythologie antique, des dieux champêtres, compagnons de Silène et de Bacchus. Celui dont il est question ici figure la rusticité et l'ignorance. — 3. Façon populaire de dire : se mettre à manger.

Ils n'avaient tapis ni housse[1],
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu[2].
Au brouet* on le convie :
Il n'était pas attendu[3].

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre[4] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat*, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne :
« Notre hôte, à quoi bon ceci?

— L'un[5] refroidit mon potage;
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid[6]! »

1. *Housse*, couverture d'étoffe fine dont on recouvre les meubles. Ces gens ne sont pas riches, et ils vivent « au fond d'un antre ». — **2.** Pénétré par le froid. — **3.** Sans quoi on aurait fait plus d'apprêts. — **4.** Mot vieilli qui signifie *inviter*. *Semonce* est de la même famille. — **5.** Gram., 38. — **6.** La fable repose tout entière sur un fait insignifiant auquel, par une sorte de jeu de mots, on donne une interprétation très inattendue. — Cette forme de quatrains ne porte pas bonheur ici à La Fontaine, pas plus que déjà dans la fable *Le Rat de ville et le Rat des champs*.

SOURCES. — *Ésope*, L'Homme et le Satyre, *Nevelet*, p. 189. *Faërne*, Le Satyre et l'Homme, *Fable* 58.

8. — Le Cheval et le Loup.

Un certain loup, dans la saison
Que[1] les tièdes zéphyrs* ont l'herbe rajeunie[2],
Et que les animaux quittent tous la maison[3]
Pour s'en aller chercher leur vie*,
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert[4].
Je laisse à penser quelle joie.
« Bonne chasse, dit-il, qui[5] l'aurait à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serais hoc[6],
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés[7];
Se dit écolier d'Hippocrate[8];
Qu'il connaît[9] les vertus* et les propriétés
De tous les simples[10] de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom* Coursier voulait
Ne point celer[11] sa maladie,
Lui loup gratis le guérirait;
Car le voir en cette prairie

1. Gram., 26. — 2. Gram., 76, 1°. — 3. Premier détail qui a pour effet d'assimiler les animaux à des hommes. — 4. Voir Lex. *Herbe*. — 5. Gram., 25. Le *croc* sert à suspendre dans la cuisine ou le garde-manger la viande à conserver. Versific., 5. — 6. C'était le nom d'un jeu de cartes. Le joueur disait *hoc* en abattant la carte qui lui assurait une levée. Cela équivaut à : tu serais à moi. — 7. La ruse commence. Il avance sans hâte en dissimulant sa voracité; et surtout cette démarche s'accorde avec la gravité d'un médecin. Cf. : « S'avance à pas comptés Comme un recteur suivi des quatre facultés. » (Boileau, *Sat.*, III.) — 8. Élève du grand homme, père de la médecine. — 9. On peut considérer *dit* comme sous-entendu devant *qu'il connaît*. — 10. Mot masculin : plantes utilisées en médecine. — 11. Cacher, garder pour lui seul.

Paître ainsi, sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine[1].
« J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume[2] sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la chirurgie[3]. »
Mon galand* ne songeait qu'à bien prendre son [temps*,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules[4] et les dents.
« C'est bien fait, dit le loup en soi-même[5] fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste[6],
Et ne fus jamais que boucher. »

SOURCE. — L'Ane et le Loup. — *Un âne ayant mis le pied sur un éclat de bois restait boiteux et ne pouvait marcher. Il vit un loup et lui dit : « Je meurs tant je souffre, ô loup, et je suis condamné à être la pâture et celle des vautours ou des corbeaux. Aussi je te demande une seule grâce, que tu me retires du pied cette épine, pour que je n'expire pas dans les tortures. » Aussitôt le loup, saisissant l'épine avec les dents l'arracha, et l'âne fut délivré de son mal. Mais, tandis que le loup avait encore la gueule ouverte, l'âne lui lâcha une ruade et s'enfuit en lui broyant le nez, le front et les dents. Et le loup dit : « Hélas! c'est bien fait. Pourquoi ai-je voulu exercer l'art vétérinaire? » Beaucoup, exposés à un double danger, ont perfidement fait du mal à leurs ennemis qui essayaient de leur être utiles.* (Ésope, *Nevelet*, p. 298.)

1. Lourde sottise. Si le cheval paît en liberté, c'est précisément la preuve qu'il se porte bien. — **2.** Abcès, mot vieilli. — **3.** Un abcès demande un chirurgien. Qu'à cela ne tienne : il le sera aussi, bien que les chirurgiens fussent méprisés et persécutés au XVII^e^ s. par les médecins. — **4.** Mâchoires, mot archaïque; depuis, terme savant employé seulement en parlant des insectes. Rapprochez-en *démantibuler*. — **5.** Gram., 14. — **6.** Ce mot a fait place à *herboriste*, par erreur d'étymologie, ou par un effet de la prononciation parisienne (on disait alors : *Péris*, mon *méri*; et inversement la place *Maubart*).

9. — Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :
C'[1]est le fonds* qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage*
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût* :
Creusez, fouillez[2], bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vous[3] retournent le champ,
Deçà, delà[4], partout : si bien qu'au bout de l'an
Il en[5] rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage*
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

SOURCES. — *Ésope*, Le Laboureur et ses Fils, *Nevelet*, p. 106. *Haudent*, D'un Vigneron et de ses Enfants, II, 11.

10. — La Montagne qui accouche.

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute

1. *C'* représente les deux mots qui précèdent : le *travail*, la *peine*. Les autres *fonds*, comme la terre, l'argent, peuvent faire défaut. Le travail ne dépend que de nous. Voir vers 18. — 2. Étrange façon pour cultiver un champ, de *fouiller, creuser*. — 3. Cf. p. 123, n. 8. — 4. Voir p. 171, v. 8. — 5. Gram., n° 15.

D'une cité plus grosse que Paris.
Elle accoucha d'une souris.
Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre[1]. »
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent[2].

SOURCE. — *Phèdre*, La Montagne en mal d'enfant, IV, 22 *Nevelet*, p. 441.

11. — La Fortune et le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes[3].
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses[4].
Près de là, tout heureusement,
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : « Mon mignon[5], je vous sauve la vie;
Soyez une autre fois plus sage*, je vous prie.

1. Les Titans révoltés contre Jupiter succombèrent dans la lutte qu'ils avaient entreprise. La Fontaine pense peut-être au début de l'*Alaric* de Scudéry, que Boileau a lui aussi raillé : « Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.... » — 2. Ce petit vers produit un amusant effet. On reconnaît là un vers d'Horace : « La montagne est en mal d'enfant. Qu'en naîtra-t-il? Vous allez rire : un rat. » (*Art poétique*, v. 139.) — 3. C'est une façon de dire son âge. On sait ce que La Fontaine pense et des enfants et des pédants. Voir I, 19; IX, 5. — 4. Mesure de longueur de 1 m 62. — 5. Voir IV. 3. 11.

Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots[1];
Elle est prise à garant de toutes aventures*.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

SOURCES. —

. . . . . *Le malheur,*
Trouvant au bord d'un puits un enfant endormi,
En risque d'y tomber, à son aide s'avance,
Et, lui parlant ainsi, le recueille [*lui fait accueil*] *et le tance :*
« *Sus, badin* [*sot*], *levez-vous; si vous tombiez dedans,*
De douleur, vos parents, comme vous imprudents,
Croyant en leur esprit que de tout je dispose,
Diraient en me blâmant que j'en serais la cause. »
Ainsi, nous séduisant d'une fausse couleur [*apparence*],
Souvent nous imputons nos fautes au malheur
Et chacun de son tort cherche la garantie [*l'excuse*].
(*Régnier*, Satire XIV, vers 85-92.)
Ésope, Le Voyageur et la Fortune, *Nevelet*, p. 293.
Haudent, D'un Jeune homme et de Fortune, II, 19.

1. L'écot est la part que chaque convive paie ou fournit dans un pique-nique. Par une assimilation familière, nous considérons qu'elle a sa part à payer dans tout événement. On la tient pour responsable dans le malheur qui arrive à chacun.

12. — Les Médecins.

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade*
Soutînt que le gisant[1] irait voir ses aïeux[2].
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure[3],
Leur malade paya le tribut à[4] nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : « Il est mort; je l'avais bien prévu.
— S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie[5]. »

Origine incertaine, sauf le mot de la fin qui semble inspiré de Haudent : D'un Médecin et des Hommes portant un corps mort, II, 25.

13. — La Poule aux œufs d'or.

L'avarice* perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner*,
Que celui[6] dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant[7] lui-même ôté* le plus beau de son bien.

1. Gram., 1, 5°. — **2.** Périphrase euphémique pour dire « mourir ». — **3.** En désaccord sur le traitement. — **4.** Gram., 39, 1°. — **5.** Cette sobre épigramme met en scène l'obstination des médecins à qui les faits mêmes ne peuvent faire abandonner leurs idées préconçues. — **6.** Que (l'exemple de) celui. — **7.** Alors qu'il s'était ôté.

Belle leçon pour les gens chiches[1]!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus[2],
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour[3] vouloir trop tôt être riches!

SOURCES. — *Ésope*, La Poule qui pond des œufs d'or, *Nevelet*, p. 198.
Avianus, L'Oie et le Paysan, p. 479.

14. — L'Ane portant des reliques.

Un baudet chargé de reliques[4]
S'imagina qu'on l'adorait :
Dans ce penser* il se carrait[5],
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
« Maître* baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que[6] la gloire[7] en est due. »

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue[8].

1. Employé dans le sens d'*avare* (cupide), et non dans son sens habituel de : regardant. — **2.** La Fontaine semble avoir en vue les gens qui mettaient toutes leurs ressources dans les placements aventureux et séduisants des Compagnies de Commerce, ou peut-être les partisans auxquels Colbert avait fait rendre gorge. — **3.** Gram., 87. — **4.** Des moines présentaient, moyennant offrandes, des reliques de saints à la vénération des fidèles. La Fontaine, plus loin, oubliant sa première donnée et reprenant celle d'Ésope parle d'une *idole*. — **5.** Marchait avec une arrogance ridicule. — **6.** Gram., 26. — **7.** L'honneur. — **8.** Ce n'est pas l'homme. Faut-il citer, encore que le fait soit postérieur, sur la foi de Mme de Sévigné, « le petit de la Bunelaye, fort joli », qui devient magistrat? « Moyennant 40 000 francs, il a acheté à vingt-cinq ans toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une Compagnie souveraine, qui est la Chambre des Comptes de Nantes. » (27 mai 1680.) Le

SOURCES. — *Ésope*, L'Ane portant une idole, *Nevelet*, p. 297. *Faërne*, L'Ane portant une statue de dieu, *Fable* 95.

15. — Le Cerf et la Vigne.

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains[1] climats*,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas, [en faute[2];
Les veneurs*, pour ce coup, croyaient leurs chiens
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice[3] : ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger[4] :
Il vient mourir en ce lieu même.
« J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée[5] : il lui fut inutile
De pleurer[6] aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

SOURCES. — *Ésope*, La Biche et la Vigne, *Nevelet*, p. 143. *Faërne*, La Biche et la Vigne, *Fable* 70.

ministère persécute les magistrats qui ont des fils, pour leur faire acheter des charges, à cause des besoins d'argent du trésor. L'un d'eux s'excuse : son fils sort à peine du collège de Clermont. Qu'à cela ne tienne. On abaisse la limite d'âge pour l'entrée en charge et on facilite l'accès des examens. Parfois même le roi accorde des dispenses d'études de droit. C'est vers ce moment que La Bruyère demandait où étaient les écoles à former les magistrats (XIV, 23). (Lange, *La Bruyère, critique des conditions et des institutions sociales.*) — **1.** En Italie, où la vigne est un arbuste qui se suspend à l'ormeau. — **2.** En défaut, ayant perdu la piste. — **3.** Alliance de mots qui associe un verbe concret à un complément abstrait. — **4.** Terme propre : débusquer. — **5.** Voir p. 139, v. 28. — **6.** Verser des larmes à l'adresse des chasseurs. Voir p. 157, v. 34.

16. — Le Serpent et la Lime.

On conte* qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage[1]
Qu'une lime d'acier, qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère[2] :
« Pauvre ignorant! et que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit serpent à tête folle,
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole*,
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez* vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant[3].

SOURCES. — *Phèdre*, La Vipère et la Lime, IV, 8, *Nevelet*, p. 433. — *Ésope*, La Vipère et la Lime, *Nevelet*, p. 240; La Belette, *Nevelet*, p. 155.

1. Façon populaire et proverbiale de parler qui marque le désappointement du serpent. — 2. Ceci annonce la commisération dédaigneuse qui va se montrer dans ses paroles. — 3. Après les plagiaires (IV, 9), La Fontaine s'en prend aux critiques. Les premiers sont de pauvres hères chez qui le besoin excuse tout. Ceux-ci sont malveillants et La Fontaine ne les ménage pas.

17. — Le Lièvre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables*,
Car qui peut s'assurer* d'être toujours heureux?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux[1].
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort*, met les chiens en défaut*,
Sans même en excepter Brifaut[2].
Enfin* il se trahit lui-même
Par les esprits* sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte[3].
La perdrix le raille et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite[4]! [rit,
Qu'as-tu fait de tes pieds*? » Au moment qu'[5]elle
Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité[6];

1. Affirmation peu exacte. — 2. *Brifaut* se rattache à *brifer*, manger; *Miraut* à *mirer*, regarder; *Rustaud* à *rustique* ou à *rustre*. Tous ces noms se terminent par une syllabe sonore et qui favorise l'émission de la voix. Rien n'est plus curieux que la façon dont La Fontaine analyse, en ami des bêtes, les opérations des chiens. — 3. Voir II, 14, 1. — 4. Employé comme adjectif. — 5. Gram., 26. — 6. Dans le plus extrême danger.

Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour[1] aux serres cruelles.

SOURCE. — Le Passereau et le Lièvre. — *Ne pas prendre garde à soi et donner des conseils aux autres, c'est folie. Nous le ferons voir en quelques vers. Surpris par l'aigle, le lièvre poussait des plaintes douloureuses. Un passereau l'en reprenait. « Qu'est devenue ta rapidité bien connue? Pourquoi tes pieds ont-ils cessé leur office? » Tandis qu'il parle, à son tour il est pris sans s'y attendre par un épervier qui, malgré ses plaintes vaines et ses cris, le met à mort. Alors le lièvre expirant : « Toi qui tout à l'heure, te consolant de mourir et te croyant en sûreté, te moquais de mes maux, par une plainte semblable tu déplores ton propre destin. »* (Phèdre, I, 9, *Nevelet*, p. 394.)

18. — L'Aigle et le Hibou.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles[2] cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi* de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou[3].
« Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve[4].
— Non, dit l'aigle. — Tant pis, reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau[5] :
C'est hasard* si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez [die[7],
Qui ni quoi[6] : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur

1. « Grand oiseau de poing..., qui sert à la basse volerie (au vol bas) sur les faisans et les perdrix. » (Fur.) — 2. Gram., 112, 1°. — 3. Ni peu ni beaucoup, formule toute faite, que la condamnation de Vaugelas n'a pas empêché La Fontaine d'employer. Elle a même conservé après lui un reste de vie. — 4. Périphrase désignant le hibou. — 5. Façon vulgaire et énergique de dire : pour leur vie. — 6. Forte ellipse et coupe vigoureuse. Vous ne tenez compte ni des gens ni des choses. La Fontaine, quand il parle aux princes ou au roi, ne leur ménage pas l'encens; c'est de règle, et cela ne tire pas à conséquence. Mais s'il parle des rois, il exprime avec une surprenante franchise toute sa pensée. — 7. Gram., 62.

Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
— Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez[1] :
Je n'y toucherai de ma vie. »
Le hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur[2] tous leurs compagnons :
Vous les reconnaîtrez sans peine[3] à cette marque*.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque[4]
N'entre point par votre moyen. »
Il avint qu'au hibou Dieu donna[5] géniture*.
De façon qu'un beau* soir qu'il[6] était en pâture,
Notre aigle aperçut d'aventure*,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure[7]
(Je ne sais pas lequel[8] des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste[9], une voix de Mégère[10].
« Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. » Le galand* n'en [11] fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds*
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand[12] qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi

1. Gram., 13. — 2. Gram., 59. — 3. Comique profond et qui s'ignore. — 4. La mort. — 5. Alors le hibou n'avait pas encore de petits, malgré le vers 15. Ces détails sont incohérents. — 6. L'aigle, ou encore le hibou. — 7. Versific., 9. — 8. Gram., 38. — 9. *Ayant* est à sous-entendre devant ces mots. — 10. Une des Furies. — 11. Gram., 15. — 12. Mot passionné plein de douleur et de colère.

Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur[1] tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait? »

SOURCE. — *Verdizotti*, L'Aigle et le Hibou, *Fable* 4. Cette fable commence d'une façon heureuse et assez voisine de celle de La Fontaine, mais la fin est maladroite et verbeuse.

Abstémius suppose que l'aigle, ayant à choisir ses familiers parmi les oiseaux, se voit désigner par le hibou ses petits comme étant les plus beaux (*Nevelet*, p. 573).

19. — Le Lion s'en allant en guerre.

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts[2],
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise* :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours, s'apprêter pour les assauts;
Le renard, ménager de secrètes pratiques[3];
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette :
Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »

1. Gram., 59. — 2. Personnages chargés d'une mission, qui surveillent ou dirigent une entreprise. — 3. Intrigues, menées.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents*.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens[1].

SOURCE. — *Abstémius*, L'Ane joueur de trompette et le Lièvre messager, *Nevelet*, p. 574.

20. — L'Ours et les deux Compagnons.

Deux compagnons, pressés[2] d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était[3] le roi des ours, au compte de ces gens.
Le marchand à[4] sa peau devait faire fortune;
Elle garantirait des froids les plus cuisants :
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut[5] prisait* moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur[6], à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête[7],

1. Cette allusion couvre peut-être des faits précis, par exemple la tendance qui se marqua de plus en plus sous Louis XIV à utiliser, dans les hauts emplois de l'armée, des officiers de mérite, mais d'origine roturière. Ainsi Martinet, hautement estimé du roi, était chargé de visiter les garnisons des Flandres, avant et après 1665, en ce qui concernait l'âge, les vêtements, les armes des soldats (Rousset, *Hist. de Louvois*, I, 248-251). — **2.** Gênés en fait d'argent. — **3.** Gram., 110. — **4.** Gram., 87, *A*, 3°. — **5.** La Fontaine a lu Rabelais (IV, 5-8) et l'histoire du marchand Dindenaut qui, voyant Panurge désireux d'un de ses moutons, au lieu de céder à son désir ou de s'y refuser tout de suite, s'amuse à exaspérer son envie par l'éloge interminable qu'il en fait. — **6.** La Fontaine corrige plaisamment cette affirmation prématurée. — **7.** Terme de chasse : rechercher et faire lever le gibier.

Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre[1] :
D'intérêts[2] contre l'ours on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre :
L'autre, plus froid que n'est un marbre[3],
Se couche sur le nez, fait le mort, tient* son vent* ;
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut[4], ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau*.
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
« C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent[5]. »
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal[6].
« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il s'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre[7].

1. C'était le mot propre pour dire *annuler, résilier*. — 2. En dédommagement de la perte de bénéfice qui lèse le fourreur et les deux compagnons, on aurait pu envisager une action contre l'ours en dommages et *intérêts*. — 3. « On dit, par comparaison, qu'un homme est froid comme un marbre. » (Fur.) La Fontaine applique au physique une expression qui se dit plutôt du moral. — 4. Gram., 71, 1°. — 5. Voilà un trait d'excellent comique : puissance de l'imagination sur un sot! — 6. Encore une façon de parler toute faite. — 7. Ne se dit jamais que des oiseaux de proie.

— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre[1]. »

SOURCES. — Les Voyageurs et l'Ourse. — *Deux amis faisaient route ensemble. Une ourse s'étant trouvée sur leur chemin, l'un, épouvanté, grimpa sur un arbre et s'y cacha. L'autre, ne pouvant à lui seul venir à bout de la bête et comprenant qu'elle aurait le dessus, se laissa tomber à terre et il faisait le mort. L'ourse approchait de sa tête, flairait ses oreilles et son diaphragme. Mais l'homme retenait énergiquement son haleine. L'ourse, supposant qu'il était mort, s'en alla, car les ours, dit-on, ne touchent pas aux cadavres. Quand elle fut partie, l'autre voyageur descendit de son arbre et demanda à son ami ce que l'ourse lui disait à l'oreille. Il répondit : « L'ourse m'a dit de pas voyager désormais avec des amis qui ne savent pas tenir bon dans les dangers. » Cette fable signifie que les amis véritables se révèlent dans le malheur.* (Ésope, *Nevelet*, p. 391.)

Trois auteurs ont très heureusement amélioré le récit d'Ésope : ils ajoutent le personnage du corroyeur ou du fourreur, ils inventent une morale plus exactement et plus adroitement adaptée au sujet : toutes ces retouches se retrouvent dans La Fontaine. — Ces auteurs sont :

Abstémius : D'un tanneur achetant la peau d'un ours qui n'était pas encore pris, *Nevelet*, p. 554.

Commynes, Mémoires, livre IV, chap. III, *année* 1475 (*dont il existait des éditions partielles datant de* 1524, 1528 et 1649.)

Haudent, D'un veneur et d'un courrieur (corroyeur), 2e *partie*, *Fable* 108.

21. — L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,
Était craint partout à la ronde;
Et bien qu'animal sans vertu*,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille[2] échappé par malheur
Découvrit la fourbe* et l'erreur :
Martin[3] fit alors son office.
Ceux qui ne savaient* pas la ruse et la malice*

1. Le personnage se charge lui-même de tirer d'une façon aisée et rapide la morale de ce récit. — 2. De là le proverbe bien connu : *montrer le bout de l'oreille*, c'est-à-dire laisser percer sa vraie personnalité. — 3. Voir IV, 5, 27.

S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions[1] au moulin.

Force* gens font du bruit[2] en France,
Par qui cet apologue est rendu familier[3].
Un équipage* cavalier[4]
Fait les trois quarts de leur vaillance[5].

SOURCES. — *Ésope*, L'Ane et le Renard, *Nevelet*, p. 180.
Avianus, Le Paysan et l'Ane, *Fable* 5.
Haudent, D'un Ane vêtu de la peau d'un Lion, I, 95; II. 53.

1. C'est une image traditionnelle de représenter les ânes portant du blé au moulin, cf. VI, 7; mais d'y substituer des lions est vraiment paradoxal. L'apologue finit très plaisamment ainsi. — 2. Font parler d'eux. — 3. Il peut en effet leur être appliqué. — 4. Digne d'un homme d'épée, d'un cavalier de bonne mine. — 5. Voir p. 73, v. 29.

LIVRE SIXIÈME

1. — Le Pâtre et le Lion.
2. — Le Lion et le Chasseur.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être[1];
Le plus simple[2] animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte* fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte* il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire*.
C'est par[3] cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit[4].
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue*.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns[5] l'en ont blâmé;
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec[6] renchérit et se pique*
D'une élégance laconique;
Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal[7], je le laisse à juger aux experts.

1. Ce vers, qui est emprunté de Phèdre (IV, 1), est développé par la suite. — **2.** Par opposition à *maître*. — **3.** Gram., 87. — **4.** La suite des idées (vers 1 à 8) semble la suivante : Les fables ne sont pas, comme le pensent certains délicats (cf. II, 1), de simples badinages enfantins où l'on fait parler des bêtes. C'est un moyen d'instruire; aussi des « gens fameux », comme Ésope et Socrate, se sont appliqués à « égayer » leur esprit — non leurs sujets — à ce genre d'ouvrage. — **5.** Gram., 35. — **6.** Gabrias (note de La Fontaine), ou, comme nous disons aujourd'hui, Babrius (voir p. XXVII). — **7.** Malgré son respect pour les Anciens, La Fontaine a trop de goût, il aime trop la variété pour

Voyons-le[1] avec Ésope en un sujet semblable :
L'un amène[2] un chasseur, l'autre un pâtre, en sa
J'ai suivi leur projet[3] quant à l'événement*, [fable.
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme[4] à peu près Ésope le raconte :

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte*,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs* à prendre loups, soupçonnant cette
« Avant que[5] partir de ces lieux, [engeance*.
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle[6] à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande. »
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
« Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

SOURCES. — Le Bouvier. — *Un bouvier, paissant un troupeau de bœufs, perdit un veau. Il passa son temps à parcourir tous les endroits*

ne pas condamner cette dimension uniforme donnée à tous les apologues; et, s'il a l'air d'hésiter entre la concision et l'agrément, il n'est pas douteux qu'en fin de compte c'est celui-ci qu'il recommande et non celle-là. — **1.** Versific., 3. — **2.** Introduit, met en scène. — **3.** Leur idée. — **4.** Gram., 91. — **5.** Gram., 104. — **6.** C'est le mot de quelqu'un qui ne prend pas l'aventure au tragique.

déserts et à faire des recherches, mais il ne découvrit rien. Alors il promit à Jupiter, au cas où il trouverait le voleur qui avait pris son veau, de lui offrir un chevreau en sacrifice. Il arriva dans un bois de chênes et là il découvrit que le veau avait été dévoré par un lion. Éperdu et terrifié, levant les mains au ciel, il s'écria : « Seigneur Jupiter, je t'avais promis de te donner un chevreau si je découvrais mon voleur. Maintenant je te promets un taureau si j'échappe à ses coups. » Cette fable convient aux malheureux qui en cas de perte demandent aux dieux de trouver la chose perdue et qui, l'ayant trouvée, cherchent à ne pas tenir leur promesse. (Ésope, *Nevelet*, p. 195.)

Faërne, Le Bouvier, *Fable* 75.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger : « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison*. »
Le berger dit : « C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut[1] un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos. »
Dans le moment qu'[2]ils tenaient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver[3] :
« O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver! »

La vraie épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt,
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit[4].

1. Gram., 87, *De*, 6°. — 2. Gram., 26. — 3. Gram., 69, 2°. — 4. On ne voit pas trop ce que La Fontaine a prétendu prouver par ces deux fables, car il a assez librement imité la première. Quant à la

SOURCE. — **Le Chasseur poltron et le Berger.** — *Un chasseur poltron dit un jour à un berger : « Si tu sais quelque part les traces d'un lion, indique-les-moi. — A toi, dit-il, que je montre les traces mêmes et de près? » Le chasseur reprit : « Je n'en demande pas davantage. » Morale : Ceci est dit contre les hommes audacieux en paroles, et timides en action.* (Babrius, *Nevelet*, p. 375.)

3. — Phébus et Borée.

Borée[1] et le soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris[2]
Rend ceux qui sortent avertis[3]
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire;
Les Latins les nommaient douteux[4], pour cette affaire*.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
« Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne; il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable[5].
L'ébattement[6] pourrait nous en être agréable : [deux,
Vous plaît-il[7] de l'avoir? — Eh bien, gageons nous

seconde, on ne se doute pas, à la lire, qu'il avait à lutter de concision avec quatre vers de Babrius.

1. Le vent du Nord divinisé. — 2. L'arc-en-ciel, représenté par une écharpe, que porte Iris, messagère de Jupiter. Les paysans croient qu'il marque la fin de la pluie ou de l'orage. — 3. Gram., 68, 4° et versific., 6. — 4. Virgile, *Géorg.*, I, 115. — 5. La Fontaine plaisante : il fait parler du diable à des personnages mythologiques (Voir encore vers 24). — 6. « Passe-temps, divertissement; ne se dit guère qu'en raillant. » (Ac.) — 7. Borée est un gentilhomme courtois.

Dit Phébus[1], sans tant de paroles,
A qui plus[2] tôt aura dégarni les épaules[3]
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur[4] à gage[5]
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais*, fait périr maint bateau,
Le tout au sujet d'un manteau[6].
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans;
Cela le préserva. Le vent perdit son temps :
Plus il se tourmentait*, plus l'autre tenait ferme;
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure[7] on avait mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée[8] et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras[9] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :

1. Il faut une virgule après Phébus; autrement dit, *sans tant de paroles* complète *gageons* et non pas *dit*. C'est une façon de railler légèrement la vantardise de son compagnon. Phébus = le soleil dans la mythologie grecque. — 2. Gram., 61. — 3. Versific., n° 7. — 4. Gram., 1, 1°. — 5. Comme s'il était payé pour souffler, malgré l'emploi du singulier. Il est peu vraisemblable qu'il y ait là une allusion à la gageure proposée par Phébus. — 6. La description saisissante de l'ouragan, riche de coupes variées et de sonorités pittoresques, se termine en épigramme à l'adresse des deux dieux. Peut-être est-ce pour en atténuer l'impression un peu « libertine » que La Fontaine termine la fable suivante sur une morale édifiante. — 7. Prononcez *ure* et non *eure*. Le *e* a pour effet d'indiquer que le *g* a le son doux comme dans *changea* et non dur comme dans *gamin*. — 8. Réjouit, délasse. (Rich.). — 9. « Manteau de campagne qui est doublé depuis les épaules jusque sur le devant. On passe les bras entre les deux étoffes par une ouverture qu'on y fait exprès. » (Fur.) Ce mot est d'origine méridionale.

Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

SOURCES. — *Avianus*, Borée et le Soleil, *Nevelet*, p. 456. *Verdizotti*, Du Soleil et de Borée, *Fable* 18.

4. — Jupiter et le Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce[2], et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent* :
Ce ne fut pas sans bien tourner[3];
L'un alléguait que l'héritage*
Était frayant[4] et rude, et l'autre un autre si[5].
Pendant qu'ils marchandaient[6] ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage*,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé[7],
Aussitôt qu'il aurait bâillé*.
Jupiter y consent. Contrat passé; notre homme
Tranche* du roi des airs, pleut[8], vente, et fait en somme

1. Proprement : fermier qui partage par moitié le produit de la ferme avec le propriétaire. Mais le vers 9 semble plutôt parler d'un fermage. — 2. « Le crieur des dieux, c'est Mercure; c'est un de ses cent métiers. » (La Fontaine, *Psyché*, liv. I.) Détail de burlesque atténué. — 3. Tourner autour de la difficulté, hésiter. — 4. De l'inusité *frayer*, occasionner des frais. — 5. Une autre condition, une autre objection. — 6. Discutaient le prix. — 7. « Au gré du paysan, le très grand Jupiter donne la pluie, fait le beau temps, envoie le vent. » (Faërne.) — 8. Ici encore La Fontaine plaisante. Les Grecs disaient : Jupiter pleut.

Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non[1] plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée[2].
Monsieur le Receveur[3] fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température[4] des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt[5] au monarque des dieux,
Il confesse son imprudence*.
Jupiter en usa* comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous[6].

SOURCES. — *Faërne*, Le Paysan et Jupiter, *Fable* 98. C'est Jupiter qui souligne l'insuccès de l'expérience tentée par le paysan, puis lui propose l'épreuve contraire; le dieu gardera lui-même l'entière disposition du temps.

Verdizotti, Du Paysan et de Jupiter, *Fable* 99.

5. — Le Cochet, le Chat et le Souriceau.

Un souriceau[7] tout jeune, et qui n'avait rien vu[8],
Fut presque pris au dépourvu.

1. Gram., 99. — 2. Récolte de vin. — 3. « Les fermiers des terres seigneuriales s'appellent des receveurs. » (Fur.) Ce mot est employé ici avec une intention moqueuse, puisque le *receveur* ne *reçoit* presque rien, ne tire pas de revenus de sa ferme. — 4. La « constitution, disposition de l'air, selon qu'il est froid ou chaud, sec ou humide » (Ac.). — 5. Il a recours. — 6. Ce petit conte mythologique se termine sur la même conclusion optimiste que la fable 9, v. 4. La Fontaine y prend le contre-pied de la philosophie épicurienne des « libertins » (cf. p. 195, n. 6). — 7. Vieux mot. C'est le souriceau lui-même qui va, procédé assez rare chez notre fabuliste, raconter lui-même son aventure. — 8. Façon usuelle et familière de dire : qui n'avait aucune expérience.

Voici comme il conta* l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi les monts qui bornent cet État[1]
Et trottais comme un jeune rat[2]
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude* ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras[3] dont[4] il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
Or c'était un cochet[5] dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me
En[6] ai pris la fuite de peur, [pique*,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté[7], longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec Messieurs les rats; car[8] il a des oreilles
En figure* aux nôtres pareilles.

1. Début emphatique. Il se trompe (sur les proportions des choses; plus tard, ce sera sur le caractère des gens. Voir VIII, 9. — **2.** Voir p. 114, v. 25. — **3.** Le souriceau ne connaît pas le nom des choses : il emploie des périphrases descriptives pour désigner la *crête* (vers 11), les *ailes* (v. 12) du coq. — **4.** Gram., 23. — **5.** Petit coq. — **6.** Gram., 6. — **7.** Marqué de taches ou de raies. — **8.** *Luisant* (vers 27) est finement observé mais *car* est absurdement raisonné.

Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet[1] est un chat,
Qui, sous son minois* hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin* vouloir est porté*.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine[2].
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine. »

SOURCES. — Le Rat qui voulait se lier d'amitié avec le **Chat.** — *Des rats qui habitaient dans le trou d'un mur contemplaient un chat qui, la tête inclinée, l'air triste, était couché sur le plancher. Et l'un d'eux : « Cet animal, dit-il, semble tout à fait aimable et doux. Il porte je ne sais quel air de sainteté sur son visage. Je veux lui parler et nouer avec lui une amitié indissoluble. » A ces mots il s'approcha du chat qui le saisit et le mit en pièces. Les autres, à cette vue, se disaient entre eux : « Ah non, certes, non, il ne faut pas se fier imprudemment à la mine ! » Cette fable enseigne que ce n'est pas par le visage, mais par les actes, qu'il faut juger les hommes, car souvent sous une peau de brebis ce sont des loups féroces qui se cachent.* (Abstémius, *Nevelet*, p. 562.)

Verdizotti, Fable 21, a inventé un troisième personnage, le jeune coq.

6. — Le Renard, le Singe et les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre[3] un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée[4],

1. « Où il entre un peu du niais, ou de l'hypocrite. » (Fur.) Ici, c'est le second. — 2. « On dit communément et par manière de raillerie *Fonder la cuisine* pour dire établir [assurer] de quoi vivre. » (Ac.) — 3. « Prison. Il est vieux. » (Ac.) — 4. Est-ce à dire qu'on est digne de la couronne quand on a le tour de tête convenable?

A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns[1] trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et par plaisir[2] la tiare[3] essayant,
Il fit autour force grimaceries[4],
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau[5].
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage[6].
Le renard seul regretta[7] son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment*.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : « Je sais*, Sire, une cache[8],
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache*.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majesté[9]. »
Le nouveau roi bâille* après la finance*;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance[10] :

1. Gram., 35. — **2.** Pour s'amuser. — **3.** Gram., 78, 1°. Mot impropre ici. La tiare est une sorte de bonnet qui était, dans l'Antiquité, la coiffure des Orientaux; puis coiffure de cérémonie du pape. — **4.** Mot absent des dictionnaires. — **5.** L'idée est comique et le résultat l'est plus encore, puisque le singe est élu. La plaisanterie va un peu loin. — **6.** Terme de féodalité : « le devoir que le vassal est tenu de rendre à son seigneur. » (Ac.) — **7.** Donna son suffrage à regret. — **8.** « Lieu secret à [pour] cacher quelque chose. » (Ac.) — **9.** Au Moyen Age, tout trésor découvert revenait au seigneur dans le domaine duquel on l'avait trouvé. Mais ici ce détail appartient à Ésope. — **10.** Revenue de son erreur. Ce petit récit, la fin particulièrement, est remarquable par sa concision, sa sécheresse même. On dirait un conte du Moyen Age, à en juger par l'emploi du vers décasyllabe et par certains archaïsmes de fait ou de vocabulaire. La fin renferme une adroite flatterie à l'adresse du Dauphin, à qui le recueil de Fables est dédié.

« Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même? »
Il fut démis[1]; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

SOURCES. — *Ésope*, Le Renard et le Singe, *Nevelet*, p. 113.
Faërne, Le Singe et le Renard, *Fable* 81.
Haudent, D'un Singe et d'un Renard, II, 21.

7. — Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat[2] se piquait* de noblesse,
Et ne parlait incessamment*
Que de sa mère la jument[3],
Dont il contait* mainte prouesse* :
Elle avait fait[4] ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait* pour cela
Qu'on le dût[5] mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant[6] un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin[7] :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à[8] juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

1. « Se prend aussi quelquefois pour *déposer*, destituer. » (Ac.) C'est encore un archaïsme. — 2. Les gens d'Église, les magistrats, les médecins avaient pour monture des mules. Le mulet de la fable tire vanité à la fois de sa noblesse personnelle et de la qualité de son maître. Un *prélat* désigne exactement un évêque ou un abbé crossé et mitré. — 3. En Champagne, pays de La Fontaine, on disait que « le ventre anoblit », du moins dans l'ancienne coutume, c'est-à-dire que la mère transmet la noblesse à l'enfant. De là l'application faite à la jument. — 4. Gram., 110. — 5. Gram., 74, 2°. — 6. Gram., 78, 1°. — 7. En plus du sens propre, que justifie la réalité, ce vers évoque un sens proverbial moqueur. « On envoie les ânes, les ignorants au moulin. » (Fur.) — 8. Gram.,

SOURCES. — *Ésope*, Le Mulet, *Nevelet*, p. 202.
Haudent, D'une Mule se déconnoissant (*qui se juge à faux*), II. 24.

8. — Le Vieillard et l'Ane.

Un vieillard sur son âne aperçut, en passant,
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison* se rue
Au travers[1] de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant[2], et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite[3].
« Fuyons, dit alors le vieillard.
— Pourquoi? répondit le paillard[4] :
Me fera-t-on porter double bât, double charge? large.
— Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord* le
— Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois[5]?
Sauvez-vous, et me laissez[6] paître.
Notre ennemi, c'est notre maître[7] :
Je vous le dis en bon françois[8]. »

SOURCE. — *Phèdre*, I, 5, L'Ane et le vieux Berger, *Nevelet*, p. 398.

87, 6°. La Fontaine renouvelle le proverbe commun : A quelque chose malheur est bon. « A quelque chose sert malheur. » (N. Du Fail. I, 118. *Propos rustiques*, éd. Daffis.)

1. Gram., n° 87. — **2.** Le vers « chante » aussi à sa manière, avec cet entassement de syllabes nasales. — **3.** Emploi rare au singulier. — **4.** Littéralement : qui couche sur la paille; puis, dans un sens vague d'injure : grossièrement paresseux, de mœurs déréglées. Le mot vieillissait. La Fontaine a pu l'emprunter à Marot. — **5.** Gram., 74, 4°. — **6.** Gram., 13. — **7.** Ce « paillard » est un cynique. Il confond dans le même proverbe le possesseur légitime et l'ennemi étranger qui a recours à la violence. Son excuse est dans son extrême misère. — **8.** Expression proverbiale : clairement, franchement. Versific., 4.

9. — Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois[1],
Et ne pouvait qu'avecque[2] peine,
Souffrir ses jambes de fuseaux[3],
Dont il voyait l'objet* se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion[4] de mes pieds à ma tête?
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant[5] de la sorte,
Un limier[6] le fait partir.
Il tâche à[7] se garantir;
Dans les forêts il s'emporte*.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office* que lui rendent
Ses pieds, de qui[8] ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans[9].

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit*.
Ce cerf blâme[10] ses pieds, qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

1. « Les cornes d'un cerf. » (Ac.) — 2. Gram., 87. — 3. En forme de fuseaux. — 4. Il s'agit d'un rapport non dans les dimensions, mais dans la beauté. — 5. Gram., 78, 2°. Le vers de sept syllabes qui succède au vers de huit insiste sur la course folle du cerf. — 6. Chien de chasse avec lequel on lève et poursuit le gibier. — 7. Gram., 72, 1°. — 8. Gram., 22. — 9. Tous les ans le bois du cerf s'augmente d'un article. — 10. Critique. Le mot *blâmer* ne comportait au XVII^e siècle aucune valeur morale.

SOURCE. — Le Cerf à la fontaine. — *Souvent on trouve plus d'utilité dans les choses qu'on méprise que dans celles qu'on loue. Cette fable en est la preuve. Un cerf, ayant bu à une fontaine, s'y arrêta et vit son image dans l'eau. Là, tandis qu'il louait, plein d'admiration, ses cornes en forme de rameaux et critiquait la minceur excessive de ses jambes, soudain épouvanté par les cris des chasseurs, il se mit à fuir par la plaine et, d'une course légère, échappa aux chiens. La forêt lui offrit ensuite un asile. Mais arrêté par ses cornes qui se prennent aux branches, il est déchiré par les morsures cruelles des chiens. Alors en mourant il prononça, dit-on, cette parole : « O malheureux que je suis! Je comprends seulement combien me fut utile ce que je méprisais et combien ce que je louais m'a été funeste. »* (Phèdre, I. 12, *Nevelet*, p. 396.)

10. — Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir[1]; il faut partir à point* :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage*.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? Êtes-vous sage*?
Repartit l'animal léger[2] :
Ma commère*, il vous faut purger
Avec quatre grains* d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux :
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint[3].
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire, [atteint,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt* d'être
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes[4],
Et leur fait arpenter les landes.

1. Ce proverbe se trouve déjà dans Rabelais (I, ch. 2) : « Ce n'est tout l'avantage de courir bientôt, mais de partir de bonne heure. » — **2.** A la course; mais il n'est pas interdit non plus de sous-entendre une allusion à la légèreté du caractère. — **3.** Il est impossible de ne pas voir là une critique à l'adresse d'Ésope, et La Fontaine devait tenir à la formuler, car c'est dans une version autre que celle de Nevelet que se trouve le texte en question. — **4.** L'expression complète et bien connue est : remettre

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent[1], il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur[2].
Lui cependant* méprise* une telle victoire,
Tient la gageure[3] à peu de gloire,
Croit qu'il y va* de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse* à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit*
Furent vains[4] : la tortue arriva la première.
« Eh bien! lui cria-t-elle[5], avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison? »

SOURCES. — La Tortue et le Lièvre. — *Un lièvre se moquait des jambes d'une tortue. Celle-ci se mit à rire et lui dit : « Moi, je te surpasserai de vitesse à la course. » Le lièvre affirma que c'était impossible. « Cependant, dit-il, rivalise avec moi et tu sauras ce que valent mes*

aux *calendes grecques*, pour dire : remettre à une date qui ne se présentera jamais. Les calendes étaient le premier jour du mois romain, mais le mois grec ne les connaissait pas. — Il n'est pas sans exemple que dans un proverbe on supprime un mot même en apparence essentiel, parce que l'auditeur le supplée, ou le suppléait à l'origine sans peine : crier comme un aigle (à qui on a enlevé ses petits); chat échaudé craint (même) l'eau froide; triste comme un bonnet de nuit (sans coiffe). — **1.** La Fontaine semble voir un passe-temps dans ce qui n'est qu'une précaution. Versific., 11. — **2.** Proverbe latin. Mais ici l'auteur plaisante, d'appliquer à la démarche de la tortue ce dont Horace avait fait un précepte littéraire. — **3.** V. p. 195, n. 7. — **4.** Versific., 11. — **5.** Si elle a crié, c'est qu'elle était loin en avant du lièvre.

pieds. — Mais qui nous fixera le but, siffla la tortue, et nous attribuera le prix de la victoire? » *Alors le plus sensé des animaux, le renard, marqua le point de départ et le point d'arrivée, en même temps qu'il indiqua la longueur de la course. La tortue, sans tarder, se mit en route aussitôt et arriva au terme. Le lièvre, confiant dans sa vitesse, s'endormit. Puis s'étant relevé, il arriva d'un trait à la borne, mais il y trouva la tortue endormie. Cette fable montre que beaucoup d'hommes, heureusement pourvus par la nature, se perdent par la mollesse et la négligence; que beaucoup, par leur application et leur effort, triomphent de leurs défauts naturels.* (Ésope, *absent de Nevelet.*)

L'autre texte d'Ésope, reproduit par Nevelet (p. 31) est sec, abstrait et sans intérêt.

11. — L'Ane et ses Maîtres.

L'âne d'un jardinier se plaignait au destin
De ce qu'on le faisait lever devant[1] l'aurore.
« Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux[2] encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes* au marché :
Belle nécessité d'interrompre mon somme! »
Le sort, de sa plainte touché[3],
Lui donne un autre maître, et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente* bête.
« J'ai regret, disait-il, à[4] mon premier seigneur :
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien[5];

1. Gram., 88. — 2. « Qui se lève matin. Ce mot est un peu plus usité que *matinal* et signifie la même chose. » (Fur.) — 3. Le sort est-il jamais touché? En tout cas, s'il n'est pas insensible, il est aveugle. L'âne, il est vrai, ne se lèvera plus si matin, mais il aura à porter des peaux pesantes et puantes, et ensuite du charbon. Le sort consent donc à changer l'âne de condition, mais il ne s'inquiète pas de savoir s'il le change en mieux ou en pire. — 4. Gram., 72, 1°. — 5. Aucune peine.

Mais ici point d'aubaine*, ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. » Il obtint changement de fortune*,
Et sur l'état[1] d'un charbonnier
Il fut couché[2] tout le dernier[3].
Autre plainte. « Quoi donc? dit le sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content[4]?
N'ai-je en l'esprit que son affaire? »

Le sort avait raison[5]. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente;
Nous fatiguons le ciel à force de placets[6].
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

SOURCES. — L'Ane et le Jardinier. — *Un âne était au service d'un jardinier. Comme il mangeait peu, travaillait beaucoup, il pria Jupiter de le délivrer du jardinier et de le revendre à un autre maître. Jupiter l'exauça et le fit acheter à un potier. Mais de nouveau il était mécontent, car il était chargé de fardeaux encore plus lourds qu'auparavant et portait de l'argile et des tuiles. De nouveau il demanda à changer de maître et fut acheté par un corroyeur. Mais il tomba sur un maître pire encore que les précédents et, voyant le métier qu'on avait à faire chez lui, il dit en gémissant : « Hélas! malheureux, il eût mieux valu pour moi rester chez mes premiers maîtres, car ce dernier, à ce que je vois, façonnera aussi ma peau. » Cette fable montre que les serviteurs*

1. Liste, répertoire des domestiques ou fonctionnaires constituant la maison d'un prince. L'ironie continue. — **2.** Mis. On disait au XVII[e] siècle : « Un tel a été *couché* sur l'État. » (Fur.) On dit encore : *coucher* par écrit. — **3.** Le charbonnier n'avait sans doute d'autre serviteur que l'âne; d'où le piquant de l'expression. — **4.** Par ce mot naïf ou cynique le sort croit se justifier. — C'est ainsi que les choses se sont toujours passées. — **5.** Une fois de plus, La Fontaine condamne les gens inquiets, qui ne savent pas se contenter. — **6.** « Demande succincte par écrit pour obtenir justice, grâce, faveur. » (Ac.) On assimile les prières faites au ciel avec les pétitions adressées à un roi.

regrettent leurs premiers maîtres surtout quand ils ont fait l'épreuve des suivants. (Ésope, *Nevelet*, 127.)

Faërne, L'Ane changeant de maîtres, *Fable* 69.

12. — Le Soleil et les Grenouilles.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyait son souci dans les pots[1].
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.
« Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït*, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes* des étangs.
« Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
« Dirent-elles au Sort : un seul soleil à peine
« Se peut souffrir*; une demi-douzaine[2]
« Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
« Adieu joncs et marais : notre race est détruite;
« Bientôt on la verra réduite
« A l'eau du Styx. » Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens[3], ne raisonnaient pas mal.

SOURCE. — *Phèdre*, Les Grenouilles et le Soleil, *Nevelet*. I, 6, p. 393.

13. — Le Villageois et le Serpent.

Ésope conte* qu'un manant*,
Charitable autant que peu sage*,

1. Expression familière, qui évoque, par opposition à l'antiquité païenne (tyran, hyménée, Styx), les mœurs du XVII^e siècle.

2. Façon familière de compter.

3. Il y a, sous une apparente bonhomie, quelque irrévérence dans cette moralité.

Un jour d'hiver se promenant
A l'entour[1] de son héritage*,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu[2],
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer*
D'une action de ce mérite[3],
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme* lui revient avecque[4] la colère;
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à[5] faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous[6] prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte* sautillant cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable[7] :
Mais envers qui? c'est là le point*.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin* misérable*.

SOURCES. — *Phèdre*, L'Homme et le Serpent, IV, 18, *Nevelet*, p. 438.
Ésope, Le Laboureur et le Serpent, *Nevelet*, 230.

1. Gram., 87. — **2.** Renduimmobile. Gram., 68, 4°. — **3.** Si méritoire. — **4.** Accompagnée de. Gram., 87. — **5.** Gram., 72, 1°. — **6.** Gram., 11. — **7.** La Fontaine ne recommande pas de rendre le bien pour le mal. Sa morale a un caractère réaliste : elle vise à former des hommes pratiques, non des saints ni des héros.

14. — Le Lion malade et le Renard.

De par[1] le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade[2]
Envoyât gens le visiter,
Sous[3] promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi* de lion, très bien écrite,
Bon passeport contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe[4].
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
« Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour :
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense[5] :
Grand merci de son passeport;
Je le crois bon; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort. »

1. Gram., 87. Le début de cette fable est écrit pour ainsi dire en style de chancellerie. Il renferme plusieurs archaïsmes et aussi certains mots donnant l'illusion que l'action se passe non chez des animaux mais chez des hommes (*vassaux*, v. 3; *gens*, v. 5; *députés*, v. 7; *maison*, v. 13; *faire sa cour*, v. 16). — 2. Complément de *envoyât*. — 3. Gram., 87. — 4. Gram., 69, 2°. — 5. Gram., 69, 2°.

SOURCES. — *Ésope*, Le Lion et le Renard, *Nevelet*, p. 199.
Horace, *Ép.*, I, 1, v. 73.
Haudent, D'un Lion et d'un Renard, I, 154.

15. — L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle[1] est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant* au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme[2] brillant attire une alouette.
Aussitôt un autour[3], planant sur les sillons.
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau[4].
Elle avait évité la perfide machine*,
Lorsque, se rencontrant sous la main* de l'oiseau,
Elle sent son ongle[5] maline*.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
« Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage;
Je ne t'ai jamais fait de mal. »
L'oiseleur repartit : « Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage? »

SOURCE. — *Abstémius*. Le Vautour poursuivant une Colombe. *Nevelet*, p. 537.

1. *Telle* ne rappelle pas ce qui précède, mais annonce la morale qui suit. — **2.** Apparition, image vaine, que représente le miroir. — **3.** Voir p. 184, v. 26. — **4.** Évocation touchante du sort de l'oiseau en dépit de la solennité de l'expression. — **5.** Gram., 3.

16. — Le Cheval et l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin[1] vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe[2].

Un âne accompagnait un cheval peu courtois*,
Celui-ci ne portant que son simple harnois[3],
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourrait[4] devant qu'[5]être à la ville.
« La prière, dit-il, n'en[6] est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
Le cheval refusa, fit une pétarade :
Tant qu'il[7] vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture[8],
Et la peau par-dessus encor.

SOURCES. — *Ésope*, Le Cheval et l'Ane, *Nevelet*, p. 188. *Haudent*, D'un Cheval et d'un Ane, I, 21.

17. — Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre[9].

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre.

1. Ce mot, un peu vague, a besoin de la précision qu'apporte dans la suite (vers 12) *camarade*. — 2. Cette charité a un caractère bien utilitaire. — 3. Versific., 4. — 4. Gram., 110. — 5. Gram., 104. — 6. *En*, construit après *prière*, représente *aider*. — 7. Si bien que. — 8. Le chargement. « Il signifie aussi les choses ou les personnes que l'on transporte. » (Ac.) — 9. Ce titre est devenu proverbe.

Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer[1].
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image[2], et pensa* se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps[3].

SOURCES. — *Phèdre*, Le Chien portant de la chair, I, 4, p. 392. *Ésope*, La Chienne portant de la chair, *Nevelet*, p. 259.

18. — Le Chartier embourbé.

Le phaéton d'une voiture à foin[4]
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours[5] : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton* de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le destin
Adresse[6] là les gens quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir[7] au chartier[8] embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste* et jure de son mieux[9],

1. Comme à la leçon qui leur convient. Cf. « Adieu, je te renvoie à l'auteur des *Satires*. — Je t'y renvoie aussi. » (Molière.) — **2.** Opposée à la réalité : le reflet. — **3.** Bel échantillon de la fable ésopique, nue et concise. — **4.** Forme de plaisanterie familière à La Fontaine : voir II, 10, 1-3. Phaéton était le fils du Soleil. Il obtint la permission de conduire pour une fois le char de son père, mais le char, mal dirigé, incendia la terre, et Phaéton fut foudroyé par Jupiter. Pris comme nom commun, un phaéton désigne, avec une emphase ironique, un cocher, un charretier. — **5.** Gram., 56. — **6.** Dirige. Les routes de la Bretagne étaient fameuses par leur mauvais entretien. Colbert écrit à de Nieuville d'insister pour que les États de Bretagne affectent des fonds à l'entretien des grands chemins de la province. (Depping, *Correspondance administrative*, I, 496, 1er mai 1671. Voir aussi p. 517, 4 septembre 1671.) — **7.** Gram., 15. — **8.** Écrit en deux syllabes, comme le prouve la mesure du vers. Versific., 1. — **9.** Réflexion plaisante : c'est là un genre dans lequel les charretiers ont la réputation méritée d'exceller. « Après avoir juré comme un charretier embourbé. » (Ch. Sorel, *Francion*.)

Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu[1] dont les travaux*
Sont si célèbres dans le monde :
« Hercule, lui dit-il, aide-moi. Si ton dos
A porté la machine* ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici. »
Sa prière étant faite, il entend dans la nue[2]
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue[3];
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement[4] qui te retient;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic et me[5] romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? — Oui, dit [l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix. Prends ton [fouet.
— Je l'ai pris. Qu'est ceci? mon char marche à [souhait :
Hercule en soit loué! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera[6]. »

1. Ici la périphrase dit plus que le nom du dieu lui-même, Hercule. — 2. Les dieux, dans leurs rapports avec les hommes, s'enveloppaient de nuées. — 3. Hercule est un dieu bon enfant, dont le langage est énergique et familier. — 4. Obstacle, de *chopper*, « faire un faux pas, en heurtant du pied contre quelque chose. » (Ac.) — 5. Cf. p. 123, n. 8. Gram., 13. — 6. Proverbe à ajouter à la liste de ceux que La Fontaine a sinon créés, du moins contribué à rendre populaires. C'est la conclusion énergique de ce petit drame. — Régnier avait dit avant lui, mais mollement : « Aidez-vous seule-

SOURCES. — Le Bouvier et Hercule. — *Un charretier emmenait d'un village un chariot qui glissa dans une fondrière. Il lui fallait du secours et il se tenait là sans rien faire, implorant Hercule. Car c'etait ce dieu qu'il aimait et honorait entre tous. Alors le dieu lui apparut et lui dit : « Mets la main aux roues, pique tes bœufs et ensuite implore le dieu quand à ton tour tu agiras. En attendant, ne fais pas de prières en vain. »* (Ésope, absent de *Nevelet.*)

Faërne, Le Bouvier et Hercule, *Fable* 91.

19. — Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans[1] :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs[2] très fertile.
Tantôt l'un en théâtre[3] affronte l'Achéron[4],
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron[5].
Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert[6] un badaud[7],
Un manant*, un rustre, un lourdaud;

ment et Dieu vous aidera. » (*Sat.*, XIII.) — **1.** La Bruyère atteste aussi la grande vogue des charlatans, surtout de ceux qui se vantaient de pratiquer l'art de guérir (XII, 20; XIV, 67, 68). — **2.** Ceux qui font profession d'une doctrine, et non ceux qui l'enseignent. — **3.** Sur des tréteaux, sur la scène. — **4.** Un fleuve des Enfers, pour dire la mort. La Fontaine se souvient de la foire Saint-Germain où affluaient bateleurs et charlatans. Les uns, munis d'un énergique antidote, avalaient du poison, maniaient des aspics et des vipères par lesquels ils se faisaient mordre (V. Fournel, *Le Vieux Paris*). D'autres présentaient des animaux savants : rats équilibristes qui dansaient en cadence au son d'instruments, maintenus debout par de petits contrepoids, chiens et cerfs dressés (Campardon, *Les Spectacles de la Foire*), sans compter les puces dont parle La Bruyère. — **5.** L'autre, par voie d'affiches, annonce qu'il est plus éloquent que Cicéron. Peut-être y a-t-il là une allusion aux conférenciers mondains du genre de Louis de Léclache, qui annonçaient leurs conférences par affiches. — **6.** Qui a la parole abondante et facile. — **7.** Ici : benêt, « niais, qui s'amuse à tout et admire tout » (Ac.).

« Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé[1],
Je le rendrai maître* passé,
Et veux qu'il porte la soutane[2]. »
Le prince sut la chose; il manda le rhéteur[3].
« J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin[4] d'Arcadie;
J'en voudrais faire un orateur.
— Sire, vous pouvez tout[5] », reprit d'abord* notre homme.
On lui donna certaine somme :
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs[6];
Sinon il consentait d'[7]être en place publique
Guindé[8] la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique[9],
Et les oreilles d'un baudet.

1. Après l'affiche, le « boniment », pris sur le vif, avec ses entassements de mots, ses gradations, ses reprises. — 2. Vêtement long « que portent les ecclésiastiques et les gens de justice sous leurs manteaux et sous leurs robes » (Fur.). *Porter la soutane* se dit du clergé, mais aussi de l'université, des médecins, etc. — 3. L'homme qui enseigne l'art de bien dire et souvent avec une nuance de sens défavorable. « Cet homme-là n'est point orateur; ce n'est qu'un rhéteur. » (Ac.) — 4. Un beau cheval. D'autre part en Arcadie, province de la Grèce très montagneuse, il n'y avait que des ânes. C'est donc là une plaisanterie comme nous en avons déjà vu p. 213, v. 1, — 5. Joli mot de courtisan, qui affirme le succès d'emblée et comme si le mérite en revenait au roi. — 6. Expression toute faite pour dire : poursuivre ses études dans les universités en vue d'obtenir ses grades. Elle signifie aussi, et c'est probablement le cas ici, soutenir un acte devant une faculté, en Sorbonne par exemple. Voir Boileau, *Sat.*, VIII, vers 18. — 7. Gram., 72, 2°. — 8. Hissé. Ce mot et tout ce qui suit est une formule officielle. « Le 1er d'août (1658) a été condamné un notaire de Paris (à) être pendu et étranglé avec deux écriteaux devant et derrière : *Notaire faussaire.* » (Gui Patin.) Primitivement la *hart* était une espèce de lien formé d'un rameau d'osier ou d'autre bois flexible et disposé en nœud coulant. Plus tard la hart devint simplement un synonyme de corde. — 9. Il faut entendre les cahiers renfermant sa rhétorique et qu'il dictait à ses élèves.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance;
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours[1] où son art fût au long étendu*,
Un discours pathétique, et dont le formulaire[2]
Servît à certains Cicérons[3]
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : « Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons. »

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants[4] :
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans[5].

SOURCES. — Du Grammairien qui enseignait un Ane. — *Un grammairien se glorifiait d'exceller dans son art au point que, moyennant un salaire convenable, il s'engageait à instruire non seulement des enfants, mais même un âne. Le prince, apprenant la folle témérité du personnage, lui dit : « Si je te donnais 50 ducats, répondrais-tu de pouvoir en dix ans faire l'instruction d'un âne? » Dans son imprudence, il répondit qu'il acceptait la mort si, dans cet espace de temps, son âne n'arrivait pas à lire et à écrire. Ses amis étaient étonnés de ses paroles : ils lui reprochaient de s'engager à faire une chose non seulement malaisée et difficile, mais même impossible, et ils craignaient qu'à l'expiration du délai il ne fût mis à mort par le prince. Il leur répondit : « Avant le terme, ou l'âne mourra, ou le roi, ou moi. » Cette fable montre aux gens qui sont exposés à un danger que le délai souvent leur vient en aide.* (Abstémius, *Nevelet*, p. 592.)

Bonaventure des Périers, D'un Singe qu'avait un Abbé, qu'un Italien entreprit de faire parler, *Nouvelle* 88.

1. Souvent les condamnés adressaient la parole au public qui se pressait à leur exécution. — 2. La théorie qui y serait formulée par articles. — 3. La Fontaine appelle ces *larrons* des *Cicérons*, à cause précisément de ces discours qu'ils adressent parfois au public. (Voir note 1.) — 4. Le participe joue le rôle d'adjectif attribut après le verbe être et s'accorde, Gram., 77. — 5. Un homme sur trois est voué (nous devons un homme sur trois) à la mort dans l'espace de dix ans.

20. — La Discorde.

La déesse Discorde[1] ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger* des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-Que-non[2], son frère,
Avecque[3] Tien-et-Mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers[4]
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés[5],
Gens grossiers[6], peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire*.
Pour la faire trouver[7] aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats et prévenait[8] la Paix,
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de[9] se plaindre
Que l'on ne lui[10] trouvait jamais

1. La Discorde avait amené Junon, Vénus et Minerve à se disputer le prix de la beauté. Ce prix devait être une pomme (la pomme de discorde); le berger Pâris l'attribua à Vénus, et ce fut l'origine de la guerre de Troie. Les mots *brouillé, pour une pomme, déloger* indiquent que le ton du morceau sera familier. — **2.** L'esprit de contradiction s'exprime par *que si que non*; l'esprit de chicane, qui discute sur la propriété, par *tien et mien*. « Lors, *du Mien et du Tien* naquirent les procès. » (Régnier, *Sat.*, VI). — **3.** Gram., 87. — **4.** Équivalent de *ici-bas*, opposé à *là-haut* (vers 2). On dit encore communément en *ce bas monde*. — **5.** Les antipodes. — **6.** Sous une apparence de critique, La Fontaine fait l'éloge du « bon sauvage », comme on le fera si souvent au XVIII^e^ siècle. — **7.** Gram., 71, 2°. — **8.** Avertie, elle arrivait la première, prenant les devants sur la paix. — **9.** Gram., 72, 2°. — **10.** A la Discorde.

De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :
Il fallait donc qu'elle eût un séjour* affecté[1],
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté[2].
Comme il n'était alors aucun couvent de filles[3],
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin* de l'Hyménée
Lui fut pour maison assinée[4].

Ce sujet semble être de l'invention de La Fontaine. On a cru sans vraisemblance en trouver le point de départ dans un emblème de Corrozet.

21. — La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs,
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console :
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole,
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne :

1. Qui lui fût spécialement attribué. — 2. A jour fixe. — 3. L'épigramme fait coup double, contre le mariage et contre les couvents de filles; mais, si elle est spirituelle, l'allégorie est froide et abstraite, et c'est par malheur une de celles que La Fontaine a imaginées. Il y a là une allusion possible à un procès plaidé en juillet 1664 avec un grand retentissement par le célèbre avocat Patru, en réponse à un libelle diffamatoire publié par les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Pontoise contre leur prieure, Jeanne de Guénégaud. (Guignot, *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1925.) — 4. Versific., 7. Cf. *maline*, VI, 15, 12.

L'une fait fuir[1] les gens, et l'autre a mille attraits[2].
Aux soupirs vrais ou faux[3] celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note* et pareil entretien;
On[4] dit qu'on est inconsolable;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage[5].
La belle avait un père, homme prudent et sage;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'[6]a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas[7] que tout à l'heure*
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports[8]; [pose
Mais, après certain temps, souffrez* qu'on vous pro-
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre[9] chose
Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »

1. Par l'excès de son chagrin. — 2. En l'opposant à *fuir*, La Fontaine redonne à *attraits* son sens premier. — 3. La Fontaine avait fait son choix entre les deux termes de l'alternative. La suite le prouve (vers 13). — 4. Retour au pronom *on*, qui est empreint d'une discrète ironie. — 5. Cet euphémisme, dont le ton et le rythme contrastent si ironiquement avec ce qui précède, prépare le dénouement. — 6. Gram., 32. — 7. Je ne demande pas qu'à l'instant. — 8. De douleur. — 9. Gram., 57.

Le père lui laissa digérer[1] sa disgrâce*.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit*, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours[2];
Toute la bande des amours
Revient au colombier[3]; les jeux, les ris*, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence[4].
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle[5].

SOURCES. — La Femme pleurant son Mari mort, tandis que son Père la console. — *Une femme encore jeune, dont le mari rendait le dernier soupir, était consolée par son père. « Ne t'afflige pas outre mesure, disait-il, ma fille. Je t'ai trouvé un autre époux beaucoup plus beau que celui-ci et qui adoucira aisément le regret du premier. » Mais la jeune femme, incapable de supporter la douleur, tant elle entourait son mari d'un ardent amour, non seulement n'admettait pas les paroles de son père, mais blâmait cette allusion déplacée à un autre mari. Cependant, dès qu'elle vit mort son époux, elle demanda à son père, au milieu de ses larmes et de son deuil, s'il était là, le jeune homme qu'il avait annoncé l'intention de lui donner en mariage. La fable montre combien l'amour d'un mari défunt s'efface vite de l'âme d'une femme.* (Abstémius, *Nevelet*, p. 540.)

Haudent, D'un nouveau Marié et de sa Femme, II, 75.

1. Supporter en silence. Le sens physiologique est complètement effacé. Le mot est d'ailleurs employé dans le style soutenu. — 2. « Parure de femme », du vieux verbe *atourner*, « orner, parer une femme » (Ac.). — 3. Le poète sourit avec une malicieuse indulgence et les images dont il se sert sont d'une ironie gracieuse. — 4. Elle rajeunissait, suivant la légende, ceux qui s'y baignaient. Ici, ce n'est plus qu'une figure, qui signifie : on revient à la gaieté, aux artifices de toilette, à tout ce qui fait paraître jeune et belle. — 5. Sur ce mot finit, par une gradation spirituellement ménagée, le tableau de mœurs que présente cette fable exquise.

ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière[1] :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur[2].
Il s'en va temps* que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine,
Pour fournir* à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché[3]. Damon[4], vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera[5]!

1. La composition des six premiers livres des *Fables*. Elle se termine en 1668. — 2. C'est-à-dire les sujets les plus séduisants parmi ceux que lui offraient Ésope et les autres fabulistes. — 3. La Fontaine, après avoir composé son recueil de fables, reprend son roman de *Psyché*, interrompu quelque temps, et qui paraîtra en janvier 1669. — 4. On ne sait qui cache ce pseudonyme. Serait-ce Maucroix? — 5. L'époux de Psyché est l'Amour.

AVERTISSEMENT

Voici un second[1] recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air* et un tour[2] un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties[3] convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché[4] d'autres enrichissements, et étendu* davantage les circonstances[5] de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte : pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même; ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay[6], sage Indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman[7]. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

1. Il comprenait les livres VII et VIII, parus en 1678, et les livres IX, X et XI, parus en 1679. — **2.** Formule bien peu précise et que Maucroix, l'ami et le confident de La Fontaine, avouait ne pas comprendre. Les deux mots ne représentent d'ailleurs qu'une seule idée, à preuve le non-accord de l'adjectif *différent* (voir *Lex.*). On trouvera dans le *La Fontaine* de M. Michaut une minutieuse et solide discussion des idées contenues dans cette préface. — **3.** Elles renfermaient les 6 premiers livres parus en 1668. — **4.** Gram., 75, 2°. — **5.** Terme de rhétorique désignant, dans l'art de développer, « ce qui a rapport à la personne, à la chose, au lieu, aux moyens, aux motifs, à la manière et au temps » (Littré). — **6.** Voir p. xxx. — **7.** Personnage imaginaire sous le nom duquel avait été mise la traduction arabe des fables d'Ésope.

A MADAME DE MONTESPAN[1]

L'apologue est un don qui vient des Immortels;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Ériger en divinité
Le sage[2] par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme* : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez[3], Olympe[4], si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux[5],
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favorisez les jeux où[6] mon esprit s'amuse.
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui[7]
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits [traces.
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres
Eh! qui connaît que[8] vous les beautés et les grâces?

1. La marquise de Montespan, Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart (1641-1707), était dans tout l'éclat de sa faveur quand La Fontaine lui adressa cette dédicace. Indépendamment de sa beauté, elle avait une réputation méritée (voir vers 21) d'esprit et de goût naturel. Elle fut une protectrice éclairée pour les gens de lettres. — **2.** Ésope. — **3.** C'est-à-dire vous qui égalez ce bel art qui mène à son gré..., etc. — **4.** Nom de fantaisie. — **5.** Homère dit (*Il.*, I, 604) que les muses sont associées aux festins des dieux. Peut-être La Fontaine suggère-t-il aussi l'idée que ses vers ont trouvé auprès des dieux (le Roi, le Dauphin) un accueil favorable. — **6.** Gram., 28. — **7.** Se survivre. — **8.** Gram., 105.

Paroles et regards, tout est charme* dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre* davantage;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître[1] que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri.
Protégez désormais le livre favori[2]
Par qui j'ose espérer une seconde vie;
Sous vos seuls auspices[3], ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande,
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge* a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

1. D'un plus grand écrivain. C'est ainsi que comprend Fénelon, à voir comme il traduit en latin ce passage à l'intention du duc de Bourgogne. Mais on pourrait aussi penser que Louis XIV est désigné discrètement par le mot *maître*. Fénelon ne pouvait guère traduire autrement et l'erreur est peut-être volontaire. — 2. C'est peut-être le participe de l'ancien verbe *favorir* : qui aura mérité votre faveur. — 3. Même si les autres dieux lui sont indifférents, l'appui de la seule Olympe lui assurera le succès. Ou encore (voir vers 34) : malgré le nombre de mes envieux, votre suffrage suffira à m'assurer le succès.

LIVRE SEPTIÈME

1. — Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste[1] (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron[2],
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés[3];
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie,
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant[4] plus de joie*.

Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis

1. La peste inspirait une telle terreur qu'on évitait même d'en prononcer le nom. C'est dans ce sentiment que La Fontaine retarde l'emploi du mot redouté et ensuite le souligne par un rejet vigoureux. — 2. Le fleuve des Enfers, pris pour l'Enfer lui-même. La Fontaine semble se souvenir du vers de Sophocle : « Et le noir Hadès s'enrichit de nos gémissements et de nos larmes » (*Œdipe Roi*, vers 30), ou peut-être aussi de la peste en Norique de Virgile (*Géorg.*, III, v. 537-540). — 3. Atteints. — 4. Par suite.

Pour nos péchés[1] cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits* du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents*
On fait* de pareils dévouements[2].
Ne nous flattons* donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force[3] moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger[4].
Je me dévouerai* donc, s'il le faut[5] : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille*, sotte espèce*,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant[6], beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir

1. Comme chez plusieurs devanciers de La Fontaine, c'est bien d'une confession publique qu'il s'agit. — 2. Pluriel d'un mot abstrait. Il s'agit ici de l'immolation volontaire d'un Codrus et surtout, à Rome, des dévouements rituels aux dieux infernaux, tels ceux des Décius. — 3. Gram., 87. — 4. Versific., 10. — 5. Cette atténuation prudente dément l'ardeur d'expiation qui précède. — 6. Ce mot guilleret change le crime en peccadille.

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses[1] :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins*,
Au dire de chacun, étaient de petits saints*.
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance[2]
Qu'en un pré de moines[3] passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit[4], puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro[5] sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc[6], prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer* ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que[7] la mort n'était capable
D'expier[8] son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable*,
Les jugements de cour[9] vous rendront blanc ou noir.

SOURCES. — La Fontaine ne s'est inspiré dans la fable des *Animaux malades de la peste* d'aucun texte directement. Pourtant ce sujet a été abordé dès le début du XVIe siècle par une foule de théologiens et de prédicateurs, soit protestants, soit catholiques. Mais c'est

1. « Signifie en théologie *péché*. » (Fur.) Voir vers 17, 37. — **2.** Ce mot « vieillit ». (Ac.) — **3.** Les moines font vœu de pauvreté, et ils sont riches. La faute de l'âne en est atténuée. — **4.** Le lion avait déjà fait un tel aveu (vers 27) et avec la même sincérité apparente, mais avec un succès bien différent. — **5.** C'est le cri d'appel à la violence contre un délinquant. Primitivement c'est en Normandie qu'on poussait cette clameur avant de courir sus aux criminels. — **6.** Employé adjectivement, signifie lettré, instruit. C'est un mot vieilli. — **7.** Gram., 105. — **8.** « Effacer les péchés. La mort *a expié* tous ses crimes. » (Fur.) — **9.** Ici la cour du lion ne désigne pas les courtisans qui entourent le lion, mais l'assemblée générale de la nation, puisque les ânes et les chiens y figurent. C'est une sorte de cour de justice.

le sacrement de pénitence qu'ils avaient en vue. Parmi ceux qui ont considéré surtout dans ce récit un fait de caractère humain et profane, il en est deux que La Fontaine semble avoir imités; d'abord Haudent : *De la confession de l'Ane, du Renard et du Loup* (II, *Fable* 60), et surtout Guéroult, *Le Premier Livre des Emblèmes*, p. 40, Fable morale du Lion, du Loup et de l'Ane. C'est par hasard que le lion rencontre les deux personnages et sans préparation.

« O mes amis, maintenant il est heure,
Dit le lion, d'ôter les grands péchés
Desquels nos cœurs se trouvent empêchés :
Il est besoin que chacun les siens pleure.... »
. . . . . .
Et ses péchés à confesser commence,
Disant qu'il a par bois, montagne et plaine,
Tant nuit que jour, perpétré divers maux
Et dévoré grand nombre d'animaux,
Bœufs et chevreaux et brebis portant laine :
Dont humblement pardon à Dieu demande

En protestant de n'y plus retourner.
Ce fait, le loup le vient arraisonner,
Lui remontrant que l'offense n'est grande :
« Comment, dit-il, Seigneur plein d'excellence,
Puisque tu es sur toutes bêtes roi,
Te peut aucune [aucune peut-elle] établir quelque loi....
Pourtant [aussi], Seigneur, je suis d'opinion
Que tu ne peux en ce faisant mal faire. »

A son tour, le loup se confesse. Le renard l'excuse, et enfin l'âne est condamné pour avoir mangé la paille dont étaient garnis les sabots d'un maître qui le laissait mourir de faim.

2. — Le mal marié.

Que[1] le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme[2];
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes* d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point*, 5

1. Si on peut faire en sorte que le bon accompagne.... — 2. Il ne faut pas chercher ici une confession de La Fontaine; il n'avait rien à reprocher à sa femme de ce qu'Ésope reproche à celle de la fable.

Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns[1] d'eux ne me [tentent :
Cependant des humains presque les quatre parts*
S'exposent hardiment au plus grand des hasards*;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer[2] un[3] qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait[4] trop tard, on se couchait trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient; l'époux était à bout :
« Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose. »
Elle en dit tant, que Monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin*,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents[5]. La voilà donc compagne
De certaines Philis[6] qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps, qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait*?
— Assez, dit-elle; mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul souci

1. Gram., 35. — **2.** Citer. — **3.** Un humain. — **4.** Gram., 110. **5.** Versific., 11. — **6.** Philis est un nom de bergère d'idylle ou de pastorale, dont l'élégance est brutalement démentie par la fin de la phrase. Les Précieuses appelaient leurs servantes les « nymphes potagères ». Voir VI, 18, 1.

Je[1] leur savais bien dire, et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
— Eh! Madame, reprit son époux tout à l'heure*,
Si votre esprit est si hargneux,
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous et ne revient qu'au soir
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit[2] jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu. Si, de ma vie,
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir pour mes péchés[3]
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés! »

SOURCE. — Le Mari et sa Femme. — *Un homme, dont la femme était détestée de tous les gens de la maison, voulut savoir si elle inspirait les mêmes sentiments aux serviteurs de son père. Sous un prétexte spécieux il l'envoie chez celui-ci. Peu de jours après, quand elle revint, il lui demanda comment elle était avec les gens de là-bas. Elle répondit que les bouviers et les pâtres la regardaient de travers. « Eh bien, femme, si tu es détestée de ceux qui font sortir leurs troupeaux à l'aurore et qui ne rentrent que le soir, à quoi faudra-t-il s'attendre de la part de ceux avec qui tu passes toute la journée? » Cette fable montre que souvent on connaît les grandes choses par les petites et les choses incertaines par celles qui sont manifestes.* (Ésope, *Nevelet*, p. 165.)

3. — Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins[4] en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins* d'ici-bas,

1. Gram., 9. — 2. Gram., 29. — 3. Le conte finit sur le ton comique, comme il a commencé. — 4. Les habitants du Levant. *La légende* consistait d'abord dans des récits de la Vie des Saints qu'on lisait (le participe d'obligation *legenda* du verbe latin signifiant *lire*, a donné *légende*, de la même façon que offrir a donné *offrande*.

Dans un fromage de Hollande[1]
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde[2].
Notre ermite nouveau* subsistait là-dedans.
Il fit tant, de pieds* et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert[3]; que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient[4] en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis[5] était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus

diviser, *dividende*, etc.) par fragments aux religieux pendant leurs repas. Plus tard on a appelé ainsi des récits merveilleux, d'un caractère populaire. La Fontaine a situé son histoire dans le Levant, comme Voltaire situera les siennes à Babylone, Lesage en Espagne, Montesquieu en Perse, pour être plus à l'aise dans la critique qu'il voulait faire des mœurs de son temps. — **1.** Détail amusant auquel l'Orient ne nous préparait guère. Il a frappé l'imagination populaire, et l'expression *fromage de Hollande* est employée proverbialement pour désigner une grasse sinécure. — **2.** Il y a là une plaisanterie sur la forme du fromage. — **3.** La nourriture et le logement. — **4.** Gram., 110. — **5.** Mot composé de fantaisie, qui signifie *ville des Rats*.

PORTRAIT DE LA FONTAINE,
D'APRÈS LE TABLEAU DE FRANÇOIS DE TROY
CONSERVÉ A LA BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE.

Le poète est sans doute à l'âge où il fit paraître son deuxième recueil de *Fables* (1678-1679).

Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci!
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désignai[1]-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis[2] :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable[3].

La présente fable est sans doute de l'invention de La Fontaine.

4 et 5. — Le Héron. — La Fille.

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long[4] cou.
Il côtoyait une rivière. [jours;
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux
Ma commère la carpe[5] y faisait mille tours,
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à
Mais il crut mieux faire d'attendre [prendre.
Qu'il eût un peu plus d'appétit :

1. Gram., 63. — **2.** Sorte de moine mahométan dit aussi *derviche*. — **3.** D'après un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, la fable aurait été composée en mai 1675. Or le clergé régulier protesta cette même année 1675 contre une imposition de 300 000 livres dont l'Assemblée du clergé voulait le charger pour acquitter un don gratuit destiné à couvrir les dépenses de la guerre de Hollande. La thèse du clergé régulier était « qu'il ne devait au roi que ses prières, comme la noblesse son sang ». — **4.** La triple répétition de *long*, renforcée par l'adjectif *emmanché*, appuie sur la valeur descriptive de ces deux premiers vers. — **5.** Les contemporains ne pouvaient lire ce passage sans se ressouvenir de la lettre fameuse

Il vivait de[1] régime et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau[2],
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat[3] du bon Horace.
« Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère*? Et pour qui me prend-on? »
La tanche rebutée[4], il trouva du goujon.
« Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise[5]! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon[6].

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre[7] en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte[8].
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle; écoutez, humains, un autre conte[9] :
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

écrite par Voiture au duc d'Enghien pour le féliciter de ses victoires. C'était la lettre, d'un goût d'ailleurs douteux, de la Carpe à « mon compère » le Brochet. La Fontaine professait, au moins pendant sa jeunesse, une vive admiration pour Voiture.

1. Gram., 87. *De*, 4°. — 2. Versific., 12. — 3. L'attitude du héron solitaire, son air souffreteux et méditatif le désignaient pour jouer le rôle de ce personnage dégoûté. Horace avait prêté ce caractère dédaigneux au rat de ville invité par le rat des champs (*Sat.*, II, VI, 87). 4. Refusée, rejetée.—5. Gram., 74, 1°. — 6. Nous dirions : un escargot. — 7. Gram., 69, 2°. — 8. Expression populaire pour dire : avoir ce qu'on désire, ce qui vous revient. — 9. C'est le mot propre. Le récit qui va suivre n'est pas en effet un apologue, c'est un conte qui offre la réalité sous une forme non détournée.

SOURCES. — L'Oiseleur et le Pinson. — *Un oiseleur avait tendu ses filets aux oiseaux et répandu pour eux sur l'aire une pâture abondante. Cependant il ne prenait pas les oiseaux en train de picorer parce qu'ils lui semblaient trop peu nombreux. Ceux-ci une fois rassasiés s'envolèrent. D'autres vinrent en quête de nourriture. Cette fois encore il dédaigna de les prendre, à cause de leur petit nombre. Le même manège dura toute la journée : des oiseaux survenaient, d'autres s'éloignaient et l'homme attendait toujours une proie plus considérable. Enfin le soir commença à tomber. Alors l'oiseleur perdant l'espoir de faire une grande prise et songeant qu'il était l'heure de se reposer, ramassa ses filets. Il prit seulement un pinson qui, le malheureux! s'était attardé sur l'aire. Cette fable montre que ceux qui veulent tout embrasser, bien souvent ne prennent, et à grand-peine, que peu de chose.* (Abstémius. *Nevelet*, p. 550.)

Haudent, D'un Oiseleur et d'une Bergée [pinson], II, 98.

Certaine fille*, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière[1],
Point froid et point jaloux : notez ces deux points*-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir* :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs* de moitié :
« Quoi? moi! quoi? ces gens-là[2]! l'on radote, je pense.
A moi les proposer! hélas! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce*! »
L'un n'avait[3] en l'esprit nulle délicatesse;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
C'était ceci, c'était cela;
C'était tout[4], car les précieuses[5]

1. Façon d'être, genre. Sens archaïque; cf. « Tous ceux qui sont de la *manière* Du faux et déloyal Jason. » (Marot.) — **2.** Exclamations et coupes plaisantes qui rendent l'indignation de la belle. — **3.** Gram., 110. — **4.** Ici, c'est La Fontaine qui riposte en imitant le ton dédaigneux de la fille. — **5.** Ce mot, primitivement

Font dessus[1] tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres* gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments;
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants*.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude;
Le chagrin* vient ensuite; elle sent chaque jour
Déloger* quelques Ris*, quelques Jeux*, puis
Puis ses traits choquer et déplaire; [l'Amour;
Puis[2] cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron[3].
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage?
Sa préciosité changea lors* de langage.
Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari. »
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse[4].
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru[5].

favorable, ne marquait plus alors qu'une affectation et un raffinement maniéré. Versific. 1.

1. Gram., 88. — 2. Puis ce sont cent sortes.... — 3. Souvenir vraisemblable d'Horace (*Ép.*, II, 2, 55) : « Un à un, les années dans leur marche nous volent tous nos biens : elles nous ont pris les plaisanteries, l'amour, les festins, le jeu. » — 4. Les Précieuses s'estiment d'un trop haut prix pour ne pas faire fi du mariage. « Pour moi, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. » (Molière, *Précieuses ridicules*, 6. — 5. « Terme d'injure et de mépris; personne misérable, maussade, mal faite, mal bâtie. » (Ac.)

Cette fable semble être de l'invention de La Fontaine — mais une épigramme de Martial (V, 17) *a pu lui en inspirer l'idée.*

6. — Les Souhaits.

Il est au Mogol[1] des follets[2]
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage*,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon* bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les zéphirs*,
Peuple ami du démon*, l'assistaient dans sa tâche!
Le follet, de sa part*, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté*,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle;

Pour la forme et pour le rythme, les deux derniers vers font un pendant exact aux derniers vers du *Héron*.

1. Région de l'Asie centrale conquise par les *Mogols* ou *Mongols*. Le grand voyageur Bernier venait d'y faire un long séjour dont il avait publié en 1670-71 une relation importante. La Fontaine était son ami et le rencontrait chez Mme de la Sablière. Ce n'est donc pas par hasard que le nom de Mogol paraît alors sous sa plume et que ses fables sont fréquemment empruntées à la tradition orientale. — 2. « Sorte de lutin qu'on dit qui se divertit sans faire de mal. » (Ac.) La Fontaine dans ce début a imité Ronsard (à moins qu'il n'y ait une source commune) (Voir vers 22) : « On dit qu'en Norouège ils se louent à gages, Et font comme valets des maisons les ménages. Ils pansent les chevaux, ils vont tirer du vin.... Ils filent la fusée (fil enroulé autour du fuseau) et les robes nettoient Au lever de leur maître, et les places balaient.... » (*Hymne aux Démons.*)

Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique*,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
Avant que de[1] partir, l'esprit dit à ses hôtes :
« On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes;
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter* [semaine :
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une
Employez-la; formez trois souhaits[2], car je puis
Rendre trois souhaits accomplis[3],
Trois sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange* et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance*,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance*?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés* si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent;
Les grands seigneurs[4] leur empruntèrent,

1. Gram., 104. — 2. C'est là un thème mille fois exploité par l'imagination populaire. — 3. Gram., 68, 4°. — 4. Piquant rapprochement avec les voleurs. Le fait était bien connu : « La noblesse sans bien Trouve l'art d'emprunter et de ne rendre rien » (Boileau, *Sat.*, v, 101); les grands seigneurs oubliaient volontiers de payer leurs dettes. « M. de Guitaud me paraît fort préoccupé de l'envie de payer ses dettes et de n'en point faire de nouvelles. C'est le premier pas que l'on fait dans ce chemin quand on suit sa religion. » (Sévigné.) Entendez : quand on veut se convertir. Bossuet, dans l'oraison funèbre de la Palatine, la loua d'avoir, avant de mourir, payé ses dettes.

Le prince les taxa[1]. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
« Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez; et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité*, reviens vite. » A ces mots
La Médiocrité[2] revient; on lui fait place;
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux[3]
Qu'ils étaient et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires :
Le follet en rit avec eux[4].
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point*,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

SOURCE. — *Les Trois Souhaits*, tirés d'un roman hébreu, *Les Paraboles de Sendabar*, p. 123, que La Fontaine aurait pu connaître en manuscrit dans une traduction latine de l'orientaliste Gaulmin. Cependant, sauf le début, le détail du récit n'a rien de commun avec celui de La Fontaine. L'idée générale de l'apologue, l'éloge de la médiocrité, se trouve dans Rabelais, Nouveau Prologue du quart livre.

1. Encore une allusion; voir fable III, 17. — 2. L'indigence, la pauvreté (vers 47, 48) ne sont pas la médiocrité. — 3. Aussi peu chanceux. Il faut comprendre que la médiocrité n'est pas un bien, en ce sens que souhaiter toujours, même avec modération, est aussi un mal. — 4. Cette fois ils sont guéris, puisqu'ils ont ri, puisqu'ils ont compris la vanité des souhaits.

7. — La Cour du Lion.

Sa Majesté lionne[1] un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire[2] écriture
Avec son sceau[3]. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière[4], dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[5].
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son Louvre[6] il les invita.
Quel Louvre! un vrai charnier*, dont l'odeur se porta
D'abord* aux nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé* de faire cette mine;
Sa grimace déplut : le monarque irrité

1. Véritable adjectif, qui s'accorde, comme par exemple *S. M. Très Chrétienne*, pour désigner le roi de France. Il y a là d'ailleurs une parodie. — 2. Gram., 56. — Ce mot est maintenant nom, et nous sous-entendons *écriture*. — 3. Formalité minutieusement spécifiée en rejet. — 4. Ceci se passe dans l'ancienne France. Les rois tenaient des assemblées solennelles où étaient convoqués leurs vassaux. — 5. Retour à l'actualité. Les États provinciaux étaient accompagnés de fêtes, en particulier de représentations théâtrales. Ici, pour des animaux, au lieu de Scaramouche par exemple, Fagotin s'impose. Fagotin était le nom générique donné aux différents singes exhibés par des bateleurs, mais tout d'abord à celui de Datelin ou Brioché, qui se montrait près de la Porte de Nesle. Il était habillé, portait un plumet, une fraise, un pourpoint, un baudrier avec une lame sans pointe et faisait le spadassin. Très célèbre, il est cité par Molière dans *Tartuffe*, vers 666. Il fut, dit une légende des plus suspectes, tué par le fameux Cyrano qui, insulté par des laquais, prit le singe pour un ennemi et l'embrocha. (V. Fournel, *Le Vieux Paris*). — 6. Nous avions déjà l'impression

L'envoya chez Pluton faire le dégoûté[1].
Le singe approuva fort cette sévérité,
Et flatteur excessif, il loua la colère[2]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre[3], il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix*. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès*, et fut encor punie :
Ce Monseigneur du[4] lion-là
Fut[5] parent de Caligula.
Le renard étant proche : « Or çà, lui dit le sire*,
Que sens-tu? dis-le-moi : parle sans déguiser*. »
L'autre aussitôt de s'excuser*,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire[6].

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand[7].

d'être chez les hommes, nous voici à la cour. Ce mot (nouvelle parodie, surtout avec le burlesque du vers suivant) achève l'illusion.

1. Encore une façon de parler très populaire : il le tua. — **2.** Il manque une rime féminine accouplée à *colère*. — **3.** Espèce de gomme d'odeur agréable qui se trouve sur les bords de la mer. Gram., 110. Noter le rythme de ce vers par lequel La Fontaine essaie de rendre le caquet de ce hâbleur qu'était le singe. — **4.** Gram., 87, *De*, 9°. — **5.** Gram., 80. Caligula, lors de la mort de sa sœur Drusilla, condamnait à mort les courtisans qui la pleuraient, sous prétexte que, devenue déesse, elle ne devait pas être pleurée, et aussi ceux qui ne la pleuraient pas, comme manquant au respect. — **6.** « Voilà une fable des plus jolies. Ne connaissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan que le renard? » (Sévigné à M. de Grignan, 22 mai 1674.) « L'abbé de Polignac, se promenant à Marly avec le roi par un mauvais temps, disait que la pluie de Marly ne mouillait pas. Le roi trouva fade cette flatterie et en fut choqué. » (Saint-Simon.) — **7.** Allusion à un proverbe. « On dit qu'un homme répond en Normand lorsqu'il ne dit ni oui ni non, qu'il a crainte d'être surpris, de s'engager. » (Fur.)

SOURCES. — *Phèdre*, Le Lion régnant, IV, 13, *fable mutilée qui se retrouve peut-être dans Romulus, livre* III, *fable* 20, *sous le même titre.* (*Nevelet*, p. 435.)

8. — Les Vautours et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émute[1].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char[2]; mais le peuple vautour[3],
Au bec retors[4], à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulais conter* de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée espéra[5]
De[6] voir bientôt une fin à sa peine*.
C'était plaisir d'observer leurs efforts;
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises*
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :

1. La guerre mit tout l'air en agitation. Versific. **4.** — **2.** Les colombes étaient attelées au char de Vénus. — **3.** Gram., 50. — **4.** Participe passé de *retordre* employé comme adjectif, « qui est en forme de crochet ». (Littré.) — **5.** Prométhée ayant comblé de bienfaits l'humanité en fut puni par Jupiter. Attaché à un rocher du Caucase, il avait le foie rongé sans cesse par un vautour. L'espèce des vautours étant exterminée, il espérait voir son supplice prendre fin. — **6.** Gram. 72, 4°.

Tout élément remplit[1] de citoyens*
Le vaste enclos qu'ont[2] les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent[3].
Ils firent trêve[4]; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent* maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
Et dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder* un peuple si sauvage[5].

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

SOURCE. — *Abstémius*, Les Vautours en guerre entre eux et pacifiés par les Colombes, *Nevelet*, p. 574.

1. Tous les éléments : la terre, les eaux, et, contrairement à ce qui se passait dans les guerres entre les hommes, le ciel, fournirent des habitants aux Enfers. — **2.** Que comprennent, qui constituent.... — **3.** Littéralement se frapper sur le *camail* (armure de tête). « Se battre, se frapper les uns les autres à coups d'épée, de pique, de bâton. » (Ac.) Le mot n'a pas le sens affaibli et trivial qu'il a aujourd'hui. — **4.** Gram., 69, 3°. — **5.** Ce morceau présente plusieurs traits caractéristiques du style dit *marotique* : inversions, omissions de l'article, avec emploi du vers décasyllabe. Il reproduit au surplus les procédés du genre pseudo-épique.

9. — Le Coche[1] et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Un coche (dessin de Chauveau tiré de l'édition originale des *Fables* de La Fontaine).

Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu[2];

1. « Chariot couvert dont le corps n'est pas suspendu et qui sert à mener, à voiturer des personnes. » (Ac.) — 2. Il y a là un souvenir personnel de La Fontaine. Il a laissé des traces dans une lettre écrite à sa femme sur son voyage en Limousin (30 août 1663). Le carrosse, dit-il, passa à Bourg-la-Reine : « Point de moines, mais en récompense [pour compenser] trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait très mal.... Nous traversâmes ensuite la vallée de Caucatrix après avoir monté celle de Tréfou.... Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse, nous descendîmes afin de soulager les chevaux. »

L'attelage suait, soufflait, était rendu[1].
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine*,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine*,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille[2] allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin, [soin*;
Se plaint qu'elle agit seule[3], et qu'elle a tout le
Qu'aucun n'aide[4] aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire;
Il prenait bien son temps*! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame* mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles[5].
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
« Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens* sont enfin dans la plaine[6].
Ça, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :

1. Était à bout. — 2. « On appelait *sergent de bataille*, ou *sergent général de bataille*, un officier principal de l'armée dont la fonction était de ranger les troupes en bataille sous les ordres des généraux. » (Ac.) — 3. La difficulté est *commune* à tous, et *seule* la mouche agit. — 4. Gram., 72, 3°. — 5. Pareilles à tout ce qui précède et que le poète vient de décrire. — 6. Sur le plateau.

Ils font partout les nécessaires[1],
Et, partout importuns, devraient être chassés[2].

SOURCES. — La Mouche et la Mule. — *Une mouche se posa sur le timon et, gourmandant la mule : « Que tu es lente! dit-elle. Tu ne veux pas aller plus vite? Prends garde que je ne te perce le cou de mon aiguillon. » L'autre répond : « Tes paroles ne m'émeuvent pas. C'est le maître que je crains, qui, assis sur le siège de devant, d'un fouet flexible, gouverne mon joug et contient ma bouche d'un frein écumant. C'est pourquoi laisse là ta sotte arrogance, car je sais où il faut ralentir et où il faut courir. » Cette fable peut tourner en dérision l'homme dénué de mérite qui prodigue de vaines menaces.* (Phèdre, III, 6, *Nevelet*, p. 419.) La morale s'inspire de Phèdre, II, 5 : « *Il est à Rome une race de gens empressés, courant fébrilement, occupés à ne rien faire, essoufflés pour rien, n'avançant à rien en remuant beaucoup, gênants pour eux-mêmes et très importuns à autrui....* »

Abstémius, De la Mouche qui, posée sur un char, disait qu'elle soulevait beaucoup de poussière.

Faërne, La Mouche et le Char, *Fable* 45.

10. — La Laitière et le pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait* arriver sans encombre[3] à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats[4].
Notre laitière ainsi troussée[5]
Comptait déjà dans sa pensée

1. Cf. « M. l'intendant fait bien le nécessaire! » (Molière, *Avare.*) — 2. Cette fable si pittoresquement descriptive et si vivante a en plus si heureusement exprimé le sentiment du peuple sur les empressés contents d'eux, que « la mouche du coche » est devenue un dicton très vivant. — 3. Difficulté, obstacle. Le mot ne s'emploie qu'avec la préposition *sans*. — 4. Sans talons. — 5. Ce mot se dit de la façon dont sont arrangés les vêtements, étant sous-entendu qu'ils sont bien et joliment ajustés. Le terme est familier et va avec *pot, cotillon*.

Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée[1] :
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à[2] s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus[3], de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant[4], de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est[5], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame[*] de ces biens, quittant d'un œil marri[6]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à[7] son mari.
En grand danger d'être battue.

1. On peut comprendre : faisait couver trois fois la même poule ou trois poules à la fois. Fénelon a adopté cette deuxième interprétation dans un thème fait pour le duc de Bourgogne. En tout cas, il est bien difficile de faire couver par une poule 33 œufs à la fois. Aussi Perrette est-elle obligée de s'encourager : « J'y veillerai si bien, se dit-elle, que la chose, quoique difficile, et presque impossible, ira à bien, réussira. » C'est ce que veut dire le vers suivant. — **2.** Pour s'engraisser. — **3.** La série des faits passés a été interrompue par deux futurs (vers 14, 16) et, brusquement, l'imparfait reparaît, puis le passé simple, marquant un passé plus reculé encore. L'imagination de Perrette court vite. Ce qui dans la réalité n'est encore qu'un projet est dans sa pensée déjà accompli. Imitation du passage bien connu de Rabelais où celui-ci fait dire à Picrochole (auquel La Fontaine fait allusion au vers 32) : « Que *boirons-nous* par ces déserts?... — — Voire mais, dit-il, nous ne *bûmes* point frais » (I, 33). Voir fable 9 du livre VIII, note du vers 16. — **4.** Gram., 78, 1°. — **5.** Étant donné le prix que j'en tirerai. De nouveau Perrette voit en train de s'accomplir des faits encore à venir. — **6.** Fâché, triste. Mot déjà vieux au temps de La Fontaine. — **7.** Gram., 87, A, 5°.

Le récit en farce[1] en fut fait;
On l'appela *le Pot au lait.*

Quel esprit ne bat la campagne*?
Qui ne fait châteaux en Espagne*?
Picrochole, Pyrrhus[2], la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe* en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur[3] emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul[4], je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte[5], je vais détrôner le Sophi[6];
On m'élit roi, mon peuple m'aime[7];
Les diadèmes vont[8] sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant[9].

SOURCE. — Comparaison des alquemistes [*alchimistes*] à la bonne femme qui portait une potée de lait au marché.... [*Elle faisait*] *son compte ainsi : qu'elle la vendrait deux liards; de ces deux liards elle en achèterait une douzaine d'œufs, lesquels elle mettrait couver et en aurait une douzaine de poussins; ces poussins deviendraient grands et les ferait chaponner; ces chapons vaudraient cinq sous la pièce; ce serait un écu et plus dont elle achèterait deux cochons, mâle et femelle, qui deviendraient grands et en feraient une douzaine d'autres qu'elle vendrait vingt sous la pièce après les avoir nourris quelque temps; ce serait 12 francs, dont elle achèterait une jument qui porterait un beau*

1. En comédie populaire. On ne connaît aucune farce de ce nom. Du moins le titre de la fable de La Fontaine est devenu proverbial pour représenter la déception finale des gens trop prompts à espérer. — 2. *Picrochole*, personnage de Rabelais qui ne rêvait que de guerres et de conquêtes (I, 33). Boileau a mis en scène (*Ép.* I, 61-86) la folle ambition de Pyrrhus. — 3. Une illusion séduisante. — 4. Il se raille lui-même avec esprit. — 5. Je m'éloigne de la réalité, je donne libre cours à ma fantaisie. — 6. Nom ancien du schah de Perse. — 7. La Fontaine est bon; s'il était roi, son peuple ne manquerait pas de l'aimer. — 8. Gram., 68, 3°. — 9. Jamais poète n'a rendu avec plus de bonheur les mirages de l'imagination et les délices de la rêverie.

poulain, lequel croîtrait et deviendrait tant gentil; il sauterait et ferait « hin. » Et en disant « hin », la bonne femme, de l'aise qu'elle avait en son compte, se prit à faire la ruade que ferait son poulain et, en la faisant, sa potée va tomber et se répandit toute. Et voilà ses œufs, ses poussins, ses chapons, ses cochons, sa jument et son poulain, tous par terre. (*Bonaventure des Périers,* Les Contes ou les nouvelles Récréations et joyeux Devis, *Nouvelle* 14.)

11. — Le Curé et le Mort[1].

Un mort s'en allait tristement
S'emparer[2] de son dernier gîte;
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment[3] empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur[4] était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons[5] :

1. « M. de Boufflers a tué un homme après sa mort. Il était dans sa bière et en carrosse; on le menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer; son curé était avec le corps. On verse; la bière coupe le cou au pauvre curé. » (Mme de Sévigné, 26 février 1672.) — 2. Prendre possession de. — 3. Comme il convient. Littéralement : comme il est « dû ». C'est un terme de procédure, qui produit ici un effet plaisant. Le badinage se poursuit avec *empaqueté*. — 4. Le mot *pasteur* n'est pas ici un simple terme général mis pour *curé*, comme *temple* pour *église*; il est employé au sens précis d'ecclésiastique qui a charge d'âmes; et c'est bien en cette qualité qu'agit le curé : le mort qu'il conduit en terre était son ouaille. — 5. Au cours des services religieux dans la liturgie catholique, certains passages séparés (*versets*) des livres saints sont lus par l'officiant (*leçons*) ou dits par l'assistance (*répons*). Versific., 3.

« Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire. »
Messire* Jean Chouart[1] couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards semblait lui dire :
« Monsieur le Mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire[2],
Et tant en autres menus coûts[3]. »
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs;
Certaine nièce assez propette[4]
Et sa chambrière* Pâquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée,
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà Messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb[5] entraîne son pasteur;
Notre curé suit son seigneur
Tous deux s'en vont de compagnie[6].

1. Nom pris dans Rabelais. Le vers tout entier est d'une familiarité qui ne messied pas au personnage. — 2. Les cierges de l'enterrement (la cire) font partie de la rétribution du curé. — 3. Dépenses. — 4. Telle est la leçon des éditions originales, et le dictionnaire de Trévoux donne cette forme comme seule usitée. On dirait aujourd'hui *proprette*, « assez élégante », mais ce mot n'apparaît que dans la 2e édition du Dictionnaire de l'Académie. Dans l'emploi des mots *certaine, assez proprette*, il faut voir une insinuation malicieuse de La Fontaine sur les « nièces » de curés qui sont par trop coquettes. — 5. Qui est dans le plomb. « On ne parle plus de la mort du Mazarin : il est passé, il a plié bagage, il est en *plomb*, l'éminent personnage. » (Gui Patin, III, 340.) — 6. Ce petit conte, qui rappelle les fabliaux satiriques du Moyen Age, est écrit avec une gaieté un peu dure. Il appuie sur les sentiments intéressés du curé et détourne la pensée de tout ce que la mort peut avoir d'affligeant ou de terrifiant.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart, qui sur son mort comptait,
Et la fable du *Pot au lait*[1].

SOURCE. — C'est la réalité qui a fourni à La Fontaine son sujet.

12. — L'Homme qui court après la fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la fortune?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme* :
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe[2] :
Pauvres gens! je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
« Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape[3] :

1. Le 26 février 1672, Mme de Sévigné, revenant sur le même sujet, écrit : « Cette aventure est bizarre; la fable est jolie, mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. Je ne sais ce que c'est que ce *Pot au lait*. » Mme de Sévigné vise le dernier vers de la fable 11. Or la fable 10 n'avait pas encore paru. Il faut sans doute voir là une allusion à celle de B. des Périers. De même, la fable *Le Curé et le Mort* n'était à cette date pas encore publiée et n'était connue qu'en manuscrit ou oralement. — 2. Ces deux vers expliquent le mot *vainement* (vers 4). — 3. La Fontaine choisit à dessein la plus modeste et la plus relevée des conditions. Au surplus, la pensée du pape régnant le hantait; non pas que ce pape eût débuté par planter des choux (il était fils d'un banquier de Milan), mais Innocent XI (élu en 1671, mort en 1689) ne goûtait pas beaucoup de repos au cours de son pontificat, à en juger par le conflit redoutable qu'il soutenait avec Louis XIV

Ne le valons-nous pas? — Vous valez cent fois
Mais que[2] vous sert votre mérite? [mieux[1];
La fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux[3]?
Rarement la fortune à ses hôtes[4] le laisse.
Ne cherchez point cette déesse.
Elle vous cherchera : son sexe en use* ainsi[5]. »

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la fortune; il dit à l'autre un jour :
« Si nous quittions notre séjour*?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays[6] : cherchons notre aventure* ailleurs.
— Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
Ni climats* ni destins meilleurs.
Contentez*-vous; suivez votre humeur* inquiète* :
Vous reviendrez[7] bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant. »
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare*,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain

depuis 1672 au sujet de la régale. Au reste on cite plusieurs papes d'origine très modeste : Benoît XI fils d'un berger, Urbain IV fils d'un savetier, Sixte IV fils d'un pêcheur, etc.

1. Le poète entre plaisamment dans l'idée de son interlocuteur. — **2.** Gram., 32. — **3.** Suivant les Épicuriens, c'est dans le repos que consistait le bien suprême des dieux, au point qu'ils ne prenaient aucun souci des choses de l'univers. De son côté La Fontaine a célébré avec conviction le repos et le sommeil. — **4.** A ceux chez qui elle fixe sa demeure. Voir vers 46. — **5.** La Fontaine applique à « l'inconstante » fortune (vers 8) ce qu'on dit proverbialement de l'inconstance de la femme. — **6.** Ce proverbe se trouve dans l'évangile selon saint Luc, IV, 24. Voir Fables, VIII, 26, 7. — **7.** Ce n'est pas là un ordre : c'est une affirmation. Le sage sait d'avance

En un lieu que devait la déesse bizarre[1]
Fréquenter sur[2] tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher[3], au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures,
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
« Qu'est ceci? se dit-il, cherchons ailleurs du bien.
La fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi[4]
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur* ambitieuse.
Adieu, Messieurs de cour; Messieurs de cour, adieu :
Suivez* jusques au bout une ombre qui vous flatte*.
La fortune a, dit-on, des temples à Surate[5] :
Allons là. » Ce fut[6] un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute*
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier[7].
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village[8]
Plus d'une fois, essuyant les dangers

ce qui arrivera. — **1.** « Fantasque, extravagant, capricieux. » (Ac.) — **2.** Gram., 87. — **3.** La Fontaine parle comme les initiés, au lieu de dire *le coucher du roi, le lever du roi*. — **4.** De même qu'eux. — **5.** En 1669, peu après la fondation de la Compagnie des Indes Orientales, Colbert installa un comptoir à Surate. C'était la ville la plus importante de la côte ouest de l'Inde, le débouché de l'empire mongol. C'est par là que Bernier y entra, c'est par là qu'il revint en France (1669). On conçoit que ce nom fît travailler les imaginations des chercheurs de fortune et aussi la pensée désintéressée des poètes et des rêveurs comme La Fontaine. — **6.** Tout un de dire et *de*.... Aussitôt fait que dit. — **7.** La Fontaine vient de traduire un éloquent passage d'Horace (*Odes*, I, III, vers 9-12) : « Celui-là avait une triple enveloppe de chêne et de bronze autour du cœur qui confia à la mer farouche sa barque fragile, le premier....» — **8.** Évocation touchante et qui prépare le dénouement.

Des pirates, des vents, du calme[1] et des rochers,
Ministres de la mort : avec beaucoup de peines,
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant[2] assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La fortune pour lors* distribuait ses grâces.
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
« Demeure en ton pays, par la nature instruit. »
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol[3] l'avait été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : « Heureux qui vit chez soi.
De régler ses désirs faisant tout son emploi[4]!
Il ne sait que par ouïr dire[5]
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit*, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne[6] bouge, et ferai cent fois mieux. »

1. Le pire des dangers pour des navires à voiles. — 2. Et pourtant on la trouve.... — 3. Gram., 95. — 4. Occupation. Ce vers est la morale de la fable. La Fontaine s'est souvenu de Racan, *Stances sur la Retraite* : « Bienheureux celui qui... retiré de la foule importune, Vivant dans sa maison, content de sa fortune, A selon son pouvoir mesuré ses désirs! » — 5. Gram., 62. — 6. Gram., 92.

En raisonnant de cette sorte,
Et contre la fortune ayant pris ce conseil*,
Il la trouve assise à la porte
De son ami, plongé dans un profond sommeil[1].

Source inconnue.

13. — Les deux Coqs.

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie[2]; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint[3]!
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint[4].
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent* qui porte crête au spectacle accourut;
Plus d'une Hélène au beau plumage[5]
Fut le prix* du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite.
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait, à ses yeux[6]. Il voyait tous les jours
Cet objet* rallumer sa haine et son courage;

1. De ces deux amis, l'un est peut-être Bernier, l'autre est sûrement La Fontaine. — 2. Brusque évocation de la guerre de Troie causée par l'amour de Pâris et d'Hélène. Versific., 8. — 3. Le ton s'élève soudain jusqu'à la grandeur épique. Mars et Vénus ayant pris part au siège de Troie furent blessés par Diomède. Le Xanthe, fleuve qui arrose la plaine de Troie, fut, avec le Scamandre, témoin de combats acharnés. — 4. Persista sans changement, dura sans faiblir; donc resta indécis. — 5. Il y a là une parodie des épithètes homériques « aux belles joues, aux belles tresses, au beau voile ». — 6. Souvenir de Virgile (*Géorgiques*, III, 224). Il s'agit d'un taureau vaincu par son rival : « L'autre, vaincu, s'éloigne. Il s'exile au loin sur des bords inconnus, gémissant douloureusement sur sa honte et les coups de son cruel vainqueur et ses amours perdues sans qu'il en tire vengeance. »

Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents[1],
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal* retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet[2] :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule[3].

La fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille[4].

SOURCES. — *Ésope*, Les Coqs et l'Aigle, *Nevelet*, p. 207. *Aphthonius* (*Nevelet*, p. 331) ne dit pas que le vaincu a sa revanche. *Abstémius* (*Nevelet*, p. 602) omet le rôle du vautour et suppose que c'est à force de s'exercer que le premier champion est de nouveau vainqueur.

14. — L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune.

Un trafiquant sur mer, par bonheur[5], s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :

1. « Il fait l'essai de ses forces, il prépare ses armes à devenir l'instrument de sa colère, il frappe de ses coups les vents. » (*Géorg.*, vers 232.) — 2. Galant. Mais *coquet* étant justement le diminutif de *coq*, le mot est ici très heureux et plaisant. — 3. D'un mot la scène est transportée chez les hommes. — 4. Le mot *insolent* exclut toute allusion aux choses de France. Cependant il ne serait pas impossible que La Fontaine eût eu en vue la défaite très inattendue de Créquy surpris à Konz-Sarrebruck (1675). — 5. Ce mot

Gouffre, banc[1], ni rocher[2], n'exigea de péage[3]
D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos[4] et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la fortune
Prenait soin d'amener son[5] marchand à bon port.
Facteurs[6], associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle[7],
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie[8] enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle*.
On ne parlait chez lui que par doubles ducats* :
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses :
Ses jours de jeûne étaient des noces[9].
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : « Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendrait-il que[10] de mon savoir-[faire* ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au [talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent. »
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait[11].

n'est pas l'équivalent du banal *heureusement*. Il marque l'intervention efficace et voulue de la fortune. Toute l'idée de la fable tient là. — **1.** Banc de sable. — **2.** Gram., 97. — **3.** C'est le doublet de *passage* : redevance que paient au passage d'un pont les gens, les bêtes ou les marchandises. Ici le marchand n'a pas acheté par la perte de quelques ballots le droit de passer. — **4.** La Parque qui tranchait le fil de la vie. — **5.** Celui qu'elle favorisait. — **6.** « Celui qui est chargé de quelque négoce, de quelque trafic pour quelqu'un. » (Ac.) On dirait aujourd'hui : agent commercial, et l'on emploie encore le mot *factorerie*. — **7.** Il est difficile de ne pas voir là une allusion aux Compagnies commerciales fondées par Colbert. Voir IV, 2. C'est des Indes Occidentales que venaient le tabac et le sucre; la Chine fournissait la porcelaine. — **8.** Des acheteurs. — **9.** « On dit d'un grand repas : ce n'est pas un festin ordinaire, c'est une noce. » (Fur.) — **10.** Gram., 105. — **11.** « Manière de parler proverbiale : selon ses désirs. Il lui vient, tout lui arrive *à souhait*. » (Ac.)

Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours[1] ni débit : le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas[2], chère* lie,
Mis* beaucoup en plaisirs, en bâtiments* beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage*,
Lui dit : « D'où vient cela? — De la fortune, hélas!
— Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage*. »

Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute[3], en cas pareil,
Son bonheur à son industrie*,
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au sort.
Chose[4] n'est ici plus commune;
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la fortune[5];
On a toujours raison, le destin toujours tort.

SOURCE. — *Abstémius*, De l'Homme qui attribuait à lui-même son bonheur, à la fortune son malheur, *Nevelet*, p. 617.

1. Vogue, succès, en parlant des marchandises. Gram., 97. — 2. On dit qu' « un homme fait un grand fracas dans le monde, pour dire qu'il y paraît avec beaucoup d'éclat » (Ac.). — 3. Met au compte de, attribue. — 4. Gram., 93. — 5. Qui le fait.

15. — Les Devineresses[1].

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états* : tout est prévention,
Cabale, entêtement*; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire? il faut qu'il ait son cours
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse[2] :
On l'allait consulter sur chaque événement :
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la devineuse on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait[3].
Son fait* consistait en adresse[4] :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,

1. Féminin inusité formé sur l'ancien masculin *devineur*. L'autre forme se rencontre plus bas : *devineuse* (vers 13). — 2. A Paris pullulaient les tireuses de cartes, et les diseuses de bonne aventure, monde interlope que complétaient les sorcières et les empoisonneuses telles la marquise de Brinvilliers, qui venait d'être exécutée en 1676, et la Voisin, dont le procès allait avoir lieu. *Pythonisse* est un synonyme plus relevé de devineresse. — 3. La Voisin dira elle-même dans un de ses interrogatoires « que, lorsque les galanteries n'allaient pas bien », les empoisonnements étaient pratique courante. On la faisait venir en ville, on allait chez elle en partie de plaisir. On faisait antichambre avant qu'elle fût levée. Le soir elle tenait table ouverte, avec des violons. Elle avait amassé une fortune énorme. — 4. Son adresse à deviner était armée d'un don réel d'observation, d'un réel flair psychologique. Mais elle l'aidait. Elle refusait de répondre aux femmes qui gardaient leur masque en l'interrogeant. « Le hasard fait la plus grande partie du succès de ce métier, dit l'*Almanach de la devineresse*. Il ne faut que de la présence d'esprit, de la hardiesse, de l'intrigue, savoir le monde, avoir des gens dans les maisons, tenir registre des incidents arrivés.... » A en croire cet *Almanach* et aussi La Fontaine, il n'y aurait eu dans

DAME DE QUALITÉ SE FAISANT DIRE LA BONNE AVENTURE.

Du hasard quelquefois, tout cela concourait[1],
Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats[2],
Elle passait pour un oracle.
L'oracle était logé dedans un galetas;
Là cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achète un office*, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse[3], à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros* messieurs, tout enfin,
Allait, comme autrefois, demander son destin :
Le galetas devint l'antre de la sibylle[4] :
L'autre femelle* avait achalandé[5] ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire :
« Moi devine[6]! on se moque; eh! Messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu[7] »:

son cas que supercherie. En attendant, le public était en proie à une terreur indicible, au point que le roi et le lieutenant de police, La Reynie, voulurent tourner en ridicule des faits que l'on n'avait que trop de tendance à prendre au tragique. La Reynie encouragea le rédacteur du *Mercure galant*, Donneau de Visé, à écrire, en 1679, la *Devineresse ou les faux enchantements*; il favorisa la publication de l'*Almanach* nommé plus haut pour montrer que cette prétendue science de sorcellerie n'était que leurre et duperie. (Funck-Brentano, *Le Drame des Poisons.*) D'instinct, par incrédulité naturelle et sans avoir obéi à aucun mot d'ordre, La Fontaine travailla à la même œuvre. — **1.** Collaborait. — **2.** On dit encore : sot à trente-six carats. Un *carat* est la 24e partie d'un lingot d'or fin : 23 parties sur 24 sont une proportion qu'on ne saurait guère dépasser. — **3.** Ici l'histoire semble dévier. La devineresse vend son galetas, dans lequel s'installe une nouvelle acheteuse (sans y pratiquer l'art de sa devancière), puis la première continue son métier dans son nouvel appartement. En réalité La Fontaine va montrer, sous une autre forme, que l'illusion fait tout. — **4.** Autre synonyme désignant la devineresse, par allusion à la sibylle de Cumes chantée par Virgile. — **5.** Fourni de « chalands », de clients. — **6.** Troisième forme du féminin de *devin*. — **7.** Entendez : mes lettres. Les enfants apprenaient à lire dans un livre de prières dont le titre était accompagné d'une croix,

Point de raison : fallut[1] deviner[2] et prédire,
Mettre à part force bons ducats*,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage* aidaient fort à la chose :
Quatre sièges boiteux, un manche de balai[3],
Tout sentait* son sabbat et sa métamorphose[4].
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée[5]
Au galetas; il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit[6].

L'enseigne fait la chalandise[7].
J'ai vu dans le Palais une robe mal mise[8]
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel[9], qui traînait après soi
Force écoutants[10]. Demandez-moi pourquoi.

SOURCE. — Ce sujet est emprunté à l'actualité.

16. — Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Du palais[11] d'un jeune lapin
Dame* belette, un beau matin,

d'où le nom : *croix de par Dieu.* En Picardie on dit encore : apprendre sa *croisette*, pour : apprendre l'A B C. — **1.** Gram., 5. — **2.** Faire le devin. — **3.** Nous disons : à balai. Ce manche à balai est d'autant plus en situation que c'est sur cette monture que, dans les croyances populaires, les sorcières allaient au sabbat. — **4.** C'était le mobilier d'une femme qui fréquente le sabbat et se transforme en bête par le fait même qu'elle y assiste. — **5.** Elle était passée de la première devineresse à la seconde, en se maintenant dans le local où celle-ci était venue habiter. — **6.** Elle attendit en vain. Exactement : prit froid en attendant, se glaça, se fondit, jusqu'à avoir la morve au nez. — **7.** Affluence de clients. — **8.** La robe est dite pour l'avocat qui la porte. Celui-ci, en homme qui compte plus sur son talent que sur la correction de sa mise, affecte sans doute une tenue négligée, et cette négligence fait son succès. La « robe mal mise » fait pendant au « galetas. » — **9.** Gram., 48. — **10.** Gram., 1, 5°. — **11.** Voir une plaisanterie ana-

S'empara[1] : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates[2], un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour[3]
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jannot* lapin retourne aux souterrains[4] séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre[5].
« O Dieux hospitaliers[6]! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel[4] logis.
O là, Madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette[7],
Ou je vais avertir tous les rats du pays[8]. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
« C'était un beau sujet de guerre[9],
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi[10]
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean lapin allégua la coutume et l'usage[11] :

logue, VI, 18, 1. — **1.** Versific., 11. — **2.** Les pénates étant les dieux domestiques des Romains, porter ses pénates chez quelqu'un, c'est s'installer chez lui. En réalité ce sont les *lares* qui sont les dieux du foyer. — **3.** Ce mot associe pour nous les idées les plus raffinées à la vie rustique la plus simple. — **4.** Gram., 56. — **5.** Expression d'un comique familier du fait qu'elle s'applique à un animal, et à un animal « au nez pointu ». — **6.** Les dieux de l'hospitalité sont offensés par l'intrusion de la belette. — **7.** Sans bruit et lestement. Expression militaire. — **8.** Les ennemis des belettes. — **9.** Après un argument sérieux, quoique peu valable, la belette passe à l'ironie. — **10.** « Concession. Il ne s'emploie guère que dans les lettres de chancellerie et dans les affaires de finance. » (Ac.) Toute la force du sens est dans *pour toujours*. — **11.** La *coutume*, ce sont les *usages* rédigés, codifiés.

« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur[1], et qui, de père en fils[2],
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
« Le premier occupant », est-ce une loi plus sage?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons[3]-nous, dit-elle, à Raminagrobis[4]. »
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite[5],
Un saint homme de chat, bien fourré[6], gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants[7],
Grippeminaud, le bon apôtre*,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants aux rois[8].

1. Ces deux mots affirment énergiquement le droit de propriété de Jannot Lapin. — **2.** Versific., 6. — **3.** Gram., 15. — **4.** Nom de fantaisie attribué par Rabelais à un « vieil poète françois » (*Pantagruel*, III, 21). — **5.** Mot composé de deux éléments latins signifiant « chatte douce ». « Mot vieux et burlesque qui signifie hypocrite. » (Rich.) *Mitis* a déjà été vu (III, 18, 35). — **6.** Les magistrats portaient des fourrures. La Fontaine se représente un juge, un de ceux que Rabelais appelait *Chats-fourrés* et dont l'archiduc était Grippeminaud, autre nom de Raminagrobis, cité plus bas (vers 39). — **7.** Gram., 1, 5°. — **8.** On serait tenté de croire que ce sujet, par sa morale, comporte des sous-entendus politiques. Cependant La Fontaine lui-même semble écarter cette interprétation dans l'allusion qu'il y fait en s'adressant à l'ambassadeur Barillon, VIII, 4, 8.

SOURCE. — Du Chat et d'une Perdrix. — *J'avais fait mon nid* [dit le corbeau], *sur un arbre auprès duquel il y avait une perdrix de belle taille et de bonne humeur. Nous liâmes un commerce d'amitié et nous nous entretenions souvent ensemble. Elle s'absenta, je ne sais pour quel sujet, et demeura si longtemps sans paraître que je la croyais morte. Néanmoins elle revint, mais elle trouva sa maison occupée par un autre oiseau. Elle le voulut mettre dehors, mais il refusa d'en sortir disant que sa possession était juste. La perdrix de son côté prétendait rentrer dans son bien et tenait cette possession de nulle valeur. Je m'employai inutilement à les accorder. A la fin la perdrix dit : Il y a ici près un chat très dévot : il jeûne tous les jours, ne fait de mal à personne et passe les nuits en prière : nous ne saurions trouver juge plus équitable. L'autre oiseau y ayant consenti, ils allèrent tous deux trouver ce chat de bien. La curiosité de le voir m'obligea* de les suivre. En entrant, je vis un chat debout très attentif à une longue prière, sans se tourner de côté ni d'autre, ce qui me fit souvenir de ce vieux proverbe : que la longue oraison devant le monde est la clef de l'enfer. J'admirai cette hypocrisie et j'eus la patience d'attendre que ce vénérable personnage eût fini sa prière. Après cela, la perdrix et sa partie* s'approchèrent de lui fort respectueusement et le supplièrent d'écouter leur différend et de les juger suivant sa justice ordinaire. Le chat, faisant le discret, écouta le plaidoyer de l'oiseau, puis s'adressant à la perdrix : « Belle fille, ma mie, lui dit-il, je suis vieux et n'entends pas de loin; approchez-vous et haussez votre voix afin que je ne perde pas un mot de tout ce que vous me direz. » La perdrix et l'autre oiseau s'approchèrent aussitôt avec confiance, le voyant si dévot, mais il se jeta sur eux et les mangea l'un après l'autre.* (Fables de Pilpay, philosophe indien, ou la Conduite des Rois.)

17. — La tête et la queue du Serpent.

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue[1]; et toutes deux
Ont acquis un nom[2] fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles

1. La tête mord, et la queue contient, selon l'erreur traditionnelle, le poison. Un proverbe latin très connu disait : « Dans la queue le venin. » — **2.** Renom. « Toute mon ambition est de rendre ser-

Il survint de grands débats
Pour le pas[1].
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au Ciel se plaignit
Et lui dit :
« Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci;
Croit-elle que toujours j'en veuille user* ainsi?
Je suis son humble servante*.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur et non sa suivante.
Toutes deux[2] de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant.
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle[3].
Souvent sa complaisance a de méchants* effets.
Il devrait être sourd aux aveugles[4] souhaits.
Il ne le fut pas lors*; et la guide[5] nouvelle,
Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four[6],
Donnait tantôt contre un marbre,

vice aux gens de *nom* et de mérite. » (Molière.) — **1.** Pour savoir laquelle des deux irait la première, aurait le pas sur l'autre. Versific., 10. — **2.** Puisque nous sommes toutes deux.... — **3.** Qui eut de cruelles conséquences. — **4.** Imprudents. — **5.** Gram., 3. — **6.** Comparaison populaire, ancienne dans la langue.

Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx[1] elle mena sa sœur.
Malheureux les États tombés dans son erreur!

SOURCE. — *Ésope*, La queue et la tête du Serpent (dans *Nevelet*, p. 299).

18. — Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés[2].
Tous les deux ont raison: et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image[3] de l'objet sur[4] son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument[5],
Les sens ne tromperont personne.
La Nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement[6].

1. Fleuve des Enfers, pour dire : la mort. — 2. Il s'agit (si l'on s'en rapporte à Montaigne, II, 12) des philosophes Héraclite et Démocrite, en désaccord sur la possibilité pour l'homme d'atteindre à la vérité par ses propres moyens. « Sur ce même fondement qu'avait Héraclitus et cette sienne sentence que toutes choses avaient en elles les visages qu'on y trouvait, Démocritus en tirait une toute contraire conclusion, c'est que les sujets n'avaient du tout rien de ce que nous y trouvions. » Plusieurs commentateurs pensent que le second philosophe est non pas Démocrite, mais Épicure, son disciple. — 3. La Fontaine va proposer une solution moyenne. Il commence par l'exemple de la vision. — 4. Gram., 87. — 5. En tenant compte du *milieu* (le bâton plongé dans l'eau), de l'*organe* (l'organe des sens et sa conformation plus ou moins défectueuse), de l'*instrument* (les appareils avec lesquels l'homme augmente ou mesure la portée de ses sens). — 6. La Fontaine n'a pas tenu cette promesse, bien qu'ayant l'étoffe d'un poète philosophique.

J'aperçois le soleil : quelle en est la figure* ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
Mais si je le voyais là-haut[1] dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que[2] l'œil de la Nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur;
Sur l'angle et les côtés ma main la[3] détermine.
L'ignorant le croit plat : j'épaissis sa rondeur:
Je le rends immobile, et la terre[4] chemine*.

Cette gravure de Sébastien Leclerc atteste que, si les astrologues observaient le ciel au XVII^e siècle pour y trouver le secret de l'avenir, des astronomes ne demandaient à cette étude que la connaissance des choses du ciel.

Bref, je démens mes yeux en toute sa machine* :
Ce sens[5] ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe[6] le vrai caché sous l'apparence;

1. Étant moi-même là-haut.... 2. On peut comprendre : que serait-ce, sinon l'œil de la nature, de l'univers entier; ou plutôt : quelles dimensions aurait ce soleil, qui est l'œil de la nature. — 3. *La* : la grandeur. Comprendre : d'après l'angle et les côtés d'un triangle dont j'évalue les données à l'aide d'instruments que je manie, je détermine son diamètre. A part cette formule mathématique, partout ailleurs le fabuliste a réussi le prodige d'unir la rigueur scientifique à la beauté et à la clarté des images. — 4. C'est, mise en formule poétique, la théorie de Copernic. — 5. Le sens de la vue. — 6. Découvre, met au jour.

Je ne puis point d'intelligence
Avecque[1] mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni[2] mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe[3] un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune[4],
Une tête de femme est au[5] corps de la lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet*?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des[6] lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau*
Parut* dans cet astre si beau;
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances[7]
N'en était point l'effet? Le monarque accourut :
Il favorise en roi[8] ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut*.
C'était une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette était la source de ces guerres.

1. Gram., 87. — **2.** Ni avec mon oreille. Allusion à la lenteur de la propagation du son. Autre source d'erreur. Gram., 89. — **3.** Un bâton à moitié plongé dans l'eau paraît brisé. — **4.** Ici, par une adroite transition, commence le menu fait qui constitue le sujet de la dissertation philosophique de la Fontaine. — **5.** Gram., 87, A, 2°. — **6.** En certains lieux. Le singulier serait : *en un* lieu. — **7.** La guerre de Hollande à laquelle prenaient part, en plus de celle-ci, l'Empire, la Suède et plus tard l'Espagne. — **8.** Ce roi, c'est Charles II qui avait fondé la Société royale de Londres.

On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois[1]?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire[2]
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits et non point nos soupirs*.
Charles en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui[3].
Cependant, s'il pouvait apaiser la querelle,
Que d'encens! est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts?

SOURCE. — L'anecdote qui servit de point de départ à La Fontaine figure dans un poème satirique anglais, *L'Éléphant dans la lune*, dirigé contre la Société royale de Londres et inédit en 1678. Mais La Fontaine avait en Angleterre des amis. Peut-être est-ce par eux qu'il fut tenu au courant de ce petit scandale.

1. Versific., 4. Il y a là, avec les précautions convenables, un appel passionné à la paix. Louis XIV, depuis six ans, ne cesse de remporter des victoires et il ne vient pas à bout d'être vainqueur. Comme tout le monde La Fontaine trouve longue cette guerre qui ne devait être qu'une promenade militaire et qui épuise le royaume. — 2. Les Muses. — 3. La Fontaine envie la paix dont jouit l'Angleterre. Cette fable se place sans doute après 1674.

LIVRE HUITIÈME

1. — La Mort et le Mourant.

La Mort ne surprend* point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'[1]étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine[2];
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse[3] :
La Mort ravit tout sans pudeur* ;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse[4].
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die[5],
Rien où[6] l'on soit moins préparé[7].

1. Gram., 10. — **2.** La Fontaine veut dire qu'on meurt à toute heure, puis qu'on meurt à tout âge. *Tribut, domaine* sont des mots de la langue politique ou féodale. — **3.** Allusion possible à la mort soudaine d'Henriette d'Angleterre (1670), mais plus probablement à la mort du petit duc d'Anjou, fils du roi, né en juin 1672 et mort quelques jours après. — **4.** Voir VII, 1, 5. — **5.** Gram., 63. — **6.** Gram., 28. — **7.** Après ces graves réflexions d'une

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait[1] de partir tout à l'heure*,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins : « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé[2]? dit-il : attendez quelque peu :
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle[3];
Il me reste à pourvoir* un arrière-neveu[4];
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris*;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devais[5], ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu*, ton bâtiment* parfait*.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher[6] et du mouvement,
Quand les esprits*, le sentiment,
Quand tout faillit[7] en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus;
Tu regrettes des biens qui ne te touchent* plus.
Je t'ai fait voir tes camarades*,
Ou morts, ou mourants, ou malades :

si haute éloquence, d'une si belle envolée lyrique, la fable suit, comédie sérieuse. — **1.** Gram., 73. — **2.** Au moment où on a le pied levé pour partir. Locution toute faite pour dire « sur-le-champ, sans donner le loisir de se reconnaître » (Fur.). Le contexte et aussi le rejet en rendent l'effet très piquant. — **3.** Même plaisanterie, mais moins appuyée que dans la fable VI, 21, v. 17-20. — **4.** Au sens de petit-fils, comme la Mort le dit plus loin (vers 37). — **5.** Gram., 81. — **6.** Gram., 1, 3°. — **7.** Fit défaut, manqua.

Qu'est-ce que tout cela, qu'[1]un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la République*
Que tu fasses ton testament. »
La Mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet[2],
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet;
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! Vois ces jeunes[3] mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles,
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret* :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

SOURCE. — Du Vieillard qui voulait remettre sa mort à plus tard. — *Un vieillard demandait à la mort, qui était venue pour l'arracher à cette terre, de différer un peu jusqu'à ce qu'il eût dressé son testament et qu'il eût fait tous ses préparatifs pour un si long voyage. Alors la mort : « Pourquoi ne les as-tu pas faits, toi que j'ai tant de fois averti? » Et comme le vieillard disait qu'il ne l'avait jamais vue, elle ajouta : « Quand j'emportais jour par jour non seulement tes contemporains, dont pas un presque ne survit, mais encore des hommes dans la force de l'âge, des enfants, des nourrissons, ne t'avertissais-je pas que tu étais mortel? Quand tu sentais ta vue s'émousser, ton ouïe s'affaiblir, tes autres sens baisser, ton corps s'alourdir, ne te disais-je pas que j'approchais? et tu prétends que je ne t'ai pas averti? Allons, il ne faut pas tarder davantage. » Cette fable apprend qu'il convient de vivre comme si nous voyions la mort devant nous.* (Abstémius, *Nevelet*, p. 575.)

1. Gram., 105. — **2.** Cette façon gaillarde (*banquet, paquet, voyage*) d'envisager la mort est d'un aimable épicurien qui ignore les terreurs et les repentirs du chrétien. Et c'est à un épicurien, à Lucrèce, qu'il emprunte ses vers les plus caractéristiques : « Pourquoi ne te retires-tu pas comme un convive rassasié de la vie?... Allons, et de bon cœur, fais place à tes fils, il le faut. » (III, 951-965). — **3.** Il est beau de voir La Fontaine évoquer le souvenir de tant de jeunesse française tombant pour le service du roi, soit au passage du Rhin (1672), soit aux nombreux sièges qui marquèrent la guerre de Hollande, soit à la bataille de Seneffe, meurtrière entre toutes (1674).

2. — Le Savetier et le Financier.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;
C'était merveilles[1] de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages[2],
Plus content qu'aucun des sept sages[3].
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or[4],
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance*.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir[5],
Comme le manger et le boire.
En son hôtel[6] il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or* çà[7], sire* Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an? Ma foi, Mon-
Dit, avec un ton de rieur, [sieur[8],
Le gaillard* savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur[9] l'autre, il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.

1. Gram., 2, — **2.** « Certain roulement de voix qui se fait en passant d'une note à une autre. » (Ac.) — **3.** Les sept sages de la Grèce, chez lesquels l'imagination populaire associait la sagesse et le bonheur. — **4.** Façon de parler populaire qui s'explique soit par les galons qui garnissaient les habits et qui étaient tissés d'or, soit par les sommes d'argent que l'on portait cousues dans les coutures des vêtements. — **5.** Gram., 1, 3°. — **6.** Ce partisan a un hôtel, et sans doute très luxueux, comme en ont tous les partisans. Voir I, 3, 12. — **7.** Allons! Eh bien, c'est un « excitatif », comme dit Furetière. — **8.** Versific., 5. — **9.** Gram., 87.

— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes*),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer*; on nous ruine en fêtes:
L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son [prône[1]. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le [trône[2].
Prenez ces cent écus[3]; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre*
L'argent[4] et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna[5] ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines;
Tout le jour il avait l'œil au guet*; et la nuit.
Si quelque chat faisait du bruit,

C'est ce que le peuple appelle « nouer les deux bouts ». Le financier, accoutumé à établir son bilan, à tenir des écritures, ne conçoit pas cette façon de vivre au jour le jour. Il y a là une comédie finement observée.

1. Le dimanche, au prône, le curé annonce les fêtes de la semaine en spécifiant celles qu'on doit célébrer par le repos (*chômer*). Le roi cependant avait ordonné d'en diminuer le nombre. « Notre archevêque est enfin venu à bout de son dessein; il a réformé les fêtes et en ôte 17 pour l'année prochaine. » (Gui Patin, 6 novembre 1666.) Il en restait encore 38. — 2. Je veux vous rendre heureux comme un roi. — 3. Quand on emploie sans aucune mention le mot *écu*, il faut entendre l'écu simple, valant 3 livres, environ 400 francs d'aujourd'hui. — 4. Versific., 11. — 5. A partir du moment où il reçut du sort.

Le chat prenait l'argent[1]. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus[2]. »

SOURCES. — Du savetier Blondeau, qui ne fut onc [*jamais*] en sa vie mélancolié que deux fois et comment il y pourvut [*remédia*]. — *Gagnant sa vie joyeusement,... tout le long du jour il chantait et réjouissait tout le voisiné* [*voisinage*]. *Il ne fut onc* [*jamais*] *vu en sa vie marri que deux fois : l'une,* nous laissons l'autre de côté *quand il eut trouvé en une vieille muraille un pot de fer auquel y avait grande quantité de pièces antiques de monnaie,... desquelles il ne savait la valeur. Lors, il commença de devenir pensif. Il ne chantait plus.... Tantôt il craignait de n'avoir pas bien caché ce pot et qu'on le lui dérobât. A toute heure, il partait de sa tente* [*son échoppe*] *pour l'aller remuer* [*changer de place*]*... mais à la fin il se vint à reconnaître* [*revint à des idées plus saines*]*, disant en soi-même : « Comment! je ne fais que penser en mon pot! ... Il me porte malheur. » En effet, il le va prendre gentiment et le jette en la rivière et noya toute sa mélancolie avec ce pot.* (Bonaventure des Périers, *Nouvelle* 19.)

Horace, Épîtres, I, VII, histoire de Vultéius Ména et de l'avocat Philippe. C'est ce récit qui a fourni à La Fontaine le modèle du personnage du financier, absent de l'histoire de Bonaventure des Périers.

3. — Le Lion, le Loup et le Renard.

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus*.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins; il en est de tous arts[3].
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient[4] des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,

1. Style indirect libre. — 2. C'est le savetier lui-même qui exprime avec une savoureuse brusquerie la morale de cette comédie si amusante et si pleine de sens. — 3. De toutes sortes de méthodes, de toute formation. — 4. Gram., 5.

Le renard se dispense[1] et se tient clos et coi*.
Le loup en[2] fait sa cour, daube*, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure*
Veut qu'on aille enfumer[3] renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté[4];
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire* :
« Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à[5] mépris imputé*
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étais en pèlerinage
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur ai dit la langueur*
Dont Votre Majesté craint, à bon droit, la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante;
Le secret* sans doute* en est beau
Pour la nature défaillante,
Messire* loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre. »
Le roi goûte cet avis-là[6] :
On écorche, on taille, on démembre

1. Gram., 69, 2°. — 2. Il profite de l'absence du renard. L'illusion est complète : nous sommes à la cour. — 3. C'est ainsi qu'on déloge les renards de leur terrier. Gram., 39. — 4. Le roi, bien que pressé, ne néglige pas le cérémonial. *Etre présenté* est le terme propre, protocolaire, pour dire : être introduit en présence du roi. — 5. Gram., 87, A, 10°. — 6. Les rois n'ont pas le sentiment du possible et de l'impossible (vers 3). Comment auraient-ils le sentiment de ce qui est permis ou non? Celui-ci accepte sur-le-champ. *Avis* dans la langue politique a un sens très précis : c'est un moyen proposé par un particulier pour faire entrer de l'argent dans les coffres du roi. Si l'avis est bon, il vaut à son auteur une gratification appelée *droit d'avis* (Cf. Molière, *Fâcheux*, III, III.).

Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs[1] ont leur tour d'une ou d'autre manière:
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne[2] rien.

SOURCES. — Le Lion, le Loup et le Renard. — *Un lion devenu vieux était malade et restait couché dans son antre. Pour visiter le roi, tous les animaux étaient venus, sauf le renard. Le loup, saisissant l'occasion, accusait le renard auprès du lion, disant qu'il ne faisait aucun cas de leur maître à tous et ne venait même pas le visiter. Au même moment le renard arriva et il entendit les derniers mots du loup. Le lion rugit contre lui, mais l'autre ayant demandé à se justifier : « Et qui donc, dit-il, de tous ceux qui sont ici t'a été utile autant que moi? Je suis allé partout, j'ai demandé à un médecin un remède pour toi et je l'ai obtenu. » Le lion aussitôt lui ordonna de révéler ce remède. Alors le renard dit : « C'est d'écorcher vif un loup et de revêtir sa peau chaude encore. » Et le loup aussitôt fut étendu mort. Alors le renard dit en riant : « Voilà comme il faut exciter le maître à des sentiments non de malveillance, mais de bonté. » Cette fable montre que quiconque trouve contre un autre de perfides desseins prépare un piège contre lui-même.* (Ésope, *Nevelet*, p. 148.)

Gilbert Cousin (*Cognatus*), Narrationum sylva, p. 47.
Haudent, D'un Loup, d'un Lion et d'un Renard, I, 55.
Faërne, Le Lion, le Loup et le Renard, *Fable* 99.
La fable de La Fontaine parut en 1671.

1. Absent du Dictionnaire de l'Académie. Gram., 1, 1°. —
2. Les trois verbes, *vous détruire* (vers 35), *vous nuire* (vers 36), *se pardonne* (vers 40) ont une valeur pronominale réciproque.

4. — Le Pouvoir des Fables.

A MONSIEUR DE BARILLON[1]

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur[2]
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette,
Lisez-les, ne les lisez pas;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras[3].
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras[4]?

1. Ambassadeur de France en Angleterre. Il présenta ses lettres de créance à Charles II, le 1er septembre 1677. Il avait charge de maintenir le roi, en dépit de son Parlement, dans l'alliance française, et de faire ce qu'il fallait pour cela, en prodiguant l'argent et les autres moyens de séduction. C'était un ami de Mme de Sévigné. — 2. Par exemple dans la fable 18 du livre VII. — 3. C'est-à-dire empêchez que l'Angleterre ne se joigne aux autres coalisés. — 4. La Fontaine pense à l'Hydre de Lerne dont les têtes repoussaient à mesure qu'Hercule les abattait. Cette nouvelle tête est l'Angleterre, s'ajoutant à la Hollande, à l'Espagne, à l'Empire et à la Suède.

Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup[1],
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse[2]; 25
Cependant* faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens;
Prenez en gré* mes vœux ardents.
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient[3], je n'en dirai pas plus : 30
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui[4] vous sont dus,
Vous ne voulez pas qu'on appuie[5].

Dans Athène[6] autrefois, peuple[7] vain et léger,
Un orateur[8], voyant sa patrie en danger, 35
Courut à la tribune; et d'un art tyrannique[9],
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes 40
Qui savent exciter les âmes les plus lentes[10]:

1. Il semble que les choses se soient aggravées depuis la fable VII, 18. Là, Charles II était représenté comme attaché à la paix. On le sollicitait même d'en favoriser la conclusion. Ici, on craint ce qui devait se produire le 10 janvier 1678 : Charles II concluait un traité d'alliance avec la Hollande (il ne fut d'ailleurs pas publié), autant peut-être pour obtenir de Louis XIV des concessions plus considérables que pour aider effectivement la Hollande. — **2.** Pour un poète. — **3.** Est approprié à vos fonctions, à vos talents. — **4.** Gram., 29. — **5.** La Fontaine excelle dans ces prologues où il parle le langage aimablement familier (*digérer*, vers 16; *sur les bras*, vers 11) de la conversation des honnêtes gens. — **6.** Versific., 1. — **7.** Apposition dans laquelle l'accord se fait avec les idées et non avec les mots. — **8.** Cet orateur est Démade. Démosthène avait eu recours à la même habileté. — **9.** Ainsi est caractérisée l'espèce de violence exercée sur les âmes par l'éloquence. — **10.** Les plus difficiles à émouvoir.

Il fit parler les morts[1], tonna, dit ce qu'il put.
Le vent* emporta tout, personne ne s'émut :
L'animal aux têtes frivoles[2],
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter :
Tous regardaient ailleurs ; il en vit s'arrêter*
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
« Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle ;
Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle ?
— Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord* contre vous.
Quoi ? de contes d'enfants son[3] peuple s'embarrasse !
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet* !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? »
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur :
Un trait* de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène[4] en ce point, et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,

1. Entendez : il eut recours à la prosopopée, figure de style qui consiste à faire parler les êtres inanimés, les morts mêmes. — 2. Souvenir d'Horace disant au peuple romain (*Ép.*, I, I, 76) : « Tu es un monstre à plusieurs têtes. » — 3. Athènes était la ville d'Athéné (Minerve). Mais Cérès, accueillie en Attique alors qu'elle errait à la recherche de sa fille Proserpine, avait enseigné aux gens du pays la culture du blé, et elle était spécialement honorée à Eleusis. — 4. Versific., 1.

Si *Peau d'âne*[1] m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant*
Il le faut amuser encor comme un enfant.

SOURCES. — *Abstémius*, Préambule, *Nevelet*, p. 533.
Ésope, L'orateur Démade, *Nevelet*, p. 236.

5. — L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble[2] que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment* les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer[3] l'Olympe et tous ses citoyens*
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens[4].

Un sot par une puce eut l'épaule mordue;
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, ce[5] dit-il, tu devais[6] bien purger
La terre de cette hydre[7] au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que[8] du haut de la nue
Tu n'en perdes* la race afin de me venger? »
Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

SOURCES. — *Ésope*, La Puce, *Nevelet*, p. 141. C'est un athlète (au lieu d'un sot) qui est le héros du récit ésopique.

1. Il s'agit ici non du conte de Perrault, car son recueil ne parut qu'en 1694, mais sans doute d'une tradition orale que La Fontaine avait pu connaître. — 2. A en juger par ces vœux. — 3. Mettre dans l'embarras, préoccuper. — 4. Les Grecs et les Troyens avaient en effet tenu les dieux en balance. — 5. Gram., 19. — 6. Gram., 81. — 7. Primitivement serpent d'eau, puis monstre mythologique, enfin, par exagération, bête malfaisante et indestructible. — 8. Gram., 109.

6. — Les Femmes et le secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin[1] est difficile aux dames;
Et je sais* même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria, [cela?
La nuit, étant près d'elle : « O Dieux! qu'est-ce[2]
Je n'en puis plus! on me déchire! [le voilà.
Quoi? j'accouche d'un œuf! — D'un œuf! — Oui.
Frais et nouveau pondu. Gardez bien[3] de le dire :
On m'appellerait poule; enfin n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux[4] de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit[5].
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine.
« Ma commère*, dit-elle, un cas* est arrivé;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier* ce mystère*. [savez guère
— Vous moquez-vous? dit l'autre : ah! vous ne
Quelle[6] je suis. Allez, ne craignez rien. »

1. Le garder longtemps. Mais l'expression du poète est amenée par *pèse*. — 2. Gram., 20. — 3. Gram., 71, 1°. — 4. Cette expression s'explique par analogie avec *jura ses grands dieux* dans laquelle *de se taire* est le complément d'objet et *ses grands dieux* est le complément de circonstance sans préposition. — 5. L'explication se trouve au vers 17. — 6. Gram., 47.

La femme du pondeur[1] s'en retourne chez elle.
L'autre grille[2] déjà de conter* la nouvelle;
Elle va la répandre en plus de dix endroits;
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait[3] croissant.
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

SOURCE. — *Abstémius,* De l'homme qui avait dit à sa femme qu'il avait pondu un œuf, *Nevelet,* p. 589.

7. — Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance* au logis,
S'était fait un collier du dîné[4] de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyait un mets exquis;
Mais enfin il l'était; et tous tant que nous sommes
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.

1. Gram., 1, 1°. — 2. La différence de ton et de style se marque dans *grille* substitué à *brûle*. — 3. Gram., 68, 3°. — 4. Gram., 1, 4°. Le chien portait au cou, dans un panier, le dîner de son maître.

Chose étrange : on apprend la tempérance aux chiens
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné[1],
Un mâtin* passe, et veut lui prendre le dîné,
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé :
Grand combat ; d'autres chiens arrivent ;
Ils étaient de ceux-là[2] qui vivent
Sur le public*, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; et, lui sage*, il leur dit :
« Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit ;
Faites votre profit du reste. »
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;
Et chacun de tirer[3], le mâtin, la canaille*,
A qui mieux mieux. Ils firent tous ripaille,
Chacun d'eux eut part au gâteau[4].

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers* à la merci des gens,
Échevins, prévôt des marchands[5],
Tout fait sa main* ; le plus habile

1. Orné, paré ; et ici, équipé. Allusion au collier que lui fait son panier (vers 6). Vieux mot qui survit dans *atour*. — 2. Gram., 21. — 3. Tirer à soi un morceau. — 4. C'est un proverbe : « *Avoir part au gâteau* : partager le profit. » (Ac.) — 5. Ce sont les magistrats municipaux d'alors. On critiquait la façon dont ils géraient les intérêts des villes qu'ils administraient, et le mal était général. A Saint-Quentin on lève sur les vins des droits motivés par des travaux qui n'ont pas lieu. De même à Bordeaux. Les intendants du Dauphiné écrivent : « Les communautés (communes) n'ont pas de plus grands ennemis que leurs consuls et leurs officiers. » Celui de Provence parle de « la déprédation et dissipation sans exemple de la part de consuls, exacteurs, trésoriers, et autres administrateurs ». Colbert avait dû y remédier par

Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer[1] un monceau de pistoles*.
Si quelque scrupuleux, par[2] des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

SOURCE. — Le Chien politique.

Un grand mâtin fort bien dressé,
Chez un boucher de connaissance,
D'un pas diligent et pressé
Portait souvent tout seul un panier par son anse.
Le boucher l'emplissait avec fidélité
Des mets les plus friands qu'il eût dans sa boutique;
Et le mâtin, malgré son ventre famélique,
Les portait à son maître en chien de probité.
Toutefois il avint qu'un jour un certain dogue
Fourra dans le panier son avide museau,
Et d'un air insolent et rogue
En tira le plus gros morceau.
Pour le ravoir, sur lui notre mâtin s'élance.
Le dogue se met en défense;
Et pendant qu'ils se colletaient,
Se mordaient, se culebutaient,
De chiens une nombreuse et bruyante cohue
Fondit sur le panier des deux bouts de la rue.
Le mâtin s'étant aperçu,
Après maint coup de dents reçu,
Qu'entre tant d'affamés la viande partagée
Serait bientôt toute mangée,
Conclut qu'à résister il n'aurait aucun fruit.
Il changea donc soudain de style et de méthode,

édit en 1683. (Lavisse, VII[1], 287.) Le mal n'épargnait pas les hôpitaux, qui étaient des institutions municipales. En 1668, un pamphlet anonyme signalait le détournement par les administrateurs de l'hôpital des Petites-Maisons et des Quinze-Vingts d'un legs de 6 000 livres de rente, et plus tard, en 1689, l'hôpital des Incurables faisait une banqueroute ruineuse pour ceux qui y avaient de l'argent à fonds perdu (Lange, *La Br. critique des instit. sociales*, p. 340). — **1.** Façon de parler vulgaire. « Prendre et emporter tout ce qui est dans un lieu, en sorte qu'il n'y reste rien. » (Ac.) — **2.** Gram., 87. Que les fripons jugent frivoles.

Et devenu souple et commode,
Prit sa part du butin qu'il dévora sans bruit.

Ainsi, dans les emplois que fournit la cité,
Tel des deniers publics veut faire un bon usage
Qui d'abord des pillards retient l'avidité,
Mais après s'humanise et prend part au pillage.

Cette fable se trouve dans la Correspondance de Brossette à Boileau (26 décembre 1706). Brossette rapporte que La Fontaine, venu à Lyon chez un de ses amis, l'entendit lire à son auteur, M. de Puget. Il eut l'idée de traiter à son tour ce sujet.

8. — Le Rieur et les Poissons.

On cherche les rieurs[1], et moi je les évite.
Cet art veut, sur[2] tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants* diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi[3].

Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint, à la pareille*,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris;
Cela suspendit[4] les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,

1. Qui aime à rire, à plaisanter. Voir La Bruyère, sur les « mauvais plaisants », v, 3. — 2. Gram., 87. — 3. Je vais peut-être introduire un méchant diseur de bons mots, et il ne sera peut-être que trop bien réussi, car son bon mot ne vaudra rien. — Gram., 84, La Fontaine ne semble pas s'être trompé. — 4. Tint en suspens.

Pour les grandes Indes[1] parti,
N'eût depuis un an fait naufrage,
Il s'en informait donc à[2] ce menu fretin[3]; [âge
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauraient davantage.
« N'en puis-je donc, Messieurs, un gros[4] interroger? »
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute; mais enfin il les sut engager*
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que, depuis cent ans, sous l'abîme avaient vus
Les anciens[5] du vaste empire.

SOURCE. — *Abstémius*, De l'Homme qui s'informait de la mort de son Père, près des petits Poissons. *Nevelet*, p. 584.

9. — Le Rat et l'Huître.

Un rat, hôte* d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares* paternels un jour se trouva soûl*.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle[6],
Va courir le pays, abandonne son trou[7].
Sitôt qu'il fut hors de la case* :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!

1. Les Indes Occidentales (c.-à-d. l'Amérique) opposées aux Indes proprement dites. — 2. Gram., 87, *A*, 5°. — 3. Voir V, 3, 6. — 4. Gram., 112, 1°. — 5. Versific., 1. La fable finit sur quatre beaux vers évocateurs, mais qui ne forment qu'un incident assez peu utile au sujet. — 6. Poignée d'épis qu'on laisse sur le sol pour les faire sécher avant de les réunir en gerbes. — 7. Le deuxième hémistiche semblerait devoir précéder le premier, si *abandonne son trou* ne marquait pas un départ sans esprit de retour.

Voilà les Apennins, et voici le Caucase. »
La moindre taupinée[1] était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
En un certain canton* où Téthys[2] sur la rive
Avait laissé mainte huître : et notre rat d'abord*
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord[3].
« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire*.
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime[4] empire;
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point[5]. »
D'un certain magister* le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs*,
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants[6],
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes,
Une s'était ouverte, et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait[7] l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
« Qu'aperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille[8];

1. Petit tas de terre que les taupes rejettent en creusant leurs galeries. Ce mot ne figure pas dans les dictionnaires du temps. — **2.** Voir V, 6, 6. — **3.** « Grand bâtiment à voiles, à la différence des galères et des petits bâtiments qu'on appelle de *bas bord.* » (Fur.) Ils avaient des ponts surélevés, appelés *châteaux* ou *gaillards d'avant*, renfermant les cuisines, et *châteaux* ou *gaillards d'arrière*, contenant les chambres du capitaine. — **4.** Gram., 56. — **5.** Ce mot emprunté à Rabelais est devenu une sorte de formule. Picrochole, le roi guerrier, se fait énumérer les pays dont il fera la conquête, puis il demande : « Que boirons-nous par ces déserts? » On lui donne le détail de tout ce qui sera préparé pour sa boisson, et il reprend : « Voire, mais nous ne bûmes point frais. » La citation que fait le rat n'est pas exacte, et son cas ne rappelle pas celui de Picrochole. Le rat cite ses auteurs sans les bien comprendre. — **6.** Gram., 77, 1°. « On dit ironiquement d'un demi-savant : « Il est « savant jusqu'aux dents. Il a man- « gé son bréviaire. » (Ac.) — **7.** Goûter à petits coups, avec plaisir, comme une liqueur qu'on savoure. — **8.** Nom collectif qui ne s'emploie guère qu'au pluriel.

Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère*, ou jamais. »
Là-dessus, maître* rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou, [coup*
Se sent pris comme aux lacs*, car l'huître tout d'un
Se referme[1] : et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets*, frappés d'étonnement.
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

SOURCE. — Ce sujet semble emprunté, on ne sait comment, à une épigramme de l'Anthologie grecque, mise sous le nom de l'Antiphile. Fable parue en 1674.

10. — L'Ours et l'Amateur des jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché[2],
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon[3] vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire

1. Versific., 11. — 2. C'était une opinion répandue que les ourses lèchent leurs petits pour les dégrossir et les façonner. Ici l'expression est prise au figuré. — 3. L'histoire de Bellérophon est racontée dans l'*Iliade*. Homère le représente comme atteint, par la punition des dieux, d'une incurable mélancolie, comme affamé de silence et de solitude. Il y a là un exemple de burlesque atténué qui tourne en ridicule la sauvagerie de l'ours.

Dans les lieux que l'ours habitait :
Si bien que, tout ours qu'il était[1],
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part*.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore[2].
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrais parmi[3]
Quelque doux et discret ami :
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre[4] :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté[5] d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas* surprenant,
Se rencontrent en un tournant. [que faire?
L'homme eut peur : mais comment esquiver[6]? et
Se tirer en Gascon[7] d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours très mauvais complimenteur[8],
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit :
[« Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que[9] d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les ours le manger ordinaire[10];

1. Gram., 108. — 2. Flore, déesse des fleurs; Pomone, des fruits. Ici, la Mythologie se fait aimable et gracieuse. — 3. Gram., 87. — 4. Ils y parlent en effet; cf. par exemple, IV, 4. — 5. Poussé, animé. — 6. Gram., 69, 2°. — 7. Expliqué au vers 29. — 8. Faiseur de compliments. — 9. Gram., 106. — 10. Ce raffinement de politesse fait contraste avec la rusticité et la brusquerie de l'ours.

Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'[1]accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'[2]arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et, bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit[3] vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur[4], écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé[5].
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
« Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme[6]. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et, non moins bon archer[7] que mauvais raisonneur,
Raide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage[8] ennemi[9].

SOURCE. — D'un Jardinier et d'un Ours. — ***Il y avait autrefois*** *un jardinier qui aimait tant les jardinages qu'il s'éloigna de la compagnie des hommes pour se donner tout entier au soin de cultiver les plantes. Il n'avait ni femme ni enfants, et depuis le matin jusqu'au soir il ne faisait que travailler dans son jardin, qu'il rendit aussi beau*

1. Cela. — 2. Gram., 104. — 3. Sans entendre de bruit. — 4. Rabelais dit *émoucheteur*. — 5. Gram., 76, 1°. — 6. Gram., 91. — 7. La Fontaine dit *bon archer* comme il dirait *bon tireur*. — 8. Raisonnable. — 9. Cette fable est une des plus poétiques de La Fontaine, avec ses confidences sur l'amour de la solitude et des jardins et sur la place qu'il y fait à l'amitié.

que le paradis terrestre. A la fin, le bonhomme s'ennuya d'être seul dans sa solitude. Il prit la résolution de sortir de son jardin pour chercher compagnie. En se promenant au pied d'une montagne, il aperçut un ours dont les regards causaient de l'effroi. Cet animal s'était aussi ennuyé d'être seul et n'était descendu de la montagne que pour voir s'il ne rencontrerait point quelqu'un avec qui il pût faire société. Aussitôt qu'ils se virent, ils sentirent de l'amitié l'un pour l'autre. Le jardinier aborda l'ours qui lui fit une profonde révérence. Après quelques civilités, le jardinier fit signe à l'ours de le suivre et l'ayant mené dans son jardin, lui donna de fort beaux fruits qu'il avait conservés soigneusement et enfin il se lia entre eux une étroite amitié. Quand le jardinier était las de travailler, et qu'il voulait se reposer, l'ours par affection demeurait auprès de lui et chassait les mouches de peur qu'elles ne l'éveillassent. Un jour que le jardinier dormait au pied d'un arbre et que l'ours selon sa coutume écartait les mouches, il en vint une se poser sur la bouche du jardinier, et quand l'ours la chassait d'un côté, elle se remettait de l'autre, ce qui le mit dans une si grande colère qu'il prit une grosse pierre pour la tuer. Il la tua à la vérité, mais en même temps il écrasa la tête du jardinier. C'est à cause de cela que les gens d'esprit disent qu'il vaut mieux avoir un sage ennemi qu'un ami ignorant. (Fables de Pilpay, philosophe indien, ou la Conduite des Rois, p. 166-168.)

11. — Les deux Amis.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa[1] :
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on[2], ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil[3],
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme[4];

1. Royaume cafre situé dans l'Afrique du Sud. C'est là qu'il faut aller, paraît-il, pour trouver de vrais amis. Mais ce mot équivalait sans doute à « contrée imaginaire », car certains livres clandestins du temps portent comme lieu d'édition « Au Monomotapa ». — **2.** Façon malicieuse de présenter sous forme dubitative un fait dont on ne doute guère. — **3.** La Fontaine était de ceux pour qui le sommeil représentait une sérieuse occupation. Voir XI, 4, 37. — **4.** La cause de cette alarme, on la trouvera aux vers 19 et 20.

Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée[1] avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort[2], vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée[3], allons. Ne le voulez-vous point?
— Non dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point* :
Je vous rends grâce de ce zèle*.
Vous m'êtes, en dormant[4], un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il[5] ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur*
De les lui découvrir vous-même[6];
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

SOURCE. *Fables de Pilpay*, La Conduite des Rois. De deux Amis p. 273-274.

1. Le fils du Sommeil, pour le sommeil lui-même. *Toucher* s'explique du fait que c'était en les touchant avec ses pavots que Morphée plongeait les êtres dans le sommeil. — 2. Quand c'est le moment de dormir. — 3. Détail emprunté à Pilpay : « Cher ami, je ne puis vous voir ici si tard sans m'imaginer que vous venez ... pour me prier de vous servir de second.... Si vous avez des ennemis, je vous offre mon bras et mon épée. » — 4. Gram., 78, 2°. — 5. Gram., 8. — 6. L'amitié ainsi comprise suppose une vive et délicate intelligence (Cf. aussi IX, 2 et XII, 15), et voilà pourquoi le dévouement de l'ours, dans la fable précédente, ne suffit pas.

12. — Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même[1] char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire.
Le charton[2] n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin[3].
Dom* pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses[4] :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens[5], s'étonnaient qu'il criât au secours :
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : « Qu'[6]as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes* que toi,
Devraient t'apprendre à vivre[7], ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage*. — Il est un sot,

1. Gram., 39, 3°. — **2.** « Vieux mot, qui signifiait autrefois un cocher ou celui qui menait un char ou une charrette. » (Fur.) — **3.** Réflexion plaisante, Tabarin était au service du charlatan Mondor, qui opérait sur le Pont-Neuf ou la place Dauphine. Le nom de Tabarin était une appellation générique : il était le Tabarin de Mondor comme il aurait pu en être le Scaramouche, le Polichinelle ou le Pantalon (Jal, *Dict. critique*). Mondor donnait une parade dialoguée dans laquelle Tabarin lui fournissait la réplique. Une farce suivait. Voir IX, 4. Le premier Tabarin mourut vers 1643 (V. Fournel, *Le Vieux Paris.*) — **4.** Expression populaire pour dire : à sa suite. Le mot *trousse* désignait une espèce de hauts-de-chausses ajustés. — **5.** Cette façon d'assimiler les animaux à des hommes est d'un comique discret, qui met en relief leur caractère. Le mot *bonnes* équivaut en effet à : simples et un peu sottes. (Voir vers 18 et 21.) — **6.** Gram., 32. — **7.** C'est ce qu'on appelle le *savoir-vivre*.

Repartit le cochon : s'il savait son affaire*,
Il crierait comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête[1].
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom* pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il[2]? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin[3];
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

SOURCE. — Le Cochon et le Renard. — *L'âne ayant la charge de la chèvre, de la brebis et du porc se rendait à la ville. Comme le renard avait entendu le porc crier pendant tout le chemin, il lui demanda pourquoi, tandis que les autres se laissaient mener sans mot dire, il était le seul à crier. Il répondit : « Oui, mais moi, ce n'est pas sans raison que je me plains. Je sais en effet que le maître épargne la brebis qui lui donne du lait et de la laine, la chèvre à cause de ses fromages et de ses chevreaux, mais moi j'ignore à quoi d'autre je puis être bon. En toute façon il me tuera. » Il ne faut pas blâmer ceux qui déplorent leur propre sort, quand ils pressentent les malheurs qui leur sont réservés.* (Ésope, *Nevelet*, p. 235.)

1. Expression pittoresque et populaire pour désigner des cris aigus. — 2. Gram., 32. — 3. Ce récit, qui condamne les plaintes et les récriminations inutiles revêt dans les discours du pourceau une verve très amusante. Gram., 97.

13. — Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY[1]

J'avais Ésope quitté,
Pour être tout à Boccace[2];
Mais une divinité[3]
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or d'aller lui dire : « Non »,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use*
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire* loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout*;
Comment le pourrait-on faire?
Pour venir à notre affaire,

1. Cette pastorale galante et un peu maniérée est dédiée à Gabrielle-Françoise troisième fille du marquis de Sillery et nièce par sa mère du duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle devait épouser le 23 mai 1675 Louis de Tibergeau. — 2. A la suite de la publication de son premier recueil de fables en 1668-1669. La Fontaine avait repris la série interrompue de ses *Contes*, et c'est de nouveau Boccace, l'écrivain italien du XIVe siècle, qu'il avait pris pour modèle. — 3. Façon galante de dire : une grande dame.

Mes contes, à son avis,
Sont obscurs[1] : les beaux esprits*
N'entendent* pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose* :
Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons[2].

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
« Ah! si vous connaissiez, comme moi, certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante!
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal.
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique*
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom?
— L'amour. — Ce mot est beau; dites-moi quelques marques
A quoi[3] je le pourrai connaître* : que sent-on?
— Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près[4] un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image

1. Il ne viendra à personne l'idée de prendre ce mot au pied de la lettre : s'il y avait un reproche à faire aux *Contes*, ce n'était pas le reproche d'obscurité. Serait-ce le style marotique que Mlle de Sillery trouve obscur? — 2. Composons une pastorale, ensuite nous reviendrons à nos fables habituelles. — 3. Gram., 24. — 4. Tel est le texte de La Fontaine. Cette construction de *près* sans *de* semble être du langage familier. Gram., 87.

Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord*, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez* tant?
Il ne m'est pas nouveau* : je pense le connaître. »
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement*
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa* mourir de dépit et de honte[1].

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent* n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché* d'autrui.

Cette fable, qui n'est pas une fable, semble être de l'invention de La Fontaine.

14. — Les obsèques de la Lionne.

La femme[2] du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation

1. On sent ici combien échappe à toute définition le genre exploité par La Fontaine : on trouve ici une épître galante, puis une pastorale un peu précieuse qui se termine en épigramme. — 2. D'emblée, ce mot nous transporte dans le domaine des événements humains et la suite le confirme (vers 41).

Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province*
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts* y seraient[1]
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays[2] où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent
Tâchent au moins de le paraître : [l'être,
Peuple caméléon[3], peuple singe du maître:
On dirait qu'un[4] esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts[5].
Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point[6]. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.

1. Gram., 110. — **2.** *Pays.* Voir La Bruyère VIII, 3; VIII, 63; VIII, 74. La Fontaine s'arrête au cours de son récit pour mettre en relief le caractère essentiel de la cour, l'esprit d'imitation. Mais ce qui paraît être une parenthèse explique directement et prépare le dénouement. — **3.** Reptile qui a la faculté de prendre les couleurs des objets auprès desquels il se trouve. Ici le mot a une valeur d'adjectif. — **4.** Un seul esprit. — **5.** Allusion à la théorie de Descartes sur les animaux machines. Voir X, 30, 141. La Fontaine qui la combat d'une façon générale, semble ne la trouver justifiée qu'à propos des courtisans. — **6.** Il insiste sur un si anormal esprit d'indépendance chez un courtisan.

La colère du roi, comme dit Salomon[1],
Est terrible, et surtout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avait[2] pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif* hôte* des bois,
Tu ris, tu ne suis* pas ces gémissantes[3] voix.
Nous[4] n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine; immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de[5] pleurs
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord* reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde[6] que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des [larmes.
« Aux Champs Élysiens[7] j'ai goûté mille charmes,
« Conversant* avec ceux qui sont saints[8] comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
« J'y prends plaisir[9]. » A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle! Apothéose[10]! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les* d'agréables mensonges :

1. Cette citation (*Livre des Proverbes*) donne à cette idée un accent particulier de solennité, d'ailleurs plaisamment démenti au vers suivant. — **2.** Gram., 68, 2°. — **3.** Gram., 56. — **4.** Pluriel emphatique. Dans les actes officiels le roi parle toujours ainsi. — **5.** Le premier nom, *temps*, étant déterminé par l'article défini, le deuxième, *pleurs*, l'est aussi habituellement, et la préposition *de*, que donnent les textes originaux, est inexplicable. — **6.** Gram., 71, 1°. — **7.** Forme moins usitée que *Élysées*. Voir XI, 4, 2. Des Champs Élysées, séjour des sages, elle passe au séjour des dieux. — **8.** Mot chrétien, au milieu d'idées païennes. — **9.** Ce plaisir que prend la reine est une galante trouvaille. — **10.** Au sens propre : admission

Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât[1]; vous serez leur ami.

SOURCE. — Le Lion irrité contre le Cerf qui se réjouissait de la mort de la Lionne. — *Un lion avait invité tous les quadrupèdes à honorer les obsèques de sa femme qui venait de mourir. Pendant que tous les animaux ressentaient à la mort de la reine une douleur inexprimable, seul, le cerf, à qui elle avait enlevé ses fils, étranger au chagrin, ne versait pas une larme. Le roi s'en aperçut. Il fait venir le cerf pour le mettre à mort. Il lui demande pourquoi il ne pleure pas avec les autres la mort de la reine. « C'est ce que j'aurais fait, dit celui-ci, si elle ne me l'avait pas défendu. Quand j'approchai, son âme bienheureuse m'apparut. Elle se rendait aux demeures élyséennes, ajoutant qu'il ne fallait pas pleurer son départ, puisqu'elle se rendait vers les parcs riants et les bois, séjour enchanté du bonheur. » A ces mots, le lion plein de joie accorda au cerf sa grâce. Cette fable signifie que c'est parfois le devoir d'un homme prudent de feindre et de s'abriter de la fureur des puissants derrière une honorable excuse.* (Abstémius, *Nevelet*, p. 598.)

15. — Le Rat et l'Éléphant.

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois*,
C'est proprement le mal françois[2] :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains*, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot[3].
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute* en vaut bien un autre.

d'un mortel au séjour des dieux. 1. La vulgarité voulue du mot caractérise la voracé avidité des rois. Il y a une étonnante hardiesse dans cette peinture. — 2. Versific., 4. — 3. Fine définition de l'orgueil espagnol : les Français avaient fait assez longtemps la guerre à l'Espagne pour la connaître.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher[1] un peu lent
De la bête de haut parage[2],
Qui marchait à gros* équipage*.
Sur l'animal à triple étage[3]
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille[4], et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés* de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants!
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres [hommes?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons* pas, tout petits que nous [sommes[5],
D'un grain* moins que les éléphants. »
Il en aurait dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant[6].

SOURCE VRAISEMBLABLE. — Le Rat et l'Éléphant, *tiré d'un recueil anonyme paru chez Barbin*, 1670, *Fable* 12.

1. Gram., 1, 3°. — **2.** Extraction, qualité : « Dame de haut *parage*. Il est vieux. » (Ac.) — **3.** Les pattes de l'éléphant, son dos, le baldaquin qu'il porte, le rendent comparable à une maison à trois étages. Cette expression sert à exprimer l'idée d'énormité. Au figuré on disait *sot à triple étage*, pour : sot au dernier point. — **4.** Une duègne. — **5.** Gram., 108. — **6.** Le dénouement est présenté sous forme de plaisanterie rapide et d'allure populaire.

16. — L'Horoscope.

On rencontre* sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture*
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain[1] âge;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout*
D'une précaution sur qui[2] roulait* la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait[3], sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner*,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,
Propos*, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet*, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons[4] d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.

1. Gram., 41, 2°. — 2. Gram., 22. — 3. Gram., 110. — 4. Métaphore qui assimile la jeunesse à un vin qui fermente et bouillonne.

Il savait le sujet* des fatales* défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences[1],
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine[2] et les pinceaux
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émut[3], voyant peint un lion :
« Ah! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! » A ces mots, il se
Aux transports violents de l'indignation, [livre
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse; il pénétra
Jusqu'aux ressorts[4] de l'âme; et cette chère tête[5],
Pour qui l'art d'Esculape[6] en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins[7] qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuisit au poète[8] Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les
Un aigle, qui portait en l'air une tortue, [cieux.
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,

1. Gram., 2. — **2.** Les tapisseries. — **3.** Le texte des éditions originales de 1678 porte *s'émeut*, mais il faut y voir le passé simple dans lequel *eu* se prononce *u*. Voir Lexique. — **4.** Au principe, aux sources de la vie. — **5.** Cette expression est traduite littéralement du grec, mais il n'est pas probable que La Fontaine l'ait connue d'original. — **6.** Le dieu de la médecine. — **7.** Le souci qu'on prit d'empêcher le jeune homme de chasser. — **8.** Versific., 2. Eschyle, le premier grand poète tragique de la Grèce, né vers 525, mort en 455 av. J.-C.

Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut[1] ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie[2], et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point* de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions[3] de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux[4] porte le sceptre, et l'autre la houlette :
Jupiter le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence*
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne[5] profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la[6] peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope*?
L'état où nous voyons l'Europe[7]

1. Gram., 68, 5°. — 2. Cet art ne peut même pas causer de maux, car il est faux. — 3. La Fontaine ne peut admettre qu'une *conjonction* (rencontre de deux planètes dans une ligne droite) ait une influence sur le sort des hommes : ce sont là des rêveries de charlatans; mais il admet le rôle dans notre vie des *conjonctures*, qui sont des combinaisons d'éléments réels (lieux, personnes, etc.). — 4. Exemple de l'omission des formules de coordination : *Pourtant* l'un d'eux... *Sans doute* Jupiter... *Mais* qu'est-ce que Jupiter? Il va sans dire que Jupiter désigne ici la planète, non le dieu. — 5. Agir à travers le champ, l'espace libre. — 6. L'influence. — 7. Autre argument : si cet art se vérifie à propos d'évé-

Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point*, et sa vitesse[1],
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse[2]
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie[3]
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter*.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme* Eschyle,
N'y font rien[4] : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

SOURCES. — *Ésope*, Le Fils et le Père, *Nevelet*, p. 301.
Le deuxième sujet (vers 44-54) *est emprunté à Gilbert Cousin* (*Cognatus*), p. 65.

nements individuels, que sera-ce à propos de ceux qui intéressent des royaumes? Allusion à la coalition de 1676-1678 contre la France. La Fontaine s'intéresse beaucoup à cette controverse sur les astres (Voir VII, 18). Elle avait d'ailleurs été discutée avec passion par les tenants de l'école de Descartes et de celle de Gassendi. Bernier lui-même avait pris parti dans le même sens que La Fontaine, c'est-à-dire qu'il niait toute influence des astres sur la vie humaine, comme il avait nié toute action des sciences occultes (VII, 15). — **1.** Il s'agit du lieu, de la situation exacte des astres, et aussi de la mobilité de nos sentiments (vers 81). — **2.** La faiblesse des faiseurs d'horoscopes. — **3.** Son cours entrecoupé, semé de variations. — **4.** Ne détruisent pas ma thèse.

17. — L'Ane et le Chien.

Il se faut entraider, c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature[1].
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement[1], sans songer à rien[2],
Tous deux suivis[3] d'un commun maître,
Ce maître s'endormit : l'âne se mit à paître.
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure[4].
Il ne faut pas toujours être si délicat*,
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure[5].
Notre baudet s'en sut[6] enfin*
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot[7] : le roussin d'Arcadie[8]
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille

1. Ce début renferme plusieurs archaïsmes : omission de l'article, du pronom sujet, de la négation, etc. — 2. Cet air grave, qui s'accommode du vide de la pensée, est une jolie et malicieuse trouvaille. — 3. Le pluriel *tous deux*, après le singulier *accompagné*, est une construction assez libre, encore que parfaitement claire. — 4. La Fontaine plaisante les goûts rustiques de l'âne. L'âne mange même des chardons; on en a conclu qu'il mangeait, par goût, des chardons. Cependant il est si heureux d'avoir pour une fois de l'herbe qu'il en oublie de répondre à la prière du chien. — 5. Reste pour compte. Plaisant passage du particulier au général. — 6. Gram., 68, 5°. — 7. Gram., 101. — 8. Voir VI, 19, 17.

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ses entrefaites, un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge[1], et dit : « Ami, je te conseille
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille[2];
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si[3] ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf; et, si tu me veux croire[4],
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours*,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide[5].

SOURCE. — Du Chien qui ne vint pas en aide à l'Ane contre le Loup parce que l'Ane ne lui avait pas donné de pain. — *Un dogue assez fort pour vaincre non seulement des loups mais encore des ours avait fait une longue route avec un âne qui portait un sac plein de pain. Chemin faisant, l'appétit vint. L'âne, trouvant un pré, remplit abondamment son ventre d'herbes verdoyantes. Le chien de son côté priait l'âne de lui donner un peu de pain pour ne pas mourir de faim. Mais l'autre, bien loin de lui donner du pain, le tournait en dérision et lui conseillait de brouter l'herbe avec lui. Là-dessus, l'âne voyant un loup approcher, demanda au chien de venir à son aide. Il répondit : « Tu m'as conseillé de paître pour apaiser ma faim, moi à mon tour je te conseille de te défendre contre le loup avec les fers de tes sabots. » En disant ces mots, il partit, abandonnant en plein combat son ingrat compagnon condamné à servir bientôt de pâture à son ravisseur. Cette fable montre que celui qui ne fournit pas son aide à ceux qui la réclament est d'habitude abandonné à son tour en cas de nécessité.* (Abstémius, *Nevelet*, p. 581.)

1. Gram., 92. — 2. Le chien reprend les paroles de l'âne. Cela annonce de sa part un esprit de froide vengeance. — 3. Gram., 105. — 4. L'âne ne demanderait pas mieux, mais le moyen? La formule est ironique. — 5. Même moralité fable 16 du livre VI.

18. — Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine[1] contrée
Faisait trafic. Un bassa[2] l'appuyait;
De quoi le Grec en bassa[3] le payait,
Non en marchand : tant c'est chère denrée[4]
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support[5] en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance[6]
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute*, avec eux il s'engage[7];
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera[8], s'il est sage*,
A ces gens-là quelque méchant parti*,
Les prévenant*, les chargeant[9] d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront*, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre[10], et, plein de confiance,

1. Gram., 41, 2°. — 2. Un pacha, ou gouverneur de province chez les Turcs, le protégeait. — 3. Comme on paie un pacha. — 4. Précieuse marchandise. — 5. Leur appui. — 6. Charmant euphémisme. — 7. Consent et conclut le marché. — 8. Qu'il fera bien de jouer, qu'il jouera s'il est avisé... — 9. Gram., 78, 1°. En les devançant, en les expédiant dans l'autre monde. — 10. Alexandre malade, sans tenir compte de la dénonciation portée contre son médecin Philippe, qu'on accusait d'être vendu à Darius pour faire périr son maître, but le breuvage que Philippe lui tendait, tout en lui présentant la lettre dénonciatrice.

Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
« Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites* ;
Mais je te crois un[1] trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage[2] :
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue[3].

Il était un berger, son chien et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait* faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau*
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage*,
Aurait deux ou trois mâtineaux[4],
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois; mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras

1. Aujourd'hui on supprimerait *un* dans cette locution. — 2. Empoisonneur. — 3. Ainsi une deuxième fable se greffe sur la première, comme il arrive fréquemment dans les contes orientaux. — 4. Diminutif peu usité de mâtin.

Du choix de semblable canaille*.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »

Le Grec le crut[1].

Ceci montre aux provinces*
Que, tout compté, mieux vaut, en bonne foi*,
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de[2] plusieurs petits princes[3].

Source inconnue.

19. — L'Avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut* jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile*;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent

1. La monotonie du décasyllabe aggrave encore la sécheresse et le peu d'intérêt de la première partie de cette fable. Elle évoque la façon de vivre des Français aux Échelles du Levant. Les consuls achetaient leur charge et la faisaient gérer par un vice-consul. Ce dernier avait besoin de la protection des pachas, d'abord contre les Turcs qui soumettaient les chrétiens à toutes sortes d'exactions (appelées des *avanies*), ensuite contre les autres chrétiens. Témoin l'histoire d'un vice-consul de Marseille au Caire appelé d'Antoine, qui se voyait disputer sa charge par un rival, un certain Bremond (1647-1658). D'Antoine avait un frère qui lui conseillait de faire enlever Bremond par le pacha, lui promettant de faire ensuite arranger les choses à la cour, moyennant un pot-de-vin à M. de Brienne, secrétaire d'État et consul en titre. Cette histoire n'est pas celle que La Fontaine raconte, mais elle aide à la mieux comprendre. (Paul Masson, *Hist. du Commerce français dans le Levant.*) — 2. Gram., 87, *De*, 3°. — 3. On peut reconnaître là les Provinces-Unies, qui avaient été un moment les alliées de Louis XIV avant de lui faire la guerre. Leurs richesses leur permettaient de payer largement tous les alliés imaginables, mais un seul allié de la qualité de la France les aurait protégées mieux que l'Empire, l'Espagne, la Suède, le Brandebourg, tous faméliques et impuissants.

Voulait emporter l'avantage,
Prétendait que tout homme sage*
Était tenu de l'honorer.
C'était[1] tout homme sot; car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
« Mon ami, disait-il souvent
Au savant[2],
Vous vous croyez considérable[3];
Mais, dites-moi, tenez-vous table[4]?
Que[5] sert à vos pareils de lire incessamment*?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre[6],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement[7].
La république* a bien affaire*
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien[8].
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe[9],

1. Autant dire... — 2. Versific., 10. — 3. Digne de considération. — 4. Table ouverte. — 5. Gram., 32. *Pareils*, expression méprisante... — 6. Au troisième étage, ou dans les combles, au grenier. — 7. Le riche fait de l'esprit aux dépens du pauvre. Les laquais marchant derrière leur maître, ils ne sont escortés que de leur ombre. — 8. La Fontaine a la notion de l'utilité sociale du luxe. Il annonce Voltaire qui, dans *Le Mondain ou Apologie du luxe*, réhabilite le superflu, « chose si nécessaire ». Vivant chez les riches ou les grands et souvent de leurs libéralités, La Fontaine a vu d'un autre œil ce qui scandalisait La Bruyère. — 9. Colbert n'aimait pas le luxe, mais il le tolérait, dans le désir de conserver en France l'argent qu'il avait coûté. Aussi le luxe, avec les étoffes d'or et d'argent, s'était-il grandement développé en France à partir de 1672, quand l'industrie commença à prendre un grand essor. La Fontaine est, sur la question du luxe, moins soumis aux idées traditionnelles que La Bruyère et Fénelon; son esprit est ouvert à tous les problèmes moraux et sociaux du temps et à toutes les formes nouvelles de la vie.

Et celle qui la porte, et vous[1], qui dédiez
A Messieurs les gens de finance*
De méchants* livres bien payés. »
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile :
Il reçut partout des mépris;
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle[2] :
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix[3].

SOURCE. — *Abstémius.* De l'Homme riche mais ignorant et de l'Homme pauvre, mais instruit, *Nevelet*, p. 596.

20. — Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
« Remplissons de nouveaux hôtes*
Les cantons* de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.

1. Vous, les gens de lettres, qui comme les Corneille, les La Fontaine, avec leurs œuvres dédiées à Montauron et à Fouquet avez intérêt à ce que les riches soient riches. — 2. Voilà un dénouement bien sage et bien édifiant, mais qui ne semble être ni convaincu ni convaincant. Il y a plus de vérité et d'éloquence dans le pessimisme de La Bruyère (VI, 56; XII, 17-21). — 3. Encore un proverbe souvent cité.

Va-t'en, Mercure[1], aux Enfers;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois[2].
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois. »
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport*.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage[3] qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce[4] dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance* humaine
Serait bientôt du domaine*
Des déités de là-bas*.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.

1. Mercure était le messager de Jupiter et en même temps le dieu de l'éloquence (vers 20). — **2.** Les trois furies, ou, comme disaient les Grecs par antiphrase, les Euménides (bonnes déesses), étaient Alecto, Tisiphone et Mégère. — **3.** Le déchaînement de votre colère. Ce mouvement est emprunté à Sénèque (voir plus bas : Source). — **4.** Gram., 19.

Il la renvoie; et pourtant
Il lance un[1] foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père[2] même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied* sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages[3]
Jura le Styx[4], et promit
De former d'autres orages :
Ils seraient[5] sûrs. On sourit;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât[6], pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux[7] :
L'un[8] jamais ne se fourvoie*;

1. Gram., 4. — 2. Jupiter était le père de ceux-là mêmes qu'il châtiait. — 3. Appellation homérique tout à fait en situation. — 4. *Jurer*, est construit ici à la façon latine avec un complément d'objet direct. Le serment par le Styx était pour les dieux le plus solennel. — 5. Gram., 110. — 6. Gram., 113. Pour mieux faire. — 7. Flèche d'arbalète dont le fer était quadrangulaire. On croyait dans l'Antiquité que la foudre était une flèche, et jusqu'au XVIII[e] siècle on a cru qu'il se formait dans les nuages des pierres en forme de flèches qu'on appelait d'un nom grec *céraunies*, et qui n'étaient autres que les silex taillés de l'âge de la pierre. — 8. On attendrait *l'une* (sorte) ou *les uns* (les foudres).

Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps[1] nous envoie;
L'autre s'écarte en son cours[2] :
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte;
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter[3].

SOURCE. — *Sénèque*, Questions naturelles, II, 41.

21. — Le Faucon et le Chapon.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle[4].

Un citoyen* du Mans, chapon de son métier[5],
Était sommé de comparaître
Par-devant les lares* du maître
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.

1. C'est le contraire de isolément, individuellement. — 2. Sa direction. — 3. Allégorie assez froide en vers de sept syllabes où La Fontaine célèbre la bonté et l'indulgence d'un dieu créateur. Il y oppose la sévérité des exécuteurs de ses volontés. Y aurait-il là un éloge de la clémence du roi par opposition à la dureté de ses ministres, en particulier à l'impitoyable sévérité de Colbert que lui-même La Fontaine avait personnellement éprouvée, encore que dans un cas sans gravité? (Voir p. XII.) — 4. La Fontaine a interprété à faux, comme on le faisait et comme on le fait encore populairement, ce proverbe bien connu. Il faut comprendre qu'il s'agissait non « du » chien appartenant à Jean de Nivelle, mais de « ce » chien qu'était Jean de Nivelle, lequel, sommé par son père, Jean de Montmorency, de comparaître, prit la fuite. De là le proverbe : « Faire comme ce chien de Jean de Nivelle, qui se sauve quand on l'appelle. » — 5. Voir II, 5, 10. Tout cela est dit avec un sérieux burlesque. Le Mans est réputé pour ses volailles.

Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose[1],
« Petit, petit, petit! » mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi[2] laissait les gens crier.
« Serviteur*, disait-il; votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas, et pour cause[3]. »
Cependant un faucon sur sa perche* voyait
Notre Manceau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé[4],
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
Me rend[5] tout étonné. Vous n'êtes que racaille[6],
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas[7] à la fenêtre?
Il t'attend : es-tu sourd? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon; mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrais-tu pour cet appeau[8]?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait[9] envoler

1. L'euphémisme continue. Pas un mot ne désigne « la chose » par son nom. — 2. Un Normand a la réputation d'être méfiant. Un Manceau, plus encore; de là : un Normand et demi. Cf. *Les Plaideurs*, v. 723 : « Ces témoins... — Monsieur, ils sont du Mans. » — 3. Formule judiciaire pour se dispenser de donner une bonne raison de ce qu'on fait. — 4. Gram., 1, 4°. Expression équivoque à dessein : serait-il donc invité? — 5. Gram., 68, 4°. — 6. « Ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable dans la populace. » (Ac.) Le faucon est très fier de ce qui n'est chez lui que dressage imposé, basse domesticité. — 7. Gram., 94. — 8. Espèce de sifflet avec lequel on attire les oiseaux en imitant leur cri, et, aussi, oiseau dressé à attirer les autres. Ce deuxième sens ne manque pas ici de vraisemblance. — 9. Gram., 71, 2°.

Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche[1]. »

SOURCE. — D'un Faucon et d'une Poule. — *Un faucon disait à une poule : « Vous êtes une ingrate. — Quelle ingratitude avez-vous remarquée en moi? répondit la poule. — En est-il une plus grande, reprit le faucon, que celle que vous faites voir à l'égard des hommes? Ils ont un extrême soin de vous. Le jour, ils cherchent de tous côté de quoi vous nourrir et vous engraisser, et la nuit, ils vous préparent un lieu pour dormir. Ils ont le soin de tout fermer, de peur que votr repos ne soit interrompu par quelque autre animal, et cependant, lors qu'ils veulent vous prendre, vous fuyez, ce que je ne fais pas, moi qu suis un oiseau sauvage. A la moindre caresse qu'ils me font, je m'apprivoise, je me laisse prendre et je ne mange que dans leurs mains. — Cel est vrai, répliqua la poule, mais vous ne savez pas la cause de ma fuite c'est que vous n'avez jamais vu de faucon à la broche et j'ai vu des poule à toutes sortes de sauces. » J'ai rapporté cette fable pour montrer qu ceux qui veulent s'attacher à la cour n'en connaissent pas les désa gréments.* (Fables de Pilpay ou la Conduite des Rois, p. 136-138.)

22. — Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers, le chat Grippe-fromage[2],
Triste-oiseau le hibou, Ronge-maille[3] le rat,
Dame* belette au long corsage[4],
Toutes[5] gens d'esprit scélérat, [vage.
Hantaient* le tronc pourri d'un pin vieux et sau-
Tant y furent[6], qu'un soir à l'entour* de ce pin

1. Type de fable gaie dans laquelle le poète s'est appliqué à transposer en style comique ou à éviter tout ce qui pouvait émouvoir ou attrister. Voir un sujet identique, VIII, 12. — **2.** Nom composé de *gripper*, reconnaissable dans *agripper*, et qui signifie *saisir*. — **3.** Ce nom évoque une histoire déjà vue (III, 17, 1). — **4.** Dans l'ancienne langue *corps* et *corsage* sont à peu près synonymes et désignent la partie du corps ou du vêtement qui va du cou jusqu'aux hanches. — **5.** Le féminin est attiré par le voisinage de *gens*, alors qu'en réalité il est une apposition aux noms qui précèdent, masculins en majorité. — **6.** Gram., 5 et 112, 5°

L'homme tendit ses rets*. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie. [voie
Les derniers traits* de l'ombre empêchent qu'il ne
Le filet[1] : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon chat de crier; et le rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyait dans les lacs* son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : « Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit[2];
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que, seul entre les tiens, par amour singulière[3],
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux
J'allais leur faire ma prière[4], [dieux.
Comme tout dévot[5] chat en use* les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre[6] ces nœuds. — Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
— Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous[7] je te protégerai,
Et la belette mangerai
Avec l'époux[8] de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. » Le rat dit : « Idiot!
Moi ton libérateur? Je ne suis pas si sot. »

1. Versific., 11. — 2. A mon endroit, L'éloge est peu mérité, mais le chat désire si fort qu'il le soit! — 3. Gram., 3. — 4. Après l'hypocrisie du sentiment, l'hypocrisie de la religion. — 5. Voir VII, 16, le portrait du chat. — 6. Employé au propre dans le sens de *défaire, dénouer*. — 7. Formule toute faite. — 8. La Fontaine croit que le hibou est le mâle de la chouette.

Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette[1] était près du trou.
Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou :
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon[2], puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant ;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait à l'erte[3] et sur ses gardes :
« Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin*
Me fait injure : tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
— Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on* sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité[4] ? »

SOURCE. — *P. Poussines*, Specimen sapientiae Indorum veterum [Modèle de la sagesse des anciens Indiens], 8e dissertation, fol. 608. Ce récit est développé en une énorme page in-folio très compacte.

1. *Mais* la belette... — 2. Emploi rare pour dire une *maille*. — 3. « Sur la hauteur », donc en observation, sur ses gardes. La Fontaine a écrit le mot avec la forme italienne. — 4. Avant la guerre de Dévolution (27 avril 1662), la Hollande menacée dans son commerce par l'Angleterre, avait recherché et obtenu l'alliance de Louis XIV. Celui-ci s'y était prêté d'assez mauvaise grâce sachant bien que les intérêts des deux alliés étaient opposés. Survint la guerre de Hollande. Après plusieurs années, en 1678, la Hollande donna des signes de lassitude et marqua le désir de se rapprocher de Louis XIV. Ce mouvement ne prit une forme officielle que quelques semaines avant la paix de Nimègue (1678). A ce moment Guillaume d'Orange écrivit au roi une lettre respectueuse marquant son désir « de contribuer quelque chose au rétablisse-

23. — Le Torrent et la Rivière.

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui; l'horreur suivait ses pas;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante :
Un seul[1] vit des voleurs; et, se sentant presser[2],
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur[3] :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours.
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil[4] doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord* ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net[5].
Il entre; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx[6] allèrent boire;

ment de la bonne correspondance entre S. M. et la Hollande ». Le roi remercia. « Je suis heureux, disait-il de la promesse que votre conduite sera telle envers moi à l'avenir qu'elle m'obligera à vous donner des marques de mon affection. » Mais il donna l'ordre à son ambassadeur « de n'avoir de commerce (rapports) avec le prince d'Orange que celui dont il ne pourrait se dispenser et de le regarder comme un prince dont il était fort mécontent » (Lavisse, VIII, 346-349). Ne croit-on pas lire l'histoire du chat (Hollande) et du rat (Louis XIV)?

1. Il n'y eut qu'un voyageur qui osa passer, parce qu'il vit des voleurs. — 2. Serrer de près. — 3. L'auteur applique au bruit ce qui convient au torrent lui-même. — 4. On dit : une eau dormante. — 5. C'est l'eau qui est tellement pure que le sable est très visible. — 6. *L'onde noire*, le *Styx*, autant d'images de la mort.

Tous deux, à[1] nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit[2] sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

SOURCE. — *Abstémius*, Du Paysan se disposant à passer le fleuve, *Nevelet*, p. 537.

24. — L'Éducation.

Laridon[3] et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
A deux maîtres divers échus[4] au temps jadis,
Hantaient*, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverse nourriture[5]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier[6] abattu,
Fut le premier César que la gent* chienne ait[7] eu.

1. Gram., 87, *A*, 1°. — **2.** Complément à valeur d'adjectif : qui ne font pas de bruit. Faut-il encore voir dans cette fable une allusion aux Hollandais et reconnaître dans ces hommes « sans bruit » Guillaume III d'Orange, nommé stathouder de Hollande en 1672? Il était né quelques semaines après la mort de son père, et les républicains, ses adversaires, furent chargés de son éducation. Il eut une enfance triste, entourée de soupçons, sevrée de sympathies. Contraint dans ce milieu, il apprit à dissimuler ses ambitions, ses rancunes, sous un flegme impassible et sous une sombre foi calviniste. Il fut, comme son ancêtre du XVI^e^ siècle, un grand « Taciturne ». — **3.** Transcription française d'un mot latin signifiant *lard*. — **4.** Étant échus. — **5.** Éducation. — **6.** Versifie., 2. — **7.** Le premier qu'on ait appelé César. Gram., 86.

On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé[1] témoignait sa tendresse
A l'objet* le premier passant[2].
Il peupla tout de son engeance* :
Tournebroches[3] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards*,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit* pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère :
Faute de cultiver la nature et ses dons[4],
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

SOURCES. — *Ésope*, Les Chiens, *Nevelet*, p. 164.
Plutarque, Comment il faut élever les enfants.
Haudent, De deux Chiens, I, 74.

25. — Les deux Chiens et l'Ane mort.

Les vertus devraient être sœurs[5],
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères[6] :

1. Abandonné à lui-même. Ce mot revient à plus d'une reprise dans les lettres de Mme de Sévigné pour désigner brièvement un personnage peu digne de ses ancêtres. Citons-en un exemple, non pour y trouver le cas auquel pensait La Fontaine, mais pour donner une idée de ceux auxquels pouvaient penser ses lecteurs. « Vous avez fait un joli voyage au Saint-Esprit. Vous avez vu M. de Broglio. Je crois notre Revel (le père de Broglio) le *César* et Broglio le *Laridon négligé*. » (2 octobre 1689.) — 2. Le premier venu. — 3. Espèce méprisable de chiens tournant dans une roue creuse pour actionner une broche. — 4. Ésope tenait pour responsables de cette déchéance les maîtres et les parents. — 5. Ce préambule renferme deux idées. L'une se trouve exprimée dans le premier vers. Après une sorte de parenthèse, elle reprend au vers 7 et elle est développée par des exemples. — 6. Gram., 91.

J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment[1] placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, [mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique* d'être
Soigneux, et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins* qui, dans l'éloignement[2],
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
« Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les [miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes[3]:
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un [cheval?
— Hé! qu'[4]importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée[5].
Le point* est de l'avoir; car le trajet est grand,
Et, de plus, il nous faut nager contre le vent[6].
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine. »
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

1. « Au souverain degré de perfection. » (Ac.) — 2. Au loin. — 3. Qui s'enfoncent dans le lointain. — 4. Gram., 32. — 5. Voir IV, 11, 28. — 6. Ce vers semble en contradiction avec le vers 16. Il faut sans doute comprendre : il nous faut lutter contre le vent; nous avons comme adversaire le vent qui éloigne l'objet.

L'homme est ainsi bâti* : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas*,
S'outrant[1] pour acquérir des biens ou de la gloire!
« Si j'arrondissais mes États!
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats*!
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire! »
Tout cela, c'est la mer à boire[2];
Mais rien à l'homme ne suffit..
Pour fournir* aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalems[3] bout à bout ne pourraient
Mettre à fin[4] ce qu'un seul désire.

SOURCES. — *Ésope*, Les Chiens affamés, *Nevelet*, p. 258. *Phèdre*, I. 20. Les Chiens affamés, *Nevelet*, p. 401. Cette fable ne compte, abstraction faite de la morale, que 4 vers.

26. — Démocrite et les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les pensers* du vulgaire[5]!
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire[6],
Mettant de faux milieux[7] entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

1. Allant au-delà de ses forces. — 2. « On dit proverbialement et figurément d'un travail dont on appréhende la longueur que *c'est la mer à boire.* » (Ac.) — 3. Gram., 2. *Bout à bout* est dit plaisamment : l'homme est censé additionner 4 fois les 969 années qu'avait vécu, d'après la *Genèse*, Mathusalem, père de Noé. — 4. Mener à terme, sens que le verbe *achever* exprime à lui seul. — 5. Ce cri, qui semble si spontané, est d'Horace : « Je hais le profane vulgaire et je l'écarte. » (*Odes*, III, 1.) — 6. Inconsidéré, irréfléchi. — 7. « En physique, ce sont les corps diaphanes à travers lesquels passe la lumière. » (Aubertin.) Le mot *faux* s'explique sans doute par analogie avec l'expression *idées fausses*, qui déforment, qui faussent l'objet.

Le maître d'Épicure[1] en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou : petits esprits! Mais quoi?
Aucun n'est prophète chez soi[2].
Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage*.
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa[3]
Vers Hippocrate et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade :
« Notre concitoyen, disaient-ils[4] en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté* Démocrite;
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant[5].
« Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite[6] :
« Peut-être même ils sont remplis
« De Démocrites infinis[7]. »
Non content de ce songe*, il y joint les atomes[8],
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes*;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'[9]il savait accorder les débats[10] :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel; sa folie est extrême. »
Hippocrate n'eut pas trop de foi* pour ces gens:
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres* dans la vie
Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens*

1. Démocrite d'Abdère. — **2.** Voir VII, 12, 26-27. — **3.** Gram., 69, 2°. — **4.** L'accord se fait avec *députés*, qu'on dégage de *députa*. — **5.** Voilà une preuve naïve de ce que vaut leur jugement. — **6.** Gram., 12, 1°. — **7.** Infiniment nombreux. Ce passage (vers 13-25) est emprunté à la lettre dont il est fait mention au vers 11. — **8.** Selon la doctrine épicurienne, dont Démocrite était l'initiateur, le monde était le résultat de la combinaison fortuite de particules matérielles infiniment petites et indivisibles appelées atomes. — **9.** Gram., 26. — **10.** Mettre d'accord les Abdéritains, qu'on représente comme un peuple dénué de sagesse et de bon sens.

Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage* épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes[1] d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché[2] selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale[3].
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit[4].
Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable[5].
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu[6],
Que sa voix est la voix de Dieu[7]?

SOURCE. — Recueil de lettres adressées à Hippocrate ou écrites par lui et sans aucune authenticité. Celle-ci était adressée à Damagète. (*Diogène de Laerte*, Démocrite.)

1. La Fontaine compare à des labyrinthes les circonvolutions du cerveau. — **2.** Absorbé qu'il était... — **3.** La philosophie morale. — **4.** La Fontaine avait entendu développer chez Mme de la Sablière la théorie épicurienne. Au surplus Bernier, à son retour de l'Inde (1669), avait publié à la suite de son *Histoire des Révolutions du Grand Mogol*, deux volumes de *Voyages*. Ceux-ci renfermaient, adressé à Chapelle, un copieux et énergique exposé de la théorie des atomes au cours duquel il parle de Démocrite et d'Épicure (p. 177-184). Cette lettre à Chapelle est datée du 10 juin 1668. — **5.** Dont on peut contester les décisions; autrement dit : pour montrer que Démocrite n'était pas fou. — **6.** Expression usuelle pour dire : passage d'un livre. « J'ai lu ceci en bon lieu. » (Mme de Sévigné, 26 juillet 1691, sur la mort de Louvois.) — **7.** C'est en effet un proverbe courant que tout le monde cite sous sa forme latine, et auquel d'ailleurs La Fontaine ne croit guère : *Vox populi, vox Dei.*

27. — Le Loup et le Chasseur.

Fureur* d'accumuler[1], monstre de qui les yeux
Regardent comme un point* tous les bienfaits des [dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse[2], en cet ouvrage?
Quel temps* demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage[3],
Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, jouissons[4]? »
— Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats[5] ce mot, car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès [demain.
— Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
Jouis dès aujourd'hui, redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier, de son arc, avait mis bas[6] un daim.
Un faon[7] de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête*, un daim avec un faon;
Tout modeste* chasseur en eût été content* :
Cependant un sanglier[8], monstre énorme et superbe,

1. Cette apostrophe violente et insolite, ce dialogue animé marquent avec quelle passion La Fontaine combat la convoitise et l'avarice. — **2.** Voir VI, 20; V, 13; IX, 15; X, 4; XII, 3. — **3.** Ce *sage* peut être ou Salomon, ou encore Horace ou tout autre moraliste. — **4.** *C'est assez* recommande la modération dans les désirs. *Jouissons* est une invitation épicurienne à savourer les biens une fois acquis. La première idée (relative à la *convoitise*) sera développée du vers 13 au vers 32; la seconde (relative à l'*avarice*), du vers 35 au vers 48. Après avoir défendu (fable 26) la métaphysique des épicuriens, La Fontaine va en recommander la morale. — **5.** Répète. — **6.** Abattu. — **7.** Petit d'une biche, d'une daine ou d'un chevreuil. — **8.** Versific., 2.

Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx[1] : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient[2]; la déesse infernale
Reprit[3] à plusieurs fois l'heure au monstre fatale
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi? rien ne remplit*

LE LOUP ET LE CHASSEUR.

La vignette de Chauveau montre avec une netteté parfaite que l' « arc » n'est autre qu'une « arbalète. »

Les vastes appétits* d un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc[4] revient à soi[5], l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher.
Surcroît chétif* aux autres têtes :

1. Autre mort. — 2. L'attaquaient, l'entamaient. — 3. S'y remit à plusieurs fois pour reprendre... — 4. Le porc sauvage, le sanglier. — 5. Gram., 14; Versific., 12.

De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd[1], meurt vengé sur son corps,
Et la perdrix le remercie[2].

Cette part du récit s'adresse au convoiteux[3] :
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit, en passant, ce spectacle piteux[4] :
« O Fortune! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres* sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant[5] :
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines. [dant*
Commençons dans deux jours; et mangeons cepen-
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau; l'odeur me le témoigne assez. »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend[6], et fait de la sagette[7]
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte*. Il faut que l'on jouisse;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :

1. C'est le terme propre, par exemple en parlant de chiens éventrés. — 2. Noter l'effet produit par le rythme sautillant et guilleret de ce vers de 8 syllabes faisant contraste avec le grave alexandrin. — 3. « Ce mot vieillit. » (Fur.) — 4. « Déplorable, misérable, malheureux » (Rich.), au sens sérieux du mot. — 5. Oui, pas moins. — 6. Seule, une arbalète peut ainsi se détendre quand le crochet qui maintient la corde tendue cesse de la retenir. C'est ce qu'avait déjà indiqué le mot *ressorts* (vers 29). — 7. A l'aide de la *sagette*. Ce mot signifie *flèche* (Cf. *sagittaire*). Il n'était plus en usage depuis la fin du XVIe siècle.

La convoitise perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice.

SOURCE. — D'un Chasseur et d'un Loup. — *Un grand chasseur revenant un jour de la chasse avec un daim qu'il avait pris, aperçut un sanglier qui venait droit à lui. « Bon, dit le chasseur, cette bête augmentera ma provision. » Il banda son arc aussitôt et décocha sa flèche si adroitement qu'il blessa le sanglier à mort. Cet animal, se sentant blessé, vint avec tant de furie sur le chasseur qu'il lui fendit le ventre avec ses défenses, de maniere qu'ils tombèrent tous deux sur la place. Dans ce temps-là il passa par cet endroit un loup affamé qui, voyant tant de viande par terre, en eut une grande joie. « Il ne faut pas, dit-il en lui-même, prodiguer tant de biens, mais je dois, ménageant cette bonne fortune, conserver toutes ces provisions. » Néanmoins, comme il avait faim, il en voulut manger quelque chose. Il commença par la corde de l'arc, qui était de boyau, mais il n'eut pas plus tôt coupé la corde que l'arc, qui était bien bandé, lui donna un si grand coup contre l'estomac qu'il le jeta tout raide mort sur les autres corps. Cette fable fait voir qu'il ne faut point être avare.* (Fables de Pilpay ou la Conduite des Rois, p. 263-264.)

LIVRE NEUVIÈME

1. — Le Dépositaire infidèle.

Grâce aux Filles de Mémoire[1].
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire[2].
Le loup, en langue des dieux[3],
Parle au chien dans mes ouvrages;
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages*,
Les uns fous, les autres sages :
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant;
La mesure en est plus pleine[4].
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente[5] pécore*,
Force sots, force flatteurs;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
Tout homme ment, dit le Sage[6].

1. Aux Muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne. — 2. Notons ce mot. La Fontaine a conscience de la valeur de son œuvre. — 3. En vers. — 4. L'énumération *en* (des fous) est plus complète. — 5. C'est ce qualificatif qui renferme l'essentiel du sens : il faut ajouter aux trompeurs, aux scélérats, les imprudents. Voir Lex. *Prudent.* — 6. « Tout homme est menteur », dit Salomon (*Psaume* CXV, verset 11).

S'il n'y[1] mettait seulement
Que les gens du bas étage*,
On pourrait aucunement[2]
Souffrir ce défaut aux hommes;
Mais que tous tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire[3].
Et même qui mentirait
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe*
Par leur bel art inventé,
Sous les habits* du mensonge*
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens* digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut[4].
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
Payé par son propre mot[5],
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin[6], s'en allant en commerce,

1. Au nombre des menteurs. Ici commence une longue transition destinée à amener l'histoire du *Dépositaire infidèle*. — 2. Gram., 91. Admettre que ce défaut se trouve chez les hommes. La Fontaine cependant va faire une exception en faveur de la fiction poétique représentée par Homère et Ésope. — 3. Il l'a soutenu : « Jamais un roi ne ment. » X, *Disc.*, 122. — 4. Ceci est dit avec un sourire. C'est peut-être une réminiscence badine d'un mot de la Bible, *Exode*, xv, 18 : « Le Seigneur régnera éternellement et au-delà. » — 5. Allusion au dénouement des deux récits, vers 74 et 88. — 6. Complément de *mit en dépôt*.

Mit en dépôt un cent[1] de fer un jour.
« Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer? il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier. [grenier
J'en[2] ai grondé mes gens*; mais qu'y faire? un
A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse*, et lui dit en pleurant :
« Dispensez-moi[3], je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie;
Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune. »
Le marchand repartit : « Hier[4] au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût[5] jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin[6] eût pris le chat-huant.
— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige*
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays

1. La Fontaine suit la donnée de Pilpay, si invraisemblable qu'elle soit. Le marchand avait déposé « une partie » de son avoir afin de se « tirer de la nécessité », au cas où son voyage tournerait mal; et à la fin du récit, l'auteur précise : « un pays où un rat a mangé cent livres de fer... » Cent livres de fer pèsent lourd, mais ne valent pas cher. — 2. Gram., 15. — 3. Gram., 69. 2°. — 4. Versific., 1. — 5. Gram., 85. — 6. S'il avait fallu; au besoin.

Où le quintal de fer par un seul rat se mange[1],
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent? »
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture*.

Même dispute avint* entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope[2];
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique[3], aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole[4] permise.
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
— Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux[5];
On le fit pour cuire vos choux. »

L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

SOURCE. — Fables de Pilpay ou la Conduite des Rois. D'un Marchand et de son ami, p. 169-172.

1. Gram., 71, 4°. — 2. Avec des verres grossissants. L'invention du microscope étant assez récente, La Fontaine ne semble pas savoir qu'on ne peut y regarder que des objets très petits et par transparence. Au surplus, la chose n'a pas grande importance, l'expression étant prise ici au figuré. — 3. Au témoignage des auteurs anciens, Horace, Lucain entre autres, et aussi de Rabelais, l'Afrique était peuplée de monstres : serpents, bêtes fauves, hommes extraordinaires, etc. — 4. Figure qui consiste à exagérer la grandeur, l'importance des choses. — 5. Doucement.

2. — Les deux Pigeons.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel[1]! Au moins, que les travaux*,
Les dangers, les soins* du voyage,
Changent un peu votre courage*.
Encor, si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs* : qui[2] vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau[3].
Je ne songerai* plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux*. « Hélas! dirai-je, il pleut :
« Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
« Bon soupé[4], bon gîte, et le reste? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur;
Mais le désir de voir et l'humeur* inquiète*
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront[5] mon âme satisfaite;
Je reviendrai dans peu conter* de point en point*
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi[6]. Mon voyage dépeint[7]

1. C'est le ton de la tragédie sentimentale. — **2.** Gram., 31. — **3.** Ici, un argument qui ne s'inspire plus que de l'intérêt du voyageur. — **4.** Gram., 1, 4°. — **5.** Gram., 68, 4°. — **6.** Gram., 91. Pour la pensée, cf. 1, 8, v. 1-3. — **7.** Gram., 111.

Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : « J'étais là; telle chose m'avint* »;
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu[1].
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'[2]un nuage
L'oblige* de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las*
Les menteurs et traîtres appas[3].
Le las était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds*, de son bec, l'oiseau le rompt enfin* :
Quelque plume y périt; et le pis* du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé.
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier[4], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure*;

1. Par une pensée délicate et touchante, le poète associe aux larmes de celui qui reste les larmes de celui qui aura la cruauté de partir. — 2. Façon de s'exprimer un peu négligée et naïve avec laquelle on ravive l'intérêt de l'auditeur dans les contes. — 3. *Las* est le complément de *appas* : le blé cachait la séduction traîtresse du piège. Voir Lex. *Appât.* — 4. « On dit qu'un oiseau de proie *lie* la perdrix pour dire qu'il l'arrête avec sa serre. » (Ac.)

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié[1])
Prit sa fronde et, du coup[2], tua plus d'à moitié
La volatile[3] malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié*,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal[4], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints[5]; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde[6] toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois* aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux[7]
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère[8],

1. Cet hémistiche où s'affirme une fois de plus le peu de sympathie de La Fontaine pour les enfants est passé depuis en proverbe. — **2.** D'un seul coup. — **3.** Gram., 3. — **4.** Expression impossible à expliquer littéralement, mais rendant mieux que « tant bien que mal » la démarche claudicante de la volatile. — **5.** Gram., 71, 2°. — **6.** Or c'est pour voir le monde que celui de la fable a quitté le nid. C'est la curiosité et aussi un peu l'indifférence qui a effacé le charme de la douce vie que menait le voyageur. De là la conclusion si personnelle et si émue de cette élégie exquise. — **7.** Le balancement de cette strophe lyrique avec ses images un peu précieuses évoque un passage d'une lettre de La Fontaine à la duchesse de Bouillon (1671) : « Peut-on s'ennuyer en des lieux Honorés par les pas, éclairés par les yeux D'une aimable et vive princesse...? » — **8.** Il veut dire *le fils de Cythérée*,

Je servis[1], engagé* par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets* si doux et si charmants
Me laissent vivre[2] au gré de mon âme inquiète*? 80
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer[3]!
Ne sentirai-je plus de charme* qui m'arrête*?
Ai-je passé le temps d'aimer[4]?

SOURCE. — Pilpay (*Livre des Lumières*, p. 23-31) a fourni à La Fontaine tous les épisodes de son récit : l'orage, l'épervier et l'aigle, le blé et l'appeau, l'enfant avec la fronde, mais il y ajoute aussi certains détails, négligés à bon droit par notre auteur, comme la chute du pigeon au fond d'un puits, et d'autres digressions. La fable commence par une discussion traînante sur le plaisir et le profit des voyages entre les deux pigeons dont l'un s'appelle l'aimant, l'autre l'aimé. Et voici la conclusion : « *J'ai rapporté cet exemple à Votre Majesté afin qu'elle ne préfère pas le repos dont elle jouit aux incommodités du voyage.* »

3. — Le Singe et le Léopard.

Le singe avec le léopard
Gagnaient[5] de l'argent à la foire[6].
Ils affichaient[7] chacun à part. [gloire
L'un d'eux disait[8] : « Messieurs, mon mérite et ma

l'Amour. Cythère est le nom d'une île située au sud du Péloponnèse et où Vénus était adorée.

1. Image un peu usée à force d'avoir été employée dans le langage sentimental du temps. — **2.** Au gré de mes désirs inconstants. — **3.** Il y a dans Littré quelques exemples de ce mot, entre autres un de Ronsard. — **4.** Que nous sommes loin des vautours et des pigeons, loin surtout de la plate conclusion de Pilpay! — **5.** Gram., 67. — **6.** Sans doute la foire Saint-Germain qui dépendait de l'abbaye du même nom. Elle durait six semaines. C'était, au dire des contemporains, « un raccourci de toutes les merveilles et délices du monde ». On y trouvait de tout : barbiers, chirurgiens, marionnettes, marchands d'orviétan, saltimbanques, bateleurs, farceurs,... jusqu'à une guenon qui signait son nom... (V. Fournel, *Le Vieux Paris.*) — **7.** Il s'agit des affiches qui annonçaient le spectacle offert. — **8.** Par l'affiche ou plutôt par l'annonce criée par le montreur qui les exhibe. Même remarque pour le vers 12.

Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir:
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon[1] de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée[2], et mouchetée! »
La bigarrure[3] plaît. Partant chacun le vit[4].
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.
Le singe, de sa part*, disait : « Venez, de grâce.
Venez, Messieurs, je fais cent tours de passe-passe,
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi[5] seulement;
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille[6],
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant[7],
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux[8], exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend* : il sait danser, baller[9],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs[10] :

1. En hiver les hommes remplaçaient sur le baudrier l'écharpe brodée de dentelles par un manchon de peluche ou encore de léopard assujetti sur le devant du corps par un cordon noué autour de la taille. (Quicherat, *Hist. du Costume*, p. 518.) — 2. Entassement de synonymes bien à leur place dans ce boniment de bateleur. Le mot *vergetée* ne figure que dans le Dict. de l'Acad. de 1718 avec cette définition : « On appelle teint *vergeté*, peau *vergetée* une peau où il paraît de petites raies de différentes couleurs et ordinairement rouges. » — 3. Le mot est certainement employé au sens propre par allusion à une mode déterminée; mais il annonce le sens figuré dont il est question plus bas (vers 27). — 4. Voulut le voir, alla le voir. — 5. Gram., 14. — 6. Moi qui vous parle... *Gille* est le nom d'un personnage du théâtre de la foire. — 7. *En son vivant* peut se rapporter au pape ou à Bertrand. *Singe du pape* est un titre analogue à *fou du roi, mule du pape*. — 8. A cause de l'importance de son train et de sa suite. Souvenir de Rabelais. La jument de Grandgousier « fut amenée par mer en trois carraques et un brigantin » (I, 16). D'ailleurs nombre de voyageurs arrivaient à Paris par le coche d'eau. — 9. « Danser. Il est vieux. » (Ac.) — 10. Monnaie dont le nom seul survivait au dire de Richelet. *Six blancs* correspondaient à deux sous et demi.

Non, Messieurs, pour un sou[1]; si vous n'êtes contents
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables :
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants[2].

Cette vignette représente la foire Saint-Germain. Les deux bateleurs font l'annonce dans laquelle sont censés se présenter au public le singe, juché sur l'épaule du charlatan, et le léopard représenté sur l'affiche. Une femme à la fenêtre du 1er étage fait résonner un tambourin.

Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents[3]!

1. On croit entendre l'annonce même du bateleur qui fait valoir le bon marché du spectacle. — 2. Gram., 1, 5°. — 3. Trait de satire qui oppose assez durement l'opulence des habits des Grands à l'indigence de leur esprit. Voir IV, 14, 12.

SOURCE. — Le Renard et la Panthère. — *Un renard et une panthère se disputaient le prix de la beauté. Comme la panthère vantait sans cesse la variété de son pelage, le renard répondit : « Combien ne suis-je pas plus beau, moi dont la bigarrure réside non dans le corps, mais dans l'esprit! » Cette fable montre que la perfection de l'esprit l'emporte de beaucoup sur la beauté du corps.* (Ésope, *Nevelet*, p. 221.) *Avianus*, Le Renard et la Panthère, *Fable* 40.

4. — Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller[1] parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[2].

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là.
Hé parbleu! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement* l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo[3], que tu n'es[4] point entré
Au conseil de celui que prêche* ton curé[5] :
Tout en eût été mieux; car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit[6]?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo[7]. »

1. Gram., 68, 3°. — 2. Gram., 62. — 3. C'est le nom d'un des personnages du *Pédant joué* (1645) de Cyrano de Bergerac. Il se parle ici à lui-même. — 4. Gram., 73. — 5. Il regrette de n'avoir pas été consulté par la Providence. — 6. Il désigne du doigt la tige de la citrouille. — 7. Littéralement : *quoi au lieu de qui*. Erreur qui consiste à prendre une personne ou une chose pour une autre.

Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit[1]. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil* du menton.
Son nez meurtri[2] le force à changer de langage.
« Oh! oh! dit-il, je saigne! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde[3]?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute* il eut raison,
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose[4],
Garo retourne à la maison.

SOURCE. — La Fontaine, en flânant à la foire, y avait relevé les détails qu'il note dans *Le Singe et le Léopard*. Il y trouva encore l'idée de la fable suivante, à moins qu'il n'en ait lu le sujet dans le Recueil des parades de Desiderio Descombes paru en 1671 : Rencontres, fantaisies et coq-à-l'âne facétieux du baron de Grattelard tenant sa classe ordinaire au bout du Pont-Neuf... 7e *question :* Si Dieu a fait quelque chose de mauvais, p. 222.

Grattelard. — *En me promenant dans le jardin j'ai aperçu une grosse citrouille et, par ma foi, c'était un vrai tambour de Suisse qui était pendu en l'air. J'admirais comme Nature avait eu si peu d'esprit de dire qu'un si gros fruit fût soutenu d'une si petite queue. Mais quand j'ai été plus avant dans le bois..., j'ai bien changé d'avis et d'opinion.*

Le maître. — *Tu as reconnu que la nature ne produit rien qu'avec grande considération.*

Grattelard. — *Par la mordienne, j'étais perdu si elle eût fait autrement, car en passant par-dessous un grand chêne, j'entendis chanter*

1. Il ne continue pas à méditer sur cette embarrassante question, par peur d'en perdre le sommeil, et sa pensée prend une forme proverbiale populaire. — 2. Gram., 111. — 3. « Calebasse. Courge séchée et vidée dont les soldats, les pèlerins, se servent pour porter de l'eau ou du vin. » (Ac.) Gram., 41, 1°. — 4. Plaisante leçon d'optimisme d'un ignorant content de lui, qui approuve ou condamne l'ordre de l'univers au nom de ses convenances personnelles et de ses petites commodités.

un oiseau qui par son doux ramage m'arrêta tout court, et, comme je voulais regarder en haut, un gland me tombe sur le nez. Je fus contraint alors d'avouer que la nature avait bien fait, car si elle eût mis une citrouille au sommet du chêne, cela m'eût cassé le nez. »

La fable de La Fontaine parut en 1671.

5. — L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.

Certain enfant qui sentait* son[1] collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants[2] de gâter* la raison,
Chez un voisin dérobait, ce[3] dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone[4]
Avait la fleur[5], les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut;
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore[6].
Un jour dans son jardin il vit notre écolier
Qui, grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtait* jusqu'aux boutons[7], douce et frêle espérance[8],
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchait l'arbre; et fit tant, à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce[9],

1. Gram., 46. — **2.** « Terme injurieux et dont on se sert pour parler avec mépris de ceux qui enseignent les enfants dans les collèges. » (Ac.) — **3.** Gram., 19. — **4.** Déesse des fruits. — **5.** Ce qu'il y avait de meilleur. — **6.** Déesse des fleurs. — **7.** Il s'agit des *yeux*, en forme de boutons, qui annoncent la récolte future. — **8.** Joli vers bien digne d'un « amateur de jardins ». — **9.** Sans en être prié, par faveur (ironique). « *De sa grâce* il graissa mes chausses pour mes bottes. »

Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite[1] :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron[2],
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance*
Eut le temps de gâter* en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin[3],
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

Origine inconnue.

6. — Le Statuaire et la statue de Jupiter.

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu[4], table ou cuvette?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.

(Régnier, *Sat.*, x.) — **1.** « Mal appris, qui est incivil et grossier. » (Ac.) — **2.** La manie des citations qui avait fait rage au XVI^e^ siècle, sévissait encore au XVII^e^, chez les magistrats, les ecclésiastiques et naturellement les professeurs. — **3.** Voir I, 19. — **4.** « J'étais jadis un tronc de figuier, bois inutile, quand l'ouvrier, incertain s'il en ferait un escabeau ou un Priape, se prononça pour un dieu. » (Horace, *Satires*, I. VIII, 1.)

Tremblez, humains! faites des vœux* :
Voilà le maître de la terre. »

L'artisan* exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier*
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète[1] autrefois n'en dut guère[2],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci[3];
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit[4] :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient *violemment
Les intérêts de leur chimère* :

1. A un sculpteur pris en particulier s'oppose *le* poète en général. Versific., 2. — 2. Ne céda en rien. — 3. Suivent des réflexions philosophiques en forme de stances qui s'accommodent mieux de ce rythme que le *Rat de ville et le Rat des champs* (I, 9). — 4. Les sentiments se modèlent sur les idées.

Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père[1].

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes* :
L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges[2].

SOURCE. — *Avianus*, Le Statuaire, *Fable* 23.

7. — La Souris métamorphosée en fille.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée;
Mais un bramin[3] le fit : je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée[4].
La souris était fort froissée[5].
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron*, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au sort : c'est là l'un des points* de leur loi.
Pythagore[6] chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris

1. *De même* un statuaire de l'île de Chypre, Pygmalion, s'éprit d'une statue de Galatée dont il était l'auteur. La Fontaine dit Vénus, soit par inadvertance, soit qu'il ait employé ce mot dans le sens de : femme belle comme Vénus. — 2. Proverbe. — 3. Prêtre de Brahma. Plus usité pour la forme *brahmane* pour désigner les Indous de la première caste. — 4. Son idée. — 5. Meurtrie. — 6. Philosophe grec du VI^e^ siècle av. J.-C. Les néo-platoniciens expliquaient certains points de sa doctrine par un voyage (d'ailleurs imaginaire) qu'il aurait fait dans l'Inde.

Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte[1] au temps
Le sorcier en fit une fille* [jadis[2].
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam[3] pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle*.
Il dit à cet objet* si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux*
De l'honneur d'être votre époux.
— En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
— Soleil, s'écria lors* le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
— Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre.
— Eh bien! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. »
Le bramin fâché s'écria :
« O vent donc, puisque vent y a[4],
Viens dans les bras de notre belle! »
Il accourait : un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf[5] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : « J'aurais une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer. »

1. Dans lequel elle eût habité. C'est là un détail difficile à justifier. Pilpay se borne à dire : « Il pria Dieu de la changer en fille. » — **2.** Gram., 51. — **3.** Le berger Pâris qui enleva Hélène, « la grecque beauté ». — **4.** Gram., 5. Versific., 13. — **5.** Balle de drap et primitivement d'étoupe avec laquelle on jouait à la paume. La fille, qui est offerte successivement à tant de personnages, fait songer à une balle qui est renvoyée d'un joueur à l'autre.

Au mot de rat, la damoiselle*
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! un rat[1] : c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle :
Mais ceci soit dit entre nous.
On tient toujours du lieu[2] dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au soleil préférable,
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? elle le mord pourtant.
Le rat devait aussi renvoyer pour bien faire
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au soleil eût[3] enfin remonté;
Le soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute* une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus[4] contre le bramin même;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe;
Mais agissant diversement

1. Employé, cette deuxième fois, non plus exclamativement, mais comme une affirmation : Oui, un rat. — 2. De l'origine. — 3. Gram., 68, 2°. — 4. Je m'autorise de ce fait... La métempsycose, contre laquelle se prononce La Fontaine, suppose que les âmes vont puiser à une même source des natures identiques, capables de permuter l'une avec l'autre et différenciées uniquement par les particularités de l'organe (du corps), mais ce système se révèle faux dans la fable même, car, quoique provenant d'un être humain, la fille a conservé une prédilection particulière qui la fait se prononcer pour le rat.

Selon l'organe* seulement
L'une s'élève, et l'autre rampe[1].
D'où vient donc que ce corps si bien organisé[2]
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au soleil? Un rat eut sa tendresse[3]?

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie[4] :
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

SOURCE. — *Pilpay*, Le Livre des Lumières ou la Conduite des Rois, D'une souris qui fut changée en fille, p. 345-347.

8. — Le Fou qui vend la sagesse.

Jamais auprès[5] des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là[6] de fuir une tête éventée[7].

1. Le ver. — **2.** Entré dans ce rôle d'organe, doué de ce qu'il faut pour jouer ce rôle. La Fontaine joue sur le mot *organe*. — **3.** Ce point d'interrogation semble indiquer que, dans la pensée de La Fontaine, la deuxième proposition dépend encore implicitement de *D'où vient?* — **4.** Cette loi « par le Ciel établie », c'est que les espèces sont absolument différentes entre elles, séparées par des barrières infranchissables, et ont chacune leur destination particulière. — **5.** On dirait aujourd'hui *à portée de*. — **6.** Gram., 21. — **7.** Littéralement: altérée par l'exposition à l'air. « Qui a l'esprit léger, écervelé, évaporé. » (Ac.)

On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelque trait[1] aux fripons, aux sots, aux ridicules[2].

Un fol allait[3] criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat; chacun fut diligent.
On essuyait force grimaces;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses[4].
La plupart s'en fâchaient; mais que[5] leur servait-il?
C'étaient les plus moqués[6] : le mieux était de rire,
Ou de s'en aller, sans rien dire,
Avec son soufflet et son fil.
Ce[7] chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes[8] un jour alla trouver un sage*,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes[9] tout purs.
Les gens bien conseillés[10], et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil; sinon je les tiens* sûrs

1. Lancent quelque malice. — 2. Gram., 1, 2°. — 3. Gram., 68, 3°. — 4. « Mesure de la longueur de deux bras étendus. » (Ac.) — 5. Gram., 32. — 6. Gram., 70. — 7. Gram., 87, *De*, 6°. — 8. Au propre *dupe* est du féminin. Ici l'accord se fait avec le sens. — 9. « Symbole, caractère (lettres ayant une vertu magique), figure qui contient quelque sens mystérieux et dont les anciens Égyptiens se servaient dans leur religion et dans leur morale. » (Ac.) Versific., 1.—10. On dit aussi : bien inspirés.

De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou[1] vend la sagesse. »

SOURCE. — *Abstémius,* Du Fou qui vendait la sagesse, *Nevelet,* p. 611.

9. — L'Huître et les Plaideurs.

Un jour deux pèlerins[2] sur le sable rencontrent
Une huître[3], que le flot[4] y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser[5] la proie ;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie*.
Celui qui le premier a pu[6] l'apercevoir
En sera le gobeur[7] : l'autre le verra faire[8].
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci[9].
— Je ne l'ai pas mauvais aussi[10],
Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien ! vous l'avez vue : et moi je l'ai sentie[11]. »
Pendant tout ce bel incident*,
Perrin Dandin[12] arrive : ils le prennent pour juge.

1. La conception de cette fable est assez étrange. La Fontaine semble avoir en vue un moment (vers 5) les fous de cour, qui étaient plutôt des bouffons que des déments. Cependant aux vers 1 et 28, il semble bien, à l'exemple d'Abstémius, employer le mot dans un sens plus étendu. — 2. Au sens propre, comme le prouve la gravure de l'édition originale. (Voir page ci-contre.) — 3. Versific., 11. — 4. La marée montante. — 5. Gram., 64. — 6. *Var.* 1671 : *A dû.* — 7. Gram., 1, 1°. — 8. Façon populaire de dire : s'en priver, s'en passer. — 9. *Var.* 1671 : J'ai l'œil bon. — Dieu merci, je ne... — 10. Gram., 91. — 11. C'est une manière de couper court à la discussion par une affirmation sans aucune vraisemblance. — 12. C'est un personnage de Rabelais. Il paraît ensuite dans *Les Plaideurs* de Racine. Il figure la justice de son temps, avec ses abus et ses formes solennelles.

Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge*,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
« Tenez, la cour[1] vous donne à chacun une écaille
Sans dépens[2], et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Le bourdon et les coquilles fixées au vêtement des plaideurs semblent indiquer que, dans l'esprit de Chauveau et de La Fontaine, le mot « pèlerin » est pris au sens propre de voyageur se déplaçant pour des raisons religieuses.

Mettez* ce qu'il en[3] coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles[4].

1. Il représente à lui seul la cour du Parlement. — 2. Versifie. 11. Sans avoir à payer les frais du procès. Imitation ou réminiscence de Rabelais : le Jugement du Fol. « Que chacun retourne en sa chacunière, sans dépens, et pour cause. » Ici l'avertissement qui suit est rendu plus sévère encore par le passage de la 2e à la 3e personne. — 3. Gram., 15. — 4. Ne lui laisse rien. Pro-

SOURCE.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître;
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose :
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice pesant ce droit litigieux
Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrêt terminant la bataille,
« Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui, nous vivons au Palais.
Messieurs, l'huître était bonne. Adieu. Vivez en paix. »
(*Boileau, Ep.*, II, *vers* 41-52.)

Cette fable avait d'abord paru dans la première épître de Boileau, en 1669. Il n'est pas certain que ç'ait été là la source à laquelle La Fontaine a puisé. Mais il n'est pas possible qu'il ne l'ait pas lue; il a sans doute voulu se venger de ce que Boileau avait voulu rivaliser avec lui au sujet de la fable I, 6. — La fable de La Fontaine parut en 1671.

10. — Le Loup et le Chien maigre.

Autrefois carpillon fretin[1]
Eut beau prêcher*, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure*,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison; carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors*, de quelque trait encor.

verbe qui signifie prendre l'argent c'est-à-dire l'enjeu, et laisser aux plaideurs les quilles et le sac où on les enferme. Le *sac* présente peut-être un jeu de mots. C'est dans des sacs qu'au XVII^e^ siècle on enfermait les pièces des procès L'adjonction de *et les quilles* formerait une sorte de coq-à-l'âne. Après Molière (*Scapin* II, v) et surtout La Bruyère (XIV, 41-52), La Fontaine a voulu dire son mot sur ce sujet inépuisable. — **1.** Voir V, 3, 6.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage*,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta[1]
Sa maigreur : « Jà[2] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse. »
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est point meilleur à prendre;
Mais le drôle* était au logis.
Il dit au loup par un treillis[3] :
« Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure* à toi. »
Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant[4] les loups en forme*.
Celui-ci s'en douta. « Serviteur* au portier »,
Dit-il; et de courir. Il était fort agile;
Mais il n'était pas fort habile :
Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

SOURCES. — Le Chien et le Loup. — *Un chien dormait devant une ferme. Un loup survint et il allait en faire sa pâture, quand le chien lui demanda de ne pas le tuer. « Maintenant en effet, dit-il, je suis maigre et décharné, mais, si tu attends quelque peu, mes maîtres doivent célébrer un repas de noces et moi alors, comme je mangerai beaucoup, je serai gras et je te fournirai une nourriture plus agréable. » Le loup se laissa persuader et s'éloigna. Quelques jours après il revint, trouva*

1. Remontra, fit observer. — 2. « Mauvais mot, qui ne valait guère d'argent », parce qu'il était « vieil et ne s'usait (employait) qu'entre les paysans » (Malherbe). Il était employé, comme ici, dans les formules de souhait. — 3. Fenêtre grillagée. « En passant pardevant une fenêtre qui était remparée d'un treillis de fer, il y demeura attaché. » (Ch. Sorel, *Francion.*) — 4. *Expédier en forme commune* ou *en bonne forme* signifie : faire mourir (cf. XII, 6-7).

en haut de la maison le chien qui dormait et, se tenant en bas, il l'appelait en lui rappelant leurs conventions. Alors le chien, « O loup, si à l'avenir tu me trouves dormant devant la ferme, n'attends pas les noces. » La fable montre que quand, après avoir couru un danger, les hommes avisés y échappent, ils s'en méfient toute leur vie. (Ésope, *Nevelet*, p. 118.)

Faërne, Le Chien et le Loup, *Fable* 28.

11. — Rien de trop.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament*
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent, épuise les guérets :
En superfluités[1] s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment[2].
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe[3] sait plaire!
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons[4] :
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent* tout, et tout broutèrent :
Tant que[5] le Ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous :
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le Ciel permit aux humains

1. Végétations superflues, surabondantes. — 2. Cette exubérance prive le grain de la sève qu'elle absorbe. — 3. C'est dans ce sens qu'on dit : une végétation luxuriante. — 4. Souvenir de Virgile (*Géorgiques*, I, 112) : « Il fait brouter, herbe tendre encore, l'excessive richesse des moissons. » — 5. Gram., 106.

De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente*
A se porter dedans[1] l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop[2] est un point*
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

SOURCE. — *Abstémius*, Des Brebis qui broutaient les moissons sans ménagement, *Nevelet*, p. 612.

12. — Le cierge.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent[3].
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette[4], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs* entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroisie[5] en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français[6] la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge[7] aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie

1. Gram., 88. — 2. Proverbe commun à plusieurs langues. — 3. Virgile dit qu'il y a dans les abeilles une parcelle de l'intelligence divine (*Géorg.*, IV, vers 220). — 4. « *Hymette* était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique et où les Grecs recueillaient d'excellent miel. » (*Note de La Fontaine.*) — 5. La nourriture des dieux, et ici le miel. — 6. En français de tout le monde, simplement, sans image. Cf. VI, 8, 16. Le poète s'est plu à parer son style de périphrases nobles et d'allusions mythologiques. Il a cru sauver ainsi la platitude un peu nue d'un sujet vraiment ingrat. Mais ici, le jeu s'étant prolongé, il traduit et il résume. — 7. *Bougie* et *cierge*, mots naïvement anachroniques.

Vaincre l'effort des ans, il[1] eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle[2] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;
Ce cierge ne savait grain* de philosophie.
Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

SOURCE. — De la cire qui voulait devenir dure. — *La cire gémissait d'être molle et de céder facilement au coup le plus léger. Voyant au contraire que les briques faites d'une argile beaucoup plus molle encore parvenaient, grâce à la chaleur du feu, à une dureté telle qu'elles duraient des siècles entiers, elle se jeta dans la flamme pour arriver à la même résistance, mais aussitôt elle fondit au feu et se consuma. Cette fable nous avertit de ne pas rechercher ce que la nature nous refuse.* (Abstémius. *Nevelet*, p. 557.)

13. — Jupiter et le Passager.

O! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux Cieux[3];
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier[4].

1. Gram., 7. — 2. Retour à l'Antiquité. « Empédocle était un philosophe ancien qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. » (*Note de La Fontaine.*) — 3. Les Italiens ont un proverbe qui débute de même : « Passé le danger, le saint est moqué. » — 4. Pour faire rentrer par contrainte le montant de sa créance.

— Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements? »

Un passager[1] pendant l'orage,
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans[2].
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez[3] de Jupiter la fumée en monta.
« Sire* Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire[4]
Qu'un tel[5] trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu[6].
Il trouva des voleurs; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents[7] d'or,
Bien comptés et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans[8] telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur[9] l'un dit : « Mon camarade,

1. « Celui qui s'embarque sur un vaisseau pour ne faire que passer en quelque lieu. » (Ac.) — 2. Périphrase emphatique pour dire Jupiter. Le ton changera au vers 16. — 3. « Comme avec irrévérence parle des dieux ce maraud! » Cela s'accorde avec le ton moqueur et la verve populaire de tout le morceau. — 4. Dans Homère, les songes se posent devant les hommes ou sur leur front et leur dictent ce qu'ils doivent dire ou faire. — 5. Un trésor qu'il leur désigne. — 6. *Courir comme au feu*, expression proverbiale qui signifiait : courir avec le même empressement que les badauds qui vont voir un incendie. Cf. Corneille, *Galerie du Palais*, vers 80. — 7. Le talent était une monnaie de compte grecque. Le talent d'argent valait environ 800 000 francs de notre monnaie; le talent d'or, seize fois plus. — 8. Gram., 88. — 9. Gram., 1, 1°.

Tu te moques de nous; meurs et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don. »

SOURCE. — *Ésope*. L'Homme qui promet l'impossible. *Nevelet*, p. 99.

[*Se trouvant en danger de mort, il promet aux dieux une hécatombe, en cas de guérison. Sa femme lui demandant où il la prendra, il répond : « Penses-tu que je vais me rétablir exprès pour que les dieux me réclament leur dû? »* Le Trompeur. *Nevelet*, p. 202. *Un malade exprime le même vœu et avec de la pâte il modèle cent bœufs. Les dieux indignés lui font voir en songe un trésor, mais le trésor cachait des voleurs. A ceux-ci il offre mille talents, mais c'est trop, et il périt victime des soupçons qu'il leur inspire.*]

14. — Le Chat et le Renard.

Le chat et le renard, comme beaux* petits saints[1],
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs[2], deux archipatelins[3],
Deux francs patte-pelus[4] qui, des frais du voyage,
Croquant[5] mainte volaille, escroquant maint fro-
S'indemnisaient à qui mieux mieux. [mage.
Le chemin étant long, et partant[6] ennuyeux,
Pour l'accourcir[7] ils disputèrent[8].
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent[9],

1. Au propre; ce sont deux hypocrites. — 2. Le *Tartuffe* de Molière est de 1664. Ce nom propre était devenu un nom commun. Fur. et Ac. le citent. — 3. La Fontaine met plaisamment au superlatif le mot *patelin*, qui désigne un fripon subtil et doucereux. C'est encore un personnage d'une comédie, l'*Avocat Pathelin*, chef-d'œuvre anonyme de la farce au XV^e^ siècle. — 4. « Une *patte-pelue* : un hypocrite flatteur et trompeur. Ce mot signifiait autrefois velu, c'est-à-dire couvert de poils. » (Fur.) Rabelais l'a employé. — 5. Gram., 78, 1°. — 6. Gram. 91. — 7. Gram., 64. — 8. Discutèrent. La Fontaine avait pour la discussion un goût non moins vif que pour le « somme ». — 9. « Se faire mal à la gorge à force de crier. » (Ac.)

Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
« Tu prétends être fort habile*,
En[1] sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au[2] sac.
— Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bis-
Mais je soutiens qu'il en vaut mille. » [sac;
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non[3], tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise*.
Le chat dit au renard : « Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise*
Un stratagème sûr; pour moi, voici le mien. »
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien*.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut*
Tous les confrères de Brifaut[4].
Partout il tenta des asiles;
Et ce fut partout sans succès;
La fumée[5] y pourvut, ainsi que les bassets[6].
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente[7], on veut tout [faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

SOURCES. — *Gilbert Cousin (Cognatus).*
Un jour le renard, s'entretenant avec le chat, se vantait de posséder des stratagèmes variés, au point qu'il avait un bissac tout plein de ruses,

1. Gram., 15. — 2. Gram., 87, *A*, 2°. — 3. Gram., 1, 6°. Cf. VI, 20, 6. — 4. Voir V, 17, 12. — 5. On enfumait les renards dans leurs terriers pour les faire sortir. La fumée pourvut à ce que ses tentatives fussent vaines, c'est-à-dire s'en chargea. — 6. Chiens de chasse de petite taille qui entrent dans les terriers des renards et des blaireaux. — 7. Gram., 69, 2°.

Le chat au contraire répondait qu'il en avait une, ni plus ni moins, mais à laquelle il se fiait en cas de danger. Pendant qu'ils causaient, on entend le tumulte d'une meute qui accourt. Le chat bondit sur un arbre très élevé, tandis que le renard cerné par la bande des chiens est pris. (*Gilbert Cousin* [*Cognatus*], p. 97-98.)

Haudent, D'un Chat et d'un Renard, II, 49.

15. — Le Trésor et les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable[1] en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre[2] et finir lui-même[3] sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
Genre de mort qui ne duit[4] pas
A gens peu curieux de goûter[5] le trépas.
Dans cette intention[6], une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure.
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or, [sire*.
Sans compter[7] : ronde ou non, la somme plut au
Tandis que le galand* à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent[8].

1. Allusion à un dicton populaire. Dans une jolie pièce de vers, Mellin de Saint-Gelais avait mis en scène un charlatan, qui montrait le diable et terminait ainsi : « Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien, Ouvrir sa bourse et ne rien voir dedans. » — 2. Versific., 11. — 3. *Lui-même* s'oppose à *sans lui*. — 4. Du vieux verbe français *duire*, plaire. — 5. Déguster, savourer longuement. — 6. Gram., 78, 3°. — 7. Versific., 11., — 8. Versific., 9.

« Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas! Et vraiment si ferai[1],
Ou de corde je manquerai. » [homme :
Le lac* était tout prêt; il n'y manquait qu'un
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau*.
Ce qui le consola peut-être [cordeau.
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs[2],
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre*,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents ou pour la terre[3].
Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre[4].

SOURCES. — Du Pauvre et du Riche. — *Un pauvre, ne pouvant supporter la pauvreté et prenant la vie en haine, songeait à se pendre. Par hasard il trouva à l'endroit même un trésor qu'un autre y avait caché. Il laissa là sa corde, convaincu qu'il allait jouir d'une longue vie dans un bonheur sans mélange. Celui au contraire qui avait caché là son or y étant venu, s'aperçut qu'on le lui avait pris et voyant une corde à la place du trésor, dans l'excès de son chagrin, il s'étrangla.* (*Gilbert Cousin* [*Cognatus*], p. 62.)

Abstémius, Du pauvre pleurant la ruine d'une maison dans laquelle il trouva un trésor, *Nevelet*, p. 582. Dans cette version, le premier personnage n'avait nullement l'intention de se pendre.

La fable de La Fontaine parut en 1671.

1. Gram., 5. — **2.** Cf. IV, 20, et VIII, 27. — **3.** Pour la terre où son trésor dort enseveli. — **4.** La Fontaine s'amuse de son histoire. Déjà les deux personnages traitaient la mort avec un plaisant sans-gêne (vers 4-5, et 22), et lui-même, au lieu de moraliser sur l'avarice, n'a d'attention que pour le caprice de la fortune.

16. — Le Singe et le Chat.

Bertrand[1] avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux* d'un logis, avaient un commun [maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat[2] :
Ils n'y[3] craignaient tous deux aucun[4], quel qu'il [pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté*,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres* fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire;
Nos galands* y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître*,
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre* à tirer marrons du feu,
Certes marrons verraient beau jeu*. »
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque :
Et cependant* Bertrand les croque.

1. Nous avons vu déjà un singe du pape qui portait ce nom (IX, 3, 17). — 2. « On dit ironiquement quand on voit deux ou trois personnes ensemble de même génie (caractère) et qui ne valent pas grand'chose : Voilà un *bon plat*. » (Ac.) — 3. Gram., 16. — 4. Gram., 35.

Une servante vient : adieu[1] mes gens. Raton
N'était pas content, ce[2] dit-on.

Aussi[3] ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder[4] en des provinces*
Pour le profit de quelque roi[5].

SOURCES. — *Simon Maioli,* Dies caniculares (*Mayence,* 1588, in-4) *traduit en français en* 1610 : Singe du pape Jules II et son industrie [*adresse*]. Le singe empoigne la patte du chat et l'oblige à tirer du feu les châtaignes.

Noël du Fail, Contes et discours d'Eutrapel, *Conte* 7, D'un Singe et d'un petit Chat. (Paris, 1644, in-4, p. 33.)

17. — Le Milan et le Rossignol.

Après que le milan, manifeste[6] voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur[7] lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains* par malheur.
Le héraut[8] du printemps lui demande la vie.
« Aussi* bien, que manger en qui n'a que le son[9]?
Écoutez plutôt ma chanson :

1. Mes gens s'esquivent. — 2. Gram., 19. — 3. Gram., 91. — 4. Au sens figuré, mais avec rappel du sens propre qui est : se brûler à l'eau chaude. — 5. Peu de proverbes sont plus populaires que celui-ci : « tirer les marrons du feu », se donner de la peine pour qu'un autre en ait le profit. On disait aussi : « Tirer les marrons de (avec) la patte du chat. » (Molière, *Étourdi,* III, v.) Mme de Sévigné (29 avril 1671) écrit : « N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés (exactement huit, parues à part la même année)? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld et nous apprîmes par cœur celle du Singe et du Chat... Cela est peint. » Il n'est pas facile de dire à quel fait historique La Fontaine faisait l'application des quatre derniers vers. — 6. Pris sur le fait. — 7. Gram., 87. — 8. Messager, annonciateur. — 9. La voix. C'est le seul argument qui semble devoir porter sur un milan.

Je vous raconterai Térée et son envie[1], [milans?
— Qui, Térée? est-ce un mets propre* pour les
— Non pas; c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir[2] leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »
Le milan alors lui réplique :
« Vraiment, nous voici bien[3]; lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te [prendra,
Tu peux lui conter* ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles[4]. »

SOURCES. — *Ésope*, Philomèle et l'Épervier, *Nevelet*, p. 87. Ésope et tous ses imitateurs, sauf La Fontaine, ne font mention que de la proie chétive qu'offre le rossignol.

La fable de La Fontaine parut en 1671.

18. — Le Berger et son troupeau.

« Quoi? toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile[5]!
Toujours le loup m'en gobera*!
J'aurai beau les compter[6]! Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin[7];
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,

1. Sa passion. Voir III, 15, note. — 2. Non pas partager mais subir, supporter. — 3. Ironie de forme tout à fait populaire. — 4. « On n'écoute aucune remontrance quand on est pressé de la faim. » (Fur.) Proverbe ancien à qui La Fontaine a rendu une vie nouvelle. — 5. A la fois faible d'esprit et sans vigueur. — 6. Jamais je ne retrouverai mon compte. — 7. C'est déjà un nom de mouton dans Rabelais. (IV, 6).

Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
Hélas! de ma musette* il entendait* le son;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton! »
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu[1] de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi* de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus[2] qu'un terme[3].
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton. »
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut et leur fit fête*.
Cependant, devant[4] qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre*.
Un loup parut : tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants* soldats :
Ils promettront de faire rage[5];
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

SOURCE. — *Abstémius*, Du Berger qui exhortait son troupeau à se défendre contre le Loup, *Nevelet*, p. 588.

1. Gram., 68, 4°. — **2.** Gram., 99. — **3.** Borne en forme de figure sculptée à la mode antique. — **4.** Gram., 104. — **5.** Expression toute faite qu'on rencontre surtout chez Rabelais et les auteurs du XVI^e^ siècle. « Au figuré, faire des efforts extraordinaires, faire tout son possible, se signaler en quelque chose, et il se dit en bien et en mal. » (Ac.) Cf. Molière, *Avare*, II, 1 : « Il dit qu'il a fait rage pour vous. »

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE[1]

Iris[2], je vous louerais : il[3] n'est que trop aisé,
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort[4] à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point : je souffre* cette humeur* :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux[5] de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point :
D'autres propos chez vous récompensent* ce point* :
Propos, agréables commerces[6],
Où le hasard fournit cent matières diverses,

1. Dans un certain nombre d'éditions ce morceau est publié en tête des fables du Livre X sous le titre : *Les Deux Rats, le Renard et l'Œuf*. — 2. Nom de fantaisie que La Fontaine donnait d'habitude à Mme de la Sablière. C'était une des femmes les plus intelligentes et les plus cultivées d'alors. Les malveillants, comme Boileau (*Satires*, x), l'accusaient de pédantisme ; mais La Fontaine, bon juge et juge bien informé, dit tout ce qu'il y avait de grâce aisée dans l'esprit et la conversation de sa protectrice. On disait qu'elle était cartésienne, mais elle avait sûrement entendu mille fois disserter sur la doctrine épicurienne par les partisans de Gassendi qu'elle comptait parmi ses amis. (Menjot d'Elbenne, *Mme de la Sablière*, 1923). C'est l'écho de ces controverses, et particulièrement de celles qui étaient relatives à l'âme des bêtes, que nous trouvons ici sous une forme poétique et toute personnelle dans le « *Discours* » de La Fontaine. — 3. Gram., 8. — 4. Un doux murmure invite habituellement au sommeil : « Les abeilles m'inviteront à dormir par leur bourdonnement léger. » (Virg., *Buc.*, I, 55.) « [Le Rhin] Dormait au bruit flatteur de son onde naissante. » (Boileau, *Ep.*, IV, 42). Seul le *bruit flatteur* de la louange n'endort pas. — 5. Les rois, les princes. — 6. Échanges de paroles, de politesses, de communications écrites.

Jusque-là[1] qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères*, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand[2] ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi[3] j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante[4] et hardie.
On l'appelle nouvelle[5] : en avez-vous ou non
Ouï parler[6]? Ils[7] disent donc
Que la bête est une machine*;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts* :
Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.
Telle est la montre[8] qui chemine*
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde;

1. Gram., 106. — 2. Gram., 64. — 3. Cette loi de la variété bonne pour la conversation, est bonne *aussi* pour la fable. Ainsi La Fontaine va exposer le système de Descartes sur les animaux, renouvelant par là l'intérêt d'un genre qui lui est cher. — 4. Attrayante. — 5. « La prétendue nouvelle philosophie de M. Descartes. » (Gui Patin, t. I, p. 170; 12 oct. 1669.) Les contemporains de celui-ci, quand ils n'étaient pas, comme lui, gassendistes, disaient tout court *nouvelle*, par opposition à celle d'Aristote. — 6. La Fontaine craint de faire passer son amie pour trop savante. — 7. Les tenants de cette doctrine. — 8. La comparaison est de Descartes lui-même : « Ainsi qu'on voit qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec notre prudence. » (*Disc. de la Méthode*, 5e partie.)

Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
« L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit[1],
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens[2] de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela[3] : ne vous y trompez pas. —
Qu'est-ce donc? — Une montre. — Et nous? —
[C'est autre chose.
Voici[4] (de la façon que[5] Descartes l'expose,
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu [l'homme
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et
Le tient tel de nos gens[6], franche bête de somme) :
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :

1. Façon concrète d'exprimer l'ébranlement qui se propage de proche en proche. On est tenté de croire que, si La Fontaine dit « selon nous » (vers 42), c'est pour s'excuser de ne pas s'exprimer en langage philosophique. Plus loin (vers 45), il souligne cette intention en disant « selon eux ». — **2.** « Le sens commun », qui est censé centraliser dans le cerveau les données isolées des sens et en constituer l'unité. — **3.** Les mots qui précèdent, *tristesse, joie*, etc., sont en contradiction avec la théorie de Descartes et La Fontaine se reprend. — **4.** Je me permets, pour éclairer ce passage qui a parfois été mal compris, d'ajouter au texte (vers 53-57) deux parenthèses, qui suffisent à l'expliquer. — **5.** Gram., 26. — **6.** Domestiques, plutôt que : personnes de notre connaissance. Cette plaisante réflexion n'est pas jetée là à la légère. C'est la première annonce d'une idée qui reparaîtra au vers 176 et qui sera enfin la conclusion de tout le poème (vers 205), à savoir qu'il y a de l'animal à l'homme des degrés insensibles depuis la pensée consciente jusqu'à l'âme de l'animal et du végétal.

« Sur[1] tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense[2] »;
Or vous savez, Iris, de certaine[3] science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet[4] ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi[5].
Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie[6],
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors[7],
En suppose[8] un plus jeune, et l'oblige* par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce[9].
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change*, et cent stratagèmes [sort[10].
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur

1. Gram., 87. — 2. C'est la pensée et la pensée consciente, ou encore la pensée et la réflexion. — 3. Gram., 56. — 4. Opposé au sujet pensant. — 5. Cela est dit sans ironie. La Fontaine admet sans difficulté que les bêtes ne pensent pas, en dépit des exemples en apparence favorables fournis par le cerf, la perdrix, le castor, etc. — 6. *Voie* : « En terme de chasse, l'endroit par où la bête a passé. » (Ac.) *Brouiller la voie* : faire perdre la piste aux chiens. — 7. Au bout de sa sixième année, le cerf sur ses cornes principales voit pousser des cors ou andouillers au nombre de cinq de chaque côté. On l'appelle alors cerf *dix cors*. — 8. Substitue. Cf. un enfant *supposé*. — 9. « Tout ce qui attire la volonté par les sens. » (Ac.) — 10. Reprise touchante. La puissance de l'émotion et de la poésie qui se donne libre cours à partir du vers 68 (« *Cependant...* ») fait toute la valeur de cette argumentation. Imité de saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, VIII, XII (Albert Chérel, *Rev. Hist. littér. de la Fr.*, 1912).

On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va, traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille; [pille*,
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la
Elle lui dit adieu, prend sa volée[1] et rit[2]
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde[3]
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde.
Je parle des humains[4]; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit[5] de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître* d'œuvre y court, et tient haut le [bâton.

1. On ne peut qu'admirer la plénitude de sens, la valeur rythmique et descriptive de ces vers merveilleux. — 2. Ce sont les cris de la perdrix prenant son essor que La Fontaine interprète comme des éclats de rire moqueurs. — 3. Pays, région. — 4. Spirituelle malice, qui milite en faveur de la thèse de La Fontaine, vers 55-57. Les animaux dont il est question ensuite sont les castors. — 5. *Lit* : couche de matière étendue sur une autre.

La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie[1]
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils[2] ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger* à le croire;
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant[3] :
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à[4] l'empire ottoman.
C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière[5],
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière[6].
Ces animaux, dit-il, sont germains[7] du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art

1. Ce gouvernement idéal, dont Platon esquisse le plan dans un dialogue fameux (la *République*), fait appel à l'activité, au dévouement de tous. — 2. Les hommes ont beau voir cela. — 3. Sobieski, roi de Pologne, avait sauvé les pays du nord des invasions des Turcs, des Cosaques, des Tartares. Il devait plus tard (1683) sauver la Chrétienté en faisant lever aux Turcs le siège de Vienne. Il est intéressant de voir La Fontaine trouver le sujet d'une de ses fables dans une conversation de salon. — 4. Gram., 87, *A*, 4°. — 5. La Pologne s'étendait alors jusqu'à l'Ukraine. — 6. La cause, l'occasion. — 7. *Germain* : « frère de père et de mère. » (Fur.) Furetière qui devait, lui aussi, ces détails à Sobieski, dit que ces animaux, formant deux espèces distinctes, s'appelaient *boubaks*. Les uns ressemblaient aux blaireaux, les autres aux renards.

Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis*, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure[1],
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux[2] bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts* opérer tout ceci[3],
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement*.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet[4], ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent,

1. Descartes. L'*adversaire* d'Épicure, c'est-à-dire celui qui soutint des doctrines toutes contraires (Descartes fut surtout combattu par l'épicurien Gassendi), et le *rival*, en ce sens qu'il eut chez les Modernes autant de réputation qu'Épicure chez les Anciens. — 2. Gram., 87, *A*, 2°. — 3. Il ne serait pas embarrassé : il expliquerait tous ces exemples par des causes matérielles, par la « mémoire corporelle », etc. — 4. La réalité extérieure.

Tout obéit dans ma machine*
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même[1] :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend*-il[2]?
C'est là le point*. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide? [corps.
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts*.
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore :
On ne l'apprend qu'au sein de la divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore[3].
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas; l'homme seul est son temple[4].
Aussi faut-il donner[5] à l'animal un point*,
Que la plante, après tout, n'a point :

1. C'est l'âme; et ce que La Fontaine en dit dans la suite, Descartes l'a affirmé à plusieurs reprises. « Je connus de là que ce moi, c.-à-d. l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui. » (*Disc. de la Méthode*, IV^e^ partie.) — 2. C'est l'âme qui fait mouvoir le corps; mais comment le corps entend-il les ordres de l'âme? — 3. Maintenant qu'il est « au sein de la divinité », il le sait. (Descartes était mort en 1650.) — 4. Comment concilier ce mot avec le vers 237? Pour Descartes il n'y a pas de solution intermédiaire : l'âme est ou n'est pas. Elle n'est pas dans l'animal. — 5. De même il y a dans l'animal un privilège que ne partage pas la plante, encore que la plante respire. Et La Fontaine oppose à Descartes la théorie aristotélicienne enseignée à l'École et reprise par Gassendi, d'après laquelle il y a trois âmes : l'esprit qui pense et qui juge, réservé aux êtres supérieurs; l'âme des animaux, qui sent et ne juge pas; enfin l'âme des végétaux, âme nutritive et qui se borne à respirer; autrement dit : l'âme raisonnable, sensitive et végétative.

Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on[1] à ce que je vais dire?

Les deux Rats, le Renard et l'œuf.

Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent ur-
Le dîné suffisait à gens de cette espèce : [œuf.
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam* parut : c'était maître renard.
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur[2] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais [pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.

1. Toute l'argumentation qui précède a son aboutissement ici. Les exemples antérieurs au vers 140 ne prouvent rien en ce qui concerne l'esprit des animaux et La Fontaine l'admet; mais l'exemple des rats (vers 179) est un argument décisif et sans réplique, ou du moins La Fontaine, assez naïvement, le juge tel. — 2. Terme de la langue comique tiré de *écorner* : voleur, maraudeur, qui vit aux dépens d'autrui.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif[1] et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb[2]? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort :
Nous aurions un double trésor[3] : [sommes,
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes* de l'univers, sous le nom d'animaux; [anges
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :

1. Gram., 54. — 2. Allusion à la transmutation des métaux en or que prétendait opérer l'alchimie. — 3. Il ne faut pas juger sévèrement cette conception des différentes âmes, car elle s'inspire d'Aristote et de Gassendi. Par contre il faut admirer la richesse poétique de ce morceau.

Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière :
L'organe* étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

LIVRE DIXIÈME

1. — L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre[1] :
« Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers! »
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer* toutefois de raison*,
L'autre lui fit* cette harangue :
« Symbole des ingrats[2]! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.

1. La Fontaine a conservé le mot de Pilpaï, « la couleuvre », peut-être dans le sens de reptile en général. Une couleuvre est un serpent inoffensif que le poète n'aurait sans doute pas appelé « méchante », « animal pervers ». — 2. En somme la « raison » dont l'homme « paie » le serpent se réduit à l'affirmation sans preuve de son ingratitude. Cf. l'attitude du loup à l'égard de l'agneau, I, 10.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice[1],
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats, [paroles
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme[2]. » Ces
Firent[3] arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.
Je pourrais décider[4], car ce droit m'appartient[5];
Mais rapportons-nous-en[6]. — Soit fait[7] », dit le [reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. « C'était chose facile :
Fallait-il, pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin* me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe[8] : s'il voulait encore me laisser paître!
Mais je suis attachée; et[9] si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude[10]? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »

1. Versific., 12. — **2.** Versific., 2. — **3.** Gram., 71, 2°. — **4.** Un peu plus, il faudrait encore admirer sa grandeur d'âme. Gram., 69, 2°. — **5.** La question est là. L'homme possède-t-il un droit de souveraineté sur la nature entière, et les êtres vivants sont-ils créés pour lui? — **6.** Gram., 69, 2°. — **7.** Gram., 74, 1°. — **8.** Rejet émouvant. — **9.** Or. — **10.** Versific., 11.

L'homme, tout étonné* d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit. [bête.
Croyons ce bœuf. — Croyons », dit la rampante
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé[1] tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait* les soins* les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines[2]
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux [sommes,
Pour récompense avait, de tous tant que nous
Force coups, peu de gré[3]; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur[4];
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi[5]. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait[6] de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs;
L'ombrage[6] n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire

1. Emploi plaisant et à double sens du mot *ruminer* : « Penser et repenser à une chose, la bien digérer dans son esprit. » (Ac.) — 2. Rappel de Virgile (*Géorg.*, II, 401) : « Le travail revient en cercle pour les laboureurs et l'année tournant sur elle-même suit les traces de ses pas. » — 3. Reconnaissance. — 4. Aux yeux de l'homme, cette grave et majestueuse éloquence, cette poésie incomparable ne sont que déclamations sans valeur. — 5. C'est un peu tard. Au surplus il l'avait accepté avec une telle inconscience de son cas! Il pensait sans doute que ce témoin lui serait favorable. — 6. Gram., 110. — 7. Gram., 1, 1°.

Un rustre l'abattait : c'était là son loyer*,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne[1],
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
De[2] son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût con-
Voulut à toute force avoir cause gagnée. [vaincu,
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use* ainsi chez les grands[3] :
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens
Et serpents[4].
Si quelqu'un desserre les dents, [donc faire?
C'est un sot. — J'en conviens : mais que faut-il
— Parler de loin, ou bien se taire.

SOURCE. — D'un Homme et d'une Couleuvre. — [Un feu allumé par une caravane gagne de proche en proche, et se répand autour d'une couleuvre. Un homme veut la sauver en lui jetant un sac. Celle-ci, en remerciement, cherche à tuer son sauveur. L'homme crie à l'ingratitude. Le serpent proteste. On choisit pour arbitre la vache. La couleuvre lui demanda] « *comment il fallait reconnaître un bienfait.* — *Par son contraire, répondit la vache, selon la loi des hommes, et je sais cela par expérience. J'appartiens, ajouta-t-elle, à un homme qui tire de moi mille profits. Je lui donne tous les ans un veau, je fournis sa maison de lait, de beurre et de fromage, et à présent que je suis vieille et que je ne suis plus en état de lui faire du bien, il m'a mise dans ce pré pour m'engraisser, dans le dessein de me faire couper la gorge par un boucher à qui il m'a déjà vendue.* » [L'homme répond qu'un témoin ne suffit

1. Gram., 86. — 2. Gram., 87, *De*, 5°. — 3. Tous les privilèges leur semblent dus et ils ne croient pas pouvoir jamais avoir tort. La morale des fables du Livre X a fréquemment un caractère social. — 4. Versification, 10.

pas. On en choisit un second, l'arbre.] « *L'arbre ayant appris le sujet de leur dispute, leur dit :* « *Parmi tous les hommes les bienfaits ne sont récompensés que par des maux, et je suis un triste exemple de leur ingratitude. Je garantis les passants de l'ardeur du soleil. Oubliant toutefois bientôt le plaisir que leur a fait mon ombrage, ils coupent mes branches, en font des bâtons et des manches de cognée et, par une horrible barbarie, ils scient mon tronc pour en faire des ais. N'est-ce pas là reconnaître un bienfait reçu?* » [L'homme demande un troisième arbitre. Passe un renard. Il ne veut pas croire qu'une si grosse couleuvre ait pu entrer dans un si petit sac. Il demande la preuve. La couleuvre se prête à l'expérience. Sur le conseil du renard] « *l'homme lia le sac et le frappa tant de fois contre une pierre qu'il assomma la couleuvre et finit par ce moyen la crainte de l'un et les disputes de l'autre.* » (*Pilpay*, Le Livre des Lumières ou la Conduite des Rois, p. 248-254.)

2. — La Tortue et les deux Canards.

Une tortue était[1], à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers* on fait cas* d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère*
Communiqua ce beau[2] dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
« Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons[3], par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
De[4] voir Ulysse en cette affaire[5].

1. Il était une tortue... — 2. La Fontaine n'aime pas les chercheurs d'aventures (VIII, 9). — 3. Transporterons. — 4. Gram., 72, 2°. — 5. Ce qu'il y a de plaisant dans cette réflexion, après ce discours emphatique, c'est que le poète critique, comme si elle n'était pas de lui, l'allusion faite à Ulysse, roi d'Ithaque. Ulysse prit part pendant dix ans à la guerre de Troie, puis pendant dix autres années il parcourut les mers avant de retrouver sa

La tortue écouta la proposition.
Marché* fait, les oiseaux forgent une machine*
Pour transporter la pèlerine*.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez[1] de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise*
L'animal lent et sa maison,
Justement* au milieu de l'un et l'autre oison[2].
« Miracle! criait-on : venez voir dâns les nues
Passer la reine des tortues.
— La reine! vraiment oui : je la suis en effet*, [fait
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe[3], elle crève aux pieds des regardants[4].
Son indiscrétion* de sa perte fut cause.

Imprudence*, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage*.
Ce sont enfants tous d'un lignage[5].

SOURCE. — D'une Tortue et de deux Canards. — [Par une année de grande sécheresse, des canards abandonnèrent un étang où ils vivaient et vinrent faire leurs adieux à une tortue, leur amie.] « *Ce n'est pas sans peine que nous nous éloignons de vous, mais nous y sommes obligés, et quant à ce que vous nous proposez de vous emmener, nous avons une trop longue traite à faire et vous ne pouvez pas nous suivre parce que vous ne sauriez voler; néanmoins,*

patrie. Homère dit de lui : « Il connut les villes et l'esprit de beaucoup d'hommes. » (*Odyssée*, 1, 3.) — **1.** Gram., 71, 1°. — **2.** Désignation approximative. — **3.** Versific., 11. — **4.** Gram., 1, 5°. — **5.** « Race, extraction,... il est un peu vieux. » (Rich.)

si vous nous promettez de ne dire mot en chemin, nous vous porterons; mais nous rencontrerons des gens qui vous parleront et cela sera cause de votre perte. — Non, répondit la tortue, je ferai tout ce qu'il vous plaira. » Alors les canards firent prendre à la tortue un petit bâton par le milieu, qu'elle serra bien fort entre ses dents et, lui recommandant ensuite de tenir ferme, deux canards prirent le bâton chacun par un bout et enlevèrent la tortue de cette façon. Quand ils furent au-dessus d'un village, les habitants, qui les virent, étonnés de la nouveauté de ce spectacle, se mirent à crier tous à la fois, ce qui faisait un charivari que la tortue écoutait impatiemment. A la fin, ne pouvant plus garder le silence, elle voulut dire : « Que les envieux aient les yeux crevés s'ils ne peuvent regarder ! » Mais dès qu'elle ouvrit la bouche, elle tomba par terre et se tua. (Pilpay, Le Livre des Lumières ou la Conduite des Rois, p. 153-155.)

3. — Les Poissons et le Cormoran.

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran[1] n'eût mis à contribution[2] :
Viviers et réservoirs lui payaient pension[3].
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des [eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux*,
Souffrait* une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang,
Cormoran vit une écrevisse.
« Ma commère*, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis[4] important

1. Oiseau aquatique, voisin du canard, grand destructeur de poissons. — 2. Expression militaire qui se dit d'un pays occupé et obligé de contribuer à la subsistance de l'ennemi. — 3. Redevance fixe, tribut. — 4. Là se borne le rôle de l'écrevisse dans La Fontaine. Dans Pilpay elle se fait transporter près du vivier par la grue et en profite pour l'étrangler.

A ce peuple : il faut[1] qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera. »
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter* le cas. Grande est l'émute[2];
On court, on s'assemble, on députe[3]
A l'oiseau : « Seigneur cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?
— N'en soyez point en soin* : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que[4] Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature[5] y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république. »
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre[6] fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, cormoran, le bon apôtre*,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit, [l'autre;
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs[7] de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance*
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.

1. Il est condamné à périr. Gram., 68, 6°. — 2. Émotion, émoi. Versific., 4. — 3. Gram., 69, 2°. — 4. Gram., 105 — 5. Gram., 39, 1°. — 6. *Le peuple* est un mot collectif qui est décomposé ensuite en ses éléments. — 7. Gram., 1, 1°.

Qu'importe qui vous mange? Homme ou loup, toute
Me paraît une[2] à cet égard; [panse[1]
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

SOURCE. — *Pilpay*, Le Livre des Lumières ou la Conduite des Rois, Les Poissons et le Cormoran, p. 111-114. *L'écrevisse, soupçonnant la traîtrise de la grue, se fait porter par elle à l'endroit où elle a mis à l'abri les poissons et profite de l'occasion pour l'étrangler.*

4. — L'Enfouisseur[3] et son Compère.

Un pincemaille[4] avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance*.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance[5].
Le rendait[6] fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
« L'objet* tente; il faudra que ce monceau s'altère[7]
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron.
— Le larron? Quoi? jouir, c'est se voler soi-même[8]?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon : [défaire;
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut

1. La Fontaine considère indifféremment celui qui mange quel qu'il soit. De là ce mot brutal qui convient à toutes les voracités. Rarement notre poète a exprimé une pensée plus sombre. — 2. Sens analogue à celui qu'a le mot dans : *c'est tout un*, le même, identique. — 3. *Enfouisseur* est absent des dictionnaires du temps. — 4. Avare, grippe-sou. Formé de *maille*, petite monnaie de cuivre valant un demi-denier. — 5. La Fontaine entreprend, sans grand succès d'ailleurs, de montrer en quoi l'avarice implique l'ignorance et, ici en particulier, entraîne le choix d'un dépositaire malhonnête. — 6. Gram., 68, 4°. — 7. Développé par le vers 9. Gram., 68, 6°. — 8. Un interlocuteur imaginaire, en réalité La Fontaine, interrompt l'avare pour réfuter sa thèse.

Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin* de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. »
Pour se décharger d'un tel soin*,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre; et, prenant[1] son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or:
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant, à bon droit, le compère, il va vite
Lui dire : « Apprêtez-vous[2]; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre [masse. »
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât[3] rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage* :
Il retint[4] tout chez lui, résolu de[5] jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre[6] voleur, ne trouvant plus son gage[7],
Pensa* tomber de sa hauteur[8].

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur[9].

SOURCE. — De l'Homme qui avait caché son trésor en confidence de son compère. — *Un homme fort riche avait enfoui un trésor dans une forêt et personne n'était dans la confidence, sauf son compère en qui il avait grande confiance. Mais étant venu, au bout de quelques*

1. Gram., 78, 2°. — **2.** Préparez-vous (s.-e., sans doute, à me suivre). — **3.** Gram., 85. — **4.** Garda, conserva. — **5.** Gram., 72, 2°. — **6.** Une fois de plus La Fontaine s'apitoie sur le sort de la victime, même peu intéressante. — **7.** Sens vague : objet mis en dépôt et sur lequel on croit pouvoir compter. — **8.** Façon familière de dire : être extrêmement surpris. — **9.** Surtout quand le trompeur s'y prête, comme c'est le cas ici.

jours, visiter son trésor, il le trouva déterré et enlevé. Il soupçonna, ce qui était vrai, que son compère l'avait soustrait. Il vint le trouver. « Compère, dit-il, je veux à l'endroit où j'ai caché mon trésor enfouir en plus mille ducats. » Le compère, voulant gagner davantage encore, rapporta le trésor, le remit en place. Le véritable maître peu après arrive et le retrouve, mais il l'emporte chez lui et s'adressant à son compère : « Homme sans foi, dit-il, ne prends pas une peine inutile pour aller voir le trésor, car tu ne le trouverais pas. » Cette fable montre combien il est facile de tromper un avare par l'appât de l'argent. (Abstémius, *Nevelet*, p. 605.)

5. — Le Loup et les Bergers.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde[1])
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion[2] profonde.
« Je suis haï, dit-il; et de qui? d'un chacun.
Le loup est l'ennemi commun : [perte;
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là[3] que de loups l'Angleterre est déserte[4],
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau[5] qui ne fasse
Contre nous tels bans[6] publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace[7].

1. Non, il n'en est pas de tels, et La Fontaine plaisante en employant le mot *humanité*, qui ne peut évidemment convenir qu'à un homme. — 2. Méditation. — 3. Par l'effet de leurs plaintes. — 4. Vide de, dépeuplée de. Allusion au roi Edgar qui au x^e^ siècle exigea de ses sujets un tribut de trois cents têtes de loups au lieu d'argent. — 5. Primitivement oiseau de proie; puis, au figuré « par mépris, les petits gentilshommes de la campagne » (Ac.), qui souvent tyrannisent les paysans. — 6. Proclamation publique comportant telle ou telle interdiction. — 7. Voir IV, 16.

Le tout pour un âne rogneux[1], [gneux,
Pour un mouton pourri[2], pour quelque chien har-
Dont j'aurai passé mon envie*.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle? »
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt*,
Mangeants un agneau cuit en broche.
« Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent* : voilà ses gardiens[3]
S'en repaissants eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule*?
Non, par tous les dieux! non; je serais ridicule :
Thibaut l'agnelet[4] passera[5],
Sans qu'à la broche je le mette[6];
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra. »

Ce loup avait raison. Est-il dit[7] qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or[8] autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc ni marmite[9]?

1. Atteint de la rogne, espèce de gale invétérée. — **2.** Archaïsme : atteint du *pourri*, maladie des moutons, comme la clavelée. — **3.** Versific., 1. — **4.** C'est le nom même qui désigne dans la farce de l'*Avocat Pathelin* le berger qui volait les moutons de son maître. — **5.** Y passera, expression familière, voir X, 12, 11. — **6.** Sans tant d'apprêts, sans tant de cérémonies. Ce vers rappelle le vers 24. — **7.** Cette expression se présente d'habitude sous la forme : *Sera-t-il dit?* suivie du mode indicatif. Le verbe *réduirons* (vert 37) est au futur parce que la conjonction *et* sert non à le coordonner au précédent, mais à marquer l'exclamation. — **8.** C.-à-d. aux fruits de la terre. — **9.** Le *croc*, qui sert à suspendre la viande, et la *marmite* où elle cuit évoquent brutalement la grossièreté des appétits des hommes.

Bergers, bergers! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort[1] :
Voulez-vous qu'il vive en ermite[2]?

SOURCES. — Le Loup et les Bergers. — *Un loup voyant des bergers qui mangeaient un mouton sous une tente s'approcha : « Quels cris vous pousseriez, dit-il, si j'en faisais autant! »* (Ésope, absent de *Nevelet.*)

Abstémius, Sur un Renard et des Femmes mangeant une Poule, offre un médiocre délayage de la fable d'Ésope.

6. — L'Araignée et l'Hirondelle.

« O Jupiter, qui sus[3] de ton cerveau,
Par un secret* d'accouchement nouveau*,
Tirer Pallas[4], jadis mon ennemie[5],
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné[6] me vient enlever les morceaux[7];
Caracolant[8], frisant[9] l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte[10] :
Miennes je puis les dire; et mon réseau*
En serait plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu[11] de matière assez forte. »

1. Sous cette forme menaçante, La Fontaine rappelle aux bergers que la valeur de leur cause n'est qu'une question de force. De plus, comme dans la fable X, 1, il n'admet pas entre l'homme et les animaux une inégalité comportant tous les droits pour le premier, toutes les servitudes pour les autres. — 2. Ce mot évoque ici l'idée non de la solitude, mais des privations. — 3. Gram., 68, 5°. — 4. C'est, suivant les uns, Prométhée, suivant d'autres, Vulcain qui, d'un coup de hache, fit sortir Pallas tout armée du cerveau de Jupiter. — 5. Pallas, jalouse d'Arachné qui, habile à tisser et à broder, l'avait défiée, la punit en la métamorphosant en araignée. — 6. C'est le nom de l'hirondelle, sœur de Philomèle. — 7. Mot vulgaire, qui ne messied pas à l'araignée, personnage peu sympathique. — 8. Terme de manège. Faire avancer un cheval en décrivant des demi-cercles à droite et à gauche. Ce mot figure l'allure bondissante et irrégulière de l'hirondelle. — 9. Touchant délicatement, effleurant légèrement. — 10. Entassement significatif de formules possessives. — 11. Gram., 62.

Ainsi, d'un discours* insolent[1],
Se plaignait l'araignée autrefois[2] tapissière,
Et qui, lors étant filandière[3],
Prétendait enlacer[4] tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion* happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie[5],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus[6].
La pauvre aragne* n'ayant plus
Que la tête et les pieds*, artisans superflus[7],
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout[8].

Jupin pour chaque état* mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde[9].

SOURCE. — De l'Araignée et de l'Hirondelle. — *L'araignée exaspérée contre l'hirondelle qui lui prenait les mouches dont elle fait sa nourriture, avait pour la prendre accroché ses filets dans l'ouverture d'une porte par où l'oiseau avait l'habitude de voler. Mais l'hirondelle survenant emporta dans les airs la toile avec la fileuse. Alors l'araignée*

1. L'irritable sentiment de la propriété et le contentement de soi-même rendent ce discours « insolent. » — **2.** Dans la légende. — **3.** « Femme ou fille dont le métier est de filer. En poésie et en style burlesque on appelle les Parques *les sœurs filandières.* » (Ac.) — **4.** Prendre comme dans un lacet. — **5.** « Elles les emportent au vol dans leur bec, douce proie pour les nids impitoyables. » (Virgile, *Géorgiques*, IV, 16-17). — **6.** Ces cris bégayants n'ont pas encore de sons formés, on les entend mal. Toute cette description est débordante de vie et de vérité. — **7.** Le corps, le ventre sont réduits à rien par les privations. Il ne reste que la tête et les pattes, d'ailleurs inutiles. — **8.** Merveilleuse réussite descriptive. — **9.** Voilà une sombre image de la vie.

perdue en l'air et voyant qu'elle allait périr : « Que mon châtiment est mérité ! dit-elle. Moi qui à grand effort ai peine à prendre de tout petits insectes, j'ai cru que je pourrais me saisir de si grands oiseaux ! » Cette fable nous avertit de ne rien entreprendre qui soit au-dessus de nos forces. (Abstémius, *Nevelet*, p. 537.)

7. — La Perdrix et les Coqs.

Parmi de certains[1] coqs, incivils*, peu galants,
Toujours en noise*, et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe[2] et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté* :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie*.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect[3],
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre[4] elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens*;
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix[5].
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête* compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement;

1. Gram., 49. — 2. Nulle part plus que dans cette fable La Fontaine n'a donné l'impression que, sous des noms d'animaux, ce sont des hommes qu'il peint. L'illusion est complète au v. 9. — 3. Versific., 5. — 4. Gram., 64. — 5. Il est des perdrix, mais il y a aussi des coqs. « Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractère : il faut, dans le commerce, des pièces d'or et de la monnaie. » (La Bruyère, v, 37.)

Il nous prend avec des tonnelles[1],
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes.
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement[2]. »

SOURCE. — *Ésope*, Les Coqs et la Perdrix, *Nevelet*, p. 94.

8. — Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

« Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres chiens oserai-je paraître?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui[3] vous ferait choses pareilles... »
Ainsi criait Mouflar[4], jeune dogue; et[5] les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup; car, étant de nature
A piller* ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée[6] :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée[7].
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents [d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à [défendre,

1. Filet à prendre des perdrix soutenu par des espèces de cercles de tonneaux. — 2. La Fontaine se montre sévère ici encore (cf. X, 1) pour l'espèce humaine. Ésope s'était contenté de dire : « L'homme endure facilement les injures des autres quand il voit qu'ils n'épargnent pas même leurs proches. » — 3. Gram., 25. — 4. Qui a une grosse face. Tiré de *moufle*, forme ancienne de *mufle*. — 5. Or. — 6. Gâtée, endommagée. — 7. Proverbe usité dès avant La Fontaine, devenu plus populaire encore après lui.

On le munit[1], de peur d'esclandre*.
Témoin maître* Mouflar armé d'un gorgerin[2];
Du reste ayant d'oreille[3] autant que sur ma main :
Un loup n'eût su par où le prendre.

Fable d'origine inconnue.

9. — Le Berger et le Roi.

Deux démons* à leur gré partagent notre vie,
Et de son[4] patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état* et leur nom,
J'appelle l'un amour, et l'autre ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferais bien voir; mais mon but est de dire
Comme[5] un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon[6] temps, non du siècle où nous [sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps[7], rapportant tous les [ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens[8] :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes;

1. Gram., 69, 2°. — 2. Partie d'une armure qui sert à garantir la gorge, et ici, collier hérissé de pointes. — 3. Gram., 87, *De*, 6°. — 4. *Son* renvoie à *notre vie*. — 5. Gram., 91. — 6. Du bon vieux temps. — 7. « On dit qu'une telle nourriture *fait bon corps*, pour dire le rend sain et vigoureux. » (Fur.) — 8. Transposition d'expressions célèbres : ainsi Homère appelle les rois « pasteurs de peuples. » Cette expression se rencontre aussi dans la Bible.

Je te fais juge souverain[1]. »
Voilà notre berger la balance[2] à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite.
Son troupeau, ses mâtins*, le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens; le reste vient ensuite :
Bref, il en[3] vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
« Veillé-je? et n'est-ce point un songe* que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante : on s'y[4] trompe; et le pire
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres[5] malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage* :
Je vous parle en ami; craignez tout. » L'autre rit,
Et notre ermite poursuivit :
« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage*.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet[6];
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : « Que tenez-vous, ô dieux!
« Jetez cet animal traître et pernicieux,
« Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent, [vous dis-je.
« A me tant tourmenter* quel intérêt m'oblige*?
« Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?
« Mon fouet était usé; j'en retrouve un fort bon :

1. On reconnaît là un de ces contes moraux et édifiants que l'Orient affectionne. — 2. Emblème de la justice. — 3. De la tâche de « conduire les hommes ». — 4. On se fie à tort à sa solidité. — 5. Éclatants, célèbres par la condition des gens qu'ils frappent. La Fontaine, dans ces vers, pense à Fouquet. — 6. Versific., 4.

« Vous n'en parlez que par envie. »
L'aveugle enfin* ne le crut pas;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh! que me saurait*-il arriver que[1] la mort?
— Mille dégoûts* viendront », dit le prophète ermite.
Il en vint en effet; l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste[2] de cour fit tant, par maint ressort*,
Que la candeur[3] du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés[4] par ses arrêts :
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité*,
Louanges[5] du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.
« Son fait*, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit[6] bien surpris
Tous les machineurs[7] d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux[8]
L'habit* d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon[9], panetière[10], houlette,

1. Gram., 105. — 2. Au figuré, pour désigner une personne malfaisante et de mauvais exemple. — 3. « Franchise, sincérité. » (Ac.) — 4. « Léser, faire tort, apporter du dommage. » (Ac.) — 5. Construction imitée du latin : désert et pauvreté qui faisaient l'éloge du juge. — 6. Gram., 68, 4°. — 7. Les dictionnaires du temps ne donnent que *machinateur*, quoique *machineur* se rencontre au XVIe siècle. — 8. Haillons. Un des rares financiers qui ne rougissaient pas de leur origine, Raymond, conservait dans son cabinet les sabots avec lesquels il était venu à Paris (Lange, p. 158). — 9. « Espèce de grand pourpoint ou de petit justaucorps qui a de longues basques..., qui ne serre point le corps et qui est une espèce de veste propre pour l'été. » (Fur.) — 10. « Elle

Et, je pense[1], aussi sa musette*.
« Doux trésors, ce[2] dit-il, chers gages[3], qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain* d'ambition? »

SOURCE. — *Pilpay*, Le Livre des Lumières ou la Conduite des Rois, D'un Aveugle qui voyageait avec un de ses amis (p. 193-197.) Cette source a été particulièrement utilisée en ce qui concerne l'histoire de l'aveugle et du serpent. Encore La Fontaine a-t-il négligé les détails descriptifs de l'auteur indien.

10. — Les Poissons et le Berger qui joue de la Flûte.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette*
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphire* habitait les campagnes* fleuries.
Annette cependant* à la ligne pêchait;
Mais nul poisson ne s'approchait :
La bergère perdait ses peines.
Le berger, qui, par ses chansons,

est faite comme une fronde et ils la portent en écharpe. » (Fur.) C'est le panier au pain.

1. Il n'en sait rien, mais il en est sûr. C'est un joli mot de poète. — 2. Gram., 19. — 3. Sens vague d'objets chers qui attestent le passé.

Eût attiré des inhumaines[1],
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : « Citoyens* de cette onde,
Laissez votre Naïade[2] en sa grotte profonde;
Venez voir un objet* mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux[3] prisons de la belle:
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie[4]. »
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire était sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher*. Ses paroles miellées[5]
S'en étant aux vents* envolées,
Il tendit un long rets*. Voilà les poissons pris;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains[6] et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raisons* les esprits
D'une multitude étrangère[7],
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout.
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout.

1. Terme de la langue précieuse et sentimentale. — 2. Divinité, qui préside aux sources, aux ruisseaux. — 3. Gram., 87, *A*, 2°. — 4. La description et les vers qui la suivent sont gracieux, mais non sans fadeur. On y trouve toutes les élégances du genre sentimental, mais le ton moqueur des vers 24 et 27 prouve que le poète n'est pas dupe. — 5. Douces comme le miel. Expression homérique, absente de tous les dictionnaires de l'époque classique. — 6. Ici le ton redevient sérieux et les vérités de cette conclusion sont d'autant plus dures qu'elle s'opposent au discours fleuri du berger. — 7. Après la prise de Lille (1667), l'intendant demande à Louvois pour les habitants la

SOURCE. — Le Pêcheur. — *Un pêcheur tout à fait inexpérimenté ayant pris une flûte et des filets, se rendit au bord de la mer. Debout sur un rocher, il jouait tout d'abord de la flûte, pensant que les poissons sauteraient hors de l'eau, attirés par la douceur des sons. Mais comme malgré tous ses efforts, il n'aboutissait à rien, il déposa sa flûte, saisit son filet et le mit à l'eau. Alors il prit beaucoup de poissons. Quand il les retira du filet et qu'il les vit sautiller, il s'écria : « Maudites bêtes quand je jouais de la flûte, vous ne dansiez pas, et maintenant que j'ai cessé, vous dansez. » Cette fable s'applique à ceux qui font toutes choses contrairement à la raison et hors de propos.* (Ésope, *Nevelet*, p. 194.

11. — Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils[1],
Du rôt* d'un roi faisaient leur ordinaire;
Deux demi-dieux[2], l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient[3],
Nourris* ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet,
Car l'enfant était prince, et son père monarque.

permission d'aller faire leurs emplettes dans les villes voisines restées espagnoles. Louvois exige qu'ils achètent des passeports. Il faut, ajoute-t-il, n'avoir aucun souci du qu'en-dira-t-on et ne pas avoir l'illusion « de gagner les Flandres sans troupes ni canons en négociant avec des moines et en accordant des privilèges » (25 nov. 1667). Le 17 novembre 1672, Luxembourg ayant insisté auprès du même Louvois pour qu'il traitât les gens d'Utrecht avec douceur, Louvois répondit qu'il valait mieux conserver au roi cent soldats que de chercher les bonnes grâces des gens d'Utrecht. C'est là peut-être ce que La Fontaine appelait « se servir de ses rets ». (Rousset, *Hist. de Louvois*, I, 122, 392.)

1. Les neuf premiers vers, avec leur balancement symétrique, d'expression contournée et peu claire, annoncent une fable d'allure moins aisée que les autres. La Fontaine a réussi le tour de force de traiter en vers ce sujet compliqué, mais il n'a guère que le mérite de la difficulté vaincue. — **2.** Un roi et un prince (voir vers 11). — **3.** Se familiarisaient.

Par le tempérament que lui donna la Parque[1],
Il[2] aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet*,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part* des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants[3],
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspect[4],
S'attira de tels coups de bec,
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit[5] en vint au père.
L'infortuné vieillard[6] crie et se désespère,
Le tout en vain; ses cris sont superflus;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque[7] :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus[8]
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui[9] crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux[10],
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
« Ami, reviens chez moi; que[11] nous sert de pleurer?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.

1. Le destin. — 2. Le prince. — 3. Gram., 77, 1°. — 4. Versific., 5. — 5. La nouvelle en vint au vieux perroquet. — 6. Cette façon de parler, réservée d'habitude aux hommes, choque un peu le goût. — 7. La barque de Charon, aux Enfers. — 8. Latinisme : le fait que l'oiseau ne parlait plus. Cette opposition entre l'*oiseau parleur* et l'*oiseau ne parlant plus* est d'un poète ingénieux, comparable à Ovide et qui ne s'émeut guère de son sujet. — 9. Au fils du roi. — 10. Expression obscure. On peut comprendre : dans ce séjour élevé, proche de celui des dieux, où il est à l'abri des atteintes des hommes; à moins qu'il ne faille voir une allusion au proverbe : la vengeance est un plaisir des dieux (cf. v. 57 : « la vengeance est un morceau de roi. ») — 11. Gram., 32.

Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre[1]
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
Le perroquet dit : « Sire* roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi*,
Me leurrer* de l'appât d'un profane* langage[2]?
Mais, que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit[3] là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet*[4]
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire* roi[5], mon ami, va-t'en, tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour :

1. La Fontaine semble dire de la Parque ce qui n'est vrai que du destin, mais il faut plutôt penser que *son* se rapporte au Sort. — 2. Penses-tu me séduire par un langage impie, c.-à-d. en appelant *Sort* (vers 40, 48) ce qu'un homme sage doit appeler Providence (vers 50). Cette parenthèse métaphysique n'est pas une des moindres invraisemblances que renferme ce morceau. — 3. Le perroquet retourne au roi la formule dont celui-ci s'était servi (vers 41). — 4. Ce *fatal objet* est le fils du roi. — 5. Le mot *mon ami*, en plus du tutoiement, souligne l'ironie et la haine.

L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil[1] contre l'amour. »

SOURCE. — *Poussines*, Spécimen... (Modèle de la sagesse des Indiens anciens), p. 608-611. Ce récit, coupé de discours déclamatoires et ampoulés, occupe trois énormes pages in-folio.

12. — La Lionne et l'Ourse.

Mère lionne avait perdu son faon* :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit[2] ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes*,
De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes[3] :
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : « Ma commère*,
Un mot sans plus : tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère?
— Ils en avaient. — S'il[4] est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues[5],
Si tant de mères se sont tues,
Que[6] ne vous taisez-vous aussi?
— Moi, me taire! moi, malheureuse?
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse!
Dites-moi, qui[7] vous force à vous y condamner?
— Hélas! c'est le destin, qui me hait. » Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

1. Au propre « médicament, emplâtre qu'on applique sur une plaie » (Ac.). — 2. Gram., 97. — 3. Gram., 2. — 4. Gram., 15. — 5. Gram., 76, 1°. — 6. Gram., 32. — 7. Gram., 31.

Misérables* humains, ceci s'adresse à vous.
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque[1], en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube[2], il rendra grâce aux dieux.

SOURCE. — La Lionne et l'Ourse. — [Ici encore l'auteur se laisse aller à une débordante amplification. Je n'en reproduis que le fragment correspondant aux vers 9 à 16 de La Fontaine]. « *Alors l'ourse : « Dis-moi, je te prie, combien comptes-tu d'années de vie? — Ah! beaucoup, dit la lionne. — Et l'ourse : Si tu veux bien, dis-moi quel genre de nourriture tu as adopté. Au cours de tant d'années, qu'étais-tu accoutumée à manger? — Tu le sais, dit l'autre, j'avais coutume de manger la chair des animaux. — Bien, dit l'ourse; mais je te demande encore : Qui te fournit cette chair? — Je chassais chaque jour dans la montagne, et les bêtes dont je venais à m'emparer je les dévorais.* » *Et de nouveau l'ourse :* « *Que t'en semble, dit-elle? Ces animaux si nombreux que tu as dévorés, n'avaient-ils pas de parents? — Ils en avaient certes* », *dit la lionne. L'ourse reprit :* « *Comment se fait-il que de tant de mères que tu as privées de leurs petits pas une n'ait fait entendre ses gémissements? Si donc ceux-là dévorent sans mot dire leurs chagrins, encore que n'ayant nullement mérité leurs malheurs par des actes semblables, n'est-il pas juste que tu endures avec un peu plus de patience ceux que tu mérites?* » (*P. Poussines*, Spécimen... (Modèle de la sagesse des Indiens anciens, fol. 618-619.)

13. — Les deux Aventuriers et le Talisman[3].

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire[4].
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux*.
Ce dieu n'a guère de rivaux; [l'Histoire.
J'en vois peu dans la Fable[5], encor moins dans
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans[6].

1. Gram., 7. — **2.** Hécube, femme de Priam, réunit en sa personne des malheurs nombreux et illustres: elle perdit ses enfants, son mari, vit détruire sa ville et fut emmenée en esclavage. — **3.** Inscription magique; objets portant gravés des caractères cabalistiques, et possédant des propriétés merveilleuses. — **4.** Beau vers-proverbe, d'inspiration héroïque. — **5.** La Mythologie. — **6.** « Ouvrage en prose contenant des aventures fabuleuses d'amour

Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier[1], s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter[2], d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe[3] front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez[4]. « Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage[5] l'aura fait par tel art et de guise*
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas : [pas
Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il[6] n'est
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure*
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre* à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où[7] l'honneur d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans[8] cette écriture;
Ce sera[9] quelque énigme à tromper un enfant :
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »

ou de guerre... Le *roman* de Lancelot du Lac, de Perceforêt... » (Ac.) Ceci nous avertit du caractère de l'aventure qui va suivre. L'expression « au pays des romans » était d'ailleurs proverbiale, au sens de : pays des chimères, des merveilles. Cf. Corneille, *Menteur*, II, v : « Paris semble à mes yeux un pays de romans. » — **1.** Le mot n'a pas un sens défavorable. Cet *aventurier* est un chevalier. — **2.** Gram., 89. — **3.** Altier, hautain. — **4.** Façon de parler vulgaire, qui nous ramène à la plate réalité : « manquer de résolution, de courage dans l'occasion (en cas de danger) » (Ac.). — **5.** L'auteur de l'inscription. — **6.** Gram., 8. — **7.** Ellipse de *sera*. — **8.** Gram., 88. — **9.** Gram., 83.

Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes*,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte*
Le proclamer monarque au lieu[1] de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort*.
Sixte en disait autant quand on le fit saint-père[2] :
(Serait-ce bien une misère*
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son[3] peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de[4] donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

SOURCE. — *Fables de Pilpay*, La conduite des Rois. Des deux Voyageurs et d'un Lion de pierre blanche, p. 73-78.

1. A la place de. — 2. Félix Peretti devenu pape sous le nom de Sixte Quint. La Fontaine fait allusion à la légende d'après laquelle, après avoir feint au moment de son élection d'être malade et accablé de vieillesse, il s'était, une fois élu, révélé plein de décision et d'énergie. — 3. C'est du pape Sixte Quint qu'il parle encore. — 4. Gram., 104.

14. — Discours à M. le duc de la Rochefoucauld[1].

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et[2] qu'il se comporte,
En mille occasions, comme les animaux :
« Le roi de ces gens-là[3] n'a pas moins de défauts
Que ses sujets, et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain* d'une masse où puisent les esprits;
J'entends les esprits corps, et pétris de matière[4]. »
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour[5],
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière[6],
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe[7],
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensait guère[8].
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,

1. Tel est le titre donné par l'édition originale. — 2. Gram., 113. — 3. L'homme. — 4. Rappel de la théorie, à laquelle La Fontaine semble tenir beaucoup, et qu'il oppose à la doctrine de Descartes. Voir *Disc.*, 221-224; IX, 7, 66. D'une façon plus générale notre poète affirme ici l'idée qui domine toutes ses fables, qui leur donne leur valeur psychologique et, si l'on ose dire, historique, à savoir l'intention de peindre à propos des animaux, les hommes, ses contemporains. — 5. Se plonge et disparaît dans la mer. — 6. Reprend sa course, c.-à-d. se lève. *Carrière* est le mot propre : c'est l'espace que parcourt le « char » du soleil. — 7. Ceci n'est pas un détail inventé. Nous savons que La Fontaine demandait à Gourville, intendant des princes de Condé, des permis de chasse (Duc d'Aumale, *Hist. des Princes de Condé*, VII, 192). — 8. Jolie façon de caractériser l'étourderie du lapin. Les vers suivants, par la vérité de la description, montrent que dans La Fontaine le chasseur ne faisait aucunement tort à l'observateur.

L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym[1] parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder[2] encor
Même vent[3], même naufrage;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque [endroit,
Qui n'est pas de leur détroit[4],
Je laisse à penser quelle fête[5]!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule[6], à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire*,
Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,
A gens de tout métier, en fait tout autant faire.

1. Plante aromatique dont les lapins sont très friands. — 2. Emploi rare, dans le sens de s'exposer au risque de. — 3. Gram., 39, 3°. — 4. « Signifie aussi ressort, une étendue de pays soumis à la juridiction temporelle ou spirituelle d'un ou de plusieurs juges. » (Fur.) Ce mot, employé ici plaisamment, a pour doublet dans le français moderne *district*. — 5. Quel charivari de cris accueillent les autres chiens. — 6. De voracité.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller* le survenant, nous jeter sur sa peau[1].

Duc. de la Rochefoucauld, par Montcornet.
Bibliothèque nationale.

1. L'amusant, c'est de reconnaître des gens de lettres, de belles dames (vers 48) parmi ceux qui « pillent » les nouveaux venus, qui en veulent à leur « peau ».

La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau[1],
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire[2].
Cent exemples pourraient appuyer mon discours* :
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela, j'ai pour guide[3]
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser[4] :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide[5],
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur*
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages[6].
Du temps et des censeurs* défendant mes ouvrages[7],
Comme un nom qui, des ans[8] et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat* de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

1. Façon de parler proverbiale pour désigner ce que l'on a à se partager. — 2. C'est ce qui importe, le grand intérêt; c'est la grosse affaire. — 3. La rime a commandé le singulier, malgré la grammaire. — 4. Idée chère à La Fontaine (Cf. *Épilogue* du livre VI, 2; XII, 23, 58-59), d'autant plus peut-être qu'il s'adresse à un auteur de maximes. — 5. Ce mot doit être entendu dans le sens général de qualités effectives, autrement il ferait double emploi avec le dernier vers. — 6. Voir I, 11. — 7. Ce vers qualifie *votre nom*. — 8. La Fontaine veut dire que, comme écrivain et comme grand seigneur de haute et vieille noblesse, La Rochefoucauld a résisté à l'épreuve du temps.

SOURCE. — En ce qui concerne l'idée, La Fontaine s'est inspiré d'un fragment posthume de La Rochefoucauld intitulé : *Du Rapport des Hommes et des Animaux*, et qui fait partie des Réflexions diverses de l'auteur des *Maximes*.

15. — Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils du roi.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus échappés[1] à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire[2],
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points* tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit[3] de longue haleine.
Ils s'assirent enfin* au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit* sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure* passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome[4]. »
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler[5]; croit-on

1. Échappés presque nus. — 2. « Bélisaire était un grand capitaine qui, ayant commandé les armées de l'empereur (Justinien) et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. » (*Note de La Fontaine.*) Ce récit est considéré aujourd'hui comme sans fondement. — 3. Il serait trop long de raconter... — 4. Façon de parler populaire pour dire : aller loin, atteindre le but. Cf. « Tout chemin mène à Rome. » — 5. C'est la réponse affirmative à l'exclamation incrédule qui précède. Voir IX, 7, 45.

Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord* trouvé bon
Par les trois[1] échoués aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
— J'enseignerai la politique »,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
« Moi, je sais le blason[2]; j'en veux tenir école[3]. »
Comme si, devers l'Inde[4], on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon* frivole!
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien; mais quoi?
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi*?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant* j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte* là-dessus : ma main y suppléera. »
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas* exercer leur talent*.

1. *Trois* est le nom que qualifie l'adjectif *échoués*. — 2. Tout ce qui se rapporte aux armoiries. — 3. Gram., 69, 3°. — 4. Gram., 87. Longtemps l'Amérique conserva le nom d'Indes Occidentales que Colomb lui avait attribué, pensant que le continent qu'il cherchait à atteindre par l'ouest faisait suite aux Indes proprement dites.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours[1]; 50
Et grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

SOURCE. — *P. Poussines*, Spécimen... (Modèle de la sagesse des anciens Indiens), p. 616.

1. La Fontaine ne veut pas faire l'éloge de l'ignorance : il insinue seulement que toutes les sciences n'ont pas d'utilité pratique, et particulièrement celles dont la connaissance flatte le plus notre vanité. En même temps il met au-dessus de tout l'esprit de décision et le bon sens (vers 13 à 19).

LIVRE ONZIÈME

1. — Le Lion.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce[1] dit-on, par mainte aubaine*,
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois.
Force moutons parmi[2] la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir[3] le renard,
Vieux routier*, et bon politique*.
« Tu crains, ce[1] lui dit-il, lionceau mon voisin;
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire*,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête. »
Le renard dit, branlant la tête :
« Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié:
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue[4], et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y[5] perdez pas un seul moment.

1. Gram., 19. — 2. Gram., 87. — 3. L'habile renard est tout désigné pour être le premier ministre du sultan. — 4. Gram., 67, 68, 1°. — 5. *Y* renvoie aux deux infinitifs des vers 18-19.

J'ai fait son horoscope* : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion,
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.
Le sultan dormait[1] lors; et dedans[2] son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne[3] aussitôt sur lui; l'alarme* se promène
De toutes parts; et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
« Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il[4] coûte; et je ne les tiens* [bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul[5] il passe* en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout[6] le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
Il en prit* mal; et force États
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.

1. Au figuré : restait inactif. — 2. Gram., 88. — 3. Image saisissante, rendue plus énergique encore par la coupe du vers. On sonnait le tocsin en cas d'incendie ou d'attaque soudaine des ennemis. — 4. Gram., 8. — 5. A lui seul. — 6. Gram., 60.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami.
Si vous voulez le laisser craître[1].

Cette fable est de l'invention de La Fontaine.

2. — Pour Monseigneur le duc du Maine[2].

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tirait son origine,
Avait l'âme toute divine.
L'enfance[3] n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire*
Des doux soins* d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien[4].
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux :
Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence[5],

1. Versific., 4. — 2. Né de Louis XIV et de Madame de Montespan le 31 mars 1670, il était l'enfant préféré du roi. Brillamment intelligent, il manifesta sa précocité par un petit volume intitulé : *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*, in-4°, 1677. — 3. Le mot *enfance* équivaut à : les enfants; remplacé par le pronom *celle*, il signifie l'âge où l'on est enfant; légère négligence. — 4. Il y a là sans doute une allusion à une passion pour rire où le jeune prince joua son rôle au grand amusement des courtisans. Elle se manifesta dans les *Lettres de M. le duc du Maine*, dont plusieurs, d'une inspiration très galante, sont datées de 1677 et 1678 (voir vers 18-20). — 5. « Les platoniciens appelaient *réminiscence* le souvenir des connaissances

Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : « J'ai su conduire
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des Immortels,
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit[1]:
« Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art[2]
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire.
— Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon[3].
— Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter[4] les vices,
A dompter les transports[5], monstres empoisonneurs*,
Comme hydres renaissant sans cesse dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus

qu'ils supposaient être dans les âmes avant qu'elles fussent unies aux corps. » (Ac.) Cela équivaut à dire que les princes « naissent instruits ». (La Bruyère, II, 33.)

1. « M. du Maine est incomparable; l'esprit qu'il a est étonnant; les choses qu'il dit ne se peuvent imaginer. » « M. du Maine est un prodige d'esprit. Aucun ton, aucune finesse ne lui manque. » (Mme de Sévigné.) — 2. Le résultat ne répondit pas aux efforts du dieu Mars, car le duc fit des débuts désastreux dans l'art de la guerre, et le roi conçut de sa poltronnerie un dépit cruel dont on trouve l'écho dans Saint-Simon. — 3. Le chef des Muses et le dieu de la poésie. — 4. Expression faite plaisamment sur le modèle de « maître à danser » par exemple. — 5. Les mouvements qui transportent le cœur, les passions.

Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avait raison : de quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire[1]?

Cette allégorie est de l'invention de La Fontaine.

3. — Le Fermier, le Chien et le Renard.

Le loup et le renard sont d'étranges* voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère* un embarras léger.
« Hé quoi! dit-il, cette canaille*
Se moque impunément de moi?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi[2],
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie[3]
Ses chapons, sa poulaille[4]; il en a même au croc[5] :
Et moi, maître* passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire* Jupin m'a-t-il donc appelé

1. La Fontaine termine sur un spirituel madrigal; mais il y a quelque chose d'un peu pénible à le voir célébrer ainsi en poète courtisan un petit prodige un peu surfait. — 2. Gram., 14. — 3. Versific., 4. — 4. Mot populaire et rustique formé sur le modèle de *volaille*, et qui ne figure dans aucun dictionnaire du temps. — 5. En réserve, pour les manger, en plus de celles qu'il vend. Versific., 5.

Au métier[1] de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx[2], il en sera parlé. »
Roulant en son cœur ces vengeances[3],
Il choisit une nuit libérale en pavots[4] :
Chacun était plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité[5].
Les marques de sa cruauté
Parurent* avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur[6] vers le manoir* liquide.
Tel et d'[7]un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier* Atride[8]
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost* des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente[9],
De moutons et de boucs fit un vaste débris*,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse[10]

1. Voir II, 5, 10. — **2.** Je prends à témoin par serment les divinités du ciel et des enfers! formule de serment redoutable habituellement réservée aux dieux. — **3.** Pensées de vengeance. Ici La Fontaine se hausse au style épique. — **4.** « Les poètes disent : *les pavots du sommeil* pour dire l'assoupissement, le sommeil même. » (Ac.) — **5.** Le renard tourne autour du poulailler comme autour d'une ville assiégée, et du coup ce mot « cité » évoque dans l'imagination du poète le tableau épique d'un siège. — **6.** Lorsque l'horrible festin de ses deux fils fut servi à Thyeste par Atrée, le soleil épouvanté se détourna de sa route. — **7.** Gram., 87, *De*, 4°. — **8.** L'Atride, Agamemnon, est châtié par Apollon pour avoir refusé de rendre la liberté à sa captive, la fille du prêtre du dieu. — **9.** Incapable de supporter l'humiliation. — **10.** Ajax avait disputé à Ulysse les armes d'A-

Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax[1], aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours[2] qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
« Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer[3],
Que n'avertissais-tu dès l'abord* du carnage?
— Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche* le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt* je perde le repos? »
Ce chien parlait très à propos :
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître,
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien :
On vous sangla[4] le pauvre drille[5].

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille*
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur[6]), [erreur.
T'attendre* aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est

chille après la mort du héros. Déçu dans son espoir, il fut pris d'une crise de folie furieuse dans laquelle il égorgea, croyant tuer ses ennemis, les troupeaux de l'armée. Ce souvenir de Sophocle nous maintient dans une atmosphère d'horreur tragique.

1. Raccord habile qui nous fait passer sans heurt de l'épopée dans la vie réelle et dans le langage parlé. — **2.** « Remède, soulagement qu'on cherche. » (Ac.) — **3.** Proverbe populaire pour dire : « qui n'est propre à quoi que ce soit » (Ac.), mais que La Fontaine ramène à son sens propre et originel. — **4.** On a dit d'abord *sangler des coups*, puis « dans le style familier » on dit « qu'un homme a été sanglé pour dire qu'il a été frappé à coups de sangle (bande de cuir) » (Ac.). — **5.** « Fantassin, soldat à pied » (Ac.), puis compagnon, pauvre diable. — **6.** La Fontaine n'a jamais eu ni les qualités morales ni le sens pratique qui permettent d'en remplir les devoirs. Il semble même n'être pas loin de s'en féliciter.

Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur[1].

SOURCE. — Du Père de famille reprochant à son Chien d'avoir laissé prendre ses Poules. — *Un père de famille ayant oublié de fermer l'abri dans lequel ses poules passaient la nuit, au lever du jour trouva que le renard les avait toutes tuées et emportées. Indigné contre son chien comme s'il avait mal gardé son bien, il l'accablait de coups. Le chien lui dit : « Si toi, à qui tes poules donnaient des œufs et des poussins, tu as été négligent à fermer ta porte, quoi d'étonnant à ce que moi, qui n'en tire aucun profit, enseveli dans un profond sommeil, je n'aie pas entendu venir le renard? » Cette fable veut dire qu'il ne faut attendre des serviteurs de la maison aucune diligence, si le maître lui-même est négligent.* (Abstémius, *Nevelet*, p. 598.)

4. — Le songe d'un habitant du Mogol[2].

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir[3]
Aux Champs Élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur[4] vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux[5],
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos[6] en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain[7] séjour,

1. Par personne interposée. — 2. Voir VII, 6, 1, etc. — 3. Voir XI, 1, 8. — 4. Gram., 1, 1°. — 5. Des flammes de l'enfer. — 6. Le premier des trois juges des Enfers dans la Mythologie grecque. — 7. Parmi les hommes. Emploi rare avec *séjour*.

Ce vizir quelquefois cherchait la solitude;
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour[1]. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras[2],
Biens purs[3], présents du ciel, qui naissent sous les [pas[4].
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le [frais[5]?
Oh! qui m'arrêtera* sous vos sombres asiles?
Quand pourront les neuf[6] Sœurs, loin des cours et [des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus* de ces clartés errantes[7]
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes[8]!
Que si[9] je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux [objets*!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filet[10] d'or n'ourdira* point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices[11].

1. Ne peut-on voir là un trait de satire contre les prélats de cour? — **2.** Qui ne créent pas d'ennuis. — **3.** Sans mélange. — **4.** Qui naissent à mesure qu'on fait un pas, ou plus simplement, qui foisonnent. — **5.** *Frigus opacum*, Virgile, *Églogues* I, 52. — **6.** Les Muses étaient au nombre de neuf. — **7.** Les planètes. — **8.** Gram., 54. La Fontaine trouve dans cette idée, qu'il a combattue ailleurs (VIII, 16), un thème poétique intéressant. — **9.** Gram. 105. — **10.** Avec des fils d'or, complément de *ourdir*. — **11.** Je promets de célébrer son culte par des sommes prolongés.

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins*, et mourrai sans remords[1]. 40

SOURCE. — [Il y a un rapport assez lointain entre le présent récit et quelques lignes du poète persan Sadi dans *Gulistan ou l'Empire des Roses*, traduit par André du Ryer, Sr de Malezais, Paris, 1634, chap. II, p. 88. — Les réflexions qui le suivent sont imitées librement de Virgile, *Géorgiques*, II, 458...] : « *Pour moi, puissent avant tout les Muses dont je célèbre le culte, que j'aime d'un immense amour, me faire accueil, me montrer les voies du ciel et les constellations... Mais si je ne puis aborder ces régions de la nature, empêché que je suis par le sang trop froid qui circule autour de mon cœur, puissé-je me plaire aux campagnes, aux ruisseaux qui arrosent les vallées, puissé-je aimer les fleuves et les forêts, sans gloire! Oh! où sont les plaines du Sperchius et le Taygète où dansent leurs bacchanales les vierges de Laconie! Oh! qui m'arrêtera dans les fraîches vallées de l'Hémus, qui m'abritera sous l'ombre immense de leurs rameaux?* »

5. — Le Lion, le Singe et les deux Anes.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître* ès arts chez la gent* animale.
La première leçon que donna le régent[2] 5
Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle *de l'État à certain mouvement[3]
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père, 10
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.

1. Une vie exempte de soucis, une fin sereine et qui ignore le remords, tel est le programme quelque peu païen dont La Fontaine nous fait la confidence dans ce morceau d'un accent si personnel et si ému. — 2. Le professeur. — 3. « Se dit des différentes impulsions, passions ou affections de l'âme. » (Ac.)

Vouloir que de tout point* ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour[1].
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
— Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
— Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre[2],
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes*,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours[3], fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus[4] j'argumente très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir[5],
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,

1. Faute de supprimer ce sentiment, il suffira qu'on le modère. — 2. Celle des singes. — 3. L'amour-propre fait que, contrairement au mépris qu'on a pour les autres catégories de gens, on estime ceux de son espèce. — 4. De tout ce qui précède, je conclus... Formule juridique ou plutôt scolastique. C'est le langage qui convient à un régent, à un docteur. — 5. Combler de louanges excessives. C'est un proverbe bien connu. Boileau parle d'un auteur novice qui « Donne de l'encensoir au travers du visage » de celui qu'il veut louer (*Ep.*, IX).

J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
« L'homme, cet animal si parfait[1]? Il profane
« Notre auguste nom, traitant d'*âne*
« Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
« Il abuse encore d'un mot,
« Et traite notre rire et nos discours* de *braire*.
« Les humains sont plaisants de prétendre exceller
« Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
« A leurs orateurs de se taire :
« Voilà les vrais braillards[2]. Mais laissons là ces gens :
« Vous m'entendez*, je vous entends;
« Il suffit. Et quant aux merveilles
« Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
« Philomèle[3] est, au prix*, novice dans cet art :
« Vous surpassez Lambert[4]. » L'autre baudet repart :
« Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés[5],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
En prisant* ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances[6],
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples Excellences,

1. Ironique : *si parfait* (à l'en croire). — 2. Ce mot procède en effet de *braire*. — 3. Le rossignol. — 4. Michel Lambert (1610-1696), entré dans les pages de la musique de Gaston d'Orléans, fut plus tard un des maîtres de chapelle de Louis XIV; il avait une réputation incomparable de chanteur. Il donnait chez lui des concerts que Boileau apprécia (*Satire*, III, v. 26), et sans doute aussi, comme il paraît ici, La Fontaine. Sa fille avait épousé Lulli. — 5. « On dit... qu'un âne gratte l'autre, en latin, quand deux personnes de peu de mérite se louent réciproquement. » (Fur.) — 6. « Ceux qui possèdent les premières dignités de l'État, et alors il est toujours pluriel. » (Ac.)

S'ils osaient, en des Majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que Votre Majesté gardera le secret[1].
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste[2] aura son tour : il y faut plus de temps. »
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et[3] notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,
Regardait ce lion comme un terrible sire*.

Origine inconnue.

6. — Le Loup et le Renard.

Mais[4] d'où vient qu'au renard Ésope accorde un [point*,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie* ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître[5].
Voici pourtant un cas[6] où tout l'honneur échut

1. On aimerait que l'âne eût été un peu moins discret et nous laissât deviner à qui il faisait allusion. — **2.** Le singe, qui avait méthodiquement composé sa leçon, avait annoncé sa division au vers 9. Il n'en a épuisé que la première partie. — **3.** Or. — **4.** Mouvement très spontané. La Fontaine suppose qu'une discussion est commencée; il s'avise soudain de faire une remarque qui lui avait échappé. — **5.** C'est Ésope. — **6.** Ce n'est pas un cas isolé. Tout au contraire, c'est la tradition chez les fabulistes; et, chose curieuse, c'est au moment même où La Fontaine défend la

A l'hôte* des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire[1] image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre renard, pressé* par une faim canine[2],
S'accommode* en celui qu'au haut de la machine*
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé*,
Et succédant à sa misère[3],
Par le même chemin ne le tirait d'affaire? [puits.
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun[4] vînt au
Le temps, qui toujours marche, avait, pendant deux
Échancré, selon l'ordinaire, [nuits,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire* renard était désespéré.
Compère* loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : « Camarade,
Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis : le dieu Faune[5] l'a fait;
La vache Io[6] donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant[7] d'un tel mets.

cause du loup qu'il fait une fois de plus triompher celle du renard.

1. Circulaire. — 2. Ce mot a perdu son sens étymologique (de chien), il équivaut simplement à *vorace*. — 3. Prenant sa place dans sa situation misérable. — 4. Gram., 35. — 5. Dieu qui préside aux bois et aux troupeaux. — 6. Fille d'Inachos, aimée de Jupiter. Junon, dans sa jalousie, la métamorphosa en génisse. — 7. *Tâter* est, au XVII^e siècle, le mot propre et précis pour « goûter. » Les *tâtevins* étaient les officiers qui goûtaient la boisson des princes.

J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire[1],
Le loup fut un sot de le croire;
Il descend, et son poids emportant[2] l'autre part*,
Reguinde[3] en haut maître* renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons
Sur[4] aussi peu de fondement; [séduire*
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

SOURCE. — Le développement de la fable de Verdizotti (n° 12) dévie vers le sujet de la fable de La Fontaine, I, 19, c'est-à-dire tourne en ridicule les gens qui passent le temps à poser des questions oiseuses au lieu d'aller au plus pressé pour tirer d'un mauvais pas leur interlocuteur.

7. — Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en[5] est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau[6]
Me servit à prouver le discours* que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope[7] et certain paysan

1. Voir V, 1, 10. Cf. *au plus dru. Ajuster*, accommoder, adapter (à la réalité, par exemple à l'histoire du fromage et à la présence du seau). — 2. Se dit d'un poids plus fort qui, placé dans un plateau de la balance, enlève l'autre. — 3. Voir Lex. *Guinder*. — 4. Gram., 87. — 5. *En* représente toute une idée : *ne point juger des gens...* — 6. Voir VI, 5. — 7. Alcibiade, dans Platon, comparait Socrate à ces figurines grotesques qui servaient à contenir des parfums exquis, âme divine dans un corps déshérité. Ésope était difforme horriblement et presque privé de la

Des rives du Danube, homme dont Marc Aurèle[1]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici[2]
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait* un ours*, mais un ours mal léché[3] :
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon[4] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti* fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice* des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
« Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout[5] les dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin[6] nous que punit la romaine avarice* :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,

parole. La Fontaine n'utilisera pas ces deux premiers exemples. Il ne rappellera même pas la moralité initiale, comme si elle était dépassée infiniment par la grandeur de son récit. — **1.** L'auteur espagnol dont La Fontaine s'est indirectement inspiré suppose que Marc Aurèle, s'entretenant avec ses amis, leur raconte un jour cette histoire. Cette supposition ne repose sur aucun fondement. — **2.** Versific. 12. — **3.** Cf. VIII, 10, 1. — **4.** Dérivé de *saye*, laquelle est un vêtement ramassé à la taille par une ceinture, comme une sorte de blouse. — **5.** C'est la prière par laquelle les Anciens commençaient tout acte important de la vie publique ou privée. Démosthène commence ainsi le *Discours pour la couronne*. — **6.** Brusque et saisissante façon d'aborder son sujet.

L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère*;
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die[1]
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux[2] champs; et nos [mains
Étaient propres aux arts[3] ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité[4].
Celle que vos préteurs[5] ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Grâces[6] à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets[7] d'horreur,

1. Gram., 62. — 2. Fertiles. — 3. Aux arts mécaniques. — 4. La violence leur aurait servi à acquérir un pouvoir dont, par la suite, ils auraient bien usé. Les mots *violence* et *sans inhumanité* ne s'excluent donc pas. — 5. *Préteurs*, mis pour n'importe quel magistrat. — 6. « On dit *grâce* à Dieu. » (Ac.) Mais il y a raffinement de purisme à s'interdire l'emploi de *grâce à*, par opposition à *grâces à*, lorsque l'action dont il s'agit a quelque chose de fâcheux. — 7. Pour que cette expression fût littéralement symétrique, il faudrait pouvoir

De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur*.
Rien ne suffit aux gens* qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes,
Nous laissons nos chères compagnes;
Nous ne conversons* plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime[1].
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice*.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord[2].
N'a-t-on point de présent à faire, [espère
Point de pourpre[3] à donner : c'est en vain qu'on
Quelque refuge aux[4] lois; encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort[5],
Doit commencer à vous déplaire.

traduire *objet* devant *horreur* avec son sens ordinaire de « cause » et devant *mépris d'eux* avec le sens de « exemple, marque ».

1. Leur crime, c'est le souhait qu'ils forment de voir leurs enfants ne pas leur survivre. — **2.** A mon arrivée. — **3.** Il s'agit non de l'insigne des magistratures à Rome, mais de l'étoffe précieuse. Guevara, parlant des présents corrupteurs, nomme, avant la pourpre, l'huile et le vin. — **4.** Gram., 87, *A*, 2°. — **5.** Violent. Ce discours, peu conforme aux règles de la rhétorique, mais tout de passion et de sincérité, finit brusquement sur une idée accessoire, comme si le paysan s'avisait soudain qu'il dépasse les bornes et la hardiesse permises.

Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche[1]; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné[2].
On le créa patrice[3]; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le Sénat demanda[4] ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs[5] à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

SOURCE. – Le récit du *Paysan du Danube* a été reproduit à de nombreux exemplaires à partir de 1529, entre autres par l'Espagnol Antonio de Guevara dans un ouvrage intitulé *Marc Aurèle ou l'Horloge des Princes*. Cette histoire n'avait en réalité rien de commun avec l'empereur romain. La version adoptée par La Fontaine a été empruntée à une compilation prolixe, *Les Parallèles historiques*, d'un auteur peu connu appelé Cassandre, qui avait déjà auparavant traduit la *Rhétorique* d'Aristote. Il est vrai que l'ouvrage de Cassandre ne parut qu'en 1680, alors que le 2e recueil de Fables datait de 1679; mais les *Parallèles* ont été publiés par le libraire même chez qui s'imprimaient les *Fables* de La Fontaine, et il est certain, vu les nombreuses ressemblances du texte, que notre fabuliste a dû connaître l'ouvrage en manuscrit. Voici le titre exact du volume en question : *Les Parallèles historiques, par François Cassandre, chez D. Thierry*, 1680, in-16.

Faute de pouvoir reproduire cet interminable morceau, nous citerons seulement le portrait physique du paysan (La Fontaine, vers 11 à 17) et le commencement de son argumentation (vers 30 à 38.) « *Il avait le visage petit et basané, de grosses lèvres, les yeux enfoncés dans la tête et presque tout cachés sous les sourcils, une grande barbe épaisse, les cheveux hérissés, l'estomac* [*la poitrine*] *et le cou velus comme un*

1. Expliqué au vers 87. — **2.** Rappel bien discret du contraste qu'il y a entre les qualités d'esprit et de cœur du personnage et son attitude si humble en apparence. — **3.** La Fontaine transcrit le mot même de Cassandre (voir : Sources). Cependant « ce titre de dignité » avait été « institué dans l'Empire romain sous Constantin, c.-à-d. beaucoup plus tard ». — **4.** Demanda le texte écrit de ce que... — **5.** *Parleur* se disait d'un homme « qui parle trop ». Mais ici ce mot n'est pas pris dans un sens péjoratif.

ours. Du reste la tête nue, un bâton à la main, des souliers de cuir de porc-épic et, pour habit, une toge de poil de chèvre liée d'une ceinture de joncs marins. Je vous avoue que, quand je le vis entrer, je le prenais pour une bête sous la figure d'un homme. » (p. 384.)

« *Ne vous imaginez pas, Romains, à cause que vous vous êtes rendus maîtres de notre Germanie, que ç'ait été par votre valeur et pour n'avoir pas vos pareils à la guerre. Car je vous déclare que vous n'êtes ni plus courageux, ni plus hardis, ni plus vaillants que nous; mais bien, comme nous avions offensé nos dieux et qu'ils voulaient nous châtier, par un jugement qui nous est caché ils ordonnèrent que vous seriez nos cruels bourreaux... Et pour dire la vérité, ce ne furent point les armes de Rome qui vous firent avoir la victoire, mais les torts de la Germanie. Je tiens pour certain, ou les cruautés que vous nous avez fait souffrir, que vous les paierez tôt ou tard: et en ce cas-là il pourrait arriver que vous, qui à présent nous traitez d'esclaves, à votre tour vous nous reconnaissiez comme vos maîtres...* » (p. 451.)

8. — Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge! »
Disaient trois jouvenceaux[1], enfants du voisinage;
Assurément il radotait[2].
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit[3] de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche[4] il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins* d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir[5] et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il[6] ne convient pas à vous-mêmes,

1. « On ne le dit qu'en raillerie. » (Ac.) C'était un mot vieux. — **2.** Ce mot, contre son sens ordinaire, s'applique ici non pas aux paroles, mais à la conduite du vieillard. — **3.** La Fontaine joue sur le mot qui signifie : « utilité, profit », puis : « ce dont on profite, le rapport d'un arbre ». — **4.** Un patriarche de la Bible, un Mathusalem qui, suivant la *Genèse*, vécut 969 ans. — **5.** Expression imitée d'Horace, *Odes*, I, IV, 15. — **6.** Gram., 8.

Repartit le vieillard. Tout établissement[1]
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes[2] sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux[3] me devront cet ombrage.
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins* pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit[4] que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut[5] raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à[6] l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république*,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter[7];
Et, pleurés[8] du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

SOURCES. — Du Vieillard décrépit qui greffait des arbres. — *Un jeune homme se moquait d'un vieillard décrépit, disant qu'il était fou de planter des arbres dont il ne verrait pas les fruits. Le vieillard lui*

1. Tout ce qu'on fonde. — **2.** Les limites à l'intérieur desquelles notre vie est comprise. — **3.** Mes descendants. « Tes arrière-neveux cueilleront tes fruits. » (Virgile, *Églogues*, IX, 50). — **4.** Voir vers 6. — **5.** Par le passé simple préféré à l'imparfait, le poète marque une action révolue, un fait définitivement acquis. — **6.** Gram., 87, *A*, 2°. — **7.** Greffer par entaille, par incision. — **8.** Gram., 76, 2°. Ceci est moins une fable qu'une scène empruntée à la réalité de tous les jours et d'une haute signification : le prix de la vie consiste non dans sa durée, mais dans ce qu'elle représente d'efforts au service d'autrui.

dit : « Toi non plus, de ceux que tu te prépares en ce moment à greffer tu ne cueilleras peut-être pas les fruits. » La chose ne tarda pas. Le jeune homme, tombant d'un arbre sur lequel il était monté pour prendre des greffes, se rompit le cou. Cette fable enseigne que la mort est commune à tous les âges. (Abstémius, *Nevelet*, p. 605.)

Sénèque, Lettre 86 à Lucilius (voir *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. XII, pp. 229-232).

9. — Les Souris et le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens :
« Écoutez un bon mot, oyez[1] une merveille. »
Savez-vous si les écoutants[2]
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air* et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais[3] d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos[4] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds*, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé[5].
Cet oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris, le compagnon* chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées[6],

1. Gram., 62. — 2. Gram., 1, 5°. — 3. Plaisanterie déjà vue, II, 10, 1. — 4. La superstition populaire considère le hibou comme un oiseau sinistre qui présage la mort. Il peut donc être considéré comme annonçant ce que fera Atropos, la Parque qui tranche le fil des destinées. — 5. Gram., 76, 1°. — 6. Proposition participe dont l'auxiliaire manque (tournure imitée du latin).

Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées[1]
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois[2], l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien[3] s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine?
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer[4] un peuple* mis en mue[5]?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments[6] il fit :
« Quand ce peuple* est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout, il[7] est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe. [moi
Mais comment? Otons*-lui les pieds*. » Or trouvez-
Chose par les humains à sa fin mieux conduite?
Quel autre art de penser[8] Aristote et sa suite[9]
Enseignent-ils par votre foi*?

1. Gram., 111. — 2. Pour ce qui était de tout manger à la fois. — 3. Disciple de Descartes. Allusion à un point de sa doctrine rapporté par La Fontaine : *Disc.*, vers 30-33. — 4. Mutiler. — 5. « Lieu où l'on met un oiseau quand il mue, » puis, « lieu obscur et resserré où l'on tient la volaille pour l'engraisser. » (Ac.) — 6. « Raisonnement par lequel on tire une conséquence d'une ou de deux propositions. » (Ac.) La Fontaine cependant se défendait de dire qu'un animal pût raisonner : *Disc.*, vers 217. — 7. Gram., 8. — 8. Quelle autre logique...? Cette expression évoquait chez les contemporains le titre d'un livre renommé : *La Logique ou l'Art de penser* de Port-Royal. — 9. Son école.

SOURCE. — Récit fait devant La Fontaine à Bernier et rapporté par celui-ci dans son *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Lyon, 1678, VII, 674. Ce récit fut écrit vers 1675. — « *Le sieur Gaffarel a depuis peu assuré qu'un certain Augustin réformé, de ceux qui demeurent dans la forêt de Fontainebleau, lui avait dit que, revenant un soir de la promenade à son couvent, il avait aperçu un oiseau sortir d'un trou d'un arbre qui était creux et percé en deux endroits: que le lendemain, étant allé proche de l'arbre avec ses frères pour reconnaître quel oiseau ce pouvait être, l'oiseau sortit au bruit; que tâchant ensuite avec assez de peine de fourrer quelque chose par le trou d'en haut pour voir ce que c'était, ils aperçurent que le trou d'en bas était bouché et que, l'ayant ouvert, ils trouvèrent dedans 60 ou 80 souris toutes vives et des épis de blé pour remplir deux ou trois chapeaux, mais que toutes ces souris avaient les cuisses rompues. Les souris devaient apparemment être la provision du hibou qui leur aurait apporté des épis de blé pour les nourrir quelque temps, cependant qu'il les mangerait l'une après l'autre.* » (Source citée par Louis Roche, *La Vie de Jean de la Fontaine*, 1913.)

Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

LA FONTAINE.

Nous donnons ici dans le livre XI, avec les numéros de classement 10 *et* 11, *deux fables qui n'ont pas été réunies dans le recueil de* 1678-1679. *Il ne nous a pas semblé possible de les fondre, comme on le fait habituellement, dans le XII^e livre, qui a un caractère particulier et qui d'autre part appartient à une autre période de la vie de La Fontaine. Il fallait dès lors se résigner à les faire figurer dans le livre XI, d'autant plus que leur date de composition — 1672 — les y appelle naturellement. En même temps nous avons dû laisser l'*Épilogue *occuper la place qui lui revient nécessairement.*

10. — Le Soleil et les Grenouilles.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE

Les filles du limon tiraient du roi des astres[1]
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
Ne pouvaient approcher de cette nation[2]:
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur[3] osèrent cabaler[4],
Et devinrent insupportables.

1. Le soleil, le Roi-Soleil. — 2. Les grenouilles, autrement dit les Hollandais, jouissaient d'une prospérité insolente dont l'Europe entière était jalouse. Tout le monde les avait en haine à cause de leur âpreté au gain et de leur arrogance. De plus, grief suprême, par leur médiation de 1668, pendant la guerre de Dévolution, ils avaient fait tomber les armes des mains de Louis XIV et lui avaient arraché la victoire. — 3. Louis XIV; et c'est Louis XIV lui-même qui avait dit le mot. La Fontaine ne faisait que reprendre les griefs que le roi invoquait contre la Hollande et qu'il voulait faire partager à son peuple. Ce fut dans un mémoire d'ailleurs inédit jusqu'à ces derniers temps et rédigé de la main même du roi qu'ils furent formulés. « Sans vouloir reprocher les *bienfaits* dont il a comblé ses amis », Louis XIV veut montrer que la guerre actuelle est due « à l'ingratitude, à la méconnaissance et à la vanité insupportable des Hollandais ». Oubliant qu'ils devaient aux rois de France leur indépendance à l'égard de l'Espagne, ils ne nous ont fourni dans nos difficultés ni hommes, ni argent, mais une « simple et tiède neutralité »; même, ils s'efforcent partout de « traverser ou ouvertement ou sous main nos progrès et nos avantages ». Bien plus « mes bons, fidèles et anciens amis les Hollandais, au lieu de s'intéresser à ma fortune comme à la base de leur État, voulurent m'imposer des lois et m'obliger à faire la paix et osèrent même user de menaces en cas que je refusasse d'accepter leur médiation. J'avoue que leur insolence me piqua au vif... » (Cité par Rousset, *Hist. de Louvois*, I, 321-323). Le roi donna à ce mémoire une retentissante publicité dans une communication à l'Assemblée du clergé, le 17 juin 1675, faite sur

L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,

EMBLÈME SUR LES CONQUÊTES DU ROI EN HOLLANDE. A défaut de valeur artistique, cette vignette, empruntée à la *Bible nationale*, a le mérite de traduire le sentiment populaire au cours de la guerre de Hollande. Comme chez La Fontaine, les grenouilles figurent les Hollandais que des coqs gaulois mettent en pièces sous les yeux du Roi-Soleil.

son ordre par l'intermédiaire de Poncet, conseiller d'État. La guerre, disait-il, était « excitée par l'ingratitude de la Hollande. Grâce à l'aide de Henri IV et de Louis XIII », ces peuples avaient assuré leur indépendance, mais « s'étant depuis accrus de territoires et augmentés en biens..., enivrés des vapeurs et des fumées de leurs nouvelles richesses (ils) ont tellement perdu l'usage de la raison qu'ils se sont élevés contre leur bienfaiteur et décrié [*sic*] son gouvernement dans toutes les cours des souverains de l'Europe... » (*Harangues faites en l'Assemblée du clergé en* 1675 *suivant l'ordre du roi.*) La Fontaine semble bien, dans sa modeste sphère, avoir collaboré à l'œuvre du roi et s'être associé à sa propagande. — **4.** Intriguer, conspirer, « faire des pratiques secrètes. Il se prend toujours en mauvaise part » (Ac.).

Firent bientôt crier cette troupe importune :
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure[1],
Elles auraient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits[2]
Contre l'œil de la Nature[3].
« Le Soleil, à leur dire, allait tout consumer;
Il fallait promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes. »
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades croassantes*
Allaient dans tous les États :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine* ronde
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants* marais.
Cette plainte téméraire*
Dure toujours; et pourtant
Grenouilles devraient se taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car si le soleil se pique*,
Il le leur fera sentir:
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir[4].

SOURCE. — Cette fable était une œuvre latine de circonstance du père Commire, parue en 1672, à l'occasion de la guerre de Hollande. L'imitation de La Fontaine fut imprimée séparément chez Muguet, imprimeur du Roi.

1. Allusion à la guerre de pamphlets déchaînée par les Hollandais chez eux et à l'étranger. *Murmure* : « bruit sourd et confus de plusieurs personnes qui parlent en même temps » (Ac.). — 2. La Hollande avait fait un effort diplomatique considérable pour gagner des alliés : elle avait détaché de nous l'Angleterre, travaillé le Danemark et le Brandebourg, gagné l'Empire, poussé les enchères qui devaient acheter l'alliance de la Suède. — 3. Le Roi-Soleil. — 4. Cette menace fixe approximativement la date de la fable, sans doute début de 1672.

11. — La Ligue des Rats.

Une souris craignait un chat
Qui dès longtemps la guettait au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'était un maître* rat,
Dont la rateuse[1] seigneurie
S'était logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
De ne craindre de chat ou chatte
Ni coup de dent, ni coup de patte.
« Dame* souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblant tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour[2]. »
La souris fait une humble révérence :
Et le rat court en diligence
À l'office, qu'on nomme autrement la dépense[3],
Où maints rats assemblés
Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance[4].
Il arrive, les sens troublés,
Et les poumons tout essoufflés.
« Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.

1. La souris représente la Hollande; le rat, l'Empire, et le chat Louis XIV. On lit dans Marot : (*Épître à Lyon Jamet*) « Secouru m'as fort lyonneusement, Or secouru seras rateusement. » — 2. Façon de parler usitée au XVII[e] siècle, encore que difficile à expliquer littéralement. Les secours rassemblés par l'empereur furent le margrave de Brandebourg et le duc de Lorraine (coalition de 1672). — 3. « *Dépense* ou garde-manger est un lieu proche de la cuisine où on serre les provisions de la table et ce qui y sert ordinairement. Chez les grands seigneurs on l'appelle *office.* » (Fur.) — 4. Mot familier (onomatopée) : faire bonne chère, faire ripaille.

— En deux mots, répond-il, ce qui fait* mon voyage
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Raminagrobis[1]
Fait en tous lieux un étrange* ravage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats. »
Chacun dit : « Il[2] est vrai. Sus! sus! courons aux armes! »
Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage*,
Chacun met dans son sac un morceau de fromage[3];
Chacun promet enfin de risquer le paquet[4].
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenait déjà la souris par la tête[5].
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :

1. Voir VII, 16,31. — **2.** Gram., 8. *Sus*, « interjection dont on se sert pour exhorter, pour inciter. » (Ac.) — **3.** Ces préparatifs belliqueux, cet héroïsme verbal, ces détails sentimentaux et bourgeois forment un mélange assez ridicule. Le fromage est une plaisanterie de rigueur : les Hollandais fabriquaient et vendaient beaucoup de fromages. Déjà dans un virelai (1677), La Fontaine s'adressait à eux en ces termes : « A vous, marchands de fromage, A vous, pêcheurs de harengs, Salut, révérence, hommage, A vous, marchands de fromage... » — **4.** Façon de parler triviale. « *Hasarder le paquet*, s'engager dans une affaire douteuse après avoir hésité. » (Ac.) — **5.** C'est le passage du Rhin (juin 1672). Dans la fable précédente on en était encore aux menaces. Ici elles se réalisent, et, du coup, l'humeur guerrière, l'enthousiasme des Hollandais tombent. Dès la première apparition des Français, la cavalerie hollandaise se retire, l'infanterie parlemente, et ce n'est que pour ne lui avoir pas donné le temps de se rendre que le duc de Longueville est tué. Orange abandonne l'Yssel; bien plus chaque province réclame pour sa propre défense les régiments prêtés au prince Guillaume qui ne peut que les restituer. Enfin le margrave de Brandebourg déclare qu'il attend pour entrer en campagne le secours de l'empereur.

Mais le chat, qui n'en démord pas[1],
Gronde et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas[2],
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou;
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou[3]!

SOURCE. — Cette fable est de l'invention de La Fontaine. Elle parut sans nom d'auteur dans *Le Mercure galant* en 1692. Elle fut composée vraisemblablement pendant la guerre de Hollande, c'est-à-dire vers 1672.

ÉPILOGUE[4]

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure[5]
Traduisait en langue des dieux[6]
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Trucheman[7] de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs[8] en mon ouvrage;
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage :

1. Expression qui réunit à la fois le sens propre et le sens figuré. — 2. « Grande destruction faite avec bruit et violence. » *Prétendu* signifie qu'ils font plus de bruit que d'effet. — 3. Voir la fable II, 2, où le matou semble aussi représenter Louis XIV en face des mêmes adversaires. — 4. Ceci n'est pas vraiment un adieu à la fable. La Fontaine, après 1679, publia isolément différentes fables qui constituèrent plus tard le XII[e] livre (1694). Ce petit morceau est visiblement inspiré de l'épilogue, d'ailleurs sans authenticité, qui se trouve à la fin des *Géorgiques*. — 5. Détail aimable, mais conventionnel. — 6. En vers. — 7. Une fois de plus, La Fontaine n'a pas de prétention à l'originalité. Il n'est qu'un *trucheman*, c'est-à-dire un interprète. — 8. Voir V, 1, 27.

Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle[1].
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin[2] :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs[3], achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi[4] de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe ; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin* les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.

1. Dans le langage que je leur prête. — 2. Du moins en ce qui concerne les poètes français; et ceci confirme, sous une forme différente, le mot que nous avons rencontré et où il parle de sa gloire (IX, 1, 4). — 3. Des muses. Il s'adresse aux poètes. — 4. L'activité pacifique. Le roi au contraire vient de faire signer à ses ennemis le traité de Nimègue (1678).

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE[1]

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide[2] que vous faites paraître dans toutes choses au-delà[3] d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés* de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé* de vous présenter un ouvrage[4] dont l'original[5] a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable[6], et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent[7]. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents*, elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne[8]. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les

1. Le fils du Grand Dauphin, le petit-fils de Louis XIV. — **2.** La Fontaine exagère à peine. Tous les contemporains ont rendu hommage aux qualités naturelles ou acquises du jeune prince. — **3.** Ces qualités étaient au-dessus de son âge. — **4.** Le recueil des Fables, sauf le livre XII dont il est question plus bas. — **5.** Ésope. — **6.** Plusieurs fables du livre XII sont inspirées par le Prince ou suggérées par lui. — **7.** S'y rapportent. — **8.** C'est là sans doute ce qui les distingue de l'histoire proprement dite.

précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques* et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge[1] à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds*-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait* maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble[2] se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération[3] que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les États[4] de l'univers, en obligeant[5] les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce[5] sont des sujets au-dessus de nos paroles; je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Il avait alors soixante-treize ans. — 2. Cet espoir ne devait se réaliser que trois ans plus tard, par le traité de Ryswick (20 septembre 1697). — 3. En réalité la modération de Louis XIV lui était commandée par le nombre et la ténacité de ses ennemis. — 4. L'expression n'est employée dans son sens propre ni pour Louis XIV ni surtout pour Alexandre. Elle équivaut à : tenir une assemblée générale, un congrès. — 5. Mais ce sont....

Ce portrait représente le duc de Bourgogne enfant, à l'âge vraisemblablement (12 ans) où La Fontaine lui dédiait son livre XII (*Bibl. Nationale*).

LIVRE DOUZIÈME

1. — Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Prince, l'unique objet du soin* des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma Mus
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue[1], au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros[2] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient (c'est notre souverain),
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin[3];

1. Ce ne sont pas les qualités du conteur qui faiblissent dans le douzième livre, malgré le grand âge de l'auteur, mais il est parfois desservi par les sujets sur lesquels il est réduit à se rabattre. — 2. Le Grand Dauphin. La Fontaine avait déjà dans une ballade rappelé à son éloge que les soldats lui avaient donné le surnom de *Hardi*. — 3. Cette fable est postérieure à la fin de 1688. Louis XIV se proposait alors d'occuper des positions tout le long du Rhin destinées à empêcher l'intervention des Allemands. Le Dauphin fut chargé en particulier de prendre une place redoutable, Philipsbourg. Le siège fut difficile et coûta beaucoup de pertes.

Cette rapidité fut alors nécessaire,
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire[1].
Je m'en tais : aussi bien les Ris* et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose :
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout* :
Le Sens* et la Raison[2] y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects[3],
S'abandonnèrent à des charmes*
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes*,
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé[4], tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après, leur corps et leur visage

Cependant la ville succomba le 29 octobre. A cette occasion, le duc de Montausier, l'ancien gouverneur du Dauphin, lui écrivit avec une belle franchise : « Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philipsbourg : vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie et Vauban. » Les Français prirent encore Mannheim et Frankenthal (novembre 1688), mais ce fut tout. En 1690 le Dauphin et Lorges se contentèrent de vivre sur le pays et de couvrir l'Alsace. — **1.** La Fontaine s'étonne d'un tel retard de cette lenteur. Non qu'il fût avide de gloire militaire : c'est la paix au contraire qu'il appelle de tous ses vœux. Mais le roi avait d'autres vues : il se proposait d'immobiliser par des opérations préventives les Allemands sur le Rhin. Dans sa pensée, les opérations décisives devaient se passer ailleurs, et c'est pour celles-ci qu'il se réservait. — **2.** Ceci résume le caractère de l'éducation donnée au prince par le duc de Beauvilliers, par Fénelon (à partir de 1689). — **3.** Versific., 5. — **4.** Magicienne, fille du Soleil.

Prennent l'air* et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme ;
Il s'en vit de petits : EXEMPLUM, UT TALPA[1].
Le seul Ulysse en[2] échappa ;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien[3],
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison[4] peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on[5] rendrait à ces Grecs leur figure*.
« Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court, et dit : « L'empoisonneuse* coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà[6] la parole. »
Le lion dit, pensant rugir[7] :
« Je n'ai pas la tête si folle ;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !

1. Au lieu de, dire en français, « par exemple la taupe », La Fontaine emploie une formule latine qui devait évoquer pour l'écolier qu'était le duc de Bourgogne des souvenirs scolaires : *talpa* figurait dans les grammaires latines comme un mot présentant la particularité d'être à la fois masculin et féminin. — 2. Gram., 72, 2°. — 3. La Fontaine a dit ailleurs avec un sens approchant : *le doux parler* (III, 12, 21). — 4. L'amour : elle conçut pour Ulysse une passion dont les effets sont semblables à ceux du poison qu'elle avait versé aux autres Grecs. — 5. La déesse. — 6. En attendant mieux. — 7. Il ne croit pas encore à l'affirmation d'Ulysse.

J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin[1] d'Ithaque!
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état*. »
Ulysse du lion court à l'ours : « Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli[2]!
— Ah! vraiment nous y voici[3],
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait? comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je me rapporte[4] aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t'en; suis ta route et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse.
Et te dis tout net et tout plat[5] :
Je ne veux point changer d'état[6]. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire;
Il lui dit, au hasard* d'un semblable refus :
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte* aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien[7],
Au lieu de loup, homme de bien.
— En[8] est-il? dit le loup : pour moi je n'en vois [guère,

1. Par opposition à *roi*. « Vieux mot, qui signifiait autrefois un habitant d'une cité. » (Fur.) — *Ithaque*, une des îles qui constituaient le royaume d'Ulysse; aujourd'hui Théaki, dans la mer Ionienne. — 2. Mot à la mode et par suite d'autant plus flatteur. — 3. Voilà une fois de plus la même antienne. — 4. Gram., 15. — 5. Franchement, tout uniment. — 6. Le poète reprend la formule du vers 64 et la répétera au vers 98, avec obstination, comme un refrain. — 7. Gram., 63. — 8. Gram., 12.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière; [moi,
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous[1] pas, sans
Mangé ces animaux que plaint[2] tout le village?
Si j'étais homme, par ta foi*,
Aimerais-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous
Ne vous[3] êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce[4].
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre[5] leur appétit,
C'était leurs délices suprêmes;
Tous renonçaient au los[6] des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant[7] leurs passions,
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes[8].

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'était sans doute* un beau projet
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts,

1. Il passe du singulier au pluriel, du cas particulier d'Ulysse à celui de ses semblables. *Sans moi* : sans que je m'en mêle. — **2.** Dont tout le village regrette la perte. — **3.** Façon de parler hardie et rapide où *être loup* est comme conjugué pronominalement. « L'homme est un loup pour l'homme » est un mot du philosophe anglais Hobbes, qui avait connu Descartes et Gassendi. — **4.** Invitation. — **5.** Gram., 75, 1°. — **6.** « Vieux mot, qui signifie louange et qui n'est plus en usage que dans le burlesque. » (Ac.) — **7.** Gram., 78,1°. — **8.** La Fontaine se souvient qu'il s'adresse à un enfant et il défend d'une façon édifiante la morale traditionnelle

Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine[1].

SOURCES. — L'aventure de Circé et des compagnons d'Ulysse est un des épisodes de l'Odyssée (Chant x). Plutarque s'en est inspiré dans un dialogue : *Que les bêtes brutes usent de la raison; en forme de devis* (dialogues entre Circé et Gryllus), *Œuvres morales*, Trad. d'Amyot.

A son tour Fénelon reprendra ce sujet à l'intention du duc de Bourgogne : *Dialogues des Morts*, VI, Ulysse et Gryllus (1712-1718).

2. — Le Chat et les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau[2] :
La cage et le panier avaient mêmes pénates[3];
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami.
Ne le corrigeant qu'à demi,
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule[4].
Le passereau, moins circonspect[5],

1. Dans le *Mercure galant* de décembre 1690 ce texte se terminait sur les vers suivants que La Fontaine supprima dans l'édition de 1694 : « Vous raisonnez sur tout; les Rois et les Amours Tiennent souvent chez vous de solides discours : Je leur veux proposer bientôt une matière Noble, et d'un très grand art, convenable aux héros. C'est la louange; ses propos Sont faits pour occuper votre âme tout entière. » Cette promesse ne fut jamais tenue. — 2. D'un mot La Fontaine assimile le chat à une personne. — 3. Se trouvaient dans la même maison. Voir VII, 16, 5. — 4. « Petite palette de bois avec laquelle on frappe sur la main des écoliers lorsqu'ils ont fait quelque légère faute. » (Ac.) Ici c'est la patte du chat : il ne sort pas les griffes. — 5. Versific., 5.

Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète[1] personne*,
Maître* chat excusait ces jeux :
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits* d'un courroux sérieux. [âge,
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur ba-
Une longue habitude en paix les maintenait;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant[2] Pierrot et du sage Raton;
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti :
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle*,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger[3] le nôtre!
Non, de par tous les chats[4]! » Entrant lors au combat.
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat! »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer* de ce fait?
Sans cela, toute fable est un[5] œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre[6]
Prince, vous les aurez incontinent trouvés : [m'abuse.

1. *Sage et discrète personne* est un titre qu'on donnait dans les actes à certains personnages honorables, notamment aux gens d'Église. La Fontaine compose au chat une mine grave, qui ménage au lecteur une vive surprise au dernier vers de la fable (voir II, 2, vers 14). — **2.** « Véhément, emporté, violent, qui a peine à se contenir. » (Ac.) *Pierrot*, nom vulgaire du moineau. — **3.** « On se sert quelquefois de *manger* pour dire *quereller fortement.* » (Ac.) — **4.** Il fait entrer son propre nom dans cette expression. C'est parodier une formule solennelle de serment comme *foi de roi*. Cf. Lex. *Foi.* — **5.** Gram., 4. *Imparfait :* inachevé. — **6.** Quelques linéaments, mais ce n'est qu'une ombre, une apparence décevante.

Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma [Muse :
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez[1].

Origine inconnue.

3. — Du Thésauriseur et du Singe.

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur*.
Celui-ci ne songeait* que ducats* et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs[2], je tiens* qu'ils sont
Pour[4] sûreté de son trésor, [frivoles[3].
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite[5]
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord[6].
Là, d'[7]une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours :
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant[8] comme à la tâche[9] :
Car il trouvait toujours du mécompte* à son fait*.
Un gros singe, plus sage*, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon[10] toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait :

1. La Fontaine s'efface modestement devant le prince et cependant jamais il n'a montré plus de grâce et de malice que dans cette fable. — 2. « On appelle des deniers *oisifs* ceux qui ne rapportent point d'intérêt. » (Fur.) On dit encore aujourd'hui : des biens *oisifs*, pour dire improductifs. — 3. « Qui n'est d'aucune valeur, qui n'a rien de solide. » (Fur.) — 4. Gram., 39, 2°. — 5. Cf. fable 2 du livre IV, vers 2. Déjà dans l'*Odyssée* Amphitrite n'est, comme ici, qu'une personnification féminine de la mer. — 6. Ce lieu était une île. — 7. Gram., 87, *De*, 4°. — 8. Ces termes redoublés et dans l'ordre inverse donnent l'impression d'un compte qui se recommence sans cesse. — 9. Comme si c'eût été une tâche qu'on lui aurait imposée. Cf. VI, 3, 22. — 10. Voir Lex. *Ducat.*

La chambre, bien cadenassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir[1].
Un beau jour, dom* Bertrand[2] se mit dans la pensé
D'en faire un sacrifice au liquide manoir*.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement[3] auxquels donner le prix :
Dom Bertrand gagnerait[4] près de certains esprits
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose[5];
Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux[6] de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur[7] toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur[8] à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure;
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver[9] maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

1. C'est le sens actuel : « Table avec un tiroir fermant à clef, qui sert aux marchands à compter leur argent et à le serrer. » (Ac.) — **2.** Nom déjà attribué au singe, IX, 16, 1. — **3.** Vraiment. — **4.** Aurait la préférence. — **5.** Pour tous ces mots, voir Lex. *Ducat.* — **6.** Ce mot marque tout le mépris du poète. — **7.** Gram., 87. — **8.** Le mot existe. « Celui qui compte. Il faut qu'un caissier soit un habile *compteur*. Ce mot est peu en usage. » (Fur.) Ici La Fontaine l'emploie d'une façon plaisante. Voir Gram., 1, 1°. — **9.** *Préserver* du même sort. Ce n'est plus un avare, mais un financier que vise La Fontaine, comme s'il se souvenait d'une mésaventure analogue due à un caissier infidèle.

SOURCE. — Cette fable, parue en mars 1691 dans le *Mercure galant*, peut avoir été inspirée par les *Facétieuses nuits* de Straparole (8e nuit, fable 4.)

4. — Les deux Chèvres.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant[1] en précipices,
C'est où[2] ces dames[3] vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant[4],
Toutes deux ayant patte blanche[5],
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part*.
L'une vers l'autre allait pour[6] quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont[7].
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones[8].

1. Suspendu, à pic et formant un précipice. — **2.** Gram., 28. — **3.** Amusante et malicieuse assimilation. Au lieu de ces huit vers, on trouvait le texte suivant dans le *Mercure galant* de février 1691 où avait paru tout d'abord sans nom d'auteur la fable de La Fontaine : « Les chèvres ont une propriété, C'est qu'ayant fort longtemps brouté, Elles prennent l'essor et s'en vont en voyage Vers les endroits du pâturage Inaccessibles aux humains. Est-il quelque lieu sans chemins, Quelque rocher, un mont pendant en précipices, Mesdames s'en vont là promener leurs caprices... » — **4.** Terme de droit employé au figuré : prendre des libertés. — **5.** Particularité déjà vue (IV, 15, 20) et que n'ont pas les chèvres sauvages. Celles de la fable sont des personnes de qualité. — **6.** Par l'effet de, ou : en vue de. — **7.** Versific., 10. — **8.** Au propre, tribu de femmes guerrières qui vivaient près du Pont-Euxin

Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[1].
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières[2],
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée;
Et l'autre, la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter[3].
Faute de reculer, leur chute fut commune.
Toutes deux tombèrent dans l'eau[4].

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

(mer Noire); au figuré, comme ici, « femmes de courage mâle et guerrier (Ac.). — **1.** Évocation de la somptueuse cérémonie dans laquelle le roi d'Espagne Philippe IV avait rencontré Louis XIV dans l'île des Faisans, au milieu de la Bidassoa, pour la signature de la paix des Pyrénées (1659) et le mariage de sa fille avec le roi de France. — **2.** Ce mot, qui n'a aucun sens défavorable, signifie : qui cherche les aventures et la gloire. — **3.** Après l'histoire, la mythologie; rien n'est trop beau pour nos chèvres : l'une descendait de la chèvre que le cyclope Polyphème avait offerte à la bergère qu'il aimait; l'autre était de la race d'Amalthée, la chèvre qui nourrissait l'enfant Jupiter que sa mère, Rhée, avait caché en Crète pour qu'il ne fût pas dévoré par Saturne. — **4.** Ce récit fait songer à une historiette racontée par Saint-Simon (Éd. Hachette I, 373; 1er janvier 1685): deux grandes dames, Mme de Beringhen et Mme de Brissac, s'étant rencontrées de front en carrosse dans une rue étroite à Paris, mirent chacune leur point d'honneur à ne pas reculer et tinrent bon cinq heures durant, l'une s'enorgueillissant de sa housse (couverture de cheval de grand luxe), l'autre du privilège qu'elle avait de monter, en raison des fonctions de son mari, dans les carrosses du roi.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FÛT NOMMÉE

Le Chat et la Souris.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerais-je une fable nommée
Le chat et la souris[1]?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient* mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait* la souris.

Introduirai-je un roi[2] qu'entre ses favoris
Elle respecte seul[3], roi qui fixe[4] sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde[5] d'ennemis,

1. Dans ce charmant badinage, qui revêt la forme d'un genre disparu ou peu s'en faut, la ballade, La Fontaine feint d'hésiter entre les différentes idées qui s'offrent à lui et, chemin faisant, vient à bout de son sujet. — 2. Louis XIV. — 3. Seul de ceux qu'elle favorise. — 4. Arrête, tient immobile. « On feignait que la fortune avait le pied sur une roue pour marquer son inconstance, d'où vient qu'on a dit *la roue de la fortune.* » (Fur.) — 5. Qu'un monde... ne vient pas à bout d'embarrasser.

Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour[1] que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre*, et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris[2].

SOURCE. — La Bibliothèque nationale conserve sur ce sujet un thème latin donné par Fénelon au duc de Bourgogne. Il n'est pas possible de savoir si c'est le fabuliste qui a inspiré Fénelon ou le contraire.

5. — Le vieux Chat et la jeune Souris.

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant[3] sa clémence.
Et payant* de raisons le Raminagrobis[4].
« Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense[5]
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerais[6]-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde[7].
A présent je suis maigre; attendez quelque temps
Réservez ce repas à Messieurs vos enfants. »

1. La manière de traiter le sujet. — **2.** On est en droit de penser que cette pièce, qui n'a pas de numéro à part dans l'édition originale de La Fontaine, ne fait qu'annoncer la fable suivante, dont le sujet primitif a été modifié pour s'adapter à cette sorte de préface. (Voir : Source.) — **3.** Gram., 78. — **4.** Employé comme nom commun. Voir au contraire VII, 16, 31; XI, 11, 25. — **5.** Complément à valeur adjective équivalent à : dépensant comme je fais. — **6.** Par le conditionnel, la supposition apparaît comme plus invraisemblable. — **7.** Façon de parler rustique et qui peint.

Ainsi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : « Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours*? 15
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux[1], pardonner! cela n'arrive guères[2].
Selon ces lois, descends là-bas*,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières[3] : 20
Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »
Il tint parole.
Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir* :
La jeunesse se flatte*, et croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable[4]. 25

SOURCE. — Du Renard voulant tuer une Poule sur ses œufs. — *Un renard entré dans la maison d'un paysan trouva au nid une poule qui couvait. Elle le pria en ces termes : « Ne me tue pas pour le moment, je t'en supplie. Je suis maigre. Attends un peu que mes petits soient éclos. Tu pourras les manger tendres et sans dommage pour tes dents. » Alors le renard : « Je ne serais pas digne, dit-il, d'être un renard si, maintenant que j'ai faim, dans l'attente de petits qui sont encore à naître, je renonçais à un manger tout prêt. J'ai des dents solides capables de mâcher n'importe quelle viande, même la plus dure. » Là-dessus il dévora la poule. Cette fable montre que c'est être fou que de lâcher, dans l'espoir incertain d'un grand bien, un bien présent.* (Abstémius, *dans Nevelet*, p. 599.)

6. — Le Cerf malade.

En pays pleins de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir[5], le secourir,

1. Raccourci d'une puissante énergie. — **2.** Gram., 91. — **3.** Les Parques, pour dire la Mort; style badin. — **4.** Sévère leçon pour un enfant. — **5.** Voici un détail qui semble détourner notre pensée des animaux vers les hommes. Voir vers 5, 11, 15.

Le consoler du moins : multitude importune.
« Eh! Messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme* commune
La Parque m'expédie*; et finissez vos pleurs. »
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu[1] s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup[2],
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout[3] se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance* du cerf en déchut[4] de beaucoup,
Il ne trouva plus rien à frire[5] :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme[6]!
O temps! ô mœurs[7]! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

SOURCE. — La Fontaine semble s'être inspiré d'une fable de Desmay, fabuliste contemporain, dans *L'Ésope français*, 1677, *Fable* 5.

1. Le plus tard possible. — **2.** Expression réaliste et triviale. On se représente des gens du peuple qui reviennent d'un enterrement. — **3.** Gram., 38. — **4.** « Diminuer. » (Ac.) — **5.** Façon de parler vulgaire dont la valeur d'image est usée : « On dit qu'un homme *n'a plus de quoi frire* pour dire qu'il est ruiné. » (Ac.) — **6.** La Fontaine s'éloigne de la donnée de son récit : des faux amis accourus pour mettre au pillage le bien de leur ami, il passe au prêtre et au médecin que le malade lui-même a appelés. Il voudrait à ceux-ci plus de désintéressement. La Bruyère a eu des sévérités du même genre (XIV, 23, 26). — **7.** Exclamation fameuse de la 2e Catilinaire par laquelle Cicéron marquait son indignation. La fable de Desmay se terminait par une allusion aux Hollandais mis au pillage par leurs alliés.

7. — La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.

Le buisson, le canard et la chauve-souris[1],
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs[2], des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise[3] et de recette.
Tout allait bien; quand leur emplette[4],
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet[5] très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa[6] maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point;
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte[7].
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte

1. Tout le monde s'est étonné de l'invraisemblance de ce sujet, et aussi de la docilité du poète en ce qui concerne la donnée fournie par Ésope. — 2. Voir VII, 14, 8. — 3. Dépense. Ce mot s'oppose à *recette*. — 4. Ce mot désigne non pas l'action d'acheter, mais les marchandises qu'on a achetées. — 5. Passage, traversée. — 6. Mot concret, rarement employé avec un complément abstrait, comme *regrets*; cf. cependant de même : « pousser des désirs », *Cinna*, v. 368. — 7. Cette faillite semble rappeler (en dépit du long espace de temps qui s'écoula entre les faits, lesquels datent de 1672 ou de 1684, et la publication du livre XII, 1694) ce qui se passa lors de la liquidation de la C^ie^ des Indes Occidentales. Cette liquidation fut déclarée en 1672. Le roi d'abord supprima le privilège de la C^ie^, puis il fit vendre ses effets immobiliers, de façon à dédommager ceux qui avaient mis des fonds dans l'affaire. Mais la vente des biens de la C^ie^ faisait tellement prévoir sa suppression que son crédit aux Iles en fut atteint. Pour soutenir la confiance, Col-

Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource.
Prêts* à porter le bonnet vert[1].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal[2], et les gros intérêts[3],
Et les sergents[4] et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant[5] la pointe du jour,
N'occupaient[6] le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter* cette cohorte*.
Le buisson accrochait les passants à tous coups[7].
« Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises. »
Le plongeon[8] sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.
Je connais maint detteur[9] qui n'est ni souris-chauve,

bert affirmait que la Cie subsisterait quand même; fatalement la liquidation devait entraîner la révocation du privilège. Finalement, en 1674, le roi dut se charger des dettes de la Société. En réalité, le règlement financier de l'affaire se prolongea jusqu'en 1684. (Paul Chemin-Dupontès, *Les Compagnies de Colonisation en Afrique Occidentale sous Colbert*, 1903, p. 85 sq.). — **1.** A s'avouer banqueroutiers. Un débiteur insolvable, pour éviter la contrainte par corps, pouvait, dit Boileau (note sur le v. 15 de la satire x), abandonner ses biens à ses créanciers, mais il était tenu de porter un bonnet vert en signe d'infamie, faute de quoi il était déchu de la grâce qui lui était faite. — **2.** Le capital. — **3.** Qu'il avait à payer à ses créanciers. — **4.** « Bas officier de justice dont la fonction est de faire des exécutions, des contraintes. » (Ac.) Quelque chose comme un agent de police et un huissier. — **5.** Gram., 88. — **6.** Faisaient que le trio n'était occupé qu'à... — **7.** Chaque fois qu'ils passaient. — **8.** La Fontaine, oubliant qu'il a choisi le canard, suit ici ses devanciers. — **9.** Doublet de *débiteur* et de même sens. On le trouve encore dans Malherbe. La Fontaine l'a probablement emprunté à Rabelais.

Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé[1],
Mais simple[2] grand seigneur, qui tous les jours se 40
Par un escalier dérobé[3]. [sauve

SOURCES. — La Chauve-Souris, le Buisson et le Plongeon. — *La chauve-souris, le buisson et le plongeon s'étant liés d'amitié résolurent de faire du commerce. La chauve-souris emprunta de l'argent et le mit en commun : le buisson amassa des pièces d'étoffe; le plongeon des vases d'airain; et aussitôt ils prirent la mer. Mais une violente tempête étant survenue et le navire ayant sombré, ils perdirent toute leur cargaison. Ils trouvèrent leur propre salut sur la terre ferme, et désormais le plongeon montait la garde au bord de la mer pour le cas où elle rejetterait les vases d'airain; la chauve-souris, redoutant ses prêteurs, ne se montrait pas de tout le jour, et, la nuit seulement, allait chercher pâture; le buisson accrochait les passants pour voir s'il reconnaîtrait ses propres étoffes. Cette fable montre que nous nous gardons surtout, après coup, des maux auxquels nous avons déjà succombé.* (Ésope, *Nevelet*, p. 124.)

Gilbert Cousin (*Cognatus*), De la Chauve-Souris, du Plongeon et du Buisson, p. 45.

8. — La querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

La discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde[4] en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire[5].

1. Cette expression doit être prise en bloc comme un nom composé. Le déterminatif manque devant elle comme l'article manque devant *buisson, canard*. — **2.** Mais simplement un grand seigneur, par opposition à buisson, etc. — **3.** La Fontaine, en citant le cas très particulier de ce nouveau personnage, détourne le lecteur vers une idée assez étrangère au sujet primitif. On a voulu voir dans ce grand seigneur le Prince de Condé; mais, outre que les circonstances mêmes ne concordent pas exactement (Duc d'Aumale, *Hist. des Princes de Condé*, VII, 276), comment La Fontaine ne se serait-il pas fait un scrupule de représenter le Prince en posture peu glorieuse? Quoi qu'il en soit, le fabuliste a su remplir ce sujet peu vraisemblable de détails satiriques de la plus vivante actualité. — **4.** L'humanité. — **5.** Qui lui paie tribut; par suite, qui lui doit obéissance.

Commençons par les éléments[1] :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront[2] appointés contraire[3].
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états*
Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme* solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle[4],
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage*,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené[5]
Représenter* un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs[6] attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine[7].
Quoi qu'il en soit, cet altercas[8]
Mit en combustion[9] la sâlle* et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.

1. Les quatre éléments, repris au vers 7. — **2.** Gram., 84. — **3.** Qu'ils seront en opposition, brouillés ensemble. Il y a là une plaisanterie empruntée au langage de la chicane : *contraire*, adverbe, contredit *appointé*, qui signifie : mis d'accord. — **4.** Gram., 69, 3°. — **5.** Furetière garde encore la vieille orthographe *forsené*, « qui est emporté de colère ou d'une autre passion jusqu'à en perdre le *sens* et la raison » (*fors, sens*). — **6.** Le « cas » devait être ancien, à preuve ce mot de *chroniqueur*, « vieux et ironique » (Fur.). Les chroniques sont « d'anciennes histoires dressées suivant l'ordre des temps » (Ac.). — **7.** Voir III, 6, 19. — **8.** *Altercas* (comparez *altercation*), « débat, contestation entre deux personnes qui ont ensemble de la familiarité. *Altercas* est vieux » (Fur.). — **9.** « Division, dissension, guerre civile. » (Fur.)

On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent[1].
Leur avocat disait qu'il fallait bel* et bien
Recourir[2] aux arrêts. En vain ils les cherchèrent.
Dans un coin où d'abord* leurs agents les cachèrent[3],
Les souris enfin* les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois[4]
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil, et narquois[5],
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse[6].
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins* superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles[7]
On en vient sur un rien, plus des trois quarts du [temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles[8].

SOURCE. — *Haudent*, De la guerre des Chiens, des Chats et des Souris, II, *Fable* 61. Ce récit et la morale qui le suit ne sont chez La Fontaine ni plus clairs ni plus intéressants que chez Haudent.

1. Gram., 112, 1°. — **2.** Se reporter (voir vers 11). — **3.** Gram., 80. — **4.** Voir IV, 6, 21. — **5.** « Trompeur, fin et subtil. » (Ac.) — **6.** « Ne donner point de quartier. » (Ac.) — **7.** On dit aujourd'hui « gros mots ». — **8.** On devine que ce mot doit signifier *maître d'école*. D'autre part on l'explique par : *qui soigne sa barbe*. C'est un terme de la langue comique tiré sans doute d'une mascarade de Lulli. — Voici une fable où La Fontaine est inférieur à lui-même et dont la forme d'ailleurs est assez archaïque.

9. — Le Loup et le Renard.

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état* ?
Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie[1].

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans[2]
Un prince en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps[3]
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète[4]
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange[5] en est plus complète.

De la chanter sur la musette*
C'est mon talent* ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette[6].

1. « Comment se fait-il que personne ne vit sachant se contenter du sort que son habileté lui a valu ou que le hasard lui a offert? » (Horace, *Satires*, I, 1.) — 2. Le prince avait donc composé cette fable en 1690. Au lieu de traduire littéralement comme on le fait pour un thème, le texte donné, il développait librement le canevas proposé. — 3. Le poète insiste sur la lenteur avec laquelle il compose. — 4. Versific., 2. — 5. Son mérite. — 6. M'obligera à célébrer ses exploits sur le mode héroïque ou épique.

(Photo Giraudon.)

PORTRAIT DE LA FONTAINE VIEUX
ATTRIBUÉ A LARGILLIÈRE.

Musée de Versailles.

Je ne suis pas un grand prophète :
Cependant je lis dans les cieux[1]
Que bientôt ses faits[2] glorieux
Demanderont plusieurs Homères;
Et ce temps-ci n'en produit guères[3].

Laissant à part tous ces mystères[4],
Essayons de conter* la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande[5] qui me lasse.
Tu fais meilleure chère* avec moins de hasard* :
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse* son croc[6] de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
— Je le veux, dit le loup; il m'est mort un mien frère[7] :
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
Il vint, et le loup dit : « Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins* du troupeau. »
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être[8],

1. Façon poétique de dire *je prévois*. — 2. S'emploie dans le sens d'exploits avec un petit nombre d'adjectifs, et *glorieux* n'est pas en général du nombre. — 3. Gram., 91. — 4. Ce secret de l'avenir qui est plein de mystère. — 5. Nourriture. — 6. Cf. V, 8, 8. — 7. Il n'y a là aucun pléonasme. L'équivalent est : j'ai perdu un de mes frères. — 8. Ceci fait pressentir le dénouement.

Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle[1] mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous[2],
L'ost* au peuple bêlant[3] crut voir cinquante loups :
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelque[4] pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe[5],
Oubliant les brebis, les leçons, le régent*,
Et courant d'un pas diligent.

Que[6] sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

SOURCE. — Ce sujet a été fourni à La Fontaine par un thème latin donné au duc de Bourgogne par Fénelon et conservé à la Bibliothèque nationale.

1. Achille s'étant retiré sous sa tente, son ami Patrocle lui demanda ses armes pour combattre à sa place (*Iliade*, XVI). — 2. Les assiégés non combattants prient pendant que les autres livrent bataille. C'est un vague souvenir de l'*Iliade*, peut-être chant VI. *Brus* équivaut à jeunes femmes. — 3. Complément de qualité : dont le peuple (= les soldats) bêle. — 4. Gram., 48. — 5. La peau du loup sous laquelle il s'exerçait. — 6. Gram., 32.

10. — L'Écrevisse et sa Fille.

Les sages* quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port[1].
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice*
De ceux qui, pour couvrir* quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire[2] est grand :
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant[3]
Qui tout seul déconcerte[4] une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret[5], puis devient[6] des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter[7].
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :

1. Détail peu exact, pas plus exact que la comparaison avec les matelots : les matelots louvoient, mais ne tournent pas le dos au port. — 2. Le sujet, c'est l'écrevisse, que La Fontaine va perdre pour un moment de vue. L'accessoire est le rapprochement qu'il fait dans l'ordre politique ou militaire. — 3. Louis XIV. — 4. « Rompre les mesures et les résolutions que quelques personnes avaient prises ensemble, troubler leurs desseins. » (Ac.) Ici, il s'agit de la Ligue d'Augsbourg qui s'étendait à presque toute l'Europe, y compris l'Angleterre à partir de 1689. — 5. Façon de dire la puissance du secret observé par le roi et qui faisait l'admiration de ses ennemis. — 6. Singulier très correct : *devient* n'a pour sujet que le deuxième terme : *ce qu'il entreprend*, et puis deux propositions-sujets n'entraînent pas le pluriel. — 7. Le poète se souvient du passage de l'*Iliade* (VIII) où Jupiter dit aux déesses unies contre lui et contre les Grecs que tous les dieux de l'Olympe seraient trop faibles pour lui résister.

« Comme tu vas, bon Dieu! ne peux-tu marcher [droit[1]?
— Et comme vous allez vous-même! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait* ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu[2]? »

Elle avait raison : la vertu*
De tout exemple domestique
Est universelle[3], et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone[4] :
Mais il faut le faire à propos.

SOURCES. — Fable de l'Écrevisse enseignant qu'il ne faut pas conseiller l'impossible. — *La mère de l'écrevisse disait à sa fille : « Pourquoi donc en marchant vas-tu de travers, au lieu d'aller droit? » Elle répondit : « Marche la première, mère, et je m'efforcerai de te suivre. » Mais comme la mère ne pouvait aller droit, sa fille railla sa folie. Il est plus facile de donner des conseils quand ces conseils sont impossibles à suivre.* (Aphthonius, *Nevelet*, p. 330.)

Avianus, Les Écrevisses, *Fable* 3.

Haudent, D'une Écreviche et son écrevichon, 1, 184.

1. Versific., 4. — **2.** Employé adverbialement, sur le modèle de *droit*. — **3.** Ceci est une deuxième morale qui s'ajoute à celle des premiers vers. — **4.** De la guerre. Toutes les campagnes de Louis XIV peuvent illustrer cette idée, mais aucune mieux que le siège de Gand (1678). Le 7 février la cour et la reine même partent de Saint-Germain pour la Lorraine. Le 22 le roi arrive à Metz, y passe en revue ses troupes des garnisons du Rhin, puis se dirige vers le Nord, Luxembourg, Maëstricht. Tout à coup il disparaît, reparaît à Stenay le 27. Tandis que les dames gagnent Lille à petites journées, le roi et sa suite dépassent à marches forcées Valenciennes et Saint-Amand (2 mars); et pendant que la cavalerie espagnole se porte au secours d'Ypres, il se rabat sur Gand, dégarni de troupes, le 4 mars. Le 5 la tranchée est ouverte. Le 9 la ville est prise. Seuls Louvois et l'intendant de Flandre étaient dans le secret (Rousset, *Hist. de Louvois*, II).

11. — L'Aigle et la Pie.

L'aigle, reine[1] des airs, avec Margot[2] la pie,
Différentes[3] d'humeur*, de langage, et d'esprit,
Et d'habit*,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agasse[4] eut peur; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie;
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers[5].
Entretenez-moi[6] donc, et sans cérémonie. »
Caquet-bon-bec[7] alors de jaser au plus dru*,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace[8],
Disant le bien, le mal, à travers champs*, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y[9] savait notre agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
« Ne quittez point votre séjour*,
Caquet-bon-bec, ma mie; adieu; je n'ai que faire

1. Gram., 3. — **2.** Nom vulgaire de la pie. — **3.** L'une, bavarde, indiscrète; l'autre, sérieuse, aimant la franchise. Voir Lex. *Humeur.* — **4.** « Espèce de pie qui a les plumes plus noires que les autres. » (Fur.) C'est un terme de la langue populaire. — **5.** Gram., 29. — **6.** Tenir occupé par sa conversation ou autrement. « Le premier médecin de la reine m'est venu voir. Il a voulu que j'achevasse de dîner et s'est entretenu dans mon étude (cabinet) avec mes livres dans ce temps-là. » (Gui Patin.) — **7.** Joli mot, qui n'est d'ailleurs pas de l'invention de La Fontaine. — **8.** Il s'agit de Vulteius Mena (Horace, *Épîtres*, I, VII). Il a été invité chez l'avocat Philippe qui s'amuse de sa naïveté, car pêle-mêle « il disait ce qu'il fallait dire, ce qu'il fallait taire ». — **9.** Gram., 16.

D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant* caractère. »
Margot ne demandait pas mieux[1].

Ce n'est pas ce qu'on croit[2] que d'entrer chez les dieux* :
Cet honneur a[3] souvent de mortelles angoisses,
Rediseurs[4], espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses[5].

SOURCES. — De l'Aigle et de la Pie. Abstémius, *Nevelet*, p. 545. *Haudent*, De la Pie et de l'Aigle, II, 87.

12. — Le Milan, le Roi et le Chasseur.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[6]

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance :
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.

1. Elle connaissait le danger qui est spécifié plus bas : on risque de se faire haïr en faisant le métier d'espion, bien qu'il faille jouer un double rôle, c'est-à-dire unir la malveillance à des dehors aimables. — 2. Expression populaire : on y a des surprises déplaisantes. — 3. Comporte. — 4. « Qui va redire, rapporter aux autres ce qu'on dit d'eux. » (Fur.) Le mot est peu usité. — 5. Allusion au plumage noir et blanc de la pie. On dit proverbialement et figurément d'un homme « qui a un habit de deux étoffes ou de deux couleurs... qu'il est *de deux paroisses* » (Ac.). Ici l'expression signifie « se comporter entre deux partis de manière à paraître leur appartenir à l'un et à l'autre » (Littré). — 6. François-Louis, neveu de Condé. Après avoir encouru la disgrâce du roi, François-Louis obtint son pardon en 1688. Il épousa, le 29 juin 1689, Marie-Thérèse de Bourbon, petite-fille du Grand Condé.

Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous[1].
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas[2].
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas[3].
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen* de ces augustes lieux[4],
Prétend* y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour doit ici[5] vous suffire.
Hymen[6] veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées[7]!
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon[8] de son esprit ces grâces assaisonne :
Le Ciel joignit en sa personne

1. Les historiens ont oublié de nous dire comment le prince s'était signalé par sa bonté et sa clémence héroïques. Nous savons seulement qu'il était un des protecteurs du poète. — **2.** Cent bienfaits. « Loin de nous les héros sans humanité », s'écriait Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé prononcée un an avant la composition de cette fable (1688). On serait tenté de croire que La Fontaine y pensait en écrivant ce vers. — **3.** « Les princes me donnent prou (beaucoup) s'ils ne m'ôtent rien et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que j'en demande. » (Montaigne, III, IX.) — **4.** Des temples. — **5.** Ici-bas. — **6.** C'est le dieu qui préside aux mariages. La Fontaine va célébrer celui du prince. — **7.** Qui dureront plus de cent ans. — **8.** C'est ici l'éloge de la princesse.

Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler* votre joie;
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie[1].

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe[2],
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
— Quoi! sur le nez du roi! — Du roi même en personne.
— Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne?
— Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata* point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement[3]
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente*,

1. L'édition de 1708 donne ici les vers suivants supprimés en 1694 : « Je change un peu la chose. Un peu? J'y change tout. La critique en cela me va pousser à bout; Car c'est une étrange femelle : Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle. Elle va m'alléguer que tout fait est sacré; Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré D'altérer celui-ci. C'est à cette licence Que je dois l'acte de clémence Par qui je donne aux rois des leçons de bonté; Tous ne ressemblent pas au nôtre... Louis seul est incomparable : Je ne lui donne pas un éloge affecté; L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable De quelque trait de vérité... Revenons à l'oiseau... — 2. Sans authenticité. — 3. Pas même.

Lui présente le leurre*, et le poing[1]; mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : « Laissez aller
Ce milan et celui qui m'a cru régaler[2].
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen* des bois :
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice. »
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent[3] de tels faits, par eux si mal suivis* :
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle.
Et le veneur* l'échappa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes* des bois : était-ce un si grand mal?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure[4] :
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le roi même ferait scrupule* d'y toucher.
« Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siège de Troie?

1. C'est sur le poing qu'on portait les faucons. — 2. « Faire de petits présents » (Fur.), offrir un cadeau. — 3. Exaltent, portent aux nues. — 4. Variante de l'éd. de 1696 : « Si je craignais quelque censure, Je citerais Pilpay touchant cette aventure. Ses récits en ont l'air (y ressemblent) : il me serait aisé De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé... » Ce n'est donc qu'après coup que La Fontaine feint d'avoir emprunté son sujet à Pilpay.

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore[1],
Qu'avec les animaux de forme nous changeons.
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles[2],
Ayant dans les airs leurs familles. »

Comme l'on conte* en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière :

Un certain fauconnier ayant pris, ce[3] dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière*.
Ce cas n'arrive pas quelquefois* en cent ans;
C'est le *non plus ultra*[4] de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros[5] de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon[6] des présents
Il croyait sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette[7],
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,

1. Voir IX, 7, 12. — 2. On distinguait au XVII^e siècle *volatile*, animal qui vole, employé surtout au pluriel, et *volatille* qui « se dit de tous les oiseaux qui sont bons à manger », qui « n'est d'usage que dans le style familier » (Ac.). C'est pour la rime que La Fontaine a adopté l'orthographe *volatille*. — 3. Gram., 19. — 4. Expression latine passée dans le langage courant pour marquer un degré qui ne saurait être dépassé. — 5. Une foule, une troupe serrée. Terme militaire. — 6. « Modèle, patron. Il est vieux. » (Ac.) — 7. On mettait des sonnettes ou des grelots aux pattes ou au cou des oiseaux de proie dressés pour la chasse.

Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire*.
Lui de crier; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi,
Je ne l'ose assurer[1], mais je tiendrais* un roi
Bien malheureux, s'il n'osait rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil,
Jupiter et le peuple* immortel rit aussi[2].
Il en[3] fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant[4], lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison[5];

1. L'inattendu de cette remarque, faisant suite à celle que nous avons vue (VII, 12, 16), atteste de la part de La Fontaine une préoccupation persistante. Là il plaignait le pape assez ironiquement d'ignorer le repos; ici il lui reproche son humeur sombre et sévère. De fait Innocent XI (1676-1689) était un très saint pape, et austère, qui vivait encore des souvenirs héroïques de la papauté, rêvant de croisades, mais mélancolique, inquiet, ne voulant pas de bornes à son autorité. Aussi eut-il un pontificat orageux. Le conflit de la régale et du gallicanisme, l'affaire des franchises et de l'ambassade de Lavardin, la lutte avec le roi au sujet de l'archevêché de Cologne, la molle approbation donnée à la Révocation de l'Édit de Nantes et aux Dragonnades avaient amené les choses au point qu'on craignait un schisme en France et l'excommunication du roi. « Voilà un étrange pape, écrivait Mme de Sévigné; comme il parle en maître!... C'est un style si nouveau à nous autres Français que nous croyons que c'est à un autre qu'il parle. » On comprend que La Fontaine lui reprochât de ne pas entendre la plaisanterie. La date de la composition de cette fable se place entre juin 1688 (mariage du prince de Conti) et 1689 (mort d'Innocent XI). — **2.** Variante de 1696 : « C'est le plaisir des dieux. Jupiter rit aussi, Bien qu'Homère en ses vers lui donne un noir sou(r)ci. Ce poète assure en son histoire Qu'un ris inextinguible en l'Olympe éclata. Petit ni grand n'y résista Quand Vulcain clopinant vint lui donner à boire... » Il y a là un souvenir de l'*Iliade*, I, 528. — **3.** *En* représente le nom *rire* bien que non exprimé. — **4.** « Marcher avec peine et en clochant un peu. Il est bas. » (Ac.) — **5.** La première histoire n'a rien d'intéressant pour nous, dit La Fontaine : rien de plus ordinaire que de dire que les rois pardonnent rarement. Cependant le fait qu'il termine sur cette épigramme prouve qu'elle valait la peine d'être dite, et puis, s'il a

Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

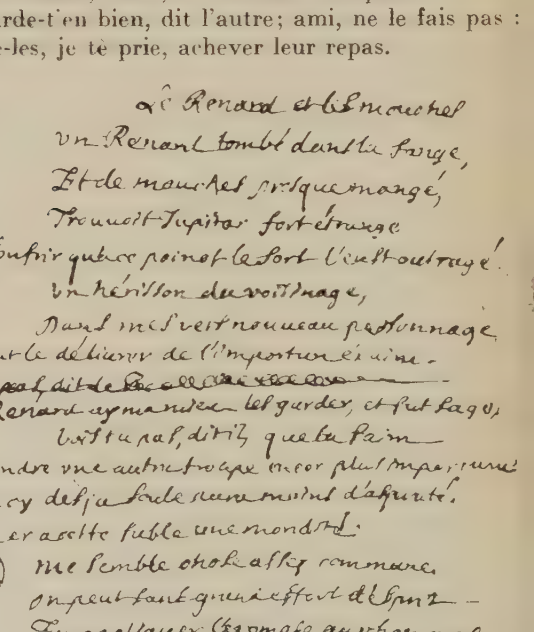
SOURCE. — Sujet d'origine inconnue, en dépit de l'affirmation du vers 75 qui le prétend emprunté à Pilpay.

13. — Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

Aux traces de son sang, un vieux[1] hôte* des bois,
Renard fin, subtil et matois*;
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange[2],
Autrefois attira ce parasite[3] ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger*,
Et le fît aux[4] mouches manger.
« Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que[5] me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun*! »
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :

changé son sujet, il ne l'a pas supprimé; et cependant cette fable si longue est une des moins heureuses de notre poète.
1. Gram., 52. — 2. « Boue de campagne, qu'on trouve dans les terres grasses et lieux humides et marécageux.» (Fur.) — 3. Voir VIII, 10, 46. — 4. Gram., 87, *A*, 7°. — 5. Gram., 32.

« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
— Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.



Le Renard et les Mouches.

Fac-similé réduit tiré de l'*Histoire de la Vie et des Ouvrages de M. de La Fontaine*, 1820, p. 498, par Walckenaër (d'après un manuscrit appartenant au baron Delessert). On peut constater qu'un seul vers a passé de la première rédaction dans la rédaction définitive.

Ces animaux sont soûls*; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs[1] ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins[2], moins il sont importuns.

SOURCES. — [Ésope défendait un jour à Samos un démagogue dans une affaire capitale.] *Un renard, dit-il, traversant un fleuve tomba dans un trou. Comme il ne pouvait en sortir, il souffrit pendant longtemps, et des mouches à chien s'attachèrent à lui en foule. Un hérisson le vit et le prit en pitié. Il lui demanda s'il fallait chasser les mouches. Le renard refusa. « Pourquoi? demanda le hérisson. — Parce que celles-ci sont déjà rassasiées de ma substance et ne m'en tirent que bien peu. Mais si tu les chasses, d'autres, survenant à jeun, me boiront le reste de mon sang. » Il en est de même pour vous, ô Samiens; cet homme ne vous nuit plus en rien, car il est riche. Mais si vous le faites périr, d'autres arriveront pauvres qui pilleront et dilapideront les deniers publics.* (*Aristote*, Rhétorique, II, 20.)
Abstémius, Préambule.

14. — L'Amour et la Folie.

Tout est mystère dans l'amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance[3] :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.

1. Gram., 1, 1°. La Fontaine nomme collectivement ceux qu'il tient pour responsables, et non seulement il ne les désigne pas avec plus de précision, mais, dans un sentiment assez pessimiste qu'on retrouve chez Montaigne (liv. III) et chez La Bruyère (x, 7), il pense qu'il vaut mieux s'accommoder de ces abus : le sentiment de la justice en souffre, mais l'intérêt public y trouve son bénéfice. — 2. Rassasiés. Voir Lex. *Remplir*. — 3. Pourquoi on le représente sous la figure d'un enfant.

Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite[1] eut ce mal, qui peut-être est un bien;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux;
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère[2], il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis[3],
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande*.
Elle représenta* l'énormité du cas :
« Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine* n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi[4] réparé. »
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public*, celui de la partie*,
Le résultat[5] enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour[6].

1. Conséquence. — 2. Voir XII, 5, 17. — 3. Déesse qui présidait à la vengeance et à la punition des crimes. — 4. Il y a le crime; il y a aussi le dommage. Le premier intéresse le « public », et l'autre la « partie ». — 5. « Ce qui résulte, ce qui s'ensuit d'une délibération, d'une conférence, d'une assemblée. » (Ac.) On intitule « *Résultats* » des Recueils de procès-verbaux et d'arrêts. — 6. Cette gracieuse allégorie se termine en madrigal.

SOURCE. — Œuvres de Louise Labé, Lyonnaise, 1555. Débat de Folie et d'Amour.

15. — Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIÈRE

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque[1] l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art[2] qu'ont les dieux inventé[3],
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits[3] :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS[4];
Non celle-là[5] qu'a Junon à ses gages;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte[6] eût paru;
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris[7], ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.

1. Gram., 87. — 2. Sur le prestige de la poésie et sur le nom de sa bienfaitrice. — 3. Gram., 76,1°. — 4. Iris-Sablière (*Disc.*, 1) et non pas l'Iris de la Mythologie (VI, 5, 5). — 5. Gram., 21. — 6. Peinte à fresque. — 7. Forme ancienne de sourire.

J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux[1] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer[2] ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement[3],
Car cet esprit, qui, né du firmament[4],
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma Muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée* et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques*,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser* votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer :
C'est un mortel qui sait mettre* sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.

1. Ses amis, les familiers de son salon, des gentilshommes, des princes, même des rois (allusion à Sobieski). Voir *Disc.*, 118. — 2. D'encens. — 3. Cette tendresse ne s'affirme pas autrement que dans le sentiment de l'amitié. La même idée reparaît plus appuyée au vers 38. — 4. De caractère divin.

PORTRAIT DE MME DE LA SABLIÈRE.

PEINTURE DU XVII^{e} SIÈCLE.

(Collection du comte Allard du Cholet.)

Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en[1] donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin* toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument[2]
Du plaisir barbare des hommes[3],
Vint sur l'herbe éventer[4] les traces de ses pas.
Elle fuit, et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés[5]?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés? »
A ces paroles, la tortue
S'écrie et dit : « Ah! si j'étais,
Comme un corbeau, d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger;
Car, à l'égard du cœur[6], il en faut mieux juger. »
Le corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle

1. D'amitié, encore que ce mot ne soit représenté que par *ami*. — 2. Ce qui sert à produire quelque effet à parvenir à quelque fin. — 3. La chasse. — 4. Découvrir, en parlant d'une piste de gibier. — 5. Trois conviyes. — 6. C'est le pied seul qui est léger, non le cœur.

Prise au piège et se tourmentant*.
Il retourne avertir les autres à l'instant;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école[1],
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole[2].
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise[3]
Aux lieux où la gazelle est prise.
« L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle?
Après la mort de la gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne[4].
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne*,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs* : on peut penser la joie.
Le chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau, sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.

1. Voir I, 19; IX, 5. — 2. Vole vers la gazelle, puis revole vers ses amis. — 3. Sans délai. — 4. Ce détail s'explique par le texte même de Pilpay : « Une gazelle ou un chevreuil de la montagne... »

« D'où vient, dit-il, que je m'effraie[1]?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère[2] et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'était fondé[3] le souper du chasseur.
Pilpay conte* qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long[4]
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison[5] l'Infante y tient de tels propos,
Que Monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager*
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit[6]
S'entremet, agit, et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit[7].

1. Ici encore La Fontaine emprunte ce mot, difficile autrement à expliquer, à Pilpay; seulement il le dit à propos de la gazelle et non pas, comme dans le texte indien, à propos de la tortue : « Il fut tout saisi de crainte et d'étonnement et crut s'être rencontré dans la région des Lutins et des esprits... » — 2. « Agir, produire ses effets. » — 3. Voir X, 15, 40; VI, 5, 40. — 4. Exagération un peu enfantine, s'il ne fallait y voir surtout le désir de montrer la grande amitié de La Fontaine pour Mme de la Sablière. — 5. Traduction littérale du mot *domi porta* employé par Cicéron en parlant de l'escargot. Mais La Fontaine l'embellit d'un titre évocateur de la gravité castillane. — 6. En ce qui le concerne. — 7. Ce que La Fontaine a fait

SOURCE. — Fables de Pilpay ou La Conduite des Rois : *D'un Corbeau, d'un Rat, d'un Pigeon, d'une Tortue et d'une Gazelle* p. 236-243. La fable de La Fontaine a paru en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine.*

16. — La Forêt et le Bûcheron.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin* la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
« Il irait[2] employer ailleurs son gagne-pain[3];
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin[4]
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes*. »
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.

triompher en effet dans ce récit c'est cette rivalité dans l'amitié et l'ardeur d'être utile. C'est aussi ce qui en fait la touchante valeur de sentiment. Le Dr Netter a supposé que cette fable (parue en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine*) représente la petite société d'amis très intimes qui se serrait autour de Mme de la Sablière pendant et après les malheurs qui assombrirent la fin de sa vie. Il croit reconnaître même dans la tortue notre poète lui-même, plein de désir de se rendre utile, mais lent et gauche. Il serait risqué de pousser plus loin l'identification des personnages du récit, mais on doit reconnaître que, dans l'ensemble, l'hypothèse n'a rien d'invraisemblable. (Éd. Régnier, T. III, p. 273.) — **1.** Gram., 106. — **2.** Gram., 110. — **3.** Même mot V, 1, 33. — **4.** L'hypocrisie de l'homme se devine à travers toutes ces feintes protestations.

Elle gémit[1] à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train* du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus[2]!
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode[3].
L'ingratitude et les abus*
N'en seront pas moins à la mode.

SOURCE. — La Forêt et le Vilain. — *Un vilain pénétra dans une antique forêt, à qui des chênes ombreux faisaient une immense parure; et, d'une voix caressante, avec les mots les plus convenables à sa requête, il la pria de consentir à lui prêter un jeune arbre parmi tous ceux qui poussaient chez elle en foule pressée et infinie; car il en voulait faire un manche à sa cognée, et ainsi, une fois rentré chez lui, être à même de terminer certains travaux.*

La forêt, généreuse par nature, tant s'étalaient à la ronde ses richesses, lui fit partager de bonne grâce, lui accordant ce qu'il demandait. L'homme tailla donc son manche; et alors, il se mit à dépouiller d'un bout à l'autre toute la forêt, grâce à ce même morceau de bois qui naguère était un membre pris justement à ce grand corps. Et ainsi le vilain, méchant et ingrat, en peu de temps l'abattit tout entière au ras du sol.

Ainsi voit-on souvent pâtir ceux qui, bienveillants et larges en leurs faveurs, se montrent généreux envers un homme avide et plein de méchanceté : car ce sont les forces mêmes dont ils l'ont armé qui lui permettent un beau jour de consommer leur ruine. On doit donc regarder à qui l'on accorde ses bonnes grâces, et ne pas trop se fier aux gens qu'une longue expérience et une longue pratique ne vous ont pas fait connaître pour des amis.

Ne donnez pas votre faveur à qui peut vous faire outrage.
(*Verdizotti, Fable* 68.)

1. Ce mot touchant est l'aboutissement de plusieurs autres qui prêtent le sentiment à la forêt. — **2.** Nulle part notre poète n'a exprimé avec une émotion plus sincère ce qu'il y a de cruauté, d'ingratitude dans les mauvais traitements infligés aux arbres par les hommes. — **3.** « Importun, fâcheux, qui est à charge. » (Ac.)

17. — Le Renard, le Loup et le Cheval.

Un renard[1], jeune encor, quoique des plus madrés[2],
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant[3].
Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant[4],
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie. »
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe* on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle[5].
« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le renard s'excusa* sur son peu de savoir.
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou[6] pour tout avoir;

1. Cette fable ressemble d'assez près à la fable 5, v. 8, mais il semble qu'elle ait été inspirée plus spécialement de celle de Régnier. Elle a paru en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine.* — 2. « Tacheté, diversifié de couleur » (Ac.), puis « fin, rusé » (Rich.). — 3. Il en doute et dit cela d'un ton moqueur. Au surplus, Régnier lui-même emploie ce mot, qu'il répète volontiers. — 4. Qui fréquente les écoles, donc capable de faire une description. — 5. Ruelle, sentier. Prendre la fuite. « Vulgaire. » (Ant. Oudin.) « Burlesque. » (Rich.) C'est un proverbe. — 6. Un terrier.

Ceux du loup, gros* Messieurs, l'ont fait apprendre
Le loup, par ce discours* flatté, [à lire. »
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre[1]
Un coup; et haut le pied*. Voilà mon loup par terre,
Mal en point*, sanglant et gâté*.
« Frère, dit le renard, ceci nous justifie[2]
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie. »

SOURCE.

Jadis un loup... que la faim espoinçonne,
Sautant hors de son fort, rencontre une lionne,
Rugissante à l'abord et qui montrait aux dents
L'insatiable faim qu'elle avait au-dedans.
Furieuse, elle approche, et le loup, qui l'avise,
D'un langage flatteur lui parle et la courtise,
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand et le faible au plus fort.
Lui, dis-je, qui craignait que faute d'autre proie
La bête l'attaquât, ses ruses il emploie,
Mais enfin le hasard si bien le secourut
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent, dispos, croyant la table prête,
Et s'approchent tous deux assez près de la bête.
Le loup qui la connaît, malin et défiant,
Lui regardant aux pieds lui parlait en riant :
« D'où es-tu? Qui es-tu? Quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maître, ta nature? »
Le mulet étonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours,
Et comme les Normands, sans lui répondre : « Voire,
Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire;
Et comme sans esprit ma grand-mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'écrivit. »
Lors il lève la jambe au jarret ramassée;
Et d'un œil innocent il couvrait sa pensée

1. « Desserrer un coup de poing, donner un coup de poing. » (Ac.). Proprement, c'est détendre un ressort. — 2. Nous fait paraître juste; par suite, nous prouve... Cf. « Pour *justifier* à tout le monde l'innocence de mon ouvrage. » (Molière, 1er *placet au Roi*.)

Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'aperçoit se lève de devant,
S'excusant de ne lire, avec cette parole
Que les loups de son temps n'allaient point à l'école,
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Allait précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus savante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps et, du grand coup qu'il tire,
Lui enfonce la tête et, d'une autre façon
Qu'elle ne savait point, lui apprit sa leçon....

(*Mathurin Régnier*, Satire III, *vers* 217-252.)

La fable de La Fontaine parut en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine.*

18. — Le Renard et les Poulets d'Inde.

Contre les assauts[1] d'un renard
Un arbre à des dindons[2] servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : « Quoi! ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi!
Non, par tous les dieux! non. » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire*,
Vouloir favoriser la dindonnière* gent.
Lui, qui n'était[3] novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit[4] vouloir gravir, se guinda* sur ses pattes;
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages*.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,

1. Emploi figuré qui amorce toute une série de mots empruntés à l'art militaire et assimilant les dindons à des assiégés. — 2. « Diminutif de coq d'Inde. » (Ac.) — 3. Gram., 92. — 4. Gram., 72, 5°.

Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur[1] même objet toujours tendue.
Les pauvres gens[2] étant à la longue éblouis[3],
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris.
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon* les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

SOURCE. — *Nombreux sont les exemples admirables qu'on raconte de la ruse et des stratagèmes que le renard a coutume d'employer pour se procurer de la nourriture. Celui-ci, pour attirer les poulets dans le rayon de la chaîne qui l'attache, se couche, les pattes allongées, faisant le mort, puis, quand ils approchent, il les assaille à l'improviste. J'ai entendu raconter qu'un renard, hôte des bois, pour attirer à sa portée un coq d'Inde passant la nuit sur la branche d'un arbre, avait recours à la ruse suivante. Tournant autour du tronc d'un mouvement rapide, il ne cessait pas de regarder l'oiseau fixement. Par suite, voulant à mesure suivre des yeux le renard, pendant qu'il décrivait son cercle, le coq tournait la tête en même temps. A la fin, pris de vertige, il tombait d'en haut dans la gueule de son ennemi.* (*Thomas Willis*, De anima brutorum 1672, *chap.* VI.) Cette fable parut en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine.*

19. — Le Singe.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme.
Singe en effet d'aucuns[4] maris,
Il la battait : la pauvre dame

1. Gram., 39, 3°. — **2.** Les assiégés sont devenus des personnes dignes de pitié. — **3.** La vue troublée par la lumière et l'attention trop fixée sur les mouvements du renard. — **4.** Gram., 48.

En a tant soupiré* qu'enfin* elle n'est plus[1].
Leur fils se plaint d'étrange* sorte.
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte.
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante* la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur[2].
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre,
La pire espèce*, c'est l'auteur[3].

SOURCE. — Sujet d'origine inconnue.

20. — Le Philosophe scythe.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie[4],
Se proposant de suivre* une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile[5],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.

1. Cette phrase écrite en style noble fait contraste avec ce qui précède. — **2.** C'est un mot d'Horace : *servum pecus*. — **3.** Les imitateurs quels qu'ils soient sont incapables de faire quelque chose de bien; mais la pire espèce c'est celle des imitateurs qui font des livres, c.-à-d. celle des auteurs. La Fontaine semble avoir eu affaire sans doute à de nombreux plagiaires. Il les avait d'abord considérés avec philosophie (IV, 9), mais ici il se venge par une épigramme acérée (elle avait paru d'abord dans les *Ouvrages... des sieurs de Maucroix et de la Fontaine* en 1685). On ne sait qui y était visé. — **4.** Région que les Anciens situaient vaguement vers le nord de la mer Noire. C'est de la Scythie qu'était originaire un philosophe appelé Anacharsis, sévère et comparable à celui dont parle La Fontaine. Il vint à Athènes au temps de Solon, et Plutarque a rapporté ses sentences. — **5.** Allusion au vieillard du Galèse qui cultivait, au pied des murs de Tarente, un modeste et délicieux jardin (Virgile, *Géorg.*, IV, vers 125 à 133).

Son bonheur consistait aux[1] beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ébranchait, émondait[2], ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à[3] payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda :
« Pourquoi cette ruine[4]? Était-il d'homme[5] sage*
De mutiler ainsi ces pauvres habitants[6]?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
— J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant[7],
Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte* de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison[8],
Lunes[9] ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.
Ce Scythe exprime[10] bien

1. Gram., 87, *A*, 2°. — **2.** Nettoyer les arbres, les débarrasser des branches mortes, des plantes parasites, des mousses, des lichens, etc. (Littré.) *Ébrancher*, c'est ôter les branches d'une façon générale. — **3.** Construction rare, sur le modèle de *empressée à...* par exemple. — **4.** Abattis. Le poète désigne ainsi les rameaux tombés au pied des arbres. — **5.** Était-ce le fait d'un homme sage? — **6.** La Fontaine dit les *habitants* du jardin avec une nuance d'intérêt et de sympathie. Plus loin (vers 18), comme de véritables humains ils ont leurs Enfers (v. 18). — **7.** Gram., 78. — **8.** Redoublement d'expression qu'aime le parler populaire, car *temps* déjà signifie « saison propre à chaque chose » (Ac.). Cf. les *quatre temps*. — **9.** Aujourd'hui encore les paysans observent soigneusement pour tailler, semer, les phases de la lune. — **10.** Représente.

Un indiscret* stoïcien[1] :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort[2].

SOURCE. — *Aulu-Gelle*, Nuits attiques, l. XIX, ch. XII. Cette fable a été imitée de très près par Gilbert Cousin (Cognatus), p. 85. Fable publiée en 1685, *Œuvres de prose et de poésie....*

21. — L'Éléphant et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas* et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos[3].
Le jour en[4] était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée[5], avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille[6], à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver Sa Grandeur[7].
Tout fier de ce sujet de gloire,

1. École de philosophes qui prétendaient atteindre à la tranquillité (ils disaient à l'*ataraxie*) par la suppression des passions. — 2. Voilà une thèse bien d'accord avec le caractère de La Fontaine. Il n'est pas impossible qu'il ait voulu prendre le contrepied de l'austérité du jansénisme. — 3. « Lice, lieu enfermé de barrières dans lequel deux ou plusieurs personnes vidaient autrefois leurs différends par les armes. » (Ac.) — 4. *En* représente une idée : *terminer la querelle.* — 5. Symbole de paix, constitué par deux serpents affrontés et enroulés autour d'une baguette. C'est ce caducée qui cause le quiproquo de l'éléphant. Il y a là du burlesque léger. Le porteur du caducée et messager de Jupiter est, dans la Mythologie, Mercure. — 6. C'est pour nous une vieille connaissance. Voir IX, 3, 16. — 7. « Titre d'honneur qu'on donne,

Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance[1].
Maître* Gille enfin*, en passant,
Va saluer Son Excellence[2].
L'autre était préparé[3] sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent[4] à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle[5].
Qu'[6]importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
« Mon cousin[7] Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême ;
Toute sa cour verra beau jeu*.
Quel combat? » dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : « Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas,
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère[8].
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
— Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris[9]. »
L'éléphant, honteux et surpris,

en parlant ou en écrivant, à un grand seigneur. » (Ac.) — **1.** La « lettre de *créance* » qui l'accrédite comme ambassadeur, ainsi que cela se fait à l'égard d'un souverain étranger. — **2.** « Titre d'honneur qu'on donne aux personnes qu'on ne peut pas traiter d'Altesses parce qu'elles ne sont pas Princes et qu'on veut pourtant élever au-dessus des autres Grandeurs. » (Fur.) — **3.** Avait *préparé* sa réponse, au cas où le singe parlerait de sa mission en qualité d'ambassadeur (ce sens de *légation* manque dans Ac. et Fur.). — **4.** Gram., 74, 2°. — **5.** Une *nouvelle* qui est *agitée* par *l'attention* est quelque chose d'à peu près inexplicable. — **6.** Gram., 32. — **7.** « Le roi traite les ducs et pairs, les maréchaux de France de *cousins*. » (Fur.) Ceci donne une idée de la vanité de la grosse bête. — **8.** Ce sont les noms des capitales des deux royaumes. La deuxième seule est de l'invention de La Fontaine. *Eléphantide* était une île du fleuve Nil. — **9.** Revêtements de menuiserie ou d'autres

Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire ? 35
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands[1] sont égaux à leurs yeux. »

L'origine de ce sujet est inconnue.
Fable publiée dans le recueil de 1685, *Œuvres de prose et de poésie...*

22. — Le Fou et le Sage.

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage*.
Le sage se retourne, et lui dit : « Mon ami,
C'est fort bien fait à[2] toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues[3] assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer*. 5
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois. 10
Maint estafier[4] accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine[5], on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous[6] :
A vos dépens ils font rire le maître.

matières qui décorent les plafonds ou les murailles; par extension les salles elles-mêmes. Ce sont ces deux derniers sens qui justifient l'emploi de la préposition *dans*.

1. La Fontaine bouleverse les rangs et la hiérarchie que nous nous plaisons à mettre entre les êtres, à l'image de ce qui se passe chez nous. — 2. Gram., 87, A, 7°. — 3. « Se donner de la fatigue. » (Ac.) — 4. « Valet de pied qui suit un homme à cheval, qui lui tient l'étrier. » (Fur.) — 5. « Rompre l'échine, tuer, assommer dans une mêlée. » (Ac.) — 6. La Fontaine assimile le cas des fous de cour et celui des déments. Voir IX, 8.

Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager*
A s'adresser à qui peut se venger[1].

SOURCE. — Ésope et le brutal. — *Le succès conduit à leur perte bien des gens. Un brutal avait lancé une pierre à Ésope. « C'est très bien », dit-il; ensuite il lui donna un as, et il ajouta : « Ma foi, je n'ai rien de plus, mais je te dirai de qui tu peux en recevoir davantage. Tiens, voici un homme puissant et riche, lance-lui une pierre, et tu recevras la récompense que tu mérites. » L'autre, persuadé, fit ce qu'on lui disait. Mais son audace imprudente fut déçue dans son espoir. On l'arrêta et il subit le dernier supplice.* (Phèdre, III, 5, *Nevelet*, p. 419.)

Fable parue dans le recueil de 1685, *Œuvres de prose et de poésie...*

23. — Le Renard anglais.

A MADAME HARVEY[2].

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire[3],
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,

1. Voici un conseil bien machiavélique et qui n'est guère dans le caractère de La Fontaine. Suivant une note manuscrite relevée par Walckenaër dans un exemplaire des *Ouvrages ... des sieurs de Maucroix et de la Fontaine*, « cette fable fut faite contre le sieur abbé du Plessis, une espèce de fou sérieux qui s'était mis sur le pied de censurer à la cour les ecclésiastiques et même les évêques et que M. l'archevêque de Reims fit bien châtier ». — 2. Cette fable est dédiée à Mme Harvey, veuve d'un ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Après la mort de son mari (1683), elle séjourna à Paris où elle fit la connaissance de La Fontaine chez son frère, ambassadeur en France. C'est elle qui se mit en tête d'attirer notre poète en Angleterre auprès de la duchesse de Mazarin, dont La Fontaine unit ici les louanges à celles de Mme Harvey. Il lui devait sans doute le sujet de la présente fable. La duchesse de Mazarin, qui continuait à porter, après son mariage, le nom de son oncle, était d'humeur assez légère. Enfermée dans un couvent, elle s'en échappa et se réfugia à Londres auprès de son autre sœur, exilée aussi, la duchesse de Bouillon, dont La Fontaine était depuis longtemps le favori. — 3. « Narrer, raconter au long et par le menu. » (Ac.)

Une humeur* franche et libre[1], et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux[2].
Tout cela méritait un éloge pompeux;
Il en eût été moins selon votre génie[3] :
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
    Y coudre[4] encore un mot ou deux
    En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :
Creusant[5] dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout[6] l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens* à pénétrer[7] l'emportent sur les autres;
    Même les chiens de leur séjour*
    Ont meilleur nez que n'ont les nôtres[8].
Vos renards sont plus fins; je m'en vais le prouver
    Par un d'eux, qui, pour se sauver
    Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en[9] un péril extrême,
Et presque mis à bout* par ces chiens au bon nez,
    Passa près d'un patibulaire[10].
    Là, des animaux ravissants[11],

1. Indépendante. — 2. De rester fidèle à ses amitiés, même au risque de déplaire à Louis XIV. — 3. Il en eût été moins selon vos goûts. — 4. Rattacher. — 5. « Pénétrer dans le fonds d'une science. Les modernes ont *creusé* bien plus avant que les anciens dans la physique. » (Fur.) — 6. Dans tous les domaines. Ils avaient en effet des hommes comme Bacon, Harvey, Newton. Il est du plus haut intérêt de voir La Fontaine* devançant les écrivains et les penseurs du XVIIIe siècle, rendre hommage aux qualités sérieuses et fortes de l'esprit anglais. — 7. A aller plus profond et plus loin que les autres. — 8. Brusque et amusant changement de ton. La Fontaine n'est jamais solennel de parti pris. — 9. Gram., 87. — 10. Gibet. C'est un adjectif pris substantivement. — 11. De proie.

Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère[1], aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir[2] Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut*, ou leur donne le change*,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute[3] parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit[4].
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
« Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant*.
Mes chiens n'appellent[5] point au-delà des colonnes[6]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra[7], le drôle! » Il y vint, à son dam[8].
Voilà maint basset clabaudant[9],
Voilà notre renard au charnier* se guindant*.
Maître* pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux* :
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux[10].
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème!

1. En méchanceté. — 2. La Fontaine a fondu dans son récit ce souvenir historique en employant des expressions empruntées à la chasse. Il s'agit ici du stratagème par lequel Annibal, enfermé par Fabius Cunctator sur le territoire de Falerne, sut lui échapper. — 3. « Se dit des meilleurs chiens et des mieux dressés qui servent à redresser et à conduire les autres. » (Fur.) — 4. « On dit en termes de chasse *rompre les chiens*, pour dire : les rappeler pour les empêcher de continuer la chasse. » (Ac.) — 5. Donnent de la voix aboient. — 6. Le gibet était, constitué par une sorte de portique dont les colonnes supportaient des poutres auxque les pendaient les condamnés. — 7. Il faudra qu'il y passe. — 8. Dommage. Pour sa perte. — 9. Ici commence la deuxième partie de l'histoire. Un chien *clabaud* est un chien à longues oreilles. « *Clabauder*, aboyer fortement comme font les chiens *clabauds*. » (Fur.) — 10. Bottes. « *Laisser ses houseaux* est un vieux proverbe qui signifie mourir. » (Fur.) « Quand quelqu'un est mort dans une bataille, nous disons : « Il y a laissé ses bottes. » (Ch. Sorel, *Francion*.)

Le chasseur[1], pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé:
Non point par peu d'esprit: est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion[2].

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens[3] flatteur amusent l'univers
Et se font écouter des nations étranges*.
Votre prince[4] vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muse.
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats* d'habitants
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin[5], des Amours déesse tutélaire.

Origine inconnue.

1. Le chasseur anglais. — 2. Les Anglais font peu de cas de la vie et cela va souvent jusqu'au suicide. Ceci explique les vers 50-51. — 3. Louange. — 4. C'est là un mot rapporté sans doute par Mme Harvey et qui atteste la grande influence qu'elle possédait sur l'esprit du roi. De fait elle joua un grand rôle dans les changements de ministères qui se produisirent sous Charles II. — 5. Hortense

24. — Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE[1]

Aimable fille d'une mère[2]
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde[3] l'Amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage[4] entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce serait trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir[5].
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez[6] d'environner ces roses[7]
De trop d'épines, si jamais

Mancini, nièce de Mazarin (voir p. 504, note 2). Cette fable a paru en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie*.... — **1.** Fille de Mme de la Sablière et veuve de M. de la Mésangère. Fontenelle lui avait dédié en 1686 les *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. Elle devait épouser en deuxièmes noces le comte de Nocé (1690), et sa mère désirait vivement ce mariage. Ainsi s'explique le sentiment qui anime la fable de La Fontaine. — **2.** *Mère* est l'antécédent inséparable de *à qui*. *Seule* s'explique peut-être par le deuil de Mme de la Mésangère. Il reste que cette phrase est pénible et obscure, ne fût-ce que par cette façon d'ajouter les amis de la mère (vers 2) à ceux de la fille (vers 3 et 4). — **3.** Réserve. — **4.** Je ne puis pas ne pas partager.... — **5.** Les instants lui sont comptés. — **6.** Gram., 71, 1°. — **7.** Ce sont les qualités séduisantes énumérées aux vers 13-14. Il faut entendre : ne découragez pas ceux qui vous aimeront.

L'Amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais*,
Aussi[1] sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille[2]
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :
On l'appelait Alcimadure :
Fier* et farouche objet*, toujours courant aux[3] bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure
Et ne connaissant autres lois[4]
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs[5]!
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce[6]
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite[7] vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents* qu'il raconta sa peine;
On ne daigna[8] lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité[9],
Joignait aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.

1. Voilà pourquoi... — 2. Ce mot dit plus que beauté. — 3. Gram., 87, *A*, 2°. — 4. Gram., 49. — 5. Si l'on eût pleinement joui de ses faveurs. — 6. Faveur. — 7. Recherche, en parlant d'un prétendant. — 8. Gram., 92. — 9. Ce mot s'employait encore, mais assez rarement, en parlant de la naissance du Christ et de la

« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste[1].
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple[2],
Renouvelant[3] de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument:
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il aurait poursuivi; la douleur le prévint*.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant* :
Elle insulta[4] toujours au fils de Cythérée[5],
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois[6],
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :

Vierge ou encore dans la langue de l'astrologie. — **1.** Ce plaisir, c'est la mort. — **2.** Soit contemplée. — **3.** Emploi vraiment neuf du verbe *renouveler*. — **4.** Gram., 72, 3°. — **5.** *Cythérée*, c.-à-d. Vénus, la déesse de Cythère. — **6.** Les lois de l'Amour.

« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant* de Daphnis l'ombre au Styx[1] descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe[2] entendit cette belle homicide
S'excuser* au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide[3].

SOURCES. — *Théocrite*, Idylle 23.
Gilbert Cousin (*Cognatus*), p. 92.
Cette fable parut dans le recueil de 1685, *Œuvres de prose et de poésie des sieurs Maucroix et de la Fontaine.*

25. — Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.

Trois saints[4], également jaloux* de leur salut,
Portés* d'un même esprit, tendaient à même[5] but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome[6]; ainsi nos concurrents[7]
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché* des soucis, des longueurs, des traverses[8]
Qu'en apanage[9] on voit aux procès attachés,
S'offrit de[10] les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,

1. Fleuve des Enfers. — 2. Obscurité primitivement sortie du Chaos; personnification des ténèbres. — 3. Ajax ne daigna pas entendre Ulysse, ne pouvant oublier que ce dernier s'était fait adjuger les armes d'Achille. De même Didon ne pouvait pardonner à Énée son cruel abandon. On ne peut qu'admirer l'élégance un peu précieuse de ce style. — 4. « Se dit aussi des hommes qui vivent selon la loi de Dieu. » (Ac.) — 5. Gram., 39, 3°. — 6. Il y a un peu de scepticisme dans ce proverbe. — 7. Qui se dirigent vers le même but. — 8. « Obstacle, empêchement. » (Ac.) — 9. « Se dit figurément des choses qui sont les suites et les dépendances d'une autre. » (Ac.) — 10. Gram., 72, 2°.

Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié? les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie[1].
Le second de nos saints choisit les hôpitaux[2].
Je le loue; et le soin* de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier[3].
Chagrins[4], impatients, et se plaignant sans cesse.
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix* de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur[5] de débats :
Aucun n'était content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait :

1. En plus de la thèse générale qui s'inspire de Port-Royal, il y a des faits historiques qui répondent au détail de cette fable et que M. Berthet a identifiés. La Compagnie du Saint-Sacrement, fondée en 1627, se chargea d'une façon régulière et méthodique des deux missions dont se chargent les « saints » de La Fontaine, à savoir l'assistance aux gens en procès et les soins donnés aux malades. En juin 1656, sous l'impulsion du comte d'Albon, un conseiller au Parlement et d'autres personnes pieuses et compétentes entreprirent cette œuvre, et, contrairement à ce qui se passe chez La Fontaine, la menèrent à bonne fin. Cependant elle fut contrariée par les jansénistes et la Compagnie dut, au moins momentanément, disparaître (Allier, *La Cabale des Dévots*, 1627-1666). — **2.** Tout le monde sait l'œuvre admirable accomplie dans l'ordre de l'assistance aux malades, aux prisonniers, etc., par la Compagnie du Saint-Sacrement et en particulier par saint Vincent de Paul. Ici les efforts contraires des jansénistes furent vains. — **3.** Fournissaient l'occasion d'exercer, mettaient à l'épreuve la charité... *Hospitalier*, « religieux ou religieuse qui fait vœu de servir, d'assister les pauvres, les malades ou les passants qu'on reçoit dans leur hôpital » (Ac.). — **4.** « Mélancolique, triste, de fâcheuse, de mauvaise humeur. » (Ac.) — **5.** Ne figure pas dans Ac. *Appointer* un procès, c'est, lorsqu'une affaire plaidée à l'audience paraît trop embarrassée, la tenir en suspens en ordonnant un supplément d'information. Il pouvait arriver que cette décision ouvrît la voie à une conciliation, et c'est ici le cas.

Jamais le juge ne tenait
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur :
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
« Il faut, dit leur ami, le[1] prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez[2] l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal[3] nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert[4]. »
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi[5] ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade,

1. Gram., 12. — 2. Si vous troublez... — 3. Voir VI, 9, 1. — 4. Solitude. Les solitaires de Port-Royal appelaient désert celle qu'ils avaient à Port-Royal des Champs (voir vers 34-35). — 5. Sauf cette

Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie[1] en ces communs besoins.
O vous, dont le public* emporte tous les soins.
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents* sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers* vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages.
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir[2]?

SOURCE. — Que le repos de la solitude rend les hommes capables de connaître leurs péchés. — *Trois jeunes hommes qui étudiaient ensemble et étaient extrêmement amis s'étant rendus solitaires, l'un choisit de s'employer à réconcilier ceux qui auraient quelque différend... suivant cette parole de l'Évangile :* Bien heureux sont les pacifiques. *L'autre résolut de s'occuper à visiter les malades. Et le dernier se retira dans la solitude pour y demeurer en repos. Le premier travaillant à ce que j'ai dit et voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit de la plupart de ceux qu'il exhortait de vivre en paix avec leur prochain, il en conçut un tel déplaisir qu'il se retira vers celui qui assistait les malades, mais il le trouva aussi tout découragé de ce que son dessein ne lui réussissait pas mieux qu'à lui. Enfin ils s'en allèrent voir celui qui était dans le désert.... Avant que de leur répondre, il mit de l'eau dans un verre et puis leur dit : « Considérez cette eau, je vous prie. » Ce qu'ayant fait, ils virent qu'elle était trouble. Quelque temps après,*

réserve sur l'utilité d'une occupation active, La Fontaine se prononce pour la vie contemplative. — **1.** On se perd de vue soi-même... — **2.** Cette fable parut en 1693 dans le *Recueil des vers choisis du P. Bouhours*. La Fontaine, tombé gravement malade cette année-là, avait vu la mort de près. Il avait fait sans doute des lectures et des réflexions dont on trouve la trace ici.

il leur dit : « Regardez maintenant comme elle est claire. » Ils la regardèrent et se virent dedans ainsi que dans un miroir. Alors il ajouta : « Celui qui demeure parmi la multitude ressemble à cette eau, car l'agitation et le trouble l'empêchent de voir ses péchés. Mais lorsqu'il se tient en repos et principalement dans la solitude, il se rend capable de les discerner et de les connaître. » (*Arnauld d'Andilly*, Les Vies des Saints Pères du désert, *Paris, 1647-1653, t. II*, p. *496-497*.)

GRAMMAIRE

LE NOM

1. 1° Avant Malherbe on employait volontiers les mots formé à l'aide du suffixe *age* à la place des mots simples. La Fontain s'attarde à cette mode : *branchage*, I, 19, 6; *ombrage*, X, 1, 71. Cf. « Mon frère doit passer dedans ce *jardinage*. » (Mairet, *Sylvie*, v. 258.)

Des noms en *eur* et plus rarement en *ier* servent à La Fontain à marquer l'agent. Les uns sont plaisamment formés par lui *besacier*, I, 7, 32; *épongier*, II, 10, 21; *daubeur*, VIII, 3, 38; *pondeur*, VIII, 6, 26; *gobeur*, IX, 9, 9; aux autres déjà connus s'ajoute une intention ironique et moqueuse : *mangeur*, X, 3, 42; *songeur*, XI, 4, 4; *compteur*, XII, 3, 33; *fabricateur*, I, 7, 31; *prometteur*, IX, 13, 30; *conciliateur*, XII, 25, 13, etc.

2° Des adjectifs sont employés comme noms : un *rustique*, III, 15, 14; I, 9, 21; le *frais*, IV, 12, 53; XI, 4, 24; le *commun* [le bien commun], XII, 13, 14; un *ridicule*, IX, 8, 7.

3° Des infinitifs : le *marcher*, VIII, 1, 39; VIII, 15, 12; le *braire*, XI, 5, 44; le *dire*, XII, 18, 7, etc.

4° Des participes passés en concurrence avec des infinitifs : le *déjeuné*, IV, 4, 28; le *dîné*, VIII, 7, 6, ou dans des emplois plus hardis, X, 15, 25.

5° Des participes présents : les *dépendants*, I, 12, 5; les *regardants*, III, 10, 5; le *gisant*, V, 12, 4; les *écoutants*, XI, 9, 3, etc.

6° Des formules adverbiales, *que-si*, *que-non*, VI, 20, 6 (nom propre); IX, 14, 19 (nom commun : la discussion).

2. Certains mots sont employés au pluriel en vertu d'un usage disparu : ses *intérêts*, II, 8, 35; mes *appétits*, VII, 1, 25; *merveilles*, VIII, 2, 2; les *vacarmes*, X, 12, 7.

D'autres sont des mots abstraits qui prennent au pluriel une

valeur concrète : *magnificences* (choses magnifiques), VIII, 16, 28; *vengeances* (désirs de vengeance), XI, 3, 19; des *mépris* (marques de mépris), VIII, 19, 36.

Certains sont des noms propres : des *Mathusalems*, VIII, 25, 43; plusieurs *Homères*, XII, 9, 25; certains *Cicérons*, VI, 19, 33.

3. La Fontaine emploie au féminin certains noms aujourd'hui masculins : la *chanvre*, I, 8, 7; une *hydre*, I, 12, 14; une *aigle*, II, 8, 8, 43; *amour singulière*, VIII, 22, 19; la *guide nouvelle*, VII, 17, 31; la *volatile malheureuse*, IX, 2, 56; son *ongle maline*, VI, 15, 12.

4. Il préfère le masculin au féminin dans *idole*, IV, 8, 7; *foudre*, VIII, 20, 33; *œuvre*, XII, 2, 32.

LE PRONOM

Pronom personnel.

5. Le pronom personnel sujet est absent dans des expressions généralement archaïques : « *et ne sais* », VIII, 17, 3; « *tant y furent que,* » VIII, 22, 6; « *puisque vent y a,* » IX, 7, 36; « *si ferai,* » IX, 15, 22 (cf. *non ferai*, Molière, *Avare*, V, III.) Cette dernière formule est immobilisée à la 3e personne du singulier : *Si fait.*

6. Le pronom personnel atone n'est pas répété après le pronom sujet emphatique de la 1re ou de la 2e personne : *Si vous, maître et fermier..., dormez...*, XI, 3, 50-51. Le pronom n'est pas redoublé dans une suite de verbes : VIII, 3, 21.

7. Le pronom sujet forme pléonasme après *quiconque*, XII, 12, 15.

8. Le pronom *il* a la valeur fortement démonstrative de *cela* dans : *il est bon*, III, 5, 17; *plus ils sont, plus il coûte*, XI, 1, 36; III, 5, 17; V, 3, 5, etc. Le pronom complément a la même valeur démonstrative, mais moins fréquemment : *Je le donne aux plus forts*, IV, 18, 15.

9. Le pronom complément de la 3e personne n'est pas exprimé devant *lui* ou *leur*, ce qui est regardé aujourd'hui comme une incorrection : *Je leur savais bien dire*, VII, 2, 34.

10. Le pronom est communément préposé au verbe jouant devant l'infinitif le rôle d'une sorte d'auxiliaire. Parfois il en résulte que le verbe change d'auxiliaire : Le cheval *s'étant voulu* venger du cerf, IV, 13; VIII, 1, 3, etc.

11. Fréquemment le pronom complément est employé pour

marquer l'intérêt que prend ou qu'on voudrait que prenne à l'actio
la personne qu'il désigne : « Il *vous* prend sa cognée », VI, 13, 20
VI, 18, 27, etc.

12. Il arrive que le pronom, contrairement à l'usage moderne ne renvoie pas à un nom pris dans un sens déterminé. Redevie homme de bien. — « *En* est-il? » XII, 1, 87. (*Ils*) lui demandei conseil. — Il faut *le* prendre de soi-même, XII, 25, 37; XII, 1 4, etc. (Cf. « L'un a raison et l'autre ne l'a pas », La Bruyère.)

13. Le pronom, qui d'habitude suit l'impératif, le précèd quand cet impératif est redoublé et employé affirmativement « Suis ta route et *me* laisse, » XII, 1, 73.

14. Le pronom réfléchi *soi* renvoie à des noms de personnes e de choses : Et notre vieux coq en *soi*-même, II, 15, 30; X, 1, 56, etc

15. Le pronom adverbial *en* a tantôt une valeur de pronom (représentant une personne ou une idée), IV, 11, 24; I, 14, 1 V, 9, 15; III, 2, 16; V, 8, 30; marquant une idée de cause, IX, 1, 5 Tantôt une valeur d'adverbe, et dans ce cas il est exprimé, X, 30; *il en prit*, I, 8, 55; VI, 4, 29; *en* imposer; — ou il n'est p exprimé : *rapportons-nous*, VII, 16, 31; *tu le prends*, V, 16, 8; *s est ainsi*, X, 12, 13; *imposer*, IV, 14, 2.

16. Le pronom adverbial *y* peut avoir une valeur de pronom à sens affaibli, XI, 1, 22; ou une valeur d'adverbe à sens très atténué, I, 2, 18; IV, 13, 16 : IV, 16, 3.

Pronom démonstratif.

17. Le pronom *celui* peut être déterminé par le complément qui suit : *ceux du logis* (nos gens), I, 5, 25. Il peut n'être pas exprimé devant *de* : « Notre mort, au moins de nos enfants. » III, 6, 7, Cf. « Mon père... Quitte tous autres soins que de sa sépulture. » (Corneille, *Médée*, III, III.)

18. Le pronom neutre *ce* exprime souvent des personnes sous la forme *ce que, ce qui*, XII, 15, 26. *Tout ce que*, I, 7, 27, « *tout ce que nous* sommes sont toutes façons de parler purement françaises et fort élégantes dont M. de Malherbe use souvent » (Vaugelas)

19. *Ce* est souvent employé, à l'ancienne mode, de façon explétive : « Je devais, *ce* dis-tu », VIII, 1, 34; V, 3, 24. Cf. « Ço dit Rollanz, cornerai l'olifant. » (*Roland*, vers 1702.)

20. Il faut remarquer la forme assez rare : « Qu'est-*ce cela*? » VIII, 6, 6.

21. Le pronom composé *celui-là* s'emploie, fait rare, devant un relatif ou devant *de* pour marquer l'emphase, VIII, 7, 19; IX, 8, 4; XII, 15, 9. Cf. « J'ai plus grand appétit *de* pardonner à leur folle fureur qu'à *celle-là* de mon beau procureur. » (Marot, *Épître au Roi.*)

Pronom relatif.

22. On trouve la forme *qui* avec une préposition après un antécédent de personne : celui de *qui*, I, 22, 31; ces gens *de qui*, IV, 20, 2. Après un antécédent de chose : une précaution *sur qui*, VIII, 16, 11; l'injustice *par qui*, XI, 3, 42; les merveilles *par qui*, XII, 12, 26.

23. *Dont* est employé au lieu de *par lequel, à l'aide duquel*, avec un antécédent de chose, I, 5, 34.

24. *Quoi* avec une préposition se rencontre avec un antécédent de choses parfois pluriel : un sujet *pourquoi*, IV, 3, 33; quelques marques *à quoi*, VIII, 13, 41; badinages *pendant quoi*, XII, 18, 18.

25. Il faut signaler les emplois archaïques de : il ferait *que* sage, dans le sens de : ce que ferait un sage, V, 2, 4; et de *qui*, dans le sens de : *si on, si quelqu'un* avec ou sans le conditionnel, V, 8, 8; X, 8, 6. Cf. « Il faut avoir de la santé *qui* peut. » (Montaigne.)

26. L'emploi du relatif adverbial *que* est très fréquent, surtout avec une valeur temporelle : *au temps que*, I, 8, 7; *le temps que*, III, 13, 15; *au moment que*, VIII, 4, 66; *dans le temps que*, VIII, 26, 29, etc.

Il arrive (fait très rare) que le relatif adverbial soit coordonné au relatif proprement dit : C'est l'idole *A qui* cet honneur se rend *Et que* la gloire en est due, V, 14, 10.

27. Dans la formule : « Dans telle autre bête *Qu'il* plaît au sort », IX, 7, 11, on peut voir soit le relatif simple sujet, soit le relatif adverbial, confusion rendue fréquente par l'identité de prononciation.

28. L'adverbe *où* s'emploie au lieu du pronom relatif avec préposition : « Favorisez les jeux *où* mon esprit s'amuse, » *Montes.*, 14; Rien *où* l'on soit moins préparé, » VIII, 1, 19; ou même sans antécédent : « C'est *où* ces dames vont, » XIII, 4, 8.

29. La tournure assez vieillie *moi qu'on sait qui le sert*, XII, 11, 20, se rencontre assez fréquemment chez La Fontaine tantôt avec un deuxième terme sous la forme *qui*, VII, 2, 44; IV, 12, 23; VIII, 4; XII, 21, 18, 32, tantôt avec un deuxième terme sous la forme *que* : que l'on croit *qu'*il battra, » XII, 19, 10.

30. Il faut noter l'emploi d'une proposition relative comme une sorte d'attribut, coordonnée à des adjectifs, fait rare : I la trouvait mignonne,... *qui miaulait...*, II, 18, 3.

Pronom interrogatif.

31. Le pronom neutre *qui* peut s'employer comme sujet (qu'est-ce qui?) ou comme complément (qu'est-ce que) : *qui* te rend si hardi...? I, 10, 7; *qui* fait l'oiseau, II, 5, 26.

32. Le pronom *que* a une sorte de valeur adverbiale : *que* (à quoi) nous sert? V, 5, 12; *Qu'* (en quoi) as-tu tant à te plaindre VIII, 12, 13; VI, 21, 25; XII, 21, 20.

33. Dans l'interrogation indirecte, ce pronom s'emploie dans des expressions qui s'expliquent par symétrie avec *savoir* : « il n *pouvait que* dire, » VII, 7, 31; « pour des temps qui n'en *ont* plu *que* faire, » X, 4, 15.

34. *Qui* peut s'employer au lieu de *quel* : *qui* est le sage à qui. *Prêt.* 182.

Pronom indéfini.

35. *Aucuns* s'emploie avec le sens vieilli de *quelques-uns*, VI, 1, 11 VI, 6, 9. Au singulier, ne représentant aucun nom, il équivaut à *personne*, IX, 16, 4; au pluriel il peut avoir un sens négatif, VII, 2, 7.

36. *Rien* a une valeur négative pleine, bien que non accompagné de la négation *ne* : « Comptez pour *rien* le reste, » IX, 2, 69.

37. *Tel* est pronom dans *tel et tel*, XII, 25, 21.

38. Certains pronoms indéfinis ou interrogatifs marquent, parfois, à l'aide d'une forme de masculin grammatical, un sens de neutre logique : « Dire d'*un* puis d'*un autre*, » IV, 16, 18; « L'*un* (une chose) refroidit mon potage; l'*autre* réchauffe ma main, » V, 7, 21; V, 18, 26. Le singulier *tout* équivaut à *tous*, tout le monde : « Tout se mit à brouter, » XII, 6, 133; VIII, 7, 33.

L'ARTICLE

Article défini.

39. L'article défini est omis : 1° devant les noms propres ou assimilés aux noms propres : « Paya le tribut à *nature*, » V, 12, 6, etc.

2° Dans des locutions formées à l'aide d'une préposition : « *Pour sûreté* de son trésor, » XII, 3, 5.

3° Devant des adjectifs comme *même* : « Hasarder *même* vent, *même* naufrage, » X, 14, 32. « Tendraient à *même* but, » XII, 25, 2.

4° Dans les locutions verbales : *faire chemin*, I, 12, 26; *faire cérémonie*, I, 18, 12, etc.

5° D'une façon générale dans des proverbes, des formules générales, négatives ou non : « Patience et longueur de temps, » II, 11, 17, 18; « Grenouilles aussitôt de sauter, » II, 14, 24; « Mauvaise graine est tôt venue, » I, 8, 35; II, 3, 7, etc.

40. L'article paraît devant des noms de pays accompagnés de *à* : « Allant *à* l'Amérique, » XI, 8, 29.

Article indéfini.

41. L'article indéfini est omis : 1° devant l'attribut : « Ce sont maximes toujours bonnes, » I, 14, 4; « C'est erreur, » XI, 3, 62; II, 1, 12; IX, 4, 29, etc.

2° Devant *même*, *certain* : « Montés sur même char, » VIII, 12, 2 ; « Jusques à certain âge, » VIII, 16, 8; XII, 1, 99-100.

3° Pour marquer une valeur nettement indéfinie : « Trouvez-moi chose..., » XI, 9, 41.

42. Il est exprimé pour marquer un sens dépréciatif : « *Un* rossignol, chétive créature, » II, 17, 6; X, 1, 73, etc.

L'ADJECTIF

Adjectif démonstratif.

43. Il a une valeur emphatique : « Et quoi! *cette* musique Pour ne chanter qu'aux animaux! » III, 15, 12.

Adjectif possessif.

44. La Fontaine emploie la forme *ma mie*, au lieu de *m'amie*, XII, 11, 21.

45. Il emploie l'adjectif possessif à forme tonique : « *Un sien* ami, » VII, 14, 16. Avec l'article, l'adjectif devient pronom ou neutre dans le sens de *mon bien*, *ton bien* : « Être content du *sien*, » V, 1, 66.

46. L'adjectif a un sens atténué dans des gallicismes comme : « Tout sentait *son* sabbat, » VII, 15, 40.

Adjectif interrogatif.

47. Il a une valeur purement interrogative : « Vous ne savez guère *quelle* je suis, » VIII, 6, 25.

Il a une valeur exclamative et emphatique : « *Quelle* l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs! » XII, 24, 32.

Adjectif indéfini.

48. Les adjectifs indéfinis offrent des emplois qui sont des survivances de l'ancienne langue : *aucun* au pluriel, avec valeur semi-négative : « Sans faire *aucunes* plaintes, » III, 14, 9; *chacun* adjectif : « *Chacune* sœur, » II, 20, 23; *aucun*, au pluriel, avec sens positif : « Singe en effet d'*aucuns* maris..., » XII, 19, 3; *quelque* employé au singulier : « A *quelque* pas de là » (avec sens indéterminé, et sans autre exemple. Voir Lexique, *Quelquefois*); *tel* : « Maître *tel*... traînait après soi force écoutants, » VII, 15, 49.

49. Plusieurs adjectifs indéfinis au pluriel, préposés au nom, tantôt s'emploient comme les autres adjectifs qualificatifs avec *de* : « De *certains* coqs incivils..., » X, 7, 1; « D'*aucuns* maris » tantôt s'emploient sans la préposition : « *Tels* orphelins ne me font pas pitié, » XI, 1, 17; « Ne connaissant *autres* lois que son caprice..., » XII, 24, 28.

Adjectif qualificatif.

50. Parmi les adjectifs, les uns sont empruntés à la vieille langue, par exemple *quart* (quatrième) : « Un *quart* voleur survient, » I, 13, 13; d'autres sont forgés plaisamment par La Fontaine et prennent ou non une terminaison féminine : « Sa Majesté *lionne*, » VII, 7, 1; « la race *escarbote*, » II, 8, 54; « de la gent *marcassine* et de la gent *aiglonne*, » III, 6, 36; « la *dindonnière* gent, » XII, 18, 9; « le peuple *vautour*, » VII, 8, 8.

51. Certains adjectifs ne sont que des adverbes employés adjectivement : « Le *pis* du destin, » IX, 2, 43; « Au temps *jadis* », VIII, 24, 3; IX, 7, 15.

52. Quelques-uns présentent des particularités de forme qui sont de l'ancien usage : « *Fol* qui s'y repose, » IV, 17, 12; « Un *vieux* hôte des bois, » XII, 13, 1.

53. L'accord de l'adjectif possessif, au lieu de se faire gramma-

ticalement, se fait par syllepse, avec l'idée : « L'âne, s'il eût osé... Ce n'est pas là *leur* caractère, » II, 19, 26.

54. L'accord de l'adjectif attribut avec deux noms de genre différent se fait avec le dernier, au féminin, comme dans Racine : « Armez-vous d'un courage et d'une foi *nouvelle.* » (Rac., *Athalie*, IV, 1) ; « Par qui sont nos destins et nos mœurs *différentes,* » XI,4,30.

L'accord de l'adjectif avec pronom se fait, en opposition avec l'usage moderne, sans l'intermédiaire de la préposition *de* : « Je ne sais quoi *plus vif* que le feu, » *Disc.*, 211. Cf. « A qui venge son père il n'est rien impossible. » (Corneille, *Cid*, II, II.)

55. Le complément de certains adjectifs se construit sous des formes que l'usage moderne ne reconnaît pas : *voisin à*, I, 22, 31 ; *ennemi à*, II, 5, 20 ; *indécent à*, XII, 12, 50 ; *excessif à*, XII, 20, 12.

56. En ce qui concerne leur place, les adjectifs se construisent souvent avant le nom : Un *commun* proverbe; IV, 22, 1; Le *commun* salut, VIII, 4, 38; Le *maritime* empire, VIII, 9, 15; De *certaine* science, *Disc.* 61 ; Le *seul* tribut, IV, 12, 24; Un homme de *moyen* âge, I, 17, 1.

Degrés de signification.

57. L'adjectif *autre* s'emploie fréquemment comme l'équivalent d'un comparatif, I, 18, 23; VI, 21, 31, etc.

58. Le superlatif d'un nom s'exprime à l'aide du positif de l'adjectif *grand* : « *Grand croqueur* de poulets, » V, 5, 2.

59. La préposition *sur* avec le positif de l'adjectif sert à rendre le superlatif, V, 18, 16.

60. L'adverbe *tout* devant le superlatif marque un renforcement de son sens, XI, 1, 45.

61. Le comparatif s'emploie parfois au lieu du superlatif, VI, 3, 19.

LE VERBE

62. Le verbe *trouver* est à radical alternativement tonique : je *treuve*, et atone : nous *trouvons*. Avec le temps, la forme atone s'est imposée partout. La forme tonique *treuve* n'a guère dépassé la deuxième moitié du XVII^e^ siècle. Chez La Fontaine, ce n'est plus qu'un archaïsme : « ce que le conseil *treuve*, » II, 20, 35; IX, 4, 3. Le verbe *tistre*, sorti de l'usage, est représenté par le participe *tissu* : « Autre toile *tissue*, » III, 8, 25 : « Je l'ai *tissu* de matière assez forte, »

X, 6, 10. Le verbe *dire* survit par la forme *die*, subjonctif très régulier et que, bien à tort, on a cru ridicule : « Puisqu'il faut que je le *die*, » VIII, 1, 18; V, 18, 10; XI, 7, 39, etc. Le verbe *ouïr* a quelques formes usitées, comme « *par ouïr dire* », VII, 12, 83 : « *Oyez* « une merveille, » XI, 9, 2. Je *vas* (II, 2, 23) est une forme qui n'a rien de vulgaire et qui fait concurrence à je *vais*, même chez Racine.

63. La Fontaine écrit à la rime : « Quitte ces bois et *redevien...* » XII, 1, 85, forme régulière de l'impératif qui ne prend pas de *s* à la 2e personne. Cet usage, adopté par la 1re conjugaison, a été abandonné définitivement pour les conjugaisons en *s*. — Dans la forme : « Qui *désignai-je* à votre avis?... » VII, 3, 32, il faut reconnaître non pas le passé simple, mais l'indicatif présent à la forme interrogative. Cette notation fautive a été remplacée par une autre qui ne l'est guère moins. On écrit maintenant : *qui désigné-je* et on prononce *désignè-je*.

64. Chez La Fontaine, comme d'une façon générale dans la langue classique, on remarque la tendance à préférer les verbes simples aux verbes composés avec *re* : *conter*, *amasser*, IX, 9, 5; *accourcir*, IX, 14, 8; *épandre*, XII, 24, 75. Un certain nombre de verbes sont formés, selon l'usage du XVIe siècle, à l'aide du préfixe *entre*, pour marquer la valeur réciproque : *entrebattre*, X, 7, 13; *entrebaiser*; II, 15, 24.

65. Le sujet est souvent absent devant le verbe impersonnel : « Ne *vous déplaise* », I, 1, 20; « De tous côtés lui *vient* des donneurs de recettes, » VIII, 3, 7; « *fallut* deviner », VII, 15, 35.

66. Le sujet est repris par un deuxième sujet formant pléonasme : « Un d'eux, voyant... *il* eut la même envie... », IX, 12, 12.

67. Après deux sujets réunis par *avec* le verbe se met au pluriel : « Le singe *avec* le léopard *Gagnaient* de l'argent à la foire », IX, 3, 2. Le verbe reste au singulier après deux sujets coordonnés par *et* : « Avant que la griffe *et* la dent lui *soit* crue, » XI, 1, 21; de même après deux sujets juxtaposés, l'un des deux sujets étant pour ainsi dire perdu de vue : « Quelle contrée, quel accident *tient* arrêtée..., » XII, 15, 74-75; XII, 8, 20; après deux sujets, mais placés après le verbe : « Là *croissait* à plaisir l'oseille *et* la laitue, » IV, 4, 6; après *l'un et l'autre*, VIII, 19, 34; IX, 1, 36; après plusieurs sujets réunis par *ni* : « Trou *ni* fente *ni* crevasse ne *fut* large..., » IV, 6, 43; après plusieurs sujets réunis par *ni*, dont un au pluriel, X, 12, 5-7; après plusieurs sujets coordonnés à valeur indéterminée : « Ane, cheval et mule aux forêts *habitait*..., » IV, 13, 2.

68. L'emploi des auxiliaires présente différentes particularités. 1° Sont conjugués avec *être* des verbes comme *croître*, I, 8, 33; XI, 1, 21; *échapper*, V, 5, 5.

2° Avec *avoir*, des verbes comme *descendre*, III, 5, 26-27; *remonter*. IX, 7, 58; *accoutumer*, VIII, 14, 32.

3° *Aller* est employé fréquemment devant un participe présent pour marquer le développement progressif de l'action, I, 10, 13; VIII, 18, 6; I, 17, 16.

Parfois il conserve son sens propre : IX, 4, 2; IX, 8, 8, etc.

4° *Rendre* ou *se rendre*, suivi d'un participe passé ou d'un adjectif attribut, est employé comme auxiliaire avec un sens peu différent du verbe simple dans le premier cas, du verbe *être* ou *devenir* dans le second, c'est-à-dire pour marquer le résultat de l'action : « L'écharpe d'Iris *rend* ceux qui sortent *avertis*... » (avertit), VI, 3, 5-6; « Pour *se rendre* plus *aimable*... » (être aimable), IV, 5, 9; VIII, 21, 23; IX, 18, 13.

5° *Savoir* s'emploie dans le sens de *réussir à, venir à bout de*, VIII, 16, 54; IV, 5, 4; VIII, 17, 15; X, 6, 1.

Il est l'équivalent de *pouvoir* au conditionnel ou même a une valeur plus affaiblie encore, I, 14, 61.

6° *Falloir* sert d'auxiliaire pour marquer non seulement le devoir, mais l'idée de ce qui est inévitable, immanquable : « Il *faut* qu'il (ce peuple) périsse, » X, 3, 16; X, 4, 7.

Verbe transitif.

69. 1° Plusieurs verbes, contrairement à l'usage moderne, sont employés comme transitifs directs : ce sont *prétendre*, I, 6, 16; cf. « Je n'ai point *prétendu la main* d'un empereur. » (Corneille, *Pulchérie*); *soucier*, II, 9, 6; cf. « Et je crois que cela faiblement *vous soucie* » (Molière, *Dépit*, IV, III); *aborder*, IX, 4, 13 (au propre); *jurer*, VIII, 20, 46, etc.

2° Des verbes très nombreux se construisent absolument, après lesquels on supplée sans difficulté le complément : *bâtir* : « Socrate, un jour faisant *bâtir*, » IV, 17, 1; *déguiser* : « Parle sans *déguiser*, » VII, 7, 29; *députer*, VIII, 26, 9 : « On court, on s'assemble, on *députe* à l'oiseau, » X, 3, 20; *deviner* : « Fallut *deviner* et prédire, » VII, 15, 35; *envoyer* : « Vers ses associés aussitôt elle *envoie*, » I, 6, 6; cf. « Pour dresser le contrat elle *envoie* au notaire » (Mol., *Femmes sav.*, IV, VII); *esquiver* : « Le fanfaron aussitôt d'*esquiver*, » VI, 2, 13; cf. « Je saute vingt ruisseaux, j'*esquive*, je me pousse » (Boi-

leau, *Sat.*, VI); ***saisir*** (faire une saisie) : « Un créancier *saisit*, » IV, 18, 34; ***tenter*** : « On *tente*, on veut tout faire, » IX, 14, 34, etc.

3° Nombreuses sont les locutions verbales caractérisées par l'absence de l'article et par le fait que le complément est inséparable du verbe et forme avec lui un sens unique : ***avoir querelle***, XII, 8, 14; ***dire injures***, VII, 14, 43; ***donner leçon***, X, 15, 27; ***faire festin***, IV, 11, 10; ***faire folie***, IV, 13, 26; ***faire scrupule***, X, 5, 28; ***faire trêve*** (au propre), VII, 8, 33, etc.

Verbe passif.

70. Certains verbes sont employés, bien qu'intransitifs, au passif impersonnel : « Devant le singe *il fut plaidé*, » II, 3, 4; « Il *en sera parlé*, » XI, 3, 18.

Quelques-uns sont employés au passif, preuve qu'anciennement ils avaient une valeur transitive : « L'affaire *est consultée*, » II, 20, 28. Cf. « L'on doit commencer par *consulter* ensemble *Les choses* qu'on peut faire en cet événement » (Molière, *Tartuffe*, V, 1); IV, 9, 6... Cf. « Li estrange *le* moquent et li sien le defuient (fuient) ». (Jean de Meung, *Testament.*)

Verbe pronominal.

71. 1° Certains verbes, comme il arrivait fréquemment dans l'ancienne langue, se présentent avec ou sans pronom. On trouve dans La Fontaine ***mouvoir*** pour ***se mouvoir***. V, 20, 22; ***fatiguer*** pour ***se fatiguer***, ***garder*** pour ***se garder***, VIII, 6, 9; XII, 22, 4. Inversement, le pronom figure dans : ***s'en courir***, VIII, 2, 47; ***s'en manquer***, VIII, 25, 4; ***se jouer***, X, 11, 16; ***se railler***, III, 16, 25; ***s'éclater***, III, 1, 35.

2° Il peut arriver que le verbe pronominal à l'infinitif, dépendant d'un auxiliaire comme ***faire***, perde son pronom, VIII, 21, 32; « Ces paroles firent ***arrêter*** l'autre, » X, 1, 27.

3° Le participe d'un verbe pronominal a les apparences d'un verbe passif : « Voilà nos gens ***rejoints***, » IX, 2, 63.

4° Le complément d'un verbe pronominal à valeur passive peut, comme un véritable passif, se construire avec un complément d'agent introduit par ***par*** : « Le quintal de fer ***par*** un seul rat se mange, » IX, 1, 73; Cf. « Tout se fit ***par*** les prêtres » (Racine, *Athalie*).

Variations dans l'emploi des verbes.

72. La construction des verbes a varié suivant les époques de la langue. 1° Des transitifs indirects sont construits avec *à* au lieu de *de* : *tâcher à*, VI, 9, 13; IX, 11, 19; *avoir regret à*, VI, 11, 12.

2° D'autres se construisent avec *de* au lieu de se construire avec *à* : *s'attendre de*, X, 2, 14; *s'offrir de*, XII, 25, 8; *consentir de*, VI, 19, 23; *commencer de*, VI, 20, 20; *obliger de*, IX, 1, 70; *résolu de*, X, 4, 31; *se plaire de*, II, 13, 9; *s'aventurer de*, III, 4, 16; *emprunté de*, IV, 3, 17.

3° D'autres se construisent avec *à* au lieu de se construire directement : *insulter à* (avec un nom de personne), XII, 24, 70; *satisfaire à*, III, 12, 10.

4° D'autres se construisent avec *de* au lieu de se construire directement : *espérer de*, VII, 8, 16.

5° Il faut enfin noter des constructions assez rares comme : (le renard) « *feignit vouloir* gravir, » avec omission de la préposition *de*, XII, 18, 12; « Allez chez vos parents les prier *de* la même chose, » IV, 22, 48; et : « Il s'en informait donc *à* (auprès de) ce menu fretin, » VIII, 8, 19.

Modes.

73. Après des formules marquant la volonté, le regret, et des verbes de sentiment, La Fontaine emploie l'indicatif au lieu du subjonctif pour exprimer la réalité du fait : « Le Ciel permit qu'un saule se *trouva*, » I, 19, 5; « C'est dommage, Garo, que tu *n'es* point entré..., » IX, 4, 12; « Un mourant... se plaignait qu'elle le *contraignait*, » VIII, 1, 22.

74. 1° Le subjonctif se rencontre fréquemment sans la conjonction *que* : « Ne vous *déplaise*, » I, 1, 20; « On le peut, je l'essaie; un plus savant le *fasse*, » II, 1, 8; « Ne *plaise* aux dieux..., » V, 7, 25; « *Soit* fait, dit le reptile, » X, 1, 30; « Quiconque est loup *agisse* en loup, » III, 3, 32.

2° Des verbes déclaratifs sont construits avec le subjonctif : « L'attention qu'il croyait que les dieux *eussent* à sa querelle, » XII, 21, 18 (le verbe *croire* a ici un sens moins affirmatif); « Son fils *prétendait*... qu'on le dût mettre dans l'histoire, » VI, 7, 7. La présence du verbe *devoir* prouve que *prétendre* signifie ici *affirme* et cependant le subjonctif s'est imposé.

3° Conformément à l'usage du XVII^e siècle, le subjonctif ou l'indicatif est préféré à l'infinitif là où le choix est possible, après *avertir*, I, 14, 42; IV, 21, 3; *prier*, IX, 7, 14.

4° Il se rencontre un exemple de l'interrogation indirecte avec le subjonctif : « Et que m'importe donc... à qui je *sois*. » Cf. VI, 8, 13. Cf. « Il est incertain où la mort nous *attende* » (Montaigne).

75. 1° L'infinitif est coordonné à des noms : « La liberté, les bois, *suivre* leur appétit, c'était..., » XII, 1, 102 (voir *nom*).

2° On rencontre quelquefois l'emploi qui consiste à faire suivre un temps passé de l'auxiliaire par un temps de l'infinitif marquant l'accomplissement de l'action : « Je *devais* par la royauté *avoir commencé* mon ouvrage, » III, 2, 1. Cf. *Avert.*, 10.

3° L'infinitif en dépendance n'a pas toujours pour sujet implicite le mot qui est le sujet réel du premier verbe : « Le berger... le donne à ses enfants pour *servir* d'amusette, » II, 16, 22.

76. 1° Le participe passé (v. 1, n° 4), séparé de l'auxiliaire par le complément direct, prend l'accord dans tous les cas : « J'ai maints chapitres *vus*, » II, 2, 25; « Il avait dans la terre une somme *enfouie*, » IV, 20, 12. L'adjectif semble être construit d'une façon analogue, XI, 4, 30.

2° Le participe passé ne se rapporte pas toujours au sujet du verbe, au risque d'occasionner une équivoque, II, 18, 24; ou une grave irrégularité dans l'accord grammatical, IV, 11, 25; « Et *pleurés* du vieillard, *il* grava..., » XI, 8, 35; II, 4, 12.

77. 1° Le participe présent avec ou sans complément varie au masculin pluriel en violation de la règle établie par l'Académie française en 1679. « Donner la chasse aux gens *portants* bâtons et *mendiants*, » I, 5, 24; « D'écharpe *changeants*, » II, 5, 31.

2° L'accord ne se rencontre qu'une fois au féminin, dans une formule juridique : « Une rente Dès le décès du mort *courante*, » II, 20, 39.

3° Le participe joue le rôle d'adjectif attribut après le verbe *être* et s'accorde : « Soyons *bien buvants, bien mangeants*, » VI, 19, 39.

78. 1° Le gérondif se rencontre employé sans *en* : « On ne saurait manquer *condamnant* un pervers, » II, 3, 17; XII, 5, 2. La Fontaine en ce cas le fait accorder comme un participe présent, XII, 1, 105.

2° Le gérondif ou le participe ne se rapportent pas toujours au sujet : « *S'étant* pris... aux branches de ce saule, par cet endroit passe un maître d'école, » I, 19, 7-8; « Vous m'êtes, *en dormant* (pendant que je dormais), un peu triste apparu, » VIII, 11, 19. XII, 20, 19.

3° Un complément de circonstance, équivalant à un participe, pêche de même dans ses rapports avec le sujet. « Dans cette intention, une vieille masure Fut la scène..., » IX, 15, 9.

Temps.

79. Le présent marque dans une proposition relative à valeur qualificative non pas un fait, mais une manière d'être permanente : « L'oiseau qui *porte* Ganymède, » II, 8, 32.

80. Le passé simple pourrait être remplacé dans certains cas par l'imparfait : « Mécénas *fut* un galant homme, » I, 15, 11 : « Ce Monseigneur du Lion-là *Fut* parent de Caligula, » VII, 7, 27; aussi l'emploie-t-on avec *comme*, marquant la cause et le temps : « Comme il *fut* question..., » IV, 12, 29.

Le passé simple en série peut marquer un moment antérieur à un autre passé simple, c'est-à-dire le plus-que-parfait, XII, 8, 32.

81. L'imparfait des verbes *falloir*, *devoir* pourrait recevoir comme équivalent un conditionnel présent ou passé. « Je *devais*, ce dis-tu, te donner quelque avis..., » VIII, 1, 34; X, 1, 33; « Je *devais* par la royauté Avoir commencé mon ouvrage, » III, 2, 1.

82. Le passé composé peut avoir la même valeur : « Vous *avez dû* premièrement Garder votre gouvernement..., » III, 4, 32.

83. Le futur simple peut être employé avec une valeur de probabilité : « Ce *sera* quelque énigme à tromper un enfant, » X, 13, 30.

84. Quand la concordance des temps se fait dans une proposition à l'indicatif, il arrive que le futur de la principale entraîne dans la subordonnée le futur : « Vous serez étonnés de voir... qu'ils *seront appointés* contraire, » XII, 8, 5-6. Le futur antérieur remplace le passé composé : « Peut-être aussi Que quelqu'un trouvera que j'*aurai réussi*, » VIII, 8, 6-7.

85. Quand la subordonnée est au subjonctif, l'imparfait du subjonctif s'explique souvent après le présent du fait qu'il tient lieu d'un conditionnel : « Ah! si vous connaissiez.... Il n'*est* bien sous le ciel qui vous *parût* égal, » VIII, 13, 33; « Comment *voulez*-vous que je croie Qu'un hibou *pût* jamais emporter cette proie? » IX, 1, 64-65. Mais on peut aussi justifier autrement l'imparfait du subjonctif : « Le compère *va* remettre l'argent volé, prétendant bien Tout reprendre à la fois sans qu'il y *manquât* rien » (on peut penser que *manquât* dépend de *prétendant* et que ce participe est l'équivalent d'un imparfait), X, 4, 27.

86. On trouve aussi après un imparfait, un présent : « *C'était* là son loyer, Quoique, pendant tout l'an, libéral, il nous *donne...*, » X, 1, 74 (il s'agit ici d'un fait d'habitude) ; après un passé simple, un subjonctif parfait : « Son frère... *Fut* le premier César que la gent chienne *ait eu*, » VIII, 24, 12.

LA PRÉPOSITION

87. *A* est employé pour marquer le but, 1° avec le sens de *pour* « Engins *à* vous envelopper Et lacets pour vous attraper, » I, 8, 15 ; « Un autre dragon *à* passer se présente, » I, 12, 22 ; « *A* quelle utilité? » II, 13, 23 ; « *à* nager malheureux », VIII, 23, 21.

2° Dans, chez, en, localisation au propre ou au figuré. A la forme ancienne *ès* (dans les) correspond la forme plus moderne *aux* « Son bonheur consistait *aux* beautés d'un jardin, » XII, 20, 7 « Allant *à* l'Amérique, » XI, 8, 29 ; « Ces défauts que l'on remarque *aux* animaux, » XI, 5, 12, etc.

3° Avec (moyen) : « Le marchand *à* sa peau devait faire fortune, V, 20, 6 ; « La Parque *à* filets d'or n'ourdira point ma vie, » XI, 4, 34.

4° Contre (direction hostile) : *Disc.*, 120.

5° Auprès de... : « Va s'excuser *à* son mari, » VII, 10, 26 ; XII, 24, 80.

6° Avec (manière) : « *A* juste cause, » VI, 7, 13 ; « *à* son plaisir, » III, 8, 16.

7° Par (agent) : « Et le fit *aux* mouches manger, » XII, 13, 8. « C'est fort bien fait *à toi*, » XII, 22, 3 (ici on assimile l'agent et la personne intéressée).

8° Selon : « Qui les gobe *à* son plaisir, » III, 4, 28.

9° A l'occasion de, à l'adresse de : « Pleurer *aux* veneurs à sa mort arrivés, » V, 15, 12.

10° Tour introduisant un complément à valeur d'attribut après *interpréter*, *tourner*, *tenir*, *imputer* : « Interpréter *à* cornes leur longueur, » V, 4, 11 ; « Tient la gageure *à* peu de gloire, » VI, 10, 24 « Imputer *à* mépris, » VIII, 3, 17, etc.

Alentour de, formule condamnée par Ménage. Elle ne se rencontre qu'au début du siècle et, ensuite, chez les écrivains archaïsants, II, 16, 5 ; II, 17, 12.

Avecque ou même avecques, forme approuvée par Vaugelas « commode aux poètes » et même aux prosateurs ayant « quelque soin de satisfaire l'oreille », usitée jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle IV, 12, 24 ; VI, 9, 4.

De par : le sens de *à travers* est renforcé par *de*, IV, 10, 17; même remarque pour le sens de *au nom de*, VI, 14, 1.

Devers, vers, du côté de (dans le temps et l'espace), mot vieilli, qui ne trouve sa place que « dans le langage le plus bas » (Vaugelas) : II, 14, 22; X, 15, 31.

En (temps, lieu et manière); emplois archaïques : « *En* un beau matin, » II, 18, 8; « *En* deux façons, » XII, 12, 89; « Un agneau cuit *en* broche, » X, 5, 24; « Réduit *en* un péril extrême, » XII, 23, 25; *Disc.*, 145.

Force, préposition avec un pluriel : VII, 1, 26; XI, 1, 3; XII, 1, 112.

De, 1° depuis (le moment à partir duquel on compte) : « *De* long-temps courroucée, » II, 5, 3; II, 3, 12.

2° Par (l'agent) : « *De* nul d'eux n'est souvent la province conquise, » I, 13, 12; VIII, 10, 23; I, 5, 34.

3° Sur (le point d'appui) : « S'appuyer *de* », VIII, 18, 57.

4° Avec (manière) : « *D'*un langage nouveau, » II, 1, 9; « L'air en retentissait *d'*un bruit épouvantable, » II, 19, 14; XII, 3, 8; II, 1, 24; « *De* bonheur, » III, 9, 6; « De fortune, » IV, 15, 26.

5° Grâce à (cause) : « *De* son tempérament il eût encor vécu, » X, 1, 78.

6° En fait de, en matière de : « Ayant *d'*oreille autant que sur ma main, » X, 8, 20; « En lui payant *de* tribut un mouton, » VI, 2, 48; « Nous n'écoutons *d'*instincts que ceux qui sont les nôtres, » I, 8, 57. Pour ce qui est de, IX, 8, 18.

7° Au sujet de : « En dispute *du* pas, » XII, 21, 2.

8° Valeur de cause atténuée devant l'infinitif : « Notre erreur est extrême *de* nous attendre, » IV, 22, 55.

9° Valeur explétive devant l'infinitif de narration et l'apposition, IX, 10, 30; VII, 7, 26; XII, 15, 127; II, 9, 19.

Joignant. Tout près de (ancien participe présent, qui « n'est pas fort usité » (Rich.) : « Tout *joignant* cette pierre, » VI, 20, 26.

Par, cause, VI, 1, 7; VIII, 7, 36; (devant un infinitif) : « *Par* (pour) trop approfondir, » III, 17, 20; distribution, « *par* ses ongles compta, » I, 6, 7.

Parmi (devant un singulier) : « Parmi la plaine, » XI, 1, 4; IV, 12, 1; (employé comme adverbe, emploi très archaïque), VIII, 10, 17.

Pour (cause avec l'infinitif présent : « *Pour* vouloir trop tôt être riches, » V, 13, 12; cause ou but : « *Pour* quelque bon hasard, » XII, 4, 13.

Près de, aux yeux de, XII, 3, 24; en comparaison de, VIII, 13,

42; *près* : « Se mire-t-on *près* un rivage..., » VIII, 13, 45 (emploi rare).

Au prix de (en concurrence avec *auprès de*, mais façon de parler nouvelle et qui tend à l'emporter), III, 18, 11; V, 6, 3; *au prix*, locution adverbiale (en comparaison), « Il n'était fleur qui ne fût ail *au prix*, » VII, 7, 24; XI, 5, 52.

Sous, moyennant, VI, 14, 6; en échange de, IX, 10, 5.

Sur, contre, IX, 17, 3; « Le tocsin sonne aussitôt *sur* lui, » XI, 1, 31; aux approches de, II, 7, 1; au sujet de, [cajoler] « un corbeau *sur* sa voix, » II, 1, 37; d'après, VII, 18, 9; au nom de (formule de serment), IV, 15, 5; par-dessus (voir degrés de signification n° 59), XII, 3, 32; en additionnant, VIII, 2, 20.

A travers : « *A travers* champs, » VIII, 9, 18; XII, 11, 14 : « *Au travers* de l'herbe, » VI, 8, 4: la première forme est récente et condamnée par Vaugelas.

Vers, emploi médiocrement régulier avec un verbe qui ne marque pas le mouvement : « *Vers* ses pareils s'étant réfugié, » IV, 9, 8.

88. Plusieurs adverbes sont employés comme prépositions, mais ce fait devient rare vers le milieu du XVII^e^ siècle. Ce sont :

Avec, « Il avait dans la terre une somme enfouie, Son cœur *avec*, » IV, 20, 13.

Dedans, dans : « Tant il en avait mis *dedans* la sépulture, » II, 2, C; III, 6, 32.

Dessus, sur : « Font *dessus* tout les dédaigneuses, » VII, 5, 52; « *Dessus* la foi d'autrui, » II, 10, 22.

Devant (valeur temporelle) avant : « On le faisait lever *devant* l'aurore, » VI, 11, 2. *Devant que* : « Il mourrait *devant qu'*être à la ville, » VI, 16, 8.

Environ, « *Environ* le temps, » IV, 22, 6.

89. Il arrive souvent que la préposition n'est pas redoublée devant plusieurs compléments : « Résolu *de* jouir, Plus n'entasser, plus n'enfouir, » X, 4, 32; X, 13, 12-15; IX, 15, 5, VII, 18, 29.

90. La préposition n'est pas exprimée devant le complément : « C'est *ce coup* qu'il est bon de partir, » IV, 22, 64.

L'ADVERBE

91. Aucunement, dans une certaine mesure, IX, 1, 23.

Aussi, de même (en tête du deuxième terme) : « Si vous entrez partout, *aussi* font les profanes, » IV, 3, 25; non plus, II, 8.

« Quiconque ne voit guère *n'*a guère à dire *aussi*, » IX, 2, 26; IX, 9, 12.

Comme, comment : « Voici *comme* à peu près Ésope le raconte, » VI, 1, 21; « Et voici *comme*, » VIII, 10, 51; I, 14, 6.

Davantage, avec valeur de superlatif : « Les lieux Où ces frères s'étaient signalés *davantage*, » I, 14, 19. *Davantage* que, *Dauph.*, 15.

Guère et Guères, avec *s* adverbial ou non : « Il n'en demeura *guères*, » IV, 12, 67; « Un lapin qui n'y pensait *guère*, » X, 14, 17.

Jusques, avec *s* adverbial ou non, emploi approuvé par Vaugelas : « Avarice qui va *jusques* à la fureur, » XI, 7, 59; « *Jusques* à consulter Sur le sort de sa géniture, » VIII, 16, 4.

Lors, alors. Vaugelas ne l'admet que dans *lorsque*, *dès lors*, *pour lors*, mais il survit à cette condamnation : « *Lors* la voix..., » VI, 18, 31; « Vous aviez *lors* la panse un peu moins pleine, III, 17, 17. »

Partant, par conséquent : « Le chemin étant long et *partant* ennuyeux, » IX, 14, 7. Il « commence à n'être plus guère bien reçu dans le beau style » (Vaugelas).

Si, ainsi, adverbe d'affirmation : « Et vraiment, *si* ferai, » IX, 15, 22.

Adverbes et mots négatifs.

92. Le mot *ne* se rencontre fréquemment avec une valeur négative pleine, c'est-à-dire sans être renforcé par les mots semi-négatifs *pas*, *point*, etc. : « De tout temps les chevaux *ne* sont nés pour les hommes, » IV, 13; « On *ne* daigna lui faire ouvrir, » XII, 24, 42.

93. Le mot *ne* est renforcé très librement par des mots qui, souvent construits avec des mots négatifs, semblent avoir contracté eux-mêmes un sens négatif : « *Chose ne* leur parut à tous plus salutaire, » II, 2, 21; « *Un seul n'*en échappa, » III, 13, 23.

94. Le mot *ne* est constamment omis dans l'interrogation directe, bien que cet usage soit combattu par les théoriciens postérieurs à Vaugelas : « Fit-il pas mieux que de se plaindre? » III, 11, 8.

95. *Ne* explétif est omis parfois après un comparatif : « Le Japon ne fut pas plus heureux... Que le Mogol l'avait été, » VII, 12, 71; il est dans une même phrase omis, puis exprimé avec *empêcher* : « Empêchez qu'on *ne* nous mette... qu'il nous vienne..., » VIII, 4, 10-13.

96. *Et* est remplacé par *ni* dans une phrase comparative : « Font plus que force *ni* que rage, » II, 11, 18; « Penses-tu que ton titre de roi Me fasse peur *ni* me soucie? » II, 9, 6 (justifié par l'interro-

gation) ; « On aurait tort De l'appeler hasard, *ni* fortune, *ni* sort, » II, 13, 16 (justifié par *on aurait tort*, formule voisine d'une négation), etc.

97. Très fréquemment *ni*, dans une phrase négative, n'est exprimé qu'une fois au lieu de deux : « Honte *ni* peur n'y remédie, » III, 7, 2.

98. *Ne pas seulement* tient la place de *ne pas même* : « On *ne* put *seulement* Hâter son départ d'un moment, » XII, 12, 52.

99. *Non* est aujourd'hui remplacé par *pas* : « *Non plus* qu'un terme, » IX, 18, 19; « Pourquoi *non?* » X, 9, 42; « Jamais la guerre avec tant d'art ne s'est faite, *Non pas* même au siècle où nous sommes, » *Disc.*, 130.

100. *Nenni*, ancienne négation familière, formée de *nen* et de *il* comme *oui* l'est de *o* et de *il*, I, 3, 8.

101. *Mot*. Par une forte ellipse, *mot* est employé dans le sens de « pas un mot » par suppression de la négation, VIII, 17, 19. Cf. « *Mot* pour cette heure. » (Noël du Fail, *Eutrapel*, éd. Daffis, p. 93).

102. *Pas* et *plus* sont parfois déplacés par rapport à l'infinitif : « Son art de plaire et de *n'*y penser *pas*, » XII, 15, 22, ou par rapport à *ne* : « Résolu de jouir, *Plus* n'entasser, *plus* n'enfouir, » X, 4, 32.

LA CONJONCTION

103. *Alors que* sert à marquer non pas l'opposition, mais le temps : [Parler et se taire] « sont mauvais *alors qu'ils* sont outrés, » VIII, 10, 7.

104. Le rapport d'antériorité s'exprime par *avant que* avec l'infinitif : « *Avant que* partir de ces lieux, » VI, 1, 26; *avant que de* : « *Avant que de partir*, l'Esprit dit à ses hôtes, » VII, 6, 26; *devant que*, II, 13, 28; I, 8, 5; IX, 18, 24.

Cependant que, expression restée usuelle, bien que condamnée par Vaugelas : « *Cependant que* mon front... Brave l'effort de la tempête, » I, 22, 7; II, 13, 47.

105. *En cas que* marque la supposition, IV, 12, 44.

La supposition s'exprime aussi avec *si* précédé de *que* explétif : « *Que si* ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire, » VIII, 17, 34.

La restriction s'exprime par *que* : « Mais ce livre, qu'est-ce, *que* (sinon) le hasard, » II, 13, 12, 19, 20; « Rien *que* la mort n'était capable..., » VII, 1, 61; « Qui connaît *que* vous? » *Montesp.*, 22.

106. Le rapport de conséquence prend des formes variées : *jusque-là que* (au point que), *Disc.*, 15.

Tant que (au point que, unit l'idée de temps et l'idée de conséquence) : « Le cheval refusa... *tant qu'*il vit sous le faix périr son camarade, » VI, 16, 12; [Les moutons] « gâtèrent tout, *Tant que* le Ciel permit aux loups D'en croquer quelques-uns, » IX, 11, 17. *Tant* ou *si... que de* : « Je ne me crois pas *si* chéri du Parnasse *Que de* savoir orner..., » II, 1, 6.

Si... de.. « qui te rend *si* hardi *de* troubler..., » I, 10, 7.

Avec la tournure négative et le subjonctif : « Cette porte *ne* put *sitôt* se réparer *Que* la Forêt *n'*en fût quelque temps épargnée, » XII, 16, 4.

107. La cause est parfois marquée par *si :* « Comment l'aurais-je fait *si* je n'étais pas né? » I, 10, 20.

108. La concession est exprimée par *tout... que*, généralement avec l'indicatif : « *Tout* ours *qu'*il était, » VIII, 10, 10.

109. Certains tours dans lesquels figure *que* présentent des difficultés : « Je ne puis *qu'*en cette préface. Je *ne* partage..., » XII, 24, 5; « Que fais-tu, *que* du haut de la nue Tu *n'*en perdes la race...! » VIII, 5, 13. Ces deux emplois de *que* semblent équivaloir à *sinon que*. — « Obligez-moi de me faire la grâce *Que* d'en porter chacun un quart, » IV, 12, 41-2. On peut considérer que la conjonction *que* est dans ce cas explétive.

PARTICULARITÉS DE CONSTRUCTION

Style indirect.

110. La Fontaine emploie continuellement ce tour qui a le mérite de continuer le récit sans transition. Souvent même aucun mot n'est chargé de tenir lieu du verbe *dire* ou *penser* qui régulièrement est censé amorcer le style indirect : « Les oiseaux se moquèrent d'elle, » est un élément du récit; « Ils trouvaient aux champs trop de quoi » est la raison de leur moquerie : « Ils disaient qu'ils trouvaient aux champs trop de quoi. » Souvent le lecteur est averti par un changement de temps du changement de discours. Le présent du style direct devient au style indirect l'imparfait : « Ils *allaient*, en terre étrangère, Chercher quelque secours..., » VII, 3, 16; « C'*était* le roi des ours, au dire de ces gens, » V, 20, 5. Le futur devient le conditionnel : « Elle *garantirait*... »; ou encore l'imparfait du verbe *devoir* : « Le marchand, à sa peau *devait* faire fortune, » V, 20, 6.

111. Il faut signaler aussi un tour qui consiste à employer un

nom concret pris comme sujet au lieu d'un nom abstrait : « *Une maille rongée* emporta tout l'ouvrage, » II, 11, 16; « *Son nez meurtri* le force à changer de langage, » IX, 4, 26; « *Leurs jambes coupées* Firent qu'il les mangeait, » XI, 9, 20; « Mon *voyage dépeint* Vous sera d'un plaisir extrême, » IX, 2, 26 (la description de mon voyage).

Inversion.

112. Inversion 1° du complément direct : « Les chats se plaignirent Et *tout le quartier* étourdirent, » XII, 8, 28; « Puis en autant de parts *le cerf* il dépeça, » I, 6, 9; » L'aigle et le chat-huant *leurs querelles* cessèrent, » V, 18, 1; « N'en puis-je donc, Messieurs, *un gros* interroger? » VIII, 8, 23.

2° Du complément à valeur d'attribut : « Quelques rayons de miel *sans maître* se trouvèrent, » I, 21, 2.

3° De l'attribut : « Maint oisillon se vit *esclave* retenu, » I, 8, 56; « Laissez-moi *carpe* devenir, » V, 3, 14; « Voulez-vous *hommes* redevenir? » XII, 1, 56, etc.

4° Du complément indirect : « Mes chers enfants, dit-il, *à ses fils* il parlait, » IV, 18, 11; « Ésope *en moins de mots* s'est encore exprimé, » VI, 1, 12.

5° De l'adverbe : « Rongemaille Autour des nœuds du sac *tant* opère et travaille, » XII, 15, 117.

Construction des propositions.

113. L'auteur coordonne à un pronom personnel une proposition introduite par *que* : « Notre chien *se* voyant trop faible... et *que* la chair courait un danger manifeste, » VIII, 7, 22-23.

Il coordonne à une interrogation indirecte une proposition affirmative : « Voyant de *quelle sorte* l'homme agit et *qu'*il se comporte comme les animaux, » X, 14, 2-3.

Il coordonne deux propositions subordonnées par *que*, l'une marquant un fait, l'autre un ordre : « On lui dit *qu'il était* père, Et *qu'il laissât*, » VIII, 20, 49-50.

VERSIFICATION

Compte des syllabes.

Les variations dans la prononciation ont entraîné des changements dans la façon de compter les syllabes dans le corps du vers.

1. La Fontaine écrit *chartier* et fait le mot de deux syllabes (VI, 18, 9). Assez nombreux sont les mots dans lesquels la prononciation vraie ne fait pas sentir l'*e* muet, si bien qu'on a pu l'écrire ou l'omettre : *peloton, belouse, culebutants*, ou *ploton, blouse, culbutants*, IV, 22, 66. Il écrit *avec* ou *avecque* ou *avecques* (III, 13, 2), *Athène* ou *Athènes* (VIII, 4, 34), suivant les besoins de la versification. Il y a des contradictions dans la façon de faire le compte des syllabes en ce qui concerne les diphtongues. Elles comptent tantôt pour une syllabe, tantôt pour deux (diérèse). La Fontaine compte avec diérèse, fait presque sans exemple, *anci-en* (III, 1, 2), *champi-on* (I, 13, 4), *gardi-en* (X, 5, 26), *préci-euse*, VII, 5, 17. Au contraire la diphtongue *ie* compte pour une syllabe dans *hier* (IX, 1, 61), *hiéroglyphe* (IX, 8, 26).

2. Contrairement à l'usage actuel, La Fontaine compte pour une seule syllabe la finale en *ier* lorsqu'elle est précédée de *l* ou de *r* et d'une autre consonne : *sanglier*, II, 19, 4. Corneille disait : « Il est juste, grand roi, qu'un *meurtrier* périsse » (*Cid*, vers 738) et l'Académie lui avait donné tort : « Ce mot de *meurtrier* qu'il répète souvent, le faisant de *trois* syllabes, n'est que de *deux*. »

La prononciation du mot *poète* n'était pas encore fixée. Certains disaient : *pouate* ou *pouète* avec deux syllabes. C'est ce que dit La Fontaine : « Même précaution nuisit au *poète* Eschyle, » VIII, 16, 44; IX, 6, 18; mais il lui arrive aussi de prononcer avec trois syllabes : « Le *poète* d'abord parla de son héros, » I, 14, 13.

3. Il faut signaler l'élision du pronom *le* après le verbe, fait notable, que le français ancien justifiait, mais qui est maintenant inexplicable, le pronom ayant cessé d'être atone et enclitique. « Mettons-*le* en notre gibecière, » V, 3, 10; VI, 1, 17; cf. « Mais, mon petit Monsieur, prenez-*le* un peu moins haut. » (Molière, *Mis.*, I, II.)

Rimes.

4. La plupart des anomalies constatées parmi les rimes de La Fontaine s'expliquent par la prononciation du temps. La diphtongue *oi* se prononçait *oè*, mais beaucoup à la cour et à Paris disaient *oua*, et l'on faisait rimer *harnois-courtois*; *disoit-droit*; *françois-exploits*; *monnoie-joie*; *flouet-étroit*; *jouet-froid*, *craître-maître*; *poète-complète*; *étrètes-retraites*. On disait aussi *é*, comme le prouvent les derniers exemples.

Les mots *ému*, *sûr* et *mûr* provenaient de la réduction des hiatus *émeü*, *seür*, *meür* et on avait fini par les prononcer *ému*, *sûr* et *mûr*. Ainsi s'explique dans La Fontaine *émute* rimant avec *dispute* (VII, 8, 1; X, 3, 19).

5. Les mots en *eur* comme *rieur* se prononçaient tantôt *rieur*, tantôt *rieux*. La forme en *eux* avait une tendance à l'emporter quand le nom avait un féminin en *euse* : *rieuse*. Mais quand on parlait d'un ton relevé et solennel, on faisait sonner l'*r* (I, 2, 13; VIII, 2, 16).

De même l'*r* sonnait quand on s'exprimait avec emphase dans *fiers-volontiers* (IV, 1, 38); *cher-chercher*, V, 3, 16.

On admettait les rimes suivantes en faisant sonner le *c* : *croc-hoc*, V, 8, 9; *croc-coq*, XI, 3, 13; *respect-bec*, X, 7, 9; *bec-circonspect*, X, 11, 20.

6. On disait *ne(t)-me(t)*, VIII, 23, 17; *ne(t)-baude(t)*, I, 13, 13. Toutefois pendant tout le XVII^e^ siècle, les grammairiens poussent à prononcer le *t*. On disait *sourci(l)-aussi* (XII, 12, 111).

L'*s* est non une flexion, mais une graphie sans importance et qu'on ne prononce pas, dans *fils-logis*, VII, 16, 27; *brebis-jadis*, I, 6, 1-3; *Bacchus-écus*, III, 7, 5-8; *étourdis-Némésis*, XII, 14, 20-21; *Iris-avertis*, VI, 3, 5-6.

7. Il faut noter les rimes *hyménée-assinée*, VI, 20, 30; *machine-maline*, VI, 15, 10-12, prononciation qui supprimait le *g* et qu'on retrouve encore dans *sinet* (signet).

Enfin les cas qui vont suivre ne sont que des rimes négligées : *homme-chôme*, III, 8, 16-17; *saule-école*, I, 19, 7-8; *épaules-paroles*, VI, 3, 18-19; *pluie-mélancolie*, IV, 3, 43-44; *priant-amant*, II, 1, 44-45.

8. C'est un principe de la versification française d'éviter les rimes trop faciles, c'est-à-dire de faire rimer les mots avec leurs composés ou leurs dérivés. La Fontaine ne se fait aucun scrupule

de faire rimer ensemble *point-point*, IV, 15, 20-21; *coup-beaucoup*, VII, 14, 33-34; *sac-bissac*, IX, 14, 15-16; *vint-souvint*, IV, 22, 53-54; *cornes-licornes*, V, 4, 19-20; *méprise-surprise*, III, 17, 12-14, etc.

Succession des rimes.

9. La Fontaine distribue ses rimes avec une grande liberté, mais avec un goût très sûr.

On note trois rimes masculines de suite, I, 4, 1-4-5; trois rimes féminines, I, 4, 6-9-10; etc. Souvent il arrive que le poète consulte en cela sa commodité; mais souvent aussi cette répétition est destinée à produire un effet d'insistance, V, 18, 21-22-23-24-25, ou d'ironie, III, 16, 30-31-32-33.

Succession ou mélange des mètres.

10. La Fontaine tire des effets très variés du mélange des vers de huit et surtout de sept syllabes rapprochés de l'alexandrin. Il produit des contrastes très plaisants à l'aide de vers de deux ou de trois syllabes, II, 15, 17-18. Ici il met en relief le caractère moqueur de l'histoire, VII, 17, 8-11; ailleurs il produit un effet comique par le seul changement de rythme, VIII, 19, 13; enfin il obtient un effet, non pas d'atténuation, mais d'insistance dans le passage fameux des *Animaux malades de la peste*, VII, 1, 29.

En ce qui touche la technique du vers, La Fontaine semble se plaire à la combinaison suivante : un vers de trois syllabes à rime masculine rimant avec un vers plus long : « C'est un écho du rythme cher à la Pléiade : Avril, l'honneur et des bois Et des mois... » (Clarac), I, 12; I, 17, 6; VIII, 19, 13; III, 6, 18, etc.

Enjambement.

11. Plusieurs exemples ne répondent à aucune intention particulière de l'auteur : ce sont les libertés que comporte le genre familier que pratique La Fontaine : « Elle fait si bien qu'on lui donne Liberté de se retirer, » II, 5, 16; « Je ne pouvais jamais Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle..., » II, 15, 15-16; « Hippocrate arriva dans le temps Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens Cherchait..., » VIII, 26, 29.

Dans la plupart des cas, l'enjambement met en relief les effets

de style les plus variés : « Mais les élans qu'il fit *Furent vains* : la tortue arriva la première, » VI, 10, 30; « L'huître tout d'un coup *Se referme* : et voilà ce que fait l'ignorance, » VIII, 9, 32; « Nous nous réjouirons du succès de l'affaire *Une autre fois*, » II, 15, 26; « Notre désespéré... Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or, *Sans compter*, » IX, 15, 16, etc.

Coupes.

12. Les coupes sont d'une richesse et d'une variété merveilleuses. On peut s'en faire une idée en relisant deux fables en particulier : *Le Lion et le Moucheron*, *L'Homme et la Couleuvre*. Cf. aussi : « Il atteste les dieux; la perfide s'en moque. Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau, Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde, Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde. Il fond dessus, l'enlève..., » IV, 11, 31. « Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille, Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit, » *Disc.*, 90.

Voici deux exemples de ce que M. Maurice Grammont appelle des « contre-rejets » : « Dans le temps que le porc revient à soi, l'*archer* Voit le long d'un sillon une perdrix marcher, » VIII, 27, 26. « Une servante vient : adieu mes gens. *Raton* N'était pas content, ce dit-on, » IX, 16, 25.

Hiatus.

13. La Fontaine ne prend en cette matière que les menues libertés que se permettent des poètes même rigoureux : « Un jour qu'au haut *et au* loin, » II, 2, 9; « Le juge prétendait qu'à tort *et à* travers, » II, 3, 16 : « O vent donc, puisque vent *y a*, » IX, 7, 36.

LEXIQUE

A

Abord. — Approche, VIII, 13, 50. — *D'abord, tout d'abord,* tout de suite, aussitôt, immédiatement, II, 10, 28; IV, 12, 61; — *dans l'abord,* II, 9, 12, dès le commencement. Cf. « Nous autres, grands médecins, nous connaissons *d'abord* les choses. » (Molière, *Méd., m. lui,* II, IV.) — *A mon abord,* dès mon arrivée, XI, 7, 77.

Abus. — Erreur, VIII, 3, 3. Tromperie (au pluriel), XII, 16, 25.

Accident. — (Sens très fort) coup du sort et particulièrement calamité publique, VII, 1, 21.

Accommoder. — 1° Mettre d'accord, réconcilier, VII, 8, 40. — 2° Agencer, ajuster, IV, 9, 2. — 3° *S'accommoder,* s'arranger, se disposer (au propre), XI, 6, 16. — Se mettre d'accord, III, 8, 10; transiger, IV, 18, 45.

Affaire. — 1° « Ce qui donne beaucoup de peine, d'inquiétude » (Fur.), II, 9, 39; XI, 1, 13; IV, 18, 35. — *Faire une affaire,* susciter un embarras, un ennui, VIII, 3, 14. *Faire sa principale affaire,* s'occuper particulièrement, XI, 2, 5. — 2° Besoin : VI, 1, 6. *Avoir affaire de,* avoir besoin de, II, 11, 11; VIII, 19, 20. — 3° *Savoir son affaire,* avoir de l'expérience, s'y connaître. VIII, 12, 19. — 4° *Pour cette affaire,* pour cette raison, VI, 3, 8.

Affiner. — Tromper par finesse. « Il est bas. » (Ac.) *Finesse,* dans la langue du XVI^e^ siècle, équivaut à ruse, perfidie, III, 18, 36.

Affliger, abattre, accabler, frapper à mort : XII, 13, 7. Cf. « Je serai du parti qu'affligera le sort. » (Corneille, *Horace,* I, 1.)

Air. — *L'air et les traits,* XI, 9, 7; XII, 1, 36. « L'air se dit particulièrement pour marquer ce qui résulte, qui se forme de toutes les parties, de tous les traits du visage. *Je vois tous les traits de votre visage dans ce portrait, mais l'air n'y est pas.* » (Ac.) *Un air et un tour, Avert.,* 3. — *Vivre d'air,* III, 2, 9 : être dans une profonde misère, n'avoir rien pour subsister.

Ajustement. — Parure, ornement, IV, 3, 30. Cf. « Je tiens que la braverie et l'*ajustement* est la chose qui réjouit le plus les filles. » (Molière, *Amour méd.,* I, 1.)

Alarme. — 1° Appel aux armes, X, 13, 41; XI, 1, 31. — 2° Mot poétique, à sens vague : la guerre et ses dangers, XII, 1, 27.

Aller. — *Il y va de,* VI, 10, 25; expression qui semble empruntée aux jeux de cartes pour dire la somme que l'on risque en

jouant. Cf. « Un péril où *il y va* de tout l'État. » (Corn., *Horace, Examen.*) — *Il s'en va temps, Épil.*, 5, il est grand temps.

Amant. — Celui qui aime et qui est aimé (sans aucun sens défavorable). I, 17, 20. — Prétendant, soupirant, IV, 1, 42; VII, 5, 27. — Amoureux, qui aime sans être aimé, XII, 24, 69.

Ame. — 1° Le souffle, la vie, VI, 13, 14; le principe de la vie, VIII, 16, 41. — 2° *L'âme du conte, Préf.*, 8 : « On dit qu'une chose est l'âme d'une autre quand elle lui est essentielle. » (Ac.)

Amitié. — La Fontaine fait la distinction entre *amitié* et *amour*. II, 18, 11-12.

Amuser (s'). — S'occuper à des choses qui font perdre le temps, VI, 10, 27. — 2° *Amuser*, abuser par des paroles, des espérances flatteuses et vaines, VIII, 14, 52; XII, 23, 61.

Août. — « Signifie : la récolte, la moisson des blés et autres grains, quoiqu'on les fasse en plusieurs lieux dès le mois de juillet » (Fur.), I, 1, 13; V, 9, 10.

Apôtre. — « On dit proverbialement et ironiquement *bon apôtre* pour dire un bon compagnon, ou un bon hypocrite » (Ac.), VII, 16, 43; X, 3, 36. Cf. « Tout Picard que j'étais, j'étais un *bon apôtre*. » (Rac., *Plaideurs*, I, 1.)

Apparemment. — Manifestement, évidemment, III, 11, 3; III, 13, 3.

Appât. — 1° (au propre) la pâture qui sert à attirer le gibier ou d'autres animaux, VIII, 21, 12. — 2° (au figuré) « Amorce. Ce qu'on emploie pour gagner ou attraper quelqu'un » (Rich.), X, 11, 49; VIII, 14, 55 (unit le sens propre et le sens figuré).

Appétit. — (IX, 2, 40; Au figuré) passion, violent désir : V, 6, 15; VIII, 27, 25. — Goût, préférence, I, 7, 1. Cf. « C'est une incivile importunité de choquer (contredire) tout ce qui n'est pas de notre *appétit.* » (Montaigne, I, XXV.)

Aragne. — Araignée, III, 8, 11; X, 6, 21.

Araignée. — « Se dit aussi de la toile que font les araignées » (Ac.), IV, 21, 28.

Arrêter. — 1° Intransitif : cesser de marcher, faire halte, III, 5, 30; VII, 6, 29; X, 1, 27. — 2° Pronominal (figuré) : être attentif, VIII, 4, 46; s'en tenir *Préf.*, 193. — 3° Transitif : fixer XI, 5, 25; IX, 2, 82.

Artifice. — Habileté, art avec lequel les choses sont imaginées II, 1, 24; procédé plein d'habileté et d'adresse, XII, 10, 3.

Artisan. — Artiste, III, 10, 2; IX, 6, 9.

Assurer (s') absolument, et *s'assurer de* : être sûr, II, 15, 21; V, 17, 2; *s'assurer à*, se fier à, *Préf.*, 196; *s'assurer sur*, se fier à, avoir confiance dans, VIII, 22, 54.

Attendre à (s'). — Compter sur IV, 22, 1, 56; XI, 3, 62.

Aubaine. — « Droit par lequel le roi succède aux étrangers... Hasard qui apporte quelque profit. » (Rich.) C'est un mot de la langue du Palais, VI, 11, 16; XI, 1, 2.

Aussi bien. — « Sert à rendre raison de la proposition qui a précédé » (Ac.) : Car, de fait, III, 15, 17; IX, 17, 6; XII, 1, 17.

Autant (d'). — « On dit *boire d'autant* pour dire boire beaucoup. Cette façon de parler est du style familier » (Ac.), II, 10, 25.

Avare. — 1° Avide, insatiable. « L'ambitieux ou, si l'on veut, l'*avare* », VII, 12, 33. — 2° Au sens moderne, ménager, plein de parcimonie, VIII, 27, 34, 39.

Avarice. — Avidité, cupidité. « L'*avarice* perd tout en voulant tout gagner », V, 13, 1; XI, 7, 20

Aventure. — 1° Bonne chance, heureuse rencontre, I, 10, 5; IV, 16, 14. — 2° Accident, malheur, X, 15, 14; IX, 2, 53; V, 11, 20. — 3° Chance, hasard favorable ou non, I, 11, 13. *D'aventure.* « Cet adverbe a vieilli. En sa place on dit *par hasard* » (Rich.), I, 22, 4; III, 1, 42. — *Grosse aventure.* Expression employée à propos du commerce sur mer dans lequel une somme était prêtée moyennant de gros intérêts, mais avec de gros risques, la somme avancée étant perdue en cas de sinistre, IX, 10, 5.

B

Badinage. — [Le renard] « élevait sa queue, il la faisait briller, Et cent mille autres *badinages* », XII, 18, 17. — *Badinerie*, même sens. *Préf.*, 128. Ces mots évoquent donc l'idée non pas de plaisanteries, mais de jeux mettant en action la personne physique.

Badiner. — Jouer. « Les enfants badinent avec les pieds et les mains, avec tout ce qu'ils tiennent » (Fur.), VIII, 16, 15; I, 17, 14; I, 19, 4.

Bâiller. — 1° Ouvrir la bouche. VI, 4, 14. — 2° Rester bouche bée de convoitise et d'admiration, VI, 6, 24. Bâiller aux chimères, II, 13, 46. La Fontaine semble avoir confondu *béer*, *bayer*, ouvrir la bouche par niaiserie ou convoitise, avec *bâiller*, ouvrir la bouche par un mouvement convulsif.

Bande. — Troupe (avec plus de familiarité. C'est un terme militaire), IV, 12, 44; II, 7, 12; XII, 14, 22.

Bâti. — Fait. En parlant de personnes, c'est un mot « bas et burlesque » (Rich.), VIII, 25, 31; XI, 7, 18.

Beau. — 1° Terme d'affection dans la langue du Moyen Age devant lés appellations de parenté, devenu plus tard ironique : Cf. « A des partis plus hauts ce *beau* fils doit prétendre » (Corn., *Cid*, I, IV), I, 5, 13; IX, 14, 1. — 2° Employé avec valeur adjective affaiblie ou dans le sens de *certain*, II, 18, 8; IV, 20, 21; V, 8, 22. *Beau premier.* I, 20, 3. Cf. « Soyez persuadé que par mon goût vous seriez tout le *beau* premier à la fête. » (Sévigné.) *L'échapper belle*, XII, 12, 70; la *donner belle*, dans le sens de se moquer, XII, 2, 24. — 3° Employé avec valeur adverbiale, *bien et beau*, dans le sens de ni plus ni moins, IX, 15, 25; XII, 8, 29; II, 16, 21.

Bestion. — D'après le Dictionnaire de l'Académie, nom employé au pluriel en parlant de tapisseries qui représentent des bêtes sauvages. En dépit du suffixe augmentatif, La Fontaine l'a employé chaque fois à propos d'araignées; Noël du Fail désigne par « *bestions domestiques* » les poux et les puces (*Eutrapel*, éd. Daffis, II, 100), III, 8, 26; X, 6, 16.

Bon. — *Bon homme*, bon vieillard, expression familière, sans rien de défavorable ou de méprisant. Cf. « J'ai perdu mon bon homme de père » (Balzac, 10 octobre 1650), IV, 4, 17; VIII, 16, 89. — *Bon marchand*, gros marchand. « Toute la noblesse distinguée et les gens en charge..., les *bons marchands*, les bourgeois rentés et les plus accommodés... » (Vauban, *Projet de Dime royale*, 1707.), III, 1, 43. — *Un bon bourgeois*, un bourgeois honorable et aisé, ou encore un simple bourgeois, I, 14, 11. — *En bon français*, s'emploie avec *dire* dans le sens de franchement et sans rien déguiser, VI, 8, 16.

Bourgeois. — 1° Voir *Bon.* — 2° Opposé à « homme d'importance ». « En mauvaise part, par

opposition à un homme de la cour, pour signifier un homme peu galant, peu spirituel » (Ac.), VIII, 15, 3.

Bout. — *Le haut bout.* Primitivement la place d'honneur à table, puis (fig.) « la place la plus honorable en quelque lieu » (Ac.), en parlant de l'estime qu'on a pour quelqu'un, XII, 1, 21; VIII, 13, 20. — *Mettre à bout* (une ville), en venir à bout, la réduire, II, 1, 22. — *Venir à bout* (d'une précaution), la réaliser, VIII, 16, 16.

Brouet. — « Se dit d'un méchant potage. » (Fur.) « Vieux mot qui n'entre que dans le burlesque et le style comique » (Rich.), V, 7, 11; I, 18, 5.

Bruit. — *Faire du bruit*, faire parler de soi, en bien ou en mal. Cf. « L'habit est propre et riche, il fera du bruit ici » (Mol., *M. de Pourc.*, I, v), V, 21, 11.

C

Camarade. — 1° Collègue (en parlant d'un médecin), V, 12, 3. — 2° Compagnon, contemporain, VIII, 1, 45.

Campagne. — (Sens rare), la plaine, l'étendue immense (de l'air), VIII, 16, 72. — *Être en campagne* (terme militaire), être en mouvement, hors de chez soi, I, 9, 18; III, 8, 28. *Se mettre en campagne*, VIII, 10, 22. — *Battre la campagne* (figuré), VII, 10, 30, divaguer.

Canaille. — 1° Populace, terme de mépris pour désigner des moutons, VII, 1, 36; des gens et des bêtes, XI, 3, 8. — 2° « On appelle *canaille* de petits enfants qui font du bruit, qui incommodent » (Ac.), I, 19, 16.

Canton. — « Quartier d'une ville, d'un pays, considéré en tant qu'il est séparé et détaché du reste de la ville, du pays » (Fur.), VI, 18, 4; VIII, 9, 10.

Cas. — 1° Hasard, événement, « accident, aventure » (Ac.), VIII, 10, 25. — 2° Employé sans qualificatif : fait notable : « Un *cas* est arrivé », VIII, 6, 19.

Case. — « Maison; n'est point en usage au propre. Néanmoins on dit *patron de case, patron de la case*, pour dire le maître de la maison. Il est du style familier. » (Ac.) Pauvre maison, III, 8, 11; VIII, 9, 5. Cf. « M. de Grignan vient d'arriver : toute cette case vous est acquise. » (Sévigné.)

Censeur. — « Celui qui reprend ou qui contrôle les actions d'autrui. Sans épithète, il se prend d'ordinaire en mauvaise part : *c'est un censeur*, pour dire c'est un homme qui trouve à redire à tout » (Ac.), II, 1, 17; I, 19, 20; X, 14, 65.

Cependant. — Pendant ce temps, en attendant, dans l'intervalle, II, 14, 16; II, 15, 13 IV, 22, 39; X, 10, 8.

Chagrin. — (Nom), fâcheuse mauvaise humeur, tendance à tout critiquer (à l'exclusion de l'idée d'affliction), VII, 5, 29.

Chambrière. — « Servante de personnes de petite condition. » (Ac.) C'est un mot peu usité à Paris (Rich.), V, 61; VII, 11, 27.

Champ. — *A travers champs*, au hasard, à tort et à travers, VIII, 9, 18; XII, 11, 14. « On disait aussi à *travers choux* pour dire étourdiment et sans considération. » (Fur.)

Change. — « Terme de chasse. Ruse que fait le lièvre pour se dérober des chiens des chasseurs et leur donner à courre (courir, poursuivre) quelque autre lièvre que lui. » (Rich.) *Disc.*, 78; XII, 23, 33.

Charme. — Sortilège, « puissance magique par laquelle, avec l'aide des démons, les sorcières font des choses merveilleuses au-dessus des forces ou contre l'ordre de la nature » (Fur.). « Des *charmes* qui métamorpho-

saient en bêtes les humains », XII, 1, 26; *Montesp.*, 7; IX, 2, 82; II, 18, 6; X, 12, 6.

Charnier. — « Galerie qui est ordinairement autour des cimetières, au-dessus de laquelle on mettait autrefois les os décharnés des morts. » (Fur.) Par extension, entassement de cadavres, puis fourches patibulaires, gibet, XII, 23, 45.

Chef. — 1° Tête; « n'a guère d'usage qu'en poésie », I, 12, 21. — 2° *De leur chef*, par eux-mêmes, I, 12, 6.

Cheminer. — Faire son chemin lentement et régulièrement, parfois péniblement; « mot un peu vieux, néanmoins il y a des endroits où il a bonne grâce. » (Rich.) (En parlant de deux mulets) I, 4, 1; (de la main du semeur), I, 8, 12; (de la terre), VII, 18, 22; (d'un coche), VII, 9, 11; (d'une montre), *Disc.*, 33.

Chère. — (Nom). Bonne chère. Parti du sens de tête, ce mot a signifié successivement : mine, accueil et enfin repas : IV, 12, 49; V, 3, 9; VIII, 9, 29; VII, 4, 19, etc. — *Chère lie*, bonne chère, vie joyeuse (l'adjectif *lie* se rattache à la racine de *liesse*), VII, 17, 5; VII, 14, 32.

Chétif. — Vil, méprisable, en parlant de personnes; (pécore), I, 3, 9; (insecte), II, 9, 1; (créature), II, 17, 6; (prétendant), VII, 5, 44; (fourmi), IV, 3, 9, etc.

Chevance. — « Vieux mot et hors d'usage, qui signifiait autrefois le bien d'une personne. » (Fur.) Absent du Dictionnaire de l'Académie, IV, 20, 15; VII, 6, 39.

Chimère. — 1° Formes vaines qui n'ont aucune réalité, I, 11, 17. — 2° Créations de l'imagination, *Disc.*, 19. — 3° De l'art, IX, 6, 30.

Chômer. — 1° Transitif. Solenniser par l'arrêt du travail, VIII, 2, 27. — 2° Intransitif. Rester inactif, III, 8, 17; III, 2, 13.

Citoyen. — Habitant, VII, 8, 23; VIII, 5, 7; X, 10, 14. — *Citoyenne*, habitante, VI, 12, 9.

Civil. — « Honnête, poli, qui a de la civilité » (Rich.), I, 9, 3.

Climat. — « Terme de géographie qui signifie une étendue du globe de la terre comprise entre deux parallèles. On le prend quelquefois indéterminément pour une région. » (Ac.) Pays, I, 8, 44; V, 4, 7; VII, 12, 29; X, 14,68.

Cohorte. — « Mot employé burlesquement et figurément dans le sens de troupe quelconque. » (Rich.) « La cohorte N'en perd pas un seul coup de dent », I, 14, 39; XII, 7, 28.

Coi. — « Tranquille, qui est en repos, qui ne fait point de bruit. » (Rich.) *Se tenir coi*, III, 4, 23; VIII, 3, 9; VIII, 12, 14.

Comédie. — Œuvre dramatique, comique ou non, V, 1, 27.

Commensal. — « Qui mange à la table d'un autre. Il n'a d'usage qu'en parlant des officiers de la maison du roi. *Les maîtres des requêtes sont commensaux de la maison.* » (Ac.) Ce mot a pour complément non un nom de personne, mais un nom de choses, et il faut expliquer littéralement : qui prend place à la table commune d'un jardin, III, 12, 6; d'un logis, IX, 16, 2.

Commère. — « Celle qui a tenu un enfant sur les fonts [de baptême] et elle a ce nom tant à l'égard de celui avec qui elle l'a tenu qu'à l'égard du père et de la mère de l'enfant. » (Ac.) Ce mot désigne ensuite une compagne, une amie qu'on fréquente journellement, puis, avec sens péjoratif, une bonne bavarde, III, 9, 13; IV, 11, 25; VII, 4, 5; VIII, 6, 19.

Commun. — Au neutre. *Vivre sur le commun*, XII, 13, 14, vivre sur le domaine commun, aux dépens de tout le monde. (Voir *Public.*)

Commune. — Nom fém. « Le corps des habitants d'un bourg ou d'un village » (Rich.); « la populace, le commun peuple » (Ac.), III, 2, 34.

Compagnon. — Employé sans complément : drôle, bon vivant, gaillard, compère, XI, 9, 17; XII, 18, 24. *De pair à compagnon*, d'égal à égal, IV, 5, 13.

Compère. — Parrain relativement à la marraine et aux parents de l'enfant, puis camarade, ami qu'on fréquente familièrement. Les bourgeois se traitent entre eux de compères. « C'est mon voisin, c'est mon compère », II, 8, 14; I, 18, 1; III, 5, 8; X, 4, 20.

Conduite. — 1° Direction. « Pouvoir de gouverner et d'instruire un enfant de qualité. » (Rich.) *Dauph.*, 24. — 2° Art d'organiser, de composer un ouvrage littéraire, *Préf.*, 149.

Connaître. — Reconnaître, discerner à certains signes, I, 19, 21; V, 1, 45; I, 21, 1. — S'apercevoir, désavouer, III, 1, 38.

Conseil. — *Prendre un conseil*, prendre une décision, une résolution, VII, 12, 90. Cf. « Prenez un bon *conseil*. — Le conseil en est pris. » (Corn., *Cid*, II, II.)

Conte. — « Narration, récit de quelque aventure soit vraie, soit fabuleuse, soit sérieuse, soit plaisante. Il est plus ordinaire pour les fabuleuses et les plaisantes. » (Ac.) II, 1, 52. — Récit considéré comme élément de la fable, par opposition à la morale, VI, 1, 4, 15.

Content. — 1° Sans complément : dont les désirs sont comblés; qui n'a plus rien à souhaiter, V, 1, 52; avec une nuance d'exagération plaisante ou légèrement ironique : *plus que content*, I, 11, 4; I, 15, 14. — 2° Avec un complément : qui sait se contenter de, II, 17, 25; I, 22, 8; VIII, 27, 17.

Contenter. — 1° Satisfaire, désintéresser, payer, I, 14, 26; XII, 7, 28. Cf. « Oui, oui, je vais vous *contenter* et voici la monnaie dont je vous veux payer, » (Mol., *Préc. rid.*, 16.) — 2° Absolument et pronominalement : se déclarer satisfait, satisfaire ses désirs, VII, 12, 30. — Avec un complément : « De celui-ci *contentez-vous* », III, 4, 36.

Conter. — Raconter, faire un récit soit vrai, IV, 11, 16; soit imaginaire, V, 16, 1; VI, 1, 6.

Converser. — Vivre avec, avoir commerce, fréquenter, VIII, 14, 47; XI, 7, 67.

Coquet. — « Galant, qui fait le galant » (Ac.), VII, 13, 26; X, 11, 13.

Coup. — *Tout d'un coup*, d'emblée, IV, 15, 18; soudain, tout à coup, VIII, 9, 32.

Court. — 1° Pris comme nom : « C'est là notre plus *court* », c'est le plus expédient, IV, 22, 61. — 2° Pris comme adverbe : « Pour faire *court* », pour abréger, bref, II, 7, 8. — 3° Adjectif : « Votre science est *courte* là-dessus », ne va pas aussi loin qu'il faudrait, X, 15, 43.

Courtois. — « Est du vieil style, il faut dire civil et obligeant » (Marg. Buffet) : Richelet, Bouhours préfèrent *civil*, qui est supplanté par poli, VI, 16, 4.

Couvrir. — 1° Garantir, abriter, I, 22, 12. — 2° Dissimuler, XII, 10, 4. — 3° Sens spécial et peut-être dialectal : répandre la semence dans les sillons, I, 8, 8, 38.

Croasser. — En parlant des grenouilles : « Peuple *croassant* », II, 4, 5. « Ambassades *croassantes* », XI, 10, 23. Cf. « Le croassement des grenouilles. » (O. de Serres.) « *Coasser*, ce mot se dit des grenouilles. *Croasser*, ce mot se dit proprement des corbeaux. » (Rich.)

Cure. — Souci, soin. Ce mot

n'est guère usité qu'avec le verbe *avoir*. III, 1, 41. Il est du style burlesque.

D

Dame. — 1° « Nom qui marque seigneurie, domination, autorité. » (Fur.) C'est le féminin correspondant à *Seigneur*, VII, 10, 24; II, 5, 22; VII, 16, 2. — 2° Femme unie par le mariage à un personnage noble, II, 2, 11. — 3° « Se dit aussi des femmes de la plus basse condition et alors c'est comme une espèce de titre qu'on leur donne soit en parlant d'elles, soit en parlant à elles : *Dame Françoise, Dame Jeanne* » (Ac.); « *Dame* Baleine », I, 7, 22; « *Dame* Belette », VII, 6, 2.

Dauber. — Transitif direct : battre à coups de poing, et au figuré parler mal de quelqu'un. « Il est bas » (Ac.), VIII, 3, 10.

Débris. — Au singulier. Action de briser. Destruction (en parlant d'animaux), XI, 3, 39; (en parlant d'un pot), V, 2, 8. Cf. « Seul reste du *débris* d'une illustre famille. » (Rac. *Brit.*, II, III.)

Déduit. — « Divertissement, plaisir. Il vieillit » (Ac.), IV, 20, 13.

Défaut. — *Mettre en défaut*, « terme de chasse, c'est la perte que le chien a faite des voies de la bête qu'on chasse » (Rich.), V, 17, 11; XII, 23, 33.

Dégoût. — 1° Aversion, manque de goût, II, 13, 27. — 2° Au pluriel, déboires, déplaisirs, X, 9, 52.

Délicat. — 1° Qui a le goût difficile, qui est facile à choquer en matière de goût, II, 1, 55. — 2° Qui est difficile à satisfaire en matière de jouissances, raffiné, voluptueux, V, 7, 18; VIII, 17, 12.

Déloger. — S'en aller, sortir d'un lieu, d'un pays, VI, 20, 3; IV, 22, 67; V, 4, 6; VII, 5, 30. Ce mot est familier.

Demeurant. — « Le demeurant des rats », le reste des rats. « Il est vieux » (Ac.), II, 2, 12.

Demeure. — Séjour, pays, endroit où l'on demeure, XII, 20, 21. Place, IV, 20, 30.

Demeurer. — Rester pour compte VIII, 17, 14. — Périr, être pris, II, 16, 27.

Démon. — 1° Follet, esprit, génie animé de sentiments favorables, VII, 6, 11. — 2° Personnification de forces qui inspirent la conduite des hommes (amour, ambition), X, 9, 1.

Denier. — (Au pluriel), argent, somme d'argent, VIII, 7, 31. C'est une façon de parler bourgeoise, c'est-à-dire assez commune.

Derechef. — Une autre fois, de nouveau, II, 5, 21; II, 8, 29. Ce mot « est un peu vieux ». Il « ne trouve sa place que dans le burlesque et même assez rarement » (Rich.).

Détester. — « On dit proverbialement et bassement qu'*un homme ne fait que jurer et détester* pour dire qu'il fait de grandes imprécations » (Fur.), VI, 18, 10.

Détruire. — 1° Ruiner, causer la perte de (un roi), XI, 1, 19; VI, 9, 22. Cf. « J'attendrai du hasard qu'il ose le *détruire*. » (Auguste.) (Corn. *Cinna*, I, II.) — 2° « Discréditer, faire perdre l'estime. » (Rich.) (En parlant de courtisans), VIII, 3, 35.

Dieux. — Les rois, les princes, XII, 11, 25. — *Demi-dieux*, princes, grands seigneurs, XII, 15, 25.

Discours. — 1° (Au singulier) propos, paroles, I, 19, 21; IV, 18, 26; VIII, 18, 36. — 2° Thèse, opinion, X, 14, 52; XI, 7, 4.

Disgrâce. — Malheur, accident, III, 16, 13; VI, 21, 34. Cf. « La mort n'est point pour moi

le comble des *disgrâces.* » (Rac., *Baj.*, III, III.)

Dispenser. — Exempter, IX, 1, 56. — *Se dispenser*, VIII, 3, 9. Le verbe est employé dans les deux cas absolument, sans nommer la chose dont on est dispensé.

Dom. — Titre encore usité dans certains ordres religieux, chez les bénédictins par exemple, pour désigner l'abbé. C'est étymologiquement le même mot que *don* dans les titres nobiliaires espagnols, V, 8, 16; VIII, 12, 7; XII, 3, 19.

Domaine. — 1° Étendue de terres d'un roi, d'un seigneur, V, 4, 4. — 2° Le droit de propriété comparé à un domaine, VIII, 1, 8; VIII, 20, 28.

Doublon. — Voir *Ducat.*

Doute. — *Sans doute*, sans aucun doute, certainement, assurément, VIII, 3, 27; IX, 4, 30. Cf. « C'est ici une aventure où *sans doute* je ne m'attendais pas. » (Mol., *Avare.*)

Dru. — *Caqueter au plus dru*, bavarder vivement, avec entrain, IV, 7, 37; XII, 11, 12.

Ducat. — Monnaie d'or valant 110 sous, XII, 3, 3. (Rich.) — *Ducaton*, demi-ducat ou ducat d'argent. Il y avait des ducatons de Venise et de Hollande, VII, 15, 36; XII, 3, 35. — *Doublon.* « Ce mot ne se dit plus guère. » (Rich.) Le doublon n'était pas une monnaie déterminée, mais le double d'une autre monnaie. Il valait, suivant le cas, 20 francs, ou 40, ou 80. C'était une monnaie espagnole, XII, 3, 15. — *Jacobus.* Pièce de monnaie qui avait autrefois cours en Angleterre (au nom du roi Jacques) et qui valait 14 livres 10 sous, XII, 3, 28. — *Noble à la rose.* « Monnaie d'Angleterre : [elle] a d'un côté la figure d'un navire et de l'autre celle d'une rose. Elle a été battue [frappée] du temps d'Édouard III, en l'an 1344. » (Fur.) Ce mot pouvait désigner aussi une monnaie d'or frappée sous François Ier et valant 102 sous, XII, 3, 29. — *Pistole.* Monnaie d'or étrangère, frappée en Italie ou en Espagne. Aussi ce mot désigne-t-il habituellement une monnaie de compte. « Quand on dit *pistole*, sans ajouter *d'or*, on n'entend que la valeur de dix francs » (Ac.), XII, 3, 3. Autrement elle valait 11 francs.

E

Éclater. — Manifester violemment, de façon bruyante, un sentiment (ici, douleur, colère) : XII, 12, 50. Cf. « Ne crains pas toutefois que j'*éclate* en injures. » (Corn., *Cinna*, IV, VI.)

Écouter. — Prêter l'oreille à une proposition, VI, 4, 3; VIII, 18, 11.

Écrier (s') à. — (Avec un complément de personne), III, 1, 44; III, 18, 46. Cf. « Fuyons, *s'écriait-il* à la bête. » (Fénelon, *Fables.*)

Effet. — Réalité, réalisation (opposé à *menace*), VIII, 4, 59. *En effet*, en réalité, réellement, III, 10, 7; X, 2, 27. Cf. « Reine longtemps de nom, mais *en effet* captive. » (Rac., *Mithr.*, I, II.)

Embarrasser (s'). — Éprouver du souci, de la difficulté, VIII, 4, 57; *Disc.*, 67. Ici le sens n'est nullement ironique, en dépit des réserves que formulent les exemples des vers 68, 83, 93, 223.

Embrasser. — 1° (Au propre) serrer dans ses bras, « étreindre avec les deux bras » (Ac.), II, 10, 30. — 2° (Au fig.) s'attacher à, se passionner pour, IX, 6, 29.

Émouvoir (s'). — 1° S'irriter (avec un sujet de personne), VIII, 16, 34. — 2° S'élever, être

excité, éclater (avec un sujet de choses de caractère moral, un *différend*), VIII, 19, 2.

Empêcher. — *Empêché*, gêné, embarrassé, II, 10, 10; III, 3, 29; IV, 11, 20; VII, 6, 41.

Empoisonneur. — Adjectif *(monstre)*, XI, 2, 40; *(coupe)*, XII, 1, 54.

Emporter (s'). — 1° (Au propre) s'élancer, III, 15, 3; VI, 9, 14. — 2° (Au fig.) se laisser entraîner par une passion, II, 13, 43.

Encombre. — « Vieux mot et hors d'usage, opposé à *décombre*, qui signifiait obstacle, empêchement, embarras. » (Fur.) Incident, difficulté, IX, 18, 25. — *Sans encombre* (expression toute faite), sans incident fâcheux, VII, 10, 3.

Enfin. — 1° A la fin (sans aucune idée d'impatience), III, 14, 3; V, 4, 14; V, 17, 13. — 2° Bref, en fin de compte, VIII, 17, 15; *Préf.*, 35.

Engager. — 1° Amener, déterminer (sans aucune idée de violence), VIII, 8, 26; XII, 22, 17. — 2° (Absolument) créer un lien, une obligation en ce qui concerne les sentiments, les intérêts, IX, 2, 77; X, 9, 29. Cf. « Outre mon intérêt, ma parole m'*engage*. » (Rotrou, *Bélisaire*, II, II.) — 3° Faire entrer dans, IV, 4, 49. Cf. « Je veux prévenir le danger Où son ressentiment le pourrait *engager*. » (Rac., *Brit.*, I, II.)

Engeance. — Du vieux verbe *enger* (embarrasser). « Espèce particulière qui vient d'une même race. Se prend souvent en mauvaise part et se dit de la multiplication trop grande des insectes et choses nuisibles. Se dit figurément des méchants » (Fur.), I, 19, 23; II, 6 7; *engeance humaine*, VIII, 20, 27; X, 3, 43.

Ennui. — Tourment (causé par la peur), II, 14, 3. Cf. « Mon cœur outré d'*ennuis* n'ose rien espérer. » (Corn., *Cid*, II, III.)

Enseigne. — Marques, signes auxquels on ajoute foi pour ne pas être trompé, IV, 15, 7; I, 21, 11.

Enserrer. — Enfermer. « Il est vieux et n'a d'usage qu'en poésie » (Ac.), IV, 19, 2; VIII, 2, 37.

Entendre. — Comprendre, II, 20, 19, 71; II, 8, 50; XI, 5, 49. Cf. « Les sots lisent un livre et ne l'*entendent* point. » (La Bruyère, I, 35.)

Entêtement. — Engouement, VII, 15, 5. Cf. « J'aime la poésie avec *entêtement*. » (Mol., *Fem. sav.*, III, II.)

Envie. — Passion, XI, 17, 8. — *Passer son envie* de quelque chose, satisfaire l'envie qu'elle vous inspire, X, 5, 18.

Épris. — Saisi, pris, enflammé d'une passion ardente (ici, de courroux), VII, 8, 20. Cf. « *Épris* de colère et d'amour. » (Rotrou, *Antigone*, V, III.)

Équipage. — 1° Ce qui constitue le train d'un particulier chez lui ou en voyage, V, 21, 13; VIII, 15, 14. — 2° Le meuble d'un particulier et les menus objets qui se trouvent dans sa maison, VII, 15, 38; le ménage, VII, 6, 3. — 3° Ceux qui montent un navire, gens et bêtes, IV, 7, 5; l'état d'*un jardin*, IV, 4, 32. — 4° D'une façon générale, la situation de quelqu'un, l'état de ses affaires, VII, 14, 35.

Escarcelle. — Grande bourse qu'on portait suspendue à la ceinture; « n'a guère d'usage qu'en raillerie » (Ac.). « On dit de celui qui a beaucoup hérité qu'il a bien plu dans son écuelle. » (Fur.) C'est sans doute par analogie avec ce proverbe que s'explique l'expression de La Fontaine, VII, 14, 12.

Esclandre. — 1° « Malheur, accident qui fait éclat (scan-

dale). » (Ac.) « Vieux mot, qui signifiait autrefois un accident fâcheux qui troublait et interrompait le cours d'une affaire » (Fur.), III, 3, 28. — 2° Attaque, rixe, X, 8, 18.

Espèce. — « Se dit des choses et des personnes singulières. On ne le dit d'un homme que par dérision et quelquefois des choses. » (Ac.) *Sotte* espèce, VII, 1, 36; *belle* (ironiquement), VII, 5, 13; la *pire*, XII, 19, 14.

Esprits. — 1° Corps légers et subtils, émanations perçues par l'odorat, V, 17, 14. — 2° Sens, sentiments (*esprits animaux*), VIII, 1, 40; IV, 11, 8. — 3° Follets, démons non malfaisants, VII, 6, 18. — 4° *Beaux esprits*, « ceux qui se distinguent du commun par la politesse de leurs discours et de leurs ouvrages, avec une nuance d'ironie » (Ac.), VIII, 13, 24.

Étage. — « Se dit figurément en choses spirituelles. On le dit aussi des conditions » (Ac.), IX, 1, 22. Cf. « Mon Dieu, que votre esprit est d'un *étage* bas! » (Mol., *Fem. sav.*, I, 1.)

État. — Situation sociale, condition, VII, 15, 4; X, 6, 27; X, 9, 4; XII, 1, 64.

Étendre. — *Étendu*, développé, VI, 19, 31. *S'étendre*, se donner libre carrière sur quelque sujet, le traiter avec développement (oralement ou par écrit), X, 15, 12; *Montesp.*, 25.

Étendue, développement, VI, 1, 9.

Étonner. — *Étonné*, étourdi, abasourdi (au propre, par le bruit), IV, 4, 31; décontenancé, frappé de stupeur, X, 1, 47. — *S'étonner*, s'effrayer, se troubler, *Dauph.*, 29.

Étrange. — 1° Extraordinaire, II, 1, 36; VII, 6, 34; I, 12, 12; Terrible, IV, 1, 9; XI, 3, 1. — 2° Étranger. « En ce sens il n'est en usage que dans ces phrases [expressions] : *Terres étranges, nations étranges, venu d'étrange pays.* Il est meilleur en poésie » (Ac.), XII, 23, 62.

Être. — Existence, vie, V, 1, 42.

Événement. — Dénouement, VI, 1, 19. — Résultat, effet, *Disc.*, 151.

Excellence. — *Par excellence*, III, 5, 24, par privilège spécial, par une supériorité marquée. Cf. « Mon maître de chambre était un jeune homme glorieux et impertinent au possible; il se faisait appeler Hortensius *par excellence* comme s'il fût descendu de cet ancien orateur. » (Ch. Sorel, *Francion*, Éd. des *Textes français modernes*, I, 173.)

Excuser (s'). — 1° Refuser poliment, V, 2, 3; VII, 7, 30; IX, 1, 55. — 2° *S'excuser à* (auprès de, avec un nom de personne), VII, 10, 26; XII, 24, 80. — 3° *S'excuser sur* (avec un nom de chose) en invoquant..., XII, 17, 21.

F

Fabricateur. — En dehors de formules toutes faites, ce mot est un terme burlesque pour désigner l'ouvrier, l'artisan d'une œuvre considérable, II, 1, 30; ou même Dieu : I, 7, 31.

Faire. — 1° Emplois vagues avec des compléments variés. On préférerait aujourd'hui des verbes plus précis et plus appropriés : [décrire, accomplir (en parlant d'un astre)] un *cours*, II, 13, 30; [représenter] un *personnage*, III, 3, 4; [commettre] un *larcin*, III, 18, 19; [commettre] une *folie*, IV, 13, 26; [intenter] un *procès*, IV, 18, 34; [jouer] un *rôle*, V, 1, 29; [offrir] un *festin*, IV, 11, 10; [régler] le *destin*, *Bourg.* 32; [adresser] une *harangue*, X, 1, 11; [formuler] une *plainte*, II, 8, 48; III, 14, 9; [causer] de la *joie*, III, 16, 4. — 2° *N'avoir*

que faire, n'avoir nul besoin, VI, 20, 13. — 3° *Faire* remplace un verbe intransitif qu'on ne veut pas répéter, I, 8, 53; XII, 10, 21; il remplace des verbes transitifs : II, 18, 15; XII, 24, 20; XII, *Bourg.*, 12.

Fait. — Nom. 1° Façon d'être ou d'agir, conduite, IV, 14, 6; VII, 15, 15. — 2° Argent, part qu'on donne ou qu'on reçoit, IV, 12, 38; X, 9, 63; XII, 3, 13. Cf. « Bien heureux qui a tout son *fait* bien placé! » (Mol., *Avare*, I, IV). — 3° Ce qui convient à chacun, VII, 2, 30. — 4° Exploits, hauts faits, *Bourg.*, 12.

Famille. — Tous ceux, bêtes et gens, qui logent sous le même toit, IV, 22, 59; IV, 4, 24; — *Le père de famille*, le chef de la maisonnée, XI, 3, 60.

Fantôme. — 1° Apparence trompeuse suggérée par la réalité, VI, 15, 6; — 2° Personnage fictif qui hante l'imagination, VII, 12, 6; — 3° Conception philosophique sans réalité dont on se forme une chimère, VIII, 26, 20.

Faon. — Le petit de n'importe quel fauve, d'une lionne, X, 12, 1. Cf. « Que dis-tu lorsque tu remarques... ton héritier Croître comme un *faon* de lionne. » (Malherbe.)

Farce. — Pièce comique d'une inspiration populaire et burlesque, III, 1, 36; VII, 10, 28. Cf. « C'est dommage que Molière soit mort : il ferait une très bonne *farce* de ce qui se passe à l'hôtel de Bellièvre. » (Sévigné.)

Fatal. — 1° Qui cause des malheurs (en parlant d'une personne), X, 11, 54. — 2° Marqué par un destin heureux (en parlant de choses), VII, 13, 24. Cf. « Prince, l'heure *fatale* est enfin arrivée Qu'à votre liberté le ciel a réservée. » (Rac., *Baj.*, II, I.)

Feindre. — Absolument. Inventer, forger de toutes pièces une apparence fausse, III, 10, 10. Cf. « Il est honteux de *feindre* où l'on peut toutes choses. » (Corn., *Pertharite*, III, IV.)

Feinte. — Invention poétique, fiction, III, 1, 5; VI, 1, 5. (Ce sens est absent de Fur. et de Ac.)

Femelle. — « Se dit en burlesque et signifie fille ou femme » (Rich.), II, 20, 17; VII, 15, 31.

Fête. — On dit *faire fête à quelqu'un* pour dire : lui faire un bon traitement, I, 17, 15; le complimenter, le féliciter, IX, 18, 23; témoigner un grand désir de l'avoir ou beaucoup de plaisir à en jouir, II, 12, 13.

Fier. — (*Lion*) cruel, farouche, I, 6, 2; XI, 3, 34; XII, 24, 26; (*cité*) belliqueuse, II, 1, 22.

Figure. — 1° Forme extérieure d'une chose matérielle, II, 18, 24 (en parlant d'une chatte); VI, 5, 30 (d'oreilles); VII, 18, 15 (du soleil); XII, 1, 51 (d'hommes changés en bêtes). — 2° Image, statue, X, 13, 25.

Fille. — Sans aucun qualificatif, IV, 1, 39; VII, 5, 1; IX, 7, 16. Cf. « Il n'a point détourné ses regards d'une *fille* Seul reste du débris d'une illustre famille. » (Rac., *Brit.*, II, III.)

Fin. — *Mettre à fin*, achever, venir à bout de, VIII, 25, 44; *conduire à leur fin*, mener à bonne fin, XI, *Épît.*, 20.

Finance. — « Argent comptant. En ce sens il n'a guère d'usage que dans le style familier et en plaisanterie. » (Ac.) « Un peu burlesque » (Rich.), VII, 6, 37; X, 4, 2. — *Homme, gens* de finance, VIII, 2, 7; VIII, 19, 27.

Flatter. — Transitif. 1° Au propre, caresser, IV, 5, 18. — 2° Au figuré, séduire, charmer, VII, 12, 50. — Pronominal, employé absolument : se bercer d'une fausse espérance, XII, 5, 24; avoir pour soi-même une indulgence excessive, VII, 1, 23.

Foi. — 1° Confiance que l'on

accorde. *Avoir foi pour...*, VIII, 26,26.—2° Que l'on ressent. *Aller, mentir sur la foi d'autrui*. II, 10, 22; *Préf.*, 193. *Sur leur foi*, III, 13, 20. Confiants dans leur parole; — 3° Assurance donnée, engagement, promesse d'accomplir quelque chose. *Par votre foi*, X, 11, 48; X, 15, 35; XI, 9, 43; XII, 1, 91. *En bonne foi*, sincèrement, franchement, VIII, 18, 55; *foi d'animal*, I, 1, 13; *foi de roi, de hibou*, V, 18, 3; *foi de peuple d'honneur*, IX, 18, 18. Cf. « Promettent sadite Majesté, en *foi* et parole de roi, et aussi lesdits sieurs du clergé ont promis et promettent, en *foi* et parole de prélats et gens d'Église... » (Assemblée du clergé).

Fonds. — Ressources dans l'ordre intellectuel et moral (l'envie de plaire) où puise l'imagination d'un écrivain, *Bourg.*, 31.

Forme. — « Se dit de certaines règles établies par les ordonnances pour faire les procédures de justice et en ce cas il est opposé au fond et à la matière dont il s'agit » (Fur.), I, 10, 29; IX, 10, 28; XII, 8, 11. — « Façon d'agir, de parler, de se conduire suivant certains usages, certaines règles établies. *Traiter un malade dans les formes* » (Ac.), XII, 6, 6.

Fort. — Nom. « Endroit où le bois est le plus épais et où se retirent les bêtes fauves » (Fur.), III, 3, 19; V, 17, 11.

Fort. — Adjectif. (Fardeau) lourd, X, 13, 47. (Discours) violent, XI, 7, 81. Cf. « Une *forte* bataille. » (Montaigne.)

Fortune. — 1° Condition, situation, VI, 11, 17; Cf. « Comme il (le sort) voit en nous des âmes peu communes, Hors de l'ordre commun il nous fait des *fortunes*. » (Corn., *Hor.*, II, III.) — 2° Sort malheureux, malheur, I, 15, 4. Cf. « Le capitaine du vaisseau, touché de ma *fortune*, prit amitié pour moi. » (Mol., *Avare*, V, v.) — 3° Hasard, aventure. *De fortune*, IV, 15, 10, par hasard.

Fourbe. — Nom féminin. Caractère du fourbe, III, 66, 44; V, 21, 6.

Fournir. — 1° « Fournir ses repas », contribuer tout ou partie à, III, 2, 12. — 2° « Fournir son croc de... », le garnir, XII, 9, 36. — « Fournir aux projets... », suffire, VIII, 25, 40; *Épil.*, 7.

Fourvoyer. — S'écarter de la voie, s'égarer (au propre), I, 5, 4; VIII, 20, 56.

Fureur. — Passion folle (d'accumuler), ou autre; VIII, 27, 1; XI, 7, 59; XII, 3, 2; III, 15, 20.

G

Gaillard. — Adjectif, précédant le nom et marquant une idée d'entrain alerte, et de bonne humeur, II, 10, 7; II, 16, 9; VIII, 2, 18.

Galande, féminin (avec le même sens que *Galant*, n° 2), IV, 11, 30.

Galant. — Du vieux verbe *galler*, se réjouir, se donner du bon temps. 1° Nom : « un galant », élégant, qui plaît aux dames et empressé auprès d'elles, II, 2, 10. — 2° Élégant, de bonne mine et sachant plaire aux dames, I, 11, 9; adroit coquin, rusé, sans scrupules, III, 11, 5; II, 15, 27; XII, 23, 46, etc. — 3° Adjectif. Élégant, distingué (opposé à *lourdaud*). IV, 5, 4. Cf. « Un roi d'une taille *galante*. » (Mol., *Impr.*, I.)

Gâter. — Détruire, endommager, mettre en mauvais état, en parlant de choses, IX, 5, 14 et 30; IX, 11, 16; IX, 16, 5. En parlant de personnes : blesser, meurtrir, VIII, 26, 14; XII, 7, 29.

Géniture. — Progéniture (tou-

jours employé au singulier). « Il est vieux » (Ac.), IV, 16, 15; V, 18, 21; VIII, 16, 5; IX, 1, 77, etc.

Gent. — 1° Au singulier féminin. Race, nation : II, 2, 7; II, 5, 14; VII, 8, 36; X, 5, 26; la *gent trotte-menu*, III, 18, 41; *la gent marécageuse*, III, 4, 7. — 2° Au pluriel avec une nuance de mépris, IV, 18, 20; X, 7, 15; XI, 7, 60, ou de pitié, XII, 18, 21. — Sens variés : domestiques, IX, 1, 50; VII, 9, 27; concitoyens, XII, 23, 18; *Préf.*, 45.

Gloire. — Amour-propre, vanité, IV, 18, 6; X, 14, 43; *Fausse gloire*, IV, 3, 47.

Glose. — « Explication faite mot à mot et fidèlement sur le texte » (Rich.), VIII, 13, 27.

Gloser. — Expliquer un auteur par une glose, un commentaire. Par suite, censurer, critiquer, I, 7, 16.

Grain. — Petit poids qui était la soixante-douzième partie d'un gros, la vingt-quatrième d'un scrupule et correspondait à 0,0532 gramme, IX, 12, 16; VI, 10, 7; VIII, 15, 27; X, 14, 7.

Gré. — Reconnaissance, I, 14, 33; X, 1, 60. — *Prendre en gré*, recevoir comme agréable, agréer, VIII, 4, 28.

Grison. — 1° « On appelle populairement un âne un grison » (Ac.), VI, 8, 3. — 2° « Celui dont les cheveux commencent à blanchir » (Ac.), I, 17, 2.

Gros. — Mot à la mode; employé ici dans le sens de important, avec *messieurs*, VII, 15, 28; XII, 17, 24; partisan, V, 3, 16; équipage, VIII, 15, 14.

Gruger. — « Casser, réduire en menues parties des choses dures, sèches et friables » comme le grès, le sel, le marbre. De là on est passé au sens de manger, ici, en parlant d'une *huître*, IX, 9, 17. Le mot se dit « figurément de la chicane qui consomme en peu de temps le bien d'un plaideur » (Fur.). C'est un terme burlesque, I, 21, 34.

Guet. — Troupe chargée de la surveillance d'une ville pendant la nuit. Ceux qui peuvent dire le mot du guet (mot de passe, mot d'ordre) sont considérés comme amis et on les laisse passer. « Mettre des gens au guet », IV, 10, 10; « faire le guet », II, 14, 16; « être au guet », IV, 22, 22; « avoir l'œil au guet », VIII, 2, 44 (au figuré) veiller, surveiller. « Le mot du guet », IV, 15, 7.

Guinder. — Hausser, hisser, VI, 19, 24. *Reguinder*, XI, 6, 43; *se guinder*, se hausser, XII, 18, 12.

Guise. — Manière, façon, I, 17, 20; — *selon sa guise*, conformément à sa manière d'être, V, 19, 4. — *En cette guise*, en cette manière, X, 2, 22. — *De guise que*, de façon que, X, 13, 22.

H

Habile. — (Opposé à *ignorant*), savant, VIII, 19, 3; intelligent, IX, 14, 14.

Habit. — 1° Costume entier (d'homme), X, 9, 68; (de femme), VI, 21, 37; III, 7, 17. Cf. « Colombine, allez chez ma couturière et dites-lui que je veux avoir mon habit aujourd'hui. » (Regnard, *Coquette*, I, 1.) — 2° Au figuré : dehors (du mensonge), IX, 1, 34; plumage (d'un oiseau), XII, 11, 3.

Hanter. — Fréquenter, IV, 3, 7; VIII, 22, 5; VIII, 24, 4, etc. Cf. « Elle... Hante les hôpitaux, visite les prisons. » (Boileau, *Sat.*, X.)

Hasard. — 1° Risque. *C'est hasard si...*, V, 18, 8; *au hasard de*, XII, 1, 78. — 2° Employé absolument : périls, dangers, VIII, 24, 19; XII, 9, 32.

Herbe. — 1° Au pluriel. Légumes, VI, 11, 5. — 2° « *A l'herbe*, c'est le vert qu'on donne

aux chevaux pour les rétablir quand ils sont malades ou maigres. *Il faut mettre ce cheval à l'herbe* » (Fur.), XII, 17, 13.

Héritage. — Bien, propriété, « domaine, fonds de terre » (Ac.), VI, 4, 5; VI, 13, 4.

Heure. — *Tout à l'heure*, à l'instant, VI, 21, 27; VII, 2, 36.

Honnête. — 1° Convenable, satisfaisant, suffisant, I, 9, 9; VIII, 2, 25; VIII, 27, 16. — 2° Honorable, qui mérite l'estime, X, 7, 20. — Convenable, de bonnes manières, qui observe les bienséances, VIII, 12, 15.

Honnêteté. — Politesse, courtoisie, X, 7, 6.

Horoscope. — « L'horoscope consiste à chercher le moment de la naissance d'une personne et à voir sous quelle planète est née cette personne pour lui prédire le bonheur et le malheur qui lui arrivera avec la durée de sa vie » (Rich.), II, 13, 39; XI, 1, 23.

Hôte. — 1° Qui reçoit l'hospitalité, habitant, XI, 6, 10. — 2° *Hôte d'une belle âme*, qui donne l'hospitalité à une belle âme, VII, 2, 4; II, 2, 9; II, 19, 5.

Humeur. — Caractère, II, 20, 8; III, 16, 26; *Disc.*, 6. Cf. « Un homme qui sait la cour, contraint son *humeur*, déguise ses passions, parle et agit contre ses sentiments. » (La Bruyère, VIII, 2.)

I

Idée. — Image, XII, 15, 42. « De ce souvenir mon âme possédée A deux fois en dormant revu la même *idée*, Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer Ce même enfant toujours tout prêt à me percer. » (Rac., *Ath.*, II, v.)

Impertinent. — 1° En parlant de personnes. « Qui parle ou qui agit contre la raison, contre la discrétion, contre la bienséance » (Ac.), VI, 11, 11.

Imprudence. — Manque de sagesse, VII, 14, 24; VI, 4, 24; X, 2, 33; IX, 10, 6.

Imputer. — Mettre sur le compte de, attribuer, avec un sens favorable, VII, 14, 40; ou non, VIII, 3, 16.

Incessamment. — Continuellement, sans cesse, III, 6, 9; VIII, 5, 4. Cf. « La vieillesse chagrine *incessamment* amasse. » (Boileau, *Art. poét.*, III, 383.)

Incident. — « Difficulté nouvelle, question nouvelle qui naît dans le cours d'un procès et qui embarrasse le procès davantage et le rend plus difficile à juger » (Rich.), IX, 9, 15.

Indiscret. — 1° En parlant de choses. Hors de saison, déplacé, VIII, 1, 59. — 2° En parlant de personnes, qui manque de discernement, XII, 20, 30.

Indiscrétion. — Manque de jugement, de discernement, X, 2, 32.

Industrie. — Habileté, ingéniosité, activité appliquée au bien, VII, 14, 41.

Influence. — « Sorte d'écoulement matériel que l'ancienne physique supposait provenir du ciel et des astres, et agir sur les hommes et les choses. » (Littré.) Employé avec *verser*, II, 13, 36; VIII, 16, 69. Cf. « C'est par là qu'un auteur que presse l'indigence Peut des astres malins corriger l'*influence*. » (Boileau, *Sat.*, I.)

Inquiet. — Agité, inconstant, qui ne peut demeurer en place, « qui a l'humeur brouillonne et remuante » (Fur.), VIII, 16, 23. *Humeur inquiète*, VII, 12, 30.

Inquiétude. — Agitation, turbulence, VI, 5, 9.

Insecte. — Cf. « Défenses sont faites à toutes personnes autres que médecins et apothicaires d'employer aucun *insecte* venimeux comme serpents, crapauds,

vipères, et autres semblables sous prétexte de s'en servir à des médicaments ou à faire des expériences » (Édit de juillet 1682), VI, 12, 23.

Intérêts. — Indemnités dues à quelqu'un en réparation d'un dommage causé : dommages et intérêts, V, 20, 16.

J

Jacobus. — Voir *Ducat*.

Jaloux. — Qui est zélé pour, qui est fort attaché pour quelque chose, vivement désireux de, IX, 7, 22; XII, 25, 1. Cf. « Combien les Romains furent *jaloux* de la liberté. » (Bossuet, *Hist.*, III, VI.)

Jargon. — (*Le blason.*) Langage non pas incorrect, mais de convention, que parlent entre eux les initiés et que ne comprennent pas les profanes, X, 15, 32.

Jean. — Nom de paysan, comme *Gros René*, dans la comédie populaire. « Un *Jean*, un sot. » (Oudin, *Curiosités*, 1640.) *Jean Lapin*, II, 8, 1; VII, 16, 9; *Gros-Jean* comme devant, niais comme auparavant, VII, 10, 43.

Jeu. — *Jeux de prince* (proverbe), IV, 4, 42, « jeu de prince, qui ne plaît qu'à celui qui le fait, un fâcheux jeu, qui offense » (Oudin, *Curiosités*, 1640). — « Toute sa cour verra beau *jeu* », XII, 21, 25, assistera à beau spectacle, sans ironie. — « Marrons verront beau *jeu* », IX, 16, 18, avec ironie : seront traités comme il faut, pour dire : seront pris, pillés, mangés. — *Les jeux* (coordonné aux *ris*), VII, 5, 64. « Ce mot au pluriel signifie les petits amours, les ris et les grâces. » (Rich.)

Joie. — Jouissance, III, 16, 4; VII, 1, 14; IX, 9, 7.

Justement. — Juste, exactement, II, 20, 65; IX, 4, 10; X, 2, 24. Cf. « Il véquit [vécut] quatre-vingt et un ans *justement*. » (Malherbe.)

L

Là-bas. — Par opposition à l'expression inusitée *ici haut*. *Là-bas* suppose comme terme de comparaison la terre des vivants, *ici-bas* le ciel, IV, 20, 5; VIII, 20, 29; X, 15, 48; XII, 5, 18.

Lacs. — « Les paysans attrapent du gibier avec un *lacs* fait d'une ficelle passée par un nœud coulant. » (Fur.) On écrit *lacs* au singulier et au pluriel, et dans les deux cas on prononce *lâ*. Le diminutif est *lacet*, VI, 1, 25; IX, 2, 41.

Langueur. — « Diminution de forces, de santé causée par une maladie lente et souvent mortelle » (Fur.), III, 2, 18; VIII, 3, 21. *Mourir de langueur*, IV, 3, 39.

Lares. — Dieux domestiques des Romains, puis la maison elle-même, VIII, 9, 2; VIII, 21, 7.

Légitime. — Qui a les conditions requises par la loi, régulier (*rime*), II, 1, 48. — Autorisé (*peintre*), I, 11, 26.

Leurre. — 1° « Certain morceau de cuir rouge façonné en forme d'oiseau, dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie qui ne reviennent pas tout droit sur le poing » (Ac.), XII, 12, 55. — 2° Au figuré « Un artifice avec lequel on attire quelqu'un, une chose dont on lui fait envie afin de le tromper » (Ac.), II, 16, 25.

Leurrer. — (Au figuré) tromper, X, 11, 49.

Liesse. — « Vieux mot, qui signifie *joie* et qui entre encore dans le burlesque et le style le plus simple », VI, 12, 1.

Loyer. — 1° « Salaire, ce qui est dû à un serviteur, à un ouvrier pour ses services, pour son travail. » (Ac.) Toute peine, dit-on, est digne de *loyer*, XII, 22, 5. — 2° Récompense, VI, 13, 9; X, 1, 73.

Lutin. — « Espèce de démon ou d'esprit follet qu'on croit revenir dans une maison pour faire des malices, du désordre et de la peine. On dit... d'un vieillard scélérat que c'est un vieux *lutin* » (Fur.), V, 6, 25; VII, 2, 22.

M

Machine. — 1° Agencement de moyens naturels ou non en vue d'un résultat, III, 5, 14; — miroir à alouettes, VI, 15, 10; flèche empennée, II, 6, 6; seau faisant équilibre à un autre seau, XI, 6, 16; un coche, VII, 9, 9; un moyen de transport, X, 2, 16; le soleil, VII, 18, 23; la terre (*la machine ronde*), I, 16, 8; le ciel (*la machine ronde*), VI, 18, 17; le corps de l'homme ou de l'animal, *Disc.*, 30, 157; — 2° Au figuré : Machinations, III, 18, 47; ruses, artifices qu'on fait jouer en politique, *Dauph.*, 30.

Magister. — « Maître d'école de village qui enseigne à lire aux jeunes paysans. » (Fur.) C'est un mot latin employé avec un sens défavorable, I, 19, 10; VIII, 9, 17.

Main. — « En termes de fauconnerie, se dit proprement du faucon » (Fur.), VI, 15, 11; IX, 17, 4. — *Faire main basse* (absolument), XII, 8, 36, ne pas faire de quartier; *Faire sa main*, VIII, 7, 33; « faire un gain, un profit injuste dans quelque emploi ou commission. » (Fur.)

Mais. — *Qui n'en peut mais...*, qui n'en est pas cause, responsable, qui n'y peut rien, n'y est pour rien. (L'expression *qui n'en peut plus* est un équivalent littéral de la locution donnée, mais qui a pris un autre sens), II, 9, 28.

Maître. — *Maître passé*, VI, 19, 13; XI, 3, 14; *passé maître*, III, 5, 4; en parlant de ceux qui, comme dans les corporations, ayant été apprentis, prenaient le rang de maîtres, c'est-à-dire étaient habiles dans n'importe quel art. — *Maître d'œuvre*, *Disc.*, 105 « ou Maître des œuvres, officier qui a juridiction et inspection sur les ouvrages de maçonnerie et de charpente » (Ac.); autrement dit, chef de chantier. — *Maître ès arts*, « celui qui a des lettres [un diplôme] de licence d'une université pour pouvoir enseigner la rhétorique, la philosophie, etc. » (Fur.), XI, 5, 4. « C'est en ce sens qu'on a donné aux avocats, aux docteurs, aux magistrats, aux prêtres, le titre de *Maître*, comme *Maître Charles du Moulin*, *Maître René Choppin*, etc. C'est une qualité qu'on joint toujours avec les noms propres [prénoms] et les surnoms [noms de famille]. Aux artisans on donne la qualité de *maître* jointe à leur nom propre seulement [prénom] sans y mettre leur surnom [nom de famille]. *Maître Pierre*. *Maître Jean le Savetier*. » (Fur.) « On se sert quelquefois de ce mot dans le burlesque en l'attribuant aux animaux. » (Rich.) *Maître Corbeau*, I, 2, 1, 3; *Aliboron*, I, 13, 6; *Mitis*, III, 18, 35; *Jean Lapin*, 11, 8, 1; *Baudet*, V, 14, 6. — *Maître* s'emploie aussi dans un sens approchant de « considérable, principal », ou encore pour souligner ironiquement « quelque mauvaise qualité » (Fur.) : *maître chou*, IV, 4, 36; *maître rat*, XI, 11, 4.

Mal. — Adverbe avec lequel on forme des adjectifs composés du genre de *mal content*. II, 15,

29; V, 6, 18 (sur le modèle desquels on avait formé *mal propre, mal satisfait*, etc.).

Malice. — 1° Perversité, méchanceté, inclination à nuire, à mal faire, II, 3, 11. Cf. « Constantin, déshonoré par la *malice* de sa femme... » (Bossuet, *Hist.*, 115.) — 2° Sens atténué : action plaisante et malicieuse, V, 21, 8.

Malin. — « Malfaisant, qui prend plaisir à faire du mal, à dire du mal » (Ac.), VI, 5, 36; Féminin *maline*, VI, 15, 12.

Manant. — 1° Paysan, I, 8, 8; IV, 4, 2; IV, 16, 31. — 2° Rustre, homme inculte et ignorant, VI, 19, 10.

Manoir. — « Demeure, maison. Il est vieux. On appelle poétiquement les Enfers : le sombre, le triste manoir, le manoir ténébreux. » (Ac.) *Le manoir liquide*, la mer, XI, 3, 32; XII, 3, 20.

Manquer. — Faillir, être en faute, être coupable, I, 14, 61; II, 3, 17. — *Sans manquer*, sans faute, II, 15, 8.

Marché. — *Faire le marché d'autrui*, VIII, 13, 63, travailler, dans l'intérêt du voisin. — « On dit qu'un homme n'*amende pas son marché* quand il sursoit seulement la condamnation par un appel ou un autre délai » (Fur.) (sens juridique), V, 6, 22. — *Le marché ne tint pas*, l'affaire tourna mal, V, 20, 15. — *Marché fait*, affaire conclue, X, 2, 16.

Marque. — 1° Preuve, témoignage, XII, 15, 43. — 2° Signe, V, 18, 17.

Mâtin. — Gros chien qu'on dresse non à la chasse, mais à garder une cour de ferme, un troupeau, VIII, 7, 14; X, 9, 20, etc.

Matois. — « Rusé, difficile à tromper, adroit à tromper les autres. Les filous se nomment encore entre eux enfants de la *mate*, qui est un vieux mot français qui signifiait tromperie » (Fur.), II, 15, 2; IX, 14, 22; XII, 13, 2.

Matoiserie. — Ruse, fourberie, XI, 6, 2.

Méchant. — De mauvaise qualité, méprisable. On a tenté, mais infructueusement, d'établir une distinction entre *méchant* et *mauvais*. — *Caractère*, XII, 11, 23; *livres*, VIII, 19, 28; *soldats*, IX, 18, 28; *marais*, XI, 10, 28; *diseurs de bons mots*, VIII, 8, 4; *effets*, VII, 17, 29.

Mécompte. — Erreur de compte, VI, 1, 22; XII, 3, 13.

Médiocre. — Moyen. « Qui est entre le grand et le petit, entre le bon et le mauvais. » (Ac.) Cf. VII, 5, 19. « Les gens *médiocres* veulent égaler les grands; les petits veulent passer pour *médiocres*; tout le monde fait plus qu'il ne peut. » (Fénelon *Tél.*, XVII.)

Médiocrité. — Juste milieu, juste mesure, VII, 6, 51; X, 9, 60.

Mélancolique. — Sombre, qui a une disposition à la tristesse et à la peur. « Le cerf est un animal mélancolique » (Ac.), II, 14, 19. Cf. « Je suis mélancolique, et je le suis à un point que depuis trois ou quatre ans à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. » (La Rochef., *Portrait.*)

Ménage. 1° Par ironie, désordre, II, 8, 22. Cf. « Quand les servantes eurent aperçu tout le *ménage* [il s'agit d'un singe qui a renversé beaucoup d'écuelles, etc.], elles le dirent à mon père et à ma mère. » (Sorel, *Francion.*) — 2° Épargne, économie, VIII, 18, 42. Cf. « Il a épuisé tout ce que son père lui avait épargné avec un extrême *ménage*. » (G. Du Vair.) — 3° Ustensiles servant au ménage et aux travaux des champs, II, 20, 52.

Ménagerie. — « Lieu bâti auprès d'une maison de campagne pour y engraisser des

bestiaux, des volailles, etc. » (Ac.), III, 12, 1; X, 7, 7.

Mensonge. — Fiction poétique, II, 1, 3; *Montesp.*, 38; IX, 1, 34.

Mépriser. — Faire peu de cas de, VI, 10, 23.

Messer. — Absent des dictionnaires. Mot italien, voisin, pour la forme, de *messire*, II, 19, 8; III, 2, 4; IV, 16, 5.

Messire. — « Titre ou qualité que prennent les nobles et les personnes de qualité. » (Fur.) « Ce mot se dit quelquefois en riant et alors il signifie la même chose que sire » (Rich.), VIII, 3, 29; IV, 11, 11.

Mettre. — 1° Risquer, exposer, sacrifier, XII, 15, 49. Cf. « N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses...; ils ont *mis* leur repos, leur honneur et leur conscience pour les avoir; cela est trop cher. » (La Bruyère, VI, 13.) — 2° Dépenser, VII, 14, 33 (*Mise* et *recettes* s'emploient dans le sens de dépenses et recettes, XII, 7, 7). — 3° Noter, coucher par écrit, IX, 9, 22.

Minois. — Mine, visage. « Il est bas et ne se dit qu'en raillerie » (Fur.), VI, 5, 34.

Misérable. — Digne de pitié, I, 2, 7; VI, 13, 28; VII, 1, 63. Employé comme nom, V, 17, 1.

Misère. — Malheur, infortune, IX, 15, 5; XI, 6, 23. Cf. « Ciel, qui vois ma *misère* et qui fais les heureux, Prends pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux. » (Corn., *Veuve*, IV, x.)

Modeste. — Modéré (dans ses désirs), VIII, 27, 17. Cf. « Le brodeur et le confiseur seraient superflus, si l'on était *modeste* et sobre » (La Bruyère, VIII, 12).

Musette. — « Instrument de musique auquel on donne le vent avec un soufflet qui se hausse et se baisse par le mouvement du bras » (Ac.), III, 3, 16; IX, 18, 9; X, 9, 70.

N

Nécessité. — 1° Situation critique, besoin pressant, II, 2, 13. — 2° Caractère inévitable des choses qui ne peuvent pas ne pas être, II, 13, 34.

Noble à la rose. — Voir *Ducat*.

Noise. — « Querelle, dispute. » (Ac.) « Il est du style le plus simple » (Rich.), IX, 14, 20; X, 7, 2. Cf. « Nous prendrons la Flandre, et, quand nous aurons commencé la *noise*, nous ne l'apaiserons peut-être pas aisément. » (Sévigné, 22 janv. 72.)

Note. — On dit « qu'*un homme change de note* quand il parle d'une autre manière qu'il n'avait fait, quand il supplie au lieu de menacer » (Fur.), II, 8, 39; Inversement : « c'est toujours même note », VI, 21, 11.

Nourri, élevé, X, 11, 9. Cf. « Moi, *nourri* dans la guerre aux horreurs du carnage. » (Rac., *Ath.*, II v.)

Nouveau. — D'un nouveau genre, III, 4, 13; IV, 11, 32; VII, 3, 7; II, 1, 24; — inconnu, VIII, 13, 56.

O

Objet. — « Ce qui est opposé à notre vue ou ce qui se représente à notre imagination. » (Fur.) Vue, spectacle, apparition : la Mort, I, 15, 7; le fils du meunier monte seul sur l'âne, III, 1, 43; un chameau, IV, 10, 2; une personne, X, 11, 54; un trésor, X, 4, 7; l'objet opposé au sujet pensant, *Disc.*, 64; une image, un reflet, VI, 9, 6; un sujet de description, XI, 4, 32, dans la langue sentimentale : personne aimée, VIII, 24, 16.

Obliger. — Amener, engager, exciter, porter à faire quelque

chose, II, 20, 83; IX, 1, 69; *Disc.*, 116. Ainsi s'explique *obliger par force*, qui n'est pas un pléonasme, *Disc.*, 75; — *obliger de*, IX, 1, 69.

Obole. — « Petite monnaie de cuivre valant la moitié d'un denier tournois ou une maille. » (Ac.) C'était une monnaie hors d'usage, V, 16, 11. — Au figuré ce mot marque une quantité voisine de zéro employée dans des formules négatives, IV, 8, 18; II, 12, 19 (voir IV, 8, 11).

Office. — 1° Service, assistance, secours, VI, 9, 17; Cf. « Je vous devrai beaucoup pour un si bon *office*. » (Corn., *Hor.*, IV, II.) — 2° Charge, généralement vénale, emploi dans l'armée, la police, la justice, les finances, VII, 15, 25.

Officieux. — « Prompt à rendre service » (Ac.), I, 11, 5. Cf. « Qu'il soit doux, complaisant, *officieux*, sincère. » (Boileau, *Sat.*, IX, 215.)

Or. — Adverbe. 1° Maintenant, III, 5, 27; — 2° *Or çà*, pour exhorter, VIII, 2, 15.

Organe. — Partie du corps vivant, considérée par rapport à sa fonction et, par extension, le corps lui-même. *Disc.*, 235; IX, 7, 69.

Ost. — « Vieux mot, qu'on prononçait *ôt* et qui signifiait une armée » (Fur.), XI, 3, 36; XII, 9, 52.

Oter. — Supprimer, arracher, retrancher, V, 5, 18; V, 13, 8; XII, 20, 10, 19, 25. Cf. « Aussitôt que la Parque *Ote* l'âme du corps... » (Malherbe.)

Ourdir. — 1° Disposer les fils de la chaîne pour faire un tissu, III, 8, 22; 2° Au figuré. Tramer, conduire comme on fait d'une toile (en parlant des jours de la vie), XI, 4, 34, (de ruses), III, 6, 39; IV, 11, 42.

Ouvrier. — Artisan, artiste peintre, III, 10, 9; sculpteur, IX, 6, 13.

P

Panader (se). — Se pavaner « en parlant d'une personne qui marche avec faste [ostentation], comme un paon quand il étend ses plumes » (Fur.), IV, 9, 3; II, 17, 14.

Panneau. — Filet pour prendre du gibier. Au figuré *tendre un panneau*, IV, 19, 18; XII, 23, 47; *donner dans le panneau*, V, 20, 23.

Paraître. — Se montrer, apparaître, I, 21, 10; VII, 18, 44; XI, 3, 29. Cf. « Ils *paraissent* armés; les Maures se confondent. » (Corn., *Cid*, IV, III.)

Pareil. — *S'attendre à la pareille*, au même traitement, I, 18, 28; *à la pareille*, de la même manière, VIII, 8, 12. Cf. « Nous devons nous aimer *à la pareille*. » (Sévigné, 16 mai 72.)

Parentage. — 1° Union par les liens du sang ou par les alliances, X, 2, 35. — 2° « Nom collectif qui se dit de tous les parents ensemble. » (Fur.) « Il vieillit et ne s'emploie guère qu'en vers » (Ac.), IV, 1, 26. Cf. « Si nommer en son *parentage* Une longue suite d'aïeux Est réputé grand avantage. » (Malherbe.)

Parfait. — Achevé : *avare*, II, 20, 10; *loup*, III, 13, 14; *bâtiment*, VIII, 1, 37. C'est un participe qui marque le résultat d'une action et non un adjectif qui marquerait l'état.

Part. — 1° Place, I, 17, 10. — 2° Côté. *De sa part, de leur part*, I, 17, 18; IV, 6, 13; VII, 6, 12; VIII, 10, 14. — 3° Partie d'un tout, fraction d'un tout, VII, 2, 8; — 4° *Mettre à part*, écarter, mettre de côté, VIII, 26, 40.

Parti. — 1° « On dit qu'on a joué un mauvais parti à quelqu'un lorsqu'on l'a attrapé, qu'on lui a fait quelque vilain tour » (Fur.), VIII, 18, 14. —

2° « Troupe de gens de guerre, de cavalerie ou d'infanterie que l'on détache pour battre la campagne, reconnaître l'ennemi, faire des prisonniers » (Ac.), *Disc.*, 132.

Partie. — 1° « Se dit de tous les plaideurs en tant que demandeurs ou défendeurs l'un par rapport à l'autre. Par conséquent adversaires dans un procès » (Fur.), I, 21, 29; II, 3, 5. Cf. « Va, je suis ta *partie* et non pas ton bourreau. » (Corn., *Cid*, III, IV.) — 2° Projet, plan concerté d'avance. « Se dit de tous les divertissements où on engage certaines personnes et à certains jours. » (Fur.) (Cf. parties de plaisir), IV, 4, 19.

Partisan. — Celui qui, sous l'Ancien Régime, avait fait un « parti » avec le roi pour la répartition et le recouvrement des impôts. *Parti* : forfait soit pour une livraison de fournitures soit pour une levée des droits du roi, V, 3, 16.

Pas. — 1° « Se dit des allées et venues que l'on fait pour quelque affaire et des peines qu'on prend pour y réussir. » (Ac.) Démarches, VIII, 25, 33. — 2° Droit de passer le premier dans un cortège, préséance. « On dit *avoir le pas* pour dire : marcher le premier » (Ac.), XII, 21, 28.

Passage. — 1° « Lieux étroits et difficiles qui ferment l'entrée d'un pays » (Fur.), IV, 6, 52; IV, 12, 34.

Passer. — Dépasser, I, 21, 28; XI, 1, 38; *Préf.*, 148. — *Il se fût bien passé de...* façon populaire de dire : cela eût mieux valu pour lui, VII, 7, 17.

Payer. — *Payer de raison*, X, 1, 10; XII, 5, 3; X, 1, 10; *payer de mensonges*, VIII, 14, 53. Dans chacun de ces cas il est sous-entendu que celui qui a été payé a été dupe.

Pécore. — 1° « Un animal, une bête, mais il est bas et burlesque » (Rich.), I, 3, 9. — 2° « Terme injurieux qui signifie une personne stupide » (Ac.), IX, 1, 16.

Peine. — 1° Châtiment (au sens juridique), VII, 8, 16. Cf. « Vous qui savez son crime, ordonnez de sa *peine*. » (Corn., *Nicomède*, V, VII.) « Lorsque la *peine* est sans mesure, on est souvent obligé de lui préférer l'impunité. » (Montesq., *Esprit*, VI, XIII.) — 2° Souffrance, V, 4, 3.

Pèlerin. — « Qui voyage dans la campagne. » (Fur.) Voyageur, II, 10, 7. *Pèlerine*, voyageuse, X, 2, 17.

Penser. — Nom. Ce mot n'est usité qu'en vers, III, 1, 12; V, 14, 3; VIII, 26, 1. « L'usage a préféré *pensées* à pensers, un si beau mot et dont le vers se trouvait si bien. » (La Bruyère, XIV, 73.)

Penser. — Faillir, être sur le point de, III, 9, 4; IV, 7, 14, etc.

Pente. — Tendance, inclination, III, 16, 29; IX, 11, 23. Cf. « Je n'ai que trop de *pente* à punir son audace. » (Rac., *Brit.*, IV, IV.)

Perche. — « Les fauconniers mettent leurs oiseaux sur la perche » (Fur.), VIII, 21, 14. « J'admire comme les faucons reviennent sur le poing, se laissent couvrir les yeux et attacher à la perche. » (Saint François de Sales, *Introd. à la Vie dévote.*)

Perdre. — Causer la perte de, détruire, VIII, 5, 14. Cf. « Tu frappes et guéris, tu *perds* et ressuscites. » (Rac., *Ath.*, III, VII.)

Personnage. — « Rôle que joue un comédien ou une comédienne » (Ac.), III, 3, 4; IX, 1, 8; XII, 18, 15. Cf. « Je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon *personnage*. » (Mol., *Impromptu*, I.)

Personne. — Mot qu'on adjoint par honneur, accompagné de différents adjectifs, à diffé-

rents titres et qui figure dans les actes publics, sur les pierres tombales : *scientifiques personnes* (université) ; *nobles et dévotes personnes* (corps officiels de l'État) ; *vénérables et discrètes personnes* (prêtres et docteurs). « Personne fort prudente », II, 2, 14; « Sage et discrète personne », XII, 2, 12.

Peuple. — 1° Les gens, le public, III, 1, 24. — 2° Au singulier, collectif (la gent des *souris*), XI, 9, 31, 35. — 3° La foule des hommes, avec une nuance de mépris (*le peuple imitateur*). XII, 19, 12. — 4° La foule des dieux (*le peuple immortel*), XII, 12, 112.

Pied. — 1° Emplois divers (singe), I, 7, 10; (loup), IV, 16, 31; III, 3, 12; (grenouille), IV, 11, 23; (lièvre), V, 17, 22; (hibou), V, 18, 32; (pigeon), IX, 2, 42. — 2° Au figuré, *Prendre pied sur*, « se régler sur une chose et en tirer conséquence pour une autre de même nature » (Ac.), VIII, 20, 43. *Haut le pied*, XII, 17, 28, expression adverbiale qui équivaut à s'enfuir. — *Laissez-leur prendre un pied chez vous*, expression où le mot *pied* est une mesure de longueur. « Si vous lui donnez un pied, il en prendra quatre » (Ac.). II, 7, 19.

Piller. — « En parlant des chiens qui se jettent sur les animaux ou sur les personnes » (Ac.). *Disc.*, 90; X, 14, 47.

Piquer (se). — 1° « Se glorifier de quelque chose, en faire vanité, en faire profession, en tirer avantage » (Ac.), I, 9, 23; II, 20, 69; III, 12, 5; V, 1, 14; VI, 5, 20. — 2° « Se fâcher, se mettre en colère » (Rich.), XI, 10, 33.

Pis. — Employé avec une valeur d'adjectif : Pire, I, 14, 49; IV, 4, 32; IX, 2, 43.

Pistole. — Voir *Ducat*.

Pitance. — « Ce qu'on donne à chaque religieux pour son repas. Le mot de pitance n'est pas si usité que celui de portion. L'usage du mot pitance est dans le style simple et comique » (Rich.), IV, 8, 14; VIII, 7, 5; XII, 6, 14.

Poil. — Cheveu, 1, 17, 19. Cf. « Calchas s'est avancé, L'œil farouche, l'air sombre et le *poil* hérissé. » (Rac., *Iph.*, V, VI.)

Point. — 1° Détail très petit, comparable à un point (au propre). *Regarder comme un point*, VIII, 27, 2. — 2° Détail, chose spécifiée, VIII, 11, 17; *de point en point*, IX, 2, 23; *de tout point*, tout à fait, XI, 5, 13. — 3° L'endroit précis où se trouve l'astre observé, en astronomie, VIII, 16, 79. — 4° Moment, instant précis : *à point*, au moment convenable, à propos, II, 18, 23; IV, 12, 36; VII, 6, 60; *à point nommé*, au moment qu'il fallait, V, 6, 11. — 5° Degré, VIII, 16, 61. — 6° « Se dit de ce qu'il y a de principal dans une affaire, dans une question, dans une difficulté » (Ac.), I, 21, 14; VI, 13, 26; VIII, 25, 22. — 7° Avantage essentiel, élément de supériorité, IV, 5, 7; VII, 2, 5; XI, 6, 1. — 8° État bon ou mauvais, en parlant surtout du corps, de la santé : *mal en point*, XII, 17, 29.

Politique. — Nom féminin. Calcul intéressé (opposé à *caprice*), VII, 6, 20.

Politique. — 1° Adjectif. « Homme adroit et fin, qui sait arriver à son but et s'accommoder au temps » (Ac.), XI, 1, 9. — 2° Nom masculin, *Bourg*, 25.

Porter. — 1° Comporter. *Préf.*, 123. Cf. « S'ils n'ont pas plus d'esprit que ne *porte* leur condition. » (La Bruyère.) — 2° Supporter, X, 1, 54. — 3° *Porté*, animé, poussé, VIII, 10, 23; XII, 25, 2.

Possible. — Adverbe. Peut-être. « Les uns l'accusent d'être bas, les autres d'être vieux.

Ceux qui veulent écrire poliment ne feront pas mal de s'en abstenir » (Vaugelas), III, 6, 8; IV, 1, 34; *Préf.*, 50.

Pourvoir. — « Établir par un mariage ou par quelque emploi, par quelque charge » (Ac.), VII, 5, 8; VIII, 1, 27.

Prêcher. — 1° Transitif. Familier, pour dire parler avec insistance, VIII, 13, 55. — 2° Employé absolument. Faire des remontrances, IX, 10, 2; X, 10, 26.

Prendre. — Impersonnel. *Il en prit*, I, 8, 55; *mal prend*, II, 16, 24; *il en prit mal*, XI, 1, 47. La chose eut de bonnes ou de mauvaises suites. (V. Grammaire 15.)

Prêt. — *Prêt à*, près de, sur le point de, III, 12, 14. — *Prêt de*, prêt à, IV, 19, 13. — *Prêt de*, près de, IV, 18, 10; VI, 10, 14.

Prétendre. — 1° Espérer, compter, VII, 10, 3; IV, 11, 28; X, 4, 28; VIII, 13, 62. — 2° Affirmer VI, 7, 6.

Prévenir. — 1° Anticiper, cueillir d'avance (au passif), II, 13, 27. — 2° Devancer, XII, 24, 66; VIII, 18, 15.

Prévôt. — « Celui qui est revêtu d'une dignité, d'une charge, d'une commission en vertu de laquelle il est préposé pour avoir direction, autorité sur quelque chose » (Ac.), V, 19, 2; VIII, 14, 8.

Priser. — Au figuré. Estimer, faire cas de, V, 20, 9; VIII, 15, 26; XI, 5, 58.

Prix. — 1° Récompense. I, 14, 41; VII, 13, 10; XI, 3, 42 (au propre). Cf. « O Dieux, Si vous donnez les *prix* comme vous punissez. » (Rac., *Thébaïde*, III, III.) — 2° *Au prix de*, auprès de, en comparaison de, III, 18, 11; V, 6, 3; XII, 25, 23; — 3° *Au prix*, adverbe, VII, 7, 24; XI, 5, 52. — 4° Valeur, IV, 3, 1.

Profane. — 1° Nom. Le vulgaire, IV, 3, 25. — 2° Adjectif. Sacrilège, impie (*langage*), X, 11, 49.

Profession. — *Faire profession de*, se piquer de, *Préf.*, 17.

Propos. — *Entrer en propos*, entrer en matière, I, 5, 11. *Se mettre sur le propos*, I, 14, 15, aborder le sujet de. Ferme résolution, VIII, 16, 21.

Propre. — 1° Joli, soigné (jardin), IV, 4, 4; — 2° *Propre pour*, bon pour, III, 7, 20. — 3° *Propre à* (infinitif), capable de, IX, 16, 17; bon pour, X, 13, 27.

Prouesse. — 1° Bravoure, III, 14, 2; — 2° Acte de bravoure, VI, 7, 4. Mot vieilli. La Bruyère regrette qu'on lui ait préféré *grandes actions* (XIV, 73).

Province. — Pays, État, I, 13, 7; VIII, 18, 54; royaume, VIII, 14, 6. Cf. « L'enragé qu'il [Alexandre] était, né roi d'une *province* Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince, S'en alla follement... » (Boileau, *Sat.*, VIII.)

Prudent. — Plein de sagesse pratique, avisé, entendu en affaires, I, 21, 17.

Public. — Nom. 1° Le *public*, l'intérêt public, XII, 25, 59. 2° *Vivre sur le public*, c'est-à-dire sur le commun, ou encore vivre de vol et de mendicité, VIII, 7, 20.

Publier. — Dire en tous lieux, répandre, divulguer, I, 14, 54; VIII, 6, 23. Cf. « Que ne *publieront* point l'envie et l'imposture! » (Corn., *Cid*, III, IV.)

Pudeur. — « Honnête honte », honte, VIII, 1, 15; VIII, 11, 26; X, 14, 60. Cf. « Moi-même, je l'avoue avec quelque *pudeur*, Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce Chatouillait de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse. » (Rac., *Iphig.*, I, I.)

Puissant. — « Robuste et de grande taille » (Ac.). « Se dit de la corpulence d'un homme vigoureux ou fort gras. » (Fur.) En parlant d'un chien, I, 5, 3; d'un bœuf, II, 9, 7.

Q

Quelquefois. — Une fois, IX, 2, 70; XII, 12, 95. Cf. « *Quelquefois* qu'un grand ours que nourrissait son père échappa, il vous prit monsieur de l'ours et vous le mit en pièces comme un poulet. » (Rabelais, II, IV.)

Quidam. — « Le mot de *quidam* est un peu vieux et il ne se dit que dans le burlesque ou en plaisantant dans la conversation ou dans le style le plus bas. » (Rich.) Un certain, III, 1, 79; *Disc.*, 185.

Quolibet. — « Façon de parler basse et triviale, qui renferme ordinairement une mauvaise plaisanterie » (Ac.), III, 1, 56.

R

Raison. — « Satisfaction sur quelque chose qu'on demande, qu'on prétend. » (Ac.) *N'avoir point de raison*, IV, 12, 71; — « Satisfaction pour une offense, vengeance ». « Se dit aussi de la réparation de quelque injure reçue » (Ac.), VI, 2, 46. — *Rendre raison*, justifier, expliquer, *Préf.*, 149. — *Faire raison*. Du sens de donner satisfaction pour une offense, réparation d'une injure, on passe au sens de tenir tête en parlant d'un buveur qui vide son verre autant de fois qu'un autre buveur par lequel il est comme provoqué, II, 10, 26.

Ramage. — Ce mot qui désignait étymologiquement les rameaux eux-mêmes (cf. *étoffe à ramages*, c.-à-d. ornée de dessins représentant des fleurs, des feuillages), on est passé au sens de chant des petits oiseaux perchés sur les rameaux, et de chant ou de cri de n'importe quel oiseau, I, 2, 7; II, 17, 25; III, 12, 14.

Ramée. — « Branches coupées avec leurs feuilles vertes » (Ac.), I, 16, 1; II, 19, 9.

Rapport. — Revenu, IV, 2, 1.

Rapporter (se). — Avoir du rapport, de la conformité, de la ressemblance, I, 2, 8.

Ravissant. — Ravisseur, rapace, V, 1, 25. Cf. « Voyez combien d'animaux *ravissants* par les griffes desquels il vous faudra passer, sergents, procureurs, avocats. » (Molière, *Scapin*, II, VIII.)

Récompense. — En compensation, comme dédommagements, *Préf.*, 65.

Récompenser. — Compenser, *Disc.*, 12. — *Se récompenser*, se dédommager. *Préf.*, 72.

Régent. — « Professeur public des arts ou des sciences qui tient une classe dans quelque collège » (Fur.), XI, 5, 5; XII, 9, 59.

Relief. — Restes de viandes et d'autres aliments qu'on donne aux pauvres. Nom verbal (ce qu'on *enlève*) formé sur l'ancienne conjugaison du verbe *lever* : je lief, il lief, nous levons, I, 5, 27; I, 9, 4.

Remplir. — Assouvir, rassasier, IV, 8, 23; — au fig. VIII, 27, 24. Cf. « Qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se *remplit* de le voir et d'en être vu. » (La Bruyère, VIII, 75.)

Rencontre. — Quelquefois masculin. Conjoncture, circonstance, occasion, II, 20, 61; IV, 18, 21; VIII, 27, 38.

Rencontrer. — Trouver sans s'y attendre et parfois heureusement, I, 13, 10; VIII, 16, 1. *Se rencontrer* (pronominal à valeur passive), être réalisé, XII, *Bourg*, 13.

Représenter. — 1° Remontrer, faire observer, faire remarquer, IX, 10, 13; mettre sous les yeux du juge, XII, 8, 21. — 2° Figurer, ressembler à, être l'image de, XI, 7, 13.

République. — Se prend quelquefois pour toute sorte d'État, de gouvernement, même monarchique, VII, 3, 21; VIII, 1, 49; VIII, 19, 20; XI, 8, 31. « Du Souverain ou de la République. » (La Bruyère, x.)

Réseau. — Diminutif de *rets*. « filet, ouvrage de corde, de fil, de soie noué par mailles et à jour pour prendre du poisson, des oiseaux » (Ac.), I, 8, 41; IX, 2, 15; X, 3, 9; X, 6, 8.

Ressort. — Figuré. « Causes inconnues par lesquelles la nature agit » (Fur.), VIII, 16, 41 : Moyens physiques, par opposition aux causes psychologiques. *Disc.*, 31, 142; — Moyens secrets, intrigues, dont on se sert pour faire réussir quelque dessein, X, 9, 54.

Retour. — Revirement, changement, vicissitude, VII, 13, 24; XI, 7, 35. Cf. « Juste *retour*, Monsieur, des choses d'ici-bas; Vous ne vouliez point croire et l'on ne vous croit pas. » (Mol., *Tart.*, V, III.)

Rets. — Filet, en général employé au pluriel (voir *Réseau*), II, 11, 13; VIII, 22, 7; X, 10, 28.

Rêver. — Méditer profondément, I, 12, 20; II, 14, 20.

Ris. — Au figuré. Associé à *jeux*, ou *danse*, ou *amours*; désigne « au pluriel les jeux, les grâces et les compagnons de l'amour » (Rich.), VI, 21, 41; VII, 5, 30. Les *ris et les amours*, XII, 1, 17, est une formule toute faite dont le sens est atténué par l'âge du duc de Bourgogne et par le caractère de son précepteur.

Rôt. — Participe passé de *rôtir*; il a le même sens que *rôti* qui l'a supplanté. Au figuré. Repas, en général, I, 9, 20; X, 11, 2.

Rouler. — Tourner, reposer (comme sur un pivot). « C'est le point principal, l'affaire principale dont tout le reste dépend (Ac.), V, 1, 20, 37; VIII, 16, 11.

Routier. — « Homme qui est fort rompu, fort expérimenté en quelque chose » (Ac.), III, 18, 43; XI, 1, 9. Cf. « Un vieux routier de guerre. » (Rabelais, I, XXXIII.)

Ruine. — Perte, destruction. Cet emploi, au sens figuré, est du style élevé, I, 8, 14; III, 6, 12.

S

Sage. — Avisé, prudent, qui connaît son intérêt, II, 5, 33; II, 1, 25; V, 9, 16; opposé à *sot*, VIII, 19, 7; VIII, 12, 18; III, 1, 53; — à *fou*, VI, 10, 4; VIII, 26, 8; — à *ignorant*, VIII, 10, 58.

Saint. — *Petit saint*, façon de parler proverbiale et ironique. Elle désigne des gens hypocrites, affectant des apparences de sainteté, VII, 1, 48; IX, 14, 1.

Salle. — D'habitude ce mot désigne la pièce où l'on reçoit, ce que l'on a appelé plus tard le salon. « Grande chambre parée, où l'on reçoit ordinairement le monde qui rend visite ou qui vient vous parler pour affaires, ou encore salle à manger » (Rich.), I, 9, 13; XII, 8, 25.

Savoir. — 1° Connaître, VI, 6, 20, 21; *Préf.*, 76. — *Savoir-faire*, mot nouveau, à la durée duquel le père Bouhours ne croyait guère, VII, 14, 18. (Voir Grammaire, 68, 5°.)

Scrupule. — *Faire scrupule*, on dit aujourd'hui *se faire* un scrupule de, X, 5, 28; XII, 12, 78.

Secret. — Moyen connu d'une seule personne ou de peu de personnes, III, 5, 20; VIII, 3, 27; X, 6, 2.

Séduire. — Tromper, XI, 6, 44. Cf. « Évite un malheureux, abandonne un coupable. Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te *séduit*. » (Rac., *Andr.*, III, II.)

Séjour. — 1° « Lieu considéré par rapport à l'habitation, à la demeure qu'on y peut faire » (Ac.), XII, 11, 20; IV, 13, 19. — 2° Pays. XII, 23, 19. — 3° Temps pendant lequel on habite, on se tient, on s'attarde, XI, 4, 15. Cf. « Donc après un si long séjour [retard, attente]. Fleurs de lis, voici le retour De vos aventures prospères. » (Malherbe.)

Sens. — Bon sens, jugement, II, 20, 91; VIII, 26, 30; XII, 1, 22. Cf. « Rien ne persuade tant les gens qui ont peu de sens que ce qu'ils n'entendent pas. » (Retz, III, 9). — *A mon sens*, à mon avis, VI, 12, 17. En philosophie, *Disc.*, 43.

Sentiment. — « L'opinion qu'on a de quelque chose, ce qu'on en pense, ce qu'on en juge » (Ac.), VI, 6, 18; *Préf.*, 40. Cf. « Elle a le même *sentiment* que nous des jolis vers que nous lui avons montrés. » (Sévigné, 4 mai 86.)

Sentir. — *Ne pas se sentir de joie*, être hors de soi par l'effet de..., I, 2, 10. — *Sentir son renard, son collège*, avoir l'air, l'apparence de..., V, 5, 3; IX, 5, 1; VII, 15, 40.

Serviteur. — Formule pour prendre congé, IX, 10, 29. — Façon polie de refuser, VIII, 21, 12; *servante*, VII, 17, 15. (Voir IV, 13, 18.)

Singulier. — Unique, particulier, rare, qui n'a point son semblable; VIII, 22, 19; XII, 12, 94. Cf. « Il avait une *singulière* prudence, il était zélé pour le bien public. » (La Bruyère, *Disc.*)

Sire. — 1° Titre donné à un roi, avec une nuance de familiarité ou d'ironie. *Le sire*, VII, 7, 28; *Sire roi*, X, 11, 45; *le pauvre sire*, XII, 12, 104; *en qualité de sire*, I, 6, 10; *le bon sire*, III, 4, 23; I, 18, 23; I, 5, 13, etc. — 2° « Qualité qu'on a donnée au peuple et qu'on ajoute à leur nom propre [prénom] comme on fait à présent : *Maître Sire Jean, Sire Pierre.* » (Fur.) *Sire Grégoire*, VIII, 2, 15; puis par extension : *Sire Rat*, II, 11, 15; *Sire Loup*, I, 5, 6.

Soin. — 1° Souci, préoccupation, inquiétude, VIII, 22, 46; X, 3, 26; XII, 25, 16. — 2° Sollicitude en faveur de quelqu'un, XII, 1, 1. — 3° Assiduités, hommages en faveur d'une personne aimée, II, 1, 40. — 4° *Être en soin*, en souci, en peine, II, 3, 26.

Songe. — Rêverie, chimère, IX, 6, 34; (système philosophique), VIII, 26, 19; (fictions poétiques), IX, 1, 32; (vision surnaturelle), X, 9, 24.

Songer. — 1° Intransitif, rêver, faire un songe, VII, 10, 34. — 2° Transitif, voir en rêve, IX, 2, 14; XII, 3, 3.

Souffrir. — Endurer, supporter, tolérer, VI, 12, 12; *Disc.*, 6; X, 3, 10.

Soûl. — 1° Adjectif. Rassasié, repu (en parlant de nourriture); au fig., VIII, 9, 2; las, XII, 13, 23. — 2° Nom : « Ce que l'on a par excès » (Fur.), III, 17, 10; le *quart de son soûl*, le quart de ce qu'il faut pour être rassasié, II, 2, 6; III, 17, 10.

Soupir. — Gémissement étouffé, VII, 18, 63.

Succès. — Issue bonne ou mauvaise. *Mauvais succès*, VII, 7, 25. Cf. « Elle [la philosophie] nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais *succès*, du déclin de nos jours. » (La Bruyère, XI, 132.)

Suivre. — 1° Imiter, se régler sur, VIII, 14, 34; VIII, 24, 21; XII, 12, 68. — 2° S'attacher à, VII, 12, 50, 87; XII, 20, 2. — 3° Convenir à, accompagner, aller avec, II, 20, 78.

Sujet. — 1° Cause, occasion, raison, VIII, 16, 27. — 2° Personne, considérée du point de vue de ses qualités (ou de ses

défauts), VIII, 25, 8. Cf. « Les esprits bornés ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelquefois dans un même *sujet.* » (La Bruyère, II, 34.)

Surprendre. — Prendre au dépourvu, sans qu'on ait le temps de se reconnaître, VIII, 1, 1. — *Surpris*, attrapé, pris (figuré), III, 17, 14.

T

Talent. — « Don de nature, disposition, aptitude naturelle pour certaines choses. » (Ac.) Au singulier, III, 1, 18; IV, 5, 1; X, 15, 48. — Au pluriel, V, 19, 19; *Bourg.*, 17. Cf. « Il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de *talent* pour une chose que pour une autre » (La Bruyère, II, 10.) « Soyez plutôt maçon, si c'est votre *talent.* » (Boileau, *Art poét.*, IV, 26.)

Tantôt. — Bientôt, I, 21, 17; III, 15, 6. Cf. « Vous n'avez *tantôt* plus que la peau sur les os. » (Rac., *Plaid*, I, IV.)

Témoignage. — « Preuve ou marque de quelque chose » (Ac.), VI, 10, 2.

Témoigner. — Prouver, V, 13, 2.

Tempérament. — 1° Juste milieu, juste mesure, IX, 11, 3. — 2° Accommodement, *Préf.*, 36.

Temps. — 1° Délai, VIII, 27, 4. — 2° Moment favorable. *Prendre son temps*, II, 8, 28; II, 9, 13; V, 8, 28; VII, 9, 21. — *Prendre le temps que*, le moment où, III, 13, 15. — *Tout d'un temps*, en même temps, II, 13, 41. — *Il s'en va temps*, il va être temps, *Epil.*, VI, 5.

Tenir. — 1° Juger, considérer, II, 1, 48; XII, 12, 109; IX, 8, 29. Cf. « Suivant les sentiments dont vous serez capable. Je saurai vous *tenir* innocent ou coupable. » (Corn., *Pomp.*, III, II.) *Tenir que*, V, 3, 4. — *Tenir à* (voir Grammaire, 87, *A*, 10°), VI, 10, 24. — *Tenir pour* (avec un adjectif), *Préf.*, 177. — 2° Retenir, V, 2, 12; V, 20, 19.

Texte. — Pensée remarquable citée au début d'un sermon et qui en résume le sujet. Ensuite ce mot se dit d'une pensée s'appliquant à n'importe quel développement : I, 14, 60; VIII, 27, 49.

Ton. — Son de voix, IV, 15, 15.

Toucher. — 1° Faire impression sur (plaisir), VIII, 1, 44; (admiration), VIII, 15, 21; (pitié), XII, 25, 6. Cf. « Si vous êtes si *touchés* de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble. » (La Bruyère, VIII, 50.) — 2° *Toucher à*, concerner, intéresser, XI, 3, 50.

Tourmenter (se). — S'agiter, se remuer en vain, VI, 3, 31; XII, 12, 54; XII, 15, 79.

Train. — 1° Allure, marche de l'univers, II, 13, 38. — 2° Façon dont se conduisent les hommes, II, 18, 30; XII, 16, 19.

Trait. — Tout ce qui se mouvant rapidement, est comparé à un trait d'arbalète. *Trait de l'ombre*, VIII, 22, 9; — Au figuré, Raillerie piquante, IX, 8, 7; *trait de courroux*, VII, 1, 19; XII, 2, 15; *trait d'amour*, XII, 23, 64. — Ce qu'il y a de saillant, de brillant, de frappant dans une œuvre littéraire, VIII, 4, 64.

Trancher de. — Se donner des airs de, ces airs étant péremptoires et tranchants, VI, 4, 16. Cf. « Quoi! vous *tranchez* ici *du* nouveau gouverneur! » (Corn., *Théod.*, I, I.)

Transport. — « Se dit figurément des passions. » (Ac.) Passions en général, XI, 2, 40; colère, VIII, 20, 13.

Travail. — 1° Peine, difi-

culté,. IV, 6, 35. — Peines, fatigues qu'on s'est données dans quelque entreprise difficile, IX, 2, 8; et spécialement les douze travaux d'Hercule, VI, 18, 14; X. 13, 2.

U

User (en). — Se conduire, agir, se comporter, VII, 12, 21; VII, 17, 14. Cf. « Je veux *en user* avec toi en père qui chérit sa fille. » (Mol., *Princ. d'Elide*. II, IV.)

V

Veneur. — Chasseur (au singulier et au pluriel) « de certaines bêtes, comme de cerfs, chevreuils et autres » (Rich.), V, 15, 4; XII, 12, 70.

Venger. — Punir, II, 8, 24. Cf. « Ils [les dieux] ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie pour *venger* le parjure de Laomédon. » (Fénelon. *Tél.*, XIX.)

Vent. — 1° Respiration, haleine, V, 20, 19. — Figure qui représente ce qui emporte les choses inconstantes et fragiles, II, 8, 25; VIII, 4, 43.

Vertu. — 1° Courage, vaillance, V, 21, 3. — 2° Valeur, qualité propre à produire certains effets (en parlant d'une *rime*), II, 1, 49.

Vie. — 1° Nourriture. *Chercher sa vie*, IV, 12, 52; V, 8, 4. — 2° Grasse vie, bonne chère, I, 9, 7; *Faire bonne vie*, I, 14, 28.

Vœu. — Prière, IX, 6, 7.

Volontiers. — Habituellement, d'ordinaire, X, 2, 3-4. Cf. « Les mémoires excellentes se joignent *volontiers* aux jugements débiles. » (Montaigne, I, IX.)

Z

Zèle. — Dévouement, ardeur (pour le service d'un ami), VIII, 11, 18; (de l'État), XI, 5, 8.

Zéphire. — 1° Au pluriel. 1° « Vent doux et tiède. » (Ac.) Patrie des *zéphirs*, IV, 12, 54; VII, 6, 10; V, 8, 2; — 2° Le printemps, IX, 12, 4; IX, 2, 12. — Au singulier, I, 22, 10. — 2° Quand Zéphyr signifie un dieu, on y ajoute toujours un *e* au singulier, II, 1, 44.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES FABLES

Aigle (l') et la Pie, XII, 11, p. 476.
Aigle (l') et le Hibou, V, 18, p. 184.
Aigle (l') et l'Escarbot, II, 8, p. 60.
Aigle (l'), la Laie et la Chatte, III, 6, p. 98.
Alouette (l') et ses Petits avec le Maître d'un champ, IV, 22, p. 158.
Amis (les deux), VIII, 11, p. 294.
Amour (l') et la Folie, XII, 14, p. 485.
Ane (l') chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel, II, 10, p. 66.
Ane (l') et le Chien, VIII, 17, p. 309.
Ane (l') et le petit Chien, IV, 5, p. 128.
Ane (l') et ses Maîtres, VI, 11, p. 206.
Ane (l') portant des reliques, V, 14, p. 180.
Ane (l') vêtu de la peau du Lion, V, 21, p. 189.
Animal (un) dans la Lune, VII, 18, p. 268.
Animaux (les) malades de la peste, VII, 1, p. 226.
Araignée (l') et l'Hirondelle, X, 6, p. 393.
Astrologue (l') qui se laisse tomber dans un puits, II, 13, p. 69.
Avantage (l') de la science, VIII, 19, p. 313.
Avare (l') qui a perdu son trésor, IV, 20, p. 153.
Aventuriers (les deux) et le Talisman, X, 13, p. 406.
Bassa (le) et le Marchand, VIII, 18, p. 311.
Belette (la) entrée dans un grenier, III, 17, p. 112.
Berger (le) et la Mer, IV, 2, p. 121.
Berger (le) et le Roi, X, 9, p. 397.
Berger (le) et son troupeau, IX, 18, p. 368.
Besace (la), I, 7, p. 22.
Bûcheron (le) et Mercure, V, 1, p. 161.
Cerf (le) et la Vigne, V, 15, p. 181.
Cerf (le) malade, XII, 6, p. 463.
Cerf (le) se voyant dans l'eau, VI, 9, p. 203.
Chameau (le) et les Bâtons flottants, IV, 10, p. 136.
Charlatan (le), VI, 19, p. 215.
Chartier (le) embourbé, VI, 18, p. 213.
Chat (le) et le Rat, VIII, 22, p. 320.
Chat (le) et le Renard, IX, 14, p. 362.

Chat (le) et les deux Moineaux, XII, 2, p. 455.
Chat (le) et un vieux Rat, III, 18, p. 113.
Chat (le), la Belette et le petit Lapin, VII, 16, p. 26.
Chat (le vieux) et la jeune Souris, XII, 5, p. 462.
Chatte (la) métamorphosée en femme, II, 18, p. 78.
Chauve-Souris (la) et les deux Belettes, II, 5, p. 57.
Chauve-Souris (la), le Buisson et le Canard, XII, 7, p. 465.
Chêne (le) et le Roseau, I, 22, p. 48.
Cheval (le) et l'Ane, VI, 16, p. 212.
Cheval (le) et le Loup, V, 8, p. 174.
Cheval (le) s'étant voulu venger du Cerf, IV, 13, p. 145.
Chèvres (les deux), XII, 4, p. 459.
Chien (le) à qui on a coupé les oreilles, X, 8, p. 396.
Chien (le) qui lâche sa proie pour l'ombre, VI, 17, p. 212.
Chien (le) qui porte à son cou le dîner de son maître, VIII, 7, p. 285.
Chiens (les deux) et l'Ane mort, VIII, 25, p. 325.
Cierge (le), IX, 12, p. 359.
Cigale (la) et la Fourmi, I, 1, p. 14.
Coche (le) et la Mouche, VII, 9, p. 245.
Cochet (le), le Chat et le Souriceau, VI, 5, p. 197.
Cochon (le), la Chèvre et le Mouton, VIII, 12, p. 296.
Colombe (la) et la Fourmi, II, 12, p. 68.
Combat (le) des Rats et des Belettes, IV, 6, p. 129.
Compagnons (les) d'Ulysse, XII, 1, p. 450.
Conseil tenu par les Rats, II, 2, p. 52.
Contre ceux qui ont le goût difficile, II, 1, p. 50.
Coq (le) et la Perle, I, 20, p. 45.
Coq (le) et le Renard, II, 15, p. 74.
Coqs (les deux), VII, 13, p. 256.
Corbeau (le) et le Renard, I, 2, p. 15.
Corbeau (le), la Gazelle, la Tortue et le Rat, XII, 15, p. 487.
Corbeau (le) voulant imiter l'Aigle, II, 16, p. 75.
Cour (la) du Lion, VII, 7, p. 241.
Curé (le) et le Mort, VII, 11, p. 250.
Cygne (le) et le Cuisinier, III, 12, p. 106.
Daphnis et Alcimadure, XII, 24, p. 508.
Démocrite et les Abdéritains, VIII, 26, p. 327.
Dépositaire (le) infidèle, IX, 1, p. 334.
Devineresses (les), VII, 15, p. 260.
Dieux (les) voulant instruire un fils de Jupiter, XV, 2, p. 418.
Discorde (la), VI, 20, p. 218.
Dragon (le) à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues, I, 12, p. 32.
Écolier (l'), le Pédant et le Maître d'un jardin, IX, 5, p. 346.
Écrevisse (l') et sa Fille, XII, 10, p. 474.
Éducation (l'), VIII, 24, p. 324.
Éléphant (l') et le Singe de Jupiter, XII, 21, p. 495.
Enfant (l') et le Maître d'école, I, 19, p. 43.

Enfouisseur (l') et son Compère, X, 4, p. 389.
Faucon (le) et le Chapon, VIII, 21, p. 318.
Femme (la) noyée, III, 16, p. 110.
Femmes (les) et le Secret, VIII, 6, p. 284.
Fermier (le), le Chien et le Renard, XI, 3, p. 420.
Fille (la), VII, 5, p. 236.
Forêt (la) et le Bûcheron, XII, 16, p. 493.
Fortune (la) et le jeune Enfant, V, 11, p. 177.
Fou (le) et le Sage, XII, 22, p. 503.
Fou (le) qui vend la Sagesse, IX, 8, p. 352.
Frelons (les) et les Mouches à miel, I, 21, p. 45.
Geai (le) paré des plumes du Paon, IV, 9, p. 135.
Génisse (la), la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion, I, 6, p. 21.
Gland (le) et la Citrouille, IX, 4, p. 344.
Goutte (la) et l'Araignée, III, 8, p. 101.
Grenouille (la) et le Rat, IV, 11, p. 138.
Grenouille (la) qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf, I, 3, p. 16.
Grenouilles (les) qui demandent un Roi, III, 4, p. 94.
Héron (le), VII, 4, p. 234.
Hirondelle (l') et les petits Oiseaux, I, 8, p. 24.
Homme (l') entre deux âges et ses deux Maîtresses, I, 17, p. 40.
Homme (l') et la Couleuvre, X, 1, p. 381.
Homme (l') et la Puce, VIII, 5, p. 283.
Homme (l') et l'Idole de bois, IV, 8, p. 134.
Homme (l') et son Image, I, 11, p. 30.
Homme (l') qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit, VII, 12, p. 252.
Horoscope (l'), VIII, 16, p. 305.
Huître (l') et les Plaideurs, IX, 9, p. 354.
Ingratitude (l') et l'injustice des hommes envers la Fortune, VII, 14, p. 257.
Ivrogne (l') et sa Femme, III, 7, p. 100.
Jardinier (le) et son Seigneur, IV, 4, p. 125.
Juge (le) arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire, XII, 25, p. 511.
Jupiter et le Métayer, VI, 4, p. 196.
Jupiter et le Passager, IX, 13, p. 360.
Jupiter et les Tonnerres, VIII, 20, p. 315.
Laboureur (le) et ses Enfants, V, 9, p. 176.
Laitière (la) et le Pot au lait, VII, 10, p. 247.
Lapins (les), X, 14, p. 409.
Lice (la) et sa Compagne, II, 7, p. 59.
Lièvre (le) et la Perdrix, V, 17, p. 183.
Lièvre (le) et la Tortue, VI, 10, p. 204.
Lièvre (le) et les Grenouilles, II, 14, p. 72.
Ligue (la) des Rats, XI, 11, p. 443.
Lion (le), XI, 1, p. 416.
Lion (le) abattu par l'Homme, III, 10, p. 104.

Lion (le) amoureux, IV, 1, p. 116.
Lion (le) devenu vieux, III, 14, p. 108.
Lion (le) et l'Ane chassant, II, 19, p. 80.
Lion (le) et le Chasseur, VI, 2, p. 193.
Lion (le) et le Moucheron, II, 9, p. 64.
Lion (le) et le Rat, II, 11, p. 68.
Lion (le), le Loup et le Renard, VIII, 3, p. 277.
Lion (le), le Singe et les deux Anes, XI, 5, p. 425.
Lion (le) malade et le Renard, VI, 14, p. 210.
Lion (le) s'en allant en guerre, V, 19, p. 186.
Lionne (la) et l'Ourse, X, 12, p. 405.
Loup (le) devenu Berger, III, 3, p. 93.
Loup (le) et la Cigogne, III, 9, p. 103.
Loup (le) et l'Agneau, I, 10, 29.
Loup (le) et le Chasseur, VIII, 27, p. 330.
Loup (le) et le Chien, I, 5, p. 18.
Loup (le) et le Chien maigre, IX, 10, p. 356.
Loup (le) et le Renard, XI, 6, p. 428; XII, 9, p. 470.
Loup (le) et les Bergers, X, 5, p. 391.
Loup (le), la Chèvre et le Chevreau, IV, 15, p. 146.
Loup (le), la Mère et l'Enfant, IV, 16, p. 147.
Loup (le) plaidant contre le Renard par-devant le Singe, II, 3, p. 55.
Loups (les) et les Brebis, III, 13, p. 107.
Mal marié (le), VII, 2, p. 229.
Marchand (le), le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi, X, 15, p. 413.
Médecins (les), V, 12, p. 179.
Membres (les) et l'Estomac, III, 2, p. 90.
Meunier (le), son Fils et l'Ane, III, 1, p. 86.
Milan (le) et le Rossignol, IX, 17, p. 367.
Milan (le), le Roi et le Chasseur, XII, 12, p. 477.
Montagne (la) qui accouche, V, 10, p. 176.
Mort (la) et le Bûcheron, I, 16, p. 39.
Mort (la) et le Malheureux, I, 15, p. 37.
Mort (la) et le Mourant, VIII, 1, p. 272.
Mouche (la) et la Fourmi, IV, 3, p. 123.
Mulet (le) se vantant de sa généalogie, VI, 7, p. 201.
Mulets (les deux), I, 4, p. 17.
Obsèques (les) de la Lionne, VIII, 14, p. 300.
Œil (l') du Maître, IV, 21, p. 189.
Oiseau (l') blessé d'une flèche, II, 6, p. 59.
Oiseleur (l'), l'Autour et l'Alouette, VI, 15, p. 211.
Oracle (l') et l'Impie, IV, 19, p. 152.
Oreilles (les) du Lièvre, V, 4, p. 167.
Ours (l') et l'Amateur des jardins, VIII, 10, p. 291.
Ours (l') et les deux Compagnons, V, 20, p. 187.
Paon (le) se plaignant à Junon, II, 17, p. 77.
Parole de Socrate, IV, 17, p. 150.

Pâtre (le) et le Lion, VI, 1, p. 191.
Paysan (le) du Danube, XI, 7, p. 430.
Perdrix (la) et les Coqs, X, 7, p. 395.
Perroquets (les deux), le Roi et son Fils, X, 11, p. 402.
Phébus et Borée, VI, 3, p. 194.
Philomèle et Progné, III, 15, p. 109.
Philosophe (le) scythe, XII, 20, p. 499.
Pigeons (les deux), IX, 2, p. 338.
Poisson (le petit) et le Pêcheur, V, 3, p. 166.
Poissons (les) et le Berger qui joue de la flûte, X, 10, p. 400.
Poissons (les) et le Cormoran, X, 3, p. 387.
Pot (le) de terre et le Pot de fer, V, 2, p. 164.
Poule (la) aux œufs d'or, V, 13, p. 179.
Pouvoir (le) des Fables, VIII, 4, p. 280.
Querelle (la) des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris, XII, 8, p. 467.
Rat (le) de ville et le Rat des champs, I, 9, p. 27.
Rat (le) et l'Éléphant, VIII, 15, p. 303.
Rat (le) et l'Huître, VIII, 9, p. 289.
Rat (le) qui s'est retiré du monde VII, 3, p. 231.
Rats (les deux), le Renard et l'Œuf, IX, *Disc.*, p. 378.
Renard (le) anglais, XII, 23, p. 504.
Renard (le) ayant la queue coupée, V, 5, p. 168.
Renard (le) et la Cigogne, I, 18, p. 42.
Renard (le) et le Bouc, III, 5, p. 96.
Renard (le) et le Buste, IV, 14, p. 145.
Renard (le) et les Poulets d'Inde, XII, 18, p. 497.
Renard (le) et les Raisins, III, 11, p. 105.
Renard (le), le Loup et le Cheval, XII, 17, p. 495.
Renard (le), le Singe et les Animaux, VI, 6, p. 199.
Renard (le), les Mouches et le Hérisson, XII, 13, p. 483.
Rien de trop, IX, 11, p. 358.
Rieur (le) et les Poissons, VIII, 8, p. 288.
Satyre (le) et le Passant, V, 7, p. 172.
Savetier (le) et le Financier, VIII, 2, p. 275.
Serpent (le) et la Lime, V, 16, p. 182.
Simonide préservé par les Dieux, I, 14, p. 34.
Singe (le), XII, 19, p. 498.
Singe (le) et le Chat, IX, 16, p. 366.
Singe (le) et le Dauphin, IV, 7, p. 131.
Singe (le) et le Léopard, IX, 3, p. 341.
Soleil (le) et les Grenouilles, VI, 12, p. 208; XII, 10, p. 440.
Songe (le) d'un Habitant du Mogol, XI, 4, p. 423.
Souhaits (les), VII, 6, p. 238.
Souris (les) et le Chat-Huant, XI, 9, p. 437.
Souris (la) métamorphosée en Fille, IX, 7, p. 349.
Statuaire (le) et la Statue de Jupiter, IX, 6, p. 347.

Taureaux (les deux) et une Grenouille, II, 4, p. 56.
Testament expliqué par Ésope, II, 20, p. 82.
Tête (la) et la queue du Serpent, VII, 17, p. 266.
Thésauriseur (du) et du Singe, XII, 3, p. 457.
Tircis et Amarante, VIII, 13, p. 298.
Torrent (le) et la Rivière, VIII, 23, p. 323.
Tortue (la) et les deux Canards, X, 2, p. 385.
Trésor (le) et les deux Hommes, IX, 15, p. 364.
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre, IV, 12, p. 140.
Vautours (les) et les Pigeons, VII, 8, p. 243.
Veuve (la jeune), VI, 21, p. 219.
Vieillard (le) et l'Ane, VI, 18, p. 202.
Vieillard (le) et les trois jeunes Hommes, XI, 8, p. 435.
Vieillard (le) et ses Enfants, IV, 18, p. 150.
Vieille (la) et les deux Servantes, V, 6, p. 169.
Villageois (le) et le Serpent, VI, 13, p. 208.
Voleurs (les) et l'Ane, I, 13, p. 33.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT v
INTRODUCTION : Vie de La Fontaine ix
A Monseigneur le Dauphin 1
Préface de La Fontaine 5
FABLES de J. de La Fontaine 13
A Monseigneur le Dauphin 13
Livre premier 14
Livre second 50
Livre troisième 86
Livre quatrième 117
Livre cinquième 161
Livre sixième 191
Épilogue 222
Avertissement du second recueil 223
A Madame de Montespan 224
Livre septième 226
Livre huitième 272
Livre neuvième 334
Discours à Madame de la Sablière 370
Livre dixième 381
Livre onzième 416
Épilogue 445
A Monseigneur le duc de Bourgogne 447
Livre douzième 450
GRAMMAIRE 516
VERSIFICATION 537
LEXIQUE 541
TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES 568

Imprimé en France par Brodard-Taupin, Imprimeur-Relieur. Coulommiers-Paris. — 52386-XXV-10 6758. — Dépôt légal n° 59 le 4e trimestre 1957. 1er dépôt en 1929.

CLASSIQUES

FRANÇAIS

ANTHOLOGIE DES POÈTES DU XIXe SIÈCLE (Maynial).
ANTHOLOGIE DES ROMANCIERS DU XIXe SIÈCLE (Maynial).
BOILEAU : *Œuvres poétiques* (Brunetière).
BOSSUET :
— *Oraisons funèbres* (Rébelliau).
CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES DU XVIe SIÈCLE (Lemercier).
CONTES ET RÉCITS DU XIXe SIÈCLE (Maynial).
CORNEILLE : *Théâtre choisi* (Petit de Julleville).
— *Scènes choisies* (Petit de Julleville).
DESCARTES : *Discours de la Méthode* (Charpentier).
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS (Paris et Jeanroy).
EXTRAITS DES HISTORIENS DU XIXe SIÈCLE (C. Jullian).
EXTRAITS DES PHILOSOPHES DU XVIIIe S. (Lanson et Naves).
FÉNELON : *Télémaque* (A. Cahen).
— *Extraits* (Cahen et Richardot).
LA BRUYÈRE : *Les Caractères* (Servois et Rébelliau).
LA FONTAINE : *Fables* (Radouant).
LAMARTINE : *Chefs-d'œuvre poétiques* (Waltz).
MICHELET : *Extraits* (Ph. Van Tieghem).
MOLIÈRE : *Théâtre choisi* (E. Thirion).
— *Scènes choisies* (E. Thirion).
MONTAIGNE : *Principaux chapitres et extraits* (Jeanroy).
MONTESQUIEU : *Extraits de l'Esprit des Lois et des œuvres diverses* (Jullian).
PASCAL : *Pensées et Opuscules* (Brunschvicg).
— *Provinciales*, I, IV, *et Extraits* (Brunetière).
RACINE : *Théâtre choisi* (Lanson).
ROUSSEAU : *Extraits* (Van Tieghem).
SÉVIGNÉ : *Lettres choisies* (Chevaillier et Audiat).
VOLTAIRE : *Extraits* (Lanson et Naves).